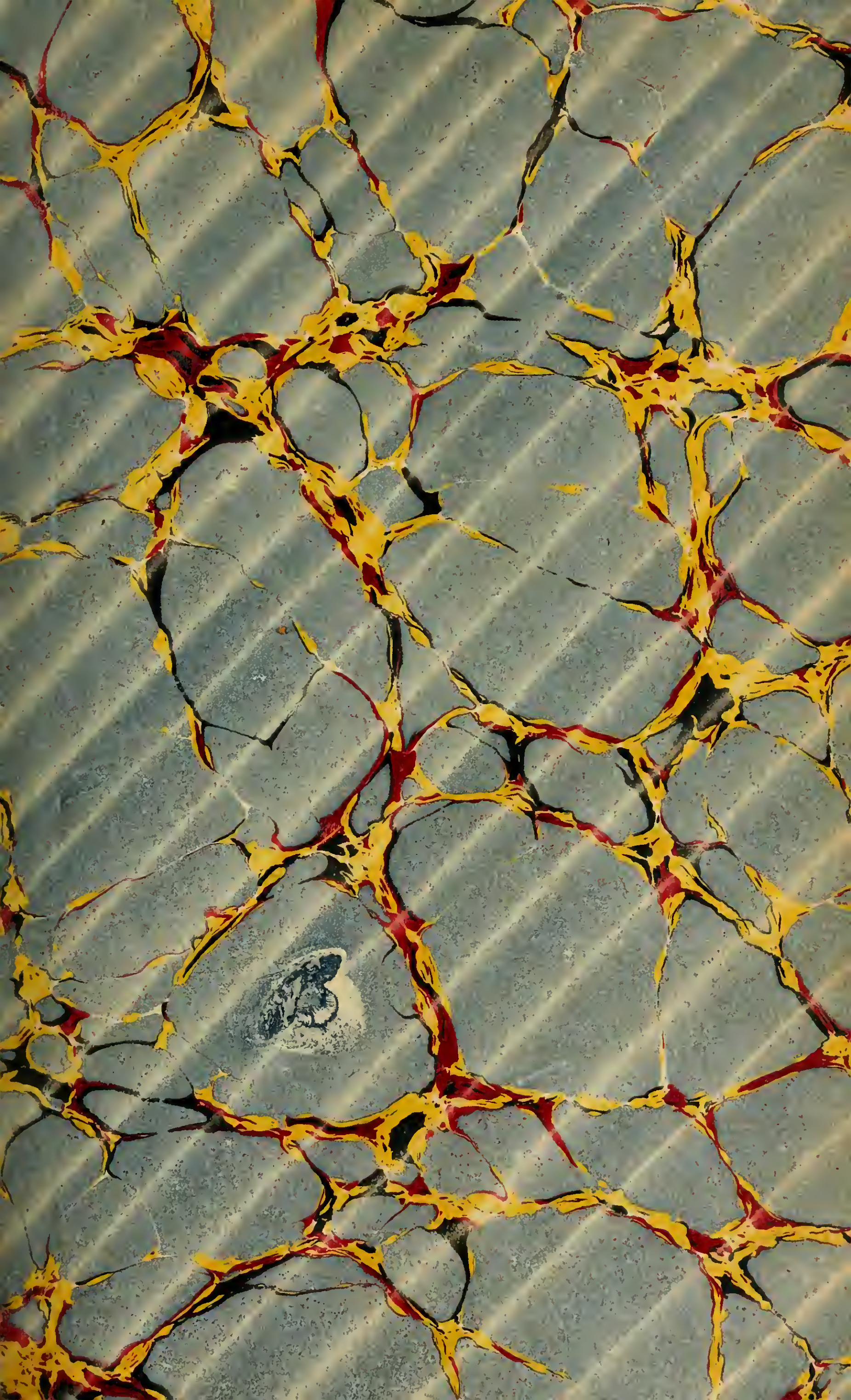

3 1761 04951861 6





CORRESPONDANCE

ENTRE

MADEMOISELLE DE LESPINASSE

ET

LE COMTE DE GUIBERT

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 872-1-06. — (Encre Lorilleux).

CORRESPONDANCE

ENTRE

MADEMOISELLE DE LESPINASSE

ET

LE COMTE DE GUIBERT

PUBLIÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS D'APRÈS LE TEXTE ORIGINAL

PAR

LE COMTE DE VILLENEUVE-GUIBERT



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

AVERTISSEMENT

Je pense avoir le droit de dire que ceci n'est pas une nouvelle édition, mais bien plutôt une première publication complète.

En effet, ayant en ma possession la totalité des lettres de mademoiselle de Lespinasse au comte de Guibert, mon arrière-grand-père, je juge à propos de les mettre au jour conformément au texte authentique des autographes, à l'heure où le marquis de Ségur fait paraître une étude fort intéressante sur cette même mademoiselle de Lespinasse.

Je reproduis ici d'abord les nombreux passages supprimés dans l'édition originale de 1809, et naturellement dans les éditions subséquentes, puisqu'elles ont toutes été données d'après la première. Il n'y a pas lieu, d'ailleurs, d'interpréter les divers motifs de ces suppressions. Je rétablis ensuite scrupuleusement les membres de phrase et même les simples mots, modifiés ou transposés sous couleur de correction littéraire ; j'estime que ces altérations enlèvent au style de mademoiselle de Lespinasse son originalité familière. De plus, j'ajoute vingt et une lettres inédites, provenant de ma dite collection. Enfin, je complète cette publication par celle d'un certain nombre de lettres, également inédites, de M. de Guibert à son amie, et qu'on trouvera intercalées du mieux possible à leur rang de dates.

On éprouvera, je pense, une curiosité naturelle à lire alternativement les lettres de *lui* et d'*elle*. Celles du comte de Guibert accroîtront dès lors, ne fût-ce qu'en qualité de complément, l'intérêt de cette correspondance, qui, tout en étant principalement l'histoire d'une passion, relate souvent, en outre, les incidents de la vie mondaine et politique de l'époque.

Il est certain que les trente-neuf lettres de M. de Guibert à mademoiselle de Lespinasse, publiées ici, ne sont qu'une faible portion de celles qu'il lui avait écrites, mais on doit même trouver surprenant qu'elles aient survécu en pareille quantité. Elles avaient, en effet, à subir les investigations de deux femmes fortement intéressées l'une et l'autre à laisser planer quelques doutes sur le caractère réel de la liaison dont il s'agit. D'un côté, l'amànte jalouse, nerveuse et toujours préoccupée de dissimuler à son entourage la nature des liens qui l'attachaient à M. de Guibert ; d'autre part, la veuve, animée, il est vrai, d'un tel culte pour la mémoire de son mari, qu'elle n'hésita pas, dans le but de grandir cette même mémoire, à publier les preuves de l'amour que ce mari avait inspiré à une créature d'élite, mais qui, tout en faisant connaître qu'il avait été très aimé, devait répugner quelque peu à établir elle-même la certitude d'une passion réciproque.

Il faut faire la part des sentiments féminins.

Une explication s'impose ici au sujet de la possession par M. de Guibert des lettres de mademoiselle de Lespinasse.

On remarquera la fréquence des réclamations qu'elle lui adressait pour les lui redemander. Ainsi que je le disais tout à l'heure, il est probable que le désir de jeter un voile sur l'intimité des relations mutuelles constituait le principal motif de ces réclamations. En tout cas, sans avoir à rechercher les mobiles qui ont dû guider mademoiselle de Lespinasse, on peut dire qu'elle fut fidèlement obéie par M. de Guibert. Dans le cours de cette correspondance, on trouve en maints

endroits la preuve que ce dernier renvoyait de temps en temps à son amie les lettres qu'elle redemandait.

Après la mort de mademoiselle de Lespinasse, et à l'occasion de la délivrance des legs institués par son testament, la collection complète des lettres Lespinasse et Guibert, telle du moins qu'elle se trouvait au domicile de la rue Saint-Dominique, fut remise à M. de Guibert par les soins de M. d'Alembert. Les notes de la comtesse de Guibert, le témoignage même de d'Alembert, en font foi. Dans une lettre en ma possession, en date du 29 juin 1776, adressée à M. de Guibert, d'Alembert dit en effet : « Me voilà, monsieur, tranquille sur les paquets que je vous ai envoyés ; je vous remettrai *le Connétable* à votre retour, ainsi que les livres anglais et autres qui vous ont été légués et que j'ai mis à part. » La question est donc tranchée, et il n'y a pas à tenir compte des insinuations plus ou moins malveillantes de quelques publicistes à cet égard.

Il convient maintenant d'énumérer les diverses publications auxquelles ces lettres ont donné lieu :

1° Édition originale : « Lettres de mademoiselle de Lespinasse, écrites depuis l'année 1773 jusqu'à l'année 1776, suivies de deux chapitres dans le genre du *Voyage sentimental* de Sterne, par le même auteur. » Paris, Léopold Collin, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 4, 1809. 2 vol, in-8°.
– Cette première édition est due à la comtesse de Guibert, avec, paraît-il, la collaboration de Barère, l'ancien conventionnel, bien assagi à cette époque, et qui, né à Tarbes, avait retrouvé, dans le naufrage de ses idées révolutionnaires, le souvenir de sentiments de vénération pour la famille de Guibert, originaire de Montauban;

2° « Lettres de mademoiselle de Lespinasse, écrites depuis l'année 1773 jusqu'à l'année 1776, augmentées de son *éloge*

sous le nom d'*Eliza*, par M. de Guibert, et de deux opuscules de d'Alembert ». Paris, Longchamps, libraire, rue Croix-des-Petits-Champs, 1811. 2 vol. in-18.

Cette deuxième édition est également due à la comtesse de Guibert ; elle se distingue de la première par des suppressions et des corrections;

3° « Nouvelles lettres de mademoiselle de Lespinasse, suivies du portrait de M. de Mora, et d'autres opuscules inédits de l'auteur ». Paris, chez Maradan, libraire, rue des Marais, n° 16, faubourg Saint-Germain, 1820 (sans nom d'auteur).

Certaines observations sont nécessaires à ce propos. Les différents publicistes et les auteurs de la plupart des répertoires biographiques sont généralement d'accord pour dénoncer ce recueil comme apocryphe. Ils ont raison. C'est, à vrai dire, une compilation indigeste qui, après un avertissement de quelques pages, contient : 1° Onze lettres de mademoiselle de Lespinasse racontant à une tierce personne les débuts de sa liaison avec M. de Mora ; 2° Une partie intitulée : « Additions et éclaircissements sur ces lettres » ; 3° « Portrait de M. de Mora » ; 4° « Apologie d'une pauvre personne » ; 5° « Le Seigneur de château ».

Le vrai et le faux sont habilement mélangés dans cet ouvrage. Les « onze lettres de mademoiselle de Lespinasse » sont certainement apocryphes et composées pour la circonstance. Le morceau intitulé « Portrait de M. de Mora » est réellement de mademoiselle de Lespinasse, puisque l'autographe en a passé en vente en 1874 ; mais la supercherie réside dans la substitution du nom du marquis de Mora à celui du comte de Guibert. Le portrait est, à n'en pas douter, celui de ce dernier personnage, comme M. de Ségur l'indique dans son étude biographique sur mademoiselle de Lespinasse.

L' « Apologie d'une pauvre personne », doit être, l'œuvre

de mademoiselle de Lespinasse, adressée par elle-même à M. de Guibert, car il le laisse entendre dans l'*Éloge d'Eliza*.

En résumé, certaines indications de la comtesse de Guibert donnent à penser que la responsabilité de cette publication Maradan peut être attribuée à madame Suard, qui, ainsi que son mari, faisait partie des habitués du salon de mademoiselle de Lespinasse. Madame Suard, dont l'esprit d'intrigue était, paraît-il, bien connu, mécontente, ainsi que madame de Guibert le laisse entendre, de voir que son nom et celui de son mari n'étaient jamais prononcés dans les lettres publiées, et désireuse, peut-être, aussi de profiter du grand retentissement des premières éditions, serait donc, sinon l'auteur, du moins l'inspiratrice de la compilation dont il s'agit ici ;

4° « Lettres de mademoiselle de Lespinasse, avec une notice biographique par Jules Janin ». Paris, Amyot, 1847. in-12. C'est un amalgame de pièces et de lettres, les unes authentiques et les autres apocryphes. La notice biographique par J. Janin, de 220 pages, n'a aucune valeur historique et ne ressemble qu'à un pamphlet ;

5° Une étude de Sainte-Beuve dans le tome II des *Causeries du Lundi*, en date du 20 mai 1850. Cette étude, médiocrement véridique, n'a guère d'autre mérite que le style attrayant de son auteur ;

6° Une étude de M. Arsène Houssaye ;

7° Une étude de M. Imbert de Saint-Amand, publiée dans *la Presse*.

8° « Lettres de mademoiselle de Lespinasse, suivies de ses autres œuvres et de Lettres de madame du Deffand, de Turgot, de Bernardin de Saint-Pierre, revues sur les éditions originales », etc..., par Eugène Asse. Paris, Charpentier et Cie, éditeurs-libraires, rue de Grenelle (Saint-Germain), 1876.

Cette édition, la meilleure de toutes, constitue une publi-

cation consciencieuse et intéressante ; M. Eugène Asse l'a complétée l'année d'après par une notice intitulée :

9° « Mademoiselle de Lespinasse et la marquise du Deffand ». Paris, G. Charpentier, éditeur, 13, rue de Grenelle (Saint-Germain), 1877.

On y trouve des documents inédits sur mademoiselle de Lespinasse, entre autres son testament ;

10° « Lettres de mademoiselle de Lespinasse, nouvelle édition, augmentée de dix lettres inédites, accompagnée d'une notice », etc,.., par Gustave Isambert, 2 vol. in-18, chez Alphonse Lemerre, éditeur, passage Choiseul, 29. Paris, 1876;

11° « Le Tombeau de mademoiselle de Lespinasse, par d'Alembert et par le comte de Guibert », publié par le bibliophile Jacob. Jouaust, Paris, librairie des Bibliophiles, rue Saint-Honoré, 338, 1879;

12° « Lettres inédites de mademoiselle de Lespinasse à Condorcet, à d'Alembert, à Guibert et au comte de Crillon », publiées par M. Charles Henry. Un vol, in-12. Paris, E. Dentu, 1887.

Cette publication est intéressante à divers points de vue.

VILLENEUVE-GUIBERT.

Paris, le 12 mars 1906.

CORRESPONDANCE

ENTRE

MADEMOISELLE DE LESPINASSE

ET

LE COMTE DE GUIBERT

I

A MONSIEUR DE GUIBERT
COLONEL COMMANDANT DE LA LÉGION DE CORSE
A STRASBOURG (POSTE RESTANTE)

Paris, samedi au soir, 13 mai 1773.

Vous partez mardi, et comme j'ignore l'impression que me fera votre départ, que je ne sais point si j'aurai la liberté et la volonté de vous écrire, je veux au moins vous parler encore une fois et m'assurer de vos nouvelles de Strasbourg.

Vous me direz si vous y êtes arrivé en bonne santé, si le mouvement du voyage n'aura pas déjà calmé votre âme ; ce n'est pas elle qui est malade ; elle ne souffre que des maux qu'elle cause, et la dissipation, le changement d'objets suffiront de reste pour la détourner de ce

mouvement de sensibilité qui peut vous être douloureux, parce que vous êtes bon et honnête. Oui, vous êtes une aimable et excellente créature; je viens de relire votre lettre de ce matin ; elle a la douceur de Gessner jointe à l'énergie de Jean-Jacques. Hé ! mon Dieu, pourquoi réunir tout ce qui peut plaire et toucher, et surtout pourquoi m'offrir un bien dont je ne suis pas digne, que je n'ai point mérité? Hé ! non, non, je ne veux point de votre amitié; elle me consolerait, elle m'exaspérerait, et j'ai besoin de me reposer, de vous oublier pendant quelque temps. Je veux être de bonne foi, avec vous, avec moi, et en vérité, dans le trouble où je suis, je crains de m'abuser. Peut-être mes remords sont-ils au-dessus de mon tort ; peut-être l'alarme que je sens est ce qui offenserait le plus ce que j'aime[1]. Je viens de recevoir dans l'instant une lettre si pleine de confiance en mon sentiment ! Il me parle de moi, de ce que je pense, de mon âme, avec ce degré de connaissance et de certitude qu'on a lorsqu'on exprime ce que l'on sent vivement et fortement. Ha ! mon Dieu, par quel charme, ou par quelle fatalité êtes-vous venu me distraire? Que ne suis-je morte dans le mois de septembre ! Je serais morte alors sans regret, et sans avoir de reproches à me faire. Hélas ! je le sens, je mourrais encore aujourd'hui pour lui ; il n'y a point d'intérêt dont je ne lui fisse le sacrifice ; mais il y a deux mois je n'avais point de sacrifice à lui faire ; je n'aimais pas plus, mais j'aimais mieux. Mais il me pardonnera ! J'avais tant souffert ! mon corps, mon âme étaient épuisés par la durée de la douleur. Cette dernière persécution de la poste me jetait quelquefois dans l'égarement. C'est alors que je vous ai vu ; c'est alors

1. Le marquis de Mora.

que vous avez ranimé mon âme ; vous y avez fait pénétrer le plaisir ; je ne sais lequel m'était le plus sensible, ou de vous le devoir, ou de le ressentir.

Mais dites-moi, est-ce là le ton de l'amitié? est-ce celui de la confiance? qu'est-ce qui m'entraîne? faites-moi connaître à moi-même ; aidez-moi à me remettre en mesure, mon âme est bouleversée. Sont-ce mes remords? Est-ce ma faute? Est-ce vous? Serait-ce votre départ? Qu'est-ce qui me persécute? Je n'en puis plus. Dans ce moment j'ai de la confiance en vous jusqu'à l'abandon, et peut-être ne vous reparlerai-je de ma vie. Adieu ; je vous verrai demain, et peut-être aurai-je de l'embarras de ce que je vous écris aujourd'hui. N'oubliez pas que vous m'avez promis de brûler tout de suite mes lettres.

Plût au ciel que vous fussiez mon ami, ou ne vous avoir jamais connu ! Croyez-vous : serez-vous mon ami? Pensez à cela, une fois seulement.

Est-ce trop?

II

AU MÊME

Dimanche 23 mai 1773.

Si j'étais jeune, jolie et bien aimable, je ne manquerais pas de trouver beaucoup d'art dans votre conduite avec moi ; mais comme je ne suis rien de tout cela, que je suis le contraire de tout cela, j'y trouve une bonté et une honnêteté qui vous ont acquis à jamais des droits sur mon âme. Vous l'avez pénétrée de reconnaissance,

d'estime, de sensibilité, et de tous les sentiments qui mettent de l'intimité et de la confiance dans une liaison.

Je ne dirai pas si bien que Montaigne sur l'amitié, mais croyez-moi, nous la sentirons mieux. Si ce qu'il nous dit avait été dans son cœur, croyez-vous qu'il eût consenti à vivre après la perte d'un tel ami? Mais ce n'est pas ce dont il s'agit : c'est de vous, c'est de la grâce, c'est de la délicatesse, c'est de l'à-propos de votre citation. Vous venez à mon secours, vous voulez que je n'aie pas tort avec moi-même : vous voulez que votre souvenir ne soit pas un reproche douloureux pour mon cœur, et peut-être offensant pour mon amour-propre. En un mot, vous voulez que je jouisse en paix de l'amitié que vous m'offrez et que vous me prouvez avec autant de douceur que d'agrément : oui, je l'accepte ; j'en fais mon bien ; elle me consolera, et si jamais je jouis de votre société, elle sera le plaisir que je désirerai et sentirai le mieux.

J'espère bien que vous m'avez pardonné le tort que je n'ai pas eu ; vous savez bien qu'il me serait impossible de vous soupçonner un mouvement qui serait contre la bonté et l'honnêteté. Je vous ai accusé pourtant ; cela ne signifiait pas autre chose, sinon que j'étais faible et coupable, et surtout que j'étais troublée au point de ne plus conserver de présence et de liberté d'esprit. Vous voyez trop bien et trop vite pour que j'aie à craindre que vous vous soyez mépris ; je suis bien assurée que votre âme ne croit pas avoir à se plaindre des mouvements de la mienne.

Je sais que vous n'êtes parti que jeudi à cinq heures et demie. J'étais à votre porte deux minutes après votre départ ; j'avais envoyé le matin savoir à quelle heure vous étiez parti mercredi, et, à mon grand étonnement,

j'appris que vous étiez encore à Paris, et qu'on ne savait même pas si vous partiez jeudi. J'allai moi-même savoir si vous n'étiez point malade, et, ce qui vous paraîtra affreux, c'est qu'il me semble que je le désirais. Cependant, et par une inconséquence que je ne vous expliquerai pas, je me sentis soulagée en apprenant que vous étiez parti. Oui, votre absence m'a rendu le calme, mais aussi je me sens plus triste; il faut que vous me le pardonniez et que vous vous en contentiez. Je ne sais si je vous regrette, mais vous me manquez comme mon plaisir, et je crois que les âmes actives et sensibles y tiennent trop fortement. Ce n'est point l'idée de la longueur de votre absence qui m'afflige, car ma pensée n'en voit pas le terme : c'est simplement le présent qui pèse sur mon âme, qui l'abat, qui l'attriste, et qui à peine lui laisse assez d'énergie pour désirer une meilleure disposition.

Mais voyez quelle horrible personnalité! Voilà trois pages pleines de moi, et cependant je crois que c'est de vous que je suis occupée; au moins j'ai besoin de savoir comment vous êtes, comment vous vous portez. Quand vous lirez ceci, mon Dieu, à quelle distance vous serez! Votre personne ne sera qu'à trois cents lieues, mais voyez quel chemin votre pensée aura fait! Que d'objets nouveaux! Que d'idées! Que de réflexions nouvelles! Il me semble que je ne parle plus qu'à votre ombre; tout ce que j'ai connu de vous a disparu : à peine trouverez-vous dans votre mémoire les traces des affections qui vous animaient et vous agitaient les derniers jours que vous avez passés à Paris, et c'est tant mieux. Vous savez bien que nous sommes convenus que la sensibilité était le partage de la médiocrité, et votre caractère vous commande d'être grand; vos talents vous condamnent à la célébrité. Abandonnez-vous donc à votre destinée, et

dites-vous bien que vous n'êtes point fait pour cette vie douce et intérieure qu'exigent la tendresse et le sentiment.

Il n'y a que du plaisir et point de gloire à vivre pour un seul objet ; quand on ne veut que régner dans un cœur, on ne règne point dans l'opinion ; il y a des vies, des noms, faits pour l'histoire. Le vôtre excitera un jour l'admiration. Quand je me pénètre de cette pensée, cela modère un peu l'intérêt que vous m'avez inspiré. Adieu.

III

AU MÊME

Lundi 24 mai 1773.

Que dites-vous de cette folie ? A peine puis-je me flatter que vous m'écoutiez, et je vous accable ! Mais vous disiez l'autre jour qu'on écrivait longuement à ses amis, aux gens qui plaisaient, à ceux avec qui on voudrait causer. Si vous disiez vrai, vous êtes donc obligé, non pas à me lire avec intérêt, mais avec indulgence. Je viens de relire cette longue lettre ; mon Dieu, que je la trouve ennuyeuse ! Mais je recommencerais que cela ne vaudrait pas mieux. Je me sens en fonds pour ennuyer de plus d'une manière : je suis triste et morte ; voyez ce que l'on peut faire de cela ; mais j'ai des questions à vous faire, répondez-y et vous serez bien aimable.

Avez-vous eu cette lettre de Diderot ? Il prétend qu'il part le 6 de juin; ainsi vous le verrez en Russie. Pourquoi n'êtes-vous pas parti mercredi ? Est-ce à quelqu'un ou à vous que vous avez accordé ces vingt-quatre

heures? Avez-vous emporté le livre de M. Thomas[1] ? Je le voudrais. Cette lecture aurait été presque au ton de votre âme. Il est noble, fort et vertueux : il y a sans doute quelques défauts, mais il s'est corrigé de ce qu'il y avait d'enflé et d'exagéré dans son style. Il y a trop d'analyse et d'énumération, cela fatigue un peu, surtout lorsqu'il en coûte beaucoup pour se séparer d'un objet qui occupe avec intérêt.

J'ai été obligée d'abandonner cette lecture pour quelques jours. C'est le facteur de la poste qui décide deux fois la semaine de toutes les actions de ma vie ; celui d'hier m'a rendu la lecture impossible : je ne cherchais que la lettre qui m'a manqué, et ce n'est pas la peine de la chercher dans M. Thomas, je ne l'y trouverais pas.

Vous m'avez promis de vos nouvelles de Strasbourg ; n'êtes-vous pas étonné à présent d'avoir pris l'engagement de m'écrire souvent ? N'avez-vous pas regret à la facilité avec laquelle vous cédez à l'intérêt et à l'empressement qu'on vous montre ? Il est pénible à trois cents lieues d'agir pour les autres ; il n'y a de plaisir qu'à aller d'après l'impulsion de son mouvement et de son sentiment. Voyez si je suis généreuse ! Je m'engage à vous rendre votre parole si vous avez à vous reprocher quelques méprises. Avouez-le-moi, et je vous réponds de n'en pas être blessée. Croyez qu'il n'y a que la vanité qui rende difficile, et je n'en ai point. Je ne suis qu'une bonne créature bien bête, bien naturelle, qui aime mieux le bonheur et le plaisir de ce que j'aime, que tout ce qui n'est que moi et pour moi. D'après cette connaissance, mettez-vous bien à votre aise, et écrivez-moi *un*

1. M. de Guibert fut nommé en 1785 membre de l'Académie française, en remplacement de ce même M. Thomas.

peu, beaucoup ou *point du tout*; mais ne croyez pas que cela me contente également, car j'ai encore moins d'indifférence que de vanité; mais j'ai une force ou une faculté qui rend propre à tout : c'est de savoir souffrir et beaucoup souffrir sans me plaindre.

Adieu, avez-vous pu arriver jusque-là? Cela n'est-il pas assommant?

IV

AU MÊME

Dimanche 30 mai 1773.

J'ai reçu hier votre lettre de Strasbourg ; il me semblait qu'il y avait bien longtemps depuis mercredi 19 : c'est le jour où j'avais reçu votre dernière marque de souvenir ; celle que j'ai eue hier m'a consolée, a fait du bien à mon âme. Elle avait besoin d'être distraite par l'occupation d'un sentiment doux auquel elle peut s'abandonner sans trouble et sans remords. Oui, je peux me l'avouer, je peux vous le dire à vous-même, je vous aime tendrement ; votre absence me cause un regret sensible, mais je n'ai plus à combattre ce que vous m'inspiriez ; j'ai vu clair dans mon âme. Ah ! l'excès de mon malheur me justifie de reste ; je ne suis point coupable, et cependant avant qu'il soit peu, je serai victime. Je pensai mourir vendredi en recevant une lettre[1] par un courrier extraordinaire ; je ne doutai point qu'il ne m'apportât la plus funeste nouvelle. Le trouble où il me jeta m'ôtait

1. De M. de Mora.

jusqu'au pouvoir de décacheter ma lettre : je fus plus d'un quart d'heure sans mouvement, mon âme avait glacé mes sens ; enfin je lus et je ne trouvai qu'une partie de ce que j'avais craint. Je n'ai point à trembler pour les jours de ce que j'aime, mais à l'abri du plus grand des malheurs, mon Dieu, qu'il me reste encore à souffrir ! Que je me sens accablée du fardeau de la vie ! La durée des maux est au-dessus des forces humaines ; je ne me sens plus qu'un courage, et très souvent je n'ai qu'un besoin. Voyez si je dois vous aimer, si je dois chérir votre présence ; vous avez eu le pouvoir de faire diversion à un mal aussi aigu et aussi profond : j'attends, je désire vos lettres. Oui, croyez-moi, il n'y a que les malheureux qui soient dignes d'avoir des amis ; si votre âme n'avait point souffert, jamais vous n'auriez été jusqu'à la mienne. J'aurais admiré, j'aurais loué vos talents et je me serais éloignée, parce que j'ai une sorte de répugnance pour tout ce qui ne peut occuper que mon esprit. Il faut être calme pour penser : dans l'agitation on ne sait que sentir et souffrir. Vous me dites que vous êtes agité de regrets, de remords même, que votre sensibilité n'est que de la douleur ; je vous crois, et cela m'afflige ; mais cependant je ne sais pourquoi l'impression que j'ai reçue de votre lettre est si contraire à votre disposition. Il me paraît qu'il y a du calme, du repos et de la force dans toutes vos expressions ; il semble que vous parlez de ce que vous avez senti, et non de ce que vous sentez : enfin si j'avais des droits, si j'étais délicate, si l'amitié n'était pas facile, je vous dirais que Strasbourg est bien loin, mais bieu loin de la rue Taranne.

Le Président de Montesquieu prétend que le climat a une grande influence sur le moral ; Strasbourg serait-il donc beaucoup plus au nord que Paris ? Jugez de ce qu'il

y aurait à craindre de Pétersbourg ! Non, je ne crains point ; je crois en vous, je crois en votre amitié ; expliquez-moi pourquoi j'ai cette confiance, et gardez-vous de croire que l'amour-propre y soit pour rien. Mon sentiment pour vous est *purgé* de ce vilain alliage qui corrompt et affaiblit toutes les affections.

Vous auriez été bien aimable de me dire si ma lettre était seule à Strasbourg[1] ; voyez si je suis généreuse, j'aurais voulu qu'elle pût être changée en celle que vous auriez désiré d'y trouver. Réglons *nos rangs*, donnez-moi ma place, mais comme je n'aime pas à en changer, donnez-la-moi un peu bonne. Je ne voudrais point de celle où vous *souffrez* cette malheureuse personne : elle est mécontente de vous ; et je ne voudrais pas non plus de celle que vous êtes *condamné* à accorder à cette autre personne ; vous en êtes mécontent. Je ne sais pas où vous me placerez, mais faites, s'il est possible, que nous soyons tous les deux contents ; ne chicanez point, accordez-moi beaucoup, vous verrez que je n'abuse point. Ho ! vous verrez comme je sais bien aimer ! Je ne fais qu'aimer, je ne sais qu'aimer ; avec des moyens médiocres, vous savez qu'on peut beaucoup lorsqu'on les réunit tous à un seul objet. Hé bien, je n'ai qu'une pensée, et cette pensée remplit mon âme et toute ma vie. Vous croyez que la dissipation et l'instruction ne feront que vous distraire de vos amis ; connaissez-vous mieux, et cédez de bonne foi et de bonne grâce au pouvoir que votre caractère a

1. A ce moment-là, tandis que mademoiselle de Lespinasse aimait, ou croyait aimer encore le comte de Mora, même après avoir fait la connaissance du comte de Guibert au printemps de l'année précédente, celui-ci avait également de son côté une liaison qui semblait tirer à sa fin. M. de Guibert et mademoiselle de Lespinasse avaient donc à se faire mutuellement un pareil sacrifice.

sur votre volonté, sur votre sentiment et sur toutes vos actions. Les gens qui sont gouvernés par le besoin d'aimer ne vont jamais à *Pétersbourg* ; ils vont cependant quelquefois bien loin, mais ils y sont condamnés [1], et ils ne disent point qu'ils *rentreront dans leur âme* pour y trouver ce qu'ils aiment ; ils croient ne l'avoir pas quitté, quoiqu'ils en soient à mille lieues. Mais il y a plus d'une manière d'être bon et excellent ; la vôtre *vous fera faire bien du chemin* dans toutes les acceptions de ces mots. Je plaindrais une femme sensible dont vous seriez le premier objet ; sa vie se consumerait en craintes et en regrets : mais je féliciterais une femme vaine et une femme fière, elle passerait sa vie à s'applaudir et à se parer de son goût ; ces femmes-là aiment la gloire, aiment l'opinion, l'éclat. Tout cela est bien beau, bien noble, mais cela est bien froid, et bien loin de la passion qui fait dire :

La mort et les enfers paraissent devant moi ;
Ramire, avec plaisir j'y descendrais pour toi [2].

Mais je suis folle, et pis que cela, je suis curieuse : je n'ai qu'un ton, qu'une couleur, qu'une manière, et quand elle n'intéresse pas, elle glace d'ennui. Vous me direz lequel des deux effets elle aura produit. Mais ce que vous me direz aussi, s'il vous plaît, c'est comment vous vous portez, et moi je vous dirai la seule nouvelle qui m'intéresse :

L'École militaire n'est pas donnée [3].

1. Allusion à M. de Mora.

2. Voltaire, tragédie de *Zulime*.

3. Le poste de gouverneur de l'École royale militaire était devenu vacant par la mort récente du marquis de Croismare, lieutenant général. Parmi les officiers généraux en position d'aspirer à cette place,

V

AU MÊME

Ce 6 juin 1773.

Mon Dieu, que ce qui fait plaisir est rare, et vient lentement! Il me semble qu'il y a un temps infini depuis le 24, et je ne sais combien il faudra attendre encore une lettre de Dresde; mais au moins me promettez-vous, êtes-vous dans la disposition de m'écrire autant que vous le pourrez? N'aurai-je contre mon plaisir, contre mon intérêt que ce qui ne dépendra pas de vous, c'est-à-dire l'éloignement et la lenteur des courriers? J'abhorre la Russie; jusqu'à ce que vous eussiez eu envie d'y aller, je ne haïssais que les Russes; hé, mon Dieu, que verrez-vous là? Tout ce qu'il faudrait fuir et pouvoir ignorer toute sa vie : vous verrez ce que votre âme déteste, l'esclavage et la tyrannie, la bassesse et l'insolence. Je sais bien qu'à beaucoup d'égards vous pouvez dire, *c'est comme chez nous*; mais cependant nos vices sont affaiblis par nos défauts, au lieu que, dans ce pays-là, il

se trouvait le comte Charles-Benoît de Guibert, lieutenant général des armées du Roi, un des plus méritants par ses états de service, père de M. de Guibert. Ce fut, croyons-nous, le marquis de Monteynard qui fut nommé ; mais quelques années plus tard, en 1782, le comte de Guibert père fut nommé gouverneur général des Invalides, dignité à laquelle avaient été réunies les fonctions de surintendant de l'École militaire. On voit le tombeau du lieutenant général comte Benoît de Guibert dans la chapelle de l'hôtel royal des Invalides.

n'y a que l'excès du malheur qui modifie l'excès de la corruption et de l'avilissement. Tout sans doute est digne de l'observation d'un philosophe : les naturalistes regardent les crapauds et les araignées avec autant d'intérêt que les tigres et les éléphants ; mais moi, je m'afflige de ce que votre curiosité, de ce que votre activité, en un mot, de ce que vos qualités naturelles et vos vertus factices me sont également contraires. Cet amour de la gloire, par exemple, fera que votre amitié, ou plutôt la mienne, ne sera qu'un malheur de plus dans ma vie ; cependant vous pouvez déjà me dire comme l'ermite à Zadig : « J'ai quelquefois répandu des sentiments de consolation dans l'âme des malheureux. » Oui, je vous dois ce qui fait le charme et la douceur de l'amitié, je sens que ce lien est déjà trop fort, qu'il a pris trop d'ascendant sur mon âme ; quand elle souffre, elle est tentée de se tourner vers vous pour y chercher de la consolation, et, si elle était calme, elle serait entraînée par un mouvement plus actif encore, par le goût du plaisir. Voyez si je suis tout cela pour vous, et si, en effet, je ne suis pas mieux fondée à vous aimer et à vous regretter. Tout au plus, mon sentiment vous a été agréable, et moi, avant que de vous avoir jugé, vous m'étiez devenu nécessaire. Mais que pensez-vous d'une âme qui se donne avant que de savoir si elle sera acceptée ? Avant que d'avoir regardé si elle sera reçue avec plaisir, ou seulement avec reconnaissance ? Mon Dieu, si vous n'étiez pas sensible, que de chagrin vous me causeriez ! Car il ne suffit pas que vous soyez honnête : j'ai des amis vertueux, j'ai mieux que cela encore, et cependant je suis occupée de ce que vous êtes pour moi ; mais de bonne foi, n'y a-t-il pas de la folie, et peut-être même du ridicule, à vous croire mon ami ? Répon-

dez-moi, non pas froidement, mais avec vérité. Quoique votre âme soit agitée, elle n'est pas si malade que la mienne, qui passe sans cesse de l'état de convulsion à celui de l'abattement. Je ne puis juger de rien, je m'y méprendrais sans cesse, je prendrais du poison en qualité de calmant; voyez si je puis me conduire, éclairez-moi, fortifiez-moi: je vous croirai, vous serez mon appui, vous me secourrez comme la réflexion; elle n'est plus à mon usage, je ne sais rien prévoir. Je suis frappée de terreur, je ne distingue rien; concevez mon malheur: je ne me repose que dans l'idée de la mort; il y a des jours où elle est mon seul espoir, mais aussi j'éprouve des mouvements bien contraires, je me sens quelquefois garrottée à la vie; la pensée d'affliger ce que j'aime m'ôte jusqu'au désir d'être soulagée, si c'était aux dépens de son repos. Enfin, que vous dirai-je? l'excès de mon inconséquence égare mon esprit, et le poids de la vie écrase mon âme. Que dois-je faire, que deviendrai-je? Sera-ce Charenton, ou ma paroisse, qui me délivrera de moi-même? Je vous rends victime, et j'en suis affligée si vous vous intéressez assez à moi pour prendre part à ce que je souffre; et j'en mourrai de confusion si je ne vous ai causé que de l'ennui. Ne croyez pas pouvoir me le cacher; quelque esprit que vous y mettiez, vous ne sauriez tromper mon intérêt; mais contentez-le en me disant comment vous êtes : avez-vous autant ou moins de plaisir que vous n'en espériez? Votre santé est-elle meilleure que les derniers temps que vous avez passés ici? Êtes-vous content de votre laquais? Cela ne fait, sans doute, ni le bonheur, ni le malheur, mais cela fait de l'importunité ou le repos, et par là, cela vaut la peine d'être compté. Vous êtes bien modeste, vous ne m'avez pas dit combien vous aviez été célébré à Stras-

bourg[1]. On a fait des vers à votre gloire, ils étaient bien mauvais, mais l'intention était si bonne ! Ne vous mettez pas en colère, mais répondez : avez-vous lu *le Connétable*[2] sur votre route ? Non pas aux maîtres de poste, mais à la bonne compagnie. A propos du *Connétable,* si vous aviez une certaine délicatesse, si vous étiez *seulement* comme *Montaigne*, et que vous me regardassiez comme *La Boëtie,* que je vous plaindrais de vous être refusé au plaisir de me donner une marque de confiance, d'amitié et d'estime ! Je ne me vante point, mais je vous assure que je serais déchirée de remords, si j'avais eu cette conduite avec vous. Qu'est-ce que cela prouve, dites-moi ? Adieu, je sais toute la *différence* de nos affections, apprenez-m'en la *ressemblance* : ce jeu-là n'aura jamais été joué avec autant d'intérêt.

1. La légion corse, dont M. de Guibert était colonel-commandant, tenait alors garnison à Strasbourg.

2. *Le Connétable de Bourbon*, tragédie de M. de Guibert, qu'il composa vers l'âge de vingt-cinq ans, mais qu'il remania plus tard, d'ailleurs. Cette pièce fut choisie sur sa réputation pour être représentée pour la première fois, à la Cour, au théâtre de Versailles, le 26 août 1775, à l'occasion des fêtes du mariage de madame Clotilde, fille de France, avec Charles-Emmanuel de Savoie. On trouva que ce choix n'était pas en situation à cause du sujet même de la pièce. Ce n'était pas, en effet, le moment de rappeler une guerre entre la France et l'Italie. Cette impression nuisit au succès. Cependant elle fut rejouée une deuxième fois au théâtre de Versailles, le 30 décembre de la même année, pour le comte et la comtesse d'Artois. Elle fut cette fois applaudie, ce qui alors, à la Cour, était contraire aux règles de l'étiquette.

VI

AU MÊME, A BERLIN

Dimanche 20 juin 1773.

Mais, mon Dieu, êtes-vous mort, ou auriez-vous déjà oublié que votre souvenir est vif et douloureux dans l'âme des gens que vous avez quittés? Pas un mot de vous depuis le 24 mai. Il est bien difficile de croire que ce ne soit pas un peu votre faute. Si cela est, vous ne méritez ni le regret que mon cœur sent, ni le reproche qu'il vous fait. J'ai su que M. d'Aguesseau[1] n'avait pas eu de vos nouvelles. Je m'intéresse à vous d'une manière si vraie et si sensible, que j'aurais été ravie si j'avais pu apprendre que vous lui eussiez donné la préférence sur moi. Il la mérite sans doute à tous égards; mais ce n'est pas la justice qui règle le sentiment; croyez-vous que si cette vertu me gouvernait, je dusse être inquiète de votre silence, et avoir besoin des témoignages de votre amitié? Hélas! non, je ne saurais même m'expliquer pourquoi je m'occupe de vous dans ce moment-ci. J'ai appris hier une nouvelle qui a abîmé mon âme de douleur; j'ai passé la nuit dans les larmes, et quand ma tête et toute ma machine ont été épuisées, quand j'ai pu

1. Charles-Albert-Xavier, chevalier, puis marquis d'Aguesseau de Lux, alors lieutenant-colonel du régiment de la Couronne, infanterie, ensuite brigadier des gardes du corps, compagnie écossaise, et en 1784, maréchal de camp. Ami intime de M. de Guibert, qui l'engageait vivement à publier un ouvrage dont il avait préparé les matériaux, sur les révolutions de l'art militaire. Voir la préface de *la Tactique*, de Guibert.

avoir un mouvement qui ne fût pas une douleur, j'ai pensé à vous, et il me semblait que, si vous aviez été ici, je vous aurais mandé que je souffrais, et peut-être que vous n'auriez pas refusé de venir. Dites-moi si je me trompe : quand mon âme souffre, ai-je tort de chercher de la consolation dans la vôtre? Au milieu de tant de mouvements, de tant d'intérêts si différents de celui qui touche et attendrit, entendez-vous encore une langue qui est si étrangère à la plupart des gens entraînés par la dissipation, ou enivrés par la vanité? Elle n'est guère mieux connue par ceux qui, comme vous, sont occupés du désir de savoir, et de l'amour de la gloire. Vous êtes si persuadé que la sensibilité est le partage de la médiocrité, que je meurs de peur que votre âme ne se ferme tout à fait à ce mouvement, bien plus déchirant qu'il n'est consolant. Il y a quinze jours que je ne vous ai écrit, et je croyais hier que je ne vous écrirais que lorsque j'aurais reçu de vos nouvelles. La souffrance a amolli mon âme, et je lui cède. J'ai pris à cinq heures du matin deux grains d'opium ; j'en ai obtenu du calme, qui vaut mieux que le sommeil ; ma douleur est moins déchirante. Toute ma machine est affaissée ; avec moins de ressort, on vient à bout de modérer la violence de l'âme. Je puis vous parler, je puis me plaindre ; hier je n'avais point de mots. Je n'aurais pas pu prononcer que je craignais pour la vie de ce que j'aime ; il m'aurait été plus facile de mourir que de proférer des mots qui glacent mon cœur. Vous avez aimé, concevez donc ce que c'est que de pareilles alarmes : et jusqu'à mercredi, je serai dans une incertitude qui fait horreur, et qui cependant me commande de vivre jusque-là. Oui, il n'est pas possible de mourir quand on est aimé, et cependant il est affreux de vivre ; la mort

est le besoin le plus pressant de mon âme, et je me sens garrottée à la vie. Plaignez-moi ; pardonnez-moi d'abuser de la bonté que vous m'avez montrée. Est-ce dans vous, ou dans moi, que je trouve la confiance qui m'entraîne ?

On dit que vous n'aurez pas trouvé le roi à Berlin ; aurez-vous été le rejoindre à *Stettin*, où il devait être jusqu'au 20 ? Mais je suis inquiète, il me semble qu'on pourrait avoir de vos nouvelles de Berlin. Que vous seriez coupable, si vous aviez la moindre négligence ! Et vous savez bien que vous m'avez donné votre parole d'honneur de me faire écrire, si vous étiez malade. N'allez pas vous servir de ce prétexte, qui contente les amitiés ordinaires, *qu'on ne veut pas inquiéter* ; cela est détestable ; je ne veux pas être ménagée ; je veux souffrir par mes amis, pour mes amis, et je chéris mille fois plus les maux qui me viennent par eux, que tout le bonheur qui est sur la terre et qui ne tient pas à eux. Bonjour ; j'ai encore l'opium dans la tête, il rend ma vue incertaine : peut-être me rend-il encore plus bête que de coutume ; mais qu'importe, ce n'est pas mon esprit, ce sont mes maux qui vous ont intéressé.

VII

AU MÊME, A BERLIN

Lundi au soir, 21 juin 1773.

Voilà, je crois, ma cinquième lettre à Berlin.

Je vous ai écrit hier, et je vous écris ce soir. Si j'attendais trois jours, c'est-à-dire jusqu'à mercredi, peut-

être ne répondrais-je jamais à votre lettre du 10, que M. le chevalier d'Aguesseau m'a apportée aujourd'hui. D'abord — car il y a encore peut-être un avenir pour moi — il faut que je vous dise de m'adresser directement vos lettres ; c'est mettre un hasard de plus contre moi : le chevalier d'Aguesseau peut aller à la campagne, voyager, etc., etc. Enfin c'est bien assez d'être à mille lieues, n'y ajoutez rien. Ho ! Je m'en vais vous paraître folle ; je vais vous parler avec la franchise et l'abandon qu'on aurait, si l'on croyait mourir le lendemain ; écoutez-moi donc avec cette indulgence et cet intérêt qu'on a pour les mourants. Votre lettre m'a fait du bien ; je *l'attendais* toujours, mais j'avais cessé de la *désirer*, parce que mon âme ne pouvait plus avoir un mouvement qui ressemble au plaisir. Hé bien ! vous le dirai-je ? Vous avez fait diversion quelques moments à la terreur et à l'effroi qui absorbent toute mon existence. Ha ! mon Dieu, je crains pour sa vie, la mienne y est attachée, et j'ai besoin de vous parler. Concevez-vous ce qui peut m'animer, et ce qui m'entraîne vers vous ? Cependant je ne suis pas contente de votre amitié ; je trouve qu'il y a de la froideur et de la légèreté à ne pas me dire pourquoi vous ne m'avez pas écrit de Dresde comme vous me l'aviez promis ; et puis vous me faites sentir d'une manière trop prononcée que les regrets de ce que vous n'avez pas trouvé à Berlin ont anéanti l'espèce de douceur et de plaisir que vous auriez pu éprouver par le témoignage et l'expression de mon amitié. Et puis, vous le dirai-je ? Je suis blessée de ce que vous me remerciez de l'intérêt que je prends à vous. Pensez-vous que ce soit y répondre ? Vous me trouvez bien injuste, bien difficile ; non ce n'est rien de tout cela : je suis bien vraie, bien malade et bien malheureuse ; oh ! oui, bien malheureuse. Si je ne vous

disais pas ce que je sens, ce que je pense, je ne vous parlerais pas. Croyez-vous que, dans le trouble où je suis, on ait le pouvoir de se contraindre ? Par exemple, dois-je être touchée de cette manière de me dire sur le premier intérêt de ma vie : *répondez-moi sur tout cela ce que vous pourrez, ce que vous voudrez*. Hé ! oui, ce que je voudrai ; vous me laissez en effet une grande liberté ; mais vous voyez à quoi je l'emploie : ce n'est pas à vous critiquer, mais à vous prouver ce que vous savez encore bien mieux que moi, c'est qu'on a le ton et l'expression de ce que l'on sent, et si je ne suis pas contente, ce n'est pas votre faute, et je le sais bien. Aussi je ne prétends à rien, sinon à cette espèce de consolation qu'on s'accorde si rarement, de prononcer toute sa pensée. On est toujours retenu par la crainte du lendemain : je me sens libre comme s'il ne devait plus y en avoir pour moi ; et si par hasard je devais vivre encore, je crois pressentir que je me pardonnerais de vous avoir dit la vérité, au risque même de vous avoir déplu. N'est-il pas vrai ? Il faut que notre amitié soit grande, forte et entière ; que notre liaison soit tendre, solide et intime, ou il faut qu'elle ne soit rien du tout. Ainsi, je ne puis donc jamais me repentir de vous laisser voir toute mon âme. Si ce n'est pas cela que vous vouliez, s'il y a de la méprise, hé bien ! soyons de bonne foi, ne soyons ni honteux ni embarrassés : revenons d'où nous sommes partis, nous croirons avoir rêvé. Nous ajouterons cet article au chapitre de l'*Expérience*, et nous nous conduirons comme les personnes bien élevées qui savent qu'il n'est pas *poli* de parler de ses rêves. Nous nous tairons, le silence est si doux lorsqu'il peut consoler l'amour-propre ! Vous ne voulez pas me dire quel *rang* vous m'accordez ; êtes-vous retenu par la crainte de faire trop ou trop peu? Cela peut

être selon la justice ; mais cela n'est pas noble. Cependant la jeunesse est si magnifique, elle aime à donner jusqu'à la prodigalité ; vous voilà avare comme si vous étiez vieux ou riche. Mais en vérité, vous me demandez l'impossible ; vous voulez que je vous plaigne de ce que vous faites votre volonté ; il vous faut livrer des combats pour vous rendre à votre caractère. Eh ! mon Dieu, encore un peu de temps et je vous réponds qu'il vous gouvernera en despote ; l'habitude de vaincre le fortifiera, et il en a si peu besoin ! Vous vous êtes dit — et il y a si peu longtemps — qu'il n'importait que vous fussiez heureux pourvu que vous fussiez grand ; laissez faire, je vous réponds que vous serez très conséquent : il n'y a de vague et de flottant en vous que votre sentiment ; vos pensées, vos projets sont arrêtés d'une manière absolue. Je suis bien trompée, ou vous seriez créé pour faire le bonheur d'une âme vaine, et le désespoir d'une âme sensible. Avouez-le-moi, ce que je vous dis là ne vous déplaît point ; vous me pardonnerez de vous moins aimer, lorsque je vous prouverai qu'on vous en admirera davantage.

Vraiment vous me faites une singulière question ? *A-t-il de meilleures raisons que moi pour cette absence ?* Ha ! oui, il en a de meilleures ; il en a une absolue, et telle que s'il vient à vaincre, le sacrifice de ma vie ne pourrait pas m'acquitter. Toutes les circonstances, tous les événements, toutes les raisons morales et physiques sont contre moi ; mais il est si fort pour moi, qu'il ne me permet pas d'avoir un doute sur son retour. Je frémis de ce que je peux apprendre mercredi : il a craché le sang, il a été saigné deux fois ; au moment du départ du courrier, il était bien : mais l'hémorragie a pu recommencer ; le moyen de se calmer avec cette pensée ? Lui-

même en craignait la suite ; quoi qu'il ait pensé à me rassurer, j'ai vu sa crainte. A présent dites-moi si vous ne savez pas de qui je vous parle? Et dites-moi même encore, c'est que vous l'avez su lorsque je vous ai écrit pour vous demander *le Connétable*? Est-ce de la délicatesse ou de la finesse qui fait que vous avez paru ignorer un nom que je vous taisais?

Mais je ne vous parle pas de votre voyage ; c'est que précisément je n'ai rien à vous en dire, puisque vous-même vous n'êtes pas encore décidé. Si je pouvais croire que je vivrai et que vous n'irez jamais en Russie, je désirerais vivement que vous fussiez retenu à Berlin ; mais comme je crois que vous aurez toujours le besoin de faire des choses difficiles, je voudrais que, puisque vous voilà en train, vous fissiez le tour du monde, pour que cela fût fait. Et puis, peut-on se reposer un moment dans l'avenir? A peine serez-vous de retour que vous repartirez pour Montauban ; et puis ce seront d'autres projets, car vous ne souffrez le repos que lorsque vous formez le projet de faire mille lieues.

Oui, en honneur, je pense que c'est un malheur dans ma vie, que cette certaine journée que j'ai passée, il y a un an, au Moulin-Joli [1]. J'étais bien éloignée d'avoir besoin de former une nouvelle liaison ; ma vie et mon âme étaient tellement remplies, que j'étais bien loin de désirer un nouvel intérêt ; et vous, vous n'aviez que faire de cette preuve de plus de tout ce que vous pouvez inspirer à une personne honnête et sensible. Mais cela est

1. Maison de campagne appartenant au peintre Watelet, située sur les bords de la Seine, rive gauche, non loin de Bezons. Les jardins dessinés à l'anglaise étaient charmants. C'est là que, pour la première fois, mademoiselle de Lespinasse rencontra M. de Guibert et fit sa connaissance, vers la fin de juin 1772.

pitoyable. Est-ce que nous sommes libres ? Est-ce que tout ce qui *est* peut être autrement ? Vous n'avez donc pas été libre de me dire si vous m'écririez souvent ; pour moi je n'ai pas la liberté de ne le pas désirer vivement.

Après vous avoir bien *grondé*, je dois pourtant vous dire que vous êtes bien aimable de m'avoir écrit en arrivant ; je le méritais, oui, en vérité.

VIII

AU MÊME

Jeudi 24 juin 1773.

Trois fois dans une semaine, c'est trop, beaucoup trop, n'est-ce pas? Mais c'est que je vous aime assez pour croire vous avoir inquiété. Vous devez avoir un peu d'impatience de savoir si j'existe encore ; hé bien, oui! je suis condamnée à vivre; il ne m'est plus libre de mourir: je ferais mal à quelqu'un qui aime à vivre pour moi. J'ai eu de ses nouvelles du 10 ; elles ne me rassurent pas tout à fait, mais j'espère que cet accident n'aura pas de suite funeste; j'espère même qu'il hâtera son retour; mais les chaleurs lui sont mortelles, il faut donc attendre. Oh! mon Dieu, toujours voir éloigner, différer le plaisir et être accablé, abîmé par le malheur! Si vous saviez combien j'aurais besoin de me reposer; depuis un an je suis sur la roue. Vous seul, peut-être, avez eu le pouvoir de suspendre quelques instants ma douleur ; et ce bien d'un moment m'a attaché à vous pour la vie.

Mais, dites-moi, ma dernière lettre ne vous a-telle point déplu? Ne suis-je point mal avec vous? J'en serais bien

affligée. Mais je suis comme madame du Châtelet : je ne connais guère le repentir. Répondez-moi avec la même franchise que j'ai employée avec vous : estimez-moi assez pour ne pas me dire la vérité à demi, dites-moi tout le mal que vous pensez de moi ; et ce n'est pas, comme dit M. de La Rochefoucauld, pour le plaisir d'en entendre parler que je vous demande de m'en dire, c'est pour juger si vous êtes mon ami, si vous le serez. En un mot, j'attache assez d'intérêt à notre liaison pour être pressée de savoir ce qu'il y a eu de surprise et de méprise dans ce qui nous a rapprochés l'un de l'autre. On dit qu'il n'y a rien de plus fort et de mieux fondé que les sentiments dont on ne peut pas se rendre raison. Si cela est vrai, je dois compter sur votre amitié ; mais vous ne voulez pas que j'y regarde, pourquoi cela? Est-ce que je ne serais pas contente? Ne voyez-vous pas que le mouvement le plus naturel lorsqu'on acquiert un nouveau bien, c'est de l'examiner, c'est de l'observer de tous les côtés ; cette occupation est peut-être la jouissance la plus vive que donne la possession : mais vous, vous ne connaissez pas tous les détails et tous les plaisirs de la sensibilité ; tout ce qui est élevé, tout ce qui est noble, tout ce qui est grand, voilà qui est de votre ressort. Les héros de Corneille fixent votre attention, à peine avez-vous jeté les yeux sur les petits pâtres de Gessner. Vous aimez à admirer, et moi, je n'ai qu'un besoin, qu'une volonté, c'est d'aimer. Mais qu'importe! Nous n'aurons pas la même langue ; il y a une sorte d'instinct qui supplée à tout, mais rien ne supplée à mille lieues de distance.

J'étais si troublée la dernière fois, que je ne vous ai pas dit que Diderot est en Hollande ; il y est si bien, il y a déjà tant d'amis — qu'il n'avait jamais vus — qu'il est fort possible qu'il ne revienne jamais à Paris et qu'il

oublie qu'il était en chemin pour la Russie. C'est un homme extraordinaire ; il n'est pas à sa place dans la société. Il devrait être chef de secte ; un philosophe grec instruisant, enseignant la jeunesse. Il me plaît fort, mais rien de toute sa manière ne va à mon âme ; sa sensibilité est à fleur de peau, il ne va pas plus loin que l'émotion. Ho ! que Jean-Jacques, que *le Connétable* sont bien mieux à mon ton ! Je n'aime rien de ce qui est à demi, de ce qui est indécis, de ce qui n'est qu'un peu. Je n'entends pas la langue des gens du monde : ils s'amusent et ils bâillent, ils ont des amis et ils n'aiment rien. Tout cela me paraît déplorable ; oui, j'aime mieux le tourment qui consume ma vie, que le plaisir qui engourdit la leur. Mais avec cette manière d'être, on n'est point aimable. Hé bien ! on s'en passe ; non, on n'est point aimable, mais on est aimé, et cela vaut mille fois mieux que de plaire.

Que je voudrais savoir si vous irez en Russie ! J'espère que non, et c'est comme vous dites, parce que je le désire. Il me semble que de nulle part au monde les lettres ne viennent si lentement que de la Russie. Et cela ne fait rien à personne, car qui s'est jamais avisé d'aimer un Russe ? Vous verrez si c'était la peine de faire six cents lieues. J'ai relu deux fois, trois fois votre lettre, d'abord parce qu'elle était difficile, et puis parce que j'y étais difficile. Ho ! si vous saviez combien de fautes d'omission j'y ai trouvées ? Mais pourquoi n'en feriez-vous pas ? M. d'Alembert attend votre lettre avec grande impatience. M. de Crillon[1] vous a prévenu. Votre

1. François-Félix-Dorothée de Berton-Balbe, comte de Crillon, puis duc, né en 1748, alors colonel en second du régiment de Béarn ; devint plus tard maréchal de camp, député de la noblesse du Beauvoisis aux États-Généraux en 1789, puis lieutenant général en 1792 ; il mourut pair de France sous la Restauration, en 1820.

ami, M. d'Aguesseau, me paraît, — au moins le jour qu'il m'a apporté votre lettre — bien extraordinaire. Il a l'air de quelqu'un de troublé ; ses mouvements ont quelque chose de convulsif. Il dit qu'il est malade, et je le crois ; il fait le projet d'aller à Spa. Je ne sais, mais je suis bien aise qu'il ne soit pas avec vous.

Adieu, je vous ai accablé de questions, vous ne répondez point. Je ne vous demande pas s'il vous serait agréable de savoir les nouvelles, parce qu'il serait au-dessus de mon pouvoir de m'en occuper.

Je sais ce qu'on ne sait point encore dans le public, que c'est M. d'Aranda qui est nommé ambassadeur d'Espagne à la place de M. de Fuentès, que celui-ci a la première place de sa Cour. Tout cela ne vous fait rien, et, ce qui vous étonnera, c'est que cela me fait beaucoup[1]. Ne faut-il pas être folle pour aller s'intéresser à ce qui se passe à Madrid? Adieu encore une fois. Mon genre de folie est digne de votre pitié. De vos nouvelles, souvent, longuement ; partagez, si vous pouvez, le plaisir que vous me ferez. Combien y a-t-il de lettres que vous seriez plus pressé d'ouvrir que la mienne? Trois, dix?

IX

AU MÊME, A BERLIN

Jeudi, 1er juillet 1773.

Si vous saviez combien je suis injuste ! Combien je vous ai accusé ! Combien je me suis dit que je ne

1. Le comte de Fuentès était le père du marquis de Mora.

devais rien attendre ni désirer de votre amitié ? Et la cause de tout cela, c'est que je ne recevais pas de vos nouvelles. Dites-moi donc pourquoi on attend, pourquoi on exige de quelqu'un sur qui on ne compte pas ? Mais vraiment je le crois, vous me pardonnerez mes inconséquences ; mais moi, je ne dois pas être si indulgente. Elles me touchent de plus près que vous ; je ne sais plus ce que je vous dois, je ne sais plus ce que je vous donne. Je sais que votre absence me pèse, et je ne saurais répondre que votre présence fît du bien. Mais, mon Dieu, quelle situation horrible, où le plaisir, où la consolation, où l'amitié, où tout enfin devient poison ! Que faire, dites-moi ? Où retrouver le calme ? Je ne sais où je trouve la force de résister à des impressions aussi profondes et aussi diverses.

Combien de fois l'on meurt avant que de mourir ! Tout m'afflige et me nuit, et l'on m'ôte la liberté de me délivrer du fardeau qui m'accable. Au comble du malheur, on veut que je vive, on me déchire également et par le désespoir et par l'attendrissement qu'on me cause. Hé ! mon Dieu, aimer, être aimé, n'est donc pas un bien ! Je souffre tous les maux, et j'ai encore à me reprocher de troubler le repos, de faire le malheur de ce que j'aime ! Mon âme est épuisée par la douleur, ma machine est détruite, et cependant je vis, et il faut que je vive ; pourquoi le voulez-vous aussi ? Que vous importe ma vie ? Quel prix pouvez-vous y mettre ? Que suis-je pour vous ? Votre âme est si occupée, votre vie si remplie et si agitée ! Comment vous reste-t-il le temps de plaindre mes maux, et comment vous reste-t-il assez de sensibilité pour répondre à mon amitié ? Oui, vous êtes trop aimable ; vous avez le ton de l'intérêt, et il me semble que je ne devais point vous en inspirer. Mes lettres vous sont

nécessaires : cela peut-il être vrai ? Oui, puisque vous le dites. Mais pourquoi avez-vous été si longtemps à m'écrire ? Pourquoi ne pas adresser directement vos lettres ? Strasbourg les a retardées de deux ou trois jours. Ce n'est rien pour quelqu'un qui emploie huit mois à satisfaire sa curiosité, mais c'est beaucoup trop pour quelqu'un qui ne connaît plus qu'un genre d'intérêt dans la vie.

Je suis ravie, et c'est par là que je voulais commencer, que vous ayez été content du roi de Prusse. Ce que vous me dites sur cette « vapeur magique » qui l'environnait est si charmant, si noble, si juste, que je n'ai jamais pu m'en taire ; je l'ai lu à tous ceux qui méritaient de l'entendre. Madame Geoffrin a voulu que je lui en donnasse copie. Je l'ai envoyé plus loin, et cela sera bien senti. Vous n'allez donc pas en Russie ? Cela me fait un plaisir sensible. Oui, laissez-moi encore vous dire combien je trouve votre amitié aimable. Vous répondez à tout, vous causez, vous êtes encore près lorsque vous êtes à mille lieues.

Mais d'où vient donc que cette femme [1] ne vous aime pas à la folie ? Comme vous voudriez l'être ? Comme vous méritez de l'être ? A quoi donc peut-elle employer son âme et sa vie ? Ah ! oui, elle n'a ni goût, ni sensibilité, j'en suis sûre. Elle devrait vous aimer, ne fût-ce que par vanité. Mais de quoi vais-je me mêler ? Vous êtes content, ou, si vous ne l'êtes pas, vous aimez le mal qu'elle vous fait... Pourquoi donc vous plaindrais-je ? Mais cette autre malheureuse *personne*, c'est elle qui m'intéresse ; lui avez-vous écrit ? Son malheur est-il toujours aussi profond ?

Je veux vous dire que l'autre jour, chez la comtesse

1. Madame de Montsauge, alors la maîtresse de Guibert.

de Boufflers, on parla beaucoup de vous et du *Connétable de Bourbon*. La jeune Boufflers me dit qu'elle vous croyait fort amoureux, que cela lui avait fait regarder avec attention madame de M...[1] Il y avait un homme, là, qui assura que vous ne l'étiez plus, que vous l'aviez aimée, que cela était usé, et qu'il croyait que vous ne seriez jamais longtemps heureux ou malheureux par la même femme, que l'activité de votre âme ne lui permettait pas de se fixer longtemps au même objet ; et, de là, une dissertation *spirituelle* sur des choses sensibles et sur la passion. La comtesse de Boufflers finit par dire qu'elle ne savait pas de qui vous étiez amoureux, que ce n'était plus de madame de M., mais qu'elle jugeait, par les billets qu'elle avait reçus de vous à votre départ, que vous étiez fortement attaché, et que votre éloignement déchirait votre âme. Et puis cette réflexion si naturelle : « Mais cependant pourquoi aller en Russie ? » — Mais, peut-être, c'est pour se guérir ? Peut-être est-ce pour échauffer le sentiment de la personne qu'il aime. » — Enfin, après bien des conjectures sans intérêt, on vint

1. Madame de Montsauge, dont il sera si souvent question dans le courant de ces lettres, fut l'objet continuel de la jalousie incessante et toujours en éveil de mademoiselle de Lespinasse ; la liaison de cette dame avec M. de Guibert, lorsque celui-ci fit la connaissance de mademoiselle de Lespinasse au printemps de 1772, est une explication suffisante de la jalousie en question. Jeanne Bouret, troisième fille du fermier général Bouret, qui demeurait à Paris sur le Rempart, numéro 9, épousa vers 1758 Philibert Thiroux de Montsauge, directeur et administrateur des Postes de France en 1778. Ils eurent une fille (Claude-Marie) qui fut mariée en 1778 à Etienne-Narcisse vicomte de Durfort, colonel en second de Royal-Dragons. Des deux sœurs de madame de Montsauge, l'aînée avait épousé M. de Vilmorien, et la cadette, M. Marin de la Haye, fermier général. Dans les lettres autographes de mademoiselle de Lespinasse, madame de Montsauge est presque toujours désignée simplement par les initiales : « Madame de M... »

à me demander si je vous aimais, si je vous connaissais beaucoup, car je n'avais pas dit un mot. « Oui, je l'aime beaucoup, et quand on le connaît un peu, il n'y a que cette manière de l'aimer. — Hé bien! vous savez donc ses liaisons, quel est l'objet de sa passion! — Hé non! En vérité, je ne sais rien du tout. Je sais qu'il est à Berlin, qu'il se porte bien, que le Roi l'a reçu parfaitement, qu'il verra ses troupes, qu'il ira en Silésie ; voilà ce que je sais, voilà ce qui m'intéresse. » — Et l'on parla de l'Opéra, de madame la Dauphine et de mille choses *intéressantes*.

Je vous conte tout cela pour vous dire qu'il me déplaît que tout le monde sache vos affections, vos dégoûts, vos inconstances. Je ne voudrais entendre parler que de votre mérite, de vos talents et de vos vertus : ai-je tort?

Vous vouliez plusieurs lettres à Vienne, et il est possible que vous n'en ayez point, ou que vous en soyez accablé. Je vous ai écrit trois lettres à Berlin, depuis celle du 6 ; sans doute on vous renverra vos lettres; si elles y attendaient votre retour, elles seraient de vieille date lorsque vous les recevriez. Mais je m'en rapporte au besoin que vous avez de recevoir de ces lettres dont la privation vous *tourne la tête*.

En grâce, ne me traitez pas si bien ; ne m'écrivez pas la première, parce qu'alors, sans vous en apercevoir, vous ne m'écrirez que pour m'avoir écrit. Ne venez à moi que lorsque vous n'aurez plus rien à *lui* dire. Cela est dans l'ordre; l'amitié ne doit venir *qu'après*. Quelquefois elle est à une grande distance : quelquefois aussi elle est bien près, trop près peut-être ; les malheureux aiment, aiment tout ce qui les console ; il est si doux d'aimer ce qui plaît! Je ne sais pourquoi j'ai quelque

chose qui m'avertit que je pourrais dire de notre amitié ce que le comte d'Argenson dit en voyant pour la première fois la jolie mademoiselle de Berville, qui était sa nièce : *Ha ! elle est bien jolie, il faut espérer qu'elle nous donnera bien du chagrin !* Qu'en pensez-vous ? Mais vous êtes si fort, si modéré, et surtout si occupé, que cela vous met à l'abri des grands malheurs et des petits chagrins. Voilà comme il faut avoir de l'esprit, comme il faut avoir des talents; cela rend supérieur à tous les événements. Quand on est avec cela aussi honnête et aussi sensible que vous l'êtes, on est sans doute affecté douloureusement : on l'est assez pour contenter l'amitié ordinaire, mais on est bientôt détourné des mouvements de l'âme, lorsque la tête est vivement et profondément occupée. Oui, je vous le prédis, et j'en suis bien aise : vous n'éprouverez plus ces malheurs qui bouleversent l'âme ; vous êtes assez jeune pour recevoir encore de légères secousses, mais je vous réponds que vous vous remettrez bientôt en mesure. Ah ! je vous en réponds, vous ferez une grande fortune, vous aurez une grande célébrité.

Je vais vous faire horreur, je vais vous montrer une âme bien petite, bien commune, mais je ne saurais qu'y faire : toutes les fois que je viens à vous regarder dans l'avenir, je me sens glacée ; et ce n'est point parce que ce qui est grand m'écrase, mais c'est que ce qui est grand attire l'admiration et mérite bien rarement d'être aimé. Convenez que je suis presque aussi bête que je suis folle ; je suis bien pis que cela : j'ai ce certain genre, le seul mauvais, à ce que dit Voltaire. Je l'ose nommer, je vous en ai si bien pénétré que je n'ai pas besoin de vous dire que c'est le genre *ennuyeux*. La *différence* de nos affections, la voici : c'est que vous êtes au bout du monde,

c'est que vous êtes assez calme pour jouir de tout ; et moi je suis à Paris, je souffre et je ne jouis de rien : voilà tout, comme dit Marivaux.

J'ai reçu beaucoup de détails, ils ont calmé mon désespoir ; j'ai vu qu'il n'y avait rien à craindre de ce dernier accident ; mais concevez s'il est possible d'avoir un moment de repos en craignant sans cesse pour la vie de quelqu'un à qui l'on sacrifierait la sienne à tous les instants ! Ah ! si vous saviez combien il est aimable, combien il est digne d'être aimé ! Son âme est douce, tendre et forte. Je suis assurée que c'est l'homme du monde qui vous plairait et vous conviendrait le plus ; il est plein d'âme, de chaleur et[1]. . . . .

. . . .

Vous me le pardonnerez peut-être, lorsque vous saurez que c'est vous qui me donnez ces défauts, vous en avez le privilège exclusif. Je suis avec tous mes autres amis la meilleure et la plus facile de toutes les créatures ; il me semble qu'ils me font toujours grâce et qu'ils me préviennent sur tout. Je passe ma vie à les remercier, à les louer, et je me plains de vous, mais ce n'est qu'à vous. Je vous critique, je vous désapprouve ; pourquoi cette différence ?

Mais croyez-vous qu'il n'y ait qu'un an que nous nous connaissions ? Cela me paraît impossible ! La raison que vous me donnez pour le refus du *Connétable* n'est pas bien bonne : vous savez que j'avais un copiste sûr ; mais je vous le pardonne.

1. Ici le papier de la lettre est arraché et il manque une dizaine de lignes.

X

AU MÊME

Mercredi au soir, 14 juillet 1773.

Mon Dieu, que vous êtes aimable et que vous m'étonnez de revenir à moi d'aussi loin ! Étant aussi occupé, aussi dissipé, comment se fait-il que vous pensiez encore à quelqu'un qui ne peut avoir de mérite auprès de vous que celui de vous avoir paru capable d'aimer et de souffrir ? De quel usage vous seront jamais ces tristes facultés ? Vous n'avez pas besoin d'être aimé, et vous seriez fâché de me faire souffrir ; quel prix pouvez-vous donc mettre à une liaison où tout l'avantage est de mon côté ? Vous me faites des questions auxquelles je ne suis pas en état de répondre. Hélas ! il faudrait être calme pour répondre à l'indifférence qui interroge : le malheur, la durée des souffrances m'ont mise dans une espèce de stupidité qui m'ôte le pouvoir de penser ; il ne me reste tout juste de raison que ce qu'il en faut pour me juger, pour condamner tous mes mouvements, pour m'affliger de tous mes sentiments. Mon âme a la fièvre continue avec des redoublements qui me conduisent souvent jusqu'au délire. Ho ! s'il était vrai que de l'excès du mal, il naît quelquefois le bien, je devrais espérer quelque soulagement. Non, je ne puis plus suffire aux diverses agitations qui déchirent mon cœur, et je me reproche la faiblesse qui m'entraîne à vous montrer ce que je souffre. Il me semble que je ne pense point exciter votre intérêt ; je n'ai aucun droit à votre sensibilité, et si j'en avais, ce

n'est pas de ma douleur que je voudrais la nourrir. Non, vous ne me devez rien et je vais vous le prouver : je déteste, j'abhorre la fatalité qui m'a forcée à vous écrire *ce premier billet,* et dans ce moment peut-être, elle m'entraîne avec autant de puissance.

Je ne voulais pas vous parler de moi, je voulais simplement vous remercier de m'avoir écrit avant que d'arriver à Vienne ; je voulais vous répondre et non pas vous parler. Je n'adopte aucune de vos louanges, et je vais vous étonner : c'est qu'elles ne me louent point. Que m'importe que vous jugiez que je ne suis pas bête? Il est singulier, mais il est pourtant vrai, que vous êtes l'homme du monde à qui je me soucie le moins de plaire ; expliquez-moi cette bizarrerie, expliquez-moi aussi pourquoi je vous juge avec une sévérité insupportable ; pourquoi je me trouve injuste à tout moment avec vous ; pourquoi ne croyant pas à votre amitié, j'en chicane toutes les expressions ; pourquoi enfin ayant à me louer de vous, je serais tentée de m'en plaindre? Oui, ma raison me dit que je devrais vous demander pardon, car ma pensée vous offense sans cesse et mon âme se révolte du seul sentiment que vous pourriez me faire grâce. Hé ! non, je n'en veux point : jugez-moi bien sévèrement, voyez toute mon injustice, voyez toute mon inconséquence, et laissez-vous aller au mouvement que cela doit vous inspirer. Je vous l'ai dit, nous ne ferons point de tout ceci l'amitié de Montaigne et de La Boëtie : ces gens-là étaient calmes, ils n'avaient qu'à se livrer aux impressions douces et mutuelles qu'ils recevaient, et nous, nous sommes deux malades, mais avec cette différence que vous êtes un malade plein de force et de raison, qui vous conduisez de manière à jouir incessamment de la plus excellente santé, tandis que moi je suis atteinte

d'une maladie mortelle, à laquelle tous les soulagements que j'ai voulu apporter se sont convertis en poison, et n'ont servi qu'à rendre mes maux plus aigus. Ils sont d'une nature étrange, ils ont dépravé ma raison et égaré mon jugement : car je ne voudrais point guérir, je ne me sens que le besoin de mourir.

Mon Dieu, que je serais fâchée de voyager, que je serais fâchée de dévorer cent volumes en deux mois de temps, que je serais fâchée de valoir autant que vous, et d'être destinée à autant de succès et autant de gloire ! Si vous saviez combien mon âme est petite ! Elle ne voit qu'une seule chose dans la nature qui vaille la peine de l'occuper. César, Voltaire, le roi de Prusse, lui paraissent quelquefois dignes d'admiration, mais jamais dignes d'envie. Je vous ferais trop d'horreur si je vous disais le sort que je préférerais à tout ce qui respire... Oui, je suis comme Félix :

J'entre en des sentiments qui ne sont pas croyables ;
J'en ai de violents, j'en ai de pitoyables ;
J'en ai même de bas...

Mais vous n'entendriez pas cette langue, et je vous ferais rougir d'avoir pu penser que mon âme avait quelques rapports avec la vôtre. Vous me faites trop d'honneur en m'élevant jusqu'à vous ; mais aussi gardez-vous bien de me mettre à côté des femmes que vous estimez le plus, vous les affligeriez et vous me feriez mal. Vous ne savez pas tout ce que je *vaux* ; songez donc que je sais souffrir et mourir ; et voyez après cela si je ressemble à toutes ces femmes qui savent plaire et s'amuser. Hélas ! l'un me répugne autant que l'autre me serait impossible ! Je sais mauvais gré à tout ce qui vient me distraire et me détourner. Il y a des objets que rien ne

peut me faire perdre de vue. Ce que j'entends nommer dissipation et plaisir ne fait que m'étourdir et me fatiguer; et si quelque chose avait ou avait eu la puissance de me séparer un moment de mon malheur, je crois que, loin de lui devoir de la reconnaissance, je devrais l'en haïr. Qu'en pensez-vous, vous qui me parlez de mon *bonheur* et qui me faites espérer que, s'il dépend de votre amitié, vous me l'accorderez? Non, monsieur, votre amitié ne fera point mon bonheur, parce qu'il est impossible : elle me consolera, elle me fera souffrir, peut-être, et je ne sais si j'aurai à me louer ou à me plaindre de ce que je vous devrai.

Pourquoi donc avez-vous l'air de vous justifier d'avoir lu le *Connétable*? Il serait désobligeant de vous refuser au plaisir que vous pouvez faire et recevoir. Le roi de Prusse a écrit à M. d'Alembert une lettre charmante; elle est pleine d'éloges de vous, et il se promet bien d'entendre le *Connétable*. Je suis sûre qu'il en sera ravi; l'œuvre est au ton de son âme à beaucoup d'égards.

Mais vous êtes tout à fait fou de vouloir mettre au ton de la vôtre messieurs les commis de la Poste. Au nom de Dieu, ne me parlez plus des nouvelles de la *Gazette*; je ne la lis jamais, et je répugne autant que vous à tout ce qui cause l'admiration de la multitude. Je vois avec pitié et douleur que presque tous les hommes sont nés pour être plats et esclaves, mais vous m'êtes témoin que ce qui remplit mon cœur est plus noble, plus élevé et plus grand que ce que le sot public respecte et admire. Adieu, donnez-moi souvent de vos nouvelles, et ne formez point le projet de m'écrire quatre mots : gardez ce projet pour vos connaissances; il y a même des amis qui en seront contents, mais moi je suis si difficile à contenter! Vous me direz si vous avez reçu mes lettres.

XI

AU MÊME, A VIENNE

De Paris, le 25 juillet 1773.

Hé! non, ne vous y trompez pas, les plus grandes distances ne sont pas celles que la nature a marquées par les lieues; les Indes ne sont pas si loin de Paris que la date du 27 juin n'est éloignée de celle du 15 juillet. Voilà le véritable éloignement, voilà les séparations effroyables : c'est l'oubli de l'âme; cela ressemble à la mort et cela est pis, puisque cela est senti longtemps. Mais n'allez pas croire que je vous fasse des reproches; eh! mon Dieu, je n'en ai pas le droit, vous ne me deviez rien, et moi je dois vous rendre grâce des marques de votre souvenir. Vous aurez été accablé de mes lettres à votre retour de Hongrie; voilà la troisième adressée à Vienne, on a dû vous en renvoyer deux ou trois de Berlin. Dans l'éloignement où vous êtes, il faut, s'il vous plaît, employer cette formule triviale : *j'ai reçu telle lettre, etc., etc.* Je savais, il y a longtemps, par le baron de Koch, officier général au service de l'Impératrice, que les camps n'auraient pas lieu. On croit ici que l'Empereur et le roi de Prusse se sont donné rendez-vous dans quelque ville de leurs nouvelles possessions, mais vous aurez rempli le temps d'une manière utile, ainsi vous regretterez peu les camps.

Quoi, de bonne foi, vous voulez que je vous réduise à ma taille? C'est donc parce qu'il vous est plus facile de vous plier qu'à moi de m'élever, et, que,à quelque mesure

que je vous voie, vous resterez à la vôtre, qui est telle que peu de gens peuvent y atteindre; mais en vérité, permettez-moi de ne pas regarder comme un effet de confiance ni d'amitié ce que vous me dites de votre caractère. Hélas, savez-vous ce que vous me confiez en me découvrant les inconséquences qui vous agitent? C'est que je suis une bête, qui ne vois rien, qui n'observe rien; car sans doute si vous n'êtes ni dissimulateur ni faux, j'aurais dû démêler ce que vous croyez m'apprendre de vous-même: et voulez-vous que moi, je vous apprenne une chose d'une science profonde? C'est que ni vous, ni moi, ne vous connaissons parfaitement; vous, parce que vous êtes trop près et que vous vous observez trop, et moi parce que je vous ai toujours vu avec crainte et embarras. Si jamais je vous revois, je vous regarderai mieux; il me semble que ma vue s'est raffinée.

Ce que vous me dites sur la cause de vos courses continuelles est charmant; cela est plein d'esprit et de grâce, et en voilà bien assez pour que cela puisse se passer de vérité : *Je remplis ma jeunesse, pour que ma vieillesse ne puisse pas me reprocher de ne l'avoir pas employée.* Vous voyez bien que c'est l'avare, qui, en laissant mourir de faim ses enfants, se justifie à lui-même sa dureté, en disant qu'il leur amasse du bien pour après lui. Soyons plus simples, ne cherchons point de prétexte pour justifier nos goûts et nos passions: vous allez au bout du monde parce que votre âme est plus avide que sensible; hé bien! quel mal y a-t-il à cela? Vous êtes jeune, vous avez connu l'amour, vous avez souffert, et vous en avez conclu que vous étiez sensible, et cela n'est pas vrai. Vous êtes ardent, vous êtes passionné, vous seriez capable de tout ce qui est fort, de tout ce qui est grand; mais vous ne ferez jamais que des choses de mou-

vement, c'est-à-dire des actes. des actions détachées. Ce n'est pas comme cela que procèdent la sensibilité et la tendresse : elles attachent, elles lient, elles remplissent toute la vie, elles ne laissent place qu'aux vertus douces et paisibles, elles fuient l'éclat. Tout ce qui les sépare et les éloigne de leur objet leur paraît malheur ou tyrannie. Voyez après cela, et comparez. Ha? je vous l'ai déjà dit, la nature ne vous a point fait pour être heureux : elle vous a condamné à être grand ; soumettez-vous donc sans murmurer.

Je crois du reste tout ce que vous me dites de l'avantage de ce pays-ci sur tous les autres ; je ne sais si vous rapporterez de votre voyage le dégoût de voyager, mais je suis bien sûre que vous n'en rapporterez pas la possibilité de pouvoir vous fixer nulle part. Vous aurez jugé avec justice et justesse ce qui est bon, ce qui est meilleur : mais vous ferez comme font les Italiens de la musique, ils préfèrent la nouvelle à la bonne.

Je vous demande pardon, je contrarie vos paroles, mais convenez que je suis bien au ton de votre âme. Et vous voulez que je vous parle de la mienne? Voici son état : n'avez-vous jamais vu de ces malades attaqués de maux lents et incurables? Quand on demande de leurs nouvelles aux gens qui les soignent, ils répondent : *cela va aussi bien que son état le comporte* ; c'est-à-dire, il mourra, mais il a quelques moments de répit : voilà tout juste l'espèce de santé de mon âme. Après le plus violent orage a succédé le calme.

Sa disposition morale est telle que je la ferais selon mon souhait et selon mon cœur [1] : mais que sa santé

1. Sans transition, mademoiselle de Lespinasse passe à l'état de santé de M. de Mora.

est alarmante! Cependant je suis sûre qu'il ne fait pas une faute de régime; il aime la vie parce qu'il aime à aimer et à être aimé, il n'y tient que par là. Ah! si vous saviez combien il est aimable! Oui, vous m'aimeriez un peu, mais vous ne feriez pas grand cas de moi, d'avoir été capable d'une distraction. Oh! ce qu'il faut que vous soyez, pour m'avoir détournée un instant de la plus charmante et de la plus parfaite de toutes les créatures? Oui, si vous le connaissiez, ou quand vous le connaîtrez, vous verrez que, dans le jugement que je porte, il n'y a ni illusion, ni prévention. Hé bien! est-ce assez vous montrer mon âme? Mon amitié est-elle passive, active ou indiscrète?

Le chevalier d'Aguesseau vous aura mandé que j'avais perdu patience; je lui avais envoyé demander de vos nouvelles; dans ce moment, il n'en avait pas eu : mais dès qu'il reçut une lettre du 8, il me manda que vous vous portiez bien, et alors je fus tentée de vous écrire, pour vous remercier de ce que vous aviez un ami qui avait pu me tirer d'inquiétude; et puis je trouvai qu'il valait mieux vous attendre. Oui, en effet, je veux vous attendre, et toujours. Pourquoi irais-je plus vite que vous? Je me fatiguerais et je gênerais votre pas. Je ne veux plus qu'aucune affection agite mon âme douloureusement; c'est trop. Je ne sais pas comment je puis suffire à la dépense que je fais. Il est vrai que j'ai réuni toutes mes forces en un seul point : toute la nature est morte pour moi, excepté l'objet qui anime et remplit tous les moments de ma vie. Je n'existe pour rien; les choses, les plaisirs, la dissipation, la vanité, l'opinion, tout cela n'est plus à mon usage, et j'ai regret au temps que j'y ai donné, quoiqu'il ait été bien court; car j'ai connu la douleur de bonne heure, et elle a cela de bon,

elle écarte bien des sottises. J'ai été formée par ce grand maître de l'homme, *le malheur*. Voilà la langue qui vous a plu : elle vous a rapproché de l'endroit sensible de votre âme, dont la dissipation et le ton aimable des femmes de ce pays-ci vous éloignaient sans cesse. Vous m'avez su gré de vous ramener à ce que vous aviez aimé, à ce que vous aviez souffert; oui, il y a une espèce de douleur qui a un tel charme, qui porte une telle douceur dans l'âme, qu'on est tout prêt à préférer ce mal à ce qu'on appelle *plaisir*. Je goûte ce bonheur ou ce poison deux fois la semaine, et cette sorte de nourriture m'est bien plus nécessaire que l'air que je respire.

La comtesse de Boufflers m'a beaucoup parlé de vous et de ce qu'elle vous mandait; elle vous aime parce que vous avez fait *le Connétable de Bourbon*, et il y a assurément de quoi fonder son goût. Et moi je vous aimerais bien mieux si vous n'étiez pas *le Connétable de Bourbon*. Oh! combien j'ai l'âme petite et bornée! Je hais également les Patagons et les Lilliputiens. Mais que vous importe mon goût?

Vous êtes bien aimable d'avoir pensé à grossir votre écriture, mais j'ai envie cependant de m'en plaindre, cela m'a ravi quelques lignes. Au nom de Dieu, restez comme vous êtes; écrivez des pieds de mouche, faites le tour du monde, — mais commencez par Paris, — en un mot ne changez pas un cheveu à votre manière d'être. Je ne sais pas si c'est la meilleure possible, mais elle m'est la plus agréable possible. Cette louange n'est-elle pas *fade*? Ne vous moquez pas de moi. Je suis bien bête, mais je vous assure que je suis une bonne créature, n'est-ce pas?

XII

AU MÊME

Dimanche au soir, 1er août 1773.

Vous êtes trop aimable, vous me surprenez en bien ; il est ravissant d'avoir un plaisir sur lequel on ne comptait point, et je suis charmée de vous devoir un mouvement qui fait du bien à mon âme.

J'avais reçu hier une lettre de vous du 18; j'étais bien contente de voir que les dates se rapprochaient, que vous n'y mettiez plus quinze jours de distance, et je ne devais pas ce changement au regret que je vous avais marqué: c'était à vous, c'était à votre amitié; j'aime bien mieux ce qu'elle me donne que ce que j'en obtiendrais. Je voulais vous remercier, vous dire faiblement ce que je sens bien vivement; et j'ai été plus heureuse encore, j'ai reçu une lettre de vous aujourd'hui du 18 encore. Mon premier mouvement, je ne sais pourquoi, a été la crainte — l'habitude du malheur gâte tout, — mais j'ai été bientôt rassurée. Je vous ai trouvé bon, sensible, près de mon âme; il me semblait que je devais m'applaudir d'avoir souffert, puisque ma douleur vous avait intéressé. Oh! de combien de regrets vous remplissez ma vie! Je jouirais de votre amitié, elle ferait ma consolation, elle serait mon plaisir — et vous êtes à mille lieues, et je ne saurais me défendre de la crainte que tant d'objets nouveaux, qu'une vie aussi occupée et aussi dissipée que celle que vous êtes forcé de mener, ne détruisent, ou du moins n'affaiblissent, une liaison et

un intérêt auxquels il a manqué, peut-être, le degré de chaleur qui en fait un besoin du cœur, ou le temps qui en fait une habitude. J'avoue que je mets bien peu de prix à ce dernier lien : c'est le sentiment de ceux qui n'en ont point ; mais voyez la funeste disposition de mon âme ! Je m'occupe de crainte de regret, lorsque je devrais jouir des témoignages et des preuves de votre amitié. Elle est bien douce, elle est bien indulgente, cette amitié ; vous me pardonnez toute mon injustice ; je vous ai accusé mille fois, mais en même temps je ne me suis jamais repentie de m'être livrée à vous par la confiance la plus intime. Il est impossible avec vous d'avoir à se reprocher une méprise, et de là, on est à l'abri des grands malheurs ; car remarquez que toutes les tragédies sont fondées sur une méprise, et presque tous les malheurs ont la même cause. Mais ne me punissez donc pas d'avoir été injuste, en ne me parlant plus de ce qui vous intéresse : dites-moi tout ce que vous éprouvez, et je vous promets de le partager, et de vous dire encore l'impression que j'en recevrai.

Je vous aime trop pour pouvoir m'imposer la moindre contrainte ; j'aime mieux avoir à vous demander pardon que de ne point faire de fautes ; je n'ai plus d'amour-propre avec vous, et je n'entends point toutes ces règles de conduite qui font qu'on est toujours content de soi, et qu'on est si froid avec ce que l'on aime. Je hais la prudence, je hais même, — souffrez que je vous le dise — ces *devoirs de l'amitié* qui font substituer la discrétion à l'intérêt, et la délicatesse à la sensibilité. Que vous dirai-je ? J'aime l'abandon, je n'agis que de premier mouvement, et j'aime à la folie qu'on soit de même avec moi. Ha ! mon Dieu, que je suis loin de vous ! Je n'ai point de vertus, je ne connais point de devoirs avec

mon ami; je me rapproche de l'état de nature : les sauvages n'aiment pas avec plus de sensibilité et de bonne foi; le monde, le malheur, rien n'a pu corrompre mon cœur. Je ne serai jamais en garde contre vous, je ne vous soupçonnerai jamais. Vous dites que vous avez de l'amitié pour moi, vous êtes vertueux : que puis-je avoir à craindre? Je vous laisserai voir le trouble et l'agitation de mon âme, et je ne rougirai point de vous paraître faible et inconséquente. Je vous l'ai déjà dit, je ne prétends point à vous plaire, je ne veux point usurper votre estime, j'aime mieux mériter votre indulgence; enfin je veux vous aimer de tout mon cœur, avoir une confiance sans réserve, et vous ferez de cela ce que vous voudrez.

Non, je ne vous crois pas *fin*, et je pense comme vous que la finesse est toujours preuve de disette; mais je vous crois bien *bête*, lorsque vous n'entendez pas ce qu'on vous désigne clairement. Mais qu'importe le nom, il suffit qu'il ne puisse pas gâter ce que je vous ai dit de la personne. Mais ce qui m'étonne, c'est que je vous l'ai nommé vingt fois; cela me prouve, ce que je ne croyais pas, que je prononce son nom comme celui d'un autre. Mais ce qui m'étonnerait bien plus encore, c'est si vous veniez à ne pas le distinguer des autres; cependant je vous assure qu'il n'est pas fait pour rester dans la foule, vous verrez.

J'ai vu aujourd'hui le chevalier d'Aguesseau; j'étais fière de pouvoir lui donner de vos nouvelles. Avec les autres personnes qui sont en droit d'en attendre, j'aurais eu un sentiment tout contraire: j'aurais craint de leur paraître plus heureuse qu'elles, et de vous faire accuser; car la plupart des femmes n'ont pas besoin d'être aimées, elles veulent seulement être préférées. Le chevalier

d'Aguesseau m'a dit qu'il allait vous écrire et vous mander des nouvelles. Pour moi, je ne m'intéresse qu'à une seule, et je voudrais bien pouvoir vous la mander. Je serai bien aise de revoir le chevalier de Chastellux[1], mais cependant si j'avais pu ajouter à son voyage ce que je voudrais retrancher du vôtre, je ne le verrais pas si tôt. Voyez, je vous en prie, combien je renverse l'ordre de la chronologie : il y a huit ans que j'aime le chevalier.

Je suis bien aise que vous mettiez de l'intérêt dans votre voyage : je désire même que vous y trouviez du plaisir, mais ce que je veux par-dessus tout, c'est que vous regrettiez les gens qui vous aiment. Je voudrais que la Turquie, la Hongrie et l'Univers ne vous fissent pas oublier que vous manquez à leur bonheur ; et je voudrais encore que vous revinssiez dans la résolution de ne pas les quitter au moment où ils commenceront à jouir du charme de votre amitié et de votre société. Adieu. Je ne vous ai pas dit que je suis malade comme une bête, mais mon âme est moins souffrante : ainsi je ne dois pas me plaindre. Faites que j'aie à me louer de votre exactitude, et vous serez bien aimable.

1. Jean-François de Chastellux, chevalier, plus tard marquis de Chastellux, né en 1734, mort en 1788, était fils du comte de Chastellux, lieutenant général, et de Claire-Thérèse d'Aguesseau, fille du célèbre chancelier de ce nom. Brigadier d'infanterie, puis membre de l'Académie française en 1775, il publia en 1772 son livre sur *la Félicité publique* qui fut son meilleur ouvrage. Il donna aussi une relation d'un voyage qu'il fit en Amérique ; il était fort recherché dans la société de l'époque pour les qualités aimables de son esprit et de son caractère. Il était très lié avec M. de Guibert.

XIII

AU MÊME, A BRESLAU

Dimanche, 9 d'août 1773.

Voyez quelle folie, d'aller vous chercher, d'aller vous attendre à Breslau! Vous y serez occupé du Roi, des troupes, de vos succès, du *Connétable*, et rien ne vous avisera de jeter vos regards vers Paris. J'ai tort : Paris est bien grand, mais vous m'y laisseriez dans la foule. Cependant, croyez-moi, il y a peu, mais très peu, et si je ne craignais de vous affliger, je vous dirais : il n'y a personne qui vous regrette plus sincèrement que moi. Tout le monde est occupé ou dissipé; moi seule, je crois, je ne saurais perdre de vue ce qui m'afflige ou ce que je désire. Je ne sais pas comment on fait pour s'accoutumer aux privations; celles qui touchent l'âme sont si sensibles, elles n'ont point de dédommagement.

Je ne conçois pas qu'il n'y ait pas encore trois mois que vous êtes parti, et je conçois bien moins encore comment il faudra vous attendre jusqu'à la fin de novembre. Votre présence ne pourrait que me consoler, et je la regrette comme mon plaisir. Oh! l'amitié, ce bienfait de la nature, est donc un nouveau malheur pour moi! Tout ce qui affecte mon âme en devient le poison. Vous étiez pour moi une connaissance si aimable; votre ton, vos manières, votre esprit, tout me plaisait ; un degré d'intérêt a tout gâté; je me suis livrée au bien que vous me faisiez. Oh! pourquoi avez-vous pénétré dans mon âme? Pourquoi me montriez-vous la vôtre? Pour-

quoi établir un commerce intime entre deux personnes que tout sépare? Est-ce vous, ou est-ce moi qui suis coupable de l'espèce de douleur dont je souffre? Quelquefois je suis arrêtée sur le désir que j'ai de votre retour, parce que je crains que vous affligiez mon amitié. Cependant elle sera bien peu exigeante ; vous serez tellement occupé, dissipé et entraîné, qu'à Paris même vous serez peut-être plus loin de moi qu'à Breslau. Songez donc à tout ce que vous aurez acquis auprès des gens qui aiment par air et par désœuvrement! Vous viendrez de si loin, on s'intéressera tant à ce que vous aurez vu, on sera si charmé de vous voir, de vous entendre, qu'il n'y aura pas moyen de vous dérober à tant d'empressement. Hé bien! soit, je ne vous verrai guère, et je vous attendrai souvent, c'est quelque chose. D'ailleurs, quand on est honnête et sensible, on revient souvent où l'on est toujours attendu. Je voudrais en être là. Mais au moins n'êtes-vous pas dans l'intention d'abréger plutôt que de prolonger votre voyage? Que verrez-vous de mieux, de plus intéressant que ce que vous voyez en Silésie? Et puis, si vous n'avez pas le soin d'écrire de Suède, si vous attendez d'avoir reçu des lettres, vous voyez bien qu'on sera trois mois sans entendre parler de vous, et ce n'est plus là être absent, c'est être mort. Quand vous seriez condamné aux mêmes privations, vous en souffririez moins ; d'ailleurs c'est votre faute, vous vous y êtes soumis en partant, et vos amis n'y ont pas donné leur consentement. En un mot, soit justice, soit générosité, je veux avoir de vos nouvelles, et il n'y a ni raison, ni prétexte qui puisse vous autoriser à être jamais aussi longtemps sans m'écrire, que vous l'avez été de Prague à Vienne,

Songez que vous *devez* beaucoup à ma situation. Je

suis malheureuse, je suis malade, voyez si cela ne sollicite pas votre vertu. Ce qu'elle m'accordera sera payé d'une reconnaissance infinie. Mon Dieu, le pauvre motif et le pitoyable sentiment, ne trouvez-vous pas ?

J'ai lu, ces jours passés, l'extrait d'un *Éloge de Colbert,* qui concourt à l'Académie française. Cet extrait m'a paru d'un ton si ferme, si noble, si élevé, si original, que tout d'un coup j'ai désiré qu'il fût de vous. Je ne sais si le reste de cet ouvrage en serait digne, mais vous ne désavoueriez pas le peu que j'en ai vu.

J'ai eu la fièvre tous ces temps passés ; la dernière fois que je vous ai écrit, j'ai fini ma lettre en tremblant le frisson. Il y a un certain courrier qui depuis un an donne la fièvre à mon âme, mais elle avait gagné ma mauvaise machine : je me sens détruite, et j'ai toujours été si malheureuse, que j'ai quelque chose qui me dit que je mourrai au moment où mon malheur pourrait finir. Revenez et au moins je serai sûre d'avoir goûté, avant de mourir, une consolation bien douce pour mon âme. Je me reproche d'avoir été injuste avec vous. Mon Dieu, si vous avez souffert, vous m'aurez pardonné : il y a des situations qui demandent tant d'indulgence !

J'ai là le livre si attendu de M. Helvétius ; je suis effrayée de sa grosseur, deux volumes de six cents pages chacun. Votre *voracité* en viendrait au bout de deux jours, mais moi je ne saurais lire avec intérêt ; mes affections retiennent toute mon attention ; je lis toujours ce que je sens et non pas ce que je vois. Ha ! mon Dieu, que l'esprit *s'amoindrit* en aimant ! Il est vrai que l'âme n'y perd rien, mais que fait-on d'une âme ?

J'oubliais de vous répondre sur l'affaire du comte de Crillon ; elle est un peu plus reculée que lorsqu'il en a eu la première pensée. Vous ne pouvez pas croire le

pauvre homme que c'est que celui dont dépend cette affaire : il n'est pas bête, mais c'est le plus sot de tous les hommes. Sa femme vaut mieux, mais l'occupation où elle est d'elle-même absorbe toutes ses facultés. En tout, ce sont des gens dont le vrai mérite est d'avoir un excellent cuisinier. Que de gens dont on dit du bien qui n'ont pas d'autre valeur! Non, l'espèce humaine n'est pas méchante, elle n'est que sotte, et à Paris elle est aussi vaine et frivole que sotte. Mais qu'importe ! pourvu que ce qu'on aime soit bon, aimable et excellent.

Nous sommes ici dans l'incertitude sur le sort des Turcs ; on dit qu'ils sont écrasés par les Russes. D'autres assurent que ce sont les Turcs qui ont battu les Russes. De quelque part que soit la perte, elle est médiocre : ce sont des esclaves, les uns dans la barbarie, les autres à demi civilisés, je ne sais lequel est le pis.

Ah ! si vous saviez ce qui amuse, ce qui attache le sot public? Une tragédie de M. Dorat : elle est dénuée d'esprit et de talent. Et une comédie de M. Dorat, c'est le chef-d'œuvre du mauvais goût et du mauvais ton, c'est un jargon inintelligible. Enfin les applaudissements qu'on donne à cela m'avaient réellement attristée l'autre jour. Cela est fait pour décourager le talent.

XIV

AU MÊME

Dimanche 15 d'août 1773.

Mon Dieu, écoutez-moi, et, une fois pour toutes, croyez que je ne puis pas avoir tort avec vous : et vous savez bien pourquoi je ne puis pas avoir tort. Je n'ai donc

point eu de négligence, puisque, depuis le 3 juillet, voilà ma cinquième lettre : le 15, le 26, le 1er août, le 6 ou le 7, et aujourd'hui. Je n'entends pas pourquoi le 3 vous n'aviez pas ma lettre du 15 ; je ne puis pas me faire aux irrégularités de la poste : elles font le tourment de ma vie ; mais vous m'étonnez, vous, d'y mettre autant d'importance. Comment donc votre âme peut-elle suffire à tout ? Je ne fais qu'une seule chose, et j'en meurs de fatigue et de douleur.

Cette citation des regrets de ce père, etc., à propos de mes lettres, est bien charmante. Est-ce avec de l'esprit qu'on pénètre si avant dans une âme sensible ? Non, votre esprit me plairait, mais il ne me toucherait pas. Comment avez-vous pu penser que j'aie formé le projet de vous inquiéter ? Hé ! bon Dieu, où aurais-je trouvé cette sotte confiance ? Vous punir ? Et de quoi ? En supposant, ce qui n'est assurément pas, que je fusse mécontente de votre amitié, est-ce que je serais en droit de me plaindre, et ne serait-ce pas le comble de l'impertinence que d'aller imaginer que mes lettres seront une privation sensible pour vous ? Si je vous dis que je ne suis pas si sottement vaine que la plupart des femmes, vous ne serez pas obligé de m'en croire : mais connaissez-moi mieux, et vous verrez que je reçois à titre de grâce tout ce qu'on veut bien m'accorder ; que j'en jouis avec sensibilité ; que j'y réponds avec toute la tendresse et la sincérité de mon âme : mais jamais je ne me sens animée de cette sorte de confiance qu'on ne trouve point dans son cœur, mais bien dans l'amour-propre, qui fait exiger de ce qu'on aime, et qui ose quelquefois le mettre à l'épreuve. L'usage du monde n'a point altéré la simplicité et la vérité de mes sentiments. Remarquez que je ne me loue pas : je me défends.

Je suis fâchée et inquiète de votre mal à la jambe ; vous ne la ménagerez pas, quoique vous en disiez, et voilà de quoi je suis inquiète, plus que de votre mal. Mon Dieu, que vous avez bien raison, il n'y a rien de si froid et de si plat que de ménager ses amis ! Hélas ! le grand malheur de l'absence, c'est de toujours ignorer tous les détails qui les touchent : en disant beaucoup, on laisse encore tant à désirer ! Il me semble que mon ami omet toujours ce que j'ai besoin de savoir. Mais pourquoi donc vous excéder de fatigue ? Le manque de sommeil épuise la tête, et quelque forte que puisse être la vôtre, je suis assurée que, lorsque vous avez passé la nuit, vous tirez un moins bon parti des choses et des objets que vous voulez observer ; sans compter que vous risquez d'affaiblir votre santé. Pour arriver au but que vous vous proposez, il faut non seulement vivre, mais se bien porter. Pour s'exalter l'âme au point de tout sacrifier à l'amour de la gloire, je crois qu'il est bon de conserver son estomac. Oh ! si vous saviez combien les souffrances physiques rapetissent l'âme, je vous réponds que vous ne prodigueriez pas, comme vous le faites, votre sommeil et vos forces. Je vous parle là une langue bien triviale, mais elle est celle de l'amitié. Remarquez que les personnes qui aiment à plaire ne disent pas un mot de tout cela. Le ton de l'intérêt est sans grâce, il est pesant, il se répète ; mais il n'ennuie pas lorsqu'on le sent pour quelqu'un qui le mérite si bien.

En effet, il ne tiendrait qu'à moi de croire que l'inquiétude où vous étiez lorsque vous m'avez écrit troublait un peu votre jugement : vous me pressez de vous écrire, sans me dire où il faut adresser ma lettre. Je sais que vous n'êtes plus à Vienne du 12 au plus tard, et cependant je vous y écris ; cela n'a pas le sens commun. Ce

qui, je crois, ne l'a pas davantage, c'est de vous avoir écrit à Breslau ; mais pourquoi donc, lorsqu'on fait le tour du monde, conserver le besoin d'entendre parler de ses amis ? Ho ! oui, vous êtes bien inconséquent ! En vérité, il y a des moments où je me sens si lasse, que je suis toute prête à vous laisser en chemin. Je suis si malade, je suis si triste, qu'il me semble que ce serait vous servir que de me laisser tout à fait oublier. Plus vous avez de bonté, plus vous êtes sensible, et plus j'ose vous répondre que vous vous repentirez souvent de vous être livré trop vite à une liaison dont tout l'avantage devait être pour moi.

Il y a un article dans votre lettre sur lequel mes yeux ne pouvaient s'arrêter, et mon âme semblait s'y attacher. Mon Dieu, quel mot vous me prononcez ! Mon sang se glace. Non, non, mon âme ne chercherait plus la vôtre. Ho ! cette pensée me fait mourir ! Soyez ma consolation, calmez, s'il est possible, le trouble de mon âme, mais gardez-vous de penser que je pusse survivre un instant à un malheur dont la seule crainte remplit ma vie d'un effroi qui a détruit ma santé, et qui trouble sans cesse ma raison. Adieu, je ne saurais continuer, je me sens le cœur serré ; si j'ai pu me distraire, je reprendrai, car j'ai à me justifier et à vous demander pardon, quoique je ne sois pas coupable.

Toujours dimanche.

J'ai été tentée de vous avertir que j'avais dit cette phrase sur le roi de Prusse, qui était charmante, et que je crus pouvoir répéter sans inconvénient. Elle fut trouvée comme elle est, et elle fut répétée tant et tant, qu'elle alla

jusqu'à madame du Deffand, qui la trouva très mauvaise, qui la retourna, qui la commenta, et qui éprouva sur son avis mille contradictions. Enfin elle finit par dire que, quand vous auriez fait *Athalie* avec le *Connétable de Bourbon,* cela ne l'empêcherait pas de trouver le fond et la forme de cette pensée détestables. A quelques jours de là, elle en parla à l'ambassadeur [1] sur le même ton ; cela l'impatienta, et il lui dit que, lorsqu'on voulait critiquer, il fallait au moins citer de bonne foi, et qu'en changeant les termes de cette phrase il trouvait encore sa critique aussi sévère qu'injuste.

Madame de Luxembourg, madame de Beauvau, devant qui cela se passait, et qui étaient contre madame du Deffand, demandèrent à l'ambassadeur s'il pouvait avoir une copie de cette phrase. Il le leur promit. Il vint me conter toute cette sotte dispute, et j'avoue que le plaisir de confondre madame du Deffand me fit céder à la prière de l'ambassadeur ; je lui fis copier ces trois lignes, et il s'en alla triomphant.

Alors madame du Deffand fut confondue, ou du moins elle n'osa plus dénigrer ce que tout le monde trouvait charmant. Jusque-là, il n'avait pas été question de savoir à qui vous l'aviez écrite ; elle s'avisa de le demander, l'ambassadeur s'y refusa : elle n'en eut que plus de curiosité, et enfin il lui dit que c'était à moi, et il ajouta : « C'est à coup sûr par pressentiment que vous avez dénigré quelque chose qui est plein d'esprit et de grâces. » Voilà un long récit : je vous l'aurai conté dans le temps, mais c'est que cela m'a paru pitoyable transporté à quatre cents lieues. Il faut ajouter que l'ambassadeur me rapporta cette copie qui fut brûlée. Et puis voyez quel

1. Le marquis de Caraccioli, ambassadeur de Naples.

vide cela prouve ! Oui, le malheur est bon à quelque chose: il corrige de toutes ces petites passions qui agitent ces gens oisifs et corrompus. Oh ! s'ils pouvaient aimer, ils deviendraient bons. Voyez, après cela, si je suis coupable d'indiscrétion, et si vous me le dites, je le croirai ; mais ne me dites pas qu'on croira *que nous nous écrivons pour faire de l'esprit, etc., etc...* Hé ! que nous importe ce que les sots ou les méchants croiront? Ils ne sont forts que parce qu'on les craint : je les hais, je les fuis, mais je ne les crains plus.

Depuis quelques années, j'ai tellement apprécié ceux qui jugent, que je n'oserais pas vous dire le mépris que j'ai pour l'opinion. Je ne voudrais pas la braver, mais voilà tout. Il y a une passion qui ferme l'âme à toutes les misères qui tourmentent les gens du monde, j'en fais la triste expérience. Un grand chagrin tue tout le reste. Il n'y a qu'un intérêt, qu'un plaisir, qu'un malheur et qu'un seul juge pour moi dans toute la nature. Oh ! non, je n'ai point de petitesse. Songez que je ne tiens à la vie que par un point ; s'il venait à m'échapper, je mourrais. Dans cette disposition intime, profonde et permanente, vous croirez sans peine que tout est anéanti pour moi. Je ne sais par quelle fatalité, ou par quel bonheur, j'ai été susceptible d'une affection nouvelle ; en me recherchant, je n'en saurais trouver, m'expliquer la cause ; mais quelle qu'elle soit, ses effets mettent de la douceur dans ma vie. Il me paraît inouï que mon malheur ait pu vous intéresser ; cela me prouve la bonté, la sensibilité de votre cœur. Je me reproche à présent les remords que j'ai eus en me livrant à mon penchant pour vous : le malheur rend sévère avec soi-même. Je me croyais coupable du bien que vous me faisiez. Est-ce à présent, était-ce alors que je me faisais illusion ? En honneur, je n'en sais rien.

Mais vous, dont le malheur ne bouleverse pas l'âme, vous me jugerez mieux, et, quand je vous verrai, vous me direz si je dois m'applaudir ou m'affliger du sentiment que vous m'inspirez.

J'ai reçu hier des nouvelles qui m'alarment ; sa santé ne saurait se raffermir ; il est toujours menacé d'un accident funeste, et dont il a été deux fois à l'agonie depuis un an. Voyez s'il est possible de vivre ! Adieu : de vos nouvelles.

XV

AU MÊME

Lundi 16 d'août 1773.

Je rouvre ma lettre, pour vous dire combien je suis pénétrée de la bonté que vous avez d'être aussi inquiet de n'avoir pas de mes nouvelles. Je n'en conçois pas la raison, car ce sont mes amis qui ont été chargés de remettre mes lettres à la grande poste. M. d'Alembert a reçu hier votre lettre du 6. Je me suis chargée de vous répondre, et je ne vous dirai jamais à quel point je suis fâchée et bien *aise* de vous avoir donné de l'inquiétude. Si j'avais tort, je serais désolée. Mais pourquoi donc avez-vous renoncé à aller dans le nord? Je ne puis croire que ce soit uniquement pour abréger le temps de votre voyage; à qui donc faites-vous le sacrifice de la Suède? Si on l'a exigé, vous êtes content : le mouvement de cette personne vous a déjà payé. Enfin si votre retour est avancé, j'aime la personne ou la chose qui en est cause; mais l'année prochaine, il faudra encore aller en

Russie; et puis ne faudra-t-il pas tout à l'heure aller à Montauban? Et puis les campagnes, et puis celle où vous trouverez le plaisir, et où vous chercherez le bonheur, et puis, et puis... mais n'importe, tout cela vaut mieux que la Suède; et je ne sais quelque chose me dit que je ne dois pas m'inquiéter de ce qui arrivera l'année prochaine: comme vous le disiez, on a le temps de mourir tant de fois. Mais pourquoi n'est-ce pas à moi que vous avez dit que vous abrégiez votre voyage? Je l'aurais su un jour plus tôt. Vous m'avez fait un reproche: j'ai envie de vous le rendre; est-ce vous qui êtes coupable de ce que me mande le chevalier de Chastellux? Il prétend que je vous aime beaucoup. Comment le sait-il? Je n'ai mis que vous et celui à qui je dis tout dans mon secret; lui auriez-vous écrit? Si cela était, j'aurais à vous remercier et à me plaindre.

M. d'Alembert est dans ce moment-ci chez madame Geoffrin, ce que je ne doute pas qu'elle se fasse un plaisir d'écrire à ce roi de Pologne. Savez-vous bien qu'on pourrait mettre sa vanité à vous louer, et à vous aimer? Mais surtout n'allez pas croire que ce soit ce mouvement qui m'ait porté vers vous. Ho! que ce serait *frêle!* J'espère qu'avant de partir de Vienne, vous aurez été accablé de mes lettres jusqu'au dégoût. N'oubliez pas que vous avez à m'accuser la réception de cinq, en comptant celle-ci. Vous seriez bien aimable si vous répondiez à toutes mes questions, mais vous manquez de temps et peut-être de confiance; mais moi qui ne manque ni de facilité, ni *d'indulgence*, je vous pardonnerai tout si vous arrivez; quand? Bientôt. Revenez, pour aller jouir, avec le chevalier de Chastellux, des délices de la chasse à la *Brétenèche*. Ce n'est pas tout à fait cela, mais à peu près; vous ne vous y méprendrez pas; le

chevalier n'a jamais pu m'apprendre ce nom[1]. Mais il me semble que dans ce *volume*, j'ai omis un article assez curieux : c'est ma santé. Elle est détestable, je tousse à mourir, et avec assez d'effort pour cracher le sang. Je passe une partie de ma vie sans pouvoir parler ; ma voix est éteinte, et c'est de toutes les incommodités celle qui convient le mieux à la disposition de mon âme ; j'aime le silence, le recueillement, la retraite. Je ne dors point, ou presque point, et je ne m'ennuie jamais. N'allez-vous pas croire que je suis heureuse? Si j'ajoutais que je ne changerais pas ma situation avec celle de qui que ce soit dans le monde, vous me croiriez en paradis ; vous auriez tort ; pour y aller, il faut être morte, et voilà ce que je voudrais être ; mais venez, et écrivez-moi beaucoup, beaucoup.

XVI

AU MÊME, A BRESLAU

Ce 22 d'août 1773.

J'ai reçu hier votre lettre du 10. Elle m'a fait du bien. Si vous saviez tout ce que j'ai souffert depuis huit jours, combien mon cœur a été navré de douleur ! Dans quel trouble, dans quelles alarmes je consume ma vie ! Je n'ai plus la liberté de m'en délivrer, cela m'est affreux : et il n'est pas au pouvoir de ce que j'aime de faire cesser mes maux. Il les sent, il en souffre, il est encore plus malheureux que moi, parce que son âme est plus forte, a

1. La Brétèche, habitation de madame de Montsauge.

plus d'énergie et de sensibilité que la mienne. Depuis un an, tous les moments de sa vie ont été marqués par le malheur, il en mourra et il veut que je vive. Ho! mon Dieu, mon âme ne peut pas suffire à ce qu'elle sent et à ce qu'elle souffre! Mais voyez ma faiblesse, voyez combien le malheur rend indiscret et personnel! Je vous occupe de moi, je vous attriste peut-être. Ha! pardonnez-le-moi ; cet excès de confiance vient de mon amitié, de ma tendre amitié pour vous. Vous m'avez déjà marqué tant de bonté et d'indulgence qu'il me semble que je n'en peux plus abuser. Hélas! si vous souffriez, qui est-ce qui le sentirait et qui le partagerait mieux que moi? Vous voyez dans mon âme, vous voyez ce qu'elle est pour vous. Ha! je le sens, au comble du malheur, en invoquant la mort à chaque instant, vous me coûteriez un regret; vous me consolez, et cependant je succombe sous le poids de mes maux. Hé! non, c'est que ce ne sont pas les miens qui me déchirent, ce sont ceux de mon ami pour lesquels je n'ai ni remède, ni consolation: voilà le supplice d'une âme sensible et dévouée; vous avez aimé, vous m'entendrez et vous me plaindrez.

Mais voyez combien l'on saisit avidement ce qui fait espérer quelque soulagement: sur ce que vous aviez mandé à M. d'Alembert, je comptais vous voir à la fin de septembre et vous ne serez ici qu'à la fin d'octobre. Mais, au moins, y serez-vous? Hélas! je ne sais si je puis me permettre d'espérer jusque-là. Je vous parle peut-être pour la dernière fois. Concevez-vous la terreur où je suis? Je n'ose me permettre ni projet, ni espérance. Ha! j'avais beaucoup souffert de l'injustice et de la méchanceté des hommes; j'en avais été réduite au désespoir; mais il le faut avouer, il n'y a point de malheur comparable à celui d'une passion profonde et

malheureuse : elle a effacé dix ans de supplice. Il me semble que je ne vis que depuis que j'aime ; tout ce qui m'affectait, tout ce qui m'avait rendu malheureuse jusque-là, s'est anéanti : et cependant, aux yeux des gens calmes et raisonnables, je n'aurais de malheurs que ceux que je ne sens plus ; ils appellent les passions des malheurs factices. Hélas ! c'est qu'ils n'aiment rien, c'est qu'ils ne vivent que de vanité et d'ambition ; et moi je ne vis plus que pour aimer. Je ne suis plus au ton ni aux intérêts de la société ; il y a bien plus : je serais incapable de remplir aucun devoir ; je n'ai point de vertu, mais heureusement je suis libre, je suis indépendante, et en me livrant tout entière à ma disposition, je n'ai point de remords, parce que je ne manque à personne. Mais voyez le peu de cas que vous devez faire de moi ; je me reproche souvent la bonté et l'estime qu'on me montre : j'usurpe beaucoup dans la société, on me juge trop favorablement, parce qu'on ne me connaît point. Il est vrai aussi que j'ai tellement été victime de la calomnie et de la méchanceté de mes ennemis, que c'est une sorte de dédommagement que j'éprouve à présent.

J'ai été interrompue par l'arrivée du chevalier de Chastellux qui est entré dans ma chambre sans se faire annoncer, et je le croyais à Ferney. Je lui ai dit que j'étais bien aise de son retour, mais mon cœur n'en sentait rien. Il n'a pas suspendu un instant ma douleur, je sentais seulement qu'il me privait de vous écrire : c'est cependant ce qu'on appelle un ami. En effet, je m'intéresse à lui, mais il ne peut rien pour mon plaisir. Mais, mon Dieu, peut-être que mon âme est fermée à jamais à ce sentiment ; si cela était, que faire de la vie? Je m'en remets à vous pour faire cette épreuve ; venez, mais cela me fait peur. Ha ! si mon âme venait à rester

à froid, je serais désolée ; et vous, y seriez-vous sensible ? Auriez-vous assez de bonté pour regretter mon plaisir ? Mais sans doute, le moment où je vous verrai, vous serez encore tout occupé de celui que vous aurez senti en revoyant ce que vous aimez. Convenez que ce jour-là vous serez plus éloigné de moi que vous ne l'êtes à Breslau. Mon Dieu, cela est juste ; pourvu que lorsque vous serez calme vous reveniez à moi, je serai trop heureuse. Je suis non seulement contente, mais pénétrée de ce que vous m'accordez ; je ne sais même si j'y réponds: qu'en pensez-vous ? Lequel de nous est en reste ? En jugeant par les situations, il me semble que l'avantage serait pour moi. Le malheur dispose bien plus à l'amitié et à la tendresse que la vie que vous menez. D'ailleurs, toutes choses égales, n'êtes-vous pas mille fois plus aimable et plus digne d'être aimé ? Mais venez ; il y a des jours, il y a des moments où mon âme est tellement absorbée, que je crains de ne pas vous aimer assez. Souffrez que je vous fasse un reproche : votre confiance manque à mon amitié, vous ne me dites plus rien de vous ; pourquoi cela ? J'ai été injuste une fois, je le sais, m'en puniriez-vous ? Comment, si vous aimez, n'avez-vous rien à me dire ? Vous souffrez, vous espérez, vous jouissez, pourquoi ne m'en dites-vous rien ? Vous me dites si peu de vous, que vos lettres pourraient presque aller à toutes les femmes que vous connaissez. Il n'en est pas de même des miennes, elles ne peuvent avoir qu'une adresse. Voyez si j'ai tort ; est-ce trop exiger que l'égalité dans la confiance ?

Voici la quatrième lettre dont vous avez encore à m'accuser la réception, ne l'oubliez pas. Je crois que c'est une folie de vous avoir écrit à Breslau ; vous n'aurez pas pensé à la poste, et ma lettre y sera restée. Mais,

au moins, brûlez-vous les miennes? Je vois d'ici qu'elles tombent des paquets énormes que vous tirez de vos poches; le désordre de vos papiers trouble ma confiance, vous voyez qu'il ne l'arrête pas. Adieu, j'ai mal à la poitrine. Votre jambe est-elle guérie? De vos nouvelles.

XVII

AU MÊME

Lundi 6 septembre 1773.

Votre silence me fait mal. Je ne vous accuse point, mais je souffre et j'ai peine à me persuader qu'avec un intérêt égal à celui qui m'anime, je fusse un mois sans entendre parler de vous. Mais, mon Dieu, dites-moi donc, quel prix mettez-vous donc à l'amitié, si le mouvement vous en sépare tout à fait? Ha! que vous êtes heureux! Un roi, un empereur, des troupes, des camps, vous font oublier ce qui vous aime et, ce qui est peut-être plus près encore d'une âme sensible, les personnes que votre amitié soutient et console. Non, je ne vous cherche point de tort, et je voudrais même que votre oubli ne m'en parût pas un; je voudrais trouver en moi la disposition qui fait tout approuver, ou tout souffrir sans se plaindre. Voilà ma cinquième lettre sans réponse; je vous demande combien il y a de personnes avec qui vous feriez pareilles avances. Je ne sais pourquoi je m'étais persuadée que je recevrais de vos nouvelles de Breslau, soit que vous reçussiez la lettre que je vous y ai adressée, ou qu'elle fût perdue; mais mon espérance a été trompée. Ho! je vous hais de me faire connaître

l'espérance, la crainte, la peine, le plaisir; je n'avais pas besoin de tout ce mouvement; que ne me laissiez-vous en repos? Mon âme n'avait pas besoin d'aimer; elle était remplie d'un sentiment tendre, profond, partagé, répondu, mais douloureux cependant, et c'est ce mouvement qui m'a rapprochée de vous; vous ne deviez que me plaire, et vous m'avez touchée: en me consolant, vous m'avez attachée à vous; et ce qu'il y a de singulier, c'est que le bien que vous m'avez fait, que j'ai reçu sans y donner mon consentement, loin de me rendre facile et souple, comme le sont les gens qui reçoivent grâce, semble au contraire m'avoir acquis le droit d'attendre et peut-être d'exiger de votre amitié. Vous qui voyez de haut, et qui voyez *profond,* expliquez-moi si c'est là le mouvement d'une âme ingrate, ou peut-être trop sensible; ce que vous me direz, je le croirai.

Si je voulais, ou plutôt si je n'étais pas inquiète et mécontente de votre silence, je vous ferais une querelle, que vous entendriez à merveille, à laquelle vous répondriez avec plaisir, et votre justification serait sans doute un nouveau crime; mais vous êtes si loin, vous êtes si pressé, si occupé, et pis que cela, si *enivré*! Ce mot me venge, mais ne me contente pas. Revenez donc; je vois le temps s'écouler avec un plaisir que je ne puis exprimer. On dit que le passé n'est rien; pour moi, j'en suis accablée; c'est justement parce que j'ai beaucoup souffert, qu'il m'est affreux de souffrir encore. Mais, mon Dieu, il y a de la folie à me promettre quelque douceur, quelque consolation de votre amitié; vous avez acquis tant d'idées nouvelles, votre âme a été agitée de tant de divers sentiments, qu'il ne restera pas trace de l'impression que vous aviez reçue par mon malheur et ma confiance.

Hé bien! venez toujours, j'en jugerai et je verrai clair, car l'illusion n'est point à l'usage des malheureux. D'ailleurs, vous avez autant de franchise que j'ai de vérité, nous ne nous tromperons pas un moment: venez donc, et ne rapportez pas de votre voyage l'impression de tristesse que le chevalier a rapportée d'Italie. Il parle de tout ce qu'il a vu sans plaisir, et tout ce qu'il voit ne lui en fait pas davantage; en un mot, je ne changerais pas ma disposition contre la sienne, et cependant je passe ma vie dans les convulsions de la crainte et de la douleur: mais aussi, ce que j'attends, ce que je désire, ce que j'obtiens, ce qu'on me donne, a un tel prix pour mon âme! Je vis, j'existe si fort, qu'il y a des moments où je me surprends à aimer à la folie jusqu'à mon malheur! Voyez si en effet je n'y dois pas tenir, s'il ne doit pas m'être cher; il est cause que je vous connais, que je vous aime, que peut-être j'en aurai un ami de plus, car vous me le dites : si j'avais été calme, raisonnable, froide, rien de tout cela ne serait arrivé. Je végéterais avec toutes les femmes qui jouent de l'éventail en causant du jugement de M. de Morangiès et de l'entrée de madame la comtesse de Provence à Paris. Oui, je le répète, je préfère mon malheur à tout ce que les gens du monde appellent bonheur ou plaisir; j'en mourrai peut-être, mais cela vaut mieux que de n'avoir jamais vécu. M'entendez-vous? Êtes-vous à mon ton? Auriez-vous oublié que vous avez été aussi malade et plus heureux que moi? Adieu, je ne sais comment cela se fait, je ne voulais vous écrire que quatre lignes, et mon plaisir m'a entraînée. Combien y a-t-il de personnes que vous aurez plus de plaisir à revoir que moi? Je m'en vais vous en donner la liste : Madame de M..., le chevalier d'Aguesseau, MM. de Broglie, de Beauvau, de Rochambeau, de Pezé,

etc., etc.; mesdames de Beauvau, de Boufflers, de Rochambeau, de Martinville, etc., etc., et puis le chevalier, le comte de Crillon, et puis moi enfin, et à la fin. Hé bien, voyez la différence: je n'en nommerais qu'un contre vous douze, mais le cœur ne se conduit pas d'après la justice, il est despote et absolu. Je vous le pardonne, mais revenez.

XVIII

AU MÊME, A VIENNE

Ce jeudi 23 septembre 1773.

Après avoir attendu plus d'un mois de vos nouvelles, vous m'apprenez que vous avez été bien malade, et vous croyez rassurer mon amitié en me disant qu'il n'y a point d'inquiétude à avoir, parce que la fièvre vous avait quitté la veille [1]. De bonne foi, croyez-vous que sur cette assurance, l'âme puisse se calmer. Hélas! je le vois trop, vous me traitez comme les gens du monde qui se disent amis, et qui ne sentent rien; ils ne sont agités et occupés que de leur propre intérêt, ou de leur sotte vanité. Mais mon Dieu, je ne les critique point, je m'afflige de ce que vous souffrez et de ce que je crains. Si vous saviez combien vous m'occupez douloureusement depuis un mois! Mais ce n'est pas de cela dont je veux vous parler; c'est de votre santé et de votre retour: au nom de l'amitié,

1. M. de Guibert, après avoir suivi les manœuvres des troupes prussiennes en présence du roi, avait dû rentrer à Breslau pour se soigner de fièvres qu'il avait gagnées. C'est ce qui l'obligea à renoncer à son voyage en Pologne.

ne faites point de folie, dormez, reposez-vous, et pour arriver plus tôt, ne risquez pas de n'arriver jamais. Au moins aurez-vous eu le soin de me donner de vos nouvelles avant que de quitter Breslau? Vous serez accablé de mes lettres en arrivant à Vienne; n'oubliez pas de m'en accuser la réception, et pour cause; celle-ci est la cinquième dont vous avez à me parler. Ce n'était pas ma lettre que vous envoyiez chercher à la poste de Breslau: voyez si je suis bonne et généreuse, j'aurais voulu qu'elle pût se métamorphoser en celle que vous attendiez et dont votre âme avait besoin. Je ne sais à quoi cela tient, mais vous êtes l'homme du monde à qui j'ai le moins d'envie de plaire, avec qui je veuille moins faire valoir ce que vous appelez *mes attentions*. C'est que je ne veux point de votre reconnaissance; c'est un sentiment que j'abhorre.

Je voudrais bien me tromper, mais, au ton de votre lettre, je vois que vous étiez bien faible, bien pâle et bien abattu. Je meurs de peur que dans cette disposition vous n'ayez pas songé à m'écrire; si cela est vrai, vous serez bien coupable. Sachez-moi gré de ne vous point faire de reproches aujourd'hui; je pourrais pourtant avec justice vous en accabler. Dussiez-vous me trouver aussi absurde que rabâcheuse, je vous répéterai encore que je *veux* que vous brûliez toutes mes lettres; si vous y manquiez, cela vous causerait des remords. Je suis ravie que vous ayez été content de votre voyage: M. d'Alembert n'a pas eu de nouvelles du roi depuis son retour de Silésie. Puis j'ai bien du regret qu'il n'ait pas entendu *le Connétable*; cependant si vous avez causé avec lui, il le connaît d'une manière aussi intéressante que s'il l'avait vu en action dans votre pièce. Adieu, il faut couper court; si je vous parlais de vous, j'aurais

trop de choses à vous dire, et si je vous parlais de moi, cela serait trop triste pour un convalescent.

M. d'Alembert et le comte de Crillon vous aiment de toute leur âme; ils vous attendent avec impatience. Le chevalier de Chastellux est absorbé par les comédies de la Chevrette [1], mais son accent est froid et triste. Adieu. vous croyez donc que je vous reverrai dans un mois? Il y a trop loin pour en sentir du plaisir.

On vous aura mandé qu'on avait arrêté et mis à la Bastille MM. Favier, Guliberg, Ségur et Dumouriez. On ne sait pas positivement le fond de cette intrigue. On a nommé une commission pour les juger, qui n'est composée que de trois personnes, MM. de Sartine, de Marville et de Belveau. Je ne puis rien vous dire sur cette affaire, qui vous est à coup sûr aussi indifférente qu'à moi. Mais vous avez des amis qui sont ambitieux; cette sorte de liaison pour une âme comme la vôtre devrait être sans plaisir, mais votre âme est bien jeune encore, et vous êtes d'une activité terrible. Adieu; vous vous seriez bien passé de cette réflexion, qui vous paraîtra d'une âme bien petite et bien commune, et vous aurez tort. Ce n'est point assez de m'écrire de Vienne, je veux encore avoir de vos nouvelles sur la route, que vous ne sauriez faire trop lentement pour votre santé. Prenez pour devise *prudence* et *patience*; je vous en prie, je vous l'*ordonne*: oui, cela n'est que juste.

1. Maison de campagne dans la vallée de Montmorency, non loin d'Enghien, célèbre par le séjour de madame d'Epinay et l'hospitalité qu'elle y exerça longtemps envers la société élégante, littéraire et philosophique de l'époque. Au moment dont il est question ici (1773), la Chevrette, par suite des revers de fortune de M. d'Épinay, devait être habitée par Savalette de Magnanville, garde du Trésor royal.

XIX

AU MÊME, A PARIS

Vendredi au soir (novembre) 1773.

Me voilà; le courage m'a manqué. Quand je n'ai pas ce que j'aime, je n'aime qu'à être seule; je cause alors avec mes amis avec plus d'intimité et d'abandon. Je viens d'écrire trois heures, et j'en suis aveugle, mais non pas ennuyée. Madame de Boufflers m'a permis de vous demander une copie de sa lettre, apportez-la-moi demain, je vous en prie: apportez-moi ce charmant *roman*, apportez-moi la suite de votre voyage qui me fait un plaisir infini. Est-ce le matin, est-ce le soir que je dois vous voir? J'aimerais le matin, parce que c'est plus tôt, et le soir parce que c'est plus longtemps; enfin j'aimerai ce que vous voudrez bien m'accorder. Bonsoir; je ne me suis pas endormie la nuit dernière.

XX

AU MÊME

Ce dimanche, trois heures et demie.

Mon ami, je ne vous verrai pas, et vous me direz que ce n'est pas votre faute; mais si vous aviez eu la millième partie du désir que j'ai de vous voir, vous seriez là, je serais heureuse; non, j'ai tort, je souffrirais, mais

je n'envierais pas les plaisirs du ciel. Mon ami, je vous aime comme il faut aimer, avec excès, avec folie, transport et désespoir. Tous ces jours passés, vous avez mis mon âme à la torture ; je vous ai vu ce matin, j'ai tout oublié, et il me semblait que je ne faisais pas assez pour vous en vous aimant de toute mon âme, en étant dans la disposition de vivre et de mourir pour vous. Vous valez mieux que tout cela. Oui, si je ne savais que vous aimer, ce ne serait rien, en effet ; car y a-t-il rien de plus doux et de plus naturel que d'aimer à la folie ce qui est parfaitement aimable ? Mais, mon ami, je fais mieux qu'aimer, je sais souffrir ; je saurais renoncer à mon plaisir pour votre bonheur. Mais voilà quelqu'un qui vient troubler le plaisir que j'ai à vous prouver que je vous aime.

Savez-vous pourquoi je vous écris ? C'est parce que cela me fait du bien. Vous ne vous en seriez jamais douté, si je ne vous l'avais dit. Mais, mon Dieu, où êtes-vous ? Si vous avez du plaisir, je ne dois plus me plaindre de ce que vous m'enlevez le mien.

Mon ami, dites-moi ce que vous ferez et ce que vous avez fait.

XXI

AU MÊME

Mercredi.

Bonjour, mon ami. Avez-vous dormi ? Comment êtes-vous ? Vous verrai-je ? Ha ! ne m'ôtez rien, le temps est si court, et je mets tant de prix à celui que j'emploie à

vous voir! Mon ami, je n'ai plus d'opium dans la tête ni dans le sang; j'y ai pis que cela; j'y ai ce qui ferait bénir le ciel, chérir la vie, si ce qu'on aime était animé du même mouvement. Mais, mon Dieu, ce qu'on aime est justement fait pour faire le tourment et le désespoir d'une âme sensible.

Bonjour, je veux vous voir; vous auriez dû venir dîner avec moi chez madame Geoffrin; je n'osai pas vous le dire hier au soir.

Oui, vous devriez m'aimer à la folie : je n'exige rien, je pardonne tout et je n'ai jamais un moment d'humeur; mon ami, je suis parfaite, car je vous aime en perfection.

XXII

AU MÊME

Dimanche quatre heures.

Vous n'êtes pas parti, au moins je l'espère. Voici ce que vous aurez dit : il fait un temps affreux; j'irai demain à la campagne; j'y serai mené, je *la verrai* cette après-dînée; j'irai passer la soirée chez madame de Villenon. Mon ami, si vous avez raisonné ainsi, M. d'Alembert vous permettra de raisonner à l'avenir, et vous n'en serez pas *réduit* à faire et à ne faire que des *Connétables*. Racine n'aurait pas voulu qu'on l'empêchât de faire les *Lettres* sur les visionnaires, ni même son *Histoire de Port-Royal*. Voilà les deux volumes : si vous les perdez, je vous préviens que vous serez perdu dans l'opinion de M. d'Alembert. Voilà aussi Plutarque : il est à moi,

mais si cela vous est égal, j'aimerais autant qu'il ne fût ni déchiré, ni perdu.

J'ai vu à la messe madame de M... ; j'ai voulu lui parler ; je voulais juger ce qui avait été quelque chose pour vous. Sa figure, sa taille, justifieraient le goût le plus difficile et le plus délicat : mais son ton, son goût, sa manière, ha ! qu'ils sont repoussants ! Ai-je tort, mon ami ? Mais son âme ne lui ressemble point. Ha ! je le crois, et même je le désire : ce mouvement est-il généreux, dites ?

Non, vous ne saurez jamais tout ce que me mande l'ambassadeur ; mais écoutez seulement ceci : il dit qu'à en juger sur les apparences, M. de Guibert a obtenu ce que M. de M... et lui désireraient obtenir ; et puis, il ajoute : « Je ne crains pas que ces yeux si perçants lisent ces mots ; je consens que ceux de M. de Guibert lisent cette lettre comme il lit dans votre âme, etc., etc. » et puis il ajoute encore cent plaisanteries qui sont pleines de finesse et de gaieté. Il est assurément bien aimable, mais il mérite bien peu d'être aimé.

Mon ami, vous me conseilliez hier au soir de ne vous point aimer : était-ce moi, ou vous, que vous voudriez délivrer de ce malheur, dites ? J'ai un remède infaillible : combien il me sera doux, si je puis penser que je fais quelque chose pour vous ! Mon ami, cette âme qui ressemble au thermomètre, qui est d'abord à la glace, et puis au tempéré, et peu de temps après au climat brûlant de l'équateur, cette âme ainsi entraînée par une force irrésistible a bien de la peine à se modérer et à se calmer. Elle vous désire, elle vous craint, elle vous aime, elle s'égare, et toujours elle est à vous et à ses regrets.

XXIII

AU MÊME

Vendredi deux heures.

Mon ami, en rentrant hier au soir à minuit, j'ai trouvé votre lettre ; je ne m'attendais pas à cette bonne fortune ; mais ce qui m'afflige, c'est la quantité de jours qui se passent sans que je vous voie. Mon Dieu, si vous saviez ce que sont les jours, ce qu'est la vie, dénuée de l'intérêt et du plaisir de vous voir ! Mon ami, la dissipation, l'occupation, le mouvement vous suffisent, et moi, mon bonheur c'est vous, ce n'est que vous ; je ne voudrais pas vivre, si je ne devais vous voir et vous aimer tous les moments de ma vie.

Dites-moi de vos nouvelles, et venez dîner demain chez le comte de Crillon. Il m'a demandé de changer le dimanche en samedi ; j'ai dit oui, mais venez-y, je vous en prie.

Je devais dîner chez l'ambassadeur d'Espagne[1] aujourd'hui : je me suis fait excuser ; si vous aviez dû y être, je n'y aurais pas manqué. Bonjour, j'attends la lettre que vous m'avez promise ; je suis bien pressée.

1. Le comte d'Aranda.

XXIV

AU MÊME[1]

Ce dimanche au soir, janvier 1774.

Voilà enfin ce livre ; je ne vous le donne qu'à la condition que vous le donnerez à madame de M...[2]; quoique mademoiselle sa fille ne soit pas aussi enfant qu'*Émilie*, il lui sera encore utile. Il y a bien de ces dames aux plumes qui auraient besoin de le lire, mais elles n'en profiteraient pas. Tout ce qui est bon sera toujours pour elles comme leurs plumes, fort au-dessus de leur tête. Songez, si vous voulez aller à la répétition de mardi, que nous serons à votre porte à onze heures moins un quart, et que nous n'attendrons pas cinq minutes. N'y venez point par complaisance, nous n'en sentirions pas le prix. Bonsoir.

XXV

AU MÊME

Jeudi 21.

Je cède au besoin de mon cœur, mon ami ; je vous aime, je sens autant de plaisir et de déchirement que si

1. Inédite.

2. Madame de Montsauge.

c'était la première et la dernière fois de ma vie que je prononçasse ces mots. Ha! pourquoi m'y avez-vous condamnée! Pourquoi y suis-je réduite! Vous saurez un jour, hélas! vous m'entendrez...

Il m'est affreux de n'être plus libre de souffrir pour vous et par vous. Est-ce assez vous aimer? Adieu, mon ami.

XXVI

AU MÊME

De tous les instants de ma vie.

Mon ami, je souffre, je vous aime, et je vous attends.

XXVII

AU MÊME

Ce mardi au soir.

Mon ami, vous me faites éprouver qu'on aime mieux donner que de payer ses dettes. J'ai là plusieurs lettres à répondre, et pour venir à elles, il faut que je commence à causer avec vous. Mon ami, m'avez-vous accordé depuis hier au soir une minute, deux minutes? Avez-vous dit : elle souffre, elle m'aime et j'ai à me reprocher une partie de ses maux? Ce n'est pas pour vous affliger, ni pour avoir des remords qu'il faut vous

dire cela ; mais c'est pour être bon, pour être indulgent, pour n'être pas furieux lorsqu'il échappe quelques cris à la douleur. Pour moi, j'ai pensé à vous, mais beaucoup; j'en ai été occupée, mais tant et tant, que cela me fait comprendre comment les dévots peuvent avoir la présence de Dieu sans distraction. Mais aussi, mon ami, vous êtes plus varié que Dieu : Quand je vous ai vu doué de toutes les perfections comme lui, il reste le revers de la médaille, et par nuance insensible, je vais par gradation de *Dieu* à *Lucifer*, et vos défauts sont si étendus, si infinis, qu'ils remplissent et comblent absolument cet immense intermédiaire.

Ha ! bon Dieu, y eut-il jamais tant d'orgueil, tant de vanité, tant de dédain, tant de mépris, tant d'injustice, tant de suffisance, en un mot, l'assemblage et l'assortiment de tout ce qui peuple l'Enfer et les petites maisons depuis mille siècles ? Tout cela était hier au soir dans ma chambre, et les murs et les planchers n'en sont pas écroulés ! Cela tient du prodige. Au milieu de tous *les grimauds et de tous les cuistres, les sots, les pédants*, les abominables gens avec lesquels j'ai passé ma journée, je n'ai pensé qu'à vous et à vos folies, je vous ai regretté, je vous ai désiré avec autant de passion que si vous étiez la créature la plus aimable et la plus raisonnable qui existât. Je ne peux pas m'expliquer le charme qui me lie à vous. Vous n'êtes pas mon ami, vous ne pouvez pas le devenir. Je n'ai aucune sorte de confiance de vous, ni en vous. Vous m'avez fait le mal le plus profond et le plus aigu qui puisse affliger et déchirer une âme honnête; vous me privez, peut-être pour jamais, dans ce moment-ci, de la seule consolation que le Ciel accordait aux jours qui me restent à vivre. Enfin, que vous dirai-je? vous avez tout rempli : le passé, le présent

et l'avenir ne me présentent que douleur, regrets et remords. Hé bien, mon ami, je pense, je juge tout cela, et je suis entraînée vers vous par un attrait, par un sentiment que j'abhorre, mais qui a le pouvoir de la malédiction et de la fatalité. Vous faites bien de ne m'en pas tenir compte : je n'ai pas le droit de rien exiger de vous, car mon souhait le plus ardent est que vous ne fassiez rien pour moi.

Que diriez-vous de la disposition d'une malheureuse créature qui se montrerait à vous pour la première fois, agitée, bouleversée par des sentiments si divers et si contraires? Vous la plaindriez, votre bon cœur s'animerait, vous voudriez secourir, soulager cette infortunée. Hé bien, mon ami, c'est moi, et ce malheur, c'est vous qui le faites : et cette âme de feu et de douleur est de votre création. Ha ! je vous crois encore comme Dieu, vous devez bien vous repentir de votre ouvrage.

En vérité, lorsque j'ai pris la plume, je ne savais pas un mot de ce que je vous dirais : je voulais seulement vous dire de venir dîner demain mercredi chez madame Geoffrin. Je voulais vous faire observer que vous seul, de tous mes amis, aviez la constance de me refuser et de me faire attendre ce que je désire vivement, *le Connétable*. Il est à moi, je pouvais vous le refuser, et c'est moi qui vous persécute pour me le rendre. Ho! mon Dieu, ni soins, ni intérêt, ni attention, ni envie de plaire, quelquefois de la bonté qui ressemble à la pitié, *et avec tout cela*, et *sans tout cela*, je vous aime à la folie. Plaignez-moi, et ne me le dites pas. Rapportez-moi ma lettre.

Oui.

XXVIII

AU MÊME

Minuit et demi.

Je ne suis seule que dans ce moment; et je veux bien vite vous dire que je ne compte pas sur vous pour aller chez madame d'Anville. Vous me serez toujours agréable, mais rarement utile, et je voudrais bien pouvoir ajouter, peu nécessaire. En voulant rassurer ma confiance, vous me prouvez à quel point ma défiance est justement fondée, car il me manque encore trois lettres, et une nommément, où je vous parlais de *Gonzalve*. Vous verrez que ces trois lettres sont encore dans un des côtés de votre portefeuille; peut-être aussi sont-elles avec ce quatrième tome que je devais recevoir aujourd'hui. Je remarque que vous mettez votre plaisir à avoir des soins pour madame de M...[1]; vous lui donnez, vous lui prêtez tout ce qui vous a fait plaisir; et avec moi, c'est l'autre excès, l'oubli, la négligence, les refus. Il y a trois mois que vous m'avez promis un livre qui est à vous, et que j'ai emprunté à un autre. Sans doute qu'il vaut bien mieux que cette manière si désobligeante tombe sur moi; cela n'est que juste, mais aussi je ne me plains que de l'excès. Bonsoir. Si votre travail vous coûte votre nuit, vous devez avoir bien du regret aux visites inutiles qui ont rempli votre temps. Parmi les lettres que vous m'avez renvoyées, il y en a une qui

1. Toujours madame de Montsauge.

n'est pas de moi; mais je jure de ne vous la rendre jamais.

XXIX

AU MÊME

Mercredi au soir.

Il ne sera pas traduit! c'est moi qui l'attends, qui l'ai demandé! Vous n'y avez seulement pas pensé. Renvoyez-moi deux lettres anciennes, et ce n'est pas celles de Cicéron, ni de Pline que je vous demande. Je voudrais bien ne pas vous voir, ne plus vous voir. Un regret ne vaut-il donc pas mieux qu'un remords?

Dans le moment où vous lisez ceci, je parie que vous avez déjà reçu un billet où l'on vous dit :

Je regrette pour toi les transports de mon cœur,
M... manquera toujours à ton bonheur!

Hé! mon Dieu, croyez-la, rendez-lui repos, et s'il est possible, soyez heureux. C'est le souhait, c'est le vœu, c'est le désir de la malheureuse créature qui a toujours sous les yeux cette inscription affreuse de la porte de l'Enfer :

En entrant ici, on laisse toute espérance.

Non, je n'en ai plus, je n'en veux plus, je devais m'anéantir, le jour que je devais rester seule. Hélas! vous m'égarez, et vous ne sauriez me consoler.

XXX

AU MÊME

Ce mercredi 11 mai 1774.

Vous ne me connaissez pas encore; il est presque impossible de blesser mon amour-propre; et le cœur est si indulgent! En effet, la soirée d'hier au soir ressemblait assez à ces insipides romans qui font bâiller tout ensemble l'auteur et les lecteurs. Mais il faut dire comme le roi de Prusse dans une occasion un peu plus mémorable : *Nous ferons mieux une autre fois.*

Ce qui fait époque plaît ou fâche; voilà que vous n'oublierez jamais que le jour de la mort de Louis XV [1] vous avez passé la soirée dans un profond sommeil. Croyez-moi, il y a des souvenirs plus douloureux que celui-là. Bonjour.

XXXI

AU MÊME

Onze heures du soir, jeudi 12 mai 1774.

Je parie que vous n'êtes pas aussi endormi aujourd'hui que vous l'étiez hier à cette heure-ci ; et cela est bien simple : vous êtes amusé, intéressé, et vous avez envie de

1. Le 10 mai 1774.

plaire. Mon ami, vous n'êtes pas fait pour l'intimité ; vous avez besoin de vous répandre : le mouvement, le brouhaha de la société vous sont nécessaires. Ce n'est pas le besoin de votre vanité, mais c'est celui de votre activité. La confiance, la tendresse, cet oubli de soi et de tout amour-propre, tous ces biens sentis et appréciés par une âme tendre et passionnée, éteignent et engourdissent la vôtre. Oui, je le répète, vous n'avez pas besoin d'être aimé.

Quelle étrange méprise, mon Dieu ! Et j'ose accuser certaines gens de manquer de discernement ! J'ose dire qu'ils n'observent rien, qu'ils ne connaissent pas les hommes ! Ha ! comment ai-je été égarée, trompée à un tel excès ? Comment mon esprit n'a-t-il pas arrêté mon âme ? Et comment se fait-il qu'en vous jugeant sans cesse, je sois toujours entraînée ? Vous ne connaissez pas la moitié de l'ascendant que vous avez sur moi ; vous ne savez pas ce que vous avez à vaincre chaque fois que je vous vois ; vous ne vous doutez pas de tous les sacrifices que je vous fais : vous ne savez pas à quel point je renonce à moi pour être à vous ; je vous dirais comme Phèdre :

Il fallait bien souvent me priver de mes larmes.

Oui, mon ami, je me prive avec vous de tout ce qui m'est le plus cher. Je ne vous parle ni de mes regrets, ni de mes souvenirs ; et ce qui m'est plus cruel encore, je ne vous laisse voir qu'une partie de la sensibilité dont vous remplissez mon cœur, et je retiens la passion que vous excitez dans mon âme. Je me dis sans cesse : « Il n'y répondrait pas, il ne m'entendrait pas, et je mourrais de douleur. »

Concevez-vous, mon ami, l'espèce de tourment auquel

je suis livrée? J'ai des remords de ce que je vous donne et des regrets de ce que je suis forcée de retenir. Je m'abandonne à vous, et je ne me livre pas à ma passion. En vous cédant, je me combats encore. Ha ! m'entendrez-vous? et saurez-vous du moins par la pensée ce que je sens et ce que vous me faites souffrir? Oui, vous aurez un retour vers moi, parce que vous avez cette sensibilité du moment, qui fait qu'on s'intéresse aux malheureux et qu'on les plaint. Mais je ne sais pourquoi je me permets ce moment d'épanchement. Je sais de reste que je ne trouverai point de consolation dans votre cœur, mon ami; il est vide de tendresse et de sentiment. Vous n'avez qu'un moyen de m'enlever à mes maux, c'est en *m'enivrant,* et ce remède même est le plus grand de mes malheurs.

Bonsoir, mon ami ; donnez-moi de vos nouvelles : mon laquais a ordre de revenir chercher votre réponse. Dites-moi ce que vous comptez faire demain vendredi, dites-moi si je vous verrai. Je voudrais que ce ne fût pas le matin, parce que je dois avoir une visite longue et ennuyeuse ; je voudrais vous voir pourtant. Songez que, samedi et dimanche, je serai privée de ce bonheur. Adieu encore, je suis fatiguée. J'ai vu, je crois, quarante personnes aujourd'hui, et je n'en désirais qu'une, et dont sûrement, la pensée ne s'est pas tournée une fois vers moi.

Mon ami, si vous étiez heureux, j'approuverais votre manière d'être, mais ce vague, ce vide, cette agitation, ce mouvement perpétuel, cette manière de n'être ni occupé par le travail, ni animé par le sentiment, cette dépense continuelle qui appauvrit sans qu'il en résulte ni plaisir, ni intérêt, ni réputation, ni gloire! Ha! mon Dieu, vous ne méritiez pas que la nature vous traitât aussi bien ; elle a été prodigue avec vous, et vous n'êtes que dissipa-

teur ! Mais moi, je me ruine avec vous, et c'est vous accabler et non vous enrichir. Je vous ennuie ; vous avez du dégoût pour mes lettres, et en cela j'admire la justesse et la délicatesse de votre tact ; mais si j'estime votre bon goût, je m'afflige de ce qu'il vous manque d'indulgence et de bonté.

Vous avez dîné avec trente personnes. M. de Vaines a passé la soirée avec moi ; croirez-vous que je ne vous ai pas nommé?

XXXII

AU MÊME

Ce lundi trois heures.

Je ne vous ai pas répondu moi-même. Si vous m'aimez, cela vous aura inquiété, et je serais désolée de vous causer une peine que je pouvais éviter. J'étais dans un état d'angoisse qui ressemblait à l'agonie, et qui avait été précédé par un accès de larmes qui avait duré quatre heures. Non, jamais, jamais mon âme n'a senti un pareil désespoir[1]. J'ai une espèce de terreur et d'effroi qui égare ma raison. J'attends mercredi, et il me semble que la mort même n'est pas le remède suffisant à la perte que je crains. Je ne le sens que trop, il ne faut point de courage pour mourir, mais il est affreux de vivre.

Il est au-dessus de mes forces de penser que peut-être ce que j'aime, ce qui m'aimait, ne m'entendra plus, ne viendra plus à mon secours. Il aura vu la mort avec

1. M. de Mora était mourant à Bordeaux.

horreur, parce que mon idée y était jointe ; il me disait le 10 : *J'ai en moi de quoi vous faire oublier tout ce que je vous ai fait souffrir* ; et ce jour-là même, ce funeste accident l'est venu frapper.

Ha! mon Dieu, vous qui avez connu la passion, vous dont l'âme a été ravagée par le désespoir, concevez-vous tout mon malheur? Plaignez-moi tant que je vivrai, mais gardez-vous de regretter jamais la créature la plus malheureuse, et qui aura existé huit jours dans un état de douleur où la pensée ne peut atteindre. Adieu, s'il faut que je vive, si ma sentence n'était pas prononcée, je trouverais encore de la douceur, du charme et de la consolation dans votre amitié. Me la conserverez-vous?

XXXIII

AU MÊME

Lundi quatre heures après-midi.

A coup sûr, mon ami, je n'observe pas la loi du talion ce moment-ci, car ce n'est pas de moi dont vous êtes occupé. Hé! mon Dieu, comment penseriez-vous à moi, au milieu de tant et de si charmants objets de distraction, tandis que je ne puis fixer votre pensée lorsque vous êtes tête à tête avec moi? Savez-vous pourquoi j'aime mieux vous voir le soir que dans le reste de la journée? C'est qu'alors l'heure arrête votre activité ; il n'y a plus moyen d'aller chez *madame une telle, chez Gluck,* et de faire cent inutilités auxquelles il semble que vous n'attachiez de l'intérêt que pour me quitter plus tôt. Mais n'allez pas

croire que ce soit là des reproches, c'est et ce n'est que des remarques que je ne peux m'empêcher de faire avec le degré d'intérêt qui m'anime : mais je suis si éloignée de vouloir rien exiger, que je me dis cent fois par jour que c'est sur moi que je dois prendre de l'empire ; que je dois réduire mon sentiment à cette mesure, où, n'ayant pas assez de force pour faire le tourment de l'âme, on ne prétend à rien, et l'on sait gré de tout ; c'est-à-dire, que si par hasard, c'était de la passion que j'eusse dans l'âme, il faudrait venir à bout de la vaincre, plutôt que de chercher à vous la faire partager. Et savez-vous, mon ami, ce qui peut me faire trouver cette force ? C'est la persuasion intime où je suis, qu'il n'est pas en vous de faire le bonheur d'une âme active et passionnée. Je ne vous dirai point ce qu'il serait si naturel de penser : c'est que je ne suis pas faite pour inspirer un sentiment profond, c'est que je ne dois pas prétendre à plaire, à fixer. Tout cela est vrai sans doute ; mais ce n'est pas cela qui fait que je vous dis qu'il n'est pas en vous de faire le bonheur d'une âme forte et sensible. Je fais, à cette âme-là, le visage de madame de Forcalquier à vingt ans [1] ; je lui donne la noblesse de madame de Brionne, les grâces d'Aglaé et l'esprit de madame de M... [2] orné ou *enté* de celui de madame de Boufflers ; et quand j'ai composé cet être parfait, je vous répète encore qu'il n'est pas en vous d'en faire le bonheur. Pourquoi cela ? Ho ! pourquoi, le

1. Renée-Françoise de Carbonnel de Canisy, veuve en premières noces de François de Pardaillan marquis d'Antin, et, en deuxièmes noces, de Louis-Basile de Brancas, comte de Forcalquier ; elle était dame d'honneur de la comtesse d'Artois. Madame du Deffand l'appelait « la Bellissima ».

2. Madame de Montsauge, perpétuel objet, ainsi que la comtesse de Boufflers, de la jalousie de mademoiselle de Lespinasse.

voici : c'est que vous êtes ambitieux, et qu'aimer n'est qu'un *accident* de votre âge, qui ne tient point à votre âme quoiqu'elle en soit agitée quelquefois. C'est que votre âme est par-dessus tout élevée, noble, grande, active, mais qu'elle n'est ni sensible, ni tendre, ni passionnée, et, s'il fallait prouver ce qui m'est démontré jusqu'à l'évidence, je vous dirais : lisez *le Connétable*, et puis soyez de bonne foi avec vous-même, et dites-vous : « Elle sait, elle me dit le secret de mon cœur. »

Ha ! croyez que je suis au désespoir d'avoir vu si profond ; j'ai tant de besoin d'aimer, tant de plaisir à aimer ce que je trouve aimable ! Il m'est si impossible d'aimer modérément, que le plus grand malheur qui pût m'arriver était de découvrir en vous ce qui seul pouvait arrêter et peut-être éteindre mon sentiment : car, je vous l'avouerai avec simplicité, je ne trouve pas en moi de quoi aimer seule. Avec la persuasion contraire, j'ai la force du martyr, je ne crains aucun genre de malheur. En souffrant et en souffrant beaucoup, je pourrais encore chérir la vie, adorer et bénir celui qui me ferait souffrir ; mais c'est à condition que j'en serais aimée, mais aimée par attrait et non par reconnaissance, par procédé, par vertu ; tout cela est détestable, et n'est bon qu'à flétrir et abattre une âme sensible.

Ho ! ne faisons point du plus grand bien que la nature nous ait accordé une œuvre de commisération, ou une action malhonnête ! Mon ami, il y a des moments où je me sens égale à vous ; j'ai de la force, de l'élévation, et un mépris souverain pour tout ce qui est vil ou malhonnête. En un mot, j'ai le mépris de la vie si avant dans l'âme, que, sous quelque aspect qu'elle se présente, elle ne saurait m'effrayer un instant, et, presque toujours, elle est un besoin actif pour moi. D'après cette connaissance

que j'ai de moi et de vous, je vous répète encore : Aimons-nous, ou rompons à jamais; mettons de la vérité et de la générosité dans notre conduite, et estimons-nous assez pour croire que tout nous est possible, hors de nous tromper et de vivre dans cet état de trouble et de crainte que donne nécessairement l'incertitude d'être aimé. Dans cet état, mon ami, on n'a de confiance ni en soi, ni en ce qu'on aime : on ne jouit de rien. Par exemple, dans ce moment-ci, je désire passionnément que vous reveniez ce soir d'Auteuil, et puis dans un autre instant, il me semble que je voudrais que vous y restassiez. Concevez-vous ce que fait souffrir ce combat entre le désir de l'âme et cette volonté qui ne vient que de la réflexion? *Conclusion :* c'est que je vous aime à la folie, et que quelque chose me dit que ce n'est pas là comme vous devez être aimé. Ce *quelque chose* fait tant de bruit autour de mon âme, que je suis toute prête à faire taire tout le reste, pour me livrer tout entière à cette affreuse vérité.

Mon ami, je vous envoie vos ouvrages, pour que vous ayez la bonté d'en être le censeur ; mettez-y la dernière main, et soyez sûr que personne au monde ne met autant de prix que moi à tout ce que vous faites, et à tout ce que vous êtes capable de faire. Sans être vaine, il me semble qu'on pourrait mettre sa vanité, son orgueil, sa vertu, son plaisir, et enfin toute son existence à vous aimer : mais je ne disais pas cela tout à l'heure ! Non ; mais c'est que je disais ce que je pensais, ce que je savais, et que, dans ce moment-ci, je suis entraînée à vous dire ce que je sens ; et mon âme est si forte pour aimer, et mon esprit si petit, si faible, si borné, que je devrais m'interdire tout mouvement et toute expression qui ne viennent pas de mon cœur. C'est lui qui vous

parle quand je vous dis : *Je vous attends, je vous aime, je voudrais être toute à vous et mourir après.*

Adieu, voilà du monde. Je suis si occupée de vous, je le suis si profondément de mes regrets, que la société n'est plus rien pour moi que de l'importunité et de la contrainte. Il n'y a que deux manières d'être qui me soient bonnes : vous voir, et être seule ; mais seule, sans livres, sans lumière et sans bruit. Je suis loin de me plaindre de mes insomnies ; c'est le bon temps sur les vingt-quatre heures. Admirez, je vous en prie, combien il m'en coûte pour vous quitter, tandis que vous n'avez pas eu un retour vers moi, pas une pensée. Mon Dieu, en êtes-vous plus heureux ? Oui.

XXXIV

AU MÊME

Dimanche.

Que vous êtes aimable de me rendre compte de ce que vous faites, de ce que vous pensez, de ce qui vous occupe ! Que j'aime l'ardeur, l'activité de votre âme et de votre esprit ! Mon ami, vous avez tant de manières d'arriver à la gloire, que vous seriez coupable de désirer la guerre, ce fléau de l'humanité. Livrez-vous à votre talent, à votre génie ; écrivez, et en éclairant et en intéressant les hommes, vous acquerrez la gloire la plus flatteuse pour une âme sensible et vertueuse. En faisant le bien, vous jouirez de la célébrité la mieux méritée et, en vérité, la seule désirable dans un temps où il n'y a qu'à opter entre la bassesse et la frivolité, entre être esclave ou

tyran. Mon Dieu, que je les hais et que je les méprise, et qu'il me serait affreux de recommencer à vivre comme j'ai fait pendant dix ans! J'ai vu de si près le vice en action, j'ai été si souvent la victime des petites et viles passions des gens du monde, qu'il m'en est resté un dégoût invincible, et un effroi qui me ferait préférer une solitude entière à leur horrible société. Mais où vais-je m'égarer! Mon âme, en proie au sentiment le plus cruel et le plus déchirant, n'a pas besoin de retourner sur le passé pour se sentir accablée sous le poids de ma destinée.

Je meurs d'envie de voir le plan de votre pièce[1]; c'est vous qui créerez le sujet, car il ne me paraît comporter d'intérêt et d'action que pour quelques scènes. Vous n'en aurez que plus de mérite en attachant et en intéressant pendant cinq actes. Racine a eu cette *magie* dans *Bérénice*. Votre sujet est plus grand et plus noble[2], et il est bien au ton de votre âme. Vous n'aurez pas besoin de vous élever; sans effort, vous êtes toujours de niveau à ce qui paraît exalté aux âmes vulgaires et communes.

Oui, mon ami, mes journées sont uniformes, mais bientôt je serai seule; tous mes amis partent, et c'est pour la première fois de ma vie que leur départ ne me coûtera pas un regret, et, si je ne vous paraissais pas trop ingrate, je vous dirais que je verrais partir avec une sorte de plaisir M. d'Alembert. Sa présence pèse sur mon âme, il me met mal avec moi-même, je me sens trop indigne de son amitié et de ses vertus. Enfin jugez de ma disposition : ce qui devrait être une consolation

1. *Anne de Boleyn*, tragédie.

2. Mademoiselle de Lespinasse parle ici de la tragédie *d'Anne de Boleyn*, qui n'a jamais été représentée, mais qui est imprimée dans le recueil des *Œuvres dramatiques* du comte de Guibert

pour moi est un surcroît à mon malheur ; mais c'est que je ne veux point me consoler, mes regrets, mes souvenirs me sont plus chers que tous les soins et les secours de l'amitié. Mon ami, il faut que mon âme soit tout à fait enlevée à sa douleur — et il n'y a que vous qui ayez ce pouvoir — ou il faut qu'elle en fasse son unique nourriture. Si vous saviez combien les livres me semblent vides et froids ! Combien il me paraît inutile de parler ou de répondre ! Mon premier mouvement sur tout est de me dire : *à quoi bon ?* et je n'ai pas encore trouvé de réponse à cette question, ce qui fait que je suis quelquefois deux heures sans prononcer une parole, et que depuis un mois, je n'ai touché une plume que pour vous écrire. Je sais bien qu'avec cette manière il n'y a point d'amitié qu'on ne rebute, mais j'y consens, mon âme est aguerrie, elle ne craint plus les petits maux.

Ha ! combien le malheur concentre ! Qu'on a besoin de peu chose lorsqu'on a tout perdu ! Que de biens je vous dois, mon ami ! que de grâces je devrais vous rendre ! Vous remettez de la vie dans mon âme ; vous me faites sentir de l'intérêt à attendre demain : vous me promettez de vos nouvelles, cette espérance fixe ma pensée. Vous m'aviez promis encore mieux, je devais vous voir ; mais je vous dirai comme *Andromaque* :

A de moindres faveurs les malheureux prétendent.

Adieu, j'abuse de votre temps, de votre bonté, mais il est si doux, si naturel de s'oublier avec ce que l'on aime. Ma plaie est si vive, mon âme est si malade, ma machine est si souffrante, que, ne fussiez-vous susceptible que du sentiment de pitié, je suis sûre que vous seriez près de moi et que vous désireriez de faire péné-

trer jusqu'à mon cœur le baume de la sensibilité et de la consolation. A demain, mon ami, car votre lettre me touchera et j'aurai besoin d'y répondre.

Jeudi, après la poste.

Hé bien! je n'ai point eu de lettre, et cela me surprend bien moins que cela ne m'afflige : il est si simple, quand on jouit, d'oublier ce qui souffre, que je me garderai bien de vous faire un reproche de ce qui n'est qu'une suite bien naturelle de la disposition de votre âme dans le lieu où vous êtes.

Vous avez le chevalier; il vous aura dit de mes nouvelles. Je n'étais pas bien le jour qu'il m'a vue; j'avais eu une attaque de convulsion pareille à celle que vous m'avez vue, et j'avais pleuré une partie de la nuit. Je ne me suis pas endormie celle-ci : je souffrais trop. Je suis mieux, je ne me sens que de la faiblesse et de l'abattement; j'ai eu hier une secousse violente, j'ai eu une conversation, j'ai su des détails, j'ai revu une écriture, j'ai lu des mots auxquels je ne devais pas survivre. Ha! mon sang, ma vie, ne seraient qu'un faible prix pour un tel sentiment! Voyez ce que je dois juger du vôtre.

L'abbé Morellet disait ces jours passés, et dans l'innocence de son âme, que vous étiez fort amoureux de la petite comtesse de Boufflers, que vous étiez de la plus grande occupation d'elle, du désir de lui plaire, etc... Si cela n'est pas tout à fait vrai, cela est si vraisemblable, qu'il me semble que je n'aurais à me plaindre que de ce que vous ne m'aviez pas mise dans la confidence. Je ne vous demande, pour vous acquitter avec moi, qu'une seule chose : c'est de me dire la vérité. Croyez qu'il n'y

en a point, mais point que je ne puisse entendre. Je puis vous paraître faible et assez pour vous faire croire qu'il faut me ménager; cela n'est pas vrai. Jamais, au contraire, je ne me suis senti plus de force : j'ai celle de souffrir, et je ne crains plus rien dans le monde, pas même ce que vous croyez qui me ferait le plus de mal. Adieu donc.

XXXV

AU MÊME

Ce mardi au soir.

Moi *défiante*, et avec vous! Songez donc avec quel abandon je me suis livrée à vous; non seulement je n'ai mis ni défiance, ni prudence dans ma conduite, mais je n'aurais pas même connu les regrets ni les remords, si je n'avais compromis mon bonheur et mon honnêteté. Mon ami, je ne sais si j'ai mieux aimé; mais celui qui a pu me rendre infidèle et coupable, celui pour qui je vis après avoir perdu l'objet et l'intérêt de tous mes moments, à coup sûr, c'est celui qui a eu le plus d'empire sur mon âme; c'est celui qui m'a ôté la liberté de vivre pour un autre, et de mourir lorsqu'il ne me restait ni espérance ni désir. Sans doute, j'ai été retenue par le même charme qui m'avait entraînée vers vous, par ce charme tout-puissant attaché à votre présence, qui enivre mon âme, qui l'égare à un tel excès qu'il en efface jusqu'au souvenir de mes maux. Mon ami, vous faites plus que Dieu : avec trois mots vous me créez une âme nouvelle, vous la remplissez d'un intérêt si vif, d'un

sentiment si tendre et si profond, que j'en perds la faculté de me rappeler le passé, ni de prévoir l'avenir. Oui, mon ami, je vis tout en vous; j'existe, parce que je vous aime, et cela est si vrai, qu'il me paraît impossible de ne pas mourir quand j'aurai perdu l'espoir de vous voir. Le bonheur de vous avoir vu, le désir, l'attente de vous revoir, m'aident et me soutiennent contre ma douleur. Hélas! que devenir, lorsqu'au lieu de l'espérance, je n'aurai que le regret si douloureux de ne vous pas voir! Mon ami, avec vous je n'ai pas pu mourir; sans vous, je ne peux ni ne veux pas vivre. Ha! si vous saviez ce que je souffre, quel déchirement affreux mon cœur éprouve lorsque je suis abandonnée à moi-même, lorsque votre présence, ou votre pensée ne me soutient plus.

Ha! c'est alors que le souvenir de M. de Mora devient un sentiment si actif, si pénétrant, que ma vie et mon sentiment pour vous me font horreur. J'abhorre l'égarement et la passion qui m'ont rendue si coupable, qui m'ont fait répandre du trouble et de la crainte dans cette âme sensible et qui était toute à moi. Mon ami, concevez-vous à quel point je vous aime? Vous faites diversion aux regrets et aux remords qui déchirent mon cœur : hélas, ils suffisaient pour me délivrer d'une vie que je déteste. Vous seul et ma douleur sont tout ce qui me reste dans la nature entière; je n'y ai plus d'intérêt, plus de biens, plus d'amis, je n'en ai pas besoin : vous aimer, vous voir, ou mourir, voilà le dernier et l'unique vœu de mon âme. La vôtre ne me répond pas, je le sais, et je ne m'en plains point. Par une bizarrerie que je sens, mais que je ne saurais vous expliquer, je suis loin de désirer de retrouver en vous tout ce que j'ai perdu; c'en serait trop. Quelle créature a jamais mieux senti que moi tout le prix de la vie? N'est-ce pas assez que d'avoir

chéri et béni la nature une fois? Combien de milliers d'hommes ont passé sur la terre sans avoir à lui rendre grâce! Combien j'ai été aimée! Une âme de feu, pleine d'énergie, qui avait tout jugé, tout apprécié et qui revenue et dégoûtée de tout, s'était abandonnée au besoin et au plaisir d'aimer; mon ami, voilà comme j'étais aimée. Plusieurs années s'étaient écoulées, remplies du charme et de la douleur inséparables d'une passion aussi forte que profonde, lorsque vous êtes venu verser du poison dans mon cœur, ravager mon âme par le trouble et le remords. Mon Dieu, que ne m'avez-vous point fait souffrir! Vous m'arrachiez à mon sentiment, et je voyais que vous n'étiez pas à moi. Comprenez-vous toute l'horreur de cette situation? Comment vit-on au milieu de tant de maux? Comment trouve-t-on encore de la douceur à dire : mon ami, je vous aime, mais avec tant de vérité et de tendresse qu'il n'est pas possible que votre âme soit à froid en m'écoutant. Adieu.

Mercredi après la poste.

Vous êtes *mécontent*; voyez si vous devez l'être : quelle âme avez-vous jamais animée d'un sentiment plus tendre et plus fort? Mon ami, dans quel sens que vous regardiez et jugiez mon âme, je vous défie d'y rien trouver qui puisse vous mécontenter. Ho! j'en suis sûre, jamais vous n'avez été autant aimé. Mais mon Dieu, ne me faites pas prononcer pourquoi je ne peux pas vous écrire où vous êtes; je n'ose m'en avouer à moi-même la raison : c'est une pensée, un mouvement auxquels je ne veux pas m'arrêter; c'est un genre de supplice qui me fait horreur, qui m'humilie, et que je n'avais jamais connu.

Vous me demandez comment je me trouvais de vous voir tous les jours? Non, ce n'était point une habitude, ce n'en pouvait jamais devenir une. Que ces couleurs sont froides, qu'elles sont monotones! Comment les comparer au mouvement rapide et violent que font éprouver le nom et la présence de ce qu'on aime? Non, non, je n'ai point été assez heureuse pour me surprendre dans l'illusion de vous espérer et de vous attendre; aussi n'ai-je point entendu ouvrir ni fermer ma porte. En effet, sans intérêt, sans désir, qu'importe ce qu'on voit, ce qu'on entend! Tout entière à mes regrets, je ne sens plus qu'un besoin, et je n'implore plus que vous et la mort. Vous soulagez mon cœur, vous le pénétrez d'un sentiment si tendre, qu'il m'est doux de vivre tout le temps que je vous vois, mais il n'y a que la mort qui puisse me délivrer du malheur de votre absence.

XXXVI

AU MÊME

Dimanche minuit.

Vous avez donc oublié, vous avez laissé là cette furie si folle et si méchante tout ensemble; encore si vous l'aviez laissée en enfer, elle ne se plaindrait pas : la chaleur et l'activité de ce séjour la font vivre. Mais la malheureuse a passé sa journée dans les limbes; elle attendait un ange consolateur qui n'est point venu. Il faisait sans doute le bonheur et le plaisir de quelque créature céleste; lui-même était enivré des plaisirs du ciel, et dans cette disposition, rien ne pouvait me rappeler à lui : et si, en

effet, il est aussi heureux, je souhaite du fond de mon âme que rien ne le ramène à moi, car je suis assez injuste pour détester son bonheur et pour désirer que le repentir et les remords le poursuivent sans cesse. Je lui souhaite pis encore, c'est qu'il n'aime plus, et qu'il n'inspire désormais que de l'indifférence. Voilà les vœux, voilà le souhait de l'âme qui a le mieux aimé, et qui a le plus de besoin de s'éteindre pour jamais. Bonsoir.

XXXVII

AU MÊME

Mardi onze heures du soir (6 juillet).

Mon Dieu, que je vous ai peu vu, que je vous ai mal vu aujourd'hui, et qu'il m'est pénible de ne pas savoir où vous êtes dans ce moment! J'espère que c'est à Ris, et que vous viendrez demain au soir. On dit qu'on attend M. le comte de Broglie demain matin. Il est singulier que je sois amenée à m'occuper de son retour, à désirer qu'il soit plus tôt que ses amis même ne peuvent le désirer. Mon Dieu, comme un sentiment change et bouleverse tout! Ce *moi,* dont parle Fénelon, est encore une chimère; je sens positivement que je ne suis point *moi*; je suis *vous,* et pour être vous, je n'ai aucun sacrifice à faire. Votre intérêt, vos affections, votre bonheur, vos plaisirs, ce sont là, mon ami, le *moi* qui m'est cher, qui m'est intime. Tout le reste m'est étranger, vous seul dans l'univers pouvez m'occuper et m'attacher; ma pensée, mon âme ne peuvent désormais être remplies que par vous et par des regrets déchirants. Ho! non, ce n'est

point quand je vous compare à moi que je crains, que je m'afflige de n'être pas aimée. Hélas ! c'est quand je pense comment je l'étais, et par qui je l'étais : mais c'était un bonheur inouï auquel je n'avais pas dû prétendre, et que vous voyez bien que je ne méritais pas.

Que mon âme souffre, que ces souvenirs sont douloureux ! Mon ami, que deviendrai-je lorsque je ne vous verrai plus, que je ne vous attendrai point ! Croyez-vous que je puisse vivre ? Cette pensée me tue ; dans dix jours..... Mais dites-moi pourquoi il ne me faudrait aucun courage pour mourir, et je n'ai pas la force de me prononcer qu'il y aura un jour, un moment, où vous me direz un mot qui me fait frissonner ? Mon ami, ne le prononcez jamais, il m'a porté malheur, ce mot affreux devait être mon arrêt : si je l'entends jamais, je meurs.

Comment pouvez-vous me louer de vous aimer ? Le mérite, la vertu auraient été de résister à ce penchant, à cet attrait qui m'a portée vers vous longtemps avant que je pusse me défier de moi. Comment craindre, comment prévoir, lorsqu'on est garanti par un sentiment, par le malheur, et par le bien inestimable d'être aimée par une créature parfaite ? Mon ami, voilà ce qui entourait mon âme, ce qui la défendait, lorsque vous y avez fait descendre le trouble du remords et la chaleur de la passion. Et puis vous me louez de vous aimer ! Ha ! c'est un crime, et l'excès même ne me justifie pas. Mais je vais vous faire horreur, car je suis comme Pyrrhus, je m'abandonne au crime en criminelle. Oui, vous aimer, ou mourir, je ne connais que cette vertu et cette loi dans la nature ; et ce sentiment est si vrai, si involontaire et si fort, qu'en vérité vous ne me devez rien. Ha ! que je suis loin d'exiger, de prétendre ! Mon ami, soyez heureux, ayez du plaisir à être aimé, et vous voilà quitte.

Je suis folle, je ne puis vous parler que de ce que je sens, et je voudrais vous dire ce que j'ai vu : c'est le chevalier ; il m'a demandé de vos nouvelles, il m'a demandé si j'étais contente de vous, voyez quelle bonté ! Il voudrait que tous mes amis m'aimassent autant que lui. Le pourrez-vous jamais ? Il est arrivé hier, et retourné ce soir. Nous irons donc jeudi à Auteuil [1] ; le bon Cardon et M. Suard viennent avec nous. Soyez exact au rendez-vous chez moi à midi et demi ; venez, mon ami, venez : songez que j'aurais pu dîner avec vous demain, que j'aurais pu vous voir ce soir. Soyez bon, soyez généreux ; donnez-moi tous les moments qui ne seront pas employés à votre plaisir et à vos affaires : je veux, je dois venir après ; si c'est trop demander, souffrez du moins que je le désire.

Vous avez deviné à merveille ce matin ; je voulais votre réponse, et point mon livre. Plût à Dieu qu'en renonçant à tous ceux qui ont été faits et qui se feront, je pusse m'assurer une lettre de vous tous les jours ! C'est là ce que je voudrais lire, c'est vous que je voudrais voir et entendre sans cesse. Mon ami, je vous aime.

XXXVIII

AU MÊME

Lundi au soir.

J'ai quatre lettres à répondre ; j'ai essayé d'écrire, cela m'est impossible. Je suis occupée de vous, je ne sais pas

1. Chez la comtesse de Boufflers.

si je vous aime, mais je sens, et je sens trop, que vous troublez, que vous agitez mon âme, et d'une manière pénible et douloureuse, lorsque je ne vous vois pas, ou que je ne suis pas soutenue par le plaisir et l'activité de vous attendre. Je vous ai dit, j'ai voulu vous dire le charme qu'avait pour moi votre présence : mais mon ami, que les expressions sont faibles pour rendre ce que l'on sent fortement! L'esprit trouve des mots, l'âme aurait besoin de créer une langue nouvelle. Oui, certainement, j'ai plus de sensations qu'il n'y a de mots pour les rendre ; comment, en effet, pourrai-je vous dire tout le bien et tout le mal que vous me faites? Votre présence a un tel empire, une telle force, qu'elle me donne une existence nouvelle, et ne me laisse pas même le souvenir de celle que j'avais avant que de vous voir. Je suis si animée, si pénétrée de l'impression que je reçois, que je ne puis plus être heureuse ou malheureuse que par vous. J'aime, je jouis, je crains, je souffre, sans qu'il entre jamais dans ces diverses dispositions ni souvenir du passé, ni prévoyance de l'avenir. Mon ami, dans le temps où l'on croyait aux sortilèges, j'aurais expliqué tout ce que vous me faites éprouver en disant que vous aviez le pouvoir de jeter sur moi un sort qui m'enlevait à moi-même. Mais si cela était, si vous aviez cette puissance, que je vous trouverais cruel de ne pas prolonger l'illusion qui me fait sentir, au moins quelques moments, que la vie peut être un bien. Oui, je vous dois de connaître, de goûter le plaisir qui enivre l'âme au point d'ôter tout sentiment de peine et de douleur, mais voyez si je dois vous en rendre grâce? Ce charme cesse au moment où vous me quittez, et en rentrant dans mon âme, je me trouve accablée de regret et de remords ; la perte que j'ai faite me déchire. J'étais aimée, et aimée à un degré où

l'imagination ne peut pas atteindre. Tout ce que j'ai lu était faible et froid en comparaison du sentiment de M. de Mora : il remplissait toute sa vie, jugez s'il a dû occuper la mienne. Ce regret suffirait bien pour faire le malheur et le désespoir d'une âme sensible. Hé bien! je souffre plus cruellement encore par le remords qui pèse sur mon âme ; je me vois coupable, je me trouve indigne du bonheur dont j'ai joui. Le crime d'un moment écrase toute ma vie ; il me semble qu'inutilement j'ai été honnête jusqu'à ce que je vous aie connu. Qu'importe, en effet, ce que j'ai été? Je sais, je sens que j'ai manqué à l'homme le plus vertueux et le plus sensible, je sais que j'ai manqué à la vertu, en un mot, j'ai manqué à moi-même, et j'ai perdu ma propre estime. Jugez si j'ai le droit de prétendre à la vôtre, et si vous ne m'estimez pas, y a-t-il moyen de m'aveugler au point de croire que vous puissiez m'aimer? D'après cette connaissance de moi-même, et des réflexions qu'elle entraîne, croyez-vous qu'il puisse y avoir une créature plus malheureuse? Ho! mon ami, cette mobilité d'âme que vous me reprochez, et dont je conviens, ne me sert que lorsque je vous vois; c'est elle qui fait que toute ma vie n'est plus que dans un point; je vis en vous et par vous. Mais d'ailleurs savez-vous à quoi sert cette mobilité? A me faire éprouver dans une heure tous les genres de tortures qui peuvent déchirer et abattre l'âme. Oui, cela est vrai, je sens quelquefois les angoisses, le découragement de la mort, et dans le même instant, les convulsions du désespoir. Cette mobilité est un secret de la nature pour faire vivre avec plus de force en un jour que le commun des hommes n'a vécu en mourant à cent ans. Il est vrai que cette même mobilité, qui n'est qu'une malédiction de plus dans le malheur, est quelquefois la source de beaucoup

de plaisirs dans une disposition calme ; c'est peut-être même un moyen d'être aimable, parce que c'est une manière de faire jouir la vanité et de flatter l'amour-propre. Cent fois j'ai senti que je plaisais par l'impression que je recevais des agréments et de l'esprit des gens avec qui j'étais ; et, en général, je ne suis aimée que parce qu'on croit, ou qu'on voit qu'on me fait effet : ce n'est jamais par celui que l'on reçoit. Cela prouve tout à la fois et la disette de mon esprit et l'activité de mon âme, et il n'y a dans cette remarque ni vanité ni modestie: c'est la vérité.

Mon ami, je veux vous dire le secret de mon cœur sur le peu d'impression que vous prétendiez que me faisait l'idée d'une séparation de quatre mois : voici ce que je m'en promettais : d'être rendue tout entière à ma douleur et au dégoût invincible que je me sens pour la vie. Je croyais que lorsque mon âme ne flotterait plus entre l'espérance et le plaisir de vous voir, de vous avoir vu, elle aurait plus de force qu'il n'en faut pour me délivrer d'une vie qui ne me présenterait plus que des regrets et des remords. Voilà, je vous le jure, la pensée qui m'occupe depuis près de deux mois, et ce besoin actif et profond d'être délivrée de mes maux m'a soutenue et me défend encore contre le chagrin que me ferait éprouver votre absence. Ne concluez point de là que je veuille vous prouver que je vous aime avec beaucoup de passion ; non, mon ami, cela prouve seulement que je tiens vivement à mon plaisir, et qu'il me donne la force de souffrir. Je vous l'ai déjà dit, ces mots sont gravés dans mon cœur, et ils prononcent mon arrêt : *vous aimer*, *vous voir, ou mourir.* Après cela, dites tout le mal que vous voudrez de ma sensibilité, prouvez-moi que je ne suis devenue mépri-

sable que parce que je vous ai aimé, que vous n'avez douté de mon cœur que parce que je vous l'ai donné, et qu'enfin vous n'avez cessé de m'estimer que parce que je vous ai fait le sacrifice de mon sentiment et de mon honnêteté : tout cela doit être la suite et le prix d'une infidélité, et de l'abandon de la vertu. J'en suis si intimement persuadée, que vous auriez pu remarquer que jamais je n'ai cherché à combattre la mauvaise opinion que vous aviez de moi; je ne vous trouve ni sévère, ni injuste. Vous seul, dans la nature, êtes en droit de me mésestimer et de douter de la force et de la vérité de la passion qui m'a animée cinq ans.

XXXIX

AU MÊME

Mardi.

Je vous quittai hier au soir, parce que je croyais vous fatiguer en vous parlant aussi longtemps de moi. Vous m'étiez tellement présent, que je souffrais de ce que vous ne m'interrompiez pas. Mais écoutez-moi, aujourd'hui, c'est de vous que j'ai à vous parler : mais avant tout, croyez, je vous prie, que ce ne sont point des reproches que je veux vous faire; je ne m'en crois pas le droit, et je serais désolée de vous déplaire. L'intérêt que je mets à vous me fait souffrir de mille choses qui ne sont d'aucun prix pour vous : il faut aimer pour être averti du mal qu'on fait à ce qui nous aime; l'espoir ne donne point la délicatesse dont il faut user avec une âme malade et malheureuse. Mais les exordes sont

ennuyeux, venons au fait. Mon ami, vous vouliez me faire un secret de votre voyage ; si c'était l'honnêteté qui en était l'objet, pourquoi craigniez-vous de me le dire? Et si ce voyage doit offenser mon cœur, pourquoi le faites-vous? Si vous ne me devez pas de m'aimer, vous vous devez à vous d'être honnête et de ne pas me tromper. Jamais vous n'avez avec moi l'abandon de la confiance, il semble que ce que vous me dites vous échappe, et qu'à peine vous y consentez. Vous êtes parti hier, et je n'ai pas pu savoir où vous alliez coucher ; je ne sais pas où vous êtes, je suis dans l'ignorance de vous, de vos actions[1]. Mon ami, est-ce là le procédé de l'amitié la plus commune? Et croyez-vous que je puisse penser sans douleur que, de votre plein gré, vous serez douze jours sans entendre parler de moi? Et croyez-vous aussi que je n'aie pas été sensiblement affligée de ce qu'en pensant me quitter aujourd'hui pour quatre mois vous n'ayez pas voulu me donner la dernière soirée que vous deviez passer à Paris? Si vous m'aimiez, vous auriez vu le mal que vous me fîtes, lorsque vous me dîtes samedi au soir que le lendemain vous iriez chez madame d'Arcambal[2]. Je ne trouvai pas un mot à répliquer, mais je souffris.

1. On comprend le silence que M. de Guibert avait gardé vis-à-vis de mademoiselle de Lespinasse sur le motif de son absence. Il allait à ce moment-là — au mois de mai 1774 — passer quelques jours au château de Courcelles-le-Roi, dans l'Orléanais. Cette terre appartenait aux parents de mademoiselle Louise-Alexandrine Boutinon des Hayes de Courcelles, qu'il était question de lui faire épouser, et qui, en effet, l'année suivante, en 1775, devint la comtesse de Guibert.

2. Le marquis d'Arcambal, colonel-propriétaire de la Légion Corse, dont M. de Guibert était colonel-commandant, avait épousé Françoise-Félicité du Crest de Chigy. Elle était cousine de madame de Genlis.

Ce n'est pas tout, je veux vous dire tout ce que j'ai sur le cœur contre vous; cela ne vous fera point de mal, et cela me soulagera... Vous vous faites un mérite, vous vous faites valoir de tout ce que vous ne faites pas pour madame de M...[1]; mais, mon ami, cela est-il juste? Vous avez donc oublié que vous m'avez dit vingt fois, l'année dernière, que vous vous reprochiez tout ce que vous faisiez pour elle, je vous ai vu dans la disposition de prendre le parti le plus violent, de rompre avec elle, de ne la plus voir? Je me souviens d'avoir combattu cette résolution, et alors vous savez bien que je ne désirais pas d'être heureuse par vous, et vous savez aussi qu'en changeant de disposition je n'ai pas changé de langage. Vous ai-je jamais dit un mot pour vous détourner de ce que vous aviez envie de faire pour elle? Ai-je cherché à vous refroidir, à vous en éloigner? Sans doute j'ai fait, et je n'ai fait que ce que je devais, mais aussi n'est-ce pas manquer de délicatesse que de vouloir que je vous sois obligée de ce que le partage n'est pas absolument égal? Mon ami, il y a entre nous cette différence: elle vous a aimé, et moi, je vous aime. Après cela, il n'y a plus moyen de parler de sacrifice.

XL

AU MÊME

Jeudi, onze heures du soir.

Je n'ai point eu de vos nouvelles; je n'en espérais guère et cependant j'en attendais. Ha! mon Dieu, com-

1. Encore madame de Montsauge.

ment pouvez-vous dire que la douleur n'est plus dans mon âme ? J'en mourais hier, j'ai eu un accès de désespoir qui m'a donné des convulsions qui ont duré quatre heures. Mon ami, s'il faut vous dire ce que je crois, ce qui est vrai, c'est que, lorsque je vous vois, je vous aime à la folie, et au point de croire que je n'ai jamais mieux aimé ; mais j'ai besoin de vous pour vous aimer : tout le reste de ma vie est employé à me souvenir, à regretter et à pleurer. Oui, partez, dites-moi que vous en aimez une autre ; je le désire, je le veux. J'ai un mal si profond, si déchirant, que je n'espère plus de soulagement que de la mort : celui que vous m'apportez a l'effet de l'opium ; il suspend mes maux, mais il ne les guérit point ; au contraire, j'en suis plus faible et plus sensible. Vous avez raison, je ne suis plus capable d'aimer, je ne sais plus que souffrir. J'avais espéré en vous, je m'y étais abandonnée, je croyais que le plaisir de vous aimer calmerait mon malheur. Hélas ! vainement je le fuis, il me rappelle sans cesse, il m'entraîne, et il ne me présente plus qu'une ressource. Ne me parlez pas de celle que je trouve dans la société ; elle n'est plus pour moi qu'une contrainte insupportable, et, si je pouvais déterminer M. d'Alembert à ne pas être avec moi, ma porte serait fermée. Comment pouvez-vous croire que les productions de l'esprit auront plus d'empire sur moi que le charme, que les consolations de l'amitié ? J'ai les plus dignes amis, les plus sensibles, les plus vertueux : chacun, à sa manière et selon son accent, voudrait pénétrer jusqu'à mon âme ; je suis remplie de tant de bontés, mais je reste malheureuse. Vous seul, mon ami, pouvez me faire connaître, non pas le bonheur, mais le plaisir. Quel funeste poison que le plaisir ! il me retient à la vie en invoquant la mort. Mais pourquoi

avez-vous mis quelque prix à être aimé de moi ? Vous n'en aviez pas besoin ; vous saviez bien que vous ne pouviez pas me répondre : vous seriez-vous fait un jeu de mon désespoir ? Remplissez donc mon âme, ou ne la tourmentez plus ; faites que je vous aime toujours, ou que je ne vous aie jamais aimé ; enfin faites l'impossible, calmez-moi, ou je meurs. Mais, mon ami :

Qu'en un profond oubli
Cet horrible secret demeure enseveli.

Dans ce moment-ci que faites-vous ? Vous portez le trouble dans une âme que le temps avait calmée ; vous m'abandonnez à ma douleur, et vous faites craindre à madame de M... de vous avoir perdu. Ne pourrait-on pas vous dire :

Inventez des secrets de tourmenter les âmes.

Ha ! si vous étiez sensible, si vous aviez le temps d'écouter la vertu, vous seriez à plaindre, mon ami, vous connaîtriez le remords. Mais au moins si votre cœur ne peut pas se fixer, livrez-vous à votre talent : occupez-vous, travaillez de suite ; car si vous continuez cette vie dissipée, agitée, j'ai peur que vous n'en soyez réduit à dire un jour :

Le besoin de la gloire a fatigué mon âme.

Samedi au soir.

Ce n'est que ce matin que j'ai eu de vos nouvelles, et je ne sais par où, ni comment elles sont venues, ce n'est

pas par la poste[1]. Jugez-moi folle, si vous voulez, croyez-moi injuste, enfin tout ce qu'il vous plaira ; mais cela ne m'empêchera pas de vous dire que je ne crois pas, de ma vie, avoir reçu une impression plus pénible, plus flétrissante que celle que m'a faite votre lettre ; et, avec la même vérité, je vous dirai que l'espèce de mal que vous m'avez fait ne mérite guère d'intérêt, parce que je crois que c'est mon amour-propre qui a souffert, mais d'une manière qui m'est tout à fait nouvelle. Je me suis sentie si humiliée, si accablée d'avoir pu donner à quelqu'un l'effroyable droit de me dire ce que je lisais, et de me le dire avec tant de naturel, que j'en devais conclure qu'il n'avait fait que verser son âme en me parlant, sans même se douter qu'il m'offensait mortellement. Ha ! que vous avez bien vengé M. de Mora ! que vous me punissez cruellement du délire, de l'égarement qui m'ont entraînée vers vous ! que je les déteste ! Je n'entrerai dans aucun détail ; vous n'avez ni assez de bonté, ni assez de délicatesse, pour que mon âme puisse se soumettre à la plainte. Mon cœur, mon amour-propre, tout ce qui m'anime, tout ce qui me fait sentir, penser, respirer, en un mot, tout ce qui est en moi, est révolté, blessé et offensé pour jamais. Vous m'avez

1. Sous l'empire de ses projets de mariage, peut-être aussi, fatigué des tiraillements que lui causaient son ancienne maîtresse et sa liaison présente, M. de Guibert avait réellement, à cette époque, songé à rompre peu à peu avec mademoiselle de Lespinasse. Il lui écrivit alors du château de Courcelles, où il était sans qu'elle le sût, un petit billet fort dur et fort sec, dans lequel il lui disait qu'il n'avait plus besoin de son amour. Ce billet plongea mademoiselle de Lespinasse dans le désespoir. M. de Guibert ne tarda pas à regretter sincèrement son action trop cruelle. Son affection pour mademoiselle de Lespinasse se réveilla plus vive ; il lui écrivit une lettre tendre et revint à Paris où il implora et obtint aisément le pardon qu'une femme éprise ne refuse guère à l'homme aimé et repentant.

rendu assez de force, non pour supporter mon malheur, — il me paraît plus grand et plus accablant que jamais — mais pour m'assurer de ne pouvoir plus être tourmentée, ni malheureuse par vous. Jugez et de l'excès de mon crime, et de la grandeur de ma perte : je sens, et ma douleur ne se trompe point, que si M. de Mora vivait, et qu'il eût pu lire votre lettre, il m'aurait pardonné, il m'aurait consolée et il vous en aurait haï. Ah ! mon Dieu, laissez-moi mes regrets, ils me sont mille fois plus chers que ce que vous appelez votre sentiment : il m'est affreux ; son expression est du mépris, et mon âme le repousse avec tant d'horreur que cela me répond qu'elle est encore digne de la vertu.

Comment avez-vous osé, comment avez-vous pu vous résoudre à former des caractères qui, s'ils étaient tombés sous d'autres yeux, me déshonoreraient et me perdraient à jamais! Si c'est là l'expression de ce que vous pensez et de ce que vous sentez pour moi, croyez au moins que je ne serai pas assez vile pour me justifier, et pour vous demander grâce; et dussiez-vous croire que vous ne m'avez fait que justice, j'aime mieux vous laisser cette opinion que d'entrer en explication. C'en est donc fait : soyez avec moi comme vous pourrez, comme vous voudrez; pour moi, à l'avenir, s'il y a un avenir pour moi, je serai avec vous comme j'aurais dû toujours y être, et si vous ne laissiez point de remords dans mon âme, j'espérerais bien vous oublier. Je le sens, les plaies de l'amour-propre refroidissent l'âme. Je n'avais pas été accoutumée à ce commerce de cruauté et de liberté; il est vrai aussi que je n'avais pas été coupable : cette réflexion fait que je vous le trouve moins, mais vous ne m'en paraissez guère plus honnête.

Je ne sais pourquoi je vous ai laissé lire tout ce que

je vous avais écrit avant que de recevoir votre lettre; vous y verrez toute ma faiblesse, mais vous n'y aurez pas vu tout mon malheur. Je n'espérais rien de vous, je ne voulais pas être consolée : pourquoi donc me plaindre? Ha! pourquoi? Parce qu'un malade qui est condamné attend encore son médecin, parce que ses yeux se lèvent encore sur les siens pour y chercher de l'espérance, parce que le dernier accent de l'âme est un cri. Voilà l'explication de mon inconséquence, de ma folie, de ma faiblesse. Que j'en suis punie! S'il m'arrivait d'avoir une pensée qui pût offenser le sentiment qu'avait pour moi M. de Mora, je relirais votre lettre; j'en serais humiliée et par là j'expierais mon crime. Rendez-moi ce papier, et ayez assez d'honneur pour vous faire un principe du vers de Phèdre que je vous ai cité.

XLI

AU MÊME

Ce jeudi.

Cela serait bien doux, bien aimable, si cela disait que je vais vous voir, mais ce doute détruit l'impression sensible que j'aimerais tant à recevoir de ce que vous me dites. Mon Dieu, vous troublez ma vie, vous me faites éprouver dans l'espace d'un jour les dispositions les plus contraires! Je suis à la fois entraînée par le mouvement le plus passionné, et puis glacée par l'idée que vous ne me répondez pas. Alors cette réflexion me donne de l'horreur pour moi, et pour retrouver un peu de calme, je m'abandonne au souvenir déchirant de ce que j'ai

perdu. Bientôt après, mon âme se pénètre d'un sentiment plus doux, et je suis en état de m'occuper des moments de bonheur que j'ai goûtés en aimant. Toutes ces pensées qui devraient m'éloigner de vous m'en rapprochent bien vite; je sens que je vous aime, et assez pour ne pouvoir espérer de repos que dans la mort. C'est mon seul appui, le seul secours que j'attends, et dont je sens le besoin presque tous les moments de ma vie. Mon ami, vous avez mis du baume sur la petite plaie que je me suis faite hier soir, puisque vous en avez remarqué le moment. Cela prouverait la vérité de ce que disait M. d'Alembert, qu'il y a telle circonstance où la douleur n'est point douleur.

Oui, vous aurez avant minuit l'*Éloge* : je vais renvoyer chez l'archevêque de Toulouse. Bonjour encore une fois, mon ami : c'est vous qui faites ma tristesse, mon silence, mon malheur; en un mot, c'est vous qui animez mon âme et c'est elle qui m'entraîne. Je n'ose pas vous dire à quel point je vous aime.

XLII

AU MÊME

Ce mercredi, dix heures.

Vous ne vous souciez pas de me trouver encore aujourd'hui, mais je vous suis assez indifférente pour ne pas craindre de troubler les intérêts qui vous agitent. Écoutez-moi donc, et faisons l'un avec l'autre ce que proposa madame de Montespan à madame de Maintenon. Étant forcée de faire un voyage assez long avec elle tête à tête :

« *Madame,* lui dit-elle, *oublions nos haines, nos querelles, et soyons l'une à l'autre de bonne compagnie,* etc., etc... » Hé bien! je vous dis : oublions nos mécontentements mutuels, et soyez assez facile pour faire ce que je vous demande : faites-moi un petit mémoire sur *la subordination militaire,* j'en ai besoin. Je ne vous demande pas un ouvrage bien long, bien raisonné, mais *des préceptes,* des textes, enfin un résumé de ce que vous pensez sur cet objet important. Oui, c'est moi qui vous parle, et je ne suis pas folle, au moins à cet égard; ma folie est d'un genre moins sec et plus malheureux.

Bonsoir; vous étiez presque triste tantôt; j'en étais fâchée sans me le reprocher, car, comme vous savez :

Il faut se croire aimé pour se croire infidèle.

Le chevalier m'a expliqué votre tristesse, et je vous ai plaint du fond de mon cœur.

Ne me refusez pas ce que je vous demande: je vous promets, *en récompense,* ce mauvais synonyme *de pleurs* et *de larmes*; il est mauvais, mais il est d'une sensibilité qui fera couler les larmes de ce que j'aime, et il ferait pleurer d'ennui un homme d'esprit et de goût, mais aussi ce ne sont pas ces gens-là à qui j'ouvre mon âme. Bonsoir; où êtes-vous? A coup sûr, vous êtes bien; vous êtes gai, animé, intéressé, et tout entier à ce que vous voyez. Voilà ce que nous appelons être aimable par excellence. *Tancrède,* ho! cela est bien beau! il y a des vers qui retentissent jusqu'au fond de l'âme. Mais rien n'est au ton d'une âme active, souffrante et agitée: elle doit vivre sur elle-même. Adieu donc.

XLIII

AU MÊME[1]

Jeudi.

J'envoie les anciens philosophes au plus jeune de tous les philosophes ; je voudrais qu'il fît en sorte de ne pas perdre ce livre, il est devenu rare. Rendez-moi le volume où est *l'examen de Barri*, j'en ai besoin. Voyez autour de vous, je suis sûre que vous l'avez, avec différents mélanges de Voltaire. Bonjour, mon ami ; je souffre de la poitrine, et cela vient de ce que j'ai mal à l'âme. Que je suis à plaindre ! Je vous dois la vie, et je suis malheureuse. Je dois vous voir un moment ; à qui pouvez-vous en donner qui en sente le prix, qui en jouisse comme moi ?

XLIV

AU MÊME

Lundi, onze heures du soir.

Je viens de m'occuper de vous, de *vos intérêts* avec M. d'Alembert, et il me passe par la tête de vous faire une proposition folle, et c'est précisément à cause de cela que je ne désespère pas que vous l'acceptiez. Venez

1. Inédite.

demain passer la journée avec moi à la campagne ; vous comblerez de plaisir madame Le Droit, et ce n'est pas une manière de parler. Si vous êtes engagé le soir, nous reviendrons d'assez bonne heure pour que vous ne manquiez ni à votre plaisir, ni à celui de ceux qui vous attendraient. Enfin voyez si vous pouvez vous arracher à vos affaires, à vos soins, à votre dissipation, à vos rendez-vous, à l'Opéra, aux visites, au vague, au vide, en un mot à cette multitude de choses importantes auxquelles vous consacrez votre vie. Surtout, et sans doute cette recommandation est inutile et présomptueuse, ne me faites point de sacrifice ; c'est moi, au contraire, qui suis prête à les tous faire. Si vous me refusez, je vous réponds de n'en être ni étonnée, ni fâchée. Il est tout simple qu'à la veille d'un départ, tous vos moments soient engagés ; mais au moins ne perdez donc pas tous ceux que vous vouliez bien me destiner. Employez-les. Je vous rends votre soirée de demain, je me coucherai en arrivant. Mercredi, j'ai promis de passer la soirée au Ménilmontant, et si je ne suis pas trop souffrante, j'irai. Je me suis envoyée excuser cette après-dînée parce que je souffrais beaucoup, car vous croyez bien que je ne pouvais pas avoir l'espérance de vous voir. Il est bien honnête à vous de m'avoir donné quelques moments, je ne m'en étais pas flattée, et je vous en rends mille grâces, et c'est du fond de mon cœur, je vous assure. Si vous me donnez votre journée de demain, il faut être chez moi avant midi ; si, au contraire, c'est moi qui vous la donne, ne venez point du tout ; je me lève tard, je serai pressée de m'habiller, et vous ne me feriez sentir que le regret de ne pouvoir causer avec vous ; mais mercredi je serai plus heureuse puisque vous ne partez pas. Réponse, je vous en prie.

XLV

AU MÊME

Ce samedi, fin juillet 1774.

Je suis désolée, ce n'est pas de ce que vous êtes enrhumé, mais de ce que vous ferez si bien, que ce rhume deviendra une maladie. Vous devriez garder votre lit tout le jour, et vous vous proposez déjà de sortir ! En grâce, mon ami, buvez, soyez tout à fait dans votre lit, sans y lire, ni écrire. Je me reproche le mot que vous m'avez écrit, et avant que vous ayez écrit, répondu et répliqué à toutes *ces dames*, vous ne serez pas un moment au repos.

Je vous attendais depuis neuf heures ; il y avait de l'eau d'orge, de guimauve, de l'orgeat, pour vous faire prendre par force une *bavaroise* ; voilà comme cela s'appelle, et non pas de la soupe. Mon Dieu, que je voudrais être à côté de votre lit ! Je vous soignerais, jamais garde n'aurait eu tant de zèle et d'affection. Mon ami, ne sortez pas, laissez croire que vous êtes parti, et peut-être qu'avec ce ménagement vous serez assez bien pour partir demain matin. Assurément, vous n'irez pas la nuit, ce serait de la folie ; en allant coucher à Orléans, vous ne serez pas fatigué. Vous ne me dites pas si vous avez de la fièvre dans ce moment-ci ; j'enverrai savoir de vos nouvelles à une heure ; en grâce, mon ami, ne sortez point. Je saurai de vos nouvelles plusieurs fois dans la journée, et pour cela, je vais dîner chez moi, je ne sortirai qu'à neuf heures du soir. Mon ami, j'exige de vous de passer la

soirée dans votre lit ; je vous assure que si vous n'y prenez garde, vous ferez de ceci une fluxion de poitrine. Mais, sans doute, vous avez écrit à monsieur votre père : s'il vous connaît bien, il sera moins inquiet, parce qu'il ne comptera pas sur votre exactitude. Voyez que je suis dure, quel moment je prends pour vous accabler ! Oui, en vérité, vous avez tort d'être malade. Hé bien ! si vous étiez parti hier, mon inquiétude aurait-elle été fondée ? Mon ami, buvez, mais quoi ? Je crains que ces eaux n'aient trop d'activité : de la guimauve ou de l'eau d'orge. Si vous venez chez moi, vous en aurez de toute prête, mais ne venez pas, non, ne venez pas. Ménagez-vous pour ce qui vous aime avec tant de tendresse,

XLVI

AU MÊME

Ce jeudi, huit heures et demie.

Mon ami, je vous aime : je le sens, dans ce moment, d'une manière douloureuse ; votre rhume, votre poitrine font mal à mon âme : je crains, et cet affreux sentiment a été si souvent justifié, que je ne saurais me calmer. Si vous partez ce soir, vous ne dormirez point, cela vous échauffera. Mon Dieu, que ne puis-je souffrir tout ce que je crains que vous ne souffriez ! Mon ami, en changeant de chevaux à Orléans, dites-moi comment vous êtes, dites-moi si votre poitrine est déchirée. Ma tendresse, mon intérêt, ne vous laissent pas libre de négliger votre santé ; je meurs de regret en pensant que je ne vous verrai pas, que je n'ai plus de moyens de me rassurer. Je

ne vous verrai pas, je ne saurai rien de vous. Ha ! qu'il était doux de vous aimer hier, et qu'il est cruel de vous aimer aujourd'hui, demain et toujours ! Mon ami, pardonnez-moi ma faiblesse, voyez si ma superstition ne peut pas s'excuser ; c'est le *vendredi* 7 août 1772 que M. de Mora est parti de Paris ; c'est le *vendredi* 6 mai de cette année qu'il est parti de Madrid, et c'est le *vendredi* 27 mai que je l'ai perdu pour jamais. Voyez si cet horrible mot ne doit pas porter l'effroi dans mon âme, quand il se joint à l'idée de ce que j'aime plus que la vie, plus que le bonheur, plus enfin que je n'ai de mots pour l'exprimer. Mon ami, si par quelque hasard vous ne partiez que samedi, je veux vous voir demain. Quel horrible projet j'avais conçu, ne pas vous voir ! Cela serait impossible ! Vous le savez bien. Vous savez bien que quand je vous hais, c'est que je vous aime avec un degré de passion qui égare ma raison. Adieu, adieu, mon ami. jamais vous ne fûtes chéri et aimé avec autant de tendresse. Conservez-vous ; pensez que c'est me sauver la vie que de ménager votre poitrine. Demain... Cette pensée m'est affreuse. Oui, je vous aime, mille fois plus que je ne sais dire.

XLVII

LE COMTE DE GUIBERT
A MADEMOISELLE DE LESPINASSE

Ce jeudi, juillet 1774.

J'ai souvent passé deux jours loin de vous, mon amie, mais ces deux jours ne devaient pas être suivis d'une

absence de trois mois. Elle m'afflige. Je suis poursuivi de pensées tristes, et ce lieu ne les dissipe pas. Presque toutes ces pensées vous sont relatives : vous n'êtes pas heureuse, votre santé est languissante. A peine êtes-vous rattachée à la vie, vous l'êtes par un sentiment auquel vous n'avez jamais osé vous livrer tout entière, dont vos remords étouffent une partie, et que l'absence va, peut-être, tout à fait détruire. Je frémis de vous quitter dans cette situation, mais mon père m'attend ; il y a déjà quinze jours que je devrais être parti. La saison avance. Avec les séjours que je suis obligé de faire en chemin, et le projet de revenir ici à la fin d'octobre, j'aurai tout au plus deux mois à lui donner. Que tout ce temps va être long pour mes inquiétudes ! Qu'elles seront tendres et vives ! Que vos lettres me seront nécessaires ! Les miennes vous le seront-elles de même ? Je les rendrai fréquentes comme si elles vous l'étaient. Cette occupation remplira bien mal le vide affreux que va me faire votre société, votre conversation, l'habitude que j'ai si doucement contractée de vous voir presque tous les jours. Je sens que cet intérêt et l'étude suffisaient à ma vie. Mon ambition s'est éteinte auprès de vous. Vous m'avez donné des idées de repos, de gloire, de bonheur, tout opposées à celles que j'avais. Vivez, mon amie, rien ne me tiendrait lieu de vous, Jamais mon existence n'a été attachée plus fortement à aucune autre. J'ai eu des sentiments plus vifs, plus tumultueux ; je n'en ai point eu d'aussi doux et sur lesquels j'aie de même fondé mon bonheur.

Je vous quitte, je vous reviendrai ce soir. Les lettres ne partent pas aujourd'hui ; ainsi, comme je reviens demain, c'est moi-même qui vous la porterai, ou du moins qui vous l'enverrai, car je soupe dans une maison de

campagne sur le chemin, et je ne vous verrai que samedi matin. Et je pars lundi !

Mon Dieu, vous ne pouvez vous imaginer combien cette pensée m'obsède et m'attriste.

COMTE DE GUIBERT

XLVIII

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE

Ce vendredi matin, juillet 1774.

Je n'ai pas pu vous écrire hier au soir. Il était tard quand je me suis couché. Madame de M...[1] a voulu entendre relire l'*Éloge de Catinat*. Elle a vu votre adresse sur l'enveloppe qui le renfermait, et de là nous avons causé longtemps. Elle s'est plainte amèrement de mon abandon, de ma légèreté, de ces nouvelles liaisons que je formais sans cesse à ses dépens. C'est ainsi qu'on appelle la vôtre. Elle ne conçoit pas ce qui l'a rendue si vive. On lui a dit que j'allais tous les jours chez vous, que j'y passais toutes mes soirées. Ce n'est pas l'amour, ce n'est pas la jalousie qui lui font faire ces reproches, mais elle avait compté sur mon amitié, elle l'avait regardée comme le repos de son cœur, le bonheur du reste de sa vie, et elle voit que je lui échappe. Elle a été très tendre, très sensible, très intéressante, et sans que de ma part ni de la sienne il s'y soit mêlé rien qui eût rapport à nos anciens sentiments.

1. Madame de Montsauge. Cette lettre est certainement écrite de la Bretèche, habitation de madame de Montsauge, où M. de Guibert s'était rendu en quittant Paris, afin de faire ses adieux à cette dame, en cachant, bien entendu, cette visite à mademoiselle de Lespinasse.

De là, elle m'a parlé de ses affaires, de ses projets, de sa folie, de son plan de vie, de ses affections présentes et passées ; elle a été pleine de raison, de philosophie, d'esprit. Je voudrais que vous l'eussiez entendue. Je n'ai pas besoin de vous dire que je lui ai répondu sur vous comme si vous aviez dicté mes réponses. Je lui ai dit que j'avais pour vous infiniment d'amitié, qu'il était impossible de vous voir sans le plus grand intérêt, que cet intérêt était beaucoup augmenté par le bon choix de votre société, par l'excellente conversation qu'on faisait habituellement chez vous. Enfin, mon amie, vous auriez été très contente si vous m'aviez entendu. Mais cette conversation n'a pas diminué ma tristesse. Il faut se séparer de vous lundi. En voilà pour trois mois.

Je ne sais encore comment je m'en irai. Le chevalier d'Aguesseau doit venir dîner à Saint-Germain, et de là me prendre ici. S'il ne vient pas, je serai embarrassé, mais j'arriverai pourtant.

J'ai besoin de vous voir, de vous parler.

COMTE DE GUIBERT

XLIX

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE

Chartres, ce dimanche au soir 15 août 1774.

Il est dix heures, mon amie, j'arrive, je me porte bien, très bien ; je n'ai mal qu'à l'âme, et ce mal me durera jusqu'à mon retour. Votre pensée m'a occupé. Elle me suivra ainsi demain, après-demain, tous les jours. Devinez les premières lignes que j'ai lues? Trois ou quatre de

vos lettres que j'ai dans mon portefeuille et qui ont échappé à votre barbare méfiance. Je les ai gardées sans scrupule.

Quiconque est soupçonneux invite à le trahir.

J'arriverai demain soir de bonne heure à Rochambeau. Il n'y a que dix postes. Vous n'aurez cette lettre qu'après-demain, car il n'y a pas, comme vous le disiez sans le savoir, un courrier tous les jours de Chartres à Paris.

Mille amitiés à M. d'Alembert. Il est venu chez moi, l'excellent homme, au moment où j'allais partir. Il m'a trouvé dans une colère que je ne me possédais pas, parce qu'on me faisait payer quatre chevaux à ma voiture. Voilà encore un des avantages de la richesse : on ne se fâche pas de mille petites choses.

Adieu, mon amie. Je vous écrirai de Rochambeau, de Chanteloup, de partout. C'est pour moi une consolation, un plaisir, un besoin. Je compte aux mêmes titres sur votre exactitude, mais je n'en jouirai que dans huit jours.

COMTE DE GUIBERT

L

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE

Rochambeau[1], ce mardi 17 août 1774.

Je suis arrivé ici hier au soir, mon amie, bien et si bien portant qu'il ne doit vous rester aucune inquiétude.

1. Ce château, situé près de Vendôme, appartenait au comte de Rochambeau, qui fut ensuite maréchal de France.

Je n'y ai pas trouvé M. de Rochambeau. Une affaire l'a retenu à Paris, et il ne sera ici que demain. Cela est cause que je n'arriverai que jeudi à Chanteloup, et j'en suis fâché. C'est un jour de perdu, et j'en ai si peu à passer dans ma famille! Pourquoi n'appelais-je pas ainsi ceux que mon rhume m'a fait rester à Paris? C'est qu'un autre sentiment l'emportait sur l'empressement que j'avais de partir ; c'est que je vous voyais. Le devoir est bien peu de chose auprès du plaisir, et, excepté dans les grandes occasions, on est bien plus à ce qu'on aime qu'à sa famille.

Enfin, je serai jeudi au soir à Chanteloup, et ce n'est pas encore là où j'ai intérêt d'arriver, puisque je n'y trouverai pas de lettre de vous, mais à Bordeaux. Que vous seriez cruelle de ne m'y pas écrire! Que je vous saurai gré de l'effort! Faites-le, mon amie, dût votre lettre être pleine de M. de Mora. Vous savez si je trouve votre douleur juste. Répandez encore des larmes si elles vous soulagent.

J'en pourrai verser aussi en vous écrivant de ce lieu funeste : il me l'a été comme à vous. Il y a cinq ans qu'en approchant pour la première fois de cette malheureuse ville, je crus que j'en mourrais. La douleur m'étouffait. Un autre sentiment avait cependant trouvé place dans ce cœur que je croyais voué à un désespoir éternel. Mon amie, c'est que j'avais touché aux portes de la mort, c'est que n'ayant pu finir, c'est qu'ayant conservé la vie, il m'était resté avec elle la faculté d'aimer. Et depuis encore, que j'ai été entraîné, dissipé! Que j'ai oublié mon malheur!

Il faut pleurer sur la faiblesse de la nature humaine en songeant à cette inconstance, à cette instabilité universelle qui est son partage. Ainsi, peut-être il viendra un

temps où tout ce que nous aimons aujourd'hui, où tout ce qui nous reste d'intérêt sur la terre, sera anéanti ; et nous vivrons, nous survivrons.

Ah ! que la mort me frappe plutôt ! J'aime mieux laisser ma perte à pleurer que d'avoir à me consoler encore.

Quelle lettre, mon amie ! Je vais porter la tristesse dans votre âme, et ce n'est pas le sentiment que je voudrais lui communiquer.

Je vous quitte. Je vais me promener. Je vais, s'il est possible, chercher des idées plus douces. La position de ce lieu-ci est la plus étrange possible. D'un côté, la solitude la plus affreuse, des rochers suspendus sur le château, une partie du bâtiment y est taillée, des bois, une vraie Thébaïde ; de l'autre, une vue charmante, le cours du Loir, des coteaux couverts d'habitations. C'est par là que je vais aller ; et telle est encore la mobilité de notre imagination, que les objets extérieurs, les objets inanimés même, agissent sur elle et la modifient à l'infini. Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? Ah ! c'est l'un et l'autre. Tout passe, et nous-mêmes ; c'est là la vie.

Je rentre ; je relis cette lettre. J'hésite à vous l'envoyer. Je vous l'enverrai toutefois. Pourquoi vous cacherais-je un mouvement de mon âme, même ceux qu'on se dissimule ordinairement à soi-même ? Je ne voulais vous écrire rien de tout ce qui remplit cette lettre. L'idée de Bordeaux s'est présentée, et mon esprit n'a plus été que désordre et désespoir. Il s'est calmé dans ma promenade. D'autres objets l'ont occupé. J'ai plus doucement pensé à vous. J'ai vu notre amitié éternelle, et j'ai souri à cette pensée. Oui, vous me serez toujours chère ; je vous le serai toujours. Mille conformités nous unissent.

Adieu. De vos nouvelles ; dédommagez-moi de huit jours de privation. Adieu, encore une fois.

Je vous écrirai de Chanteloup, si je tombe sur le jour du courrier.

COMTE DE GUIBERT

LI

A MONSIEUR DE GUIBERT, A BORDEAUX

Jeudi au soir 25 août 1774.

Oui, mon ami, ce qui a le plus de pouvoir et le plus de force dans la nature, c'est assurément la passion ; elle vient de me faire imposer une privation, et elle me la fait supporter avec mille fois plus de courage que n'en pourraient jamais inspirer la raison et la vertu. Mais cette passion est un tyran absolu, elle ne fait aussi que des esclaves qui tour à tour haïssent et chérissent leur chaîne, et qui n'ont jamais la force de la briser. Elle me commande aujourd'hui une conduite absolument contraire à celle que je me suis imposée depuis quinze jours. Je reconnais mon inconséquence, j'en suis confuse, mais je cède au besoin de mon cœur. Je trouve de la douceur à être faible, et dussiez-vous en abuser, mon ami, je vous aimerai et je vous le dirai quelquefois avec plaisir, plus souvent avec douleur, lorsque je croirai que vous ne me répondez pas. Écoutez tout ce que j'ai souffert depuis que vous m'avez quittée. Une heure après votre départ, j'appris que vous m'aviez caché que madame de M... était partie la veille. Alors je crus que vous n'aviez retardé le vôtre que pour elle. Vous ne m'aviez pas vue la

veille, et je crus que c'est que vous aviez été trop affligé de vos adieux pour pouvoir me voir le moment d'après ; enfin que vous dirai-je ? Je vous jugeai avec une passion dont le vrai caractère est de ne jamais voir les objets tels qu'ils sont. Je vis donc et je crus tout ce qui pouvait m'affliger davantage : j'étais trompée, vous étiez coupable, vous veniez, dans le moment même, d'abuser de ma tendresse : cette pensée soulevait mon âme, irritait mon amour-propre ; je me sentais au comble du malheur, je ne pouvais plus vous aimer, j'abhorrais les moments de consolation et de plaisir que je vous devais ; vous m'aviez enlevée à la mort, la seule ressource, le seul appui que je m'étais promis, lorsque j'avais tremblé pour les jours de M. Mora ; vous m'aviez fait survivre à un malheur affreux ; vous remplissiez mon âme de remords ; vous me faisiez éprouver un plus grand mal encore, celui de vous haïr, oui, mon ami, vous haïr. J'ai été plus de huit jours animée par cet horrible sentiment. Cependant je reçus votre lettre de Chartres ; le besoin de savoir comment vous vous portiez me fit manquer à la résolution que j'avais prise de ne plus ouvrir vos lettres. Vous me disiez que vous vous portiez bien ; vous m'appreniez que vous aviez, malgré ma volonté, quelques-unes de mes lettres, et vous citiez un vers de *Zaïre* qui semblait braver mon malheur ; et puis, — ce qu'il y avait de sensible, — les regrets qu'il y avait dans cette lettre me parurent vagues et plutôt pour épancher votre âme que pour toucher la mienne. En un mot, je fis du poison de tout ce que vous me disiez, et je formai plus que jamais le projet de ne vous pas aimer, et de ne plus ouvrir vos lettres.

Je l'ai tenue, cette résolution qui a déchiré mon cœur, qui m'a rendue malade. Depuis votre départ, je suis

changée et abattue comme si j'avais eu une grande maladie. En effet, cette fièvre de l'âme qui va jusqu'au délire, est une cruelle maladie; il n'y a point de corps assez robuste pour résister à une telle souffrance. Mon ami, plaignez-moi, vous m'avez fait mal. Je ne reçus votre lettre de Rochambeau que samedi; je ne l'ouvris pas et en la mettant dans mon portefeuille j'eus un violent battement de cœur; mais je me commandai d'être forte, et je le fus. Ce qu'il m'en a coûté pour garder cette lettre ! Ce que j'ai lu de fois l'adresse ! Ce que je l'ai eue de temps dans mes mains ! La nuit même j'avais besoin de la toucher ; dans l'excès de la faiblesse, je me disais que j'étais forte, que je résistais au plus grand bien, au plus grand plaisir; et voyez quel genre de folie ! Je vous aimais avec plus d'activité que jamais. Rien, pendant six jours, n'a pu me distraire de cette lettre cachetée; si je l'avais ouverte au moment où je l'avais reçue, l'impression n'aurait été ni si vive, ni si profonde. Enfin, enfin hier, abîmée de tristesse, ne voyant point arriver de lettre de Chanteloup, d'où vous m'aviez promis de m'écrire, je fus frappée de l'idée que vous étiez peut-être malade à Rochambeau, et sans savoir ce que je faisais, ni à quoi je cédais, votre lettre était lue, relue, mouillée de mes larmes, avant que j'eusse pensé que je ne devais pas la lire. Ha ! mon ami, combien j'aurais perdu ! J'adore votre sensibilité ; ce que vous dites de Bordeaux, a fait saigner une plaie qui n'était pas fermée, qui ne le sera jamais. Non, ma vie ne sera pas assez longue pour regretter et chérir l'homme le plus sensible et le plus vertueux qui existât jamais. Quelle affreuse pensée ! J'ai troublé ses derniers jours : en craignant d'avoir à se plaindre de moi, il exposait sa vie pour moi, et son der-

nier mouvement a été une action de tendresse et de passion. Je ne sais si je retrouverai jamais la force de relire ses derniers mots ; si je ne vous avais aimé, mon ami, ils auraient suffi pour me tuer : j'en frémis encore, je les vois ; et c'est vous qui m'avez rendue coupable ! C'est vous qui faites que je vis, c'est vous qui portez le trouble dans mon âme, c'est vous enfin que j'aime, que je hais, et qui déchirez et charmez tour à tour un cœur qui est tout à vous. Mon Dieu, ne craignez pas d'être triste avec moi ; c'est mon ton, c'est mon existence que la tristesse. Vous seul, oui, vous seul avez le pouvoir de changer ma disposition ; votre présence ne me laisse ni souvenir, ni douleur : j'ai éprouvé que vous faisiez diversion aux maux physiques. Je vous aime, et toutes mes facultés sont employées et charmées lorsque je vous vois.

Vendredi matin.

Mon ami, je fus interrompue hier. Il y a tant de nouvelles, tant de mouvements, tant de joie, qu'on ne sait auquel entendre. Je voudrais bien être bien aise, et cela m'est impossible. Il y a quelques mois que j'aurais été transportée et du bien qu'il y a à espérer, et du mal dont on est délivré ; actuellement, je ne suis que par la pensée et par la réflexion au ton de tout ce que je vois et de tout ce que j'entends. Vous savez que M. Turgot est contrôleur général ; il est entré dans le Conseil ; M. d'Angiviller a les bâtiments ; M. de Miromesnil est garde des sceaux ; M. le chancelier est exilé en Normandie ; M. de Sartine a la Marine, et l'on dit que ce n'est qu'en attendant le département de M. de la Vrillière ;

M. Lenoir est lieutenant de police ; M. de Fitz-James ne va pas en Bretagne, c'est M. le duc de Penthièvre qui va tenir les États avec M. de Fourqueux. Mais en vérité, me voilà aussi piquante que M. Marin, à qui on ôte la *Gazette* pour la donner à un abbé Aubert, qui a fait de mauvaises fables. Pour n'y plus revenir, il faut ajouter que le baron de Breteuil va à Vienne, et M. de la Vauguyon à Naples : ce choix-là est fort désapprouvé. A présent, passons aux nouvelles de société. M. d'Alembert a eu hier le plus grand succès à l'Académie ; je n'en ai pas été témoin, j'étais trop souffrante : je n'ai tout juste de force que ce qu'il faut pour être sur mon fauteuil. Il a lu l'*Éloge de Despréaux* et des anecdotes de Fénelon, qu'on dit ravissantes. Je n'ai pas voulu les entendre ces jours passés ; je n'avais dans la tête que la lettre que je ne lisais pas. Il faut du calme pour écouter : aussi j'écoute bien peu. Mon ami, on imprime une vie de Catinat ; l'auteur est un M. Turpin qui a fait la vie du Grand Condé. M. d'Alembert a lu cette vie, et selon ce qu'il dit, cela n'ôtera ni le piquant, ni le mérite de votre *Éloge* ; cependant dès qu'elle paraîtra, je vous l'enverrai.

J'ai vu, j'ai beaucoup vu madame de Boufflers depuis votre départ, et je vais bien humilier ou bien exalter votre vanité, en vous disant qu'elle ne vous a pas nommé. Si cela est naturel, cela est bien froid ; s'il y a du projet, cela est bien vif. Cependant je dois ajouter, pour *étouffer votre amour-propre,* qu'elle me paraît bien occupée de faire effet sur le comte de Crillon. Nous avons passé une soirée avec elle, nous avons été à la foire ensemble, elle est venue chez moi, nous devons aller au catafalque ensemble, et cet *ensemble,* c'est toujours le comte de Crillon. Mais ce qui n'est que pour

moi, ce sont des ananas excellents, et une lettre de quatre pages sur les affaires présentes, sur la gloire dont s'est couvert M. le prince de Conti, sur sa belle-fille, et puis des louanges très flatteuses pour moi, enfin je vous ferai mourir de jalousie quelque jour en vous lisant tout cela ; mais jusque-là, vous allez tant faire de coquetteries, tant plaire, tant séduire, que tous mes succès ne seront plus rien et qu'il faudra redevenir *Gros Jean comme devant*. Mais vraiment je ne veux pas oublier l'important : c'est qu'on a tant et tant parlé à M. Turgot de l'affaire qui vous intéresse, que son dernier mot fut d'éclater de rire, et de dire : « Voilà au moins la dixième fois que l'on me parle de M. de Guibert ; assurément, je ne l'ai ni oublié, ni négligé. » Voilà tout ce que j'en sais. Hier, je lui ai écrit comme au contrôleur-général, et je lui ai encore dit de me mander s'il fallait s'adresser à M. de Sartine pour l'affaire qui intéressait M. de Guibert. J'attends sa réponse. Mon ami, s'il s'agissait de vous tirer de la Bastille, je n'y aurais pas mis plus de suite, ni *guère* plus d'intérêt.

Vous croyez bien qu'au travers de cette Saint-Barthélemy de ministres, il n'est plus question de la lettre de ce théologien. Voltaire en a écrit à tout le monde ; il l'a louée comme il se louait dans les vers de M. de Schomberg, et puis, il se meurt de peur ; cela lui fait dire cent impertinences plus plates, plus ridicules qu'on ne peut l'exprimer. Mon Dieu, quel dommage que tant d'esprit, de talents et même de génie, soient gâtés par tant de petitesse et de bassesse ! C'est en vérité, M. d'Alembert qui est le premier homme de lettres ; il les honore à tous égards.

Mon ami, pourquoi ne m'avez-vous pas écrit de Chanteloup? Est-ce que déjà vous n'aviez plus rien à me dire?

La poste part tous les jours, et puis, qu'importe, la lettre reste à la poste, et l'on n'est pas un siècle privé du plaisir de parler à ce qui nous aime ; car remarquez que je n'ose pas dire *à ce qu'on aime*. Si vous êtes arrivé mardi après le courrier de Bordeaux, il faudra attendre jusqu'à mercredi ; et c'est me mettre dans les limbes, après m'avoir mise quinze jours en enfer.

Si vous recevez cette lettre à Bordeaux, comme je n'en doute pas, je me rétracte, et je vous demande d'aller voir ce consul : je saurai peut-être de nouveaux détails ; je saurai s'il a été chargé nommément de renvoyer une espèce de coffre-fort où étaient enfermées mes lettres[1] ; il vous dira peut-être qu'il a vu brûler des papiers : en un mot, il vous parlera de la plus aimable, de la plus intéressante créature, que j'aurais dû aimer uniquement, et que je n'aurais jamais offensée, si, par une fatalité que je déteste, je pouvais échapper à quelque genre de malheur. Il n'y en a point que je n'aie éprouvé.

Quelque jour, mon ami, je vous conterai des choses qu'on ne trouve point dans les romans de Prévost ni dans Richardson : mon histoire est un composé de circonstances si funestes, si atroces, que cela m'a prouvé que le vrai n'est souvent pas vraisemblable. Les héroïnes de roman ont peu de chose à dire de leur éducation ; la mienne mériterait d'être écrite par sa singularité. Quelque soirée, cet hiver, quand nous serons bien tristes, bien tournés à la réflexion, je vous donnerai le passe-temps d'entendre un récit qui vous intéresserait, si vous le trouviez dans un livre, mais qui vous fera concevoir une

1. Toujours cette préoccupation pour ses lettres, qui poursuivait partout mademoiselle de Lespinasse, aussi bien, voyons-nous ici, pour celles adressées à M. de Mora que pour celles écrites à M. de Guibert.

grande horreur pour l'espèce humaine. Combien les hommes sont cruels! Les tigres sont de bonnes gens auprès d'eux. Je devais naturellement me dévouer à haïr; j'ai mal rempli ma destinée : j'ai beaucoup aimé et bien peu haï. Mon Dieu, mon ami, j'ai cent ans : cette vie qui paraît si uniforme, si monotone, a été en proie à tous les malheurs, et en butte à toutes les vilaines passions qui animent les malhonnêtes gens. Mais où vais-je m'égarer! Tout entière à vous que j'aime, qui soutenez, qui défendez ma vie, pourquoi vais-je jeter les yeux sur tous les objets qui me l'ont fait détester?

Je ne fermerai ma lettre qu'après l'arrivée du facteur. Que je serai comblée de plaisir s'il m'apporte une lettre de vous! Mais vous serez arrivé trop tard; vous ne faites rien à temps ; ce que vous ne voyez pas existe à peine pour vous. Enfin vous êtes justement comme il faut pour faire le tourment d'une âme sensible, et moi je suis justement tout ce qu'il faut pour prouver que la folie n'exclut pas l'imbécillité. Figurez-vous que je vous parle comme si j'étais à samedi; j'attends le facteur qui n'arrivera que demain, et ce n'est pas votre faute, mon ami: ce n'est pas la mienne non plus, si ma tête est troublée, si le besoin que j'ai d'être consolée me fait perdre l'ordre et la mesure du temps. Hélas! je ne sais s'il n'aurait pas mieux valu ne pas vous connaître, ne pas vous aimer. Il y a trois mois que je serais comme si j'étais il y a cent ans : je ne souffrirais point, je n'aurai besoin ni de vous, ni de vos lettres... Mais n'êtes-vous pas assommé par la longueur de celle-ci? Mon ami, accoutumez-vous à cette importunité.

JULIE DE LESPINASSE

LII

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE

Bordeaux, ce jeudi matin, août 1774.

Me voilà encore. Je viens répondre à toutes les choses indifférentes qui remplissent deux pages de votre lettre, et dont je vous remercie cependant.

Toutes ces nouvelles ont été reçues ici avec transport. Je suis comblé de M. Turgot au Conseil et au Contrôle général, car je ne suis point piqué qu'il ne m'ait pas répondu. Tant mieux s'il a fait quelque chose pour ce malheureux officier : vous savez la source de l'intérêt que j'y prends, et je vous remercie de celui qu'il vous a communiqué. J'ai eu tort de comprendre dans les choses indifférentes, et j'en retire un seul article, celui de M. d'Alembert. J'étais assuré du succès de *l'Éloge de Despréaux*. Vous avez bien raison : il est le premier de nos philosophes, le premier de nos gens de lettres, parce que lui seul joint au génie une constance de principes, une pratique de philosophie, un désintéressement, une élévation, une bonté tels que je n'en connais point.

C'est sans doute parce que je ne trouve dans Voltaire aucune de ces vertus que je ne puis être son admirateur avec enthousiasme. Le mépris profond que j'ai pour son âme est la source de l'inclinaison secrète que j'ai même à ne pas rendre quelquefois justice à ses talents. Mais que me mandez-vous donc de cette *Lettre d'un Théologien* ? Pourquoi Voltaire se meurt-il de peur ? Est-ce qu'il craint qu'on la lui attribue ? Sa vanité pourrait accepter le présent.

En effet, je crois que je suis fort mal avec madame de Boufflers. Je lui écris par ce courrier: je lui parle du triomphe, de la gloire de M. le prince de Conti. Je lui écris, et en voilà peut-être jusqu'à mon retour, car je ne sens ni besoin, ni attrait qui me porte vers elle.

Mille choses tendres au comte de Crillon. Mes compliments à M. de Vaines et aux personnes de votre société qui veulent bien se souvenir de moi ; à M. le comte d'Anlezi, à M. de Saint-Chamans que vous allez bientôt revoir, au chevalier de Chastellux. Vous possédez sans doute actuellement la duchesse de Châtillon ; elle vous aime bien tendrement, et cela me fait désirer qu'elle veuille bien conserver quelque mémoire de moi. Plus que tout ce que vous direz là de ma part à M. d'Alembert ; je l'embrasse de tout mon cœur.

Je suis fâché de cette *Vie de Catinat*. Cela m'obligera peut-être à des changements. Cela ôtera à mon *Éloge* le piquant de la nouveauté. Il n'y avait rien d'écrit sur lui.

Je suis occupé des *Gracques*[1] autant que ma mauvaise tête en est capable. Je commence le second acte et je suis parfaitement content du premier. Les plus grandes richesses se présentent à moi dans ce sujet. Il y en a qui vous tourneront la tête. Voyez avec quelle confiance je vous ai parlé ! Cela serait de la sottise, si ce n'était pas à vous que je parle.

Je suis encore ici pour trois ou quatre jours. Je comptais en partir aujourd'hui ; mais la duchesse de Gramont y arrive lundi pour dîner. Elle loge chez mes parents ; ils ont exigé que je restasse. Je reste donc jus-

1. M. de Guibert a composé trois tragédies : *le Connétable de Bourbon, les Gracques, Anne de Boleyn. — Le Connétable de Bourbon* fut seul représenté.

qu'à mardi matin. J'arriverai au plus tard, le mercredi chez mon père. J'espère y trouver de vos nouvelles.

Adieu, mon amie. L'heure du courrier me presse. Je vous aime. A travers ma folie, mon inconséquence, je sens bien véritablement que mon cœur n'a pas de lien plus intime et plus vif.

Par Languedoc, et cela fait gagner un jour.

COMTE DE GUIBERT

LIII

A MONSIEUR DE GUIBERT

Samedi au soir 27 août 1774.

Mon ami, je n'ai point eu de vos nouvelles. Je m'étais dit cent fois : il sera arrivé trop tard ; il n'aura pas songé au prix d'une heure pour moi, cela fait la différence de quatre jours ; me voilà renvoyée à mercredi. Hé bien, le soin que j'ai eu pour ne pas appuyer mon âme sur cette espérance ne m'a servi de rien ; le courrier est arrivé. J'ai eu trois lettres que je ne pouvais pas lire, parce que la vôtre me manquait. Mon Dieu, vous n'êtes ni assez heureux, ni assez malheureux pour éprouver un pareil sentiment. Mon ami, si je n'ai pas de vos nouvelles mercredi, je ne vous écris plus. Vous avez déjà un tort, deux torts, vous en aurez mille, mais je vous déclare que je ne vous en pardonnerai point, et que je ne vous en aimerai pas moins. Vous voyez bien que je vous dis là l'impossible, la logique du cœur est absurde. Au nom de Dieu, faites que je ne raisonne jamais plus juste.

Que vous manquez bien dans ce moment-ci! L'ivresse est générale, mon ami. Il y a cette différence entre ma disposition et celle de tout ce que je vois, qu'ils sont transportés de joie du bonheur qu'ils espèrent, et moi je ne fais que respirer du malheur dont nous sommes délivrés. Mon Dieu, mon âme n'atteint pas à la joie, elle est remplie par des regrets et par des souvenirs déchirants, elle est animée par un sentiment qui la trouble, qui lui donne souvent des mouvements violents, et qui ne lui promet que bien rarement du plaisir. Dans cet état, la joie publique ne se fait sentir que par la pensée et la réflexion, et les plaisirs raisonnables sont si modérés! Mes amis sont mécontents de ce qu'ils ne peuvent pas m'entraîner : j'en suis bien fâchée, leur dis-je, mais je n'ai plus la force d'être bien aise. Cependant je suis bien contente de ce que M. Turgot a déjà renvoyé un fripon : c'était le chancelier de l'affaire des bleds, M. de Saint-Prix ; il a fait bâtir une insolente maison, avec les pierres de laquelle il mériterait d'être lapidé. Mon ami, je veux vous dire le compliment des poissardes au Roi, le jour de la saint Louis : « Sire, je venons faire compliment à Votre Majesté de la *chasse* qu'elle a faite hier ; jamais votre grand-père n'en a fait une si bonne. » Mais lisez, lisez tout de suite la première scène du troisième acte d'*Esther*, entre Aman et sa femme ; vers le milieu, vous y trouverez un dialogue entre le chancelier et son confident Lebrun, comme si on l'avait fait exprès. Le comte de Crillon, qui est à Montigny, m'a écrit un hymne patriotique, trois pages de transport ; c'est beaucoup. Qu'ils sont heureux! L'espérance les conserve jeunes. Hélas, qu'on est vieux quand on l'a perdue, ou qu'il n'en reste tout juste que pour échapper au désespoir!

Dites-moi donc si vous avez fait bien des vers, si vous vous accoutumez à vous hâter lentement, si vous vous résoudrez à faire comme Racine, qui faisait difficilement des vers. Mon ami, je vous impose le plaisir de lire, de relire tous les matins une scène de cette musique divine, et puis vous vous promènerez, vous ferez des vers, et avec le talent que la nature vous a donné de penser et de sentir fortement, je vous réponds que vous ferez de très beaux vers. Mais de quoi je m'avise ! De conseiller, qui ? Un homme qui a un grand mépris pour mon goût, qui me croit assez bête, qui ne m'a jamais vue en mesure sur rien et qui, en me jugeant ainsi, pourrait bien n'être qu'en mesure, et marquer autant de justesse que de justice.

Adieu, mon ami ; si vous m'aimiez, je ne serais pas si modeste, je croirais n'avoir rien à envier dans la nature. Je vous ai écrit hier un volume à *Bordeaux*. Ce mot m'est effroyable ; il touche la corde sensible et douloureuse de mon âme. Adieu, adieu.

LIV

A MONSIEUR DE GUIBERT, COLONEL DE LA LÉGION CORSE, A MONTAUBAN-EN-QUERCY

Ce lundi 29 août 1774.

Vous savez que M. Turgot est contrôleur général ; mais ce que vous ne savez pas, c'est la conversation qu'il a eue à ce sujet avec le Roi. Il avait eu quelque peine à accepter le contrôle, lorsque M. de Maurepas le lui proposa de la part du Roi. Lorsqu'il alla remercier le Roi, le Roi lui dit : *Vous ne vouliez*

donc pas être contrôleur général? — Sire, lui dit M. Turgot, *j'avoue à Votre Majesté que j'aurais préféré le ministère de la marine, parce que c'est une place plus sûre et où j'étais plus certain de faire le bien; mais dans ce moment-ci, ce n'est pas au Roi que je me donne, c'est à l'honnête homme.* Le Roi lui prit les deux mains et lui dit : *Vous ne serez point trompé.* M. Turgot ajouta : *Sire, je dois représenter à Votre Majesté la nécessité de l'économie dont elle doit la première donner l'exemple. M. l'abbé Terray l'a sans doute déjà dit à Votre Majesté. — Oui,* répondit le Roi, *il me l'a dit, mais il ne me l'a pas dit comme vous.* Et tout cela, c'est comme si vous l'aviez entendu, parce que M. Turgot n'ajoute pas un mot à la vérité. Ce mouvement de l'âme de la part du Roi fait toute l'espérance de M. Turgot, et je crois que vous en prendriez comme lui. M. de Vaines a la place de M. Leclerc, mais il n'en aura pas le faste : point de jeu, point de valets de chambre, point d'audience, en un mot, la plus grande simplicité, c'est-à-dire au ton de M. Turgot. Oui, je vous le répète, vous manquez bien ici. Vous auriez partagé les transports. On commence à avoir besoin de se taire pour se recueillir et pour penser à tout le bien qu'on attend. Reste actuellement l'intérêt personnel qu'il faut bien compter pour quelque chose.

Le chevalier d'Aguesseau vient de contenter le mien et de le choquer tout à la fois. Il sait que vous avez été vingt-quatre heures à Chanteloup, que vous vous portez bien, et que vous êtes arrivé à Bordeaux le 22. D'après cela, il est tout simple que vos amis aient eu de vos nouvelles le samedi 27. Je ne me plains point de la préférence que vous leur avez donnée ; mais, mon ami, il me serait doux d'avoir à me louer de vous, et d'avoir à

vous remercier d'un soin que j'aurais si bien senti, et dont mon âme avait besoin. Adieu, voilà trois lettres en bien peu de temps ; si je n'en ai pas de vous mercredi, je crois que je pourrai me taire. Tous mes amis m'ont demandé de vos nouvelles avec intérêt, M. d'Alembert surtout.

Je crois ne vous avoir pas dit le succès que le chevalier de Chastellux a eu dans un voyage de quatre jours qu'il vient de faire à Villers-Cotterets. Il y a fait six lectures ; il n'avait que quatre pièces, mais il a répété la lecture de deux. Il croit que *les Prétentions* n'ont pas été senties. J'en ai grondé l'archevêque de Toulouse qui était un des auditeurs. Si vous saviez comme il s'est justifié, c'est à faire mourir de rire. Le chevalier m'a raconté avec naïveté ses succès ; j'en ai joui, mais je suis fâchée du mauvais visage qu'il a : je crois sa santé bien menacée. M. Watelet est assez malade de la poitrine, il est au lait d'ânesse.

Je suis fort souffrante ces jours-ci, mais c'est presque mon état habituel ; la durée des maux ôte jusqu'à la consolation de s'en plaindre. Adieu, encore une fois.

Est-ce que je ne vous aurais pas dit que j'ai entendu chanter Millico? C'est un Italien. Jamais, non jamais on n'a réussi la perfection du chant avec tant de sensibilité et d'expression. Quelles larmes il fait verser ! Quel trouble il porte dans l'âme ! J'étais bouleversée ; jamais rien ne m'a laissé une impression plus profonde, plus sensible, plus déchirante même ; mais j'aurais voulu l'entendre jusqu'à en mourir. Oh ! que cette mort eût été préférable à la vie !

LV

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE,
RUE SAINT-DOMINIQUE,
VIS-A-VIS BELLECHASSE, FAUBOURG SAINT-GERMAIN

Bordeaux, ce samedi 27 août 1774.

Il ne faut donc plus rien attendre de vous, pas même ce que doivent l'amitié et la simple honnêteté.

Je vous ai écrit de Chartres et de Rochambeau. Je vous ai écrit du fond de mon âme, et elle était certainement pénétrée de regrets de notre séparation. Vous m'avez adressé ici une page froide et sèche, telle qu'on l'écrit à un homme avec lequel on veut rompre tout commerce. Il y a eu deux courriers depuis, et vous ne m'avez pas donné signe de vie! J'ai attendu celui d'aujourd'hui pour voir si vous mettriez le comble à votre injustice. Vous l'avez mis.

J'ai là une longue lettre que je vous avais écrite ces jours derniers, et où vous verriez si, en effet, vous m'êtes indifférente, si je suis, ainsi que vous m'en soupçonnez, le plus faux et le plus malhonnête des hommes; je ne vous l'enverrai pas. Elle resterait sans réponse et peut-être ne ferait que vous aigrir. Votre âme est tellement disposée à mon égard, que je n'en dois plus attendre que des offenses et des injustices.

Quand vous voudrez de sang-froid vous rappeler toute ma conduite, vous verrez que je ne suis ni aussi *faux*, ni aussi *malhonnête* qu'il vous plaît de me supposer. J'ai été entraîné vers vous, et en même temps

que je l'étais, je ne vous ai pas caché ce qui m'attachait, me ramenait malgré moi à un autre objet[1]. Vous avez vu mes combats, mes regrets, mes déchirements. Cette malheureuse position m'a souvent forcé à des réticences, à des mensonges, si vous voulez les appeler ainsi, dont le principe n'a jamais été que de la délicatesse et mon sentiment pour vous. J'aurais cru mériter votre indulgence, et non pas vous faire *horreur*. Il y a ainsi dans votre dernière lettre des expressions qui ont dû me révolter. Mais je suis encore plus sensible à votre silence, à cet abandon de l'indifférence, de la haine, du mépris, que vous semblez vouloir établir entre vous et moi. Je ne compte pas plus trouver de vos nouvelles à Montauban que je n'en ai eu ici. Je partirai mercredi après le courrier pour m'y rendre. Il m'arrive ce que j'avais si tristement et si souvent prévu : vous finissez par me haïr. Ma consolation serait de ne pas l'avoir mérité, si le sentiment que je conserve pour vous me laissait susceptible d'en goûter.

LVI

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE

Bordeaux, ce mercredi 31 août 1774.

Une lettre de vous, mon amie! Je n'en attendais plus. L'adresse même, écrite de la main de M. d'Alembert, m'a fait croire que c'était lui qui m'écrivait. Je me suis trompé. Je vous remercie avec transport ; je vous

1. Madame de Montsauge.

demande pardon à mon tour. Je vous ai offensée : je vous ai écrit par le dernier courrier la lettre la plus sèche, la plus injurieuse peut-être ; mais non, elle ne devait pas l'être, j'étais plus affligé que blessé, et le sentiment conserve dans ses reproches un ton de sensibilité qui ne peut jamais offenser.

Je n'attendais pas de vos lettres, et j'en attendais. C'était un de ces mélanges de mouvements et d'espoirs opposés que vous connaissez. On remet ici les lettres à huit heures du matin, et je les comptais depuis cinq heures. Elles sont arrivées, et jugez de ce qui s'est passé en moi : il n'y en avait point de vous.

J'étais désespéré, bouleversé. Je vous haïssais, et ensuite je vous plaignais ; j'imaginais que vous n'aviez pas voulu m'écrire à Bordeaux, que vos lettres m'attendaient peut-être à Montauban. J'étais fâché d'avoir été obligé de prolonger mon séjour ici. Un moment après, je trouvais cette délicatesse qui vous aurait fait résoudre bien étrange, bien contradictoire avec tous vos mouvements envers moi. Je la trouvais surtout bien froide, bien dénuée de passion. Enfin ceci était fait. Je vous jugeais, je vous condamnais sur cela pour la vie. Je voulais cependant vous écrire encore, j'y étais décidé, et je ne sais ce que je vous aurais mandé.

Il était onze heures, on m'a apporté une lettre qui était restée dans le paquet, et cette lettre était la vôtre. Ah ! mon amie, qu'elle m'a touché, profondément touché ! Que je suis fâché de tout le mal que je vous ai fait ! Je vous en ai fait : je ne prétends pas me justifier.

Je vous ai caché que madame de M... était partie le samedi au soir pour la Bretèche, que je l'avais vue. En effet, elle partit à neuf heures du soir. Je restai jusqu'à cette heure-là avec elle, et, vous l'avez deviné, je ne

voulus pas en la quittant aller chez vous; je rentrai chez moi. Je m'étais séparé d'elle avec attendrissement, et cette émotion était venue d'elle. Quelques larmes avaient mouillé ses yeux. Ce n'est plus que de l'amitié, me disait-elle, qui l'agitait ainsi, mais c'est de l'amitié vive, tendre, telle qu'elle aurait une peine mortelle si je pouvais jamais l'oublier, et elle craignait que cela ne fût bien avancé : elle me reprochait tant de liaisons qui m'éloignaient d'elle ; elle me citait la nôtre. Je suis rentré chez moi agité de cette séparation, incapable d'aller chez vous, incapable d'être ailleurs qu'avec moi-même. J'ai passé une partie de la nuit à m'examiner et à ne pas me concevoir, à sentir que je n'étais pas guéri, et que cependant vous m'étiez chère.

J'ai été le lendemain matin chez vous, résolu de vous avouer comment ma soirée s'était passée; je vous ai vue, et vous m'avez entraîné; je n'ai pas eu la force de vous parler. Je n'ai été qu'au regret de vous quitter, et au sentiment dont vous me remplissiez. Je suis parti, et j'ai cru que de Chartres j'aurais plus de force; je ne l'ai pas eue. Voilà mes torts, voilà mon mensonge.

Ah! croyez qu'il m'a bien coûté à commettre! Je ne suis pas né pour lui. Mais quel labyrinthe que mon cœur! Quel dédale malheureux! Comment vous le faire parcourir? Comment vous en donner le fil? Il m'échappe sans cesse à moi-même. Remarquez, mon amie, que les mensonges dans lesquels vous m'avez surpris quelquefois ne sont jamais ceux d'un cœur qui y est accoutumé. Ce sont presque toujours des réticences plutôt que des mensonges, ou, ils sont faits avec tant de maladresse et d'embarras, que mon visage et le fond de ma pensée font en même temps réparation à la vérité. Ah! si vous saviez combien je me déteste quand j'ai des torts

envers vous! Combien ils me pèsent! Combien je voudrais que mon âme fût assez libre, assez pure, assez conséquente, pour se montrer à vous à toute heure, à tout instant!

Eh, grands dieux! n'y a-t-il pas entre votre situation et la mienne des rapports qui doivent exciter votre indulgence? Vous m'aimez, et votre âme est remplie de M. de Mora. Si je vous proposais de vous détacher de son souvenir, ce serait vous arracher la vie.

Mon amie, nous sommes, vous et moi, d'étranges exemples de l'activité du cœur humain. Votre lettre m'a touché, m'a attendri jusqu'aux larmes, et le moment d'auparavant, je venais d'en répandre, sur quel objet, mon Dieu... sur une... [1]

LVII

A MONSIEUR LE COMTE DE GUIBERT [2]

Samedi matin 3 septembre 1774.

Ce n'est assurément pas cette page *sèche* et *froide*, à laquelle vous répondez, que je me reproche; elle était l'expression juste du sentiment qui m'animait alors, et qui, j'espère, ne m'abandonnera plus. Ce que je me reproche, ce que je déteste, ce qui me rend méprisable à mes yeux, c'est l'excès de faiblesse qui m'a encore entraînée vers vous. J'ai prononcé que je vous aimais, j'y ai trouvé du plaisir; quel funeste poison! Malheu-

1. Le reste de la lettre manque.

2. Inédite.

reuse que je suis, me voilà condamnée à gémir et à ne jeter les yeux qu'avec horreur sur le temps qui s'est écoulé depuis le moment où je vous ai vu pour la première fois. En effet, sans vous, je n'aurais pas connu le plus cruel des tourments : le remords. Sans vous, peut-être, je ne serais pas livrée aux regrets les plus déchirants, je ne serais pas condamnée à verser des larmes de sang sur le souvenir d'un ami dont j'ai à me reprocher d'avoir troublé les derniers jours. Le poison que vous versiez dans mon âme, je le reportais dans la sienne. Il a connu pour la première fois le doute : il passait de l'inquiétude à la crainte ; ses lettres, ainsi que son cœur, étaient remplies de trouble et de douleur. Et c'est vous qui avez fait le mal le plus cruel à l'homme le plus vertueux, et qui méritait le plus d'être aimé. Ho ! jusqu'à quel point vous m'aviez égarée et jetée au delà des bornes de la vertu et même de tout intérêt personnel ! Oui, je m'en souviens, j'avais osé concevoir l'abominable projet, j'avais formé la résolution de porter la mort dans le sein de mon ami, de l'abandonner, de cesser de l'aimer comme il voulait l'être, comme il méritait de l'être ! Et ce sacrifice, mon Dieu, quel en était l'objet ? Un homme qui n'a jamais été à moi, et qui est assez cruel et assez malhonnête pour me dire qu'il m'a faite sa victime sans m'aimer ! Après avoir trahi la vérité, après m'avoir trompée mille fois, il prend un plaisir barbare à me prononcer une vérité qui m'avilit et qui me désespère. Ciel, n'y a-t-il donc point de vengeance ! Faut-il seulement se borner à haïr et à mourir ! Vous n'avez donc eu le pouvoir de me retenir à la vie que pour m'en mieux faire sentir toute l'horreur ? Je mourais pour M. de Mora, et vous m'avez fait vivre pour vous : mon crime était expié en ne lui sur-

vivant pas, mais le vôtre n'était pas achevé : il fallait combler mon malheur. Hé bien, soyez content, il n'y manque rien ; j'ai rendu malheureux un homme qui ne vivait que pour moi ; il a risqué sa vie, il s'est arraché à une famille, à des amis qui l'adoraient : il venait, disait-il, réchauffer un cœur que l'absence avait refroidi, ranimer une âme que le malheur avait rebutée, et ce projet lui a donné la force de venir mourir à Bordeaux. Et c'est moi, ou plutôt c'est vous, qui avez prononcé son arrêt. Je ne saurais me le dissimuler : votre présence, le besoin que j'avais de vous aimer, m'ont détournée de cette affreuse vérité ; je la portais au fond de mon âme, elle en était souvent déchirée ; mais, je vous voyais, je vous aimais, je me trompais sur vous, je me trompais sur moi-même : je n'espérais plus ni au repos, ni au bonheur, mais en vous revoyant je trouvais le plaisir, et avec ce charme j'adoucissais mes regrets, et j'apaisais le cri de ma conscience. Cet état devait s'évanouir bien vite ; il tenait à une illusion que je sentais qui m'échappait en jouissant même. Pour me justifier à moi-même, il avait fallu me dire que, si j'avais été entraînée par vos agréments, je serais attachée par votre honnêteté, par votre vertu. En vous faisant sur ce modèle, je restais faible et infidèle, mais j'étais moins coupable et je n'avais plus que le malheur attaché à une perte irréparable ; les reproches que je me faisais devaient être calmés par votre sentiment.

Voilà le prestige qui me défend, qui me soutient depuis trois mois. Vous n'avez pas voulu me le laisser ; vous étiez pressé de retrouver cette partie de votre liberté que vous aviez sacrifiée au besoin de me tromper : tout mon sentiment ne vous dédommageait pas de la tâche que vous vous étiez imposée ; il n'importe à quel

prix vous avez voulu m'éclairer, et, en me réduisant au comble du malheur, en ne me laissant que la ressource du désespoir, vous dites que je vous dois de l'*indulgence*; vous vantez la *délicatesse* de votre sentiment qui vous faisait me tromper et mentir du matin au soir! Ha! mon Dieu, qu'il m'est cruel d'entendre une justification qui est un outrage de plus pour moi! Cette passion que vous prétendez qui vous ramène toujours à un objet qui y répond si peu, cette passion si forte, si involontaire, vous a pourtant permis d'assurer à quelqu'un que vous n'étiez plus amoureux de cette femme, et que vous aviez l'âme si libre, si dégagée de tout sentiment, que votre désir le plus vif actuellement était de vous marier. Comment accordez-vous tout cela? N'est-ce que de la mobilité, ou cela n'irait-il pas jusqu'à la fausseté? Je ne cherche point à vous ménager; je veux du moins goûter la satisfaction de vous prononcer toute ma pensée; je n'ai rien à perdre vis-à-vis de vous, et de plus, je ne voudrais rien conserver. Ainsi, je suppose le pis. Je le vois, je le crois, et je suis assez forte pour le supporter. Perdez donc cette lettre, suivant votre usage, ou gardez-la, si vous l'aimez mieux, pour la lire à cet objet qui vous est si cher, et avec qui vous avez une conduite si délicate. En un mot, faites de ce que je vous dis l'usage qu'il vous plaira. Je ne saurais plus rien craindre de vous. Vous n'avez été vraiment dangereux pour moi que lorsque j'ai pu vous croire sensible et vertueux. Adieu, si un jour je puis vous coûter un regret, et vous faire connaître le remords, je serai vengée.

LVIII

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE

(Château de Fontneuve[1], près Montauban.)
Ce vendredi matin, 9 septembre 1774.

Mon amie, vous aurez trouvé ma lettre d'hier bien nébuleuse, bien triste. Telle est, en effet, mon imagination depuis mon départ de Paris. Je ne m'entretiens que de réflexions affligeantes. Je suis mécontent de moi, de mon sort, de l'avenir qui m'attend. Mille peines de détail m'assiègent. Le plaisir de me retrouver dans ma famille a été bien empoisonné.

D'abord à Bordeaux j'ai revu cette petite nièce, cette fille de ma malheureuse sœur. Le sort de cette enfant m'a touché profondément. Elle est actuellement auprès d'une tante qui en a soin, qui en aura soin tant qu'elle le pourra. Mais cette tante est âgée. Si son mari qui l'est encore plus vient à mourir, elle sera elle-même sans fortune; et alors que cette enfant sera à plaindre! Un couvent deviendra sa ressource.

Ce n'est pas tout : cette enfant a un frère qui a bientôt douze ans; je voudrais perfectionner son éducation qui est détestable comme toutes celles de province; je voudrais le mettre ensuite au service. Il faudrait que ma fortune me permît de l'aider, et elle ne me le permettra pas. Mon cœur est donc fatigué là d'idées de bienfai-

1. Le château de Fontneuve était la propriété du comte Benoit de Guibert et de la comtesse de Guibert, père et mère de l'ami de mademoiselle de Lespinasse.

sance qu'il ne peut pas accomplir. Ensuite j'arrive ici : j'y trouve mon père menacé d'un événement qui ferait sa ruine. La campagne qu'il habite et où je suis, est un fief d'une douzaine de mille livres de rente, ce qui compose toute sa fortune. Une partie de ce fief est domaine du Roi, et son grand-père le tenait à engagement depuis cinquante ou soixante ans. Il paraît un édit de ce coquin d'abbé Terray, qui fait rentrer le Roi dans ses domaines, en remboursant le prix originaire de l'engagement, somme fort peu considérable. Si cet édit est maintenu par M. Turgot, s'il est exécuté à la rigueur, mon père perd d'abord tous les droits seigneuriaux de cette habitation, et ensuite trois ou quatre mille livres de rente en droits utiles, ce qui serait un objet de plus de cent mille francs, et le bouleversement de sa médiocre fortune.

Ajoutez à cela que j'ai une mère et deux sœurs ; que ce qui fait d'ailleurs l'aisance de ma famille sont des bienfaits du Roi qui peuvent manquer d'un moment à l'autre avec mon père, ou par des cessations de paiement; que j'ai quelques dettes, peu considérables, à la vérité, mais toujours trop onéreuses pour quelqu'un qui n'est pas riche; que le séjour de Paris les augmente insensiblement tous les ans, et que mes affections m'entraînent cependant à ne vivre qu'à Paris; que j'aurais encore besoin de voyager pour l'exécution de mon plan de travail, et que je suis hors d'état d'y songer; que je ne puis rien espérer du côté du gouvernement, parce que j'ai une fierté qui aimerait mieux mourir que de solliciter; et qu'enfin, dans cette situation dont rien ne peut me tirer, il ne me reste que le parti de m'enterrer en province, loin de tous les objets d'affection, et d'étude, auxquels j'avais attaché ma vie. Entrez dans toutes ces

réflexions, mon amie, et voyez s'il est extraordinaire que mon esprit soit triste et agité. Dans la perplexité où je suis avec l'avenir que j'entrevois, me marier est peut-être le seul moyen d'échapper à mes dettes, d'affermir la fortune de ma famille, de pouvoir lui devenir secourable. On a proposé à mon père des partis assez considérables en province. Je les ai refusés. J'aimerais mieux me tuer que d'habiter la province. Je n'y trouve pas une âme, pas un esprit à mon ton. Vous, et ce qui vous entoure, m'avez gâté pour la vie; mais, vous, mon amie, par-dessus tout. Oh! vous ne croyez pas assez que votre amitié, votre société, sont devenues les premiers biens de mon cœur, que je ne puis plus m'en passer. Je puis me faire une raison pour être trois mois, six mois, éloigné de vous; mais c'est à vous, c'est auprès de vous, que je veux toujours revenir.

Une seule autre personne a part au sentiment qui ramène ma pensée à Paris. Eh! est-ce à vous à me savoir mauvais gré de ce que je ne puis me détacher entièrement de ce que j'ai une fois aimé?... J'ai du plaisir, de l'attrait à la voir. Votre cœur ne suffit-il pas de même à deux sentiments? Ai-je l'injustice de croire que vous ne m'aimez pas, parce que vous avez d'autres affections? Prétends-je arracher de votre âme tout ce qui est étranger à moi? Ce qui me révolterait, mon amie, ce serait un sentiment dont vous me feriez mystère; un sentiment qui ferait que je ne pourrais plus compter sur vous, plus me confier à vous; et tel n'est pas, certainement, le sentiment qui me reste pour madame de M... Il ne vous nuit pas; il ne vous trahit pas; il ne vous trompe pas. Il est d'une autre nature que celui qui m'attache à vous. Il n'est ni amour, ni amitié : il est attrait, habitude enfin. Pour-

quoi me forcez-vous sans cesse à me replier sur moi-même? Pourquoi me tourmentez-vous? Je vous aime, cela ne vous devrait-il pas suffire?

Cette explication m'a éloigné un moment des tristes détails dont je vous entretenais. J'y reviens. Vous me demanderez pourquoi ces pensées ne m'occupaient pas à Paris comme ici : j'étais distrait, entraîné, enchanté. Je ne sentais que mon plaisir. Ici, abandonné à moi, isolé, rapproché de tous les petits calculs domestiques, il m'est impossible de n'être pas agité de mon sort et de celui de ma famille. Enfin il faudra encore s'étourdir cette année. J'irai à Paris cet hiver; j'engage mon père à y venir. Nous solliciterons ensemble contre cette rentrée dans les domaines qui nous ruine. Peut-être M. de Muy fera-t-il quelque chose pour lui.

O charme inconcevable! L'espérance, le courage me reviennent en pensant que je vous reverrai. Ce sera, du moins, vivre encore un hiver. Eh! mon amie, après tous ces détails, après ces épanchements de mes plus secrètes peines, doutez-vous encore que je ne compte sur vous? A qui s'ouvre-t-on ainsi? Pas à ce qu'on aime de l'amour le plus vif : il faut d'autres titres pour établir la confiance; il faut des vertus, de la sensibilité, de la bonté, il faut tout ce que j'ai trouvé en vous. J'attends de vos nouvelles sans cesse; je finirai ma lettre après avoir reçu la vôtre.

Comme vous, je n'ai que bien faiblement partagé les transports publics. J'ai des sentiments qui sont bien plus près de moi, et qui repoussent tout ce qui n'a point rapport à eux. Il faut être heureux, il faut avoir l'esprit calme pour se livrer à l'exercice de certaines vertus. Comment se réjouir du bien public quand on est assiégé de malheurs particuliers? Cependant, mes compliments,

et mon compliment, je vous prie, à M. de Vaines; il est véritablement fait pour M. Turgot. Je voulais écrire à M. d'Alembert; je voulais écrire au comte de Crillon, mais je n'ai la force de rien. J'ai bien de la peine à travailler par-ci, par-là, quelques morceaux dont je ne suis pas content. Je lis beaucoup, je me promène: c'est une ressource.

A demain, mon amie. Les lettres arrivent à huit heures, et je serai au bout de l'avenue pour les attendre.

LIX

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE

Fontneuve, le samedi 10 septembre 1774.

Votre lettre m'étonne et m'accable. J'en espérais une qui porterait quelque consolation et quelque plaisir dans mon âme. Vous m'outragez avec une dureté sans exemple. Vous me parlez de haine, et votre lettre, en effet, la respire. Je n'ai jamais été, dites-vous, ni *sensible*, ni *vertueux* : je suis faux; je vous ai trompée.

Si je vous revois jamais, si vos injustices ne finissent pas par mettre une séparation éternelle entre vous et moi, que vous rougirez en relisant votre lettre! Je ne la brûle pas; je ne *la perdrai pas, suivant mon usage*. Je la garderai; non pas pour la montrer à *cet objet qui m'est si cher*, et avec qui j'ai une *conduite si délicate*, mais pour vous la montrer, à vous qui me l'étiez, qui ne devez plus me l'être, et qui avez avec moi une conduite qui l'est si peu. C'est le comte de Crillon qui vous a

dit ma conversation avec lui au sujet de madame de M... Il me demandait si je l'aimais toujours, et, comme je n'ai jamais été en confidence avec lui, lui devais-je compte de mes sentiments? Lui devais-je montrer mon cœur? Quel moment vous prenez pour me traiter avec cette indignité! Celui où mon âme, plus que jamais, se rapprochait de la vôtre, celui où, plus que jamais, je comptais sur votre amitié.

Adieu; vous me faites connaître les *regrets* et point les *remords*. C'est sans doute pour la dernière fois que vous m'écrivez. En effet, pour m'outrager, pour me dire que vous me haïssez, il vaut mieux m'abandonner tout à fait. Je m'adresserai à vos amis pour avoir des nouvelles de votre santé.

LX

A MONSIEUR DE GUIBERT

Jeudi, 15 septembre 1774.

Peut-être ne lirez-vous jamais ce que je vais vous écrire; peut-être aussi le recevrez-vous incessamment : c'est, je crois, la réponse que j'attends samedi, qui me déterminera soit à brûler, soit à vous envoyer cette lettre. Écoutez-moi : il me semble que toutes les passions de mon âme se sont calmées; la voilà revenue, la voilà rendue à son premier et à son unique objet. Oui, mon ami, je ne m'abuse point : mes souvenirs, mes regrets même me sont plus chers, plus intimes et plus sacrés que le sentiment violent que j'ai eu pour vous, et que le désir que j'avais de vous le voir partager. Je

me suis recueillie; je suis rentrée dans moi-même, je me suis jugée, et vous aussi; mais je n'ai prononcé que contre moi; j'ai vu que je prétendais à l'impossible : être aimée de vous. Par un bonheur inouï, et qui ne devait jamais arriver, la créature la plus tendre, la plus parfaite et la plus charmante qui ait existé m'avait donné, abandonné son âme, sa pensée et toute son existence. Quelque indigne que je fusse du choix et du don qu'il avait fait, j'en jouissais avec étonnement et transport. Quand je lui parlais de la distance immense que la nature avait mise entre nous, j'affligeais son cœur, et bientôt il me persuadait que tout était égal entre nous, puisque je l'aimais. Non, jamais, la beauté, l'agrément, la jeunesse, la vertu, le mérite, n'ont pu être flattés et exaltés au degré où M. de Mora aurait pu faire jouir mon amour-propre: mais il voyait mon âme, la passion qui la remplissait, et rejetait bien loin les jouissances de l'amour-propre.

Je vous dis tout cela, mon ami, non par une faiblesse qui serait trop bête et trop indigne des regrets qui déchirent mon cœur, mais c'est pour me justifier vis-à-vis de vous : oui, me justifier. J'ai été coupable, je me suis abandonnée à vous. Je vous ai aimé avec transport, et tout cela n'a pas dû justifier, auprès de vous, le souhait que j'ai osé former de vous voir partager mon sentiment. Cette prétention a dû vous paraître folle. Moi, fixer un homme de votre âge, qui joint à toutes les qualités aimables, les talents et l'esprit qui doivent le rendre l'objet des préférences de toutes les femmes qui ont le plus de droits à plaire, à séduire et à attacher! Mon ami, je suis remplie de confusion en pensant jusqu'à quel point vous avez dû croire mon amour-propre aveugle et ma raison égarée. Oui, je m'en accuse avec

douleur ; le goût que vous m'inspiriez, le remords qui me tourmentait, la passion qui animait M. de Mora, tout cela ensemble m'a conduite dans une erreur que j'abhorre; car, il faut vous l'avouer, j'ai pensé plus que cela encore, j'ai été persuadée que vous pouviez m'aimer, et cette persuasion si folle, si vaine, m'a entraînée dans l'abîme. Sans doute, il est bien tard, trop tard, de m'aviser de mon égarement: je le déteste, et en me méprisant, je devrais vous haïr ; et, en effet, vous aviez excité en moi cet horrible mouvement. Je vous ai même écrit dans cette disposition ; c'était le dernier effet et le dernier effort de la passion qui m'agitait.

Je suis loin de me faire un mérite du calme où je suis revenue : c'est encore un bienfait de l'homme que j'adorais. Je ne vous expliquerai point tout ce qui s'est passé en moi depuis quinze jours, mais il suffit de vous dire que je ne me reconnais plus. Ce n'est plus votre pensée qui m'occupe, et, si le remords n'était pas à côté de ma douleur, je crois que vous seriez bien loin de moi : non que je cesse jamais d'avoir de l'amitié pour vous, et de l'intérêt pour votre bonheur ; mais ce sera en moi un sentiment modéré qui pourra, si vous y répondez, me faire goûter quelques moments de douceur, sans jamais troubler ni tourmenter mon âme. Ho ! de quelles horreurs elle a été remplie ! Il me paraît miraculeux de n'avoir pas succombé au désespoir où j'ai été réduite. Mon ami, je vous ferais frémir, si je vous disais ce que j'ai tenté, et par quel funeste secours mon malheureux destin veut que je respire encore ! Mais je ne me repens de rien ; cette secousse, en affaissant ma machine, a remonté mon âme : elle est restée sensible, mais elle est sans passion ; je ne connais plus ni la haine ni la vengeance, ni... Mon Dieu, quel mot j'allais prononcer !

Il n'est plus lié, dans ma pensée, qu'au souvenir de M. de Mora. Hélas ! je lui devrai encore ce que mon cœur sentira de plus consolant et de plus doux : des regrets et des larmes.

Tous les détails que vous m'avez mandés ont été inondés de larmes ; je vous en remercie, je vous devais une sensation que je préfère au plaisir qui ne viendrait pas de la pensée de M. de Mora.

J'ai lu, j'ai relu vos lettres, celle de Bordeaux et celle du 8, de Montauban. Je vous plains sincèrement d'être agité et tourmenté sans en avoir une raison absolue; mais, en même temps, les douleurs vagues ne sont que passagères, du moins je l'espère, car je désire de toute mon âme votre repos et votre bonheur. Je ne pouvais troubler ni l'un ni l'autre, mais votre honnêteté vous faisait peut-être souffrir du mal que vous m'aviez fait. Je vous le pardonne du fond de mon cœur : gardez-en le souvenir : ne m'en parlez jamais, et laissez-moi croire que vous m'avez trouvée encore plus malheureuse que coupable. Ha ! vous n'êtes pas obligé de me croire, et j'ai perdu le droit de vous persuader, mais j'oserais presque dire comme Jean-Jacques : « Mon âme ne fut jamais faite pour l'avilissement. » La passion la plus forte, la plus pure, l'a animée trop longtemps ; celui qui en était l'objet était trop vertueux, avait l'âme trop grande, trop élevée, pour qu'il eût voulu régner dans la mienne si elle avait été abjecte et méprisable : sa prévention, sa passion pour moi, m'élevaient jusqu'à lui. Mon Dieu, combien je suis tombée ! Combien je suis déchue ! Mais il l'a ignoré. Mon malheur est affreux : il l'aurait partagé ; il est mort pour moi ; je l'aurais fait vivre de douleur. Ho ! mon ami, si dans le séjour de la mort vous pouvez m'entendre, soyez sensible à ma douleur, à mon

repentir! J'ai été coupable, je vous ai offensé, mais mon désespoir n'a-t-il pas expié mon crime? Je vous ai perdu, et je vis, oui, je vis; n'est-ce donc pas être assez punie?

Pardonnez-moi le mouvement qui m'a entraînée vers l'objet que je voudrais suivre. Adieu. Si je reçois de vos nouvelles samedi, j'ajouterai un mot; mais je vous pardonne d'avance tout ce que vous pouvez m'avoir dit d'offensant, et j'abjure, avec tout ce qui me reste de force et de raison, tout ce que je vous ai écrit dans les convulsions du désespoir.

C'est aujourd'hui que je dépose dans vos mains ma profession de foi : je vous promets, je m'engage à ne plus rien exiger, ni prétendre de vous. Si vous me conservez de l'amitié, j'en jouirai avec paix et reconnaissance, et, si vous veniez à ne pas m'en trouver digne, je m'en affligerais sans vous trouver injuste. Adieu, mon ami ; c'est l'amitié qui prononce ce nom : il n'en est que plus cher à mon cœur, depuis qu'il ne peut plus le troubler.

Samedi, onze heures du soir.

Voilà votre réponse : elle est telle que j'aurais pu la souhaiter : froide et modérée. Mon ami, nous allons nous entendre, mon âme est au ton de la vôtre. Cette lettre ne vous a point offensé; vous en avez sûrement jugé à merveille. Vous avez eu sur moi l'avantage d'un homme raisonnable sur une créature passionnée: vous étiez de sang-froid, et j'avais le délire ; mais c'était la dernière crise d'une maladie effroyable, dont il vaudrait mieux mourir que guérir, parce que la violence des accès de cette fièvre flétrit et abat les forces du malheu-

reux malade, au point de ne pouvoir plus se promettre du plaisir de l'état de convalescence. Mais en voilà assez, trop sans doute, sur ce que vous appelez *mes injustices*, et votre *honnêteté*.

Mon ami, savez-vous ce qui est honnête? C'est de n'avoir pas supprimé les six ou sept pages que vous m'aviez écrites avant de recevoir ma lettre du 4 septembre. Quelle supériorité la raison a sur la passion! Comme elle règle la conduite! Elle porte et répand la paix sur tout, en un mot, elle a tellement la mesure, que je dois vous rendre grâce aujourd'hui et de ce que vous me dites, et de ce que vous ne me dites point.

Mon ami, votre lettre du vendredi est aimable, elle est douce, obligeante, raisonnable, elle a le ton et le charme de la confiance; mais elle est triste, et je suis fâchée que ce soit la disposition de votre âme. Je n'ai pas en moi de quoi vous distraire; je n'ai pas même la force de vous parler ce soir; je suis trop souffrante. Si je puis, je reprendrai votre lettre par le courrier de mardi. Adieu. Vous n'attendez plus de mes nouvelles?

LXI

A MONSIEUR DE GUIBERT

Lundi au soir 19 septembre 1774.

Je veux vous écrire. Je voudrais vous répondre. Si je manque le courrier de demain, il faudra attendre à samedi, et cependant mon âme est morte. Je viens de relire votre lettre; j'ai cru qu'elle me ranimerait, et point du tout; je me sens d'une stérilité effroyable, et si je me

laissais aller, voici ce que je vous répondrais : toutes les réflexions que vous faites sur votre situation présente sont fort raisonnables, mais si vous vous occupez de l'avenir, vous êtes encore mieux fondé à y trouver des sujets d'espérance que des motifs de crainte. Il me semble que jamais les gens de mérite n'ont eu si beau jeu, et avec de la vertu, des lumières et du talent, ils doivent prétendre à tout. Ce n'est donc pas le moment de se décourager, mais bien plutôt de venir avec confiance, non pas demander des grâces, mais se faire connaître et se faire rendre justice.

A l'égard de ce bouleversement dans les domaines, j'ai bien de la peine à croire que M. Turgot puisse en rien suivre ou exécuter les projets de M. l'abbé Terray. Si cependant par impossible il venait à vouloir agir d'après ce plan, M. de Vaines serait à portée de vous rendre service, non pas directement par lui, mais par son crédit auprès de MM. Boutin et de Beaumont, intendants des finances, qui ont les domaines dans leurs départements. M. de Vaines ferait l'impossible pour vous obliger; il a un attrait particulier pour vous: il ne me voit jamais sans me demander de vos nouvelles. Le jour de votre départ, j'en reçus un billet où étaient ces mots : « Je vous supplie de me faire dire de vos nouvelles et de celles de M. de Guibert, qui intéresse beaucoup ceux qui aiment une âme ardente, franche, et qui de tous côtés s'élance vers la gloire [1] ». Je voulais vous les envoyer, et puis j'en fus détournée par un intérêt qui ne permet pas de causer. Vous devriez écrire à M. de Vaines, non pas sur sa fortune, — car c'est justement le contraire —

1. Ce passage, de l'écriture de M. de Vaines et découpé dans sa lettre, est intercalé ici dans la lettre autographe de mademoiselle de Lespinasse.

il a sacrifié son intérêt à son amitié pour M. Turgot et à son amour pour le bien public; en un mot, il a été entraîné par le désir de concourir au bien, il a eu l'activité de la vertu; mais un peu plus calme, il a vu qu'il s'était chargé d'une terrible besogne.

Je ne combats point vos projets pour l'avenir : il n'existe pas pour moi; d'après cela, vous croyez bien que je ne peux guère m'échafauder pour prévoir ou craindre pour les autres. En général, je crois que vous ferez bien de ne pas vous marier en province. Cependant, ce serait une manière de fixer toutes vos incertitudes; mais aussi ce serait un malheur qui vous priverait du plus grand bien, qui est l'espérance. Mais, mon ami, je ne conçois pas comment vous n'avez pas assez de force pour supporter la mauvaise fortune; Paris est le lieu du monde où l'on peut être pauvre avec le moins de privations : il n'y a que les ennuyeux et les sots qui ont besoin d'être riches. Vous voyez bien que c'est de la folie que de croire qu'il faut que vous fassiez le tour du monde pour faire un bon ouvrage. Commencez-le toujours, et avant qu'il soit fini, vous serez peut-être assez riche pour voyager. Enfin je voudrais que vous ne regardassiez le manque de fortune que comme une contradiction et non comme un malheur. Mon ami, si je voyais de la lune, je préférerais votre talent aux richesses de M. Beaujon : j'aimerais mieux le goût de l'étude que la charge de grand-écuyer de France. En un mot, étant condamnée à vivre, et n'ayant pu choisir le sort d'un bon fermier de Normandie, je demanderais d'avoir l'esprit et le talent de M. de Guibert; mais, à la vérité, je voudrais qu'on me permît d'en faire plus d'usage.

Ce que vous dites des enfants de madame votre sœur est plein d'intérêt et d'honnêteté, mais, mon ami, vous

voilà encore à vous tourmenter de l'avenir. Ils sont bien à présent, ces enfants : vous voyez ce qu'ils ont à perdre, et cela vous tourmente; peut-être auront-ils le bonheur d'échapper aux ennuis de la vie: et puis, s'ils sont médiocres, comme il y a toujours à parier dans ce monde, pourquoi la fille ne serait-elle pas heureuse dans un couvent, surtout si l'on n'emploie aucune violence à l'y déterminer? Le sort du petit garçon est beaucoup moins embarrassant. Vous savez mieux que moi que l'éducation d'un collège de province est tout aussi bonne ou tout aussi mauvaise que celle d'un collège de Paris; et puis, mon ami, pour entrer à seize ans dans un régiment, en vérité, il est tout à fait égal d'avoir été élevé à Bordeaux ou à Paris. Que nos idées sont fausses sur le premier intérêt de la vie, sur le bonheur! Hé, bon Dieu! est-ce en aiguisant l'esprit, est-ce en étendant les lumières, qu'on fait le bonheur d'un individu? Car je crois bien que cela peut être utile en général; mais pourquoi faut-il que votre neveu, qui n'aura peut-être point d'esprit, soit heureux à votre manière? Je sens bien que je réponds bien sèchement, bien bêtement, à tous les détails où votre amitié et votre confiance vous ont fait entrer, mais que voulez-vous faire? Il ne me vient rien, mon âme est un désert, ma tête est vide comme une lanterne. Tout ce que je dis, tout ce que j'entends, m'est par de là l'indifférence, et je dirais aujourd'hui comme cet homme à qui on reprochait de ne pas se tuer, puisqu'il était si détaché de la vie : *Je ne me tue pas, parce qu'il m'est égal de vivre ou de mourir.*

Cela n'est pourtant pas tout à fait vrai, car je souffre, et la mort serait un soulagement; mais je n'ai point d'activité.

LXII

AU MÊME

Mardi 20 septembre 1774, six heures du matin.

Pour réparer la platitude et la sécheresse de ma lettre d'hier au soir, j'imagine de vous envoyer deux petites feuilles de Voltaire et l'*Éloge de la Fontaine*, que j'ai lu avec autant de plaisir que j'en ai eu à l'entendre. Remarquez bien que je n'exagère pas les louanges ; ainsi vous serez libre encore d'être de votre avis et de trouver détestable ce que j'ai cru bon. Il paraîtra d'ici à peu de jours un édit sur le commerce intérieur des grains : il sera motivé ; cette forme est nouvelle, et il me semble qu'elle doit convenir à la multitude, car les fripons et les gens de parti trouveront bien encore à critiquer.

On disait hier qu'on donnait l'archevêché de Cambrai à M. le cardinal de Bernis, et que M. le duc de la Rochefoucauld irait à Rome. Peut-être M. l'abbé de Véri y serait nommé avant, mais seulement pour être cardinal et préparer la besogne à M. le duc de la Rochefoucauld. Voilà la conversation d'hier au soir au coin de mon feu, et si je vous nommais les gens qui y étaient, vous trouveriez que si cette nouvelle ne devient pas vraie, du moins elle n'est pas absurde. Le chevalier de Chastellux que je vois souvent, mais toujours en courant, n'a pas eu le temps de me demander de vos nouvelles ; il est plus dissipé, plus affairé et plus à la suite de tous les princes que jamais : il m'a beaucoup parlé *du tiré* de M. le duc

d'Orléans; il est aujourd'hui à la Bretèche; c'est là où il saura de vos nouvelles ; avec du tact et de l'usage du monde, on est au ton et à la pensée des gens avec qui l'on est.

M. d'Alembert et le comte de Crillon me parlent souvent de vous; ils s'adressaient à moi pour savoir de vos nouvelles, et ce sera moi qui aurai recours à eux à l'avenir, car vous ne m'écrirez plus, n'est-ce pas? Mais mon Dieu, que les passions sont folles! Qu'elles sont bêtes! Depuis quinze jours, je me sens pour elles une grande horreur. Mais aussi il faut être juste, et convenir qu'en adorant le calme et la raison, j'existe à peine. Je n'ai la force tout juste que de sentir mon anéantissement; ma machine, mon âme, ma tête, tout *moi* est dans l'épuisement, et cet état ne m'est pas trop pénible, quoiqu'il me soit nouveau.

Bonsoir, mon ami, car, quoiqu'il soit bien matin, je n'ai pas encore dormi. Jamais personne ne s'est avisé d'écrire sur le sommeil, sur son influence, sur l'esprit et sur les passions. Ceux qui ont étudié la nature ne devaient pas négliger cette partie si intéressante de la vie des malheureux. Hélas! si l'on savait ce que la privation de sommeil peut ajouter aux maux, en abordant quelqu'un de souffrant et de malheureux, la première question serait toujours : *Dormez-vous?* La seconde : *Quel âge avez-vous?*

LXIII

AU MÊME

Commencée jeudi 22 septembre 1774.

Donnez-moi tous les noms destinés aux parjures;
Je crains votre silence, et non pas vos injures.

Mon ami, si j'avais de la passion, votre silence me ferait mourir; et si je n'avais que de l'amour-propre, il me blesserait, et je vous en haïrais de toute ma force: hé bien, je vis, et je ne vous hais plus. Mais je ne vous cacherai pas que j'ai vu avec chagrin, quoique sans étonnement, que c'était uniquement mon mouvement qui vous entraînait : vous aviez à me répondre, vous ne savez plus me parler, et lorsque vous croyez que mon sentiment a cessé, vous ne sentez aucun regret, et vous ne trouvez rien en vous qui vous donne le droit de réclamer ce que vous avez perdu. Hé bien, mon ami, je suis assez calme pour être juste; j'approuve votre conduite quoiqu'elle m'afflige; je vous estime de ne rien mettre à la place de la vérité. Et, en effet, de quoi vous plaindriez-vous? Je vous ai soulagé. Il est affreux d'être l'objet d'un sentiment qu'on ne peut pas partager : l'on souffre, et l'on rend malheureux. Aimer et être aimé, c'est le bonheur du ciel; quand on l'a connu et qu'on l'a perdu, il ne reste qu'à mourir. Il y a deux choses dans la nature qui ne souffrent pas la médiocrité : les vers, et... : mais je ne m'abuse point, le sentiment que j'avais pour vous n'était point parfait. D'abord, j'avais à me le reprocher; il me coûtait des remords; et puis, je

ne sais si c'était le trouble de ma conscience qui renversait mon âme, et qui avait absolument changé ma manière d'être et d'aimer, mais j'étais sans cesse agitée de sentiments que je condamnais : je connaissais la jalousie, l'inquiétude, la défiance ; je vous accusais sans cesse; je m'imposais de ne pas me plaindre, mais cette contrainte m'était affreuse. Enfin cette manière d'aimer était si étrangère à mon âme, qu'elle en faisait le tourment.

Mon ami, je vous aimais trop, et pas assez: ainsi nous avons gagné tous les deux au changement qui est arrivé en moi ; et ce n'est ni votre ouvrage, ni le mien. J'ai vu clair un moment, et dans moins d'espace de temps qu'une demi-heure, j'ai senti le dernier terme de la douleur, je me suis éteinte, et j'ai ressuscité; et ce qui est inconcevable, c'est qu'en revenant à moi, je n'ai plus retrouvé que M. de Mora. L'affaissement qui était arrivé à mon cerveau en avait effacé toute autre trace : et puis que l'on vienne nous parler de la spiritualité de l'âme, de son immortalité, pauvre machine ! Vous, mon ami, qui, un quart d'heure avant, remplissiez toute ma pensée, j'ai passé plus de vingt-quatre heures sans que vous vous y soyez présenté une seule fois; et puis j'ai vu que mon sentiment n'était plus qu'un souvenir.

J'ai resté plusieurs jours sans retrouver la force de souffrir, ni d'aimer, et puis j'ai enfin retrouvé ce degré de raison qui fait apprécier tout à peu près à sa juste valeur, et qui me fait sentir que si je n'ai plus de plaisir à espérer, il me reste bien peu de malheur à craindre. J'ai retrouvé le calme, mais je ne m'y trompe point, c'est le calme de la mort; et dans quelque temps, si je vis, je pourrai dire comme cet homme qui vivait seul depuis trente ans, et qui n'avait lu que Plutarque ; on lui demandait comment il se trouvait : *mais presque*

aussi heureux que si j'étais mort. Mon ami, voilà ma disposition : rien de ce que je vois, de ce que j'entends, ni de ce que je fais, ni de ce que j'ai à faire, ne peut animer mon âme d'un moment d'intérêt ; cette manière d'exister m'était tout à fait inconnue. Il n'y a qu'une chose dans le monde qui me fasse du bien, c'est la musique : mais c'est un bien qu'un autre appellerait douleur. Je voudrais entendre dix fois par jour cet air qui me déchire, et qui me fait jouir de tout ce que je regrette.

J'ai perdu mon Eurydice, etc.

Je vais sans cesse à *Orphée,* et j'y vais seule. Mardi encore, j'ai dit à mes amis que j'allais faire des visites, et j'ai été m'enfermer dans cette loge que vous connaissez, où il y a *un si bon canapé.* En rentrant chez moi le soir, j'ai trouvé un billet du comte de Crillon, qui me disait qu'il avait eu une lettre de vous la veille. Je l'ai attendu le lendemain, et je le trouvai heureusement chez madame Geoffrin. Il me lut votre lettre; vous y parlez de moi, et vous y revenez trois fois : cela est bien honnête, mais cela est plus froid que si vous ne m'aviez pas nommée. Mais, mon ami, je suis contente; c'est justement comme je vous veux. Mon Dieu, comment y serais-je difficile! Moi qui ne sais plus, qui ne peux plus aimer qu'avec une raison et une modération que je n'avais jamais connues.

J'ai vu M. Turgot, je lui ai parlé de ce que vous craigniez sur les domaines. Il m'a dit qu'il n'y avait point encore de parti pris sur cet article, que M. de Beaumont, intendant des finances, s'en occupait, et qu'en attendant, les compagnies que M. l'abbé Terray avaient crées pour cette besogne avaient défense d'agir.

M. Turgot me dit que dès qu'il serait instruit par M. de Beaumont, il me dirait s'il y avait quelque chose de projeté ou d'arrêté sur les domaines; mais qu'en général il me répondait qu'il y aurait un grand respect pour les propriétés. Je ne m'en tins pas là ; je dis votre affaire à M. de Vaines, et il me répondit nettement : *Qu'il soit bien tranquille; le projet de l'abbé Terray ne sera jamais exécuté par M. Turgot, j'en réponds.* Voilà, mon ami, la réponse des deux hommes qui peuvent vous rassurer, et quoiqu'elles ne soient pas conformes, cependant cela veut dire, ce me semble, la même chose. Je vous envoie l'arrêt dont je vous ai déjà parlé : je crains que votre intendant ne soit pas fort pressé de le répandre, et je joins à cet arrêt une lettre de M. de Condorcet que je trouve si bien, que je l'ai fait copier. Mon ami, ne me remerciez point du soin que j'ai de vous envoyer ce qui me fait plaisir ; ce n'est pas pour vous, c'est pour vous en entendre parler, car il me reste beaucoup de goût pour votre esprit : il est excellent et bien naturel. Adieu.

LXIV

AU MÊME

Vendredi 23 septembre 1774.

Mon ami, je vous fais victime ; je vous écris jusqu'à vous accabler. C'est la seule occupation qui me fasse croire que je suis encore en vie, et quoique je croie que d'être tout à fait morte soit le meilleur état, cependant en souffrant, je trouve de la douceur à me tourner encore vers vous. Si vous ne m'entendez pas, vous m'écou-

terez du moins, vous me répondrez ; car il est bien triste de n'avoir point de lettre de vous. Voilà deux courriers de perdus : lundi et mercredi ; et c'est moi qui me suis fait ce mal-là, car sans m'aimer, vous auriez continué à m'écrire exactement. Hé ! bon Dieu, à quel excès j'ai été portée ! Je vous ai aimé et haï avec fureur : c'était sans doute le dernier élan d'une âme qui allait s'évanouir pour jamais ; car en honneur, je n'en ai plus entendu parler, je ne sais ce qu'elle est devenue depuis. Je croyais que vous auriez écrit mercredi à M. d'Alembert : en rentrant, mon premier mot fut de lui demander s'il n'avait point eu de lettre ; et il n'en savait rien, car il a pour bonne habitude de n'ouvrir ses lettres que le lendemain matin. Je sus bientôt qu'il n'en avait pas reçu de vous, et mon état de souffrance s'en augmenta d'une manière si sensible que je fus obligée de prendre un calmant ; et puis à force de raison et de raisonnement, je m'amenai, non pas à ne m'en pas soucier, mais à ne m'en pas faire un tourment. Pourquoi donc dites-vous que vous ne recevez qu'une fois la semaine des lettres, tandis qu'elles arrivent trois la semaine à Paris ? Mais à quoi cela m'est-il bon, si vous ne m'écrivez point, si samedi je suis encore comme mercredi et lundi ? Mais il n'y a que l'indifférence qui soit muette : si vous étiez mécontent, si même vous me haïssiez, vous devriez avoir du plaisir à me le dire. Enfin, mon ami, il faut que vous m'ayez *condamnée*, si vous n'avez pas besoin de me confondre.

Je viens de donner à M. de Vaines un paquet pour vous. Vous me croirez folle en y trouvant la *Gazette de France* ; mais c'est qu'il y a un article qui vous fera du bien. Comment ne pas se sentir soulagé en voyant que tant de malheureux vont l'être ? Il n'y a plus que ce genre

d'intérêt qui aille jusqu'à mon âme. *Le malheur*, ha ! ce mot a un grand empire sur moi. Je crois vous avoir dit que j'avais été aux Invalides ces jours passés avec madame de Châtillon. J'en sortis navrée : je ne faisais pas un pas que je ne visse le spectacle le plus douloureux : des aveugles, des gens mutilés, des visages effrayants par des plaies, des mâchoires cassées... Ho ! mon Dieu, disais-je, tout ce qui respire ici souffre, et ce n'est pas là des maux d'imagination ; ce ne sont pas des gens qui s'aiment, qui se tourmentent, ce n'est pas la privation des lettres : ce ne sont pas même les regrets d'avoir perdu ce qui était le plus cher ; ce sont des maux physiques qui soumettent également tous les hommes. Mon ami, toutes ces reflexions me déchiraient, et je me disais : Je suis donc encore plus malheureuse que tout ce que je vois, car je pourrais consoler, plaindre, soulager ces malheureux par mes soins, par mon intérêt, et ils ne peuvent rien pour moi ; ils ne savent pas même la langue des maux que je souffre. Le seul homme dans la nature qui pouvait me consoler est celui qui pèse encore sur ma douleur ; il déchire ma plaie et si, je me plaignais, il ne m'entendrait plus. Mon ami, voilà ce qui m'occupait, tandis que madame de Châtillon allait, voyait, questionnait. Elle ne vit le malheur nulle part, parce qu'il n'était pas dans son âme ; elle était calme et curieuse : c'est une excellente disposition pour s'amuser ou s'instruire, et l'un et l'autre ne sont plus à mon usage.

Vous savez que M. de Muy se marie ces jours-ci avec madame de Saint-Blancard, une chanoinesse d'Allemagne que vous avez peut-être connue pendant la guerre dernière. On dit qu'elle est aimable, qu'elle a été jolie et qu'elle aime M. de Muy. Ce mariage me donne bien bonne opinion de l'honnêteté de M. de Muy ; voilà un

excellent emploi de sa fortune. M. le comte de Broglie est à Ruffec ; est-ce bien éloigné de Montauban ? Je serais fâchée que vous y allassiez ; il agiterait encore votre tête, et ne vous donnerait aucun moyen pour mener à bien les projets de fortune qu'il vous ferait concevoir. Mon ami, il faut arrêter votre pensée, il faut voir beaucoup M. de Muy ; il faut qu'il vous connaisse, et s'il a de l'esprit, il voudra s'aider de vos lumières et de vos talents. Surtout, ramenez monsieur votre père ; sa présence vous sera utile, et d'ailleurs si sa fortune est succeptible d'amélioration, il faut bien qu'il se montre : on ne va point chercher le mérite qui se cache.

J'applaudis fort à l'horreur que vous avez pour le séjour de la province ; mais la campagne n'est pas la province. J'aimerais mieux le séjour d'un village, la compagnie des paysans, que la ville de Montauban et la bonne compagnie qui la compose. Mais, mon Dieu, au milieu de Paris, il y a tant de villes de province, il y a tant de sots, tant de faux importants ! En tout, partout le bon est si rare, que je ne sais si ce n'est point un grand malheur que de l'avoir connu, et d'en avoir fait *son pain quotidien*. On pourrait dire de l'habitude de vivre avec des gens d'esprit et de mérite, ce que M. de la Rochefoucauld disait de la Cour : ils ne rendent point heureux et ils empêchent de se trouver bien ailleurs. Voilà précisément ce que j'éprouve toutes les fois que je me trouve dans une autre société.

Mon ami, devinez si vous pouvez, mais il faut que je vous dise que ce n'est point un bonheur, que ce n'est point un plaisir, que ce n'est pas même une consolation que d'être aimé, — mais fort aimé, — par quelqu'un qui a peu, mais très peu d'esprit. Ho ! que je me hais de ne pouvoir aimer que ce qui est excellent ! Que

je suis devenue difficile ! Mais voyez si c'est ma faute, voyez quelle éducation j'ai reçue : madame du Deffand — car pour l'esprit elle doit être citée —, le président Hénault, l'abbé Bon, l'archevêque de Toulouse, celui d'Aix, M. Turgot, M. d'Alembert, l'abbé de Boismont, M. de Mora, voilà les gens qui m'ont appris à parler, à penser, et qui ont daigné me compter pour quelque chose. Le moyen après cela que la tête tourne d'être aimée par… Mais, mon ami, croyez-vous qu'on puisse aimer quand on n'a point, ou peu d'esprit ? Je vois bien que vous me croyez folle, ou imbécile ; mais il n'importe. J'avais sur le cœur tout ce que je viens de vous dire. Bonsoir ; je garde une petite place pour vous dire demain que je n'ai point eu de vos nouvelles. Mon ami, pardonnez-le-moi : cela me paraît impossible.

Samedi, après la poste.

Vous êtes malade, vous avez la fièvre. Ho ! mon ami, ce n'est pas mon intérêt que cela réveille, c'est de l'effroi que cela me cause. Je crois que je porte malheur à ce que j'aime. Mon Dieu, s'il me fallait craindre, s'il me fallait sentir encore les alarmes et le désespoir qui ont consumé deux ans de ma vie, pourquoi m'avez-vous empêchée de mourir ? Vous ne m'aimiez pas, et vous m'avez enchaînée. Lundi, si je n'avais pas de vos nouvelles !…

LXV

AU MÊME

Lundi 26 septembre 1774.

Mon ami, j'ai désiré hier toute la journée de vous écrire, mais la force m'a manqué. J'ai été dans un état de souffrance qui m'a ôté le pouvoir de parler et d'agir. Je ne puis plus manger ; les mots de nourriture et de douleur sont devenus synonymes pour moi. Mais c'est de vous dont je veux parler, c'est de vous dont je suis occupée, dont je suis inquiète. Hélas ! je l'avais voulu croire ! C'est encore une méprise. Quoique je ne sois plus susceptible de plaisir et de bonheur, mon âme semble toute neuve pour la douleur, elle s'accroît de ce que vous souffrez. Je vous vois malade, j'ai à me reprocher de vous avoir causé quelques moments de tristesse : sans me flatter que vous attachiez un grand intérêt ni à mon sentiment, ni à moi, cependant j'ai pu troubler votre repos, et j'en suis désolée. Mon ami, c'est vous qui m'avez appris à affliger, à tourmenter ce que j'aimais. Ha ! que j'en ai été cruellement punie ! Si le ciel me réservait... Mais mon sang se glace, je mourrai avant. Cette pensée est mille fois plus affreuse que ne le pourra jamais être la mort la plus violente. Vous voudriez ne pas vous réveiller, et c'est vous, et c'est à moi que vous confiez ce dégoût de la vie ? Que les mots qu'on m'écrivait en mourant sont différents ! *J'allais vous revoir, il faut mourir ; quelle affreuse destinée ! Mais vous m'avez aimé, et vous me faites encore éprouver un sentiment doux. Je*

meurs pour vous, etc., etc... Mon ami, je ne saurais tracer ces mots sans fondre en larmes; le sentiment qui les a dictés était le plus tendre et le plus passionné qui fût jamais.

Le malheur, l'absence, la maladie, la séduction de deux femmes passionnées dont il était l'unique objet, rien n'avait pu ébranler, ni refroidir cette âme de feu. J'ai pensé mourir hier en lisant une lettre de M. de Fuentès. Il me mande que son frère a brûlé toutes mes lettres sans en avoir vu une ligne ; que sa douleur ne lui a pas encore permis de voir rien de ce qui fût cher à son fils : qu'il conservera pour moi la plus tendre, la plus vive reconnaissance des preuves d'amitié que j'ai données dans tous les temps à M. de Mora ; que je le soutenais dans son malheur, et que tout ce que son fils me devait, il voudrait l'acquitter au prix de sa vie. Il ose, en son nom, au nom de ce fils qu'il pleure, me demander une grâce : c'est d'engager M. d'Alembert, qui fût son ami, à lui écrire une espèce d'éloge funèbre qui honorera la mémoire de son fils, qui fera sa consolation le peu de jours qui lui reste à vivre, et qu'il lira à sa famille comme un mouvement honorable pour elle, et qui servira d'encouragement à la vertu pour ses autres enfants. Et cette prière si touchante finit par des larmes. Ho ! combien elle m'en a fait répandre, et je ne crains point de vous ennuyer en vous faisant un récit qui ne serait pas froid dans un roman. Mon Dieu, j'adore M. de Fuentès ; il était digne d'avoir un tel fils. Quelle perte, en effet, et pour lui, et pour tout ce qui l'a aimé ! Et cependant nous vivons tous ! Son père, sa sœur et moi, nous aurions été trop fortunés de mourir au même instant qu'il nous a été enlevé. Mon ami, plaignez-moi, ayez pitié de moi ; vous seul dans la nature pouvez faire

pénétrer quelques moments de douceur et de consolation dans une âme mortellement blessée. Je le sens, votre présence avait suspendu le poids dont je suis accablée ; depuis que je ne vous vois plus, je suis égarée, mon âme ne connait plus que les excès, et vous en avez jugé par la violence que j'ai mise dans ma conduite avec vous. Mon ami, remettez-moi dans la bonne route ; soyez mon guide ; si vous voulez que je vive, ne m'abandonnez pas. Je n'ose plus vous dire : je vous aime ; je n'en sais plus rien. Jugez-moi. Dans le trouble où je vis, vous me connaissez mieux que je ne me connais moi-même. Je ne sais si c'est vous, ou la mort que j'implore. J'ai besoin d'être secourue, d'être délivrée du malheur qui me tue.

Mon ami, si je n'ai pas de vos nouvelles aujourd'hui, si je n'en sais pas au moins, je ne sais comment je pourrai attendre à mercredi. Quelle affreuse conformité ! Les mercredis et les samedis... Je ne vivais que pour arriver à ces deux jours-là. Me revoilà agitée et dans la même attente. Mon Dieu, concevez-vous, pouvez-vous atteindre à tout ce que je sens, à tout ce que je souffre ? Croirait-on jamais que j'ai pu connaître le calme ! Eh bien, mon ami, il est vrai que j'ai vécu vingt-quatre heures séparée de votre pensée ; et puis j'ai été bien des jours dans une apathie totale : je vivais, mais il me semblait que j'étais à côté de moi ; je me souvenais d'avoir eu une âme qui vous aimait ; je la voyais de loin, mais elle ne m'animait plus.

Hélas, si vous êtes malade, ou si vous êtes comme *ce malheureux qui n'aime rien,* vous ne m'entendrez pas. Si ce langage ne va pas à l'âme, il est mortellement froid ; ce sera à moi de vous plaindre de la fatigue et de l'ennui que je vous aurai causé. Bonjour, je ne fermerai ma lettre

qu'après l'arrivée du facteur. Au nom de Dieu, faites que je n'aie pas besoin d'avoir recours à mon ami de la poste pour avoir mes lettres de meilleure heure.

Mon ami, ne prenez pas trop tôt du quinquina, il fait mal à la poitrine, et quand il guérit trop vite la fièvre, on a presque toujours des obstructions. Enfin songez qu'il ne vous est pas libre de négliger votre santé : mon repos, ma vie en dépendent. Mon ami, dites-moi si je vous aime, vous devez vous y connaître ; moi je ne me connais plus à rien. Par exemple, dans ce moment-ci, je sens que je désire avec passion de vos nouvelles ; et je sens aussi, mais d'une manière active, que j'ai besoin de mourir. Mon corps souffre de la tête aux pieds ; mon âme est exaltée et mon corps affaissé. De ce manque d'accord résultent le malheur et presque la folie. Mais il faut bien m'arrêter. Adieu. Je voudrais bien aller au-devant du facteur.

Lundi quatre heures.

Le facteur est arrivé. M. d'Alembert n'a point de lettre, et cependant le courrier de Montauban arrive lundi, mercredi et samedi. Mon ami, je suis bien malheureuse ; ou vous êtes bien malade, ou vous êtes bien cruel de me laisser dans cette inquiétude. Vous savez si ma santé, si mon état peuvent supporter une augmentation de trouble et de douleur. Mon Dieu, que faire, que devenir d'ici à mercredi ! Je vais envoyer chez le chevalier d'Aguesseau.

LXVI

A MONSIEUR DE GUIBERT,
COLONEL-COMMANDANT DE LA LÉGION CORSE,
A MONTAUBAN-EN-QUERCY [1]

Lundi minuit, 26 septembre 1774.

Le comte de Crillon vient de venir exprès pour me prier de vous dire, de sa part, qu'il se marie avec mademoiselle Carbon. Tout est convenu, arrêté. C'est la jeune personne qui a écrit hier à M. Trudaine qu'elle avait choisi le comte de Crillon, et qu'elle espérait qu'il approuverait son choix. Il l'a appris avec transport, comme vous croyez bien. Aujourd'hui, il y a eu assemblée de parents ; enfin ils se marient dans huit jours, et il y a à peine huit jours que le comte de Crillon est dans le secret de cette affaire. C'est à son père seul à qui il doit cette bonne, cette grande fortune ; elle est immense, c'est mieux que cent mille livres de rente, et c'est avec toutes les conditions les plus avantageuses pour M. de Crillon.

Il a passé aujourd'hui quatre heures avec mademoiselle Carbon, il a beaucoup causé avec elle, et il est certain qu'elle a l'esprit. Voilà ce qu'on est convenu d'appeler bonheur, ainsi il faut nous réjouir de ce que notre ami est heureux. J'en suis bien aise du haut de ma tête, mais je sens vivement ma douleur, mon inquiétude. J'ai l'âme bouleversée, et tout ce qui ne tient pas à ce premier intérêt

1. Inédite.

ne peut pas me donner un moment de paix. Avez-vous la fièvre? Pourquoi n'avez-vous pas fait écrire si vous ne pouviez pas? Enfin pourquoi ajoutez-vous à une situation déjà affreuse, les alarmes et une sorte de terreur que je suis accoutumée de voir justifier? Je suis trop malheureuse... Si vous avez à vous reprocher une négligence, vous êtes trop coupable! Mais non, mon ami, vous ne l'êtes pas; vous êtes malade, bien malade : je frémis, et j'attends en tremblant mercredi.

Le comte de Crillon est accablé d'affaires et de soins, et il était désolé de ne pas pouvoir vous écrire lui-même. Adieu, mon ami. Je vous ai écrit un volume.

LXVII

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE

Fontneuve, près Montauban.
Ce vendredi soir, 30 septembre 1774.

Mon amie, il me vient une idée qui me fait plaisir : c'est que notre correspondance ressemble si peu à celle des gens du monde, des indifférents, que souvent nous nous écrivons quatre grandes pages dont nous ne pourrions pas montrer une ligne. Les événements publics n'y ont pas place; nous n'y parlons que de nous, et c'est dans une langue qui paraîtrait, à bien des gens, étrangère et exagérée. Souvent même, nous n'y parlons pas de nos santés; mille autres choses sont plus près de nous qu'elles.

Cela dit, je vais vous remplir ces deux pages de ce qui remplit ordinairement les autres lettres. D'abord, je

vous remercie des informations que vous avez prises, relativement à cette affaire des domaines. La réponse de M. de Vaines soulage l'esprit de mon père d'une grande inquiétude ; car l'imagination d'un père de famille a bien des peines encore que nous ne connaissons pas. Que de manières de souffrir sur ce malheureux globe ! Je voudrais fort le déterminer à venir à Paris cet hiver, et j'espère y réussir. Mais ce ne sera qu'après moi, parce qu'il a des affaires ici jusqu'au mois de janvier. J'y serai, moi, dans le commencement de novembre ; cela est bien sûr.

Je vous remercie aussi de toutes les nouveautés que vous m'avez envoyées. Je trouve la critique de l'évêque de Senez charmante, et aussi le petit morceau sur l'Encyclopédie ; mais est-ce bien de Voltaire ? Depuis la *lettre du Théologien*, je ne sais jamais si c'est à Voltaire ou à M. de C... que j'ai affaire. Où est-il donc, ce dernier ? Je vois par sa lettre au comte de Crillon qu'il est absent et pour quelque temps. N'est-il pas dans sa famille ? Sûrement il y travaille plus que moi. C'est une activité d'esprit bien heureuse pour lui et pour les autres. Ma vie est de me promener beaucoup. Je me lève au point du jour, et je ne rentre qu'à neuf heures. C'est le temps que je donne *aux Gracques*. A neuf heures, nous nous rassemblons, nous prenons du thé. J'ai encore, l'après-midi ou le soir, deux heures de retraite ; je les emploie à lire ou à écrire mes lettres. Je me couche de bonne heure. Je n'ai plus entendu parler de ces accès de fièvre, mais mes sœurs n'en guérissent pas.

A propos des *Gracques*, vous seriez bien contente de moi. Je ne fais pas quelquefois quatre vers par jour ; je me rends fort difficile ; cela ira bien. Mon Dieu, le superbe projet ! C'est une mine inépuisable. Encore à propos

de tragédie, je me croyais abandonné de madame de Boufflers. Je lui avais écrit de Bordeaux: elle vient de me répondre une lettre charmante. Avec cela, nous aurons bien de la peine à faire quelque chose de cette amitié-là. J'ai lu et relu l'*Éloge de la Fontaine*, par La Harpe. Il m'a fait le plus grand, le plus vif plaisir. Je préfère la seconde partie à la première, mais je vous en demande pardon, je n'ai jamais pu trouver son style naïf. J'ai trouvé que quand il disait, page 20 : *Comment tenir à ces traits-là ? On en citerait cent de cette force,* il devenait trop familier, et qu'à la page 40, quand il dit que *l'inexorable équité laisse des taches sur le vêtement de gloire dont la postérité enveloppe les mânes illustres,* il était bien boursouflé, surtout dans un éloge de La Fontaine. L'un m'a paru *du Dorat,* et l'autre *du Thomas.* J'ai trouvé encore, page 13, ce qu'il fait dire par Dieu à *La Fontaine le conteur* de bien mauvais goût.

Ces observations pour vous seule, et uniquement pour savoir si votre jugement approuvera le mien. Au reste, je vous répète encore que l'éloge en totalité m'a fait grand plaisir. Je ne conçois pas que celui qui a été couronné puisse avoir été meilleur. Mais ce qui m'a fait un plaisir d'un autre genre, un plaisir bien solide, c'est l'Édit sur les bleds. J'en parle à M. d'Alembert. M. Turgot s'immortalisera s'il continue de travailler sur d'aussi bons principes. A la vue du bien qu'il fait, et qu'il promet de faire, il ne peut me rester de rancune de ce qu'il n'a pas répondu à la lettre que je lui écrivis lorsqu'il fut nommé à la Marine. Je ne suppose point qu'il ait eu l'intention de me faire une malhonnêteté, et quand cela serait, qu'il donne souvent des édits pareils, et je n'en serai pas moins le plus chaud de ses admirateurs.

Mon amie, dites-moi donc comment vous vous êtes

raccommodée avec *Orphée* ? Il me semble que vous l'aviez entendu et que vous ne l'aimiez pas. Est-ce Méliko[1] qui a fait cette révolution ? Je ne l'entendrai donc pas, cet homme divin ? Il sera parti quand j'arriverai. Il y a trois mois, je le rencontrai chez Glück ; il parla et j'aurais voulu qu'il eût chanté. Je vous l'avais bien dit que ce : *Che faro senza Euridice*... était sublime. Rapportez-vous-en à moi pour juger tout ce qu'il faut sentir. Je vous paierai de retour. Adieu, mon amie. Nous n'avons ici que deux courriers par semaine pour Paris ; l'un en droiture, celui de Toulouse, et l'autre par Bordeaux.

Est-ce à moi qui les compte et qui en vis que vous voulez l'apprendre ?

LXVIII

A MONSIEUR DE GUIBERT

Vendredi au soir, 30 septembre 1774.

Mon ami, vous m'avez empêchée de mourir, et vous me tuez en me laissant dans une inquiétude qui bouleverse mon âme. Je n'ai point eu de vos nouvelles mercredi, le chevalier d'Aguesseau non plus, et il a été chez tous les gens qui auraient pu en avoir. Mon Dieu, que je me connaissais peu, que je vous disais mal, lorsque je vous assurais que mon âme était fermée au bonheur, au plaisir, qu'elle ne connaîtrait plus de grands malheurs, et que je n'avais plus rien à craindre ! Hélas ! je ne respire pas depuis mercredi ; je vous vois malade ; j'ai une

1. Chanteur à l'Opéra fort en vogue à cette époque.

secrète terreur qui m'effraie. Quelle affreuse disposition vous me faites retrouver! Ce mercredi, ce samedi, ces horribles jours qui ont fait l'espoir et le désespoir de ma vie deux ans de suite! Mais seriez-vous assez mal pour oublier que vous êtes aimé avec passion? Et si vous vous en êtes souvenu, comment avez-vous manqué à me faire mander de vos nouvelles? Ne saviez-vous pas que c'était livrer mon âme à une douleur mortelle que de me faire craindre pour vous? Mon ami, si vous avez pu m'éviter ce que je souffre, vous êtes bien coupable, et il me semble qu'un pareil tort devrait bien me guérir. Mais, mon Dieu, est-on libre? Puis-je me calmer, me refroidir, selon ma volonté et même d'après la vôtre? Ha! je ne puis que vous aimer et souffrir, voilà le mouvement, le sentiment de mon cœur : je ne puis l'arrêter, ni l'exciter mais je voudrais mourir. J'ai des pensées qui sont un poison actif, mais il n'est pas encore assez prompt. Si j'apprends demain que vous êtes bien malade, et si je n'apprenais rien, j'aurai trop vécu. Non, cela est impossible, vous aurez pensé à moi, et vous aurez fait quelque chose pour moi. J'attends donc, mais c'est en tremblant, c'est avec une impatience qui n'a jamais été sentie que par une âme aussi passionnée que malheureuse. Ho! Diderot a raison; il n'y a que les malheureux qui sachent aimer. Mais, mon ami, cela ne vous soulage pas si vous souffrez; et lorsque vous êtes calme, vous n'y attachez pas grand prix. Hé bien! je vous aime, et je n'ai pas besoin de votre sentiment pour que mon cœur se donne, s'abandonne à vous.

Tout ce que l'abbé Terray avait fait, ou projeté de faire, sur les domaines, est comme non avenu : tout a été détruit, cassé, annulé; en un mot, vous devez être aussi tranquille sur la propriété de monsieur votre père que

vous l'étiez il y a dix ans. C'est M. Turgot qui me l'a assuré hier, et qui m'a demandé de vos nouvelles, et qui s'est reproché de n'avoir pas encore eu une minute pour répondre aux personnes à qui il ne pouvait se résoudre d'écrire des lettres de bureau. M. de Vaines m'a chargé de le rappeler à votre souvenir ; il est vraiment écrasé par son travail ; ils ont tant à réparer, tant à prévoir, qu'ils n'ont pas le moment de respirer. L'abbé Terray a eu ordre de reporter au trésor royal les cent mille écus qu'il avait pris par anticipation sur le bail des Fermes ; et M. Turgot a déclaré qu'il ne voulait point des cinquante mille francs qui lui revenaient de droit chaque année sur cette partie. Il se réduit sur tout ; cela donne après cela le courage de faire des réformes sur les places qui dépendent de lui. C'est un homme excellent, et s'il peut rester en place, il deviendra l'idole de la nation ; il est fanatique du bien public, et il s'y emploie de toute sa force. Le mariage du comte...

Samedi, après le facteur.

Je fus interrompue, et en vérité, ce n'est pas du comte de Crillon que je suis occupée. Je reçois votre lettre, mon ami; vous vous portez bien : en voilà assez pour vivre. Au moins, j'espère que vous ne serez pas sérieusement malade, et je respire. Hélas ! je ne sais plus vous répondre ; les secousses que vous donnez à mon âme sont trop violentes pour trouver des mots. Mon ami, tout ce que je puis vous dire, c'est que votre lettre est charmante par le ton de douceur et de confiance qui y règne : elle est honnête et vraie comme votre âme, et si elle ne répondait pas à la mienne sur

tous les points, ce ne serait pas de votre faute et je n'ai pas à me plaindre ; hélas ! non. Je suis contente de vous, mais je dirai comme Phèdre :

J'ai pris la vie en haine et l'amour en horreur.

Ho ! si vous saviez combien je me déteste, combien j'en ai sujet ! La vérité est dans mon cœur, et il arrive que j'ai encore à me reprocher d'usurper l'estime et les sentiments qu'on m'accorde. M. de Fuentès voudrait *s'acquitter avec moi au prix de sa vie,* et ce malheureux ne sait pas que c'est peut-être à moi qu'il a à reprocher la mort de son fils ! Ha ! je meurs à cette pensée... Tous ces temps-ci, je suis tombée dans un état qui a alarmé mes amis ; ils en font honneur au sentiment de la perte que j'ai faite, tandis que c'est l'alarme que vous m'avez causée qui a fait diversion aux regrets qui me déchirent. Quoi ! En mourant de douleur, je suis indigne des sentiments que j'inspire ! Concevez-vous toute l'horreur de ma situation ? Croyez-vous qu'il soit dans la nature de la supporter longtemps ? Où trouver du courage contre une pareille douleur ? A qui la faire partager ? Qu'est-ce qui pourrait compatir à tant d'horreur ? Hé bien, je me dis, je le sens, et je ne me trompe point : si M. de Mora pouvait revivre, il m'entendrait, il m'aimerait, et je n'aurais plus ni remords, ni malheur. Ce sentiment doit vous faire voir tout ce que j'ai perdu ! Mais pourquoi me rassurez-vous sur mon secret ? Mon ami, ce soin aurait dû répugner à votre délicatesse, et il blesse la mienne. Comment voulez-vous que je puisse avoir un tel soupçon ? En vous haïssant, je vous estimerais. Vous m'avez fait mal, mais vous êtes resté honnête.

Mon ami, pourquoi ne m'avez-vous pas écrit les deux derniers courriers ? Pourquoi ne me dites-vous pas : *Je*

réponds à votre lettre de telle date? Il faut s'entendre, et une tête troublée a besoin qu'on la ménage. Mon ami, regardez-moi atteinte d'une maladie mortelle, et ayez pour moi les soins, la faiblesse qu'on a pour les mourants: cela ne tirera pas à conséquence pour votre bonheur. Je m'engage par ce qui m'est le plus sacré, par la mémoire de M. de Mora, de ne jamais vous troubler, de ne jamais rien exiger: et d'après votre lettre, qui est telle que mon cœur vous en remercie, vous ne pouvez plus me tromper; je ne peux jamais me plaindre, et si je m'affligeais, vous seriez assez sensible pour m'entendre sans importunité. Adieu! Je ne vous réponds pas; dans la confusion de mes pensées, dans le trouble où je suis, je ne sens qu'une chose : je vis, et j'ai perdu ce qui m'aimait.

Mon ami, si cela ne vous contraint pas, écrivez-moi tous les courriers; j'en ai besoin. Oui, *je veux, j'exige*, et c'est ma dernière volonté, que vous ne gardiez pas mes lettres. Vous me le direz et je vous croirai : entendez-vous bien? Je vous croirai. Adieu.

LXIX

A MONSIEUR DE GUIBERT[1]

C'est dimanche, quatre heures du matin, 2 octobre 1774.

Je décachette ma lettre; je ne puis pas m'endormir et vous allez être victime de ce que le sommeil me fuit. J'avais l'âme pleine de vous, ma tête était occupée de votre lettre, et avec ces pensées mon sang ne saurait se

1. Inédite.

calmer. Oui, mon ami, vous avez deviné : c'était de madame de Châtillon que je vous parlais. Ce que vous me dites pour moi à propos d'elle est bien aimable ; mais elle fait que je suis mécontente de moi : elle croit m'aimer, elle agit, elle a de la bonté, de l'honnêteté, mais sa tête est vide comme une lanterne, et son âme est un vrai désert; et vous voyez bien que je n'ai ni le temps, ni la force d'éclairer l'une et de remplir l'autre. Elle me gêne souvent, elle me prive de ma pensée, de mon sentiment: je ne me trouve seule que lorsque je suis enlevée à ce qui m'est cher.

La comtesse de Boufflers ne m'a pas nommé votre nom depuis votre départ, et je l'ai vue souvent. Elle est enivrée de sa belle-fille; trois ou quatre fois elle a voulu, pendant dîner, en faire le sujet de la conversation; cela est toujours tombé à plat: madame d'Anville était occupée de M. Turgot, moi, je l'étais de la lettre que j'attendais, et puis du désir de la lire : en un mot, il n'y a pas eu moyen de s'occuper *de la plus jolie, de la plus spirituelle et de la plus piquante jeune personne*; mais elle était absente, ainsi elle n'en a pas souffert.

Avez-vous jamais lu le *Commentaire de Mathanasius* ? Hé bien, vos petites et vilaines critiques de La Fontaine y ressemblent comme deux gouttes d'eau. Et qui vous a dit que cela fut parfait? *Athalie*, ni *Mahomet* ne le sont pas ; La Fontaine lui-même pourrait être critiqué comme vous faites. Mon ami, soyez difficile pour vous, avec vous, et ayez de l'indulgence pour ce qui est bon, pour ce qui vous a fait plaisir, et surtout pardonnez-moi d'avoir *raison*. Je meurs d'envie de voir *les Gracques* ; et ce qui me charme, c'est que vous trouviez le sujet si riche. Cela m'annonce que votre âme aura tout fait, et cela sera excellent.

Vous n'attendrez pas monsieur votre père? Cela est-il bien? Je n'en sais rien ; je suis trop près pour juger. Que de plaisir l'on perd en aimant trop ! Je ne puis plus parler de vous ; je vous louais autrefois, et il y a quelques jours qu'on me disait : *Mais vous n'aimez plus M. de Guibert ; le bon Condorcet, M. de Crillon le renvoient bien loin.* Mais c'est qu'il est en effet bien loin, et je n'ai plus la force de porter ma pensée que sur ce qui est autour de moi. Mon ami, la personne la plus vraie manque souvent à la vérité. Mais, d'après Fontenelle, *ce n'est pas là mentir, ce n'est point taire la vérité qu'on doit.*

Adieu, ou plutôt, bonjour. Le repos, le silence de toute la nature devraient calmer mon âme ; mais, mon Dieu, que le poison qui le consume est actif! Le froid de la ciguë n'y pénètre point encore. J'attends le jour avec impatience ; je relirai votre lettre. Il faut donc vous croire de préférence à la carte de la poste, qui m'avait dit que je pouvais avoir trois fois de vos nouvelles.

LXX

A MONSIEUR DE GUIBERT

Lundi 3 octobre 1774.

Mon ami, que j'ai mal à l'âme ! Je n'ai plus de mots, je n'ai que des cris ; j'ai lu, j'ai relu, je lirai cent fois votre lettre. Mon ami, que de biens et de maux réunis ! Quel plaisir mêlé à la plus cruelle amertume ! Cette lecture a augmenté, a redoublé toutes les agitations de mon cœur. Je ne puis plus me calmer ; vous avez

ravi et déchiré mon âme tour à tour. Jamais je ne vous ai trouvé plus aimable, plus digne d'être aimé, et jamais je n'ai été déchirée d'une douleur plus profonde, plus aiguë, plus amère, par le souvenir de M. de Mora. Oui, j'en mourais ; mon cœur était opprimé, j'étais dans l'égarement la nuit dernière ; un état aussi violent doit m'anéantir, ou me rendre folle. Hélas ! je ne crains ni l'un ni l'autre ; si je vous aimais moins, si mes regrets m'étaient moins chers, avec quel délice, avec quel transport je me délivrerais de la vie qui m'accable ! Jamais, jamais aucune créature n'a vécu dans cette torture et ce désespoir.

Mon ami, nous faisons du poison du seul bien qui soit dans la nature, du seul bien que les hommes n'ont pu gâter ni corrompre. Tout, dans le monde, est apprécié et payé par l'argent ; la considération, le bonheur, l'amitié, la vertu même, tout cela est acheté, payé, jugé au poids de l'or : il n'y a qu'une seule chose qui soit au-dessus de l'opinion, qui soit restée sans tache comme le soleil, et qui en ait la chaleur, qui vivifie l'âme, qui l'éclaire, qui la soutient, qui la rende plus forte, plus grande. Mon ami, ai-je besoin de nommer ce présent de la nature ? Mais quand il ne fait pas le bonheur de l'âme qu'il remplit, il faut mourir. Oui, il fallait mourir ; j'en avais besoin, j'y cédais ; que vous avez été cruel ! Hé ! que vouliez-vous faire des jours que vous sauviez ? Les remplir de trouble et de larmes ! Ajouter au malheur le plus affreux, le tourment du remords ! Me faire détester tous les instants de ma vie, et cependant m'y lier par un intérêt qui révolte mon cœur, qui vingt fois par jour se présente à ma pensée comme un crime ! Mon Dieu, je suis coupable, et le ciel m'est témoin que rien ne fut plus cher à mon cœur que la vertu. Et

ce n'est pas vous qui m'avez égarée? Quoi! vous croyez que c'est moi seule qui me suis précipitée dans l'abîme! Je ne puis donc vous imputer ni mes fautes, ni mon malheur! Ha! j'ai voulu les expier, j'ai vu le terme de mes maux: en vous haïssant j'étais plus forte que la mort. Par quelle fatalité, pourquoi vous ai-je retrouvé? Pourquoi la crainte que j'aie eue que vous ne fussiez malade a-t-elle amolli mon âme? Enfin pourquoi me déchirez-vous, et me consolez-vous tout à la fois? Pourquoi ce mélange funeste de plaisir et de douleur, de baume et de poison? Tout cela agit avec trop de violence sur une âme que la passion et le malheur ont exaltée; tout cela achève de détruire une machine épuisée par la maladie et le manque de sommeil.

Hélas! je vous le disais; dans l'excès de mes maux, je ne sais si c'est vous, ou la mort que j'implore; c'est de vous ou d'elle que je dois être soulagée, ou guérie pour jamais. Toute la nature ne peut plus rien pour moi. Hélas! me reste-t-il un vœu, un désir, un regret, une pensée dont vous et M. de Mora ne soyez l'objet? Mon ami, j'ai cru mon âme éteinte; je vous le disais, et je trouvais de la douceur dans le repos: mais mon Dieu, que cette disposition était fugitive! Elle ne tenait qu'à l'effet de l'opium prolongé. Hé bien! j'en reprendrai, je retrouverai la raison, ou je la perdrai tout à fait.

Mais, dites-moi, comment est-il possible que je ne vous aie pas encore parlé de vous? Que je ne vous aie pas dit que je crains le retour de la fièvre? Que j'espère avoir de vos nouvelles aujourd'hui, puisque la poste arrive? Si je n'en ai pas, je ne vous accablerai point, mais je souffrirai jusqu'à mercredi. Adieu, mon ami. Votre bonté, votre douceur, votre vérité ont pénétré mon cœur de tendresse et de sensibilité.

Lundi au soir.

J'ai eu un mot de vous, rien qu'un mot: mais il me dit que vous êtes sans fièvre et cela me tranquillise. Mais vous êtes inquiet de mademoiselle votre sœur ; je le suis aussi : je suis si près de tout ce qui vous touche. Et moi aussi, j'ai la fièvre ; l'accès de douleur de cette nuit a altéré mon sang et mon pouls : mais ne soyez point inquiet, la mort n'arriva jamais si à propos. Les malheureux ne meurent point, et ils sont trop faibles, trop lâches quand ils aiment, pour achever de se tuer. Je vivrai, je souffrirai, j'attendrai, non pas le bonheur, non pas le plaisir, quoi donc? Mon ami, c'est à vous que je parle, répondez-moi.

Voyez si vous n'êtes pas d'une *étourderie* qui peut être dangereuse : vous m'écrivez, et vous ne cachetez pas votre lettre ; et pour que vous n'en doutiez pas, je vous envoie votre enveloppe. J'ai envoyé la lettre à M. de Vaines. Le comte de Crillon se marie ces jours-ci ; il espère le bonheur, le plus grand bonheur : puisse-t-il n'être pas trompé ! Il m'a demandé de vos nouvelles avec le plus tendre intérêt ; j'en ai donné au chevalier d'Aguesseau qui est à Versailles. Le pape est mort et d'une maladie qui donne d'affreux soupçons [1].

Bonsoir, mon ami ; j'ai la tête pesante, je souffre plus que de coutume, mais j'ai de vos nouvelles, voilà l'important. Je suis dans une disposition bien bizarre : depuis douze heures, mes yeux me représentent toujours le

1. Clément XIV, auteur de la Bulle du 21 juin 1773 qui supprima l'ordre des Jésuites

même objet, soit que je les aie ouverts ou fermés. Cet objet que je chéris, que j'ai adoré, me pénètre de terreur et d'effroi. Dans ce moment même, il est là : ce que je touche, ce que j'écris, ne m'est pas plus sensible, plus présent. Mais pourquoi ai-je peur ? Pourquoi ce trouble ? Si c'était...

LXXI

AU MÊME

Mercredi, 6 octobre 1774.

Mon ami, je n'ai point de vos nouvelles ; j'en attendais. Hélas ! j'éprouve que l'âme qui espère le moins est encore trompée, et que la tête la moins susceptible d'illusions s'en forme encore trop. Pardon, mon ami, le besoin que j'ai de vous fait que j'y compte trop ; il faudrait aussi me corriger de cette erreur.

Je suis malade, et dans un état de souffrance inexprimable ; toute espèce de nourriture me fait un mal égal. Mon médecin en conclut qu'il se forme un embarras dans le *pylore* : je ne connaissais pas cet étrange mot, mais on est à la torture quand cette porte veut se fermer. Je prends de la *ciguë* : si elle pouvait être préparée comme celle de Socrate, que je la prendrais avec plaisir ! Elle me guérirait de cette maladie si lente et si cruelle qu'on nomme la vie. Vous me faites mal, mon ami ; vous me rendez la mort nécessaire, et vous me retenez à la vie. Que de faiblesse ! Que d'inconséquence ! Oui, je me juge bien ; mais je languis, je retarde et je le sens,

il arrivera un jour, un moment où j'aurai un repentir bien amer d'avoir tant différé. En effet, si je jette les yeux sur le passé, je vois que j'aurais été trop fortunée que le terme de ma vie eût été le mercredi 1[er] juin. Mon Dieu, que de douleurs, que de maux j'aurais évités! Oui, je frémis en pensant que je puis m'en prendre à vous de tout ce que j'ai souffert depuis ce jour funeste. Que vous fûtes mal inspiré! Ma mort n'eût pas été un mal pour vous, et dans le moment où je vous parle, vous n'en conserveriez aucun souvenir; et au lieu de cet oubli qui vous laisserait jouir du repos et du plaisir, je vous accable de mes maux, je fais peser le poids de ma vie sur votre âme. Ha! je la connais bien cette âme sensible, forte et vertueuse; elle serait capable de faire un grand sacrifice pour soulager le malheur; mais il est hors de votre caractère de le soigner, de l'adoucir, de le calmer. Tout ce qui est de suite vous est impossible; votre cœur est passionné, mais il ne connaît pas la tendresse. La passion ne va que par soubresauts; elle a des actes, des mouvements, mais la tendresse a des soins: elle aide, elle console, *elle aurait écrit tous les courriers*, parce qu'elle se serait occupée des besoins d'une âme souffrante. Non, je ne vous fais point de reproches, ils sont inutiles ou affligeants. Hé! combien je serais désolée de vous donner un moment de peine!

Mon ami, j'avais besoin de savoir si votre fièvre n'était point revenue, et si celle de mademoiselle votre sœur s'était calmée. En vous écrivant la dernière fois, j'avais le délire, je crois; j'eus une fièvre ardente toute la nuit; elle m'a quittée et, en me quittant, elle a effacé l'image qui me dérobait tout autre objet; mais je ne conçois pas pourquoi elle portait l'effroi dans mon âme. Ha! si je pouvais cependant racheter sa vie, pour une

heure seulement, il n'y a point de supplice que je n'eusse la force de braver, et je dirais :

La mort et les enfers paraissent devant moi :
Ramire, avec transport, j'y descendrais pour toi.

Mais, mon ami, ce n'est point tout cela que je voulais vous dire, je suis troublée, je ne puis continuer; adieu.

Samedi, minuit.

Avant tout, je veux vous dire que votre encre est blanche comme le papier, et aujourd'hui cela m'a vraiment impatientée. Je m'étais fait apporter votre lettre chez M. Turgot, où je dînais avec vingt personnes ; on me l'a remise à table : j'avais à côté de moi l'archevêque d'Aix, et, de l'autre côté, le curieux abbé Morellet. J'ai ouvert ma lettre sous la table, et à peine pouvais-je voir qu'il y avait du noir sur du blanc, et l'abbé faisait la même remarque. Madame de Boufflers, qui était auprès de l'archevêque d'Aix, demandait ce qui m'occupait: *Souvenez-vous du lieu où nous sommes, et vous serez au fait de ce que je lis. — Un mémoire, sans doute, pour M. Turgot? — Hé! oui, justement, madame, et je veux le lire avant que de le lui donner*. Et, en effet, avant que de rentrer dans le cabinet, j'avais lu votre lettre, et j'y vais répondre, mais ce sera à la hâte, parce que je meurs de fatigue du tour de force que j'ai fait aujourd'hui. J'ai vu cent personnes, et, comme votre lettre m'avait fait du bien à l'âme, j'ai parlé, j'ai oublié que j'étais morte, et me suis vraiment éteinte. A la vérité, *j'ai eu de grands succès*, parce que j'ai bien fait valoir les agréments et l'esprit des gens avec qui j'étais, et

c'est à vous, mon ami, à qui ils ont dû ce passe-temps si doux pour leur amour-propre. Le mien ne s'enivre point de vos louanges ; je vous répondrai comme *Couci :*

Aimez-moi, prince, au lieu de me louer.

Mon ami, gardez-vous à jamais d'avoir la bonté, de prendre le soin de faire valoir mon bien, de faire l'étalage de mes richesses : jamais je ne me suis trouvée si pauvre, si ruinée, si misérable ; en appréciant ce que j'ai, en me faisant voir mes ressources, vous me démontrez que tout est perdu. Il ne me reste plus qu'un moyen, et il y a longtemps que je le pressens, que je le crois même nécessaire : c'est de faire une *banqueroute sèche* ; mais je me conduis comme cela se pratique : je diffère, je remets, je me leurre d'espérance, de chimères ; je les juge telles, et cela cependant me soutient un peu. Mais vous détruisez tout par l'horrible énumération que vous me faites. Quel déplorable inventaire ! Si tout autre que vous s'était avisé de vouloir me consoler et me rattacher à la vie par ces désespérantes consolations, j'aurais répondu comme Agnès :

Horace avec un mot en fera plus que vous.

Et c'est Horace qui me parle ! Mon ami, mon âme en reste abîmée. Que n'inventez-vous point pour me tourmenter ? Je serai, dites-vous, *garantie, soutenue, défendue,* etc., etc. Hé bien, je n'ai rien été de tout cela ! Si vous mettez votre estime à ce prix, je n'y prétends plus. J'ai été inconséquente, faible, malheureuse, bien malheureuse ; j'ai craint pour vous, et j'ai été égarée. J'ai eu tort, sans doute, et c'est un mal de plus de le reconnaître. Je n'ai pas un mouvement, je ne vous dis pas un mot qui ne me cause un regret ou un repentir.

Mon ami, je devrais vous haïr. Hélas! qu'il y a longtemps que je ne fais plus ce que je dois, ce que je veux! Je me hais, je me condamne, et je vous aime.

LXXII

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE

Fontneuve, près Montauban. Ce samedi 8 octobre 1774.

Oui, mon amie, je commencerai volontiers toutes mes lettres par vous accuser la réception et la date des vôtres. Vous avez bien le droit d'exiger de moi toute l'exactitude possible. La vôtre est si aimable, si généreuse, si soutenue! Elle adoucit deux fois par semaine l'éloignement où je vis de vous. Les mercredis et les vendredis sont, dans ma vie, ce que les mercredis et les samedis sont dans la vôtre.

Les deux derniers m'ont apporté de vos nouvelles; celles d'hier sont du vendredi au soir, et du samedi après le facteur. Vous avez été bien inquiète, bien agitée. Mon Dieu, que je suis fâché d'y avoir donné lieu! Pourquoi vous avoir parlé de ces deux accès de fièvre? Mais vaudrait-il mieux les avoir eus sans vous le mander? Cette fièvre était une suite de la disposition de mon âme; j'étais bouleversé de votre silence, de l'idée de votre haine. La preuve qu'elle tenait absolument à ma situation morale, c'est que j'eus le mercredi de vos nouvelles, et que l'accès que j'attendais le lendemain manqua. Vous avez souffert de ce qui était votre ouvrage, mon amie, et cependant j'en ai du regret. Mais cette lettre du mercredi, qu'elle m'a touché! J'ai senti, j'ai partagé tout ce

que vous a fait éprouver celle de M. de Fuentès. Vous avez bien raison, il n'y a dans aucun roman rien de si touchant, de si noble que la demande de ce respectable père. J'espère que M. d'Alembert y aura égard.

Mais pourquoi aggraver vos maux, en vous imaginant que vous avez pu contribuer à sa mort[1]? Il la portait dans son sein depuis deux ans, et y avait échappé deux fois en Espagne ; il en était parti mourant. Le consul à Bordeaux m'a dit que le médecin avait prononcé que partout il serait mort de même. Votre malheur est assez grand pour ne pas supposer des circonstances qui l'augmentent. Pleurez, mon amie, mais ne dites point que vous avez perdu tout ce qui vous aimait. Ne prenez point la vie en haine et l'amour en horreur. La vie vous offre encore des consolations, des intérêts, des sentiments. Hé! l'amour, pourquoi le maudiriez-vous? Je le bénis mille fois ; c'est par lui que vous vivez; c'est à lui que je vous dois. Jamais je n'en recevrai de bienfait plus cher. C'est lui qui s'est mêlé à mon amitié, qui a répandu sur elle cette activité, ce charme, cette passion qui font que mon attachement pour vous ne ressemble à aucun des autres sentiments qui vous environnent. Voyez : un autre silence, une autre santé, vous agiteraient-ils comme vous venez de l'être? L'indifférence, la haine d'une autre personne m'auraient-elles donné la fièvre? Une autre lettre m'aurait-elle guéri? Avec un tel intérêt l'un pour l'autre, nous vivons, nous aimons, nous sommes certainement plus animés que les trois quarts du genre humain. Soyons donc moins mécontents de nos cœurs, espérons-en encore quelques moments heureux.

1. Il est superflu de faire remarquer qu'il est question ici de la mort de M. de Mora.

Tel sera du moins celui de nous revoir. Je compte les jours, je voudrais pouvoir les avancer. Ce sentiment m'enlève à ceux du devoir et de la nature ; il me fait sentir de l'ennui où je ne devrais trouver que de la douceur et du repos. On m'interrompt. Je vous reviendrai ce soir. Le courrier ne part que demain, et j'ai mille choses encore à vous dire...

Pourquoi ne répondrez-vous pas à ma lettre, mon amie? Que pouvait-elle renfermer qui vous déplût, qui vous embarrassât, qui vous refroidît? Ce dernier effet serait mon malheur le plus grand. J'ai voulu vous soulager, vous calmer, vous guérir de ce que votre sentiment pouvait avoir de tourmentant et de douloureux. Mais si vous m'aimiez moins, j'en mourrais de chagrin. Je ne vous ai pas rendue à vous; je crois que mes droits sur votre confiance, sur votre amitié, sur votre abandon, sont devenus plus sacrés. J'ai mis mon âme à découvert devant vous, et à compter de ce moment, il ne s'y passera plus un mouvement que je ne vous le confie. Usez-en de même et abolissez à jamais ce mot d'*indulgence*; il me blesse, il m'offense. Mon cœur sera toujours auprès du vôtre! Appuyez-vous, soutenez-vous, reposez-vous sur lui.

Vous m'ordonnez de brûler vos lettres; je vous obéirai; je vous manderai par le premier courrier que je l'ai fait, et en effet vous pourrez me croire. Mais avez-vous pensé que cet effort ne me coûterait rien? Il me coûtera. Je vous demande quelques jours ; je veux les relire. Pourriez-vous vous méprendre sur le sentiment qui m'y rattache? Vous n'avez pas de même tenu aux miennes, et vous m'aimez : comment avez-vous fait? Mais ne vaut-il pas mieux que je vous les rende, que je vous les rapporte? Vous les brûlerez vous-même. Toutes celles

que je vous ai rendues ont sans doute déjà eu ce sort. Si elles ne l'ont pas eu, je vous demande grâce ; nous les réunirons toutes ; elles resteront dans vos mains. Répondez-moi sur cet article. Mandez-moi que vous m'autorisez à les garder jusqu'à mon retour, sinon je vous obéirai en gémissant, mais j'obéirai.

Je vais finir ma lettre de choses bien froides auprès de tout ce qui l'a remplie jusqu'ici. Les nouvelles publiques, les événements particuliers, tout ce qui vous est étranger, me paraît une langue que nous ne devrions jamais parler. Entre tout cela, ce qui m'a intéressé le plus, c'est le mariage du comte de Crillon. Le voilà bien riche : sera-t-il plus heureux ? Il le mérite, du moins. Je lui ai écrit. Ce qui m'a intéressé ensuite, surtout parce que cela a tranquillisé mon père qui en était fort alarmé, c'est l'assurance que M. Turgot vous a donnée, qu'il ne toucherait pas aux domaines. Je suis ravi de ces cent mille écus qu'il a fait rendre à l'abbé Terray et du désintéressement avec lequel il a renoncé à ce qui lui revenait sur cela. Est-il vrai qu'il travaille à abolir les corvées ?

Adieu, mon amie. Je vous écrirai par le premier courrier ; je n'en laisserai plus passer sans me donner ce plaisir. Je vous aime de toute mon âme. Et vous, comment ? Dites-le-moi ; redites-le-moi, si je n'ai rien perdu.

Adieu encore.

LXXIII

A MONSIEUR DE GUIBERT

Ce dimanche au soir, 9 octobre 1774.

Mon ami, j'ai relu votre lettre deux fois, et l'impression totale que j'en reçois, c'est que vous êtes bien aimable, et qu'il est bien plus aisé de ne vous aimer point, que de vous aimer modérément. Faites le commentaire de cela, non pas avec votre esprit, ce n'est pas à lui que je parle. Mon ami, si je voulais, je m'arrêterais à quelques mots de votre lettre : ils m'ont fait mal.

Ha! tout agite une âme aux maux accoutumée.

Du moins, si je pouvais dire comme Bayard :

Si mon ami m'afflige, il essuiera mes larmes[1]!

Vous me parlez de mon courage, de mes ressources, de l'emploi de mon temps, de celui de mon âme, de manière à me faire mourir de honte et de regret de vous avoir laissé voir toute ma faiblesse. Hé bien, elle était dans mon âme, et aucun de ses mouvements ne peut plus vous être caché. Quand elle a été animée par la haine, je vous l'ai bien fait voir; est-ce donc que je ne pourrais me permettre que de haïr? Mon ami, en relisant la récapitulation que vous me faites, de tout ce qu'il peut y avoir au monde qui puisse m'empêcher de me

1. Ces deux vers sont du *Connétable de Bourbon*.

perdre, j'ai fini par en rire, parce que cela m'a rappelé un mot du président Hénault, qui est joli. Dans une certaine époque de sa vie, il crut que, pour ajouter à sa considération, il fallait qu'il devînt dévot : il fit une confession générale, et il mandait après à M. d'Argenson, son ami : *jamais on ne se trouve si riche que lorsqu'on déménage.*

Mon ami, vous m'avez fait éprouver le sentiment contraire; mon cœur en a tressailli, et j'aurais pu dire :

Ciel! je reste seule en l'univers entier.

Mon ami, je vous cite à vous-même; vous m'êtes plus présent que Racine, et il me semble que mon sentiment prend de la force en employant vos expressions; mais j'ai mille riens à vous dire : il faut détourner ma pensée d'un intérêt aussi triste que profond.

Je suis votre lettre, et je reviens à la critique de M. de la Harpe, qui est si juste que ce n'est pas la peine de la combattre. D'abord je vous ferai la mienne : *il faut dire* : M. de la Harpe, et non pas : la Harpe tout court. Cet honneur n'est dû qu'aux Racine, Voltaire, Montesquieu, etc., etc., et il ne faut pas élever si haut un littérateur de nos jours. Et puis, mon ami, je vous dirai que c'est avoir le tact bien fin que d'être blessé de ce qu'on fait parler Dieu d'une manière vulgaire; il y a quelques moments de sa vie et de sa mort qui ne demandent pas un style bien élevé; mais à la vérité, ce n'est pas ceux où il créa La Fontaine *conteur*. Voltaire a été aussi difficile que vous, lorsqu'en critiquant M. Soret il dit : *Jésus, confit en vers, est abominable.* Mais en voilà trop sur M. de la Harpe, quand il serait un dieu : nous n'avons pas encore l'*Éloge* qui a été couronné.

Je viens de voir le comte de Crillon; il vous a écrit,

ainsi je n'ai rien à vous en apprendre, car vous savez qu'il est bien aimable. Je dînerai demain avec lui chez madame d'Anville. Mon ami, j'aime cette maison : c'en est une de plus où je pourrai vous voir : vous vivrez pour ce que vous aimez, et pour le monde tous les soirs, mais ne dînerez-vous pas souvent avec moi? Cela vous fera vivre dans la société des gens qui sont le plus à votre ton. Les bêtes et les sots ne se mettent guère en mouvement que sur les cinq ou six heures; c'est alors que je reviens au coin de mon feu, et j'y trouve presque toujours, sinon ce que j'aurais choisi, du moins ce que je n'éviterais pas.

Comment ne vous ai-je point encore dit que je suis pressée, sollicitée d'aller rétablir ma santé chez milord Shelburne? C'est un homme d'esprit, c'est le chef du parti de l'opposition, c'était l'ami de Sterne : il adore ses ouvrages. Voyez s'il ne doit pas avoir le plus grand attrait pour moi, et si je ne dois pas être fort ébranlée par sa prière obligeante. Convenez que si vous aviez su cette bonne fortune, vous ne l'auriez pas omise dans mon pompeux *inventaire*.

Oui, le bon Condorcet est chez madame sa mère; il travaille dix heures par jour, il a vingt correspondances, dix amis intimes, et chacun d'eux, sans fatuité, pourrait se croire son premier objet. Jamais, jamais on n'a eu tant d'existence, tant de moyens, et tant de facilité! Mais voilà que je me rappelle que vous ne m'avez pas dit un mot de M. le duc de Choiseul; est-ce que votre séjour à Chanteloup n'a pas même fait trace sur la route? Hé bien, voilà où il en est à Paris : le public lui échappe absolument, et il me semble que ce qui peut lui arriver de mieux à présent, c'est de rester dans cet oubli; car il ne gagnerait rien aux comparaisons, aux rapprochements.

Nous aurions pu lui devoir, il y a dix ans, M. Turgot, et il avait choisi les Laverdy, les Maupeou, les Terray, etc., etc.

Votre lettre à M. d'Alembert est excellente, et comme nous sommes très communicatifs, nous en avons effacé le mot *Gracques*, et nous l'avons donnée ce soir à M. de Vaines qui en était charmé, et qui a voulu la faire voir à celui qui pouvait en jouir sans que cela pût alarmer sa modestie. Mon Dieu, vouloir vous faire une *malhonnêteté*, à vous? à qui il n'a pas répondu parce qu'il voulait avoir le plaisir de vous répondre de sa main! Mon ami, les gens vertueux ne peuvent pas être insolents, et ils chérissent le mérite et les talents.

Vous ne devineriez jamais ce qui m'occupe, ce que je désire : c'est de marier *un de mes amis*. Je voudrais qu'une idée qui m'est venue pût réussir. L'archevêque de Toulouse pourrait servir beaucoup au succès de cette affaire. C'est une jeune personne de seize ans, qui n'a qu'une mère, et point de père ; elle a un frère. On lui donnera en la mariant treize mille livres de rente ; sa mère la logera, la gardera bien longtemps, parce que son fils est un enfant. Cette fille ne peut pas avoir moins de six cent mille francs, et elle pourrait être plus riche; cela vous conviendrait-il, mon ami? Dites, et nous agirons, et nous n'aurions point de dégoût, parce que l'archevêque de Toulouse a autant d'adresse que d'honnêteté. Nous causerons de tout cela : et si cela ne réussit pas, je connais un homme qui serait bien heureux de vous avoir pour gendre, mais sa fille n'a que onze ans : elle est unique, et elle sera bien riche. Mon ami, je voudrais par-dessus tout votre bonheur, et le moyen de vous le procurer deviendrait le premier intérêt de ma vie. Convenez que les *Quiétistes* et que le

sensible Fénelon ne pouvaient pas aimer Dieu avec plus d'abnégation ! Il fut un temps où mon âme n'aurait pas été si généreuse, mais elle répondait à quelqu'un qui aurait rejeté avec horreur l'empire du monde. Quel souvenir, mon Dieu, qu'il est doux et cruel! Bonsoir, mon ami. Si j'ai, comme je l'espère, de vos nouvelles demain, j'ajouterai encore à ce volume. Depuis deux jours j'ai moins souffert : je suis à deux ailes de poulet par jour, et si ce régime ne me réussit pas plus que le reste, je me mettrai au lait pour toute nourriture.

Toujours dimanche, plus tard, 9 octobre 1774.

Cet adieu était bien prompt, bien brusque, et vous comprenez bien qu'il me reste mille choses à vous dire, car si je ne me trompe, c'est la dernière fois que je vous écris. Je saurai à quoi m'en tenir demain; j'aurai de vos nouvelles, mon ami, ce n'est pas à mon désir que je me fie, mais c'est à votre bonté. Vous me dites bien que vous allez à votre légion; vous m'avez écrit deux fois le nom du lieu où elle est, mais grâce à la beauté de l'écriture, je n'en sais rien : je lis *Livourne*, et à coup sûr ce n'est pas là où vous allez[1].

Mon ami, écrivez-moi de partout; vous avez à me dédommager de la privation où je serai de vous écrire. Je ne me tiens pas assurée que vous soyez parti aujourd'hui. Comment pourriez-vous refuser à madame votre mère, surtout si elle n'est pas en convalescence, et on est encore bien malade lorsqu'on a la fièvre? Enfin j'espère que vous

1. C'était Libourne, où le régiment de M. de Guibert allait tenir garnison.

n'aurez point de tort, et que je vous verrai dans quinze jours. Quinze jours, c'est un terme bien long! J'en ai vu un plus près : Ha! je frémis, quel souvenir affreux! Il empoisonne jusqu'à l'espérance. J'ai eu hier une lettre de son beau-frère; je ne l'aimais pas pendant la vie de mon ami; depuis il m'est devenu cher. Que je voudrais connaître, que je voudrais vivre avec sa sœur! il ne voulait pas que je la visse, il craignait que je ne fortifiasse en elle la passion qui la consumait. Mon ami, cette crainte n'était-elle pas le dernier degré de la passion, et de la confiance en mon sentiment? Ha! mon Dieu, et c'est vous qui aviez troublé, renversé le bonheur de cette âme si tendre et si passionnée! C'est vous qui nous aviez condamnés à un malheur affreux, et c'est vous que j'aime! Oui, on hait le mal qu'on fait et on est entraîné. Je serais morte de douleur, et je suis destinée à en vivre, à languir, à gémir, à vous craindre, à vous aimer, à maudire sans cesse la vie, et à en chérir quelques instants.

On m'a interrompu : on est venu me proposer d'aller chez Duplessis; c'est un peintre de portrait qui sera à côté de Van-Dick. Je ne sais si vous avez vu l'abbé Arnaud peint par lui; mais, mon ami, ce qu'il faudra voir, c'est Gluck; c'est à un degré de vérité et de perfection qui est mieux et plus que la nature. Il y avait là dix têtes toutes de caractères différents, je n'ai rien vu de beau et de vrai à ce point-là. M. d'Argental y est venu, il nous a fait voir une lettre qu'il venait de recevoir de M. de Voltaire; je l'ai trouvée si bonne, le ton en est si doux, si naturel, on est si près de lui en la lisant, que sans songer si cela était indiscret ou non, j'ai demandé cette lettre, j'ai demandé d'en prendre une copie; dans ce moment on la fait, et mon ami la lira, et cette pensée est au bout de tout ce que je sens. Mon

ami, je répéterais, et je dirais comme Sterne à Lisette : *votre plaisir est le premier besoin de mon cœur.*

Mon Dieu, oui, il est difficile de commencer une lettre quand c'est avec de l'esprit qu'on fait du sentiment; mais cependant il faut écrire à madame de Boufflers. Elle ne m'a pas nommé votre nom; je n'en suis pas fâchée, mais comment ne saisit-on pas toutes les occasions de parler de ce qui plaît? Il y a un certain degré d'affection qui gêne; c'est celui-là qui m'a empêchée de lui parler de vous; mais elle n'a jamais senti cet embarras, j'en suis bien sûre; elle n'a que faire d'aimer, elle est si aimable.

Mon ami, je me connais si bien, que je serais tentée de croire que vous vous moquez de moi, lorsque vous me parlez de mes succès dans le monde. Hé! bon Dieu, il y a huit ans que j'en suis retirée, du monde. Du moment que j'ai aimé, j'aurais eu du dégoût pour les succès. A-t-on besoin de plaire quand on est aimée? Reste-t-il un mouvement, un désir qui n'aient pour objet la personne qu'on aime, et pour qui on voudrait vivre exclusivement? Mon ami, vous n'en voulez pas tant, n'est-ce pas?

LXXIV

AU MÊME

Ce lundi, après l'arrivée du facteur, 10 octobre 1774.

Point de lettre! En vérité, si j'avais plus de confiance en votre amitié, je me vengerais en ne vous écrivant pas non plus. Mon Dieu, comment peut-on avoir cette

négligence, cet oubli pour ce qui nous aime? Comment est-on assez occupé, ou dissipé, pour ne pas mettre en première ligne le plaisir de soulager ce qui souffre? Enfin comment répare-t-on un mal sensible, profond et dont rien ne peut distraire? Je serai jusqu'à samedi avec cette pensée; cette douleur pèsera sur mon âme, elle me donnera alternativement des regrets et des remords. Mais que vous importe tout cela? Ce n'est pas mes lettres que vous attendez, ce n'est pas mon repos qui vous occupe. Hé bien! que ce soit ce qu'il vous plaira. Ce n'est pas de vous dont je suis mécontente, c'est de moi, ce n'est que de moi. Oui, mon ami, je vous pardonne; je vous aime; vous m'avez fait mal, mais vous me guérirez.

Voilà une petite lettre que je joins à mes in-folios; elle est du bon Condorcet à son ami.

LXXV

A MONSIEUR DE GUIBERT

Ce vendredi au soir, 14 octobre 1774.

Mon ami, je sors d'*Orphée* : il a amolli, il a calmé mon âme. J'ai répandu des larmes, mais elles étaient sans amertume : ma douleur était douce, mes regrets étaient mêlés de votre souvenir ; ma pensée s'y arrêtait sans remords. Je pleurais ce que j'ai perdu, et je vous aimais ; mon cœur suffisait à tout. Quel art charmant! Quel art divin! La musique a été inventée par un homme sensible qui avait à consoler des malheureux.

Quel baume bienfaisant que ces sons enchanteurs ! Mon ami, dans les maux incurables, il ne faut chercher que des calmants, et il n'y en a que trois espèces pour mon cœur dans la nature entière : vous, mon ami, vous, le plus efficace de tous, vous, qui m'enlevez à ma douleur, qui faites pénétrer dans mon âme une sorte d'ivresse qui m'ôte la faculté de me souvenir et de prévoir. Après ce premier de tous les biens, ce que je chéris comme le soutien et la ressource du désespoir, c'est l'opium ; il ne m'est pas cher d'une manière sensible, mais il m'est nécessaire. Enfin ce qui m'est agréable, ce qui charme mes maux, c'est la musique : elle répand dans mon sang, dans tout ce qui m'anime, une douceur et une sensibilité si délicieuses, que je dirais presque qu'elle me fait jouir de mes regrets et de mon malheur. Et cela est si vrai, que, dans les temps les plus heureux de ma vie, la musique n'avait pas pour moi un tel prix.

Mon ami, avant votre départ, je n'avais point été à *Orphée* ; je n'en avais pas eu besoin ; je vous voyais, je vous avais vu, je vous attendais, cela remplissait tout : mais dans le vide où je suis tombée, dans les différents accès de désespoir qui ont agité et bouleversé mon âme, je me suis aidée de toutes mes ressources. Qu'elles sont faibles ! Qu'elles sont impuissantes contre le poison qui consume ma vie ! Mais il faut vous détourner de moi et vous parler de vous ; je n'aurai pas changé d'objet.

M. Turgot vous a écrit : il a réparé, car il vous a prié de le servir, et je suis bien sûre que c'est ainsi que vous l'aurez senti. M. de Vaines me disait hier : « Faites donc revenir monsieur de Guibert ; il nous éclairera ; il nous sera utile sur des choses que nous ignorons, et dont nous avons besoin. » Hélas ! jugez-moi, jugez de ma

disposition : il est question du premier, du seul intérêt de ma vie, et je n'ose avoir un sentiment arrêté :

Et mes plus doux souhaits sont pleins de repentir.

Oui, la vertu dirait : venez, arrivez, et je meurs. Mais, mon ami, une voix plus forte, plus profonde, plus intime, me crie : en le voyant, la vie sera un bien ; le malheur deviendra supportable ; et si cette pensée était encore une erreur, si je me faisais illusion, ce serait du moins la dernière, et je vous devrais d'avoir rompu un lien qui n'aurait jamais dû se former.

La dernière fois, je vous écrivis un billet à la hâte au moment où je venais d'apprendre que je n'avais pas de lettre de vous ; j'en étais aussi irritée qu'affligée, et je ne sais si je vous l'ai exprimé, car j'étais si pressée que je ne pouvais former mes lettres. Le duc de la Rochefoucauld m'attendait pour aller dîner chez lui. J'y trouvai le comte de Crillon, et son premier mot fut : « Vous avez fait ma commission, je viens de recevoir une lettre de monsieur de Guibert en réponse à la vôtre. » Je fus charmée : c'était savoir de vos nouvelles : mais ma lettre était à la poste ; ainsi vous aurez vu tout mon ressentiment.

Le comte de Crillon, et tous les Crillon du monde, étaient ce soir à l'Opéra dans la loge du roi : j'étais dans ma *chambre* ordinaire. J'ai regardé de tous mes yeux la femme du comte ; elle m'a paru commune et pas laide, mais on voit si mal au spectacle ! Il est venu me voir dans ma loge ; il m'a parlé de ses affaires, et peu de sa femme. Une grande fortune est une grande charge ; il a des procès, des affaires en Amérique ; il me paraît qu'il a fort à cœur que cette *administration* soit bonne, et même parfaite. Il en viendra à bout, mais le voilà occupé sans relâche, et d'un genre d'occupation

d'où il résulte plus de profit que de gloire. Non, le bonheur n'est pas dans les grandes richesses ! Où donc est-il ? Chez quelques érudits bien lourds et bien solitaires ; chez de bons artisans bien occupés d'un travail lucratif et peu pénible ; chez de bons fermiers qui ont de nombreuses familles bien agissantes, et qui vivent dans une aisance honnête. Tout le reste de la terre fourmille de sots, de stupides ou de fous, et dans cette dernière classe sont tous les malheureux ; et je n'y comprends point ceux de Charenton, car le genre de folie qui fait qu'on se croit le Père Éternel vaut peut-être mieux que la sagesse et le bonheur.

Je vous envoie l'extrait d'une lettre écrite à l'ambassadeur de Suède : vous verrez avec quelle élégance les étrangers parlent français. Croyez qu'il n'y a pas une virgule de changée. Mais voyez quelle horreur on doit avoir pour un ordre religieux qui met en usage de tels moyens. Mon ami, ne brûlez, ni ne perdez pas les lettres que vous avez reçues ; il y en a que vous me ferez voir. Je compte que vous me manderez que les miennes sont en sûreté ; aussi je ne vous en parle plus. Je crois à vous et en vous ; comment pourriez-vous me tromper ?

Je lis un mauvais livre sur le théâtre, où il y a quantité de bonnes choses ; je vous le garde. Tout le monde est à Fontainebleau, et j'en suis bien aise. J'écrirais souvent sur ma porte comme ce savant : *Ceux qui viennent me voir me font honneur ; ceux qui n'y viennent pas me font plaisir.*

M. de Marmontel me proposa mercredi de me lire un nouvel opéra-comique. Il vint, il y avait douze personnes. Les voilà en cercle, et moi dans le dessein d'écouter *le Vieux Garçon* : c'est le titre de l'ouvrage. Le commencement de la première scène me parut embrouillé,

embarrassé. Savez-vous ce que je fis, sans que ma volonté y eût la moindre part? C'est que je n'en entendis pas un mot; mais cela est si exact, que j'aurais été pendue plutôt que de dire le nom d'un acteur, ni le sujet de la pièce; et je m'en tirai en disant la vérité, c'est que le temps m'avait paru bien court. Et, en effet, je fus réellement étonnée quand j'entendis parler tout le monde. Hé bien! depuis qu'il m'est impossible d'accorder de l'attention à rien, j'aime les lectures à la folie, cela me laisse libre: au lieu que dans la conversation, malgré qu'on en ait, on est trop souvent rappelé par les autres. Ha! c'est surtout les gens qui donnent des préférences, qui sont assommants! Il y a deux hommes qui ont la bonté de faire assez de cas de moi pour me dire à l'oreille ce qui serait indifférent tout haut; il me faut vraiment de la vertu pour écouter et répondre. Mon ami, vous avez beau dire, je n'aime la conversation que lorsque c'est vous ou le chevalier de Chastellux qui la faites. A propos, il est bien content de moi. J'ai échauffé ses amis, et les choses sont si bien arrangées, qu'il ne nous faut que la mort d'un des quarante, pour qu'il soit reçu de l'Académie. Cela est juste, sans doute, mais cela n'était pas sans difficulté. L'intérêt, le plaisir, le désir qu'il mettait à ce triomphe, m'ont animée. Mon Dieu, Fontenelle a raison: *il y a des hochets pour tout âge*; il n'y a que le malheur qui soit vieux, et il n'y a que la passion qui soit raisonnable. Mon ami, ce ne sont point des paradoxes: pensez-y bien et vous verrez que cela peut se soutenir.

Bonsoir; il est temps de vous laisser respirer; je vous ai écrit sans m'arrêter. Les jours d'opéra sont mes jours de retraite. J'y suis seule, je rentre chez moi et ma porte est fermée. M. d'Alembert a été voir *Arlequin*; il aime

mieux cela qu'*Orphée* : tout le monde a raison, et je suis loin de critiquer les divers goûts ; tout est bon. Mais adieu donc. A demain.

LXXVI

AU MÊME

Samedi trois heures, 15 octobre 1774, après le facteur.

J'ai dîné chez moi pour avoir de vos nouvelles une heure plus tôt ; cela répond à votre dernière question : *si vous n'avez rien perdu*. Mais, mon ami, vous m'affligez vraiment en ne me disant seulement pas un mot sur ce que vous ne m'avez pas écrit le dernier courrier. Vous aviez pourtant à me répondre ; mais comme vous sentez bien que vous avez eu tort, vous voulez m'en détourner en me promettant de mieux faire à l'avenir. Vous seriez bien aimable, mon ami, je vous en remercie d'avance. Je n'ose pas désirer votre retour, mais je compte les jours de votre absence. Mon Dieu, qu'ils sont lents, qu'ils sont longs, qu'ils pèsent sur mon âme ! Qu'il est difficile, qu'il est même impossible de se distraire un moment du besoin de l'âme ! Les livres, la société, l'amitié, et enfin toutes les ressources imaginables, ne servent qu'à faire mieux sentir le prix et le pouvoir de ce qui vous manque. Je ne réponds pas, mais je suis pénétrée jusqu'au fond du cœur de ce que vous me dites sur M. de Mora. M. d'Alembert a écrit à M. de Fuentès ; il a écrit de son seul mouvement, et en me lisant cette lettre, il pleurait et me faisait fondre en larmes. Mon Dieu, cette pensée me déchire !

Mon ami, je veux m'occuper de vous et vous justifier

le mouvement qui m'a fait brûler vos lettres. Je comptais ne pas survivre vingt-quatre heures à ce sacrifice, et dans ce moment-là, mon sang, mon cœur étaient glacés par le désespoir. Je n'ai senti la perte que j'avais faite que plus de six jours après. Ha ! vingt fois, cent fois j'ai regretté d'avoir brûlé ce que vous aviez écrit ; rien ne peut réparer cette perte, et j'en suis désolée. Hé bien ! oui, j'y consens, rapportez-moi mes lettres, nous les brûlerons.

Oui, M. Turgot travaille aux corvées. Bonjour, mon ami. N'êtes-vous pas las de lire ce griffonnage?

LXXVII

AU MÊME

Ce dimanche au soir, 16 octobre 1774.

Mon ami, je n'ai point répondu hier à votre charmante lettre, et je ne répondrai jamais *à mon gré* à ce que vous me dites sur M. de Fuentès. Bon Dieu, où trouver des expressions qui rendent un sentiment tout nouveau à mon âme? Vous m'avez pénétrée de la plus tendre, de la plus vive reconnaissance ; oui, il me semble que jamais je n'ai dû autant à personne. En effet, votre mouvement, votre sentiment sont nobles et élevés comme la vertu : pourquoi donc ne mettrais-je pas mon plaisir à les adorer? Je ne sais de quelle nature est mon sentiment, mais c'est vous qui en êtes l'objet, et il y a des instants où je suis toute prête à m'écrier :

Énée est dans mon cœur, les remords n'y sont plus !

Hélas ! je n'ose prononcer ces mots ; je le sens, on ne saurait tromper sa conscience. Quel trouble s'élève en

moi ! Que je suis malheureuse ! Mon ami, croyez-vous qu'il soit possible que la paix puisse rentrer dans mon âme en vous aimant, ou bien croyez-vous possible que je puisse vivre sans vous aimer ? C'est à vous que je demande compte de moi ; je ne me connais plus ; avec un mot vous changez la disposition de mon âme. Je ne sais si cela vient de ce que je suis affaiblie par la douleur, ou bien si c'est que mon sentiment se soit fortifié par le soin que j'ai mis à le combattre et à le détruire. Si cela est, convenez que je dois avoir une grande opinion de moi. Ha ! mon Dieu, que la passion m'est naturelle, et que la vertu m'est étrangère ! Mon ami, jamais on ne s'est fait voir avec cet abandon, mais comment pourrais-je vous cacher mes plus secrètes pensées, elles sont remplies de vous. Et comment pourrais-je vivre, si j'avais à me reprocher d'usurper votre estime ou votre opinion ? Non, mon ami, voyez-moi telle que je suis, et accordez-moi, non pas ce que je mérite, mais ce qu'il faut pour m'empêcher de mourir de douleur ou pour m'en donner le courage ; car je ne sais encore ce que je préférerais vous devoir, de la mort, ou de la vie : l'une et l'autre tient à vous, et de quelque manière que vous en décidiez, je vous rendrai grâce.

Mon ami, avez-vous bien senti la force de ces mots : *Et mon plus grand malheur serait de vous refroidir. Vous vouliez diminuer mon tourment,* etc... Ciel, quel moyen vous employez ! Mais je ne reviens point sur le passé. J'espère que vous ne me tromperez plus, et, si je ne suis pas ce que vous aimez le mieux, je verrai du moins dans votre âme la place que vous m'y laissez, et je m'engage à ne jamais prétendre qu'à celle que vous me donnerez.

J'ai encore été ce soir à *Orphée*, mais j'y étais avec

madame de Châtillon. Il est vrai que j'aurais bien mauvaise opinion de moi, si je ne l'aimais pas : elle exige si peu, elle donne tant! Je voudrais que vous vissiez, que vous entendissiez ce qu'elle me dit : la passion ne s'exprime pas autrement, mais elle échauffe et je me sens souvent bien froide. J'ai perdu, pendant l'opéra, la visite de madame la comtesse de Crillon, et j'en suis fâchée ; par intérêt pour son mari je suis pressée de la voir. Je le vois tous les jours comme s'il n'était pas marié.

Lundi matin.

Comment mettez-vous en question si vous auriez dû me laisser ignorer que vous aviez la fièvre ? Mon ami, ce n'est pas moi qu'il faut ménager ; je vous aime trop pour ne pas préférer à tout de souffrir avec vous et par vous. Tous ces gens qui se ménagent ne s'aiment guère ; il y a bien loin entre les sentiments qu'on se commande et ceux qui nous commandent : les premiers sont parfaits et je les abhorre. Si un jour vous deveniez parfait comme madame de B..., comme le froid Grandisson, mon ami, je vous admirerais, mais je serais radicalement guérie... Je suis interrompue par madame de Châtillon ; elle me demande d'écrire à la suite de ceci : je lui offre du papier et de l'encre, mais ma lettre... cela n'est pas possible ! Pardonnez-le-moi, mon ami.

Lundi, après le facteur.

Vous avez été alarmé ; vous êtes encore triste. Mon Dieu, que je souffre de tout ce qui vous a fait souffrir et

que je suis désolée d'avoir ajouté de l'inquiétude à votre disposition ! Oui, je suis coupable, je suis faible, je me condamne, je m'en hais, mais ce n'est pas réparer le mal que je vous ai fait. Vous avez su, le courrier d'après, que cette fièvre n'était que la suite de l'état violent où était mon âme. Ma machine n'est plus assez forte pour en supporter les secousses. Mon ami, ne me plaignez jamais, dites-vous : elle est folle, et cette pensée vous calmera, et si vous ne souffrez pas, je serai heureuse. Mais j'espère que vous me direz avec soin, avec détail des nouvelles de vos malades ; il est affreux de connaître la crainte pour ce qu'on aime ; cette espèce de tourment est au-dessus de ma raison et de mes forces. Mon Dieu, oui, il faut rester avec vos parents ; votre départ sera un grand mal pour eux, et il faut le leur épargner tout le temps qu'ils auront à s'occuper de leur santé. Dans cet état, tout ce qui excite la sensibilité devient douleur ; mais je n'ai rien à vous dire, vous voyez mieux que moi, et vous sentez avec plus de délicatesse. Mon ami, je suis presque mécontente de ce que vous ne trouvez pas de la douceur à me faire partager votre disposition, surtout lorsqu'elle vous est pénible ; c'est alors que je voudrais que vous vous disiez dans un sens contraire ce que disait Montaigne : *Il me semble que je lui dérobe sa part.* Oui, mon ami, il ne devrait plus vous être libre de souffrir seul. Hélas ! je suis si fort au ton de tout ce qui souffre, c'est si fort me parler ma langue, qu'il me semble qu'il n'est pas même nécessaire de compter sur mon affection pour trouver de la douceur à se plaindre à moi.

Adieu, mon ami. Je comptais vous dire mille riens, mais votre tristesse m'en ôte la force ; j'ai beau me dire : sa disposition ne sera plus la même ; mais celle où il

était m'a gagnée, elle ne changera que lorsqu'il voudra. Quel ascendant! Quelle force! Quelle puissance! Cela agirait à mille lieues. Je vous le disais : c'est la seule chose que les hommes n'ont pu gâter. Mon ami, s'il était perdu sur la terre, dites-vous bien, tant que je vivrai, que vous savez où il vit, où il règne, avec plus d'énergie qu'il n'appartient à une Française d'en avoir.

LXXVIII

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE

Fontneuve, près Montauban. Ce mercredi matin.
19 octobre 1774.

Mon amie, cela va mieux, cela va bien. Je suis tranquille. Que je suis fâché à présent de vous avoir communiqué mon agitation! Vous aurez été trois jours dans l'inquiétude. Vous voyez si je doute que vous partagiez mes peines.

Ah! puis-je en douter! Vous êtes la créature la plus généreuse, la plus aimable, la plus parfaite qui existe.

Je reviens à nos peines. Elles ont été grandes. Les heures sont bien longues pour une famille qui souffre, qui veille et qui frémit : une maison pleine de médecins, les sacrements, tout l'appareil de la mort, voilà ce que j'ai eu sous les yeux. Et vous l'avouerai-je? Oui, je le dirai à vous à qui j'ai tout dit : ce n'était pas seulement la mourante que je voyais, qui était dans ma pensée; j'y étais rappelé par le désespoir de mon père, par celui de mes sœurs. Toutes leurs douleurs venaient retomber sur moi. En pareil cas, ne croyez pas que ce soit le plus fort,

c'est le plus sensible qui console ; c'est qu'il souffre encore pour les autres : son âme semble se multiplier pour tout sentir.

Ce fut le dimanche que je vous écrivis. Ma mère était bien mal alors. Elle fut encore mal tout le lundi. Enfin dans la nuit, dans cette nuit qu'on croyait devoir être orageuse, peut-être funeste, il est survenu une crise heureuse, la tête s'est dégagée, le redoublement a baissé, celui d'hier a manqué ; enfin cela a fait la différence de la mort à la vie. Il faudra quelque temps pour la convalescence, mais qu'est-ce que du temps auprès de ce *toujours* si terrible ! Vous jugez bien, mon amie, que je rapporte ce *terrible* à ceux qui survivent. Mais ne suis-je pas cruel ? votre plus mortel ennemi le serait-il davantage ? Tous mes détails vous déchirent. Ah ! ils ont auparavant exercé ce supplice sur mon âme. Je partage avec vous, mon amie, ou plutôt, je vous fais partager avec moi.

Parlons maintenant de choses consolantes et douces. Ce sont vos lettres : j'en ai reçu deux pendant cette terrible crise, une aujourd'hui. Je ne répondrai pas à tout ce qu'elles contiennent. Je n'y répondrai aujourd'hui que par un seul mot, par un cri : *Je vous aime*. Votre amitié acquiert chaque jour de nouveaux droits sur moi ; non, mon amie, je me trompe, elle n'acquiert pas : elle a été presque tout de suite ce qu'elle est aujourd'hui. Je dirai d'elle comme de la mer, qu'elle reçoit toujours, mais qu'elle ne peut pas augmenter.

Le comte de Crillon m'a écrit. Il paraît heureux plus qu'on ne doit l'être en devenant riche. Il faut qu'il soit amoureux. M. de Vaines m'a écrit aussi une lettre pleine d'honnêteté, de vérité. Je crois cette dernière vertu particulièrement la sienne.

Je suis donc un *Mathanasias* ? Appelez-moi comme on

appelait *Scaliger*: un *hypercritique*. Mais quel nom donneriez-vous au chevalier de Chastellux, qui, me mande-t-on, trouve l'Éloge de *monsieur* La Harpe détestable? C'est ainsi qu'il a trouvé *Iphigénie, Orphée*. Il est bien extrême dans ses jugements ; mais j'aime mieux ce défaut encore que ce goût qui s'est réveillé en lui pour la Cour, pour les princes, pour leur *lever*, pour leur *coucher*, pour leur *végéter*.

Adieu. Je ne veux point manquer le courrier. Je lirai, je relirai vos lettres ; j'aurai mille chose à vous répondre. Mais ce que je ne veux pas remettre à une autre fois, c'est que je vois que mon départ ne sera retardé que de trois ou quatre jours au plus, Je resterai à la Légion trois ou quatre jours seulement ; à Bordeaux le moins que je pourrai ; à Chanteloup et à Ruffec, comme qui se brûle, Je brûlerai en effet d'arriver, de vous voir, de vous revoir encore, de ne pas m'en lasser.

Mais vos ailes de poulet, ah ! je vous prie, digérez-les. Je n'aimerais pas à vous voir au lait. Vous n'avez pas besoin de vous affaiblir; et puis ce *pylore*, il me semble qu'il faut le tenir ouvert.

Adieu encore, mon amie.

LXXIX

A MONSIEUR DE GUIBERT

Vendredi au soir, 21 octobre 1774.

Mon ami, que le temps s'écoule lentement ! Depuis lundi j'en suis assommée, et il n'y a rien que je n'aie tenté pour tromper mon impatience. J'ai toujours été en mouvement, j'ai été partout, j'ai tout vu, et je n'ai eu

qu'une pensée ; pour une âme malade la nature n'a qu'une couleur, tous les objets sont couverts de crêpe. Dites-moi, comment fait-on pour se distraire ? Comment fait-on pour se consoler ? C'est de vous seul que je puis apprendre à souffrir la vie, vous seul pouvez y répandre encore ce charme mêlé de douleur qui fait chérir et détester tour à tour l'existence.

Mon ami, j'aurai une lettre de vous demain; il n'y a que cet espoir qui me donne la force de vous écrire ce soir. Vous me direz si vous êtes rassuré sur la santé de ce qui vous est cher ; vous me parlerez peut-être de votre retour, en un mot, vous me parlerez : et si vous saviez combien je me sens dénuée, abandonnée, lorsque je ne sais rien de vous ! Que cette petite lettre était courte ! Qu'elle était triste, qu'elle était froide ! Il me semble qu'en me disant que vous aviez été inquiet et même alarmé vous ne me disiez pas tout ! Qu'aviez-vous donc ? Me cacheriez-vous votre cœur ? Voudriez-vous encore déchirer le mien ? Ne m'avez-vous pas dit que vous me diriez tout, que vous auriez une confiance sans réserve ; que j'étais votre amie ; que votre âme s'épancherait dans la mienne ; que vous me feriez vivre de tous vos mouvements ; que ce qui pourrait blesser mon cœur ne me serait pas inconnu ? Mon ami, connaissez-moi bien ; voyez ce que je suis pour vous, et, d'après cette connaissance, je vous réponds qu'il vous sera impossible de concevoir le projet de me tromper, ni même de me cacher rien.

Samedi matin.

Je vous quittai hier par ménagement pour vous : j'étais si triste ! Je venais d'*Orphée*. Cette musique me rend

folle; elle m'entraîne, je ne puis plus manquer un jour; mon âme est avide de cette espèce de douleur. Mon Dieu, que je suis peu au ton de tout ce qui m'entoure! Et cependant jamais on n'a dû chérir autant l'amitié. Mes amis sont d'excellentes gens; leurs soins, leur intérêt ne se lassent point, et je suis à comprendre ce qu'ils peuvent trouver en moi qui les attache. C'est mon malheur, c'est mon trouble, c'est ce je dis, c'est ce que je ne dis point, qui les anime et les échauffe. Oui, je le vois, les âmes honnêtes et sensibles aiment les malheureux; ils ont une sorte d'attrait qui occupe et exerce l'âme; on aime à se trouver sensible, et les maux des autres ont cette juste mesure qui fait compatir sans souffrir. Hé bien! je leur promets cette pâture tout le temps qu'il me reste à vivre.

Mon ami, je voulais vous dire la dernière fois que vous devriez loger dans le même hôtel garni que le chevalier d'Aguesseau : cela vous épargnerait la peine de vous aller chercher; cela vous serait commode, et je serais assurée que vous ne quitteriez pas mon quartier. Oui, c'est toujours l'intérêt personnel qui couvre tout, qui anime tout, et les sots, ou les esprits faux qui ont attaqué Helvétius, n'avaient sans doute jamais aimé, ni réfléchi. Bon Dieu, que de gens qui vivent et meurent sans avoir senti l'un, ni connu l'autre! C'est tant mieux pour eux, et tant pis pour nous; oui, tant pis : car je ne puis pas vous exprimer le dégoût, le redoublement de dégoût que je me sens, je ne dis pas seulement pour les sots, mais pour ces gens qui sont si bien à ma mesure, que je prévois tout ce qu'ils vont dire lorsqu'ils ouvrent la bouche! Ah! Je suis bien malade! Je ne puis plus souffrir les gens qui me ressemblent : tout ce qui n'est qu'à côté de moi me paraît trop petit; il faut me faire lever

les yeux pour regarder, sans quoi je me fatigue et m'ennuie! Mon ami, la société ne me présente plus que deux intérêts : il faut que j'aime, ou qu'on m'éclaire; de l'esprit n'est point assez, il faut beaucoup d'esprit. C'est vous dire que je n'écoute plus que cinq ou six personnes, et que je ne lis plus que six ou sept livres. Cependant, il y a plus de gens que cela qui ont des droits sur moi, mais c'est par le sentiment et la confiance, et cela ne change rien à la disposition où je suis pour le général. Voici le résultat : ce qui est moins que moi m'éteint et m'assomme; ce qui est à côté de moi m'ennuie et me fatigue; il n'y a que ce qui est au-dessus de moi qui me soutienne et m'arrache à moi-même, et je dirai toujours comme cet ancien : *Mes amis, sauvez-moi de moi-même.* Tout cela prouve que la vanité est bien éteinte en moi, mais qu'elle est remplacée par un dégoût universel et mortel.

La comtesse de Boufflers n'en est pas là, aussi est-elle bien aimable. Je l'ai vue beaucoup cette semaine; elle vint dîner chez madame Geoffrin mercredi; elle fut charmante: elle ne dit pas un mot qui ne fût un paradoxe; elle fut attaquée et elle se défendit avec tant d'esprit que ses erreurs valaient presque autant que la vérité. Par exemple, elle trouve que c'est un grand malheur que d'être ambassadeur, il n'importe de quel pays, ni dans quelle nation; cela ne lui paraît qu'un exil affreux, etc. Et puis elle nous dit que, dans le temps où elle aimait le mieux l'Angleterre, elle n'aurait consenti à s'y fixer qu'à la condition qu'elle y aurait amené avec elle vingt-quatre ou vingt-cinq de ses amis intimes, et soixante ou quatre-vingts autres personnes, qui lui étaient absolument nécessaires; et c'était avec beaucoup de sérieux et surtout beaucoup de sensibilité qu'elle nous apprenait le besoin

de son âme! Ce que j'aurais voulu que vous vissiez, c'est l'étonnement qu'elle causait à milord Shelburne. Il est simple, naturel, il a de l'âme, de la force, il n'a de goût et d'attrait que pour ce qui lui ressemble, au moins par le naturel. Il a été voir M. de Malesherbes; il en est revenu enchanté. Il me disait : « J'ai vu pour la première fois de ma vie ce que je ne croyais pas qui pût exister : c'est un homme dont l'âme est absolument exempte de crainte et d'espérance et qui, cependant, est pleine de vie et de chaleur. Rien dans la nature ne peut troubler sa paix, rien ne lui est nécessaire, et il s'intéresse vivement à tout ce qui est bon. En un mot — a-t-il ajouté — j'ai beaucoup voyagé, et je n'ai jamais rapporté un sentiment aussi profond. Si je fais quelque chose de bien dans tout le temps qui me reste à vivre, je suis sûr que le souvenir de M. de Malesherbes animera mon âme. »

Mon ami, voilà un bel éloge, et celui qui le fait est à coup sûr un homme intéressant. Je le trouve bien heureux d'être né Anglais, et d'être le chef d'un parti. Je l'ai beaucoup vu, je l'ai écouté, celui-là; il a de l'esprit, de la chaleur, de l'élévation. Il me rappelait un peu les deux hommes du monde que j'ai aimés, et pour qui je voudrais vivre ou mourir. Il s'en va dans huit jours, et j'en suis bien aise : il est cause que, par des arrangements de société, j'ai dîné tous les jours avec quinze personnes, et cela me fatigue plus encore qu'il ne m'intéresse. Il me faut du repos, ma machine est détruite. Bonjour, mon ami; j'attends la poste. Voilà ce qui m'est nécessaire.

LXXX

AU MÊME

Samedi après le facteur, 22 octobre 1774.

Mon Dieu que je suis troublée et affligée de ce que vous m'apprenez! Je crois tout ce que je crains, jugez si je partage ce que vous souffrez. C'est à présent que l'éloignement m'est absolument insupportable! Mon ami, vos maux sont les miens, et il m'est affreux de ne pouvoir pas vous soulager. Si j'étais avec vous, il me semble que je m'emparerais si bien de toutes vos craintes, de tout ce qui vous fait trembler, qu'il ne vous resterait que ce qu'il me serait impossible de ne pas vous ôter. Partager ne serait pas assez: je souffrirais par vous, pour vous, et avec cette tendresse et cette passion, il n'y a point de douleur qui ne soit adoucie et point d'alarme qui ne soit calmée.

Mon Dieu, que je suis malheureuse! Le seul moment de ma vie où mon affection eût pu vous faire du bien, je suis condamnée à vous être inutile. Tout ce qui vous aime vous dira comme moi, mieux que moi, sans doute; je suis trop près de vous pour exprimer ce que je sens. Y a-t-il donc des mots pour rendre tous les mouvements d'une âme souffrante, d'une âme frappée de terreur, à qui le malheur a interdit toute espérance? Mon ami, dans cet état qui est le mien, on ne peut s'expliquer et s'exprimer que par ces mots : *Je vous aime*. S'ils pouvaient passer dans votre âme comme je les sens! Oui, quel que soit votre malheur, vous auriez le sentiment du plaisir.

C'est à présent que j'ai un regret mortel à ce qui vous manque d'affection pour moi. Mon ami, nous en ferions de la consolation ; le remède serait à côté du mal. Quand on est malheureux, c'est alors qu'il est affreux de n'aimer que faiblement, car c'est en nous que nous trouvons la véritable force, et rien n'en donne autant que la passion. Les sentiments d'un autre nous plaisent, nous touchent; il n'y a que le nôtre qui nous soutienne. Mais cette ressource manque presque à tout le monde, presque tout ce qui existe n'aime que parce qu'il est aimé. Mon Dieu, la pauvre manière, qu'elle laisse petit et faible! Mais cela ne tient ni à la volonté, ni à la pensée. Ainsi il serait aussi insensé de chercher à exciter, que de travailler à éteindre. Restons donc ce que nous sommes, jusqu'à ce que la nature, ou je ne sais pas quoi, en ordonne autrement.

Mais vous êtes trop bon, mille fois trop bon de vous occuper de mes maux. Souffrir est devenu mon existence; cependant je suis mieux depuis que je suis au poulet pour unique nourriture : je souffre moins. Le *pylore* dispute moins le passage aux poulets, et cela est bien juste : ce sont les meilleurs gens de la terre, ils sont toujours tout prêts à se mettre en quatre pour tout le monde; pour moi ils m'ont gagnée entièrement, et je vous exhorte à les aimer de préférence à ce bête de bœuf, qui est lourd à assommer. Adieu, mon ami; je vous parle de moi, et je ne sens que vous. D'ici à lundi, je serai dans un état violent. Vous m'écrirez, je le crois.

LXXXI

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE

Fontneuve, près Montauban, ce samedi soir, 22 octobre 1774.

Mon amie, j'ai à répondre à vos lettres du 9 et du 14. Et quand je n'aurais pas à vous répondre, je vous écrirais encore. Ce n'est pas ce que vous me dites qui fait que j'ai à vous parler ; cette stérilité, qui ressemble à la conversation des gens du monde, n'existera jamais entre vous et moi. Mes lettres vous sont un besoin, soyez sûre qu'il sera toujours satisfait, mon plaisir s'y trouve, et le plaisir n'est-il pas le premier mobile, le premier lien de toutes les affections?

Ce n'est point par morale, par honnêteté, par reconnaissance, que je vous aime ; mon sentiment vient tout de moi, et je crois qu'il existerait sans le vôtre. Vous me comblez de joie en disant qu'il est le plus efficace des calmants qui assoupissent vos douleurs. Il ne vous manquera jamais, il sera toujours à votre usage, et il n'aura pas de suites fâcheuses, comme ce funeste opium qui ne charme vos maux que pour ensuite les irriter, et dont je voudrais bien que vous me fissiez le sacrifice. L'opium n'est fait, mon amie, que pour les gens qui craignent de se trouver en présence avec eux-mêmes, pour ceux qui n'ont aucun autre cœur sur lequel s'appuyer. Êtes-vous dans ce cas? N'avez-vous pas des amis dont le bonheur est intimement lié à votre existence? Ne m'avez-vous pas, moi, le premier de tous? Ne me sentez-vous pas toujours près de vous? Oui, vous devez

me sentir, même maintenant que cent cinquante lieues nous séparent, car je pense à vous, je m'occupe de vous.

Pour la musique, je vous la conseille; je ne conçois pas comment j'avais pu rester si longtemps sans l'aimer, comment surtout je ne l'ai pas aimée étant malheureux. C'est que je n'ai entendu longtemps que notre plain chant français, et pas un de ces sons ne répondait à mon âme. C'est *Iphigénie*, c'est *Orphée*, qui m'ont créé un nouveau sens. J'en jouirai délicieusement cet hiver ; j'en jouirai avec vous dans cette *chambre*, où j'entendais si mal *Le Devin de Village* et *Vertumne et Pomone !*

Mon amie, quoiqu'un sens de plus soit peut-être une occasion de privation et quelquefois une porte à la douleur, j'aime tout ce qui me fait vivre davantage. J'ai souvent dit :

Je voudrais de mes sentiments
Accroître encore l'énergie,
Je voudrais augmenter ma vie
En me créant de nouveaux sens.

Mais comment le chevalier de Chastellux s'accommode-t-il de votre goût pour *Orphée*, lui qui a trouvé cet opéra cent fois plus mauvais encore qu'*Iphigénie*? Mais vous ne lui en parlez peut-être pas, et vous faites bien. Ou je suis bien trompé, ou le chevalier n'apporte jamais à ce qu'il entend, à ce qu'il dit, à ce qu'il écrit, le sens de l'âme, ce premier de tous, qu'on a la barbarie de ne pas compter parmi les cinq autres, et pour lequel je donnerais, je crois, cependant, tous les cinq à la fois, parce que lui seul m'en dédommagerait. Il a néanmoins le cœur bon, le chevalier; mais c'est que le cœur et l'âme sont encore deux choses distinctes dans une langue,

et voilà ce qui fait qu'il est très commun d'aimer, et très rare d'avoir des passions.

Au reste, comme il est très prouvé que l'*âme* est de toutes les qualités la moins nécessaire à un académicien, comme le chevalier a de l'esprit, des connaissances, de l'érudition même, et enfin un ouvrage qui lui fait honneur, je trouve que c'est parfaitement bien fait de lui donner la première place vacante. D'ailleurs ce *hochet* le transportera. Il croit déjà le tenir, et il a été tout courant en confier le secret à la Bretèche; on me le rend sous la même condition, ainsi que cela s'arrête à vous,

Voilà donc le comte de Crillon marié à n'en plus revenir. Une femme, une grande fortune, que d'entraves à la liberté! Il avait quinze mille livres de rente, et il était libre; si j'en avais autant!

Je désire qu'il soit heureux; mais je trouve que le jour de l'opéra il vous a trop parlé de sa fortune et trop peu de sa femme. Il m'a écrit une lettre pleine d'amitié, mais de main de secrétaire, car il était déjà si accablé d'embarras que sa main n'était plus à son usage.

Et il faudra aussi que je me marie! Il le faudra, bon Dieu! Le comte de Crillon avait quinze mille livres de rente, et j'en ai la moitié : il était rangé, et moi j'ai des dettes : tout l'attachait à Paris, et moi, dans ma position actuelle, tout m'en éloigne. Mon père ne viendra à Paris que dans le mois de janvier. Il a un projet de mariage pour moi qui m'établirait dans ce pays-là. Je vous dirai cela. Je vous dirai toute ma situation; vous me conseillerez ; vous me servirez. Si je suis forcé à prendre le parti de me marier, je voudrais que ce fût par vous. Mon sort ne vous éloignerait pas de moi. En tout, je suis loin d'avoir l'esprit tranquille; je suis loin du bonheur, et je ne prévois rien qui puisse m'en rapprocher.

M. Turgot m'a écrit une lettre fort honnête; il m'avait compris, dit-il, dans le nombre des personnes auxquelles il voulait répondre *de son cœur et de sa main*. Il me demande des renseignements sur les dépenses de notre militaire comparé à celui des autres puissances, voici ce que je lui réponds. J'aime à me faire juger par vous; vous savez me critiquer sans me blesser; votre amitié frotte toujours de miel les bords du vase.

Adieu, mon amie. Ma mère se remet lentement; il y a toujours un léger reste de fièvre; elle garde le lit. Mais l'absence de gravité ne m'empêchera donc pas de partir à la fin du mois, au plus tard le 30. Vous ne pouvez plus m'écrire ici; écrivez-moi à Bordeaux. Je m'y arrêterai quelque temps. J'irai faire une course à Libourne où est la Légion; enfin j'arriverai le plutôt que je pourrai. Je compte les jours. Me seriez-vous donc plus que ma famille? Je reprends vos lettres, je les relis encore. Mon amie, que vous êtes bonne! Que vous êtes aimable! Que vous avez d'âme, vous! Vos succès dans le monde, le culte de vos amis, votre milord Shelburne, je ne mets point tout cela dans vos richesses, car encore une fois, je ne vous aime point parce que c'est la mode de vous aimer. Je vous aime parce que vous m'entraînez. Adieu encore, mes compliments à M. d'Alembert, au comte de Crillon, au chevalier, à M. de Vaines, à ceux qui vous parleront de moi.

Il y a huit jours que je veux écrire à madame de Boufflers. Je ne peux jamais commencer avec elle, et avec vous je ne peux jamais finir.

LXXXII

A MONSIEUR DE GUIBERT
COLONEL-COMMANDANT DE LA LÉGION CORSE
A MONTAUBAN-EN-QUERCY.

Dimanche au soir, 23 octobre 1774.

Mon ami, pour me calmer, pour me délivrer d'une pensée qui me fait mal, il faut que je vous parle. J'attends l'heure de la poste de demain avec une impatience que vous seul, peut-être, pouvez concevoir. Oui, vous m'entendez, si vous ne pouvez me répondre, et c'est quelque chose ; il serait sans doute plus doux, plus consolant d'être en dialogue, mais le monologue est supportable, lorsqu'on peut se dire : je parle seule, et cependant je suis entendue.

Mon ami, je suis dans une disposition physique détestable ; je l'attribue à cette *ciguë* ; elle a conservé, je crois, quelque propriété du poison. Je me sens dans une défaillance, dans une angoisse qui m'a fait croire aujourd'hui vingt fois que j'allais perdre connaissance, et dans ce moment même, je suis dans un malaise inexprimable. Je sens ce que disait Fontenelle peu de temps avant sa mort : *une grande difficulté d'être*. Mais ce qui anime mon âme me donne la force de vous parler, car en vérité, je n'ai pas eu un mouvement ni une parole de la journée. Je ne sais si je vous ai parlé des Crillon : je les ai beaucoup vus la semaine dernière ; le comte est dans l'ivresse du bonheur ; il me disait que, si sa femme était ruinée, il croirait encore avoir fait une excellente

affaire. Elle lui plaît et lui convient à tous égards. Quel bonheur ! Et combien j'en suis ravie. Je vous ai dit que sa figure était commune, mais je lui crois de l'esprit; elle a le ton obligeant et elle a grande envie de plaire. Cependant telle qu'elle est, je ne la trouverais pas assez bien pour être la femme de l'homme du monde que j'aime le plus. Mon ami, j'en suis plus sûre que jamais : tout homme qui a du talent, du génie, et qui est appelé à la gloire, ne doit pas se marier. Le mariage est un véritable éteignoir de tout ce qui est grand, et qui peut avoir de l'éclat. Si on est assez honnête et assez sensible pour faire un bon mari, on n'est plus que cela, et sans doute ce serait bien assez si le bonheur est là. Mais il y a tel homme que la nature a destiné à être grand, et non pas à être heureux.

Diderot a dit que la nature, en formant un homme de génie, lui secoue le flambeau sur la tête en lui disant : *Sois grand homme, et sois malheureux.* Voilà, je crois, ce qu'elle a prononcé le jour que vous êtes né. Bonsoir, je n'en puis plus ; à demain.

Lundi, après le facteur.

Point de lettre. Cela me ferait trembler avec un autre ; mais je me rassure un peu en me disant qu'il n'est pas en vous d'avoir de la suite et de l'exactitude. J'espère donc que vous n'êtes pas plus malheureux ; je sais seulement que vous n'avez pas eu besoin de me rassurer ; cela est bien naturel, mais cela est affligeant. Mon ami, je ne vous fais point de reproche ; je vous plains seulement, quelle que soit votre situation, que le retour de votre âme ne soit pas pour moi.

Adieu. Je suis abattue, et dans un état de faiblesse

qui est extraordinaire ; il me faut un effort pour tenir ma plume. Je n'attendrai plus de vos nouvelles, mais j'en désirerai tant que je respirerai.

LXXXIII

AU MÊME

Mardi au soir, 25 octobre 1774.

J'ai été injuste ; ce serait un tort avec tout le monde, mais je me le reproche comme un crime avec vous. Pardonnez-moi, mon ami ; je devais vous rendre grâce, et je vous ai accusé ! Cette pensée me fait mal comme si j'étais coupable, et cependant c'est la poste qui l'a été, et je la soupçonnais si peu, que, lorsqu'on m'a donné mes lettres aujourd'hui, je ne regardais seulement pas le dessus, tant il m'était égal par où je commencerais, ou finirais. Mon ami, à la seconde lettre que j'ai ouverte, j'ai fait un cri : c'était votre écriture ; j'en ai eu un battement de cœur. Si c'est un mal bien douloureux que d'attendre *sans voir venir*, c'est un plaisir bien vif et bien sensible que d'être ainsi surprise.

Mon ami, je vous aime à la folie ; tout me l'apprend, tout me le prouve, et souvent bien plus que je ne voudrais. Je vous donne plus que vous ne voulez ; vous n'avez pas besoin d'être autant aimé, et moi j'avais besoin de me reposer, c'est-à-dire de mourir. Mais je suis trop personnelle, je vous occupe de moi, tandis que je ne devrais vous parler que du plaisir que j'ai senti en lisant ces mots : *Cela va mieux, cela va bien, je suis tranquille.* Mon ami, j'ai respiré ; il me semble que cela m'a redonné de la vie et de la force ; j'étais

anéantie depuis trois jours : on dit que cela tenait aux nerfs, et moi qui en sais plus long que mon médecin, je crois que cela tenait à vous. Je suis comme Lucas : *j'explique tout par mon métier de jardinier*. Mon Dieu, comment puis-je suffire à ce que je sens, à ce que je souffre ? Et cependant mon âme n'a que deux sentiments ; l'un me consume de douleur, et quand je me livre à celui qui devrait me calmer, je suis poursuivie par le remords, et par un regret plus déchirant encore que les tortures du remords. Encore moi ! Que je me hais d'y revenir sans cesse ! Mais m'en éloignerai-je en vous disant que j'adore votre sensibilité et votre vérité. Ne me cachez jamais rien, vous gagnez trop à me faire voir tous les sentiments qui vous animent.

Mon ami, dans une situation toute pareille à celle où vous venez d'être, mais qui eut des suites plus funestes, M. de Mora me mandait, et presque dans les mêmes expressions, ce que l'agonie de sa mère lui faisait éprouver. La douleur qui le déchirait le plus avait son père pour objet, et cela était si vrai, qu'il m'attendrissait beaucoup plus sur l'état de M. de Fuentès, que sur la mort de cette femme, qui fut lente et douloureuse. Mon Dieu, je vous l'ai déjà dit, n'ayez jamais la pensée de me ménager, de m'épargner, croyez que mon sentiment me mène plus loin que vous ne pourrez jamais me faire aller. Mon ami, c'est bien fait de voir la convalescence si prochaine ; mais quoi que vous en disiez, vous resterez plus longtemps que vous ne pensez, parce que sûrement vous ne ferez rien de malhonnête, mais vous ferez *sûrement une étourderie* : ce sera d'oublier de me dire de ne plus vous écrire, ou de vous écrire sur votre route. Et puis quand les lettres n'arriveront pas, vous m'accuserez, ou peut-être aurez-vous assez de bonté

pour être inquiet, et un peu de prévoyance aurait évité tout cela.

Rien n'est si plaisant que cette vie si pleine, si entière de tous les princes ; cela est plus serré et encore plus profond que Tacite, *le végéter*. Le chevalier de Chastellux est actuellement à Chanteloup. Il suffit à tout, et il attache une grande opinion à cette manière de se multiplier à l'infini. Il est si riche et si généreux, qu'il dédaigne de recueillir, il lui suffit de semer ; il ne reçoit rien, il va donnant partout et à tout le monde. Il me disait encore l'autre jour que son plaisir était de faire effet. Cela est plus naïf que le style de monsieur *de* la Harpe : j'ai beau faire, vous lui retranchez toujours quelque chose ; ce *de* ne vous aurait pas écorché la bouche.

M. de Chamfort est arrivé. Je l'ai vu, et nous verrons ces jours-ci son *Éloge de la Fontaine*. Il revient des eaux en bonne santé, beaucoup plus riche de gloire et de richesse, et en fonds de quatre amies qui l'aiment, chacune d'elles, comme quatre : ce sont mesdames de Gramont, de Rancé, d'Amblimont et la comtesse de Choiseul. Cet assortiment est presque aussi bigarré que l'habit d'Arlequin, mais cela n'en est que plus piquant, plus agréable et plus charmant. Aussi je vous réponds que M. de Chamfort est un jeune homme bien content, et il fait bien de son mieux pour être modeste. M. Grimm est de retour ; je l'ai accablé de questions. Il peint la czarine, non pas comme une souveraine, mais comme une femme aimable, pleine d'esprit, de saillie, et de tout ce qui peut séduire et charmer. Dans tout ce qu'il me disait, je reconnaissais plutôt cet art charmant d'une courtisane grecque que la dignité et l'éclat de l'impératrice d'un grand empire.

Mais il nous revient une autre manière d'un plus grand peintre : c'est Diderot ; il m'a fait dire que je le verrai demain. J'en serai bien aise, mais dans la disposition où je suis, c'est l'homme du monde que je voudrais le moins voir habituellement. Il force l'attention ; et c'est assurément ce que je ne puis, ni ne veux accorder de suite à personne au monde. Quand je dis : *personne,* vous entendez bien que cela veut dire que je ne veux pas être distraite de celle qui remplit toute ma pensée. Que cette explication est lourde ! Mais c'est que vous êtes bête : il faut vous annoncer ce qu'on veut vous faire entendre. Mon ami, courage ; car je crois que, pour cette fois-ci, vous aurez la rame de papier sans en rabattre une page. Vous remettrez cette lecture au temps où vous serez en voiture ; j'aurai rempli votre chemin, et vous m'y trouverez au bout. Quoi ! Vous croyez réellement que vous serez bien aise de me voir ? Que ce que vous dites est aimable ! Qu'il serait doux, en effet, d'être aimée de vous ! Mais mon âme ne pourrait plus atteindre à ce degré de bonheur ; ce serait trop. Quelques instants, quelques éclairs de plaisir, c'est assez pour les malheureux : ils respirent et reprennent courage pour souffrir.

LXXXIV

AU MÊME

Mercredi, 26 octobre 1774.

Je viens de relire votre lettre ; il y a un mot qui me ravit, il m'avait échappé ; c'est lorsque vous dites : *je*

reviens à nos peines. Mon ami, si je me suis méprise, ne me redressez pas ; mais je crains à présent pour vous tant de trouble, si peu de sommeil ; ne serez-vous point malade ? J'en meurs de peur. Ha ! dites-moi donc sur quelle pensée je pourrais m'arrêter pour respirer en repos ? Sur le moment de votre arrivée ! Non, non, mon ami, il me fait tressaillir, et je n'ose pas même le désirer et, s'il se retardait, je crois que j'en mourrais. Concevez-vous l'excès de cette inconséquence ? Cet excès ne tient pas à un faux raisonnement, mais il vient d'une âme bouleversée par les mouvements les plus contraires, que vous entendriez peut-être, mais que vous ne pouvez pas partager.

Je suis interrompue, et toujours par madame de Châtillon. Je commence à croire que la première de toutes les qualités pour se faire aimer, c'est d'être aimante. Non, vous n'imaginez pas tout ce qu'elle invente pour aller jusqu'à mon cœur. Mon ami, si vous m'aimiez comme elle ! Non, je ne le voudrais pas : me préserve le Ciel de connaître deux fois un pareil bonheur !

Vendredi, 28 octobre 1774.

Que dites-vous de cette *invocation* ? Ne vous paraît-elle pas d'une tête perdue ? Mon ami, elle tient à un sentiment honnête. J'ai offensé M. de Mora, et cependant je trouve une sorte de douceur à penser que lui seul m'aura fait connaître le bonheur ; que ce n'est qu'à lui que je devrai d'avoir senti, quelques moments, tout le prix que peut avoir la vie. Enfin, quelquefois, je me crois moins coupable, parce que je me sens punie ; et vous voyez bien que, si j'étais aimée, tout cela serait effacé, renversé.

Il faut, du moins, tenir à la vertu par le remords, et à ce qui m'a aimée par le regret de l'avoir perdu. Ce regret est bien vif et bien déchirant ; il y a peu de jours qu'il m'a causé les convulsions du désespoir.

On m'a forcée à aller voir *Lekain* dans *Tancrède* ; je ne l'avais point vu depuis sa perfection, et ne m'en souciais point. Enfin j'y fus : les deux premiers actes m'ennuyèrent complètement ; le troisième a beaucoup d'intérêt, et il va toujours en croissant jusqu'à la fin : au cinquième acte, il y eut des moments, il y eut des mots qui me firent transporter la scène à *Bordeaux*, et ce n'est pas une manière de parler, je pensai mourir ; j'en perdis connaissance, et toute la nuit, on fut obligé de me garder, parce que j'avais des défaillances continuelles. Je ne pus pas vous en parler les derniers jours, j'étais trop près de l'impression que j'avais reçue ; je me suis bien promis de ne plus aller chercher ces affreuses secousses. Il n'y a qu'*Orphée* que je puisse soutenir, et je vois à regret que vous ne le verrez plus ; il y a un opéra nouveau le 8 novembre : la musique est de Floquet ; la bête de public l'aimera peut-être ; après le bon, il applaudira le médiocre, et même le détestable.

Enfin M. Dorat a des succès : c'est pourtant le public qui fait les réputations, mais c'est le public à la longue, car celui du moment n'a jamais le goût ni les lumières qui mettent le sceau à ce qui doit passer à la postérité.

Mon ami, je vais envoyer contresigner cette lettre, et pour que le paquet ait plus d'importance, j'y joins les feuilles du moment ; ce n'est pas parce qu'elles sont bonnes, c'est parce qu'elles sont nouvelles, et que d'ailleurs vous lisez tout. Rapportez-moi la feuille de Linguet. Tout le monde est à Fontainebleau, mais il nous reste le baron de Kock et celui de Gleichen, et je trouve

qu'ils me restent trop tard le soir ; je ne sais si je me trompe, mais je crois que la solitude me serait bonne ; la société ne m'intéresse presque jamais, et elle me pèse presque toujours. Que je suis un mauvais malade ! J'ai beau me retourner, je me trouve toujours mal. Adieu, mon ami.

Je viens de voir le comte de Crillon : Diderot dirait qu'*il est sous le charme*, et moi, parce que je l'aime, j'en suis charmée, et je lui disais ce soir qu'il venait respirer un mauvais air, et que, dans l'ivresse de félicité où il vivait, il me semblait que c'était pour exercer les œuvres de miséricorde qu'il venait me voir, que je serais pour lui à peu près comme ces monuments que quelques philosophes conservaient pour les faire souvenir d'être bons et justes. Vous viendrez me voir, lui disais-je, et en me quittant vous vous direz : le malheur est cloué sur la terre. Votre cœur sera touché et le mien aura joui de votre bonheur. Il attend son ami le prince de Salm ; je ne sais pas si c'est un homme d'esprit, mais je sais mieux de lui : il est sensible et honnête ; ses lettres à son ami ne me permettent pas d'en douter. Mais ce sont celles du bon Condorcet qui sont vraiment charmantes ! Si je suivais mon premier mouvement, je vous enverrais tout ce que j'ai senti, et puis je m'arrête en me disant : il reviendra, je le lui ferai lire ; il se moquera de moi, il me trouvera exaltée. Hé bien, oui, j'aurai tort, mais il sera là. Mon ami, à cette condition je consentirais à ne pas avoir le sens commun tout le reste de ma vie : mais je gage que vous seriez bien plus difficile que moi, vous m'abandonneriez ; je me retrouverais dans la foule, et la bêtise console de tout.

Je crois que, tous ces temps-ci, *les Gracques* ont bien

été oubliés ; vous y reviendrez avec plus de chaleur et d'intérêt. Mon ami, admirez ma transition, la bêtise me mène au génie, et cette marche est assez naturelle : c'est M. Turgot, après l'abbé Terray. Il y a des cas où les gradations et les intermédiaires doivent disparaître.

Je ne sais que faire du temps d'ici à samedi : je veux le faire peser un peu sur vous, en vous forçant à m'écouter. J'espère, je me promets une longue lettre samedi. Si j'étais trompée ! Si seulement elle n'était que de quatre pages ! En vérité je me plaindrais.

Mon ami, vous voyez, la bonne fortune me tourne la tête ; je deviens presque impertinente parce que j'ai eu de vos nouvelles aujourd'hui. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, si quelqu'un pouvait être dans mon secret, on connaîtrait à ma santé, à toute ma manière d'être, si j'ai eu une lettre de vous. Oui, la circulation de mon sang en est sensiblement altérée, et alors il m'est impossible de prendre part à rien. Ce à quoi je ne m'accoutume point, c'est au redoublement d'intérêt que cela inspire à mes amis. Mon Dieu, me plaindraient-ils s'ils voyaient le fond de mon âme ? Cette usurpation n'est-elle pas bien criminelle ? Mon ami, ne me faites pas une fausse conscience ; dites-moi que je suis coupable, plaignez-moi, consolez-moi : vous ne m'avez que trop égarée.

J'ai envie de vous envoyer une lettre que j'ai lue aujourd'hui avant la vôtre ; si j'avais pu pressentir, cela n'aurait pas été l'ordre que j'aurais mis dans ma lecture. Vous verrez dans cette lettre si j'ai souffert de votre absence. Oui, j'en ai inquiété M. d'Alembert. L'homme qui m'écrit n'a jamais su un mot de ce qui m'occupait ; il me croit victime de la vertu et du préjugé : mais depuis trois ans il me voit si malheureuse, qu'il est souvent tenté de me croire folle. Et, en effet, il

passe sa vie à faire des épigrammes contre moi ; mais à la vérité, le trait est toujours un mot de sentiment, ou de ressentiment. Lisez, reconnaissez : à coup sûr c'est un homme d'esprit.

LXXXV

AU MÊME

Ce dimanche 30 octobre 1774.

J'ai été avertie trop tard ; il y a un paquet énorme par le courrier d'aujourd'hui. Quand je reçus votre lettre, j'avais déjà envoyé chez M. Turgot pour faire contresigner. Je comptais vous écrire un mot après l'arrivée du facteur, par la voie ordinaire, mais il n'importe, j'espère que mon volume ne sera pas perdu ; il vous sera renvoyé, et avec d'autant plus de soin qu'on verra le nom de M. Turgot.

Vraiment je le crois, il est aisé de vous critiquer sans vous blesser ; mais il n'est pas si aisé de vous louer comme je sens, comme vous mériteriez de l'être, sans courir le risque d'être trouvée bien exagérée, bien fade et bien monotone. Hé bien, je m'y abandonne, et je vous dirai tout grossièrement que votre lettre à M. Turgot est excellente, parfaite : c'est le ton, c'est la mesure ; enfin c'est vous, et je ne sais rien de mieux, ni de plus dans la nature. Je vous disais, mon ami, que désormais je ne pourrais plus regarder que ce qui me faisait élever les yeux ; pour vous, vous êtes si haut que je ne pourrais y atteindre à la longue que par un trop grand effort. Pour me délasser, je ferai comme la Madeleine :

elle avait choisi sa place aux pieds de Jésus-Christ vivant parmi les hommes. Mon ami, je ne dois être ni plus difficile, ni plus délicate qu'une si grande sainte, et vous ne pouvez pas, vous, vous piquer de plus de modestie que l'Homme-Dieu à qui je vous compare. Si cette comparaison vous paraît folle, songez que j'aime à la folie.

Mais, mon ami, que faites-vous donc, à quoi vous laissez-vous aller? Savez-vous bien que vous me louez comme si vous aviez à me plaire? Hé! bon Dieu, oubliez-vous qu'en ce genre votre fortune est faite? Et elle est de celles dont on ne connaît plus les bornes; c'est les Beaujon, Clive et la Borde, etc. Que je voudrais que vous eussiez en effet, une fortune, non pas comme celle des malheureux que je viens de nommer: ils meurent d'ennui sur leurs richesses; mais je vous voudrais de l'aisance; je voudrais que vous ne fussiez pas forcé de casser bras et jambes à vos talents, de tordre le col à votre génie; enfin je voudrais que vous ne fussiez pas condamné à vous remettre dans la foule. Oui, en honneur, ce n'est que pour vous, ce n'est que pour l'intérêt de votre gloire, que le mariage me fait peur, et à cet égard, je puis vous dire avec vérité:

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

Tout cela dit, mon ami, s'il y avait un excellent parti, si vous aviez quelque vue, si moi, si mes amis, nous pouvions vous servir, comptez sur le zèle, sur l'activité et sur la passion que nous mettrions pour réussir. Oui, je connaîtrais encore une fois le bonheur et le plaisir, si je pouvais vous voir heureux, fût-ce le bonheur, — du même genre, c'est-à-dire — du comte

de Crillon. Ho ! qu'il sera bon mari ! Il a bien fait de faire le tour du monde avant que de se marier ; sa femme est, je crois, le bout du monde pour lui ; sa pensée ne va pas plus loin. Mon Dieu, qu'il est heureux ! Mais, mon ami, il ne fera pas les *Gracques,* il ne ferait pas non plus les jolis vers que j'ai lus dans votre lettre ! ! Ce besoin *de vivre fort* est, je crois, le besoin des damnés. Cela me rappelle un mot de passion qui me fit bien plaisir : *Si jamais,* me disait-on, *je pouvais redevenir calme, c'est alors que je me croirais sur la roue.*

Cette langue n'est à l'usage que des gens qui sont doués de ce sixième sens, *l'âme.* Oui, mon ami, je suis assez fortunée, ou assez malheureuse pour avoir le même dictionnaire que vous. J'entends, ou plutôt je sens, vos distinctions, vos définitions, et les trois quarts du temps je ne comprends pas le chevalier de Chastellux. Il est si content de ce qu'il a fait, il sait si bien tout ce qu'il fera, il aime tant la raison, en un mot il est si bien arrangé sur tout, que cent fois j'ai pensé me méprendre en lui parlant et en lui écrivant, et j'allais prononcer ou écrire : le chevalier Grandisson ; mais c'était sans envier le sort de Clémentine, ni de miss Gléon.

Vous savez que le comte de Broglie commande à Metz, à la place de M. de Conflans. Mon ami, *un homme d'esprit, le voilà* ; mais je voudrais bien qu'il vous fût utile, à vous qui n'avez pas son esprit. A propos d'esprit, je veux vous dire un mot de la czarine à Diderot. Ils disputaient souvent ; un jour que la dispute s'anima plus fort, la czarine s'arrêta, en disant : « Nous voilà trop échauffés pour avoir raison ; vous avez la tête vive, moi je l'ai chaude, nous ne saurions plus ce que nous

dirions. — Avec cette différence, dit Diderot, que vous pourriez dire tout ce qu'il vous plairait sans inconvénient, et que moi, je pourrais manquer. — Eh! fi donc, reprit la czarine, est-ce qu'il y a quelque différence entre les hommes! »

Mon ami, voyez, lisez bien, et ne soyez pas aussi bête que M. d'Alembert, qui n'a vu à cela que la différence de sexe, tandis que cela n'est charmant qu'autant que c'est une souveraine qui parle à un philosophe, à un chef de secte, etc.

Une autre fois, elle lui disait: « Je vous vois quelquefois cent ans, et souvent aussi, je vous vois un enfant de douze ans. » Mon ami, cela est doux, cela est joli, et cela peint Diderot. Si vous aimiez les enfants, je vous dirais que je crois avoir observé que ce qui plaît à un certain point a toujours quelque analogie avec les enfants : ils ont tant de grâces, tant de moelleux, tant de naturel! Enfin, Arlequin est un composé du chat et de l'enfant, et jamais y eut-il plus de grâce? Savez-vous ce qui me fâche de ce paquet qui courra après vous? C'est que vous recevrez trop tard le pardon que je vous demandais pour vous avoir accusé injustement ; c'était la poste qui était coupable, et malgré moi, j'ai été complice. Mais est-ce vous ou la poste qui avez tort cette fois-ci? Vous me dites: *Je réponds à vos lettres du 9 et du 14.* Pourquoi sautez-vous à pieds joints sur le *11,* qui était un mardi? J'ai écrit tous les courriers depuis cette certaine époque où j'étais folle, et de la folie la plus funeste.

Mon ami, vous manquez un grand jour, celui de la rentrée du Parlement. Les curieux se promettent de grands plaisirs ; les gens *sages,* comme moi, ne s'occupent pas de ce premier moment ; ce sont les suites,

ce sont les conséquences de cet événement qui sont d'un grand intérêt. Il s'agit de savoir si ce sont des juges ou des tyrans qu'on va remettre sur les fleurs de lys.

Ho ! pourquoi je ne parle pas d'*Orphée* au chevalier de Chastellux? Mon ami, par la raison qu'il serait barbare de parler des couleurs aux Quinze-Vingts. Adieu.

LXXXVI

AU MÊME

Lundi, onze heures du soir, 1er novembre 1774.

Mon ami, il me semble que vous avez des droits sur tous les mouvements et tous les sentiments de mon âme. Je vous dois compte de toutes mes pensées ; je ne crois m'en assurer la propriété qu'en vous les communiquant; écoutez-moi donc, et jugez mon jugement, ou plutôt mon instinct, car je n'ai que cela pour les choses d'esprit, de goût et d'art. Oui, mon ami, l'Académie de Marseille n'a fait que justice en couronnant M. de Chamfort. Mon Dieu, à quelle distance me paraît l'éloge qui m'avait fait beaucoup de plaisir, et qui m'en fera encore ! Que celui-ci est riche, qu'il est plein d'esprit, et de tous les genres d'esprit, de la finesse, de la force, de l'élévation, de la philosophie ! Que le style est vif, animé et rapide; qu'il est rempli d'expressions heureuses ! Que le ton, que le tour en est original ! En un mot, j'en suis vraiment charmée, et je le suis au point que si je ne craignais de

gâter votre plaisir, je vous en citerais dix traits plus piquants l'un que l'autre.

Mon ami, je vous recommande la page 44. Dites-moi, me trompé-je ? N'est-elle pas pas remplie de la sensibilité la plus exquise ? N'a-t-il pas anobli les bienfaits et la reconnaissance ? N'exprime-t-il pas tous les sentiments qu'une âme sensible, élevée et passionnée aimerait à éprouver et à inspirer ? Enfin, mon ami, j'en suis si contente, que je voudrais que vous l'eussiez fait ; et cependant je suis certaine que vous feriez mieux encore ; vous iriez plus haut, et vous n'auriez pas ses défauts. Mais prononcez vite ; ai-je trop d'enthousiasme ? Du moins il ne m'a pas été communiqué ; je n'ai vu ni entendu personne. J'ai reçu cet éloge à neuf heures : je mourais d'impatience d'être seule ; je l'ai lu, et je vous rends ma première impression, au risque que vous ne me trouviez pas le sens commun.

Mais, mon ami, que rien ne vous dégoûte de me lire ce que vous faites ; que je sois la servante de Molière, je ne discuterai rien, mais je sentirai tout. Qu'il y a de goût et d'esprit à avoir resserré votre sujet ! Dans les plus excellentes tragédies, il y a des longueurs et de la langueur ; vous aurez évité ces deux défauts : tout sera plein de chaleur et d'intérêt, on sera toujours soutenu par le sujet et l'action de la pièce ; l'esprit de l'auteur ne paraîtra jamais, et l'âme et le génie de M. de Guibert rempliront et animeront tout. Mon ami, pourquoi ce *serment* de ne pas me lire tout de suite, et sur-le-champ, ce que je voudrais déjà sentir et connaître ? Est-ce que *les Gracques* ne seront pas vous ? Est-ce que ce qui vous anime n'est pas ce que je voudrais entendre et penser toute ma vie ?

Mon Dieu, que vous m'aviez mal entendue d'abord,

et que vous me répondez bien ensuite sur milord Shelburne ! Oui, c'est justement cela qui fait que je l'estime et que je l'aime, d'être chef du parti de l'opposition. Comment ne seriez-vous pas désolé d'être né dans ce gouvernement, puisque moi, faible et malheureuse créature que je suis, si j'avais à renaître, j'aimerais mieux être le dernier membre de la Chambre des communes, que d'être le roi de Prusse ! Il n'y a que la gloire de Voltaire qui pourrait me consoler de ne pas être née Anglaise. Encore un mot de milord Shelburne, et je ne vous en parlerai jamais, car :

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

Savez-vous comment il repose sa tête et son âme de l'agitation du gouvernement ? C'est en faisant des actes de bienfaisance dignes d'un souverain ; c'est en créant des établissements publics pour l'éducation de tous les habitants de ses terres ; c'est en entrant dans tous les détails de leur instruction et de leur bien-être.

Voilà, mon ami, le repos d'un homme qui n'a que trente-quatre ans, et dont l'âme est aussi sensible qu'elle est grande et forte. Voilà l'Anglais qui aurait été digne d'être l'ami du prodige et du miracle de la nation espagnole ; voilà l'homme que je voudrais que vous eussiez vu ; mais vous l'auriez regretté, car assurément il n'est pas fait pour vivre dans ce pays-ci. Il partira le 13 : il a voulu voir la rentrée du Parlement ; en attendant il se livre à la dissipation de Paris. De sa vie il n'avait connu cette espèce de délassement ; il y trouve de l'agrément et de la douceur : « C'est du plaisir, me disait-il, parce que cela ne durera guère, car, toujours, cette vie-là deviendrait l'ennui le plus accablant ». Qu'il y a loin de là à un Français, à un homme aimable de la Cour !

Le Président de Montesquieu a raison : le gouvernement fait les hommes. Un homme doué d'énergie, d'élévation et de génie, est dans ce pays comme un lion enchaîné dans une ménagerie, et le sentiment qu'il a de sa force le met à la torture ; c'est un Patagon condamné à marcher sur les genoux.

Mon ami, il n'y a qu'une carrière ouverte pour la gloire, mais elle est belle : c'est celle des Molière, des Racine, des Voltaire, d'Alembert, Condorcet, etc., etc... Oui, mon ami, il faut vous borner à cela, parce que la nature l'a voulu ainsi. Bonsoir ; je ne sais pas si cette lettre partira, mais j'ai causé avec vous, et je me suis satisfaite.

Mardi matin.

Je vois que la poste pour Bordeaux part ce matin, ainsi j'envoie ma lettre. Si vous deviez, comme vous l'avez dit d'abord, arriver le 13, cela serait inutile. Dites-moi, de quelque part que vous m'écriviez, si vous avez été du 21 octobre au 1er novembre sans m'écrire. J'ai été le courrier de lundi et de samedi de la semaine passée sans avoir de vos nouvelles. Je ne puis exprimer dans quel abattement cela me jette ; mon âme est morte, et mon corps est dans un état de souffrance qui vous ferait pitié. Adieu, mon ami ; si vous en croyez M. Turgot, vous serez ici le 13.

LXXXVII

A MONSIEUR DE GUIBERT
HOTEL DE BOURGOGNE, RUE DE TARANNE[1].

Dimanche, dix heures du soir, 13 novembre 1774.

Mon ami, vous me faites mal, et c'est une grande malédiction pour vous et pour moi que le sentiment qui m'anime. Vous aviez raison de me dire que vous n'aviez pas besoin d'être aimé comme je sais aimer ; non, ce n'est pas là votre mesure : vous êtes si parfaitement aimable, que vous devez être ou devenir le premier objet de toutes ces charmantes dames qui se mettent sur la tête tout ce qu'elles avaient dedans, et qui sont si aimables qu'elles s'aiment de préférence à tout. Vous ferez le plaisir, vous comblerez la vanité de presque toutes les femmes. Par quelle fatalité se ferait-il que vous m'ayez retenue à la vie, et que vous me fassiez mourir d'inquiétude et de douleur ? Mon ami, je ne me plains point, mais je m'afflige de ce que vous ne mettez aucun prix à mon repos ; cette pensée glace et déchire tour à tour mon cœur.

Comment avoir un instant de tranquillité avec un

1. Le cachet de cette lettre porte dans un écusson en losange (écu des filles non mariées) les armes de la famille d'Albon. Ce cachet se rencontre d'ailleurs rarement dans ces lettres-ci. Ceux dont mademoiselle de Lespinasse se sert habituellement sont au nombre de deux : l'un représente l'Amitié, sous la forme d'une femme debout devant un autel, avec l'exergue : *Sans toi tout homme est seul* ; l'autre plus fréquemment employé, représente un chat assis.

homme dont la tête est aussi mauvaise que la voiture, qui compte pour rien les dangers, qui ne prévoit jamais rien, qui est incapable de soins, d'exactitude, à qui il n'arrive jamais de faire ce qu'il a projeté ? En un mot, un homme qui vit au hasard, que tout entraîne, et que rien ne peut arrêter, ni fixer ? Mon Dieu, c'est dans votre colère, c'est dans l'excès de votre vengeance que vous m'avez condamnée à aimer, à adorer ce qui devait faire le tourment et le désespoir de mon âme ! Oui, mon ami, ce que vous appelez vos défauts pourra peut-être me faire mourir, et je le souhaite, mais rien ne me refroidira. Si ma volonté, si la raison, si la réflexion avaient pu quelque chose, vous aurais-je aimé ? Hélas ! dans quel temps ai-je été poussée, précipitée dans cet abîme de malheur ! J'en frémis encore. Le moyen de rappeler un sentiment doux dans mon âme, ce serait de penser que je vous verrai demain ; mais le moyen aussi de compter sur ce bonheur ! Peut-être votre voiture est-elle brisée ; peut-être vous est-il arrivé quelque accident ; peut-être êtes-vous à Chanteloup ; enfin je crains tout, et rien ne me console.

Mon ami, il ne vous suffit pas de m'inquiéter, vous m'accusez encore : je devais vous écrire à Chanteloup ? Et dans votre dernière lettre de Bordeaux, vous me disiez que vous n'iriez peut-être pas à Chanteloup ! Hé! bon Dieu, à quoi sert de vous confondre ? Vous corrigerez-vous, et vous en aimerai-je moins ? Bonsoir. On n'a pas ouvert une fois ma porte aujourd'hui que je n'aie eu un battement de cœur ; il y a eu des instants où j'ai craint d'entendre votre nom, et puis j'ai été désolée de ne l'avoir pas entendu. Tant de contradictions, tant de mouvements contraires sont vrais et s'expliquent par ces mots : *Je vous aime* !

LXXXVIII

AU MÊME

Ce samedi, 19 novembre 1774.

Votre lettre de jeudi matin était dure et injuste ; celle d'une heure avant était accablante par l'excès de vérité et d'abandon avec lesquels vous me disiez que vous ne m'aviez jamais aimée, et que désormais vous ne pouviez plus vivre pour personne, etc., etc. Mais savez-vous bien que cet aveu a fait de mes remords de la honte ? Je n'ai plus osé penser à moi sans horreur, et j'ai détourné ma pensée de vous, je ne voulais ni vous juger, ni vous haïr.

Hier vous êtes venu si tard, vous étiez si pressé de vous en aller, qu'en effet vous m'avez prouvé que vous n'aviez fait que céder à mon billet, et cela me paraît tout simple : je ne vous en parle que pour vous dire que je sais bien que vous ne serez pas contrarié de ne pas me voir ce matin. J'attends M. l'archevêque d'Aix, et il a à me parler ; ma porte sera fermée. Je vais cet après-dîner faire des visites, et je ne rentrerai qu'à huit heures. Demain je dîne chez le comte de Crillon et je ferai des visites jusqu'à huit heures. Je vous dis mes arrangements, non pas que je croie qu'ils doivent influer sur les vôtres, mais seulement pour vous épargner la peine de songer à me voir, ou à m'éviter. La personne qui dispose de vous et de votre temps ne vous laissera pas livré au dégoût que vous avez du monde et de la société ! Vous trouverez la dissipation, la paix, le plaisir, le bonheur avec elle et

chez elle, et vous n'éprouverez plus le dégoût mortel qui doit être attaché au malheur de tromper ce qu'on aime le plus. Ce n'était pas la peine ! Vous devez vous trouver bien coupable envers elle ! Du moins abandonnez-vous cette fois-ci sans retour au penchant invincible qui vous entraîne, et ne l'offensez plus en mettant quelque parité entre le sentiment que vous lui devez, et celui que d'autres peuvent vous inspirer.

Mais, mon Dieu, je ne sais pourquoi je vous parle de ce qui vous occupe, c'est sans doute par l'habitude où je suis d'aimer à vous plaire.

Nous avons lu hier au soir un *Éloge de la Raison*, qu'on a trouvé excellent ; j'aurais voulu que vous l'entendissiez : la lecture n'a fini qu'à près de dix heures.

LXXXIX

A MONSIEUR DE GUIBERT

HOTEL DE MALTE, RUE TRAVERSIÈRE,

Samedi matin, novembre 1774.

Mon ami, vous ne savez jamais ce que vous voulez faire, je vais donc vous l'apprendre : vous sortirez avant onze heures, vous ferez des visites dans le faubourg Saint-Honoré, et puis vous irez dîner chez madame de Boufflers, à cinq heures chez le comte de Crillon, rue de Braque ; il vous attendra, et il ne sera pas chez lui le matin, à ce qu'il m'a dit hier ; en revenant du Marais, vous vous ferez écrire chez madame de Vaines ; et puis à sept heures vous viendrez à la Comédie-Française voir *Henri IV*, qui n'est que la seconde pièce ; vous demanderez la loge

de M. le duc d'Aumont sur l'orchestre, du côté de la Reine; vous direz à votre laquais d'être à huit heures et un quart à la grande porte de la cour des Princes, et nous sortirons tous par là, sans attendre une minute : après cela vous irez souper avec madame de M...

Voilà toute votre journée arrangée à merveille, n'y changez rien.

Et puis, demain dimanche, vous travaillerez toute la matinée sans sortir, vous irez dîner chez madame de M...[1]; vous rentrerez à cinq heures pour travailler, et à huit heures vous viendrez chez moi. *Appliquez-vous*, et écoutez-moi :

Lundi, dîner chez M. de Vaines et souper chez madame de M... ;

Mardi, dîner au Contrôle général et souper avec madame de M... ;

Mercredi, dîner chez madame Geoffrin et souper chez madame de M... ;

Jeudi, dîner chez le comte de Crillon et souper avec madame de M... ;

Vendredi, dîner chez madame de Châtillon et souper chez madame de M... ;

Samedi, dîner chez madame de M... et aller à Versailles après dîner, et revenir dimanche au soir passer la soirée avec moi.

Mon ami, vous serez le plus aimable du monde, si vous faites tout ce qui vous est prescrit ; je vous défie de vous faire une meilleure part pour votre plaisir : je l'ai mis, comme de raison, en première ligne.

Mon ami, vous m'avez dit que vous aviez voulu me faire souffrir : cela est impossible ; vous êtes bon, vous

1. Madame de Montsauge.

êtes sensible, et vous savez... Quoi? Que je donnerais ma vie, que je ferais bien plus, que je me dévouerais à la douleur, pour vous délivrer d'une peine d'un quart d'heure? Et vous avez voulu me faire souffrir! Cela n'est pas vrai.

Je vous ai induit en erreur : monsieur et madame de la Borde sont à Paris; vous irez ce matin, n'est-ce pas?

XC

AU MÊME

Samedi, onze heures du soir (même jour) 1774.

Mon Dieu, que vous avez bien fait de ne pas venir à la Comédie! Je n'ai point d'expression pour rendre l'ennui que j'y ai éprouvé; j'en avais un malaise physique qui était presque de la douleur; enfin il a été au-dessus de mes forces de passer la soirée avec madame de Châtillon, à qui je l'avais promis.

Je sens qu'il y a un degré de malheur qui ôte la force de supporter l'ennui; il m'est affreux de me rendre passive pour entendre des trivialités, souvent révoltantes, et presque toujours aussi bêtes que basses. La détestable pièce! Que l'auteur est bourgeois, et a un esprit commun et borné[1]! Que le public est bas, qu'il est peuple! Que la bonne compagnie est bête et de mauvais goût! Que je plains les malheureux auteurs qui auraient le projet d'acquérir de la réputation par le théâtre! Si vous saviez comment cette bête de public applaudit! Molière

1. *La partie de chasse de Henri IV*, comédie de Collé.

ne pourrait pas prétendre à un plus grand succès. Il n'y a de noble que les noms et les habits ; l'auteur fait parler les gens de la Cour et Henri IV du ton des bourgeois de la rue Saint-Denis ; il est vrai qu'il donne le même ton aux paysans. En un mot, cet ouvrage est pour moi le chef-d'œuvre du mauvais goût et de la platitude, et les gens du monde qui en parlent avec éloge me semblent des valets qui disent du bien de leurs maîtres. Mon ami, si je vous ai encore contre moi dans le jugement que vous porterez de cette comédie, j'en serai bien fâchée, mais je n'en rabattrai pas un mot, parce qu'il ne s'agit pas de savoir jusqu'à quel degré cela est bon ou mauvais ; cela m'est mortel à moi, et nous étions quatre dans la loge accablés du même ennui.

En voilà bien long, et vous trouverez que j'ai conservé l'ennuyeux de l'ennui ; peut-être aussi n'aurai-je pas la cruauté de vous envoyer ma lettre, mais, en vous rendant compte de ma journée, je m'en console. J'ai commencé par m'empoisonner à dîner en mangeant du mouton où il y avait de l'ail ; cela m'a mis un mouvement dans le sang qu'il ne tiendrait qu'à moi d'appeler de la fièvre.

A propos de fièvre, avez-vous des nouvelles de madame votre mère ? Est-elle mieux ? Et le retour de monsieur votre père est-il certain ? Il n'y a que cela qui puisse me consoler de ce que vous avez quitté le faubourg. Et vous, mon ami, qu'avez-vous fait de votre journée ? Pas un mot de ce que vous aviez dit, n'est-ce pas ? Et demain vous ne travaillerez pas, et ainsi toujours. Une activité qui fait cent projets, et une facilité qui fait céder au premier prétexte ; des regrets, des désirs, de l'agitation et jamais du repos : mon ami, il faut vous aimer avant que de vous connaître, comme j'ai fait, car en vous

jugeant, ce serait se dévouer à l'enfer que de lier son bonheur à vous.

Je vais vous dire toute ma journée de demain dimanche, pour que vous puissiez me donner les moments qui vous seront les moins incommodes : d'abord la messe, et puis une visite chez une malade jusqu'au dîner ; je dîne chez madame de Châtillon ; à cinq heures, j'irai à l'hôtel de la Rochefoucauld, et je ne rentrerai qu'à six heures et demie pour ne plus sortir. Adieu, mon ami, je vous aime, mais je me sens trop triste et trop bête pour savoir vous le dire.

Mon ami, puis-je, sans vous offenser, vous prier de m'apporter un jour la lettre de l'abbé de B...? Car je n'ai garde d'oser réclamer des pages arrachées de mes lettres. J'ai tort de m'en être aperçue, et en vous en parlant, je vous cause de l'*indignation*. Ce mouvement est bien juste, aussi je n'ose m'en plaindre. Ha ! je suis trop difficile, trop exigeante, *trop acariâtre* ! J'ai tous les défauts d'une malheureuse créature qui aime avec abandon et qui n'a plus qu'un mouvement et une pensée. Adieu donc.

XCI

AU MÊME

Onze heures du soir.

J'ai lu votre billet, il est bien doux, il est bien honnête : votre conversation avait été bien dure, bien cruelle même ; j'en suis restée abîmée. Jamais, non jamais, mon âme n'a été si abattue, et mon corps plus souf-

frant. Vous aviez formé le projet de ne me voir jamais? Hé bien, pourquoi changer? Vous me donniez la force de remplir le mien, de satisfaire au besoin le plus actif de mon âme; et tous deux nous aurions été soulagés, délivrés, moi, d'un fardeau qui m'accable, vous, du spectacle de la douleur qui vous gêne souvent, et qui vous pèse toujours. Non, je ne vous rendrai point grâce; je préférais votre premier mouvement à votre réflexion. En me faisant mal, vous me donniez de la force; et en me consolant, en venant à mon secours, je vous l'ai dit mille fois, vous me retenez, mais vous ne m'attachez pas.

C'est peut-être vous qui me faites sentir d'une manière plus profonde et plus déchirante, la grandeur de la perte que j'ai faite ; rien ne m'aurait amenée à comparer, à rapprocher, et ce mouvement involontaire me jette souvent dans le désespoir; et, dans cette disposition, je ne sais lequel m'est le plus affreux, de mes regrets, ou de mes remords. Mais que vous importe tout cela? l'Opéra, la dissipation, le tourbillon de la société vous entraînent, et cela est trop juste; je ne me plains pas, je m'afflige.

Je voudrais pourtant que vous vinssiez demain avant d'aller souper, vous pourriez parler à M. d'Alembert et au bon Condorcet, et peut-être à M. de Vaines; vous avez vu qu'il m'a mandé qu'il viendrait peut-être. J'ai vu ce soir M. Turgot; il y avait plus de six mois que je n'avais été tête à tête avec lui. J'étais morte ; ainsi je crois qu'il aura regret au temps qu'il m'a sacrifié. Bonsoir; j'ai une chaleur ardente, la fièvre me consume. Ha! c'est mourir trop lentement; vous me hâtiez ce matin, pourquoi me retenez-vous ce soir?

XCII

AU MÊME

Mardi midi, 1774.

Vous ne me l'aviez pas dit, vous ne me l'aviez pas écrit, et je vous le prouverai. L'espérance de vous voir suffit pour arrêter et changer tous mes arrangements ; Jugez donc si avec la certitude de vous voir j'irais m'engager. Mais comme vous dépendez des arrangements de madame de M..., vous ne pouvez jamais prévoir, ni dire avec certitude ce que vous ferez. Mon ami, il n'y a pas grand mal à tout cela ; il en résulte quelque malentendu, mais vous restez libre, et voilà l'important.

Je suis fâchée que vous ne vous soyez pas fait mener où vous saviez que madame de M... soupait ; M. de Saint-Lambert allait à la place Vendôme. Mais vous ne savez jamais ce que vous voulez, ni où vous allez ; enfin il n'importe ! Si vous êtes amusé, content et heureux au bout de la journée, vous avez bien fait, vous avez raison, et votre manière d'être est à coup sûr la bonne ; n'y changez donc rien. Pour moi, je suis triste, abattue : je voudrais, non pas changer de manière de sentir, mais je voudrais être anéantie ; je voudrais l'avoir été le même jour et au même instant où j'ai cessé d'être aimée. Mon Dieu, quelle perte ! Mon âme ne peut pas s'accoutumer à cet affreux mot de *jamais* ; il me donne encore des convulsions. Hier, pendant la lecture, j'ai craint d'être obligée de m'en aller. Je me suis souvenue que la

dernière fois qu'on avait fait cette lecture, il en était l'objet. Mon cœur était brisé, je n'ai plus entendu un mot, et je n'ai existé depuis cet instant que par ces cruels et doux souvenirs.

Mon ami, pourquoi m'avez-vous arraché à la mort? C'est la seule pensée qui calme mon âme, et c'est son besoin et son désir le plus permanent. Bonjour, je ne sais pas comment je serai, mais, à mon grand regret, je serai forcée de me contraindre. Le temps de ma vie où je suis le mieux, c'est la nuit; je suis entière à mes affections.

Vous me direz, si vous le savez, ce que vous comptez faire ces jours-ci; mais en grâce, ne me faites point de sacrifices, je ne les vaux pas, et puis je reste si malheureuse. J'ai fait attendre longtemps, je n'étais pas seule.

XCIII

AU MÊME

Ce dimanche cinq heures, 1774.

Mon ami, vous étiez fou ce matin, mais votre folie était bien aimable, puisqu'elle était selon mon cœur. Je ne sais comment j'ai pu vous résister, et je ne sais pas comment j'ai pu oublier de vous dire la raison absolue qui me retenait chez moi. Ce qui m'étonne autant, c'est que je ne m'en suis souvenue que lorsque j'ai vu entrer dans ma chambre à trois heures et demie M. de Vaines. Il me l'avait dit hier au soir, il me l'avait mandé, et je n'ai pas su vous le dire. Mon ami, je vous ai contrarié

une fois, et vous m'affligez cent fois. Par exemple, si je ne vous vois pas ce soir, vous serez cruel et injuste, et cependant je ne me plaindrai pas.

M. Turgot est un peu mieux : j'ai eu trois fois de ses nouvelles depuis que je ne vous ai vu, et j'en aurai autant avant minuit; cela me satisfait sans me tranquilliser. Mon Dieu, haïssez-moi; je vous aime, et je me sens triste jusqu'à la mort. Non, ne me voyez pas; allez à la Comédie, allez souper, allez au bal: tout estplein d'agrément et d'intérêt, et moi je vous ennuie, ou vous attriste. Je vous mets trop près de vous-même; je m'en occupe avec le trouble de la passion, et elle est si monotone, elle est si bête pour un homme du monde entraîné par les agréments d'une femme aimable qui ne lui offre que des plaisirs et de la dissipation! Enfin, mon ami, tout cela prouve que vous avez autant de justesse que de justice en ne m'aimant que faiblement : je ne vaux que cela.

J'ai vu ce Lançon, peintre; il est beau lui-même à peindre; il a quelque chose de sot, de niais et de fat qui m'a tout à fait refroidie pour son talent. Cet homme-là ne sentirait jamais votre âme : il peindrait vos traits, et il trouverait le secret de rendre votre figure sans intérêt pour moi. Cependant comment cela se pourrait-il? N'ai-je pas dans mon cœur de quoi animer la pierre et faire vivre la toile? Mon ami, je ne veux rien y perdre : vous m'avez promis votre portrait, je l'aurai donc, il me le faut.

Je ne suis point sortie; je ne verrai personne qui me parle du bal; j'entendrai parler de M. Turgot, non pas avec l'intérêt qui m'anime, mais avec l'intérêt qu'on a pour la vertu, et par la crainte de son successeur. Pour moi, depuis deux jours, il n'est plus contrôleur général,

il est M. Turgot, avec qui je suis liée depuis dix-sept ans, et, sous ce rapport, il agite et trouble mon âme.

Mon ami, si vous aviez été au Temple, si vous vous étiez débarrassé de vos visites du Marais, si vous aviez pensé à faire aujourd'hui tout ce qu'il fallait pour être libre dimanche prochain, que vous seriez aimable, que vous seriez raisonnable ! Mais non, vous mettez de la fantaisie dans toutes vos actions ; ce n'est ni la raison, ni le sentiment qui en décident : aussi toute votre conduite n'a pas le sens commun; mais, tel que vous êtes, je vous aime à la folie, et vous ne le savez que trop bien. Voilà la troisième fois que je vous écris.

XCIV

AU MÊME

Ce mardi dix heures, 1774.

Mon ami, êtes-vous où je suis, dans le bain? Avez-vous souffert? Je ne sais si c'est à vous, ou au meilleur état de M. Turgot que je dois d'avoir dormi quatre heures de suite; cela ne m'arrive presque jamais, mais j'étouffe encore. Voilà une lettre du comte de Schomberg, et un billet de madame d'Anville ; vous en aurez reçu un.

Je compte sortir à une heure, et je rentrerai à quatre, ou plutôt j'irai me promener aux Invalides; ou bien, ce que je préfère à tout, je vous attendrai chez moi ; vous y viendrez de bonne heure, mon ami, je vous en prie. Venez causer avant dîner avec le comte de Broglie ; vous pourrez le quitter à quatre heures. Je ne vous vois point, je ne vous parle point; ce n'est pas une

manière de parler, j'ai oublié dix choses que j'avais à vous dire.

Mandez-moi positivement : *Je serai chez vous à telle heure;* cela me décidera sur l'endroit où j'irai dîner. Je peux quitter madame de Saint-Chamans avant quatre heures, je la préférerai. Bonjour. N'y eût-il que pour la variété, j. n. v... d.... p . q.. j. v... a..., n. q.. v... m'..... e...... h... d'.. s........ q.. j. v...... n. p.., c....,.. d.... m.., p.. s......, m.. a.., q.. v... m'..... [1] !

XCV

AU MÊME

Dix heures et demie, 1774.

J'étais avec trois femmes ; je toussais à crever ; je n'ai pas pu vous remercier de m'avoir donné de vos nouvelles. Vous avez bien fait, mon ami, de rester au coin de votre feu ; votre santé, votre bien-être, me sont encore plus intimes et plus chers que mon plaisir. Je suis sûre que vous m'aurez accusée d'humeur et d'injustice ; et c'est vous qui aurez été injuste ; mais je vous le pardonne ; j'ai pour vous un sentiment qui est le principe et qui a les effets de toutes les vertus : indulgence, bonté, générosité, confiance, abandon, abnégation de tout intérêt personnel. Oui, mon ami, je suis tout cela quand je

1. Cette phrase en points, assez transparents, doit sans doute se traduire ainsi : « Je ne vous dirai pas que je vous aime, ni que vous m'aviez enivrée hier d'un sentiment que je voudrais ne plus connaître; dites-moi 'par surcroît, mon ami, que vous m'aimez ! »

crois que vous m'aimez ; mais un doute renverse mon âme et me rend folle, et ce qu'il y a de cruel, c'est que c'est presque ma disposition habituelle.

Mon ami, la première règle pour écrire en points, c'est de former ses lettres, et surtout d'être exact; *donc,* vous ne pouvez pas écrire en points. Mais je vous répondrai pourtant, que je ferais bon marché de l'avenir : je ne sens que le besoin d'être aimée aujourd'hui ; rayons de notre dictionnaire les mots de *jamais* et de *toujours.* Mon âme n'atteint plus là ; j'ai cent ans, et j'ai sous ma clef le remède de l'avenir. Vous voyez que j'ai lu vos points.

Mais vous, lisez ces deux passages de Sénèque ; ils m'ont ravie. J'ai voulu que vous les vissiez, je les ai fait écrire. M. de Mora avait le même sentiment, cela l'avait soutenu trois ans contre l'agonie ; mais la mort est encore plus forte que l'amour. Bonsoir ; je me sens triste, la vie me fait mal, et cependant je vous aime avec tendresse et passion. Je vous donnais à deviner ce matin de quoi j'avais peur ; c'était de ne pas vous voir. Je passe ma vie à voir mes craintes et mes pressentiments justifiés. Au moins vous verrai-je demain au soir ?

XCVI

AU MÊME

Ce dimanche onze heures, janvier 1775.

Je ne suis seule que dans ce moment, et il y a deux heures que j'aurais voulu m'occuper à finir cette critique

du vicomte de la ***; et puis je suis enlevée depuis douze jours à ce qui m'a le plus intéressée dans ma vie. Mon ami, que la dissipation est bête, que la société est dénuée d'intérêt pour une âme occupée! Qu'il y a peu de conversations qui vaillent la peine de sortir de chez soi! J'en suis presque au dégoût de l'esprit, et, comme vous disiez, ce qui ne fait que m'éclairer m'ennuie.

Ha! je suis bien malheureuse; ce que j'aime, ce qui me console, met mon âme à la torture par le trouble et les remords. J'ai donc besoin de souffrir, car je me surprends sans cesse à désirer ce qui me fait mal; mais, mon ami, ce n'est que par la pensée que vous entendez tout cela; ce n'est donc rien de tout cela que je devrais vous dire; aussi ne comptais-je vous écrire que pour vous dire de me renvoyer ou de me rapporter ce volume de Montaigne que vous avez mis dans votre poche il y a quelques jours.

J'irai vous prendre avant deux heures, n'ayez point de carrosse. Mon ami, il n'y a de noble, de juste et d'honnête, que de se soumettre à sa mauvaise fortune: je connais tant de gens riches qui vont à pied pour leur plaisir, et tant de gens vieux et infirmes qui ne vont qu'en fiacre! Je suis bien rabâcheuse! Mon ami, c'est la preuve la plus tendre de mon intérêt, car si vous saviez ce que sont pour moi les détails, ce qu'est pour moi le bonheur qu'on obtient à prix d'argent! Mon Dieu, ma situation actuelle prouve du reste que j'ai dédaigné la fortune; elle a, sans doute, ses avantages: mais que de choses sont préférables! Bonsoir, mon ami. Que faites-vous dans ce moment? Je vous défie d'être mieux que moi: je suis occupée de ce que j'aime.

Soyez donc prêt avant deux heures.

XCVII

AU MÊME, A PARIS

Vendredi, janvier 1775.

Ce n'est pas que je vous en croie curieux, mais il faut pourtant que je vous dise que je sors à une heure, que je dîne chez M. Turgot, que je vais à *Orphée* : après l'opéra, je vais chez madame Geoffrin jusqu'à minuit, et puis finir ma soirée rue des Capucines. A présent, voulez-vous que j'aille vous prendre pour venir dîner chez M. Turgot? Voulez-vous que je vous mène à l'Opéra? Ou voulez-vous vous y rendre dans la loge de M. d'Angiviller, aux premières sur l'amphithéâtre? Si vous voulez après *Orphée* faire une visite à madame Geoffrin, nous vous y mènerons : si vous y vouliez passer la soirée, vous la charmeriez. Voyez ce que vous voulez prendre ou laisser de tout cela. Je suis toujours à désirer de vous voir, je suis toujours bien aise de vous voir, et par une inconséquence qui ne s'explique que par ma folie, je suis toujours fâchée de vous avoir vu.

Avez-vous été à temps hier pour donner la main à madame de M...? Si elle avait pu voir votre impatience, elle aurait été bien contente. C'est votre talent de contenter ce que vous aimez, et surtout ce qui vous aime. Bonjour.

Je saurai du moins si vous êtes allé à Versailles. Je veux ravoir mon *Connétable*.

XCVIII

A MONSIEUR DE GUIBERT
HOTEL DE MALTE, RUE TRAVERSIÈRE

Samedi midi, janvier 1775.

J'étais si éteinte, si refroidie hier au soir de ce que vous étiez arrivé si tard, de ce que je vous avais si peu vu les jours d'avant, que j'ai oublié de vous donner une copie de cette lettre de madame Geoffrin que vous désiriez. Je ne vous ai pas dit non plus que vous auriez un billet pour cet ami que vous ne voulez pas me nommer. Si vous étiez aimable, et surtout raisonnable, voici comme vous arrangeriez votre journée de demain : vous dîneriez au Temple, vous verriez là madame de Boufflers; et puis à six heures vous viendriez ou dans ma chambre de l'Opéra, ou dans celle-ci ; je vous le ferais dire. Je suis bien tentée de ne pas aller dîner chez le comte de Crillon ; il doit avoir, au moins il s'en flatte, M. Roucher. J'admire de toute mon âme son talent, mais l'emploi qu'il en fait m'ennuie : les diamants, l'or, l'arc-en-ciel, tout cela ne touche pas l'endroit sensible de mon âme. Un mot de ce que j'aime, son *sommeil même*, animent plus en moi tout ce qui sent et qui pense que toutes ces richesses factices. Mon ami, je veux vous voir aujourd'hui : venez avant souper. Demain je vous ferai dire si c'est à l'Opéra ou chez moi que je vous attendrai.

Allons, voilà qui est fait ; je ne vous prêterai plus de manuscrits, puisque vous les faites promener : il n'y a donc nulle sûreté avec vous? Enfin, malgré tous vos

défauts, il vous reste la confiance, comme vous me le disiez hier, d'être encore bien recherché, bien aimé, et plus mille fois que vous ne pouvez, ni ne voulez y répondre. Bonjour; j'ai tort de vous écrire, cela me répond presque de ne vous pas voir. Il n'importe qu'est-ce qui fournit au Trésor Royal, il suffit qu'il ne soit pas vide. Mon Dieu ! qu'il est dommage qu'étant aussi aimable, vous méritiez aussi peu d'être aimé ! Bonjour encore, mon ami. Je ne suis pas fade, mais peut-être trop vraie.

Je ne sors aujourd'hui qu'à neuf heures du soir ; je parie que vous courez déjà. Il n'y a que trois choses dont vous ne connaissiez pas le prix, et que vous jetez par la fenêtre : votre temps, votre talent et votre argent. De tout le reste, vous en êtes avare.

XCIX

AU MÊME

Mardi, quatre heures du matin, janvier 1775.

Mon ami, voulez-vous que je vous donne de mes nouvelles ? Je souffre, je ne peux pas dormir, et j'ai la fièvre. Je suis dans le feu, et l'activité de mon âme est dans ma tête ; dans cette disposition, que la vie m'est pénible ! Qu'elle m'est douloureuse ! Mon ami, je ne sais par quelle fatalité je suis ramenée sans cesse au désespoir d'avoir perdu M. de Mora ; je voudrais m'occuper de vous, et je suis entraînée par le désir, par le besoin de le suivre, ou plutôt par le besoin de me délivrer d'un regret qui me déchire, Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous com-

mandé de vivre? Pourquoi me faites-vous trouver encore quelques moments de douceur à vous aimer? Pourquoi me soutenez-vous? pourquoi me retenez-vous entre la vie et la mort? Ha! laissez-moi achever de mourir, ou faites que mon âme soit assez remplie de vous pour ne plus sentir le vide affreux qu'y a laissé M. de Mora. Mais, mon ami, je me reproche de vous laisser voir tout ce que je souffre; pouvez-vous me plaindre? Oui, vous me plaindrez, parce que vous êtes bon et sensible; vous me plaindrez, parce que vous savez bien que je vous aime, et que je ne suis retenue à la vie que par ce sentiment.

Mon ami, si je ne vous vois pas aujourd'hui, je serai bien malheureuse. Les souffrances physiques ne me sont à charge que parce qu'elles affaiblissent mon âme; elles augmentent le besoin de voir ce que j'aime, et cependant je serai désolée de vous contraindre une minute, et de vous priver de la seule espérance du plaisir; ne faites donc point d'effort, mon ami, encore moins de sacrifice : je vous verrai quand vous pourrez, et je vous désirerai toujours.

Pardonnez-moi de vous dire que je tremble que cette lettre ne se trouve dans les mains de la première personne qui voudra l'ôter des vôtres. Ce billet d'hier matin! Mon ami, plaignez-moi d'avoir à me défier de ce que j'aime à la folie, et du seul homme à qui je m'abandonne sans cesse. Adieu. Le comte de Crillon vous a écrit de chez moi qu'il irait vous prendre ce matin; soyez donc prêt.

C

AU MÊME[1]

Mercredi, une heure après minuit.

Trois sortes de personnes ont droit à la pitié et à l'indulgence des gens raisonnables, sensibles et bienfaisants : les fous, les malades et les malheureux. C'est à ces trois titres réunis que je vous prie de me renvoyer demain matin, par le même commissionnaire qui vous remettra cette lettre et ce portefeuille, toutes les lettres que vous avez de moi, soit de votre voyage ou d'avant votre voyage. Je m'en rapporte à votre conscience et à votre honneur pour n'en pas supprimer une ligne. Vous les mettrez dans ce portefeuille, et vous en cachetterez la clef, de la même manière que vous l'aurez trouvée.

Vous êtes si honnête, que je ne vous demande pas pardon du moment d'importunité que cela vous causera ; en vous disant que ce soin, cette marque de bonté sont nécessaires à ma tranquillité, vous ne chercherez point de prétextes pour vous y refuser. Si j'avais à le craindre, j'oserais employer une formule qui serait pour la première fois, et la dernière fois de ma vie, à mon usage avec vous : *J'exige que vous me renvoyiez sur-le-champ toutes mes lettres*. Pardonnez-moi des mots qui, en satisfaisant ma volonté, répugnent à mon sentiment. Bonsoir. Ne venez point demain matin. Je vois avec regret que je n'aurais pas le moment de vous voir ; je ne serai chez moi de la

1. Inédite.

journée que deux heures, depuis sept jusqu'à neuf. Ne forcez donc rien pour me voir, je serai plus heureuse vendredi.

Ou je me trompe fort, ou *les Gracques* sont une bien belle chose. La réflexion ajoute à mon admiration.

CI

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE

Ce jeudi matin, janvier 1775.

Il ne tiendrait qu'à moi de trouver votre procédé dénué d'estime, de confiance, d'amitié. de tous les sentiments que vous m'avez témoignés et certainement je ne retrouverais pas, dans votre lettre, une expression qui ne me confirmât dans cette opinion. Mais je ne veux point m'y livrer. L'injure serait trop grande pour vous et pour moi. Il faudrait cesser de vous aimer; il faudrait croire que vous ressemblez à toutes les femmes, et mon cœur vous a si longtemps élevée au-dessus d'elles. Oui, il faudrait vous croire personnelle jusqu'au point de craindre de vous être compromise vis-à-vis de moi, et de n'avoir à présent pour unique désir que celui de recouvrer les gages de vos sentiments.

Ah! était-ce à vous à avoir vis-à-vis de moi cette conduite indigne et commune? Oui, indigne et commune, ce sont les épithètes qu'elle mérite, s'il a pu vous venir dans la pensée que je pourrais en abuser. Eh! quelle autre crainte pouviez-vous avoir? Je vous ai dit que vos lettres étaient rassemblées dans une cassette. Vous avez vu que celles que j'avais sur moi étaient dans le porte-

feuille que vous m'aviez donné pour cet usage. Mais brisons là-dessus. Cette pensée m'indigne et me glace.

Voilà vos lettres. Les voilà, jusqu'à celle que vous m'écrivez pour les demander.

Il vous importe peu maintenant de savoir quand vous me reverrez. Vous avez de moi tout ce que vous vouliez. Ce ne sera ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais si l'affreux sentiment que votre procédé élève malgré moi dans mon cœur ne s'efface pas. Je crains bien que vous n'ayez ulcéré mon âme pour la vie. Mais vous serez tranquille ; il ne restera de traces du passé que dans mon souvenir, et c'était tout votre objet.

CII

A MONSIEUR DE GUIBERT HOTEL DE MALTE, RUE TRAVERSIÈRE

Jeudi midi janvier 1775.

Une conduite *indigne* et *commune* serait de vous laisser à votre colère, et à l'opinion que j'ai pu vouloir vous offenser. Mon ami, connaissez-moi mieux et croyez que je ne saurais craindre, comme vous le dites, d'être compromise, ni même d'être trahie : songez donc que, pour qui ne craint pas la mort, et qui, loin de la craindre, n'a pas passé vingt-quatre heures depuis six mois sans trouver en soi le désir et la force de la prévenir, songez, mon ami, que dans cette disposition, mon âme ne peut connaître qu'une espèce de crainte et elle tient à ma tendresse pour vous. Je crains de vous déplaire ; je crains de vous affliger. Mais, en honneur, je ne crains

rien pour moi, car il y a des moments où je voudrais au contraire que vous me réduisissiez au désespoir. Voyez si, après cela, je puis avoir ces petites craintes qui ne sont excitées que par une plate vérité qui fait désirer l'estime qu'on ne mérite pas. Non, mon ami, je vous le répète, je ne crains rien dans la nature que ma conscience, et comme je ne puis la calmer, n' étouffer mes remords, je voudrais mourir; et mon seul regret en mourant serait de vous avoir offensé. Jugez-moi d'après cet aveu sincère du sentiment qui m'anime, et voyez si votre âme doit rester *ulcérée* d'un mouvement condamnable sans doute, s'il n'était pas un effet des deux maladies qui consument ma vie, et qui déchirent mon cœur. Mon ami, je vous l'ai répété souvent, il faut absolument que vous ayez beaucoup, mais beaucoup d'indulgence pour moi, c'est à ce seul prix que vous pourrez échapper à un repentir qui troublerait votre vie. Pardonnez-moi donc, non pas mou intention, non pas mon sentiment, car, assurément, ils ne peuvent pas avoir besoin de pardon, à moins que ce ne soit par l'excès de passion qui les anime; mais pardonnez-moi un accès de folie que je n'ai pu retenir.

Votre lettre est dure, elle est injuste, mais elle ne m'a pas ôté l'espérance d'aller encore jusqu'à votre cœur. Dites-moi qu'il m'est fermé à jamais, et je vous rendrai grâce : car avec ces mots, vous briserez le seul lien qui me retienne à une vie remplie de regrets, de remords, et où je ne me promets plus d'autre intérêt ni d'autre plaisir que celui de vous aimer, sans espérer que vous puissiez partager mon sentiment. Mais, du moins, soyez sûr que je ne troublerai point votre bonheur, ni votre dissipation ; je ne vous demanderai jamais des moments que vous croirez mieux employer, et vous serez libre de ne

me voir que rarement, sans craindre l'importunité des reproches. Mon ami, répétez-moi que vous ne me verrez *jamais* : c'est, je crois, le mot que mon âme est le plus avide d'entendre. Non, je ne crains que de vivre ; je mets au pis toute la nature ; je me sens si forte, et en même temps si faible, que je vous demande du fond de mon âme, ou d'achever de m'accabler, ou de venir à mon secours. Adieu, mon ami.

Je ne vous dis pas venez me voir, mais je vous avertis seulement que je ne ferai rien de ce que j'avais projeté. Je rentrerai à cinq heures, et, si je savais où vous dînerez, j'irais vous prendre pour vous servir *de fiacre*. J'envoie chez vous, mais vous n'y serez pas. Si vous daignez me répondre, je donne ordre qu'on m'apporte votre réponse chez madame de Meulan, rue des Capucines, où je dîne.

CIII

A MONSIEUR DE GUIBERT

Jeudi minuit, 10 février 1775.

Minuit sonne, mon ami ; je viens d'être frappée d'un souvenir qui glace mon sang. C'est le 10 de février de l'année dernière, que je fus enivrée d'un poison dont l'effet dure encore[1]. Dans cet instant même, il altère la circulation de mon sang, il le porte à mon cœur avec plus de violence, il y ramène des regrets déchirants.

1. Cette lettre fixe la date d'un instant décisif. C'est par conséquent le 10 février 1774 que l'amour de mademoiselle de Lespinase pour M. de Guibert cessa d'être platonique.

Hélas! par quelle fatalité faut-il que le sentiment du plaisir le plus vif et le plus doux soit lié au malheur le plus accablant! Quel affreux mélange! Ne pourrais-je pas dire en me rappelant ce moment d'horreur et de plaisir : « Je vis venir à moi un jeune homme dont les yeux étaient remplis d'intérêt et de sensibilité ; son visage exprimait la douceur et la tendresse ; son âme semblait agitée par la passion. A cette vue, je me sentis pénétrée d'une sorte d'effroi mêlé de plaisir ; j'osai lever les yeux, les arrêter sur lui ; j'approchai : mes sens et mon âme furent glacés. Je le vis devancé, et pour ainsi dire environné par la douleur en habit de deuil : elle tendait les bras, elle me voulait repousser, arrêter, et je me sentais entraîner par un attrait funeste. Dans le trouble où j'étais : « Qui es-tu? lui dis-je, ô toi qui fais pénétrer dans mon âme tant de charme et de terreur, tant de douceur et tant d'alarme? Quelle nouvelle m'apportes-tu? — Infortunée, me dit-il, avec l'air sombre et un accent douloureux, je serai, je ferai ton sort; celui qui animait ta vie vient d'être frappé par la mort... »

Ha ! oui, mon ami, vos larmes prononçaient ces funestes mots; je ne les entendis pas, et cependant ils se sont gravés dans mon cœur ; il en frémit encore, et il vous aime !

En grâce, que je vous voie demain ; je me sens pénétrée de tristresse et de trouble. Mon Dieu, il y a un an qu'à pareille heure M. de Mora fut frappé du coup mortel : et moi, dans le même instant, à trois cents lieues de lui, j'étais plus cruelle et plus coupable que les ignorants barbares qui l'ont tué! Je meurs de regrets : mes yeux et mon cœur sont pleins de larmes. Adieu, mon ami, je n'aurais pas dû vous aimer.

CIV

A MONSIEUR DE GUIBERT,
HOTEL DE MALTE, RUE TRAVERSIÈRE

Onze heures, 1775.

Depuis deux heures j'attends ; enfin la voilà, cette brochure ; souvenez-vous donc que l'*Éloge de la Raison* vous a fait plaisir, ne revenez pas sur cet avis, car c'est votre usage. Mon ami, vous vous faites plus méchant que vous n'êtes. Vous répétez ce que vous entendez dire, car vous ne trouveriez jamais en vous de quoi vous élever contre les gens qui valent le mieux. Ils ne sont pas philosophes, ils ne sont pas parfaits, ils sont de parti ! ! Hé bien ! soit, mais les sots qui les jugent, les méchants qui les condamnent, que sont-ils ? En tout, mon ami, en prêchant la modération, votre zèle vous emporte, et il n'y a guère de conversation où vous n'ayez à vous reprocher de vous être commis sans avoir fait aucune conversion ; mais comme je ne serais pas plus heureuse que vous, je finirai là mon sermon, et je vous dirai que je serai ravie de vous voir. Venez de bonne heure ; songez qu'il y a huit jours que je ne vous ai vu.

Devinez si je suis bien charmée de votre billet ? Mon Dieu, pourquoi mettez-vous tant d'intérêt et de chaleur pour m'accabler, à me faire trouver inconséquente et absurde, et puis pourquoi êtes-vous de glace pour aller à mon âme ? Pourquoi ? C'est que vous êtes vrai ; c'est que si vous ne m'aviez pas aimée, vous m'auriez haïe ;

c'est que le seul malheur, c'est de nous être rencontrés ; mais puisqu'il est impossible de revenir sur le passé, je vous demande de m'en consoler en venant de bonne heure. Bonjour. J'écris en causant avec M. d'Alembert ; cela n'est pas commode.

CV

AU MÊME

Midi, mardi, 1775.

Mais vraiment, je le crois bien, que vous ne prendrez les manières ni le ton de personne ; vous êtes comme Dieu, infiniment parfait, et je vous crois aussi content que lui. Tout ce qui a une véritable grandeur n'aurait qu'à perdre à changer ; Alexandre n'aurait peut-être pas voulu n'avoir pas le torticolis. Gardez donc tout, mon ami, vos jolies révérences, votre manière dégingandée, et surtout votre oubli de tout ce qui touche et intéresse ce que vous dites aimer.

Par exemple, vous avez un raffinement de délicatesse que je n'ai vu qu'à vous : vous ne me verrez pas, parce que cela vous contraint de ne me pas voir seule ! En vérité, cela est d'une tendresse touchante, surtout lorsqu'il vous serait libre de venir chez moi le matin et à quatre heures : c'est le temps où l'on est presque sûr de me trouver seule. Mais, mon ami, il est bien plus délicat de n'y pas venir, et j'y donne mon consentement, car je ne désire pas plus que vous me fassiez des sacrifices, que vous n'avez d'envie de m'en faire. L'excès de votre intérêt se contentera de ces deux mots : *J'ai*

souffert. Bonjour. Non, ne croyez point que le quartier y fasse rien ; *c'est le cœur qui fait tout,* a dit La Fontaine.

Adieu donc ; à jeudi. Je vis avec mes autres amis ; pour vous, je ne fais que vous voir ; cela est dans l'ordre.

CVI

A MONSIEUR DE GUIBERT

Lisez tout de suite.

Midi et demi, lundi 20 février 1775.

On va venir me chercher ; je ne vous verrai pas, je ne saurai pas si vous voulez que j'aille vous prendre. Savez-vous qu'on donne *Tom Jones* avec *la Fausse magie* ? Cela vous ferait plaisir, et votre plaisir ferait le mien. Ainsi donnez votre soirée à madame de M.., et la comédie à moi ; mais surtout décidez, car votre place a bien des *concurrents.* Vous avez eu la bonté de me priver la semaine dernière de deux soirées sur lesquelles j'avais compté ; cela a monté mon âme à la générosité, et c'est sans rancune que je vous rends votre liberté ce soir.

J'ai encore de l'ébranlement de ma soirée et de ma journée d'hier ; j'ai besoin de solitude, de recueillement, et avec vous je ne trouverais que du trouble. Allez donc passer votre soirée avec ce que vous aimez, ce qui vous plaît et ce qui vous aime, et laissez-moi m'abîmer, m'enivrer d'une douleur qui vaut mieux que tous les plaisirs des gens avec qui vous soupiez hier.

Oui, le vice vaut mieux que ces âmes de papier

mâché et ces têtes vides; le vice indigne, révolte, au lieu que ces gens-là vous séduisent par leurs manières et leur ton, et ils éteignent pour jamais l'esprit, l'âme et le talent. Mon Dieu, ne donnez pas le dégoût à M. Roucher d'être jugé par ces mort-nés, ou ces vivants morts ; ils ne l'entendront pas, et ils blesseront son âme par l'insolence avec laquelle ils lui parleront de sa pauvreté. Vous aviez bien raison de leur dire qu'avec ce talent, on est plus riche, plus grand et plus heureux que tout ce qui était là.

Je vous conterai une générosité de M. de Beauvau, qui vous donnera la mesure de son âme, ou de ce qui la représente. M. Turgot entendra M. Roucher ; il le sentira ; il est vertueux et il n'y aura rien à lui dire pour l'obliger.

M. de Vaines m'avait aussi répondu, et moi je vous réponds de lui. Vos petits-neveux seront servis, cela est sûr. Donnez une de ces trois cartes : j'ordonne qu'on me l'apporte à Saint-Joseph où je dîne, et puis dites que je ne suis pas ingénieuse ! J'ai fait votre thème en trois façons ; mais au moins ne m'en rendez qu'une.

CVII

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE

Lundi 20 février 1775.

Mon amie, M. Roucher ne vous a pas plus exaltée, plus enivrée que moi. J'ai eu le même mouvement que vous. J'ai désiré passionnément d'être M. de la Borde, moins que M. de la Borde ; car si j'étais seulement le

comte de Crillon, cet homme aurait eu le lendemain un asile dans ma maison. Mais vous ne vous imaginez pas à quel point certains gens du monde sont engourdis et stupides. J'ai voulu faire partager mon enthousiasme à tout ce que j'ai rencontré; eh! non, je ne le voulais pas, ce n'était pas par projet, c'était par besoin.

J'ai voulu échauffer M. de Beauvau, madame de Boufflers, tout ce que j'ai trouvé. M. de Beauvau m'a toujours demandé si M. Roucher avait du goût : eh! malheureux! disais-je tout bas; il est bien question de goût, quand je parle d'un homme de génie, d'un homme rare, d'un homme qui a toute la chaleur du soleil et de la passion dans son âme! Et alors s'est approchée madame de Luxembourg : « Ah! faites-nous entendre cet homme. Madame de Boufflers, faisons venir cet homme ». Et puis à moi : « Quelle espèce d'homme est-ce? Cela s'appelle? — Monsieur Roucher. — Monsieur Roucher; on ne connaît pas cela; et quel âge a-t-il? Comment est sa figure? Prend-il de l'argent? — Eh, madame, je n'en sais rien; je ne l'ai pas vu, je l'ai entendu; il m'a paru qu'avec ce talent-là on est plus riche et plus grand que tout ce qui est ici. »

Oui, certainement, il a aimé, cet homme. Cette Zima qu'il chante dans ses vers est celle qui l'a inspiré. On lui disait : « Vous avez sûrement été amoureux? — *Je le suis encore* », a-t-il répondu. Mais savez-vous ce que m'a fait cette lecture? Elle m'a tellement agité, elle m'a tellement fatigué de plaisir et d'admiration, que je n'en pouvais plus le soir. Je me suis retiré à minuit avec le chevalier de Chastellux, et je me suis bien vite mis au lit. Et vous, mon amie, votre plaisir s'est tourné en poison. Vous l'avez tout de suite apporté à cette ombre qui vous poursuit; vous lui en avez fait part; vous lui

avez écrit. Oh ! mon amie, votre âme est encore au-dessus de celle de M. Roucher. Mais moi, que je suis petit auprès de vous deux !

M. de Vaines m'a répondu. Il me demande de la part de M. Turgot une chose que je refuse, et que je suis bien étonné que M. Turgot me demande : c'est de lire *le Connétable* chez lui, samedi l'après-dîner, pour monsieur l'Archiduc. Votre M. Turgot pourrait bien être un homme d'esprit qui n'en a guère, ou du moins qui a bien peu le tact des convenances.

Je tâcherai de vous voir ce matin un moment, avant d'aller chez M. d'Argental ; je vous dirai si je vais à la Comédie Italienne. Si je n'y vais pas, je passerai ma soirée avec vous ; c'est ce dernier plaisir que je préférerais. J'y subordonnerai tous mes arrangements. Adieu. J'ai un copiste chez moi ; je m'habille ; je fais trois ou quatre choses à la fois. Mais je vous aime, et je vous aime de toute mon âme ; c'est le fond et l'habitude de ma pensée.

Adieu.

CVIII

A MONSIEUR DE GUIBERT

Ce samedi, dix heures et demie, 1775.

Oui, je vous ai espéré et attendu toute la journée; c'était le désir de mon âme: mais un sentiment plus profond me disait que je ne vous verrais pas. Si j'écoutais toujours celui-là, mon âme s'éteindrait, ou ma vie finirait bientôt. Je vous connais si bien, je me sens si

coupable, que jamais vous n'entendrez ni plaintes, ni reproches. Je crois que vous faites bien d'aller à Versailles; il faut parler une fois de cette affaire, pour n'en plus parler.

Madame Geoffrin m'a apporté une estampe pour vous; je vous l'envoie pour que vous en jouissiez plus tôt. Cette femme est belle, mais, en effet, elle est froide comme une Muse. Envoyez donc votre copie à madame Geoffrin, elle est pressée. Quand on est bien jeune et bien vieux, on veut jouir vite. J'ai été fort souffrante aujourd'hui; c'est l'habitude de ma vie ; on ne doit pas plaindre les maux qui durent toujours, c'est bien assez d'être supportée. Bonsoir. A votre retour, il faudrait peut-être aller chez M. Turgot.

CIX

AU MÊME

Sept heures, lundi, 1775.

Hier, à ces heures-ci, mon ami, je vous attendais et je souffrais, et aujourd'hui mon âme est abattue et triste parce qu'elle n'est pas soutenue par l'espérance de vous voir. Ce que je sens me rappelle ces vers de M. de la Harpe :

Ha! Que ne puis-je encor l'attendre,
Dût-il encor ne pas venir!

Mon ami, que je vous plains de ne pas pouvoir partager le sentiment qui m'anime! Vous connaîtriez encore une fois le bonheur, mais ce bonheur qui donne l'idée

du Ciel, et qui donnerait la force de l'acheter par les tourments de l'enfer.

Oui, je le sens, mon âme n'est faite que pour les excès : aimer faiblement m'est impossible ; mais aussi, si vous ne me répondez pas, si mon âme ne peut entraîner la vôtre, si vous voulez vivre partagé, s'il vous suffit d'être agité et jamais heureux, je me sens encore assez de ressort pour renoncer tout à fait à vous, et pour vous laisser tout entier à ce qui a pu vous suffire jusqu'ici.

Mon ami, vous le savez, toutes les fois qu'on se sent la force et même le désir de mourir, on peut tout prétendre, tout exiger ; on ne se donne pas le temps de mériter, d'acquérir par le temps et par des moyens lents ce qu'on a besoin d'obtenir sur-le-champ. Ce n'est pas le prix de mon bonheur que je mets à être aimée de vous, c'est celui de ma vie ; à cette condition, il serait honteux de me tromper, et il y aura de la générosité à ne point laisser d'espérance. Mais ce n'est pas un mot de tout cela que je voulais vous dire lorsque j'ai pris mon écritoire ; voyez comme on est libre lorsqu'on a l'âme agitée ! Je voulais que vous fussiez averti de ne pas venir demain avant midi, parce que je me suis souvenue que j'ai un coiffeur, et qu'il m'est odieux de vous voir avec cette importunité. J'en serai quitte à midi et demi au plus tard.

Fâchez-vous-en, si vous voulez, mais je ne saurais vous exprimer combien je me suis trouvée heureuse que vous vous soyez en allé ce matin ; dix minutes plus tard, je ne sais ce que je serais devenue. M. de Magallon est arrivé et, peu de temps après son départ, je me suis trouvée tout à fait mal : j'ai eu une violente attaque de convulsion ; ma machine ne peut plus soutenir les mouvements de mon âme. Je n'en suis ni effrayée, ni

inquiète, je ne crains ni la douleur, ni le terme de la douleur; mais, mon ami, expliquez-moi ce qui donne cette force au comble du malheur : est-ce que les situations désespérées fortifieraient et élèveraient l'âme? En ce cas il faudrait subir son sort et ne pas se plaindre.

J'ai dans ma chambre une conversation où je ne suis pas tentée de prendre part, mais elle m'importune. Adieu, mon ami; vous n'aviez pas besoin de me retrouver ce soir, et moi je n'ai pas pu vous quitter de la journée, et quelque dissipé que vous ayez été, quelque plaisir que vous ayez eu, je ne vous envie rien; j'ai été en meilleure compagnie. J'ai été occupée de *Catinat*[1]; j'en ai relu une partie, et j'en suis plus charmée, plus contente que je ne peux l'exprimer. A coup sûr, l'*auteur ira loin* ; ce n'est pas assez dire qu'il a du talent, de l'âme, de l'esprit, du génie: il a ce qui manque à presque tout ce qui est bon, cette éloquence et cette chaleur qui fait qu'on le sent avant que de le juger. C'est ce qui fait que, sans présomption, je puis louer, approuver avec autant de vérité que si j'avais de l'esprit et du goût. Je ne sais ni discuter, ni mesurer rien; mais ce qui est beau enlève mon âme, et alors j'ai raison, quoi que vous en puissiez dire.

Adieu, adieu donc.

1. M. de Guibert venait de composer l'*Éloge de Catinat*, qu'il se proposait de présenter à l'Académie.

CX

AU MÊME

Ce mercredi au soir, 1775.

Mon ami, voilà le carton de votre manchon; la personne qui vous le donne ne se flatte pas qu'il vous soit aussi cher que celui de *Sophie* à *Tom Jones*. Êtes-vous en retraite? M'y mettrez-vous demain? Que je sache du moins à quoi j'emploierai ma pensée et mon sentiment : sera-ce en regrets, ou en attente? Quoi qu'il en soit, l'un et l'autre seront remplis de vous, et soit que vous me priviez, ou que vous me fassiez jouir, je vous aimerai tendrement.

Vous ne m'avez pas dit si vous aviez été à *Gustave*? Autant qu'il m'en souvient, cela est bien mauvais, et écrit d'une manière barbare. Bonsoir. Devinez pour qui je vous quitte! Je quitterais le présent, l'avenir, le monde entier pour vous : il n'y a que mes souvenirs auxquels je tienne plus qu'à la vie, plus qu'à la mort aussi, car ils m'aident à l'attendre.

Cherchez deux de mes lettres que vous avez eu le soin de *serrer sur votre table*. En grâce, mais en grâce, finissez de traduire ce chapitre. Je vous donnerai ma traduction; voilà de l'encouragement.

CXI

AU MÊME[1]

Ce jeudi midi.

Comme cela est bête! Comme cela est ignoble! Hé! mon Dieu, rassurez-vous : la preuve que cela n'est pas cher, c'est que c'est moi qui vous le donne. Mon ami, tout ce que vous dites sur cela est bien commun, bien commun : « Il est trop grand : vous le perdrez, vous voulez le payer!... » Hé! fi donc! Taisez-vous! Mourez de honte, et pour que vous ne mouriez pas de froid en allant dîner, je me presse de le renvoyer chez vous ; gardez-vous bien de le *renvoyer,* ne mettons pas mon laquais dans la plaisanterie, ou dans notre querelle.

Mon ami, lorsque vous ne me dites que : *j'espère vous voir,* je tâche moi de n'avoir pas besoin d'espérance, et je me dis : je ne le verrai pas. Vous avez plus d'affaires que la Providence, car vous veillez sur le bonheur de deux personnes; il faut d'abord que madame de M... soit contente; et puis je viens, mais de bien loin, comme de raison, et je devrais dire comme la Chananéenne : *je me contenterai des miettes qui tomberont de la table de mon maître.* Mais, mon ami, cette morale, ce ton de l'Évangile, est d'une bassesse dont il n'y a qu'un plat chrétien qui puisse se contenter : pour moi qui n'aspire point au Ciel, je ne veux point me nourrir dans cette vie des miettes qui tombent de la table de personne.

1. Inédite.

Bonjour. Si je vous vois, je serai ravie; si vous ne venez pas, je me dirai : il est mieux qu'avec moi, et cette pensée si *douce* me calmera sans doute.

CXII

AU MÊME

Samedi dix heures du soir, 1775.

Mon ami, que vous êtes bon, que vous êtes aimable d'avoir bien voulu me dédommager de ce que j'avais perdu ce matin! Si vous saviez aussi comme je vous avais attendu, comme j'avais éloigné, renvoyé tout ce qui pouvait troubler mon plaisir! Comme chaque carrosse qui passait me donnait de l'espérance, et puis comme il faisait mal à mon âme! Mon Dieu, comme je vous aime! Que je me sens coupable d'avoir pu vous blesser! Non, mon ami, ne me pardonnez pas, punissez-moi, ajoutez, s'il est possible, à ma douleur, à mon regret; il faut que l'extrême malheur mette hors de mesure. Oui, il rend folle, il égare, il rend malade : il a fallu tout cela pour que j'aie pu vous offenser. Depuis trois jours je ne sentais plus que ce malheur, et j'en serais morte si vous n'étiez venu à mon secours. Ho! mon ami, vous avez prononcé des mots qui me font encore frissonner, qui navrent mon cœur : je *vous glace*, il fallait *vous combattre pour me voir*.

O Ciel! Pourquoi n'étais-je pas anéantie avant que d'entendre des mots qui me donneraient le courage d'aller au-devant de la mort la plus cruelle! Ne me dites plus que je suis condamnée à vous haïr un jour. Mon

ami, j'appelle de cet arrêt, et je fais serment par vous que j'aime, par tout ce qui m'est sacré, de ne pas survivre une heure de plus à cet horrible mouvement. Moi vous haïr! Voyez donc quelle passion, quelle tendresse animent mon âme! Si un jour il fallait ne plus vous aimer, mon Dieu, qu'il me serait doux de mourir! Le ciel m'est témoin que je ne tiens qu'à vous, et que tout ce qu'on me prodigue de soins, de bontés, d'amitié et d'intérêt, n'aurait pas la force de me retenir jusqu'à demain.

Mon ami, M. de Mora est toujours à côté de moi, et je vous vois toujours; si mon âme perdait de vue cet appui, ce secours, je n'existerais pas une heure. Lisez donc dans le fond de mon âme, voyez-y plus encore et mieux que je ne vous dis. Peut-on jamais exprimer ce qu'on sent, ce qui anime, ce qui fait qu'on respire, ce qui est plus nécessaire, oui, plus nécessaire que l'air, car je n'ai pas besoin de vivre, et j'ai besoin de vous aimer.

Mon Dieu, mon ami, à quelle distance êtes-vous? Vous me disiez hier : « *Vous avez commencé par me blesser, et vous avez fini par me glacer.* » Et moi je vous réponds : vous m'avez blessée, vous m'avez humiliée, vous m'avez repoussée, et j'ajoute : vous me mépriseriez, vous me haïriez, que je trouverais encore en moi de quoi vous aimer avec passion. Oui, mon ami, je vous le répète, la mort vient à ma pensée vingt fois par jour, et mon âme n'ose concevoir l'idée de vous aimer moins.

Connaissez-moi tout entière ; voyez dans mon âme un poison qui me consume, et que je n'ose pas vous faire voir. Ce ne sont pas mes remords, je vous en parle quelquefois : ce n'est pas ma douleur, je m'en suis plainte souvent à vous : mon ami, c'est un mal qui

altère ma raison et ma santé; c'est un mal qui me rend injuste, qui me rend défiante, qui m'a fait prononcer des choses dont j'ai horreur; comment ai-je été assez hors de moi pour pouvoir vous dire que j'avais mauvaise opinion de vous? Cela est-il dans la nature? Cela peut-il être dans mon cœur? Adore-t-on, rend-on un culte à ce qui ne vous paraît pas un Dieu?

Mon ami, il a fallu que ma tête et mon âme fussent exaltées à un degré bien rare, bien haut, pour être aussi coupable que je l'ai été. Mon Dieu, j'étais aimée comme je vous aime, et par la créature la plus parfaite; et puis aurez-vous la force de dire que je ne vous ai pas aimé? que mon sentiment était de la haine? Oui, en effet, j'avais de la haine, mais c'était pour moi, c'était pour le mouvement irrésistible qui m'entraînait. Mon ami, regardez-y bien, et vous verrez que, quoique vous ayez été beaucoup aimé sans doute, jamais personne ne vous a aimé avec plus de force, de tendresse et de passion. Mon ami, je vous prie de garder cette lettre, et quel que puisse être son sort, je ne m'en inquiéterai, ni ne m'en plaindrai jamais. Le mien est prononcé par vous, depuis le 10 de février de l'année dernière : *vous aimer, ou mourir.*

CXIII

AU MÊME

Ce samedi minuit.

Hé bien! ne vous l'avais-je pas dit, mon ami? Je ne vous verrai pas, et je ne vous ai pas vu. Mon Dieu,

qu'il est triste de prévoir si juste, et de montrer des regrets à qui ne les partage pas ! Je ne sais comment j'ai pu sentir aussi vivement que vous me manquiez : il n'y a qu'à *Iphigénie* où il y ait plus de monde qu'il y en a eu cette après-dinée dans ma chambre. Les grandes, les petites loges, tout était comble ; j'en suis écrasée de fatigue. J'avais d'abord commencé par aller passer une heure avec M. Turgot, et puis encore une heure chez madame de Châtillon ; cela fait bien des marches à monter, et j'étais morte en rentrant. J'avais promis d'aller passer la soirée à Saint-Joseph. Je n'en ai pas eu la force : j'irai demain, si la course du Marais m'en laisse le courage. Avant dîner, je vais voir rue de Cléry des automates qui sont prodigieux, à ce qu'on dit. Quand j'allais dans le monde, je n'aurais pas eu cette curiosité : deux ou trois soupers en donnent satiété ; mais ceux de la rue de Cléry valent mieux, ils agissent et ne parlent point !

Venez-y en allant au Marais, et je vous dirai là si j'ai la loge de M. le duc d'Aumont. Je dois l'avoir demain ou mardi ; j'aimerais mieux demain, parce que nous aurons M. Roucher mardi. Enfin, mon ami, de manière *quelconque*, il faut que je vous voie demain, et beaucoup, soit à l'Opéra, ou chez moi : vous soupez à ma porte.

A propos, madame de Châtillon ne vous croit point coupable de négligence ; elle m'a demandé aujourd'hui si votre retraite durait encore. Vous croyez bien que je n'ai pas manqué de dire qu'elle avait été absolue, et de là, plus de tort, car ce que les femmes veulent seulement, c'est d'être préférées. Presque personne n'a besoin d'être aimé, et cela est bien heureux, car c'est ce qui se fait le plus mal à Paris. Ils osent dire qu'ils aiment, et ils sont calmes et dissipés ; c'est assurément bien connaître le sentiment et la passion. Pauvres gens ! il faut les louer

comme les *Lilliputiens* ; ils sont bien jolis, bien gentils, bien aimables ; tout cela fait l'assortiment avec les oisons qui plument les autruches. Adieu, mon ami ! La confiance que vous m'avez marquée hier au soir, à l'occasion de la lettre de madame votre mère, est tout à fait aimable.

CXIV

AU MÊME

Mardi six heures du matin, 1775.

Vous souvenez-vous de vos derniers mots ? Vous souvenez-vous où vous m'aviez mise et où vous croyez m'avoir laissée ? Hé bien, je dois vous dire que, revenue bientôt à moi-même, je me suis *relevée*, et je ne me suis pas vue une ligne plus bas qu'une heure avant, où j'étais debout et de toute ma hauteur ; et ce qui vous étonnera peut-être, c'est que, de tous les mouvements qui m'ont entraînée vers vous, le dernier est le seul dont je n'ai point de remords. Et savez-vous pourquoi ? C'est qu'il y a un excès dans la passion qui justifie une âme qui a également horreur pour ce qui est vil et malhonnête. Dans cet abandon, dans ce dernier degré d'abnégation de moi et de tout intérêt personnel, je vous ai prouvé qu'il n'y avait qu'un malheur dans la nature qui ne me parût pas supportable, vous offenser et vous perdre ; cette crainte m'aurait fait donner ma vie. Et comment regretterais-je d'avoir prouvé et prononcé avec force un sentiment qui me fait vivre et mourir depuis un an ? Non, mon ami, malgré vos expressions, je ne me sens point hu-

miliée, et c'est parce que je vous crois honnête, que je ne me crois pas coupable. Ne croyez point que je me fasse une fausse conscience, que je cherche à me justifier ; non, mon ami, le sentiment qui m'anime dédaigne l'orgueil et la mauvaise foi, et si vous m'accusez, je me tiens condamnée pour jamais. Votre opinion, votre estime, me sont aussi intimes et plus chères que les miennes.

Je suis si sûre de votre honnêteté, je connais tellement votre bonté, que je suis certaine qu'avant de vous endormir, vous vous êtes promis de me voir aujourd'hui. Je vous remercie de ce mouvement, mais je vous demande de ne me pas voir ; mettez-y de la délicatesse et de la pitié. J'ai besoin de laisser reposer mon âme ; vous lui faites éprouver des excès qu'elle n'avait jamais connus, et où ma seule pensée n'aurait pas pu atteindre.

Mon Dieu, que le grand malheur est redoutable ! Il n'y a plus ni borne ni mesure. J'ai besoin de repos, laissez-moi me calmer : je vais prendre deux grains d'opium ; en engourdissant mon sang, mes idées se troubleront, mon âme s'affaissera, et peut-être que j'oublierai que, quoique vous m'ayez cédé hier, vous n'avez point répondu à mon cœur, vous ne m'avez pas dit un mot qui pût consoler et me rassurer. Hélas ! vous ne vous les êtes pas refusés. Adieu, mon ami, ne venez pas, et d'après ma prière, ne trouvez pas mauvais que ma porte soit fermée ; elle le sera pour tout le monde. Je suis si faible, que l'effet de l'opium absorbe toutes mes facultés ; mais il suspend mes maux, il m'ôte la partie de mon existence qui me fait sentir et souffrir,

Adieu ; je me sépare de vous pour vingt-quatre heures, Si par un malheur que je ne veux pas prévoir, la soirée d'hier avait...... Non, je n'ose achever. Mon ami, j'entrevois un moyen de réparer : je me punirais ; je sais

souffrir et je me condamnerais à ne vous dire jamais ce que je prononce dans ce moment avec tendresse et passion : *Je vous aime*. Dans vos visites souvenez-vous de M. de la Borde. Avant que de rendre ce *livre* anglais, je vous prie de traduire ce fragment que vous m'avez lu.

CXV

AU MÊME

Ce mercredi onze heures.

Jugez de mon malheur : je me sentais une répugnance mortelle à ouvrir votre lettre; si je n'avais craint de vous offenser, j'allais vous la renvoyer. Quelque chose me disait qu'elle irriterait mes maux, et je voulais me ménager. La souffrance continuelle de mon corps affaisse mon âme. J'ai encore eu la fièvre, je n'ai pas fermé l'œil, je n'en puis plus. De grâce, par pitié, ne tourmentez plus une vie qui s'éteint et dont tous les instants sont dévoués à la douleur et aux regrets.

Je ne vous accuse point, je n'exige rien, vous ne me devez rien ; car en effet, je n'ai pas eu un mouvement, pas un sentiment auquel j'aie consenti, et quand j'ai eu le malheur d'y céder, j'ai toujours détesté la force ou la faiblesse qui m'entraînait. Vous voyez que vous ne me devez aucune reconnaissance, et que je n'ai le droit de vous faire aucun reproche.

Soyez donc libre, retournez à ce que vous aimez et à ce qui vous convient plus que vous ne croyez peut-être ; laissez-moi à ma douleur, laissez-moi m'occuper sans

distraction du seul objet que j'ai adoré, et dont le souvenir m'est plus cher que tout ce qui reste dans la nature. Mon Dieu, je ne devrais pas le pleurer, j'aurais dû le suivre ! C'est vous qui me faites vivre et qui faites le tourment d'une créature que la douleur consume, et qui emploie ce qui lui reste de force à invoquer la mort.

Ho ! vous en faites trop et pas assez pour moi ! Je vous le disais bien il y a huit jours, vous me rendez difficile, exigeante ; en donnant tout, on veut obtenir quelque chose. Mais encore une fois, je vous pardonne, et je ne vous hais point. Ce n'est pas par générosité que je vous pardonne, ce n'est pas par bonté que je ne vous hais pas : c'est que mon âme est lasse, qu'elle meurt de fatigue. Mon ami, laissez-moi, ne me dites plus que vous m'aimez ; ce baume devient du poison, vous calmez et déchirez ma plaie tour à tour. Que vous me faites mal, que la vie me pèse, que je vous aime pourtant, et que je serais désolée de mettre de la tristesse dans votre âme ! Mon ami, elle est trop partagée, trop dissipée, pour que le vrai plaisir y puisse pénétrer. Vous voulez donc que je vous voie ce soir ? Hé bien, venez donc. Le bon Condorcet est resté avec moi, j'étais morte. J'ai retenu votre commissionnaire, parce que Ténon[1] m'a interrompue. Il m'a trouvé encore de la fièvre.

Bonjour. Il est midi, et vous serez sorti ; et puis vous me gronderez si je crains les effets de votre négligence, et de pis que cela encore.

Mais songez donc à l'Ile de Ré.

1. Le docteur Ténon, célèbre médecin de l'époque.

CXVI

AU COMTE DE GUIBERT

Jeudi onze heures.

Ayez assez d'honnêteté pour cesser de me persécutre; Je n'ai qu'une volonté, je n'ai qu'un besoin, c'est de ne vous plus voir en particulier. Je ne puis rien pour votre bonheur, je ne sais rien pour votre consolation, laissez-moi donc et ne mettez plus d'indifférence à faire le tourment de ma vie. Je ne vous fais point de reproches; vous souffrez, je vous plains, et je ne vous parlerai plus de mes maux; mais au nom de ce qui a encore quelque empire sur votre âme, au nom de l'honneur, au nom de la vertu, laissez-moi, ne comptez plus sur moi. Si je puis me calmer, je vivrai; mais si vous continuez, vous aurez bientôt à vous reprocher de m'avoir rendu la force du désespoir. Épargnez-moi le chagrin et l'embarras de vous faire exclure à ma porte dans les heures où je suis seule. Je vous demande, et c'est pour la dernière fois, de ne venir chez moi que depuis cinq heures jusqu'à neuf. Si madame de M... pouvait lire dans mon âme, je vous assure qu'elle ne me haïrait pas; tout au plus j'aurais mis quelques regrets dans la sienne; et elle et vous, m'avez fait éprouver les tourments des damnés, le repentir, la haine, la jalousie, le remords, le mépris de moi et quelquefois aussi de vous; enfin, que vous dirai-je? Tout le malheur de la passion, et jamais ce qui peut faire le bonheur d'une âme honnête et sensible. Voilà ce que je vous dois, mais je vous pardonne. Si je tenais à

la vie, je sens que je ne serais pas si généreuse, je vous vouerais une haine implacable : mais bientôt, je ne tiendrai pas plus à vous qu'à la vie, et je veux employer ma sensibilité, mon âme, et tout ce qui me reste de vie à aimer, à adorer la seule créature qui ait empli mon âme, et à qui j'ai dû plus de bonheur et de plaisir que presque tout ce qui m'a paru sur la terre n'en a senti ni pu imaginer. Et c'est vous qui m'avez rendue coupable envers cet homme! Cette pensée soulève mon âme, je m'en détourne. Je voudrais me calmer; si je ne le puis, mourir.

Je vous le répète encore, c'est le dernier cri de mon âme vers vous : par pitié, laissez-moi ; sinon, vous connaîtrez le remords.

CXVII

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE,
RUE SAINT-DOMINIQUE, A PARIS

Février 1775.

Il faut bien venir au-devant de vous, mon amie, car vous êtes décidée à m'attendre. Quelle est aujourd'hui la disposition de votre âme? Retire-t-elle ce qu'elle m'a accordé hier? Se repent-elle? Se tourmente-t-elle? Je vous jure que voilà la dernière fois qu'elle éprouvera ce remords. Ce *remords* ! mon Dieu, pouvez-vous donc toujours regarder l'amour comme un crime? Pouvez-vous toujours ne vous abandonner qu'à demi, et passer votre vie à vous déchirer? Non, je ne veux plus de ce que vous ne partagerez pas. Ou vous vous imposez des efforts,

et vous en souffrez ; ou vous ne sentez rien, et je suis affligé de la première idée et offensé de l'autre.

Je ne saurai pas ce mouvement de passion qui m'a échappé hier au soir. J'ai cherché en vain à le deviner. Pourquoi craignez-vous de me l'avouer? Ne savez-vous pas que l'amour est comme le feu, il épure tout. Il n'y a de malhonnêteté qu'où il n'est pas. Je vous verrai cet après-midi ; cependant je dîne au Marais, et il faudra que j'aille m'habiller de là. Enfin, soyez sûre de mon désir; il est toujours de me rapprocher de vous.

Le comte de Crillon me mande qu'il est décidé à prendre une des maisons du comte de Broglie. J'écris en conséquence à l'homme d'affaires de ce dernier, pour qu'il se rende le plus accommodant qu'il lui sera possible,

Adieu. Un mot : je recommande qu'on attende que vous soyez éveillée. On me portera votre réponse chez mon peintre. Elle me fera plaisir, elle m'animera; j'y suis mort. Bonjour encore, mon amie.

CXVIII

AU COMTE DE GUIBERT

Mardi, onze heures, 28 février 1775.

Quand on chérit la bonté, et surtout quand on aime, il ne faut être ni difficile, ni injuste. Ainsi, mon ami, je ne vous accuserai point, je ne me plaindrai pas. Non, vous n'avez pas tort, et l'abandon où vous m'avez laissée aujourd'hui a été involontaire ; vous vous le serez reproché; peut-être aurez-vous eu assez de bonté pour dire : elle souffre, et c'est moi qui suis la cause de son mal

Mon ami, si votre cœur a senti ces mots, vous êtes trop puni, et je serais trop vengée. Mais ne serai-je pas plus heureuse demain? Ne dînerai-je pas avec vous? Ne vous verrai-je point?

Je compte aller voir M. Turgot jeudi; je propose à M. de Vaines de me mener à Versailles, et vous aussi, si cela vous convenait. Si cet arrangement n'a pas lieu, l'envoyé Palatin m'a offert de me mener, et si vous pouvez, et si vous voulez, je dirai comme dans *Démocrite :*

Nous allons à la Cour, on t'a mis du voyage.

Le bon Condorcet et l'excellent d'Alembert y vont demain; ce dernier lui lira *des Éloges,* M. Roucher lui a dit aujourd'hui son poème; voilà deux bonnes journées, il aura peu parlé et il aura eu du plaisir. Mon ami, si vous ne me voyez pas aussi enflée d'orgueil que la grenouille, je vous dirais que M. Turgot m'a fait prier de lui porter mes précieuses rapsodies, et je lui fais dire demain que cette bonne fortune ne saurait lui manquer.

Mon Dieu, si je vous avais vu, j'aurais passé une journée bien douce, oui, paisible comme *Gessner*; j'ai eu des nouvelles de M. Turgot toutes les heures; le comte de Schomberg, à lui seul, m'a écrit trois fois, et toujours pour me rassurer, en me disant vrai pourtant. J'ai dîné tête à tête avec une personne qui est malheureuse, par conséquent voilà de l'intérêt; et puis, à trois heures, j'ai été faire le tour des Tuileries. Qu'elles étaient belles! Le divin temps qu'il faisait! L'air que je respirais me servait de calmant; j'aimais, je regrettais, je désirais : mais tous ces sentiments avaient l'empreinte de la douceur et de la mélancolie.

Ho! mon ami, cette manière de sentir a plus de charme que l'ardeur et les secousses de la passion; oui,

je crois que je m'en dégoûte ; je ne veux plus aimer *fort*, j'aimerai doucement, mais jamais faiblement, et vous le croyez bien, puisque c'est vous que j'aime. Je suis rentrée à quatre heures et demie, j'ai été seule jusqu'à six heures; et savez-vous comment j'ai trompé l'attente où j'étais? C'est en relisant vos lettres depuis le 1er janvier, je les ai mises en ordre; enfin, en ne vous voyant pas, j'ai été vivement, tendrement occupée de vous. Et puis, sont arrivées six ou sept personnes qui m'avaient consacré leur *mardi-gras;* elles étaient lasses de se divertir, elles voulaient avoir le plaisir de la conversation, de la liberté, du repos, et nous jouissions de tout cela, car j'étais encore soutenue par l'espoir de vous voir ; j'espérais vous voir enfin après le *Barbier*. Ha ! quand j'ai entendu sonner neuf heures, j'ai tourné à la mort, et mon silence a avisé tout le monde de me quitter à neuf heures et demie. Mais je suis folle, ou plutôt imbécile de vous fatiguer d'une journée où vous n'avez pas voulu prendre part un seul instant. Adieu, mon ami, faites-moi savoir ce que vous voulez, ce que vous pouvez pour jeudi.

Je vous crois trop homme du monde pour manquer le bal de cette nuit. Pour moi, j'aime mieux respirer l'air doux et pur des Tuileries à l'heure où on y est presque seul. Ha ! c'est que mon âme me fournit encore plus que ne peuvent vous fournir tout votre esprit et tout votre talent. Mais, adieu.

J'ai, demain matin, une messe et madame de Châtillon.

CXIX

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE

Mon amie, j'allais vous écrire; vous ne me prévenez pas, vous me rencontrez. J'ai passé hier péniblement ma journée à user mon carrosse. J'ai fait des visites; pas toutes celles que je me promettais. J'achèverai aujourd'hui. Vous allez dire que je ne travaillerai pas; pardonnez-moi; j'ai travaillé déjà hier au soir, car je suis rentré à neuf heures. Le chevalier d'Aguesseau m'attendait; nous avons causé jusqu'à onze heures, ensuite il s'est en allé, et j'ai travaillé une bonne heure. Ce matin je me suis levé avant sept heures, et j'ai encore travaillé.

J'espère que je remettrai mardi à M. Turgot un premier mémoire. Mais cela ne servira à rien. La passion la plus malheureuse qu'on puisse avoir dans ce pays-là, c'est celle du bien. Il faut ajouter aussi celle du bon dans tous les genres, car bien peu d'ouvrages me satisfont. J'ai trouvé, comme vous, cette comédie sotte, ennuyeuse; c'est une pâture de caillettes et d'esclaves.

Oh! mon amie, quelle différence d'une lettre de Brutus à Cicéron, que nous lûmes hier ensemble, madame de Boufflers et moi! Voilà du vrai bon, du vrai grand! C'est Corneille, c'est ce que je voudrais être.

Je n'ai point eu de nouvelles de ma famille; je suis inquiet. J'arrangerai ma journée de manière à vous aller voir ce soir, à passer même la soirée avec vous. Une seule chose y peut mettre obstacle : c'est que madame

d'Arcambal[1] soupe chez elle et n'y dîne pas, car elle m'a fait des reproches de ne pas l'avoir encore vue, du moins à souper. Enfin, j'irai vous voir sûrement, et demain, mon amie, toute la journée ; je ne prendrai point de carrosse, vous me mènerez, vous me ramènerez. Vous aurez la lettre de l'abbé de B... Vous aurez tout ce qui me reste de vous. Vous demandez, en disant que vous ne demandez pas.

Je vous aime; je crois que je ne suis plus fâché.

CXX

AU COMTE DE GUIBERT

Onze heures du soir, mardi, 1775.

Mon ami, le mal vient de plus loin ; vous souvenez-vous de ces mots : *Ce n'est pas madame de M... que vous avez à craindre, mais...* et le ton avec lequel ils furent prononcés ! et le silence qui suivit, et la réticence, et la résistance ! Mon Dieu, en faut-il tant pour porter le trouble et la douleur dans une âme agitée ? Joignez à cela le désir que vous aviez de me quitter; et pour qui étiez-vous si pressé ? Pouvais-je me calmer ? Je vous aimais, je souffrais et je m'accusais. J'ai été à votre porte ce matin, la tristesse était dans mon âme ; je vous ai vu, et le plaisir s'est mêlé à la disposition de mélancolie qui me pénétrait.

1. Madame d'Arcambal, née du Crest de Chigny, et cousine, croyons-nous, de madame de Genlis, était la femme du marquis d'Arcambal, colonel de la Légion corse, dont M. de Guibert était colonel-commandant,

Et puis, j'ai vu que vous mettiez de l'acharnement à me confondre ; et puis j'ai cru tout ce que vous avez supposé : je vous avais entendu nommer. Alors ce que vous disiez m'a paru odieux, et c'était vous qui me le faisiez trouver tel ; je croyais vous gêner, vous retenir, vous contraindre, et mon âme en était à la torture. Hé bien ! mon ami, je vous demande pardon de vous avoir soupçonné une fois injustement ; c'est la défiance attachée au malheur. Ha ! combien de fois aurai-je pu me plaindre ! Combien de fois vous ai-je caché mes larmes ! Je le sais trop, on ne saurait ni retenir, ni ramener un cœur qui est entraîné par un autre penchant ; je me le dis sans cesse, et quelquefois je me crois guérie : vous paraissez, et tout est détruit. La réflexion, mes résolutions, le malheur, tout perd sa force au premier mot que vous prononcez. Je ne vois plus d'asile que la mort, et jamais aucun malheureux ne l'a invoquée avec plus d'ardeur.

Mon Dieu, vous me feriez chérir M. de Marmontel, non parce qu'il m'a louée, mais parce qu'il vous a dit que je vous aime. Ha ! mon ami, mon malheur, c'est que vous n'avez pas besoin d'être aimé comme je sais aimer. Je retiens la moitié de mon âme : sa chaleur, son mouvement, vous importunerait et vous éteindrait tout à fait. Le feu qui n'échauffe pas incommode. Si vous saviez, si vous lisiez comme j'ai fait jouir une âme forte et passionnée du plaisir d'être aimé ! Il comparait ce qui l'avait aimé, ce qui l'aimait encore, et il me disait sans cesse : « Elles ne sont pas dignes d'être vos écolières ; votre âme a été échauffée par le soleil de Lima, et mes compatriotes semblent être nées sous les glaces de la Laponie ! » Et c'était de Madrid qu'il me mandait cela, mon ami, il ne me louait pas, il jouissait ; et je ne

crois point me louer en vous disant qu'en vous aimant à la folie, je ne vous donne que ce que je ne puis pas garder ou retenir.

Je viens d'être interrompue par une lettre de M. de Vaines. Il m'inquiète; il me mande qu'il faut que M. d'Alembert soit chez lui avant huit heures, et qu'il lui porte son éloge de l'abbé de Saint-Pierre. Il ajoute : *cela est important.* Je meurs de peur qu'on ne trouble le repos de mon ami. J'en serais désolée, je voudrais ajouter à mes maux tout ce qu'il doit souffrir.

La haine et les dévots veillent toujours; j'ai une impatience extrême d'être à demain, et je sens que je ne fermerai pas l'œil. Plus j'abandonne mon propre bonheur et plus celui de mes amis m'est cher. Je ne puis exprimer mon affection pour le bon Condorcet et M. d'Alembert qu'en disant qu'ils sont identifiés à moi ; ils me sont nécessaires comme l'air pour respirer ; ils ne troublent pas mon âme, mais ils la remplissent. Enfin, je voudrais être à demain matin.

Mais, mon Dieu, si ce désir, si ce besoin avait un autre principe, si ce n'était pas l'amitié qui... Ha ! je serais une indigne créature, et je haïrais la passion. Non, non, je ne puis pas la haïr ; elle m'a encore enlevée ce soir à ce que je souffrais ; j'ai encore entendu *Le mois de septembre*[1]. Que cela est beau ! Que cela est grand ! Que cela est sublime ! Mais, mon ami, vous manquiez à mon plaisir, votre présence le rend plus vif, plus fort, plus profond. Dans tous les temps, dans toutes les dispositions, mon âme a besoin de vous.

Je ne suis rentrée qu'à sept heures et demie ; j'ai trouvé mes amis qui m'attendaient ; M. Roucher y

1. Du *Poème des Mois*, par M. Roucher.

était, il n'a point été à Versailles. Je voudrais être à demain matin, mais c'est vous voir en courant. Cependant, je serai seule demain, car madame de Châtillon garde sa chambre ; elle voulait que j'allasse passer la soirée avec elle. Hé, bon Dieu ! mes soirées sont à M. de Mora ou à vous ; c'est le temps de la journée qui m'est le plus cher. Si je n'avais craint une méprise, j'aurais donné cette lettre au laquais de M. de Vaines. Bonsoir.

Les Dieux m'aimaient donc bien, quand vous m'avez aimé.
Je ne vis rien d'aimable après l'avoir aimé.

Lequel aimeriez-vous mieux avoir fait ?

CXXI

AU MÊME

Mardi, onze heures du soir.

Mon ami, vous n'avez pas eu besoin de me voir ; peut-être même ai-je été importune à votre pensée ; vous avez repoussé un souvenir qui venait troubler votre plaisir. Ho ! que je vous plains de n'être pas tout entier, ou à ce qui vous plaît, ou à ce *qui* vous aime ! Ce partage ôte le charme et le plaisir qui tiennent au sentiment, et il doit désoler une âme honnête. Je ne vous accuse point, je ne me plains pas, mais je m'afflige de ma faiblesse. Non, mon amour-propre ne peut point me donner de force contre vous ; je vous aime : tout intérêt personnel se tait à ces mots ; mais c'est vous, c'est votre bonheur qui m'inspire du courage et de la générosité.

Oui, mon ami, je peux vous céder à ce que vous

aimez; mais par ce sacrifice, je dois obtenir de vous de ne plus chercher à nourrir dans mon âme un sentiment qui en ferait le désespoir, et surtout de ne plus solliciter des marques de tendresse qui m'humilient, qui flétrissent mon cœur en lui laissant des regrets et des remords. Mon ami, je le sais, il ne vous est pas libre de m'aimer, mais est-il donc impossible d'être honnête, et est-ce trop vous demander? Rendez du repos à votre âme, ne passez pas votre vie à vous reprocher ce que vous faites ; cessez d'inquiéter ce que vous aimez, et n'offensez plus ce qui vous aime et qui prévient votre goût, vos désirs, votre volonté, en un mot qui vous fait le sacrifice de vous à vous-même. Ce n'est pas à madame de M... que je vous rends, c'est à vous, c'est à votre vertu, car je suis sûre qu'elle vous fait souffrir et que vous ne serez heureux que quand vous ne lui livrerez plus de combat.

Mon Dieu, comment pourrais-je croire qu'il ne vous en coûterait pas beaucoup pour me tromper? Si vous n'avez pas assez de force pour faire mon bonheur, du moins il est certain que vous êtes assez honnête pour être affligé de faire mon malheur. Mon ami, croyez-en un cœur tout à vous, et qui ne respire que pour vous : ne combattez plus, abandonnez-vous à votre penchant; du moins il me restera la pensée consolante que j'ai fait quelque chose pour votre bonheur, et dans la situation forcée où vous me mettez, j'ai à me reprocher de le troubler.

Délivrez-moi et du mal que je vous fais, et de celui que vous me faites. Mon ami, soyez de bonne foi, je vous en conjure ; que faut-il faire pour mériter la vérité? Dites ; rien ne me sera impossible ; écoutez le cri de votre âme, et vous cesserez de déchirer la mienne. Oui, je peux me passer d'être aimée, et il m'est

affreux de douter de vous, de vous soupçonner : estimez-moi assez pour ne me pas tromper. Je fais serment, par ce qui m'est le plus cher, par vous, de ne jamais vous faire repentir de m'avoir dit vrai. Je vous aimerai du trouble, de la honte que vous m'aurez épargnés ; jamais vous n'entendrez un reproche. En vous cédant, je ne retiendrai rien, pas même le droit de me plaindre, ni de vous intéresser.

Mon ami, songez-y bien, vous seriez bien maladroit et bien malhonnête, si vous manquiez cette occasion-ci de vous abandonner au besoin et au penchant de votre cœur ; songez que. de ce moment, il ne vous est plus permis de me laisser dans l'erreur. Je vous ôte tout prétexte de me tromper, et si vous m'abusiez, vous seriez trop coupable. Ne me faites pas connaître un sentiment horrible, et que je n'ose nommer quand je pense à vous.

Mon ami, je sais que vous avez été charmé de l'Opéra ; madame d'Héricourt, le comte de Creutz et le comte de Crillon sont venus m'en dire des nouvelles. Je ne les ai pas écoutés, parce que c'était vous que j'aurais voulu entendre. D'ailleurs l'abbé de Boismont venait de me troubler en me parlant de vous ; il prétend qu'on lui a dit que j'étais folle de vous ; ce sont ses expressions ; et il a ajouté : « Non, je ne suis pas méchant, ce n'est ni un piège, ni une vengeance ». Je suis restée confondue. et heureusement, on a annoncé dans le même instant l'archevêque de Toulouse. Que pensez-vous de cela? je ne sais si je cherche à me rassurer, mais je crois que c'est un artifice de l'abbé de Boismont, auquel j'ai donné lieu, je vous dirai comment.

Mon ami, je vais au-devant de vos désirs ; je donnerai votre place jeudi, vous irez dans la salle, vous serez utile

à madame de M… pour se placer, vous serez auprès d'elle, et je l'aime mieux. J'ai vu M. Turgot qui m'a dit qu'il se reprochait de ne vous avoir pas encore répondu : il a été très flatté de votre lettre. Il en a reçu une charmante de Voltaire, qui lui dit : *vous serez accablé de compliments vrais*, etc. etc… J'ai fait demander à madame de Luxembourg quel jour revenait madame de Boufflers ; c'est lundi.

Je n'ose pas me flatter de dîner demain avec vous, mais je ne puis m'empêcher de le désirer, quoique ce soit peut-être un vœu contre votre plaisir.

Si vous avez été chez le comte de Broglie, mon ami, il est bien mal de ne m'avoir pas donné un moment vous êtes cause que je n'ai écouté l'archevêque d'Aix qu'avec distraction ; je vous attendais, comment pouvais-je être à lui ? Bonsoir.

Je sens que l'abbé de Boismont a raison, mais il a tort de me le dire. J'ai vu vingt personnes aujourd'hui, et elles n'ont pu me distraire du besoin que j'avais de vous voir. Qu'avez-vous fait ? Où avez-vous soupé ? Vous êtes-vous souvenu que je vous aimais ? Pourrais-je dire au moins comme Oreste :

Le cœur est pour Pyrrhus et les vœux pour Oreste ?

Mais adieu. Je ne veux que la vérité ; songez encore une fois que vous me la devez sans détour, sans modification, telle enfin qu'elle est dans votre âme.

CXXII

AU MÊME

Mardi onze heures, 1775.

Je ne m'y attendais pas[1]. J'avais au fond de l'âme l'impression douloureuse de ces mots cruels : *Nous ne pouvons pas nous aimer*, et j'y répondais avec toute la force qui me reste : *Je ne peux pas vivre*. Mon ami, tout ce que je souffre, tout ce que je sens est inexprimable ; il me paraît impossible de n'y pas succomber : je sens l'épuisement de ma machine, et il me semble que je n'ai qu'à me laisser aller pour mourir.

Cependant je suis mieux ce soir ; j'ai été trois heures dans le bain, j'en suis sortie presque éteinte, mais avec une douleur fixe dans la poitrine qui ne m'a pas quittée. J'étais avec M. d'Aulezy et le baron de Kock ; ils se sont en allés pour me laisser répondre et ils ne savent pas à qui. Bonsoir. Vos soins, votre inquiétude, me persuadent que, quoique vous en disiez, *nous pouvons nous aimer*. A demain, je vous attends déjà.

1. M. de Guibert venait d'annoncer à mademoiselle de Lespinasse la nouvelle de son mariage,

CXXIII

AU MÊME

Mardi onze heures du soir, mars 1775.

J'ai refusé d'aller passer la soirée avec deux personnes qui s'aiment, pour parler à ce que j'aime, pour m'en occuper avec plus de repos et de plaisir que je n'en aurais eu avec du monde : il n'aurait pas eu le pouvoir de me distraire tout à fait, mais c'est un mal d'être détourné de ce qui plaît et intéresse. Mon ami, la solitude a un grand charme pour une âme occupée, Mon Dieu, que l'on vit *fort* lorsqu'on est mort à tout, excepté à un objet qui est l'univers pour vous, et qui s'empare tellement de toutes vos facultés, qu'il n'est plus possible de vivre dans d'autres temps que dans le moment où l'on est !

Hé ! comment voulez-vous que je vous dise si je vous aimerai dans trois mois ? Comment pourrais-je avec ma pensée me distraire de mon sentiment ? Vous voudriez que, lorsque je vous vois, lorsque votre présence charme mes sens et mon âme, je pusse vous rendre compte de l'effet que je recevrai de votre mariage ? Mon ami, je n'en sais rien, mais rien du tout. S'il me guérissait, je vous le dirais, et vous êtes assez juste pour ne pas m'en blâmer ; si, au contraire, il portait le désespoir dans mon âme, je ne me plaindrais point, et je souffrirais bien peu de temps, et alors vous seriez assez sensible et assez honnête pour approuver un parti qui ne vous coûterait que des regrets passagers, et dont votre nouvelle

situation vous distrairait bien vite; et je vous assure que cette pensée est consolante pour moi; je m'en sens plus libre.

Ne me demandez donc plus ce que je ferai lorsque vous aurez engagé votre vie à une autre; si je n'avais que de la vanité et de l'amour-propre, je serais bien plus éclairée sur ce que j'éprouverai alors; il n'y a guère de méprises aux calculs de l'amour-propre, il prévoit assez juste. La passion n'a point d'avenir; ainsi en vous disant : je vous aime, je vous dis tout ce que je sais et tout ce que je sens. Je n'attache aucun prix à cette constance que commandent la raison et, plus souvent encore, de petits intérêts de société et de vanité que je méprise de toute mon âme. Je n'estime guère davantage ce plat courage qui fait souffrir lorsqu'on peut l'empêcher, et qui fait employer sa raison et sa force à convertir un sentiment vif en une habitude froide. Tout ce manège avec soi-même, toute cette conduite avec ce que l'on aime, me paraît l'exercice de la fausseté et de la dissimulation, les ressources de la vanité et les besoins de la faiblesse.

Mon ami, vous ne trouverez rien de tout cela en moi: et ce n'est pas la suite de la réflexion, c'est l'habitude de ma vie, de mon caractère, de ma manière d'être et de sentir, en un mot, c'est toute mon existence qui me rend la feinte et la contrainte impossibles. Je sens bien que si vous aviez à créer en moi une disposition, ce n'est pas le résultat de tout ceci qui la composerait; vous me formeriez un caractère plus analogue au parti que vous allez prendre; ce n'est pas de la roideur et de la force qu'on veut trouver dans les victimes, c'est de la faiblesse et de la soumission. Mon ami, je me sens capable de tout, excepté de plier; j'aurais la force

du martyr, j'aurais la force, le dirais-je? oui, la force du crime pour contenter ma passion, ou celle de ce qui m'aimerait; mais je ne trouve rien en moi qui me réponde de pouvoir jamais faire le sacrifice de ma passion. La vie n'est rien en comparaison, et vous verrez si ce ne sont là que les discours d'une tête exaltée! Oui, peut-être, ce sont là les pensées d'une âme exaltée, mais à qui appartiennent les actions fortes? Serait-ce à la raison, qui est si prévoyante, si petite, si sotte dans ses vues?

Mon ami, je ne suis point raisonnable, et c'est peut-être à force d'être passionnée que j'ai mis toute ma vie tant de raison à tout ce qui est soumis au jugement et à l'opinion des indifférents. Combien j'ai usurpé d'éloges sur ma modération, sur ma noblesse, sur mon désintéressement, sur les sacrifices prétendus que je faisais à la mémoire de ma mère et à la maison d'Albon! Voilà comme le monde juge, comme il voit. Hé! bon Dieu, sots que vous êtes, je ne mérite pas vos louanges; mon âme n'était pas faite pour les petits intérêts qui vous occupent; tout entière au bonheur d'aimer et d'être aimée, il ne m'a fallu ni force ni honnêteté pour supporter la pauvreté et pour dédaigner les avantages de la vanité. J'ai tant joui, j'ai si bien senti le prix de la vie, que s'il fallait recommencer, je voudrais que ce fût aux mêmes conditions. Aimer, souffrir : le ciel, l'enfer; voilà à quoi je me vouerais, voilà ce que je voudrais sentir, voilà le climat que je voudrais habiter, et non cet état tempéré dans lequel vivent tous les esclaves et tous les automates dont nous sommes environnés.

Mon ami, quand j'ai pris la plume, c'était dans l'intention de continuer à vous peindre, et par une personnalité détestable, j'ai changé d'objet et je me suis peinte,

moi, en me laissant aller comme une insensée à tout ce qui m'anime ; mais c'est par vous que je le suis, c'est par le sentiment le plus vif et le plus tendre, j'ai donc bien fait de m'y livrer. Je ne sais pas si je vous enverrai ou si je vous remettrai ce long bavardage ; oui, je vous le remettrai. Si j'envoyais, je craindrais que vous ne m'apprissiez que vous dînez chez M. de Beauvau ; que cela serait mal !

CXXIV

A MONSIEUR DE GUIBERT
HOTEL DE MALTE, RUE TRAVERSIÈRE

Minuit, dimanche, 1775.

Que de douceurs et de plaisir peut encore éprouver une âme enivrée de passion ! Mon ami, je le sens, ma vie tient à ma folie ; si je devenais calme, si j'étais rendue à la raison, je ne pourrais pas vivre vingt-quatre heures. Savez-vous le premier besoin de mon âme lorsqu'elle a été violemment agitée par le plaisir ou la douleur ? C'est d'écrire à M. de Mora. Je le ranime, je le rappelle à la vie ; mon cœur se repose sur le sien, mon âme se verse dans la sienne ; la chaleur, la rapidité de mon sang brave la mort ; car je le vois, il vit, il respire pour moi, il m'entend, ma tête s'exalte et s'égare au point de n'avoir plus besoin d'illusion, c'est la vérité même. Oui, vous ne m'êtes pas plus sensible, pas plus présent que vient de me l'être pendant une heure M. de Mora.

O Divine créature ! Il m'a pardonné, il m'aimait.

Mon ami, ce que je viens d'éprouver est encore une suite de la secousse que mon âme a reçue cette après-dînée. Mon Dieu, il faut chérir, adorer le talent qui semble vous donner une nouvelle existence. Ho! non, je ne suis pas assez grande, assez forte pour louer ce don du ciel! Mais il me reste assez de sensibilité et de passion pour en jouir avec transport, et pour en rapporter le mouvement et le sentiment à l'objet qui a animé ma vie et qui la soutient encore.

Quel bonheur que d'aimer! C'est le seul principe de tout ce qui est beau, de tout ce qui est bon et grand dans la nature. Mon ami, M. Roucher a aimé; c'est la passion qui l'a rendu sublime. Mais mon cœur fond de tristesse lorsque je viens à penser que cet homme rare, ce prodige de la nature, connaît la misère, qu'il en souffre pour lui et dans ce qu'il aime. Ha! cet excès de pauvreté éteint l'amour, et il faut un miracle pour conserver l'énergie et le ressort qu'il y a dans ses vers; son âme est de feu, et nulle part on ne sent qu'il soit abattu par le malheur. Je ne sais si c'est faiblesse, mais je viens de fondre en larmes, en sentant l'impuissance où je suis de venir au secours de cet homme. Si mon sang pouvait se changer en or, sa femme et lui auraient connu le bonheur ce soir. Que ne puis-je animer l'âme du comte de Crillon! Quel emploi il ferait de sa richesse! Ha! si M. de Mora vivait, avec quel plaisir, avec quel transport, il aurait satisfait mon cœur! Oui, c'est avec des larmes de sang qu'il faut pleurer un tel ami; en l'adorant c'était rendre hommage à la vertu.

Mais adieu, mon ami; vous ne pouvez pas être au ton de mon âme; vous me jugez, et je sens. Vous venez d'être dissipé et engourdi par la dissipation, et moi, je viens d'être animée par la passion. Mes forces en sont

épuisées, et je ne sais où j'ai trouvé celle de griffonner aussi longuement. Adieu.

Si vous n'avez pas changé d'avis, j'irai vous prendre demain à cinq heures chez M. d'Argental; mais surtout, mon ami, point de complaisance, point de sacrifice; je ne les vaux pas, et vous le savez bien.

CXXV

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE

A neuf heures du soir, mai 1775.

Je reste seul, mon amie, et je puis vous répondre; je n'en ai pas eu la force toute la journée. Je n'ai pas encore pu vous dire un mot pendant que vous étiez chez moi. Cette si longue et si pénible visite pour vous s'est passée sans que je vous aie parlé. Mais quelle étrange, quelle inconcevable créature vous êtes! Composé inoui de tout ce qu'il y a de meilleur et de plus injuste! Vous venez chez moi, malgré les personnes que vous savez que vous y rencontrerez. Je vous dis qu'elles viendront à sept heures, et vous restez. C'est donc pour me mettre au supplice, pour épier mes mouvements, pour avoir ensuite de quoi vous abreuver de fiel et m'accabler de reproches?

Vous restez, et le langage du ciel est sur vos lèvres; vos paroles caressent cette jeune personne. Elle reste enchantée de vous, de votre manière, et moi je suis mille fois tenté de tomber à vos genoux et de vous demander pardon de vos efforts. Voilà votre bonté.

Mais ensuite, quoi de plus cruel que la lettre que vous

m'avez écrite! Elle empoisonne tous vos bienfaits, elle m'accable. Que voulez-vous? Qu'exigez-vous? Vous me faites, de moi, de ma conduite, un tableau qui fait horreur. Vous me mettez à côté de Lovelace, et de tous les scélérats de roman. Cette tâche est barbare, et je ne conçois pas comment vous avez eu la force de la remplir.

Je me regarde, je descends dans mon cœur, et mon cœur me rassure. Non, je ne suis pas aussi coupable envers vous que vous le supposez. Vous me prêtez gratuitement le projet de vous tourmenter, de dévouer vos jours au malheur, de vouloir vous faire vivre d'une passion qui satisfasse ma vanité. Vous dites que j'ai tourné et retourné le poignard dans vos blessures. Cette révoltante image est-elle vraie, grands Dieux! Ainsi donc, je jouis de vos larmes, de vos convulsions, de vos projets de mourir, et de ce sentiment infortuné qui vous garrotte à la vie. Je m'en repais, et vous me faites l'âme d'un bourreau. Il ne tiendrait qu'à moi d'être révolté et indigné; mais j'aime et je pardonne. Je vous aime à présent, je vous ai aimée, j'ai été entraîné. J'ai tâché de vous consoler, j'aurais donné et je donnerais encore de mon sang pour vous. Voilà mes crimes. Relisez mes lettres, jugez-moi, replacez-vous dans toutes les circonstances où étaient votre cœur et le mien, et voyez si je suis un méchant. Mais, grâce à l'enfer, vous faites du fiel et du poison de tout; vous avez juré d'en nourrir mon âme, vous voulez faire peser sur elle-même le malheur qui ne vous vient pas de moi, vous ne me laissez pas respirer un moment. La haine ne serait pas plus cruelle que ne l'est votre activité.

Mon amie, calmez-vous, calmez-vous, je vous prie. Mon âme, ma santé ont besoin de repos. J'ai été horri-

blement fatigué de ma journée. Votre lettre, que je n'ai ouverte qu'à deux heures, m'a rendu malade. J'ai mal à la tête. J'ai de grands malaises. J'aurais besoin de sommeil pour assoupir mes maux, et surtout ma pensée qui est toujours vous la première. Ah! dormez, dormez aussi, mon amie. Que le ciel nous envoie à tous deux un sommeil doux et un réveil plus heureux.

A cinq heures du matin.

L'excès de la lassitude m'a endormi, j'ai eu plusieurs heures d'un bon sommeil. Je n'ai point de fièvre, ma tête est libre. J'attends de vous, de votre disposition, celle du reste de ma journée.

Moi votre bourreau ! Ah ! je suis votre aimé, votre meilleur ami. Je déteste le mal que j'ai pu vous faire. J'en suis innocent. Je voudrais vous faire vivre et vous consoler.

CXXVI

AU COMTE DE GUIBERT

Lundi, dix heures, mai 1775.

Je dirai comme Mahomet :

L'... seul me console, il est ma récompense.

Et pour vous citer à vous-même, je vous dirai :

Si mon ami m'afflige, il essuiera mes larmes.

Il ne faut pas me louer; si vous étiez content de madame de M..., vous la loueriez moins et vous vous

croiriez quitte. Bonsoir; vous voilà donc avec la fièvre ; cela m'afflige. On vient de me dire qu'on vous a vu ce matin chez un peintre en émail, et que vous étiez frappant de ressemblance.

Cette jeune personne [1] mérite bien le sacrifice que vous lui avez fait du temps qu'il a fallu pour vous peindre en émail; mais votre vie sera à elle : il est généreux d'en avancer le moment. Je l'ai trouvée charmante, et bien digne de l'intérêt qu'elle vous inspire; la manière, la figure et le ton de la mère, sont également aimables et intéressants. Oui, vous serez heureux, et vous verrez que madame de M... vous dira un jour :

C'est pour ne point rougir des affronts qu'on m'a faits
Qu'il faut ne m'en venger que par mes seuls bienfaits.

CXXVII

A MONSIEUR DE GUIBERT, HOTEL DE MALTE
RUE TRAVERSIÈRE

Lundi onze heures du soir, 13 mai 1775.

Hé bien ! mon ami, je vous ai pardonné, mais comme ce n'est pas par générosité, je suis punie; mais par vous, cela est-il juste? Dites-moi de vos nouvelles ; avez-vous pris du petit lait? Vous êtes-vous baigné? Prendrez-vous médecine mercredi? Enfin, une fois ferez-vous ce que vous avez dit que vous feriez? Savez-vous bien que vous avez en vous de quoi guérir de vous, mais d'une manière infaillible : cette vérité commence à m'être

1. Mademoiselle Louise-Alexandrine Boutinon des Hayes de Courcelles, dont le mariage avec M. de Guibert venait d'être décidé, comme on vient de le voir.

démontrée d'une manière qui m'effraie quelquefois. Oui, la mort n'était rien ; vous me l'avez rendue effroyable. Mais je détourne ma pensée d'un souvenir qui glace mon sang et qui me détache de vous.

Mon Dieu, je ne vous ai pas vu ! Je vous attendais, c'était un sentiment doux, lorsqu'est arrivé M. le prince de Pignatelli[1]. Sa présence me tue ; le son de sa voix me fait frissonner de la tête aux pieds ; je suis alternativement pénétrée de sensibilité et d'horreur : enfin il a agité mon âme au point de me faire oublier que j'aurais pu vous voir. Il ne m'a quittée qu'à dix heures, et j'ai été depuis dans un abattement dont vous seul pouvez me tirer. Mon ami, avez-vous reçu la réponse à cette lettre charmante que vous aviez écrite hier matin ? Quoi que vous en disiez, vous aimez plus à plaire qu'à être aimé : je l'ai éprouvé ; vous étiez si aimable alors ! Il semblait qu'il serait doux d'être aimée ! Ha ! que d'erreurs ! Et les regrets qui les suivront animeront le dernier souffle de ma vie.

J'ai reçu aujourd'hui un présent ravissant, et la manière dont on me l'a fait est si piquante et si originale que je veux vous la dire. « Je vous envoie ces *e...... de R......* qui vous plaisent tant, et que par conséquent vous garderez jusqu'à ce qu'ils ne vous plaisent plus du tout : j'apprendrai par là combien de temps il faut pour que ce qui *vous a plu vous déplaise* ». Si ce tour-là vous paraît commun, je ne me connais ni en esprit ni en originalité ; mais moi, je me sens bien bête pour répondre à cela ; cependant il faut au moins remercier. Répondez pour moi ; ce mot que vous me ferez dire m'acquerra à jamais le pas sur madame de Sévigné :

1. Frère du marquis de Mora, et deuxième fils de Joachim Pignatelli y Aragon, comte de Fuentès, ancien ambassadeur d'Espagne en France.

c'est la première fois que j'aurai senti du plaisir à usurper l'opinion, et à me parer des plumes du paon.

Mon ami, plaisanterie à part, ayez de l'esprit pour moi. Vous comprenez que c'est un homme qui m'a fait ce présent, je ne lui ai jamais écrit; ainsi il ne comparera pas. Bonsoir, vous dînez demain avec des gens que vous connaissez peu; vous serez bien aimable: devinez pourquoi? Je dîne, moi, chez madame de Châtillon; je serai bien morte, et c'est ma faute, car on me disait aujourd'hui: *Je vais souper avec elle; je n'en ai jamais tant de désir que lorsque j'ai dîné avec elle.* Cela veut dire qu'assez n'est point assez. Vous n'êtes pas assez heureux pour avoir ce mouvement; vous ressemblez bien plutôt à *ce malheureux qui n'aime rien.* Mon ami, je veux mon dictionnaire et la lettre de madame d'Anville, et celle de madame de Boufflers, et les miennes; *et puis*, je veux vous voir. Si vous voulez éviter cette pernicieuse société, venez à une heure ou à cinq. J'ai vu cette après-dînée vingt personnes; en vérité, je crois qu'en les jugeant sévèrement, elles valent presque autant que celles qui ont rempli votre journée.

Mon ami, excepté en un seul point, soyons raisonnables et modérés, si cela est possible.

CXXVIII

AU MÊME

Lundi onze heures, mai 1775.

Mon ami, que m'avez-vous fait? Je me sens si profondément triste, si malheureuse, tellement accablée du

poids de la vie, qu'il faut que ce redoublement de malaise et de douleur me vienne de vous! La crainte que vous me causez, la défiance que vous m'inspirez, sont deux supplices qui mettent sans cesse mon âme à la torture; et ce genre de tourment suffirait seul pour me faire renoncer à votre affection, ou du moins à ce qui y ressemble. Je ne sais quel affreux plaisir vous trouvez à porter le trouble dans mon âme; jamais vous ne cherchez à me rassurer, et même en me disant vrai, vous y mettez l'accent de quelqu'un qui trompe.

Ha! mon Dieu, que j'ai mal à l'âme! Que je souhaite passionnément d'être délivrée, il n'importe par quel moyen, de la disposition où je suis! J'attends, je désire votre mariage; je suis comme les malades condamnés à une opération : ils voient leur guérison, et ils oublient le moyen violent qui doit la leur procurer. Mon ami, délivrez-moi du malheur de vous aimer; si souvent il me semble qu'il n'y a presque rien à faire pour cela, que je me sens une sorte de honte d'y avoir pu mettre l'intérêt de ma vie : mais plus souvent encore, je me sens tellement enchaînée, garottée de toutes parts, que je n'ai plus un mouvement de libre; c'est alors que la mort me paraît la seule ressource et le seul secours que j'aie contre vous.

Je ne voulais que vous dire de ne pas venir chez moi aujourd'hui, et je crois que c'était bien votre intention. Je passe la soirée chez M. Bertin; je vais à *Orphée*, et dans l'intervalle du souper à l'Opéra, je vais chez madame de Châtillon, qui est toujours malade. Demain, vous n'avez pas voulu dîner avec moi; vous trouvez que deux dîners dans une semaine, c'est trop. Mercredi, vous me direz de même; hé bien, faites donc tout ce qu'il vous plaira; je ferai de mon mieux pour que cela me plaise aussi. Adieu.

Lundi, après avoir reçu votre lettre.

De quel genre de poison vous ranimez ma vie! Est-ce donc un bien que de sentir un instant le plaisir et le bonheur lorsqu'il ne reste plus le temps d'en jouir? Que vous avez été cruel! Vous m'avez retenue à la vie et vous saviez que, bientôt après, je ne devais plus vivre pour vous.

Mais, mon ami, je ne devrais pas vous faire des reproches; vous me comblez de louanges et je n'en mérite aucune; non, il ne faut pas me louer, il faut me plaindre d'être animée d'un sentiment qui donnerait de l'expression aux pierres. Comment parler froidement de ce qu'on aime? Comment ne pas désirer son bonheur et sa gloire de préférence à tout ce qui n'est que soi? Mon ami, vous me faites mal en me louant; est-ce que vous croiriez consoler mon âme en flattant ma vanité? Mon Dieu, si vous saviez qu'il n'y a ni dédommagement, ni compensation dans l'univers entier à ce que je désire, à ce que je crains!

Oui, vous le savez, car vous voyez au fond de mon âme, et vous voyez ce qui la remplit, ce qui l'anime et ce qui la désespère. Bonjour, mon ami. Votre lettre est bien aimable, elle m'aidera à passer cette longue journée.

CXXIX

AU MÊME

Mercredi minuit, mai 1775.

Le voilà donc signé, cet arrêt[1] ! Dieu veuille qu'il ait prononcé aussi sûrement pour votre bonheur qu'il a prononcé sur ma vie! Mon ami, je ne puis plus soutenir ma pensée. Vous m'accablez; il faut vous fuir pour retrouver la force que vous m'avez ôtée.

Adieu, puissiez-vous être toujours assez occupé et assez heureux pour perdre jusqu'au souvenir de mon malheur et de ma tendresse. Ha ! ne faites plus rien pour moi; votre honnêteté, vos bons procédés ne font qu'irriter ma douleur. Laissez-moi vous aimer et mourir.

CXXX

AU MÊME

Jeudi, 1775.

Mon Dieu, que votre billet venait de haut ! Est-ce là le ton que vous ferait prendre votre bonheur? En ce cas, je n'oserais pas m'en plaindre, mais je veux seulement que vous sachiez qu'il n'est pas en mon pouvoir de

1. La signature du contrat de mariage de M. de Guibert avec mademoiselle Boutinon des Hayes de Courcelles.

souffrir la protection et la compassion; mon âme n'a pas été façonnée à tant de bassesse ; votre pitié mettrait le comble à mon malheur, épargnez-m'en l'expression. Persuadez-vous que vous ne me devez rien et que je n'existe plus pour vous. Ce n'est pas un effort que je vous demande, comme vous voyez ; c'est seulement de conserver avec moi l'habitude que vous en avez ; n'ayez point de ces retours de commisération qui flétrissent et abattent jusqu'à la mort ce qui en est l'objet.

Comment vous portez-vous? Allez-vous à Versailles? Votre *Éloge* est entre les mains d'un docteur.

CXXXI

AU MÊME

Dimanche, 14 mai 1775.

Vous me faites mal, vous m'affligez, vous me tourmentez, et puis vous dites que je me suis accoutumée à trop de sévérité avec vous. Ha ! mon Dieu, je ne vous passe rien? Mon ami, comment osez-vous prononcer ces mots? Mais je vous pardonne, et quoi que vous ne soyez pas trop bien avec moi, il s'en faut bien que vous y soyez aussi mal que j'y suis moi-même. Je suis troublée, agitée, et d'une inconséquence qui va jusqu'à l'égarement. Je ne sais lequel résistera le plus longtemps, de ma tête ou de ma vie, mais il est impossible de supporter un état aussi violent. Si je vous disais tout, je vous ferais peur, vous me haïriez. Que je suis souffrante ! Que je suis malheureuse ! Que je regrette ! Que je crains l'avenir ! Mais il ne tient qu'à moi. Adieu, mon ami ; ma

tête, mon âme sont renversées ; je ne puis plus me calmer, et dans le trouble où je suis, je ne sais si je vous aime.

Voilà ce billet de l'Académie. Vous devriez aller dîner chez madame la duchesse d'Anville ; on dîne à une heure et tout le monde va à l'Académie; le bon Condorcet y sera. Il a passé la soirée avec moi hier, ce sera de même aujourd'hui ; mais demain j'espère qu'il n'aura pas tant de bonté, et vous en aurez, vous, assez, pour venir demain matin me dire si je puis compter sur vous le soir.

CXXXII

AU MÊME

Dimanche, minuit, 14 mai 1775.

Faites-moi dire, ou si vous en avez la force, dites-moi comment vous aurez passé la nuit. J'espère que ce sera sans fièvre. Je viens de voir dans mes livres que *la camomille romaine* ne vous empoisonnera pas ; elle est adoucissante, et on en fait usage dans les coliques ; dites-moi donc à présent si elle vous a soulagé.

Le mariage vous fera des merveilles : l'intérêt de votre femme, celui de tout ce qui vous entourera vous forcera à mieux soigner votre santé. Vous jouissiez déjà aujourd'hui de la douceur du ménage; vous avez bien fait de ne le pas quitter pour l'Opéra ; c'était les limbes.

Cette musique a les pâles couleurs ; il faut que mon ami Grétry s'en tienne au genre doux, agréable, sensible, spirituel ; c'est bien assez, et quand on est bien

fait dans sa petite taille, il est dangereux et sûrement ridicule de monter sur des échasses ; on tombe sur le nez et les passants rient. Et vous remarquerez que ce n'est point en contradiction, mais bien en confirmation de mon engouement pour *Zémire et Azor*, pour *l'Ami de la Maison*, pour *la fausse Magie*, etc., etc.

Je ne sais si vous avez eu de ces instructions; elles ne se vendent pas, ainsi je vous en envoie. J'ai reçu aujourd'hui deux lettres qui m'ont bouleversée, mais qui ont rempli mon âme. Figurez-vous quelles dates ! *Madrid, 3 de mai 1774, en montant en voiture pour vous voir* ; et l'autre : *de Bordeaux, 23 mai 1774, en arrivant et presque mort.* Et je les reçois un an après leur date ! Cela me paraît tenir du prodige ; il semble que ce soit un nouvel avertissement. Cela me trouble, cela m'occupe. Je réponds *oui,* et cependant je remercie le ciel qui m'a laissée vivre pour recueillir encore ce qu'il y avait de plus cher et de plus sacré pour moi dans l'univers.

Vous gardez votre chambre, ainsi il vous sera moins importun de chercher et de rassembler mes lettres. En grâce, ne me refusez pas ce moment de soin ; soyez assuré que je n'abuserai pas de votre bonté. Je compte sortir demain à midi, et rentrer à quatre heures pour ne plus sortir. Je ne me permets pas de désirer de vous voir; ce que je veux de préférence à mon plaisir, c'est votre bien-être, votre bonheur, votre volonté, et même votre fantaisie, tant je me rends facile!

CXXXIII

AU MÊME

1775.

Je vous remercie de m'avoir donné de vos nouvelles; j'en avais besoin. J'avais tenté trois moyens d'en avoir, et je n'avais pas réussi : j'avais compté, vous allez voir mais j'ai attendu de savoir votre volonté, et vous ne me l'avez pas fait dire. Si vous aviez voulu me voir ce soir, j'aurais été vous voir, mais je suis comme l'homme de l'Évangile : j'attends, et il faut me dire de venir et je viens. En conséquence, dites-moi si vous voulez que j'aille chez vous demain à une ou à cinq heures; ce sera en allant, ou en revenant de chez M. de Vaines. Je crains que le mot que vous m'avez écrit ne vous ait fatigué. Mais ne vous laissez pas donner une médecine si tôt, on allumerait vos entrailles. Bonsoir, si vous restez chez vous ce soir, comme je l'espère, vous auriez bien dû me le dire ; mais apparemment vous n'aviez pas besoin que je le susse, ainsi tout est bien.

M. d'Alembert vient d'avoir le plus grand succès à l'Académie. Il a lu Bossuet[1].

M. de Duras a fait un discours qui est fort applaudi, exact, noble, simple et honnête. J'ai là un détachement de l'Académie. J'enverrai chez vous demain à huit heures, et M. d'Alembert ira à dix ou onze. Pour moi, je n'irai

1. L'*Éloge* de Bossuet, composé par d'Alembert.

pas si vous ne me dites d'y venir. Adieu ; dormez cette nuit, reposez-vous, calmez-vous, et oubliez, s'il le faut, tout ce qui souffre.

CXXXIV

AU MÊME

Lundi onze heures du soir, 15 mai 1775.

Hé ! mon Dieu, non, je n'ai pas été à l'Académie ; je voulais vous voir pendant l'Académie, et vous ne l'avez pas voulu. J'ai vu des gens enivrés de plaisir, et j'étais pénétrée de tristesse ; j'étais inquiète. Vous souffriez et vous n'aviez pas besoin de me voir ; voilà ce que je sentais, et j'entendais mal tout ce qui se disait autour de moi.

M. d'Alembert vous contera son succès ; il vous dira le plaisir vif qu'il a eu de faire applaudir l'archevêque de Toulouse jusqu'au transport. M. de Toulouse en a pleuré de joie et de reconnaissance. J'aime ce mouvement ; c'est à coup sûr un des moments le plus heureux de sa vie. J'en suis bien aise, mais c'est de la pensée, et mon âme souffre, et le plaisir n'y peut plus pénétrer ; mon ami, vous y avez mis le dernier sceau de la douleur, mais ce n'est pas de moi dont je veux vous parler.

Dites-moi des nouvelles de votre nuit ; je voudrais bien qu'elle eût été bonne. Au moins êtes-vous sans fièvre? Et voudrez-vous que je vous voie à une heure ou à cinq, dites ? Mais ne vous contraignez pas surtout.

Madame de M... est-elle partie pour la campagne ?

CXXXV

AU MÊME

Une heure après minuit, mai 1775.

Non, mon ami, je ne me coucherai point sans vous faire partager l'estime, le respect et l'enthousiasme dont je suis pénétrée et exaltée. Ha ! que cela est beau, que cela est vertueux, que cela est noble ! Que je me sens d'admiration pour *Marc-Aurèle*, et d'estime pour son vertueux panégyriste[1] ! Lisez, et ne venez pas me glacer par des remarques de style ou de goût.

Il faut absolument que le Roi le lise ; j'ai déjà agi pour cela, et j'espère que mon vœu sera rempli ; et en vérité, ce n'est pas pour M. Thomas que je le souhaite. L'excellent homme n'a besoin que des jouissances que lui donne sa vertu. Vous croyez bien que je viens de lui dire *deux mots* sur cet *Éloge*. Mon ami, ma mort serait arrêtée pour demain que je sentirais encore le besoin d'honorer, de chérir les talents et la vertu. Croyez-moi folle si vous voulez ; c'est du moins le genre dont était animé ce que j'ai adoré pendant huit ans. Ha ! je sens avec déchirement ce que dit Montaigne : il me semble quand je sens, quand je jouis seule, *que je lui dérobe sa part*.

Bonsoir, à demain une heure et demie, au plus tard ; vous me rendrez cet *Éloge*, je ne veux pas m'en séparer. Mon Dieu, j'ai été de même aujourd'hui de votre pensée,

1. L'*Éloge de Marc-Aurèle* par Thomas. Quelques années plus tard, le comte de Guibert était élu membre de l'Académie en remplacement de ce même M. Thomas.

rien ne pouvait m'en détourner. Ho ! que je serais malheureuse, si mon âme se tournait tout entière de ce côté-là ! Il me faudrait du courage pour m'arracher à ce que je vais perdre pour jamais. Adieu, puissent ces affreuses pensées ne pénétrer jamais jusqu'à votre âme.

CXXXVI

AU MÊME

Mardi onze heures du soir, 21 mai 1775,

Hé ! mon Dieu, laissez-moi, suivez votre dépit, partez. J'ai besoin de repos ; vous me troublez ; je suis mécontente de vous. Je m'en hais. J'ai des remords. Ha ! pourquoi vous ai-je connu ? Je n'aurais eu qu'un malheur, ou plutôt je n'en aurais plus. Je serais délivrée d'une vie que je déteste et à laquelle je ne suis retenue que par un sentiment qui met mon âme à la torture.

Ce que j'ai fait aujourd'hui ? Ce que j'ai pensé ? Ce que j'ai senti ? Hélas ! je ne vous ai pas vu, je n'ai donc connu que le regret, la douleur et le désespoir de vous craindre et de vous désirer. Adieu, ne me voyez point : j'ai l'âme bouleversée et vous ne me calmez jamais. Vous ne connaissez ni le tendre intérêt qui console et qui soutient, ni cette bonté et cette vérité qui inspirent de la confiance et qui rendent au repos une âme blessée et affligée profondément. Que vous me faites mal ! Que j'ai besoin de ne vous plus voir ! Si vous êtes honnête, partez demain après dîner. Je vous verrai le matin, c'est bien assez[1].

1. M. de Guibert allait partir pour le château de Courcelles-le-Roi, dans l'Orléanais, où son mariage eut lieu le 1er juin 1775.

CXXXVII

AU MÊME

Ce samedi 1er juillet 1775, avant la poste.

Le trouble et l'agitation de mes idées et de mon âme m'ont privée longtemps de l'usage de mes facultés. J'éprouvais ce que dit Rousseau, qu'il y a des situations qui n'ont ni mots ni larmes. J'ai passé huit jours dans les convulsions du désespoir ; j'ai cru mourir, je voulais mourir et cela me paraissait plus aisé que de renoncer à vous aimer. Je me suis interdit les plaintes et les reproches ; il me semblait qu'il y aurait eu de la bassesse à parler de mon malheur à celui qui le faisait volontairement. Votre pitié m'aurait humiliée et votre insensibilité aurait révolté mon âme ; en un mot, je sentias que pour conserver quelque mesure, il fallait garder le silence et vous attendre. Peut-être me trompais-je, mais je croyais que dans cette circonstance vous me deviez quelques soins et, sans vous supposer ni beaucoup de tendresse, ni beaucoup d'intérêt pour moi, je croyais devoir compter sur ce que l'honnêteté et mon malheur vous prescriraient.

J'attendais donc ; et au bout de plus de dix jours d'absence, je reçus de Courcelles un billet qui est un chef-d'œuvre de froideur et de dureté. J'en fus indignée, j'en conçus de l'horreur pour vous ; j'en eus bientôt pour moi, lorsque je vins à considérer que c'était pour vous — pardonnez-le-moi — oui que c'était pour vous, que je voyais cruel et malhonnête, que j'avais pu me rendre si coupable envers ce qu'il y a jamais eu de plus

digne d'être aimé. Je m'abhorrais, la vie ne me parut plus supportable, j'étais déchirée par la haine et par les remords, et, dans mon désespoir, j'arrêtai avec moi-même le jour, le moment où je me délivrerais du poids qui m'accablait. Je fixai la mort, elle était le terme de tous mes maux. Il faut que ce moment terrible fasse taire toutes les passions, car, de ce moment-là, je me sentis froide et calme. Je me promis de ne plus ouvrir vos lettres ; je voulais ne plus m'occuper de ce que j'avais aimé : mes derniers jours devaient être employés à adorer ce que j'ai perdu ; et, en effet, je ne fus plus poursuivie par votre pensée.

Cependant, s'il m'arrivait d'avoir quelques instants de sommeil, je me réveillais avec effroi par le son de ces horribles mots : *Vivez, vivez, je ne suis pas digne du mal que je vous fais*. Non, non, m'écriais-je, vous n'étiez pas digne d'être aimé : mais moi il fallait que j'aimasse éperdument pour devenir aussi coupable. Je vous vois aujourd'hui ce que vous êtes, je vois que vous avez fait une action vile pour douze mille livres de rente; je vois que vous n'avez pas craint de me réduire au désespoir, pour me faire servir de remplissage dans un temps que vous vouliez employer à rompre une liaison que vous ne pouviez conserver en vous mariant; et pour mettre quelque honnêteté dans vos procédés avec mademoiselle de Montsauge, il vous a peu importé de m'avilir, et de me faire perdre le seul bien qui me restait : l'estime de moi-même.

Vous avez eu la cruauté de me retenir à la vie, et de m'attacher à vous ; sans doute que c'était pour me rendre la mort plus nécessaire. Ha ! que vous me paraissiez cruel et méchant ! Qu'il m'en coûtait peu pour m'éloigner de vous et pour renoncer à la vie ! Mais pourquoi

mourir ? me disais-je quelquefois en retournant sur moi, et en me sentant aimée et entourée de gens qui voudraient faire ma consolation et mon bonheur. Pourquoi faire croire à l'homme que je hais que je n'ai pu vivre sans l'aimer? En mourant, ce ne serait pas même m'en venger, car il ne connaît ni le remords ni la vertu. Je sentais mon âme se fortifier en m'éloignant de vous. J'étais dans cette disposition à l'arrivée du paquet adressé à M. de Vaines. Il me ramena à un mouvement plus doux ; il fallut bien l'ouvrir puisqu'il contenait l'*Éloge de Catinat*. Je ne sais si c'est faiblesse ou honnêteté, mais je me persuadai que, quoique je ne vous dûsse plus rien, je ne pouvais pas vous refuser des soins pour une affaire de laquelle vous vous étiez rapporté à moi. Je pensai que mon ressentiment ne devait pas me permettre de manquer à un procédé qui m'était imposé par la confiance que vous m'aviez marquée.

Ce fut donc par morale que j'ouvris ce paquet. J'y vis votre lettre ouverte : je la lus. Elle était honnête, mais froide ; elle aurait pu être sensible, et alors j'aurais peut-être eu à combattre ma résolution ; elle fit mieux, elle m'y confirma. Je continuai mes soins pour votre *Éloge*, et je jouissais avec une sorte de plaisir du genre d'intérêt qui m'animait. Ce n'était pas vous, ce n'était pas mon sentiment que je satisfaisais, c'était mon orgueil que je contentais. J'ai donc assez de force, me disais-je, pour obliger, pour servir ce que je hais et ce qui m'a fait mal ? Et par la manière que j'y mettrai, je suis sûre qu'il ne me sera pas obligé.

Cette pensée soutenait mon courage ; je me sentais tant de force contre vous, que je relisais votre lettre, et loin que mon âme s'en amollît, elle devenait plus forte, en voyant le peu d'intérêt et de regret que vous me mon-

triez. Je la jugeais sans passion, car elle ne m'irritait point, elle me prouvait seulement que j'avais pris le seul parti honnête et raisonnable. Je continuai donc à agir pour le succès de votre affaire, et j'y mis tant d'activité, que M. de Condorcet pouvait me croire animée du plus vif intérêt.

Je reçus votre billet de Bordeaux, et je pensai que je ne devais pas en craindre l'effet, et qu'au contraire vous me donneriez de nouveaux motifs de m'éloigner de vous. Je l'ouvris donc avec avidité : il était court et, quoique dénué de sentiment, il me montrait un regret qui tenait à l'honnêteté ; je n'en fus pas touchée, mais j'en fus plus calme. Tant mieux s'il est honnête, me disais-je ; s'il peut me paraître moins coupable, j'en serai moins humiliée. Mon âme n'a pas besoin de le haïr, c'était un tourment pour elle ; l'indifférence me rendra au repos, et cette disposition me remettra peut-être en état de jouir des consolations qui me sont offertes. Il faut m'abandonner aux soins de l'amitié, il faut répondre à des gens que j'aurais dû rebuter ; il faut leur plaire, et cette occupation me détournera des pensés qui flétrissent et abattent mon âme depuis si longtemps.

D'après ces réflexions, je me prescrivis une conduite à laquelle j'ai été jusqu'ici assez fidèle et qui me réussit bien. Je mène une vie plus dissipée ; je me livre à tout ce qui se présente ; je suis toujours environnée de gens qui m'aiment, qui tiennent à moi, non parce que je suis aimable, mais parce que je suis malheureuse. Ils me font l'honneur de croire que je suis restée abîmée par la perte que j'ai faite ; ils semblent jouir de l'effort que je me fais pour guérir ; ils me savent gré de mon courage, ils m'en louent, ils se plaisent avec moi : ils m'enlèvent, pour ainsi dire, à ma douleur, en ne me laissant pas un instant à moi-même.

Oui, je le vois, le plus grand bien, le seul bien est d'être aimé : c'est le seul baume d'un cœur déchiré. Mais rien, je le sens, rien dans la nature n'éteindra le sentiment qui a fait toute mon existence tant d'années. Le besoin de me délivrer du tourment et du remords que vous me causez, me fera rechercher des ressources que j'avais rejetées. Enfin, je l'espère, je le sens : une volonté bien éclairée, bien absolue, a plus de pouvoir que je ne l'avais cru. Vingt fois, j'avais eu le mouvement de me séparer de vous, mais je n'avais jamais été de bonne foi avec moi-même ; je voulais bien ne plus souffrir, mais je n'avais jamais pris les moyens de guérir : vous m'en avez fourni un bien puissant, à la vérité. Votre mariage, en me faisant connaître votre âme tout entière, a repoussé et fermé la mienne à jamais. Il a été un temps où j'aurais mieux aimé que vous fussiez malheureux que méprisable : ce temps n'est plus.

Ho ! non, ne croyez point que je suive vos conseils, et que je prenne mes modèles dans les romans de madame Riccoboni ; les femmes que la légèreté ou le libertinage égarent peuvent, en effet, se conduire d'après les maximes et les principes de roman. Elles se font illusion, elles croient être douces et généreuses, lorsqu'elles ne sont que froides, basses et méprisables ; elles n'ont point aimé, elles ne sauraient haïr : en un mot, elles ne connaissent que la galanterie, leur âme n'a pu atteindre à la hauteur de l'amour et de la passion, et madame Riccoboni elle-même n'a pu s'y élever, même par l'imagination.

Mon Dieu ! Que je fus blessée de ce rapprochement que vous faisiez de mon malheur à cette situation de roman ! Que vous me parûtes froid et peu honnête ! Que je me trouvai supérieure à vous, en me sentant capable d'une passion que vous ne pouviez pas même juger !

Mais il faut terminer cette longue lettre qui vous mettra en état de juger plus sainement de ma disposition actuelle. Je vous ai rendu compte de tout ce que j'ai éprouvé; j'y ai mis la même vérité que j'ai toujours eue avec vous, et par une suite de cette vérité qui m'est sacrée, je ne vous dirai point que je désire votre amitié, ni que j'en ai pour vous : ce sentiment ne peut avoir de douceur et de charme que lorsqu'il est fondé sur l'estime et la confiance, et vous savez si vos procédés et votre conduite ont dû m'en inspirer. Adieu, souffrez-moi le mouvement d'orgueil et de vengeance qui me fait trouver du plaisir à vous prononcer que je vous pardonne, et qu'il n'est plus en votre pouvoir de me faire connaître la crainte, sous quelque rapport que ce puisse être. Je joins ici trois lettres que je vous prie de relire ; ce n'est pas que je prétende, ni que je veuille vous inspirer ni regret, ni intérêt ; mais je veux que vous frémissiez une fois de tous les maux que vous avez causés. Puisse ce souvenir vous rendre meilleur !

J'exige, et votre conscience vous dira que j'en ai le droit, que vous me renvoyiez ces quatre lettres sous l'enveloppe de M. de Vaines, et avec une double adresse, par le courrier qui suivra celui où vous les aurez reçues.

CXXXVIII

AU MÊME

Lundi au soir, 3 juillet 1775.

A l'arrivée du courrier de samedi, je venais de vous écrire un volume, et je ne vous en ferai pas grâce quoi-

que votre lettre m'ait fait changer, non pas de façon de penser, mais de manière de sentir. Cependant je restai confondue en lisant que vous n'aviez que *l'apparence* d'être coupable avec moi, et que mon malheur fondait votre *indulgence* ; et c'est vous qui prononcez ces mots, et c'est moi que votre dureté et votre injustice font mourir de douleur ! Ha ! mon Dieu, où trouver la force dont j'aurais besoin ? Mon âme ne peut plus s'arrêter, se fixer à rien. Je ne vous hais pas, je passe ma vie à vous condamner, à souffrir, à maudire la vie où vous m'avez garrottée.

Ha ! pourquoi vous ai-je connu ? Pourquoi m'avez-vous rendue si coupable et si malheureux ? Et vous prononcez froidement que je suis *malheureuse* ! Rien ne vous avertit donc que c'est vous qui avez rendu mon malheur irrévocable ? Et vous osez nommer le silence du désespoir, l'abattement de la mort, un *détestable caprice* !

Hélas ! je vous ai aimé avec tant d'abandon, mon âme a été tellement enlevée à tout autre intérêt que celui de ma passion, qu'il est inouï que vous appeliez caprice le mouvement qui m'éloigne de vous. Quoi ! vous n'avez pas même la langue du sentiment qui m'anime ? Au moment même où vous paraissez vouloir me ramener à vous, vous blessez mon cœur, vous meurtrissez mon âme par vos expressions. Prenez garde que ce ne soit pas seulement manquer de délicatesse, mais de morale, que de vous plaindre de moi lorsque je suis accablée par vous. Ce n'est, dites-vous, ni le dépit ni la reconnaissance qui font que vous me poursuivez, c'est le sentiment le plus tendre. Ha ! s'il était vrai, serais-je au comble du malheur ? Non, vous vous méprenez, je le crois, car, sans partager mon sentiment, sans avoir même besoin d'être aimé autant que j'aime, il vous en coûte un peu pour

renoncer à être le premier, l'unique objet d'une âme active et passionnée qui met, sinon de l'intérêt, du moins du mouvement dans votre vie.

Oui, l'homme le plus dissipé et le plus agité sent encore du vide lorsqu'il cesse d'être aimé par une âme assez forte pour souffrir, et assez sensible pour tout pardonner. Je n'étais pas assez généreuse ou assez froide pour vous pardonner le mal qui me déchire, mais j'avais eu assez de raison pour chercher le calme dans le silence; mon âme était si malade que j'espérais que le besoin de repos me ramènerait tout doucement à l'indifférence. Je ne croyais pas impossible qu'en cessant de vous voir et de vous parler, vous perdissiez enfin le pouvoir que vous avez d'égarer ma raison et de bouleverser mon âme. Bon Dieu, que voulez-vous faire de cet ascendant? Sans doute le malheur de ma vie, et si vous étiez honnête, le trouble de la vôtre ; il faut un excès d'amour-propre que je ne saurais exciter pour vouloir entretenir un sentiment qu'on ne peut pas partager.

Vous savez bien que mon âme ne connaît pas la modération : ainsi c'est me condamner au tourment des damnés, que de vouloir m'occuper de vous. Vous voudriez l'impossible, que je vous aimasse à la folie, et que ma raison réglât tous mes mouvements ; cela est-il dans la nature ? Il n'y a que les sentiments qu'on fait avec sa tête qui puissent être parfaits, et vous savez si je sais rien feindre ! Si je veux rien usurper ! Si je voudrais devoir le bonheur de toute ma vie à une conduite qui ne me serait pas dictée par la tendresse de mon sentiment, ou par la violence de ma passion ! Vous le savez, vous le voyez, je n'ai pas même l'usage de mon esprit avec ce que j'aime.

Mais c'est trop vous parler de moi. C'est de vous que

je veux savoir tout ce que j'ignore depuis si longtemps ; vous me devez compte de vos pensées, de vos actions, de vos sentiments ; oui, j'ai droit à tout cela. Comment pouviez-vous vous arrêter lorsque vous m'écriviez ? Et vous dites que *votre cœur et votre esprit étaient pleins* ! Et avec qui vous livrerez-vous ? Y a-t-il quelqu'un dans le monde qui puisse vous mieux entendre que moi ? Sur ce que vous m'avez dit du *Connétable*, la peur m'a encore prise, et j'ai envoyé à M. le maréchal de Duras, qui a répété que le *Connétable* serait joué, que vous auriez un congé pour la fin du mois, que vous iriez au mois de septembre à Metz finir le temps de votre service ; il vous a écrit tout cela le dernier courrier, et je vous le répète pour ma propre satisfaction,

Vous auriez donc *trop présumé de mon zèle*, et de je ne sais plus quoi ? Que vous êtes ingrat ! S'il eût dépendu de mon honneur et de ma vie, je n'y aurais pas mis autant d'activité. Il y a au concours quinze *Éloges de Catinat*, mais il n'y en a qu'un qui m'inquiète. Je dois le lire demain, et je vous promets de vous envoyer mon jugement *cacheté* ; nous verrons si je me rencontrerai avec l'Académie. Pour juger sainement, je ferai abstraction de *haine* et d'*amour*, et puis vous verrez si j'aurai de l'esprit. N'avez-vous pas repris *les Gracques* ? Et quoique toute *ambition soit éteinte* en vous, n'espérez-vous pas que cet ouvrage ajoutera beaucoup à votre réputation ?

Dites-moi donc pourquoi vous dites que vous êtes si éteint ? Serait-ce déjà la puissance de ce grand éteignoir, qui fait que le comte de Crillon se trouve si heureux de ne plus exister que pour être le mari de madame de Crillon ? C'est sans doute un grand bien, mais cela ne le rend ni plus spirituel, ni plus gai, ni plus aimable.

Mais qu'importe ! Il est heureux, et d'un bonheur que je ne lui eusse pas envié. Est-il vrai qu'il y a une femme à Libourne, qui est une femme d'esprit[1] ?

M. de Vaines doit vous renvoyer tous les originaux du travail que vous avez fait pour M. Turgot. N'allez pas croire que j'ai oublié le mémoire de M. Dumouriez ; je l'ai envoyé sur-le-champ ; j'ai écrit avec plus d'intérêt que je n'en mettrai jamais à moi, et à ma fortune : j'ai prié qu'on ne me répondît pas sur-le-champ, parce qu'il n'y a que les refus qui soient si prompts. Enfin, *monsieur*, j'ai pensé que *je serais* un de vos amis, et cette pensée ne m'a pas permis de rien omettre pour réussir.

Que vous seriez ridicule, si vous n'étiez le plus aimable du monde ! Votre lettre est un mélange de confiance en mon sentiment, et de défiance d'avoir jamais pu être aimé, qui est trop plaisant ; c'est un ton si joli, et puis c'est un ton si confiant ! Cela m'a rappelé : *Philis, qu'est devenu ce temps*, etc., etc. Je ne sais pas si vous m'aimez, mais vous êtes presque aussi inconséquent que moi ; est-ce que je vous entraînerais ? Si vous saviez tout ce que mon silence vous a fait perdre ? Et je n'entends pas par là les preuves de ma tendresse, mais votre curiosité aurait été si amusée, si intéressée ! J'ai tant vu, tant entendu de choses depuis votre départ ! Je me disais : tout cela serait plein de vie et d'intérêt pour moi, si je pouvais le lui communiquer, mais dès que je ne dois pas lui parler, ce n'est pas la peine d'écouter ; et en effet, je me retirais dans mon âme, où je trouvais bien mauvaise compagnie : des re-

1. M. de Guibert était à Libourne, garnison de la Légion corse dont il était le colonel. Voilà encore, dans cette phrase de mademoiselle de Lespinasse, un indice de sa perpétuelle jalousie.

mords, des regrets, de la haine, de l'orgueil, et tout ce qui peut faire prendre en horreur la vie.

Je veux que vous me disiez par quelle lettre vous avez *commencé* ; je serais au désespoir si c'était par celle-ci ; vous ne liriez le reste que comme les gazettes de l'année dernière ; et je vous aurai offensé, *j'espère* ; je vous aurai révolté ; vous m'aurez haïe, c'est quelque chose : mais la sottise, la faiblesse, c'est d'annuler sur-le-champ ce que je vous ai pourtant dit avec toute la vérité de mon âme.

Ho ! il m'était échappé un mot, en vous mandant que vous étiez du concours, que je me suis bien reproché ! En effet, comment appeler *mon ami* ce qu'on *hait* le plus dans la nature ! Quelle réminiscence peut amener là ? Cela n'est pas concevable. Est-ce donc que cette haine serait le premier anneau de cette chaîne qui ne laisse pas un moment de libre aux malheureux qui ont été subjugués malgré eux ? Vous n'avez point assez *d'esprit* pour concevoir tout ce qu'on souffre en aimant sérieusement un homme qui ne mériterait d'être aimé que par les femmes dont il flatterait la vanité, sans occuper jamais l'âme. Voilà comme on aime, voilà ce qu'on dit qui est aimable, et je ne sais comment avec tant d'agrément de part et d'autre il arrive cependant de s'ennuyer à mourir au milieu de tous ces gens-là.

Mon ami, oui, mon ami le plus cher à mon cœur, ne soyons plus mal ensemble ! Pardonnons-nous ! Nous avons encore de quoi être indulgents ; mais souvenez-vous que je suis bien malade et bien malheureuse : si vous voulez que je vive, aidez-moi, soutenez-moi, faites-moi oublier tout le mal que vous m'avez fait. Répondez-moi, il me revient un volume. Adieu, adieu; n'êtes-vous pas las ?

CXXXIX

AU MÊME

Ce mardi, 4 juillet 1775.

J'en suis bien fâchée, mais mon ami, pourquoi me demandez-vous l'*impossible*? Donnez-moi l'occasion de vous être utile dans ce que vous croirez juste, et je vous réponds que cela se fera, et sans que je m'en mêle ; vous n'aurez qu'à parler. Si vous saviez ce qu'il m'en coûte pour vous taire quelque chose qui me comblerait de joie, si mon âme en était encore susceptible ! Mais c'est un bien, c'est un plaisir qui contente ma réflexion, et qui fait jouir tout ce qu'il y a d'honnête et de sensible en moi. Mon ami, si vous étiez là, je ne serais pas honnête, car je vous confierais un secret que je dois garder.

Il faut qu'on se doute de mon attrait pour vous, car en me disant l'importance du secret, on a ajouté : *Mais pour tout le monde, pour M. de Guibert*. J'ai ri de cette condition, et j'ai dit : il n'est donc pas compris dans tout le monde? — Non, non, il ne l'est pas *pour vous* ! — Et vous voyez qu'on avait bien raison, car il n'y a que vous dans le monde à qui je puisse dire que je meurs de regret de ne pouvoir parler. J'ai là cet *Éloge de Catinat*, je vais le lire. Mon Dieu, que les passions ont une morale relachée ! Me voilà qui, en reconnaissance de la marque de confiance que me donne l'auteur, me voilà à désirer que son ouvrage soit bon, mais à ce degré qui ne permette pas le doute entre vous et lui.

Mon ami, je vous dirai vrai, mais je ne vous réponds pas que ce soit la vérité ; vous savez bien que je n'ai point de goût, et bien peu de sens commun : ainsi, vous jugerez mon jugement comme il le méritera. Que dites-vous de ce torrent d'écriture? Ne seriez-vous pas mieux fondé à vous plaindre de l'excès que de la disette? Bonjour. Si je n'ai pas une lettre demain, il n'y a point de justice.

CXL

AU MÊME

Ce jeudi, 6 juillet 1775.

Je n'ai point eu de vos nouvelles hier, mon ami. Vous vous êtes lassé de me parler, et moi je me suis trop tôt lassée de me taire ; avec un peu plus de courage, tant de douleurs, tant d'efforts n'auraient peut-être pas été perdus. Mon Dieu, dites-moi, si vous le savez, comment cette torture finira? Sera-ce la haine, l'indifférence, ou la mort qui m'en délivrera? Mon ami, je ne veux pas être généreuse à demi, je crois que je vous ai pardonné, ainsi je vais causer avec vous comme si j'étais contente de vous.

Je vais vous dire que d'ici à peu de jours, voici ce qui sera public : c'est que M. de Malesherbes a toutes les places de M. le duc de la Vrillière ; celui-ci donnera sa démission dans quelques jours ; il a encore à faire une visite à l'Assemblée du Clergé qui doit lui valoir vingt mille francs. M. de Malesherbes donnera sa démission de la Cour des Aides, et M. de Barentin le remplacera.

Si vous saviez tout ce que M. de Malesherbes a mis d'honnêteté et de simplicité en acceptant cette place, vous redoubleriez d'estime, de goût et de vénération pour cet excellent homme.

Pour le coup, soyez assuré que le bien se fera, et qu'il *se fera bien*, parce que ce sont les lumières qui dirigeront la vertu et l'amour du bien public. Jamais, non jamais, deux hommes plus vertueux, plus éclairés, plus désintéressés, plus actifs, n'ont été réunis et animés plus fortement d'un intérêt plus grand et plus élevé. Vous le verrez, leur ministère laissera une profonde trace dans l'esprit des hommes. Tout ce que je vous dis là est encore un secret; ce choix-là sera reçu avec transport du public; il y a quelques gens qui en enrageront, mais ils se tairont. Les intrigants auront bien peu de moyens, cela est bien touchant. Le mauvais temps pour les fripons et pour les courtisans! N'y a-t-il pas bien de la délicatesse à faire cette distinction? Cela s'appelle partager un cheveu en quatre.

A présent, écoutez-moi et tremblez, car je vais juger deux *Éloges de Catinat*, qui seront à ce que j'imagine les deux seuls qui occuperont l'Académie. Les auteurs de ces deux *Éloges* sont M. de Guibert, et M. de la Harpe. M. de Guibert est l'auteur d'un excellent ouvrage de tactique et d'une tragédie. Ces deux ouvrages l'ont fait connaître comme un homme plein de tact et d'esprit, et ils annoncent partout une âme élevée et pleine d'énergie; c'est d'après cette connaissance et la prévention qu'elle doit donner pour M. de Guibert que j'ai lu et jugé son *Éloge de Catinat*. Vous connaissez M. de la Harpe mieux que moi; vous savez que c'est un excellent littérateur qui a beaucoup d'esprit et surtout le goût le plus éclairé et le plus juste; voilà la justice que je lui

rendais avant que de lire son *Éloge de Catinat*. A présent, écoutez ce que la présomption aveugle, sotte, et bête a osé prononcer, et voyez si vous en serez irrité, ou si vous prendrez le parti de dédaigner cet *arrêt*.

L'*Éloge* de M. de la Harpe est écrit avec sa facilité ordinaire, mais avec une correction dont il s'est dispensé tant qu'il n'a pas eu M. de Guibert pour rival. Son style est à la fois facile et élevé ; il est si rare de réunir ces deux mérites, du moins à ce point, qu'il me semble qu'on pourrait dire qu'il écrit en prose comme Racine écrit en vers. Cet ouvrage est d'un homme de lettres qui a un esprit juste et sage, une âme douce, honnête et élevée ; il y a une foule d'expressions heureuses, de choses touchantes, d'idées fines exprimées avec clarté et avec noblesse ; mais ce n'est que l'ouvrage d'un excellent écrivain, d'un homme de beaucoup d'esprit; et celui de M. de Guibert me paraît l'ouvrage d'un homme supérieur, qui a plus que de l'esprit, c'est du génie.

Aucun des deux n'est philosophe, l'un parce qu'il ne pense pas assez froidement, l'autre parce qu'il ne pense pas assez profondément ; mais l'âme de M. de Guibert juge les hommes et les événements avec tant de hauteur et d'énergie, qu'on aime mieux être entraîné par elle qu'éclairé par un philosophe. La partie militaire est si bien traitée dans M. de Guibert, que les plus ignorants se croient, en le lisant, en état d'apprécier le mérite de Catinat. Cette partie, dans M. de la Harpe, est obscure, fatigante et fort ennuyeuse. En lisant M. de la Harpe, on est agréablement occupé et quelquefois touché; on estime le talent de l'auteur. En lisant M. de Guibert, je sens mon âme s'agrandir, se fortifier, prendre une activité, une énergie nouvelle. Mais quelquefois il passe la mesure, son style n'est pas toujours assez clair et assez correct, il

manque quelquefois d'harmonie ; on y trouve des expressions ou trop familières, ou trop hasardées.

Si on accordait le prix à l'art d'écrire, à l'éloquence de style, à l'ouvrage le mieux fait, il faudrait, je crois, couronner M. de la Harpe ; mais si on le donnait à l'éloquence de l'âme, à la force et à l'élévation du génie, à l'ouvrage qui produira le plus grand effet, il faudrait couronner M. de Guibert. Si je ne connaissais pas les auteurs, je passerais ma vie à désirer, ou à regretter de n'être pas de M. de Guibert, et je ne m'informerais seulement pas si M. de la Harpe vit à Paris. Mon ami, je meurs d'impatience que vous soyez à portée de juger mon jugement; mais je vous demande votre parole d'honneur que vous n'en ferez part à personne, pas même à ce qui vous est le plus cher; je ne veux pas avoir le dégoût, ou *la gloire* que m'a causée le jugement des deux *Éloges de La Fontaine*, que vous trouvâtes, comme de raison, plat et absurde. Vous direz de même, si vous voulez, mais vous ne le ferez dire à personne.

Mon ami, je n'ai ni amour-propre, ni prétention avec vous ; il m'est commode d'être bête et je me laisse aller ; mais avec les autres, je ne me gêne pas — car je n'en ai plus la force, — mais je ne leur parle pas ; je me contente de dire : cela est bon, cela est médiocre ou mauvais, et je me garde bien de me fonder en raison ; à coup sûr, cela m'ennuierait autant que je les ennuierais. Et qu'importe d'avoir de l'esprit avec ceux qui ne vont pas à mon âme !

C'est bien moi qui suis éteinte. Mon âme est encore animée par le malheur, mais elle est restée sans chaleur ; j'ai perdu ce qui m'échauffait, ce qui m'éclairait, ce qui m'exaltait ; il ne me reste que des souvenirs qui couvrent de crêpe tous les objets. O mon ami, M. de Mora n'est

plus et vous m'avez empêché de le suivre ! Par quelle fatalité vous ai-je inspiré un intérêt qui m'est devenu si funeste ?

Vendredi, 7 juillet.

J'oublie de vous dire que M. de Sartine doit entrer au Conseil ; c'est pour le consoler. Je vous disais il y a quelques jours, que j'étais environnée de mes amis ; mais depuis deux jours c'est une désertion entière. Les inspections, les régiments, les terres, les eaux, m'ont tout enlevé. Cependant l'ambassadeur me reste et je le vois tous les jours, mais il est trop gai pour moi, il contrarie ma disposition. Le bon Condorcet est de retour ; après de longs entretiens avec son cher oncle, il a été convenu que le bon Condorcet se marierait quand il en aurait envie : cette *tyrannie* est tolérable. Il a accordé qu'*il serait présenté au Roi,* qu'il ferait prendre le deuil à son laquais parce que c'est *l'aîné de la maison qui est mort*, et après ces conditions et ces promesses, il a pris congé de son oncle qui se console d'avoir un neveu de l'Académie, parce qu'il a appris qu'il était l'ami intime d'un ministre. Mon Dieu, que de sottises ! Cela fait gémir quand cela ne fait pas rire.

Mon ami, je vous conterai quelque jour une colère où je me suis laissée aller à votre occasion. Cependant on ne prononçait guère que ce que je me suis permis de vous écrire il y a huit jours, et cela m'a animée jusqu'à la fureur. J'ai dit des duretés, des injures, je me suis fait des ennemis ; mais il ne m'importe, je me suis satisfaite, je vous ai défendu. Il me paraissait que c'était le comble de l'injustice et de l'insolence que d'oser vous juger. Je

voudrais avoir le droit exclusif de penser mal de vous ; je voudrais que les autres vous jugeassent comme je vous sens, noble, grand, élevé, et qu'on ne dît jamais de vous ; *il est aimable.* Ha ! la sotte louange ! Elle est destructive de tout vrai mérite. Il est aimable, cela veut dire quand cela est traduit et que ce sont les gens du monde qui parlent : il est frivole, il est bas et sans caractère. Voilà les gens aimables de ce pays-ci. Mais nous deviendrons meilleurs, j'en suis intimement persuadée.

Adieu, mon ami ; vous vous moquerez de moi de vous avoir gardé un secret que tout le monde vous mandera, mais si vous n'êtes pas devenu *trop provincial*, vous saurez que trois jours peuvent être d'une grande importance dans un secret de cette nature ; d'ailleurs je l'avais promis et la morale ne doit pas être raisonneuse. Mandez-moi si vous avez eu exactement des nouvelles de la Bretèche et si vous en êtes content? L'amitié est-elle toujours aussi tendre que généreuse? J'ai une grande curiosité : ce serait de voir une lettre de... Mais de nouveaux devoirs imposent sans doute de manquer de confiance. Hé bien, soit, mais du moins, ne manquez pas à la vérité, et je vous jure de ne vous jamais mettre dans cette humiliante nécessité.

J'espère que j'aurai demain de vos nouvelles : ce sera un mot bien sec, bien froid, cela me déplaira, et peut-être tant et tant, que je me reprocherai amèrement mon retour vers vous. J'aurais dû vous croire, *vous n'étiez pas digne du mal que vous me faites* ; ces mots découvrent jusqu'au fond de l'âme, et jetteraient de la lumière sur dix ans de liaison : c'était ce que *Clarisse* disait en mourant à *Belfort*, ami de *Lovelace*, et cette pensée leur faisait trouver la mort consolante et nécessaire. Mais adieu ; Richardson a connu les hommes, l'amour et les passions ;

madame Riccoboni ne connaît que l'amour-propre, la fierté et quelquefois la sensibilité : mais voilà tout.

CXLI

AU MÊME

Lundi 10 juillet 1775.

Hé bien, achève donc de déchirer mon cœur !

En effet, que je suis malheureuse ! Que je suis hors de propos, hors de mesure ! Dans quelle méprise, bon Dieu, je suis tombée ! *Il vous suffisait*, dites-vous, avec plus de délicatesse que de sensibilité, *de recevoir une feuille de papier blanc* ; et mon malheur a voulu que lorsque vous me prononciez votre volonté, j'étais entraînée à vous dire tout ce que je pensais, tout ce que je sentais ; je souffrais, mon âme s'est lassée, elle s'est tournée vers celui qui la blessait. Ho ! mon ami, vous ne m'entendrez pas, vous me répondrez mal, je vous haïrai avec d'autant plus de force que je vous ai montré plus de faiblesse. Cessez donc de me tourmenter, vous faites trop et trop peu ; laissez éteindre un sentiment que vous ne voulez pas, que vous ne pouvez pas partager.

Mon Dieu, j'étais guérie sans ce maudit *Éloge de Catinat*; j'en serais restée à cet infâme billet de Courcelles, dont le souvenir me fait encore frémir de colère ; je n'aurais plus rien su de vous, et du moins, dans ce silence profond, j'aurais eu la force de guérir, ou de mourir. Mon ami, vous êtes bien coupable, car vous faites bien froidement le désespoir de ma vie. Après m'avoir dit que vous savez que je souffre, vous ajoutez que vous auriez

besoin de vivre à la campagne, et que la disposition dans laquelle vous êtes durera longtemps. Quoi, vous savez que vous me désolez, et vous pensez à vous? Vous auriez envie d'aller à la campagne, et non pas de me voir! Cela est-il vrai? Et si cela est vrai, pourquoi me le dites-vous? Vous devez me taire ce qui est fait pour révolter mon âme, oui, vous le devez, car n'allez pas croire qu'il n'y ait qu'une sorte de devoirs, et qu'ils soient tous remplis lorsqu'on a satisfait à ceux qui ont pour objet l'intérêt personnel, et ceux qui sont soumis au jugement du monde. Sans doute, c'en est assez pour ces âmes grossières et vaines qui n'attachent d'idée de bonheur qu'à l'argent, et de considération qu'à l'approbation des sots qui les environnent. C'est à votre conscience, moi, que j'en appellerai toujours, et c'est la mienne qui vous jugera, lorsque ma passion se taira.

Mon ami, vous me faites mal; vos lettres sont froides, tristes et personnelles; vous ne m'avez pas dit un mot qui vînt du cœur. Pourquoi donc le mien s'est-il abandonné à vous? Enfin, dites-moi pourquoi je vous aime, lorsque j'aurais de si fortes raisons de ne vous aimer pas; et ce n'est pourtant point comme la plupart des femmes, par sotte et plate vanité, ou par désœuvrement. Le ciel m'est témoin que ce qui m'humilie le plus dans la nature est la pensée *du crime*, oui, du crime qui m'a entraînée vers vous.

A l'égard du vide et du désœuvrement, je ne le connais pas; mon âme serait occupée cent ans de ce que j'ai aimé et de ce que j'ai perdu, et ma vie serait pleine de mille intérêts, si je le voulais; je repousse, j'écarte sans cesse ce qui voudrait pénétrer jusqu'à mon âme. Ainsi, vous voyez donc que c'est par une fatalité toute particulière que je suis condamnée au supplice qui me

tue ; et vous, vous vous en faites spectateur froid, vous étiez tout accoutumé à ne plus avoir signe de vie de moi. *Une feuille* de papier blanc répondait à tout ce que vous pensiez et sentiez pour moi, mon ami ! Et je vous ai écrit des volumes; songez-vous ce que c'est que la gaucherie et la sottise de ma conduite? J'en suis confuse, mais je veux un peu m'en venger en vous disant que, dans cette lettre à laquelle je réponds, celle du 1er juillet, il y a quelque chose *d'un goût affreux*. Ce ne serait rien que d'être de mauvais goût, si cela ne tenait pas à un défaut bien plus grave que le goût et le bon ton. Ho ! je vous le garde, et si, lorsque je vous confondrai, vous ne me haïssez pas, il faut que vous soyez un bien bon enfant.

Mais oui, vous êtes doux, vous êtes bon : ha ! vous êtes aussi bien méchant, bien dur, bien inconséquent; mais ce que vous êtes plus que tout cela et qui couvre tout, c'est que vous êtes b... a... Je n'ose pas écrire ces mots en toutes lettres, il me semble que c'est comme si je disais : je suis folle, et vous seriez tant capable de le croire! et l'on se met trop à son aise avec les fous. Je veux vous gêner, je veux vous tyranniser, je veux vous faire souffrir une heure ce que vous me faites souffrir toute ma vie.

Mais, à propos, je ne vous ai pas encore parlé de cette bague que vous m'avez donnée en partant ; elle était le symbole, l'emblème de tout ce qui est arrivé. Je la mis à mon doigt, et deux heures après elle était rompue. Ce n'est point une plaisanterie, cela me fut du plus triste augure, et si le *Sancy* avait été à moi, et que je l'eusse perdu, certainement je n'aurais pas été si troublée. Venez, mon ami, donnez-moi une bague qui soit forte et durable comme mon sentiment ; celle que vous

m'aviez donnée ressemblait trop au vôtre, elle ne tenait qu'à un cheveu.

J'ai lu votre lettre au bon Condorcet : elle est obligeante et telle qu'il la fallait. *Vous n'aimez donc plus que l'étude,* et cependant, *vous dédaignez la gloire*? En vérité, vous êtes un grand philosophe, lorsque vous êtes triste. Mais cet hiver, vous serez si heureux, si riche, si gai, si dissipé ! Alors il ne sera plus question de cette profonde philosophie. Hé ! non, votre vie n'est pas si avancée, votre tête est encore bien jeune : elle a encore besoin d'être purgée de bien des choses qui souvent égarent votre âme.

Mon ami, je suis bien impertinente, n'est-ce pas? Je vous critique sans cesse, mais je vous aime mieux que ceux qui vous louent toujours. Monsieur d'Alembert vous aime comme si j'y consentais. Adieu ; écrivez-moi donc, et beaucoup.

CXLII

AU MÊME

Mardi 11 juillet 1775.

J'ai fait mon thème en deux façons, et comme ce qui en est le sujet et ce qui en est l'objet ne vous est pas absolument indifférent, je vous envoie ce brouillon. Je ne crois pas qu'il diffère de beaucoup de mon premier jugement, mais cependant il doit y avoir de la différence : c'est que la dernière fois, j'écrivais en venant de lire M. de la Harpe, et cette fois-ci, c'est en venant de vous lire. Jugez si j'ai mieux senti, si j'ai été plus ou

moins bête ; enfin, mon ami, condamnez-moi, mais ne dites pas que je ne suis pas occupée de vous jusqu'à vous en fatiguer.

M. de Malesherbes ne sera en possession que samedi ou dimanche. Il a été dire adieu à sa solitude de Malesherbes, et je crois que ce ne sera pas sans avoir eu le cœur serré. *Un ambitieux* aura peine à croire qu'on fasse des sacrifices en devenant ministre ; mais si vous connaissez M. de Malesherbes, vous verrez que je dis vrai.

Bonjour, mon ami. Je vais envoyer à la grande poste ; je vous ai écrit hier un volume ; c'est demain que j'aurai de vous quatre lignes, bien sèches et peut-être bien dures. Hé bien, quelles qu'elles soient, j'attends avec plus d'impatience que vous n'attendez un plaisir. Je donne ordre qu'on m'apporte mes lettres chez madame Geoffrin ; au moment où elles arrivent, et jusque-là, j'ai bien peu l'esprit à la conversation ; mes yeux et mon âme sont attachés sur la porte et sur les mains de tout ce qui entre dans la chambre. Mon ami, il n'y a donc de manière d'exister fortement qu'en souffrant ? Mon Dieu, j'en ai connu une autre ; que ce souvenir est mêlé de douceur et de regret !

Je viens d'écrire à la Bretèche, et vous n'y êtes pas. Croiriez-vous que le chevalier ne m'a pas demandé de vos nouvelles ? Cela m'irrite. Devinez de quelle femme on parlait hier, et quelqu'un dit, — mais ce n'est pas la peine d'entrer en détail : — « Madame une telle est un carreau sur une chaise. » Et cela est d'une vérité frappante.

Adieu donc ; il m'est impossible de vous quitter. Ne déchirez, ni ne perdez pas mes importants jugements.

CXLIII

AU MÊME

Mercredi au soir, 12 juillet 1775.

Dites-moi, peut-il y avoir une bonne raison pour ne m'avoir pas écrit ce courrier-ci? Vous deviez répondre à ce que je vous mandais que votre *Éloge* était au concours ; et puis vous deviez..... Hé non, vous ne deviez rien, puisque le cri de la douleur n'a pas touché votre âme. Vous avez bien fait de ne me pas répondre ; vous m'auriez blessée et je ne suis qu'affligée. Je me rappelle que je vous disais alors que, fussiez-vous le plus dur et le plus injuste des hommes, je ne me reprocherais jamais le mouvement que le désespoir m'arrachait ; et vous vous taisez, et c'est en gardant le silence que vous comptez soulager une âme accablée et déchirée tout ensemble!

Mais si vous étiez coupable, vous ne seriez pas digne du regret que je vous marque, et si vous ne l'êtes pas, mon ami, je vous demande pardon, car j'afflige votre cœur en le supposant insensible à ce que je souffre.

Il faut attendre à samedi, je ne sais si je dois le désirer, c'est peut-être le jour le plus important de ma vie. S'il ne me laissait qu'une ressource, hé bien! vous auriez mis le complément à une destinée exécrable, et il me semble que je vous en bénirais. Oui, je vous en chérirais, car je ne puis plus, je ne veux plus vous haïr; cet horrible sentiment est trop étranger et trop violent pour mon âme : j'ai pensé en mourir, tant cela avait mis toute ma machine en contraction et en convulsion. Je

n'obtiens après cela du calme qu'avec une dose d'opium qui me jette dans un état d'affaissement qui ressemble à l'imbécillité.

Mon ami, bientôt je n'aurai plus physiquement la force de vous aimer ; la suite des violentes secousses que vous donnez à mon âme est toujours d'affaiblir et de détruire ma machine. Encore si les souffrances rendaient le chemin plus court ! Mais l'on va si lentement lorsqu'on est heurté à chaque instant! Ha ! mon Dieu, combien d'heures à passer d'ici à samedi deux heures ! Je m'en vais mettre tout ce que j'ai de force pour en tromper la longueur. Je me suis déjà engagée cet après-dîner pour cinq ou six choses dont il n'y en a pas une qui ne soit pour moi par delà l'indifférence, mais je serai toujours avec des gens qui m'aiment un peu ; cela soutiendra mon courage. Je vais demain à Auteuil, vendredi à Passy entendre cette célèbre chanteuse qui passa l'année dernière ici, qui a, à ce qu'on dit, une si charmante voix et une si grande bêtise. Dans une disposition de calme, j'aurais pu jouir de ce plaisir, mais pour une âme qui souffre et qui aime, reste-t-il quelque intérêt dans la vie?

Mon ami, je vous écris de chez le comte de Crillon, où je suis établie depuis deux jours. J'y suis seule ; madame de Crillon est à la campagne, et son mari est à Metz pour faire un mois du service le plus cruel, puisqu'il le sépare de sa femme. J'ai beau chercher dans cet appartement, en parcourir toutes les places, ils ont tout emporté, il ne reste pas vestige de bonheur. J'ai passé la nuit dans un lit bien dur, je n'avais pas encore fermé l'œil à huit heures du matin ; je me sentais bien abattue, bien triste, et je me disais : *que dans les mêmes lieux les cœurs sont différents !*

Mais si le malheur avait plus d'influence que le plaisir

et le bonheur, que je les plaindrais, s'ils retrouvaient dans ce lit les pensées et le sentiment qui m'y ont occupée! Mon ami, ce malheur irait jusqu'à vous, comment vous en déferiez-vous?

Vous avez dû recevoir tous les papiers que vous aviez confiés à M. Turgot, qui m'en a parlé avec beaucoup d'éloge et de reconnaissance pour vous. J'ai plus causé avec lui hier matin, que je n'avais fait depuis qu'il est contrôleur général; je le vis entrer dans ma chambre à onze heures du matin, et nous fûmes seuls jusqu'à une heure. Je vous le répète, il n'y a point, mais point d'homme plus vertueux et plus passionné de l'amour du bien. Je n'entrerai dans aucun détail, je dirai seulement : c'est moi qui le dis, et c'est lui qui le prouvera. N'allez pas croire que j'aie passé ce temps à le louer; non, en vérité, il vaut mieux que mes louanges. Je lui ai dit tout ce que je vous ai ouï dire qu'il faudrait qu'il sût; je n'ai pas si bien dit que vous auriez dit, mais je me sentais animée par votre esprit, même votre esprit de critique, quoique ce ne soit pas celui que j'admire le plus, car je trouve souvent qu'il passe le but; mais n'importe! J'ai parlé avec cet abandon de confiance qui m'est si naturel avec les gens que j'estime et que j'aime; en un mot, j'étais à mon aise comme avec vous. Et après avoir dit mille impertinences, j'ai remarqué qu'il n'y avait que la vertu et la simplicité qui pussent se passer d'habitude pour se trouver à son aise. Et, en effet, il me semblait qu'il n'y avait point eu d'intervalle depuis le temps où il venait me dire *ses vers métriques*.

Si je voulais, je vous en dirais bien long aussi sur M. de Malesherbes, mais cela serait de trop bon air, et il est difficile de crever de vanité, lorsqu'on meurt de tristesse.

Adieu, mon ami, et il ne serait pas impossible que ce fût adieu pour jamais : Dieu seul et vous le savez.

CXLIV

AU MÊME

Ce samedi au soir, 15 juillet 1775.

Mon ami, je vis, je vivrai, je vous verrai encore, et quelque sort qui puisse m'attendre, j'aurai encore un instant de plaisir avant que de mourir. Et je ne me disais pas cela ce matin; mon âme était frappée de terreur, j'attendais mon arrêt, je le croyais funeste, et je voulais le subir; je ne voulais plus me plaindre, je ne pouvais plus souffrir, et j'avais déterminé qu'aujourd'hui serait le dernier jour de ma vie, si vous ne veniez pas à mon secours. Vous y êtes venu, mon ami, votre cœur m'a entendue, il m'a répondu, et dès lors la vie m'est supportable.

J'étais dans un accès de désespoir ce matin ; M. d'Alembert en a été effrayé, et je n'avais plus assez de présence d'esprit pour le calmer ; son intérêt me déchirait ; il a détendu mon âme, il m'a fait fondre en larmes ; je ne pouvais pas parler, et dans mon égarement, il dit que j'ai répété deux fois : *Je mourrai, allez-vous-en.* Ces mots l'ont renversé ; il a pleuré, il voulait aller chercher mes amis, et il disait : « Que je suis malheureux de ce que M. de Guibert n'est pas ici ! C'est le seul qui pourrait adoucir vos maux ; depuis son départ vous êtes livrée à votre malheur. » Ho ! mon ami, votre nom m'a ramenée à la raison ; j'ai senti qu'il fallait me calmer pour

rendre le repos et la vie à cet excellent homme; je me suis fait effort, je lui ai dit qu'il s'était joint une attaque de nerfs à ma douleur habituelle, et en effet, j'avais un bras et une main tordus et retirés. J'ai pris un calmant; il avait envoyé chercher mon médecin; pour me délivrer de tout cela, j'ai rassemblé tout ce qui me restait de force et de raison et je me suis enfermée dans ma chambre en attendant le facteur. Il est arrivé : j'ai vu deux lettres de vous; mes mains tremblaient au point de ne pouvoir les saisir ni les ouvrir. Pour mon bonheur, le premier mot que j'ai pu lire était : *mon amie* ; mon âme, mes lèvres, se sont en allées s'attacher au papier; je ne pouvais plus lire, je ne distinguais rien que des mots détachés, je lisais : *vous me rendez la vie*; *je respire*. Ho! mon ami, c'est vous qui me la donniez! Je mourrais si vous ne m'aimiez pas. Jamais, non jamais, je n'avais éprouvé un sentiment aussi tendre et aussi passionné.

Enfin j'ai lu, j'ai relu dix fois, vingt fois des mots qui ont porté la consolation dans mon cœur. Mon ami, en vous approchant de moi, vous me rattachiez à la vie; oui, je le sens, je vous aime plus que le bonheur et le plaisir; je vivrai privée de l'un et de l'autre, je vous aimerai : et quand cela ne me suffira plus, il sera temps de mourir.

Oui, nous serons vertueux, je vous le jure, je vous en réponds; votre bonheur, votre devoir me sont sacrés; je me ferais horreur si je trouvais en moi un mouvement qui pût les troubler. Mon Dieu, si j'avais pu conserver une seule pensée qui pût blesser la vertu, vous me feriez frémir! Quoi, ma pensée vous rappelle l'idée du crime! Non, mon ami, vous n'aurez rien à vous reprocher. Moi seule j'aurai été coupable, je serai dévorée de remords et de regrets; mais si vous êtes heureux, je tairai

à jamais tout ce qui pourrait vous donner l'idée de mon malheur. Mon ami, vous connaissez la passion, vous savez la force qu'elle peut donner à une âme qu'elle possède? Hé bien, je vous promets de joindre à cette force toute celle que peut donner l'amour de la vertu et le mépris de la mort, pour ne jamais porter atteinte à votre repos et à vos devoirs.

Je me suis bien consultée; si vous m'aimez, j'aurai la force du martyre, mais si je viens à douter de vous, il ne me restera que celle qu'il faut pour se délivrer d'un poids insupportable, et elle ne me manquera sûrement pas au besoin; je l'avais ce matin. Vous croyez donc qu'il n'y a pas un degré de passion par delà celle que je vous ai montrée? Ha! moi je vous réponds que vous ne savez pas tout, que vous ne voyez pas tout, et qu'il n'y a point de mots qui puissent exprimer la force d'une passion qui se nourrit de larmes et de remords, et qui ne se propose que deux choses : aimer ou mourir. Il n'y a rien de cela dans les livres, mon ami; et j'ai passé avec vous une certaine soirée qui paraîtrait exagérée si on la lisait dans *Prévost*, l'homme du monde qui a le mieux connu tout ce que cette passion a de doux et de terrible.

Je n'ai point encore le paquet de mes lettres; je ne serai tranquille que lorsque je le tiendrai; je ne saurais me défendre de la crainte que vous m'ayez fait quelque méprise; vous étiez si pressé. Hé bien, je serais perdue si M. de Vaines venait à avoir connaissance de ce que contient le paquet, vous seriez bien coupable, je serais malheureuse, mais je crois que je ne vous ferais point de reproches : devinez si ce serait générosité.

Mon ami, il m'arrive une chose qui m'aurait renversée autrefois : madame du Deffand me fait une noirceur de l'enfer. Elle m'a mêlée dans toute cette tracasserie de

madame Necker et de madame de Marchais; elle m'a compromise vis-à-vis de madame d'Anville, et tout cela est encore plus absurde que méchant, il faudra avoir des explications. M. d'Angiviller a aussi son rôle dans cette pièce infernale; l'ambassadeur y met beaucoup d'intérêt; M. d'Alembert est furieux, et moi, au milieu de tout cela, je suis calme comme l'innocence, et froide comme l'indifférence. Et hier qu'on voulait me monter la tête sur tout cela, je répondais toujours : *tout va bien* ; et l'on admirait mon sang-froid au milieu de cet orage.

Ho ! c'est que j'en avais un d'un autre genre qui était près de fondre sur ma tête ; il n'y avait d'important pour moi dans la nature que l'arrivée du courrier de Bordeaux. Hé, bon Dieu ! je défierais toutes les furies de l'Enfer, lorsque je suis contente de vous. Voilà l'avantage, le cruel avantage du malheur ; c'est qu'il tue tous les petits chagrins qui agitent la vie des gens du monde. Je sens que je me tirerai à merveille de cette tracasserie, parce que je n'y mets ni chaleur, ni intérêt; je me reproche seulement de vous en parler si longtemps, mais si vous étiez ici, vous en sauriez bien plus long : ce procès-là a pris la place de celui de M. de Guines.

Le chevalier m'a rapporté de vos nouvelles de la Bretèche. *On* [1] y avait eu une lettre de vous le dernier courrier, et la mienne était restée. Cela n'est pas juste, car à coup sûr, quelque intérêt qu'elle mette à avoir de vos nouvelles, elle n'aurait pas souffert ce que j'ai souffert, si c'était sa lettre au lieu de la mienne qui eût été retardée. Mais pourquoi donc croyait-elle encore que le *Connétable* ne serait pas joué? Cela est inconcevable.

1. Madame de Montsauge était en ce moment-là à la campagne, à la Bretèche.

Mon ami, un jour que je voudrai bien m'humilier, je vous ferai part d'un soupçon que j'ai osé former contre vous; mais aussi pourquoi avez-vous troublé ma confiance? Il me serait si doux de croire en vous et à vous; il m'est affreux de penser mal de vous.

Vous me dites que vous gardez dans votre cœur les injures, les horreurs que je vous ai dites; et dites-moi, qu'en ferez-vous? Vous savez bien que j'ai tout annulé; je vis et je vous aime : voilà ce qui reste de mon désespoir et de ma haine. Vous *alliez recueillir votre raison pour me répondre*? Vous n'en avez pas besoin, et moi, je suis si raisonnable lorsque mes accès de folie sont calmés, qu'en c'est de la prodigalité que de m'aider de votre raison et de vos raisonnements. Cependant je les attends avec une vive impatience; qu'il y a loin du samedi au mercredi!

Que, pour les malheureux, l'heure lentement fuit!

Bonsoir, mon ami. J'achèverai ce volume ces jours-ci, car il ne partira que mardi. Je suis malade depuis trois jours; j'étais sur la roue, vous m'avez guérie.

CXLV

AU MÊME[1]

Dimanche minuit, 16 juillet 1775.

M. de Vaines vient de m'apporter votre paquet; jugez de mon malheur s'il m'avait fallu attendre jusqu'à cette

1. Inédite.

heure-ci pour avoir votre réponse. Vous avez écrit à M. de Vaines, et j'en suis bien aise. Mon Dieu! A quoi tient donc le premier, l'unique intérêt de ma vie? A un inspecteur, à une promenade, à une visite peu intéressante. Hélas! le grand malheur ne vient pas de tout cela, il vient de ce que votre bonheur ne tient pas à moi. Mais au moins, savez-vous à quoi il tient? L'avez-vous trouvé? Les devoirs, la vertu, ce sont des lois sacrées, il faut s'y dévouer ; mais est-ce là le bonheur? Serait-ce le plaisir?

Bonsoir; mon âme et ma machine sont abattues ; j'ai besoin de repos, et vous, votre premier besoin est d'être agité. Ha! vous m'avez trop fait souffrir; je n'en puis plus.

CXLVI

AU MÊME[1]

Lundi au soir, 17 juillet 1775.

Cette grande affaire a été terminée à ma plus grande *gloire*. Il a été arrêté et convenu tout d'une voix que madame du Deffand est la plus méchante créature que Dieu ou le diable ait jamais créée. Le comité, ou le tribunal où l'affaire a été rapportée, était composé de madame la duchesse d'Anville, M. l'ambassadeur[2], M. de Vaines et moi, vous croyez bien que cela ne s'est pas

1. Inédite.

2. Il est bien entendu, une fois pour toutes, que le personnage simplement appelé *l'Ambassadeur* par mademoiselle de Lespinasse est Carracioli, ambassadeur de Naples auprès du roi de France.

passé sans que l'ambassadeur n'ait étouffé de rire : cependant je crois qu'il met autant d'intérêt qu'il en peut sentir à ce qui a rapport à moi. Je lui en suis bien obligée, mais il ne saurait me distraire quand je suis troublée par vous.

Adieu, mon ami, adieu. Vous me faites mal ; vous me tourmentez ; vous m'avez fait une profonde blessure ; mais je vous aime, et ce sentiment sera du baume ou du poison, selon votre volonté. Mais adieu.

CXLVII

AU MÊME, A BORDEAUX

Lundi 24 juillet 1775.

Mon ami, j'aimerais à vous chercher et à vous rencontrer partout, à vous parler sans cesse, à vous voir et à vous entendre toujours. Je vous ai écrit à Bordeaux, à Montauban et encore aujourd'hui à Bordeaux, et tout cela peut-être inutilement : car si vous devez être ici le 1er, vous serez en route le 26 ou le 27. Tant mieux, vous n'aurez pas mes lettres, mais je vous verrai, et j'ai bien de la peine à croire que ce plaisir ne me fasse que du mal ; vous êtes si doux, si sensible, si aimable, que peut-être je ne sentirai que cela.

Mais pourquoi n'ai-je pas eu de vos nouvelles le dernier courrier ? Est-ce que le temps doit jamais manquer pour venir au secours de ce qui souffre ? Ho ! oui, je souffre et beaucoup ; j'ai des entrailles qui font de leur mieux pour me distraire des maux de mon âme. J'ai eu la dysenterie hier avec des douleurs effroyables ; j'ai

passé la matinée dans le bain, j'en ai obtenu un peu de calme. Mon ami, arrivez; mais cependant, je ne vous verrai guère : une femme, une maîtresse, une tragédie, des devoirs; que pourra-t-il rester d'une malheureuse créature qui n'existe que pour aimer et souffrir? Oui, je le sens, je suis condamnée à vous aimer tant que je respirerai; quand mes forces sont épuisées par la douleur, je vous aime avec tendresse; et quand je suis animée, que mon âme a du ressort, je vous aime avec passion. Mon ami, le dernier souffle de ma vie sera encore une expression de mon sentiment.

Adieu; si vous me lisez, répondez-moi, et ne croyez point arriver plus tôt que votre lettre. Mon ami, gardez-vous de venir chez moi dans un moment où je serais avec du monde. Je vous quitte; j'ai des douleurs affreuses. Adieu, adieu; je vous aime et je crois que ce n'est pas parce que je vous ai aimé.

CXLVIII

AU MÊME

Ce mardi 1er août 1775.

Mon ami, envoyez-moi *Victoire*; je m'ennuie comme une morte sous la main de fer de ce coiffeur; la curiosité fera peut-être diversion. Je viens de finir *Catinat*; je ne l'avais jamais si bien entendu, si bien senti; je ne doute pas que l'Académie n'en sente le prix; ce qui concourra pourra être bon et rester à une grande distance. Vous me faites peur pour des gens que je connais; cependant je ne veux pas les décourager.

Hé bien! mon ami, vous n'avez rien trouvé à répondre? Mais au moins rapportez-moi mes sottes écritures; s'il est nécessaire, je vous ferai le commentaire ce soir d'après ce texte. Je vous verrai ce matin; peut-être serez-vous assez aimable pour venir de bonne heure ce soir. Il faut en convenir, les morts n'ont point de telles journées, mais aussi, ils n'ont rien souffert hier, et ils ne se plaindront pas demain.

Bonjour. J'ai prononcé hier des mots qui arrêtent la circulation de mon sang; mon ami, j'ai dit que je désirais votre départ! C'est comme si je disais : je voudrais être morte, et cela est vrai souvent. Il était donc bien embarrassant de me répondre? Laissez faire, je sais un secret pour vous tirer d'embarras, pour me faire aimer, oui aimer, et avec énergie; mais il ne faut venir aux grands moyens que le plus tard qu'on peut. Mon livre tout de suite.

CXLIX

AU MÊME

Ce samedi au soir, août 1775.

Je suis tellement dans l'habitude de souffrir et de ne sentir que de la douleur, que je doute que j'eusse été bien sensible au plaisir de voir votre *Éloge* couronné par l'Académie. Cela ne m'aurait paru que juste, et je crois que j'aurais joui faiblement de ce que ce succès pouvait avoir de flatteur pour votre amour-propre. Mais j'avoue que je sens et que je ressens, trop vivement peut-être, le dégoût que vous avez d'être soumis à des formules

inventées par des pédants, pour l'encouragement et la récompense des écoliers.

Un accessit seul aurait été une platitude choquante, mais deux accessits me paraissent une impertinence offensante, et il ne m'importe de savoir quelle modification ou distinction on y mettra le jour de l'assemblée publique. Si Voltaire avait concouru, et qu'on vous eût donné l'accessit, cela serait tout simple; mais être à la suite de M. de la Harpe, et à côté d'un jeune homme de vingt ans, cela me révolte à un degré que je ne puis exprimer, et que je n'ai pu contenir; cela blesse mon orgueil, cela me rend injuste, car cela pousse mon âme jusqu'à la haine pour celui qui vous a été préféré.

Soyez plus modéré si vous pouvez; cela sera honnête et généreux à vous, et peut-être trouverez-vous, et dans vos talents, et dans le sentiment de votre force, de quoi dédaigner l'accessit. Les Académies de tout l'univers ne sauraient vous faire descendre de la place où la nature vous a élevé. Je sais tout cela, je me le dis, mais je sens le dégoût, et j'en suis si près, que ce que je souffre l'emporte de beaucoup sur ce que je pense... J'ai besoin de vous voir, et de raisonner avec vous sur le parti que vous prendrez pour l'impression; mon avis serait qu'il fût répandu dans le public avant qu'il pût connaître celui de M. de la Harpe ,qui ne sera lu que le 25, et imprimé que le 28 ou le 30. Cette opinion n'est pas dictée par la réflexion, mais voyez si elle contente la vôtre.

Sans doute, vous avez manqué à la morale en ouvrant ma lettre, mais je n'ai pas le droit d'être sévère ; mais celui qui me restera toujours, c'est de sentir quand vous manquerez à l'amitié, et vous l'avez blessée en ne cédant pas à la grâce que je vous avais demandée, et que je croyais pouvoir obtenir. Vous ne devriez plus avoir ni

curiosité, ni intérêt sur l'expression de mon sentiment; il vous a été si bien connu, vous l'avez repoussé si cruellement dans le temps même que vous en exigiez le plus de preuves, qu'en vérité je suis forcée de croire que le prix que vous paraissez y mettre dans ce moment n'est plus qu'un effet de votre honnêteté, et peut-être aussi un moyen d'étourdir votre conscience, qui vous dit plus haut que moi que vous avez abusé de mon malheur en paraissant vouloir l'adoucir.

Vous vous êtes servi de ma douleur, de ma passion, de ma vie, pour remplir un temps que vous vouliez employer à rompre la liaison intime que vous aviez avec madame de M... : il est impossible que ni vous, ni moi, puissions nous faire illusion sur votre motif. Quelque flétrissante que soit cette vérité, quelque bas qu'elle puisse me mettre, ayez assez de vertu pour me sauver le dernier degré d'humiliation, qui serait de devenir l'objet de votre pitié, car ce n'est plus que cela qui vous ramène à moi, et je vous avoue que, malgré l'attrait invincible qui m'a entraînée vers vous, cette pensée révolte toutes les facultés de mon âme.

Quoi ! j'ai été aimée de M. de Mora, j'ai été l'objet de la passion de l'âme la plus grande, la plus forte et la plus vertueuse, et vous voudriez m'humilier?

Ha! laissez-moi à mes remords, ils m'anéantissent; j'ai été coupable, je suis punie, M. de Mora est vengé. Que voulez-vous de plus? M'accabler, m'abîmer sous le poids de votre pitié? Je vous le déclare : je ne me sens pas faite pour cette abjection, vous hâteriez ma mort. Je ne démêle pas si c'est à mon sentiment que je tiens encore, ou bien si je suis arrêtée par l'horreur que je sens de faire le malheur de deux personnes qui donneraient leur vie pour moi; ma mort les accablera; et je ne me

flatte point, je voudrais au contraire pouvoir les détacher, les éloigner de moi. J'en serais plus libre, je me délivrerais du tourment qui me tue, et je vous délivrerais de l'importunité de voir ou d'éviter une personne que vous avez frappée à mort, mais dont l'agonie est trop longue.

Vous me dites que, peut-être, vous me verrez demain *en passant*; oui, en effet, tout ce que vous feriez pour moi, tout ce que vous m'accorderiez, serait *en passant*. Voilà comme est la vertu : elle accorde *en passant*; il n'y a que le sentiment qui arrête, et en vérité, je n'y prétends plus, et je vous cède *à demeure* à ce qui vous possède.

Je dois vous dire, pour l'acquit de la vérité et de la justice, que MM. Suard, Arnaud et d'Alembert ont fait l'impossible pour vous épargner l'accessit; mais dix académiciens l'ont emporté sur eux, et ils avaient l'usage et les statuts de l'Académie pour appuyer leur avis. Ils ont arrêté que le jour de l'assemblée publique on parlerait avec la plus grande distinction de votre excellent ouvrage; il y a eu trois voix pour partager le prix.

Voilà qui est fait; je n'en veux plus parler qu'une fois à vous.

CL

AU MÊME

Onze heures, lundi au soir, août 1775.

L'esprit est toujours la dupe du cœur. Comme cela est vrai, comme cela est juste, lorsqu'on traite avec l'homme le plus faible, le plus facile et le plus susceptible de toutes

les impressions. Voilà ce que me disait mon expérience, et mon cœur la démentait tout bas; il disait : *il reviendra*; et tout ce qui sent en moi répétait : *je le verrai.*

Ho! mon ami, vous *ne méritez pas,* en effet, ce que j'ai souffert; vous ne méritez pas les combats que j'éprouve; vous ne méritez pas le sacrifice que je vous ai fait, non seulement de ma vie, mais de ma mort : et vous ne méritez pas, surtout, le trouble, l'embarras, les obstacles que mon penchant pour vous met dans la situation la plus critique de ma vie. Ha! ce penchant, cette fatalité prononceront encore, et, quelque parti que je prenne, il sera suivi de regret et de repentir. Mon Dieu, ma vie me lasse, elle a été trop remplie! La nature m'avait isolée, j'étais née pour l'obscurité et le repos, et j'ai été en proie à toutes les passions; moi-même j'en ai connu tout le malheur. Ha! si je n'avais pas aimé M. de Mora, que de mal j'aurais à dire de la vie! Mon ami, je ne voulais vous dire qu'un mot, et malgré moi, mon âme se verse et va chercher la vôtre; l'habitude d'être aimée m'égare encore; je me tourne vers vous, et ce n'est pas lui. Hé! non, ce n'est pas lui, il ne m'attendait pas, à peine pouvais-je répondre; mon Dieu, quels souvenirs! Ils m'éteignent et me désolent.

Voulez-vous vous rendre au salon des tableaux, demain mardi, à une heure et un quart? Je ne vous piquerai pas d'honneur, en vous disant que vous seul vous ne serez pas exact au rendez-vous. Quelle folie d'aller vous engager à dîner chez le comte de Crillon mercredi, de préférence à madame Geoffrin!

Mon ami, quoique vous dénigriez tout ce que j'approuve, tout ce que j'aime, dites-moi si vous ne trouvez pas cette manière de dire bien aimable : quelqu'un, en me demandant des nouvelles de M. de Saint-Chamans,

me disait : *Vous savez combien je l'aime, avec votre cœur et avec le mien.* Cela vaut mieux que la phrase de madame de Sévigné sur la poitrine de sa fille.

Il me revient six lettres en comptant celle-ci ; il m'en faut six, si vous voulez que je vous dise quatre mots demain. Je me presse de vous en répéter trois que vous entendez trop souvent : j. v... a.. ... mais moins, oui, moins, j'en ai une preuve certaine.

Nous aimons toujours ceux qui nous admirent, etc.

J'ai vraiment de l'esprit ce soir, car c'est celui de La Rochefoucauld ; oui, vous aimez M. d'Angiviller, mais vous devriez lui dire de faire taire madame de Marchais[1], lorsqu'elle dit que « les deux premiers actes du *Connétable* sont du *machiavélisme* tout pur : que le connétable est un rôle détestable, et que celui d'Adélaïde est ridicule, parce qu'à dix-huit ans on n'est pas consommé dans les principes de la saine politique, dans les devoirs, dans les lois », etc., etc.

Bonsoir, aimable, douce, modeste et charmante créature. Je voudrais avoir exclusivement le secret de votre amour-propre. En revanche, vous aurez celui de mon cœur. Hé ! ne le savez-vous pas ? Qu'importe le reste ?

1. Madame de Marchais, fille de Benjamin de La Borde, fermier général, était fort jolie et fort spirituelle. Selon Marmontel cette « jeune fée » ne manquait pas d'adorateurs ; mais elle avait une liaison unique avec le comte d'Angiviller, directeur des bâtiments du Roi. Ils s'épousèrent après quinze ans de fidélité réciproque. Si elle était sage, elle était néanmoins un peu coquette, et M. de Guibert l'avait remarquée et semblait vouloir la courtiser. Dès lors la jalousie de mademoiselle de Lespinasse s'éveilla impérieusement, et elle mit tout en œuvre pour détruire chez M. de Guibert une impression qui ne fut que passagère.

CLI

A MONSIEUR DE GUIBERT, A VERSAILLES

Ce jeudi matin, août 1775.

Vous ne vous souciez donc pas qu'on vous écrive, puisque vous n'en indiquez aucun moyen? Mais comme je suis fort ingénieuse, en un seul genre à la vérité, je charge un valet de chambre de M. Turgot de vous chercher partout et de vous trouver surtout. N'oubliez donc pas de me mander de combien de places est la loge que vous me destinez ; vous joindrez aussi un mot d'instruction pour s'y rendre. Croyez-moi si vous voulez ; dites-vous que le vrai n'est pas vraisemblable, mais il est pourtant certain que j'ai beaucoup vu aujourd'hui toute votre famille ; j'ai été au-devant d'elle, je leur ai parlé de leur santé, de leurs talents, de tout ce qui était là sous nos yeux ; enfin, j'ose vous répondre que vous entendrez dire que *je suis bien aimable,* et vous n'en croirez rien.

Mais savez-vous ce que je suis, et à quoi il faut que vous accoutumiez votre pensée? Je suis vraiment la sœur ou la femme de *Grandissou*. Je deviens parfaite à me faire peur ; je crois que je suis comme le cygne ; son chant de mort est le plus parfait. Enfin c'est quelque chose, vous direz : elle est morte mal à propos, c'est bien dommage !

Mon ami, j'ai un chagrin : j'ai un de mes amis bien souffrant, bien malheureux ; j'ai passé deux heures avec lui hier au soir, je pleurais avec lui et je sentais que je

le calmais et le consolais un peu. Hélas! il n'est que trop vrai : *Tout mortel est chargé de sa propre douleur.*

Je vous verrai quand vous pourrez; ce sera en passant, en courant, et je vous serai obligée de tout ce que vous ferez; je ne me plaindrai jamais; je serai cette bonne brebis. Elle ne vous redemanderait pas si vous avez reçu des lettres de Bordeaux; elle ne regrettera pas que vous ayez oublié cette lettre qui est restée avec celles que vous avez reçues dimanche de tout l'univers. Enfin cette brebis sera un peu bête; on la tondra jusqu'au vif sans qu'il lui échappe un cri, et bientôt on oubliera qu'elle souffre et qu'elle est victime; cela sera dans l'ordre. Bonjour. Êtes-vous content? Êtes-vous mort de fatigue? Je me ravise: je vais envoyer ma lettre au chevalier qui la gardera peut-être dans sa poche.

Il n'y a donc point encore d'*Éloge de Catinat*? J'ai fait le sacrifice du mien à la plus excellente des femmes.

CLII

AU MÊME

Ce dimanche huit heures, août 1775.

Mon ami, c'est *moi*. J'ai besoin d'occuper votre pensée une minute, et vous ne me l'auriez pas donnée de votre mouvement. Que de billets, que de gens, qui vous demandent, qui vous attendent! Je veux percer la foule, et je n'y veux pas rester; m'y laisseriez-vous, mon ami? Non, vous savez bien que je ne suis pas comme

tout le monde ; je vous hais, je vous aime, je vous juge à ma manière. Vos succès, vos torts, vos défauts, vos crimes, tout cela m'est connu, n'est senti par personne comme par moi, et cependant je vous aime moins que je ne vous ai aimé. J'y ai regret quelquefois ; plus souvent je m'afflige de vous aimer trop. Mon ami, je veux vous voir demain : c'est cela que je voulais vous dire, et aussi que nous avons des nouvelles de M. de Saint-Chamans, qui ne sont pas bonnes mais cela est moins alarmant que d'ignorer son état. Mon ami, je veux savoir comment est votre doigt ; je veux savoir si... devinez et répondez.

Une loge pour M. de Lavalette. Et l'*Éloge de Catinat*? Vous ne voulez donc pas que je voie *le Connétable*? Mon Dieu, que de plaisirs vous avez tués ! Encore un peu de temps, et nous serons heureux comme les morts. Ainsi soit-il.

Prenez garde ! Souvenez-vous !

Mon ami, je voudrais que vous pensassiez une seule fois, mais entre minuit et sept heures du matin, à la créature la plus malheureuse qui respire, et qui est au comble du désespoir par ce qu'elle aime.

CLIII

AU MÊME

Ce mercredi dix heures, août 1775.

Ce n'est ni la fierté ni l'orgueil qui repoussent votre pardon ; c'est le sentiment le plus vrai et le plus tendre,

qui m'assure que je n'ai pas pu vous offenser. Songez donc que si, par impossible, je venais à vous mésestimer, je serais forcée à me mépriser à jamais. Comptez donc, non pas sur vos vertus, non pas sur ma justice, mais sur tous les genres d'amour qui animent les hommes. Si je vous haïssais, je vous estimerais encore ; enfin, tout vous défend de soupçonner jamais mon estime pour vous ; c'est le plus fort de tous mes sentiments, c'est celui qui les fonde tous, et qui les excuserait s'ils pouvaient l'être.

Dans le moment où vous m'avez le plus blessée, où je renonçais à vous, je m'y abandonnais encore, car de toutes les lettres que je vous ai jamais écrites, il n'y en a point eu où mon malheur, mes torts, ma faiblesse, mon crime, ne fussent prononcés, avoués et accusés avec plus de simplicité et de vérité, que dans la lettre que vous citez. Si ce n'est pas là ma profession de foi sur mon estime, sur ma confiance et mon abandon à votre probité, dictez-m'en une autre, et je la signerai de mon sang. Vous ne m'avez pas vue, parce que la journée n'a que douze heures, et que vous aviez de quoi les remplir par des intérêts et des plaisirs qui vous sont et qui doivent vous être plus chers que mon malheur. Je ne réclame rien, je n'exige rien, et je me dis sans cesse que la source de mon bonheur et de mon plaisir, est perdue pour jamais. Adieu.

Non, je n'irai point au *Connétable* ; je ne sais plus juger ni jouir de pareils plaisirs ; je prendrai le plus vif intérêt à vos succès, et j'en serai comblée.

CLIV

A MONSIEUR LE COMTE DE GUIBERT,
RUE DE GRAMMONT

Ce samedi deux heures, 26 août 1775.

Mille grâces vous soient rendues, mon ami; vous êtes un bon enfant d'avoir mis de la suite pour me faire avoir cette loge; je n'ai eu les billets qu'à neuf heures ce matin, et je crains que vous n'ayez été importuné par l'envoi d'un courrier, parce que ces dames étaient fort alarmées de n'avoir pas la loge hier à minuit.

Mais, mon ami, vous n'êtes plus un bon enfant, mais une bien méchante et bien injuste créature, lorsque vous dites *que j'aime à vous faire de la peine*. Hé bon Dieu, quel étrange plaisir j'aurais là! Si vous appelez aimer à vous faire de la peine que de vous parler vrai, alors il serait inutile d'aimer et d'être aimé. Il serait odieux d'être dans l'intimité comme dans la société, toujours masqué. Mon ami, à cinq heures, lorsque *le Connétable* commencera, je ferai comme je ne sais plus quel prophète qui élevait ses bras au ciel pendant que Josué combattait. Ho! oui, ma pensée, mon âme seront bien avec vous; qu'importe après cela où soit ma personne! Je serai couchée sur un canapé chez madame de Saint-Chamans qui est toujours malade, et qui a envoyé tous ses enfants au *Connétable*.

Mon ami, j'espère que vous reviendrez cette nuit[1],

1. De Versailles, où le *Connétable de Bourbon* fut joué au théâtre du Château, devant le Roi et toute la Cour, le 26 août 1775.

soit que vous soyez couvert de gloire, ou abattu par un médiocre succès ; mais, quoiqu'il en puisse être, jurez donc de ne plus faire jouer de pièce, au moins celle-ci, qui sera connue, jugée, et qui, si elle vient à Paris, ne pourra plus qu'y perdre. Mais je ne sais pourquoi je vous dis tout cela ; je devrais être rebutée de vous dire mon avis : vous avez la bonté de l'écouter, mais de le suivre, jamais.

De trois dîners en ferez-vous un ? demain chez madame d'Anville, lundi chez le comte de Crillon, mardi chez M. de Vaines. Voyez, mon ami, si vous aurez le courage de vous refuser toujours à mon plaisir. Je n'ai pas fermé l'œil cette nuit ; je souffre beaucoup des entrailles, mais je suis moins malheureuse que ces deux jours passés. Mon Dieu, que j'avais mal à l'âme ! J'ai eu un accès de désespoir qui a duré soixante heures. Je n'ai vu personne pendant ce temps-là, pas même ce que j'étais bien sûre qui aurait eu du plaisir à me voir. Mon ami, je vous aime, mais c'est avec tant de trouble, si peu de confiance, qu'en vérité ce sentiment est presque toujours un grand mal, et autrefois je le sentais sans cesse comme un grand plaisir.

Bonjour. Si vous êtes dans le comble de la gloire, dites-le-moi ; et si vous n'étiez pas content, c'est à moi qu'il faut le dire, parce que ce qui est vous est plus moi que moi-même. Adieu.

CLV

A MONSIEUR DE GUIBERT, RUE DE GRAMMONT

Samedi, onze heures et demie du soir, 26 août 1775.

Je dis comme dans la *Barbe-Bleue : ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir* ? Et M. d'Alembert ne vient pas. Je ne veux point de détail, mais avant de me coucher, je veux entendre ces mots : *elle a été aux nues ; cela est de toute beauté ; il n'y eut jamais un plus grand succès*. Quand j'aurai entendu ces douces paroles, je prononcerai bien avec délices celle de saint Siméon, après avoir vu son Sauveur. Oui, il me serait doux, plus doux que jamais, de m'endormir cette nuit du sommeil éternel...

Mon Dieu, que je suis fâchée ! on m'avait offert de m'envoyer un coureur et un courrier, où l'on me dirait en duplicata : *grand succès* ou *médiocre succès*. J'ai refusé ce soir cette marque de bonté ; j'ai eu l'âme petite, je n'ai pas voulu être autant obligée ; enfin j'ai été bête et je suis punie ; mais j'ai craint que cette recherche de soins ne fît croire à un trop profond intérêt. Cependant, je n'y ai pas été et, à coup sûr, il y aurait eu plus de passion à s'y exposer qu'à s'en priver. Je me juge bien et je suis contente de moi à cet égard, car je ne suis pas comme vous ; je ne peux pas m'admirer et me complaire dans ma vertu ; mais pour aujourd'hui, c'est dans votre gloire qu'il faut vous complaire.

Mon Dieu, que de bonheur et, comme dit l'ambassadeur, que de plaisir à la maison ! Mon ami, vous n'en aurez jamais autant que je vous en désire : vous ne le

sentirez jamais avec autant de transport que je le souhaite. Ho! pour le coup, voilà M. d'Alembert. Bonsoir... Le succès a fait violer toutes les règles, on a applaudi cette scène du troisième acte, ce qu'il y a de plus beau au théâtre. Lekain, Lekain! Je me sens impitoyable; votre douleur a nui au connétable, je ne puis plus vous plaindre, je ne sens que ce mal-là. Mais adieu, mon ami; vous me croirez folle, mais le premier vœu de mon cœur n'est pas de vous voir; il est que vous voyiez tout ce qui vous fera jouir de votre bonheur, et ce seront tous les gens qui l'ont partagé.

Le bon Condorcet me renvoie un billet que je vous avais écrit, et j'en suis bien aise; j'étais hors de propos. Ne me voyez pas ces jours-ci; jouissez et n'allez pas jeter les yeux sur un objet que vous n'auriez jamais dû voir. Je ne vous demande qu'une heure avant votre départ, je suis du costume des adieux.

CLVI

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE, A PARIS

Paris, ce samedi à sept heures du soir, 9 septembre 1775.

Lisez, je vous prie, et répondez; à minuit, je ne serai plus là.

Je pars et, tout bien réfléchi, je pars sans vous voir. La soirée d'hier m'a appris que ma vue ne vous était plus que douloureuse et pénible. J'en attendais un résultat plus doux. Je vous apportais mes peines. Je venais les confondre avec les vôtres. Une partie des miennes ne leur était même pas étrangère; elles vous avaient pour objet.

Ce n'était pas l'offensant et le servile sentiment de la compassion qui m'amenait chez vous ; c'était l'attachement le plus vif et le plus tendre. Vous m'avez repoussé, vous avez été aigre et injuste.

J'ai espéré ce matin de vos nouvelles ; j'ai cru qu'après m'avoir blessé, votre cœur s'en repentirait et aurait besoin de se tourner vers moi. Cette espérance n'était point un mouvement de vanité ; c'était un mouvement de confiance dans la tendresse et la bonté de votre âme. Je me suis trompé. Il faut renoncer au bonheur, ou du moins à la consolation que j'espérais tour à tour et vous procurer et recevoir de vous. Vous faites du fiel et du poison de tout. Ah ! croyez-vous que je n'ai pas aussi mes peines ?

Ah ! tout homme est chargé de sa propre douleur !

J'ai des chagrins, des remords. Tout ce que j'ai aimé, tout ce que j'aime, tout ce qui m'a aimé, est malheureux. C'est vraisemblablement ma destinée de répandre le malheur autour de moi. Laissez-moi vivre, et je le communiquerai apparemment à cette jeune personne. Je pars, et j'emporte la tristesse la plus profonde avec moi. Dans cette situation, je me surprends encore sans cesse le désir d'aller vous voir. Mais je vous verrais mal, je vous verrais entourée. Cette entrevue serait peut-être une secousse douloureuse pour votre âme, et elle le serait sûrement pour la mienne.

Je pars. Je vous écris. Je retarde seulement pour attendre votre réponse. Dites-moi un mot, et que ce soit encore celui de *mon ami*. Il vous soulagera peut-être et moi il me ranimera, il me donnera des forces. Votre cœur était si flétri, si desséché hier au soir ! Le mien est oppressé. Dites-moi que vous vivrez, que vous voulez que je vous aime encore ; il se détendra, j'aurai le plaisir de

verser des larmes, je partirai soulagé d'un grand poids, de celui de votre malheur, de votre inimitié, de votre santé dont je crains la destruction totale.

Je vous écrirai de la route; je vous écrirai de Metz régulièrement; je désirerai de vous revoir, je tâcherai d'en hâter le moment. Mon amie, que de biens, que de consolations vous pouvez encore me rendre d'un mot! Voilà cette jarretière que vous m'avez demandée, telle que vous me l'avez demandée. Voilà *le Connétable*. Je ne vous les rends pas, je vous les donne. Si je ne vous les avais pas donnés, je vous les donnerais encore. Adieu. Il est huit heures du soir. Je n'ai demandé mes chevaux qu'à onze heures. J'ai le temps de recevoir un mot de vous.

CLVII

A MONSIEUR DE GUIBERT

Dimanche, 17 septembre 1775.

Hé non! je ne suis plus assez heureuse ou assez malheureuse pour faire du fiel et du poison de ce que vous me dites : vous y avez mis bon ordre; avec un mot vous avez glacé mon âme, et vous avez glacé en même temps tout ce que vous croyez être l'expression d'un sentiment. Souvenez-vous du secret qui vous est échappé : il m'a donné la clef de mille choses qui m'avaient paru inexplicables; il m'a fait rétracter un jugement faux, que je n'avais porté que par ignorance. Je croyais lire la lettre d'une jeune personne de dix-sept ans, qui écrivait à un homme qui avait été son mari quatre jours, et au lieu

de cela, c'est une jeune personne qui écrit à un homme qui est son amoureux depuis deux ans. Dès lors, tout ce qu'elle lui dit n'est plus que l'expression naturelle d'une passion sentie, avouée, et partagée depuis longtemps. Ce secret échappé m'a aussi expliqué l'infâme billet que j'ai reçu de Courcelles, mais, en me l'expliquant, il ne l'a pas justifié, car rien dans la nature ne peut justifier un tel outrage : ce billet ne contenait pas un mot qui ne dût révolter et indigner une âme honnête.

Mon Dieu, et j'ai pu vous voir, j'ai pu vous écouter, je vous parle encore ! Ha ! combien l'on déchoit lorsqu'on a pu braver les premiers remords ! Oui, j'ai besoin de me le répéter, de me le dire sans cesse. J'ai été aimée de M. de Mora, c'est-à-dire de l'âme la plus élevée, la plus forte, de la créature la plus parfaite qui existât jamais ; cette pensée soutient mon âme, ranime mon cœur et me rend assez d'orgueil pour ne pas me laisser anéantir par vos humiliations et vos outrages. *Je n'ai pas répondu à votre billet* du moment de votre départ ? Hé bon Dieu ! qu'y pouvais-je répondre ? Quand je lis maintenant les expressions de votre sensibilité, voici ce que ma raison prononce : il en dit autant à une autre, et peut-être y met-il plus de force et de chaleur ; et il y a cette différence entre cette autre et moi, qu'avec elle il dirige toutes les actions de sa vie pour lui prouver qu'il sent tout ce qu'il lui dit ; et avec moi, au contraire, il n'y a pas une de ses actions, pas un de ses mouvements, qui ne soit en contradiction et en opposition avec ses paroles.

D'après cette observation si juste, si cruellement fondée, dites-moi, que faut-il vous répondre ? J'en appelle à votre conscience ; croyez-vous que j'y puisse pénétrer et conserver pour vous l'opinion et le sentiment que vous

me désirez? Hé bien, j'ose vous assurer que si vous pénétriez dans la mienne, vous n'y verriez que le crime que vous m'avez fait commettre. Je n'ai pas eu une pensée, pas un mouvement qui ne dût me mériter votre estime, si l'on peut l'accorder à qui nous a sacrifié ce qui devait être plus cher que l'honneur.

Mais dites-moi, pourquoi me faites-vous l'objet de votre morale et de l'exercice de votre vertu? Vous vous en avisez bien tard, et si vous vous imposez cette tâche en expiation du mal que vous avez fait, je vous avertis que vous vous égarez encore. Pour que vous eussiez le mérite de cette conduite où vous mettez une patience, un courage, une bonté, une indulgence infatigables, il faudrait, dis-je, que tant de vertu eût un effet; il faudrait soulager, consoler, et je vous l'ai répété cent fois, vous ne pouvez plus rien pour moi, que me faire souffrir et me faire détester le moment où je me suis abandonnée à vous. Perdez donc l'envie de vouloir me faire la victime de votre morale, après me l'avoir faite de votre caractère et de vos passions. Je vous assure que je ne prétends point vous faire de reproches, je vous pardonne de tout mon cœur, et ce que je vous dis aujourd'hui, c'est pour répondre à votre lettre. Dans ce billet de samedi, vous me montriez la crainte que vous aviez, que l'influence de malheur que vous prétendez avoir ne vînt à se répandre sur votre femme. Que fallait-il répondre à cela? Que cette crainte seule suffirait pour l'en garantir; que l'abnégation que vous lui avez fait de votre temps, de vos affections et de votre personne, doit aussi l'en garantir. Qu'ajouter à cela? Que je le souhaite; et voilà, en vérité, tout ce que l'on peut pour quelqu'un avec qui on n'a aucun rapport.

Les gens qui ne vous ont point vu avec madame

votre femme, et qui ne savent pas comme moi la passion que vous aviez excitée en elle depuis deux ans, disent que vous avez converti les devoirs du mariage en servitude; ils disent qu'il n'y a que les valets — et ils y comprennent ceux de la Cour, — qui puissent s'assujettir à des heures marquées; ils trouvent que ce coup de cloche d'onze heures est austère comme les règles des couvents; vous voyez bien qu'ils disent des sottises, parce qu'ils ne sont pas encore dans votre secret. Pour moi qui y suis, et qui vais vous dire le mien...... Mais non, en voilà assez pour aujourd'hui.

Je suis bien inquiète; le vicomte de Saint-Chamans va de plus mal en plus mal; on ne connaît rien à son état, pour moi il m'effraie. Le comte de Crillon versait des larmes hier; sa femme est accouchée heureusement, mais son enfant se meurt. Ce n'est pas son enfant qu'il pleurait, mais le chagrin qu'en aura sa femme, et le tourment qu'il éprouve de la tromper sur l'état de cet enfant. Les gens heureux ont donc aussi leurs peines? Oui! puisque vous dites que vous en avez beaucoup; mais vous avouez que l'exercice les soulagera, et je le crois comme vous le dites. Ma santé est pis que jamais; j'ai eu plusieurs accès de fièvre, mais j'ai fait serment de ne pas m'empoisonner de la façon des médecins. Adieu. Je ne réclame ni votre sentiment, ni votre morale, ni votre vertu; voyez si je ne vous laisse pas libre!

CLVIII

AU MÊME

A quatre heures du matin, samedi 23 septembre 1775.

Hélas ! il est donc vrai, on survit à tout ! L'excès du malheur en devient donc le remède ! Ha ! mon Dieu, le moment est arrivé où je puis vous dire, où je dois vous dire avec autant de vérité : *Je vivrai sans vous aimer*, que je vous disais il y a trois mois : *Vous aimer ou mourir*. Ma passion a éprouvé toutes les secousses, tous les accès d'une grande maladie : j'ai d'abord eu la fièvre continue avec des redoublements et du délire, et puis la fièvre a cessé d'être continue, elle s'est tournée en accès, mais si violents, si déréglés, que le mal n'en paraissait que plus aigu. Après s'être soutenue longtemps à ce degré de danger, elle a un peu diminué, les accès se sont éloignés, ils se sont affaiblis ; il y a eu dans les intervalles des moments de calme qui ressemblaient à la santé, ou qui, du moins, la faisaient espérer. Avec encore un peu de temps, la fièvre a tout à fait cessé, et enfin, depuis quelques jours, il me semble qu'il ne me reste plus que l'ébranlement et la faiblesse qui suivent toujours les longues et grandes maladies.

Je crois pressentir une longue convalescence prochaine, non pas de cette sorte de convalescence que M. de Saint-Lambert peint en disant :

Oh ! que l'âme jouit dans la convalescence !

Non, la mienne ne connaîtra plus cet état de jouissance,

mais elle sera soulagée ; elle ne sera plus déchirée activement, et c'est bien assez : car quoique délivrée d'un mal bien cruel, il m'en restera encore un plus ancien, plus douloureux, plus profond, plus déchirant, et cette plaie ne se fermera jamais, mais elle ne sera plus irritée et empoisonnée par le chagrin et le remords de tous les instants ; enfin elle trouvera peut-être des calmants, et c'est le seul remède aux maux incurables.

Voilà l'histoire et le récit le plus fidèle de l'état de mon âme ; il n'y a pas un mot, pas une circonstance qui ne soient applicables à ma situation actuelle. Je vous ai aimé jusqu'à l'égarement ; j'ai éprouvé tous les degrés, toutes les nuances du malheur et de la passion : j'ai voulu mourir, j'ai cru mourir, j'ai été retenue par le charme attaché à la passion, même à la passion malheureuse. Depuis, j'ai réfléchi, j'ai flotté longtemps, j'ai souffert encore ; en un mot, je ne sais si c'est vous, si ce sont vos procédés, si c'est la nécessité, ou peut-être l'excès de mon malheur : tout enfin m'a ramené à une disposition moins funeste. J'ai regardé autour de moi, j'y ai trouvé des amis que mon malheur et ma folie n'ont point encore rebutés, j'ai vu que j'étais environnée de soins, de bontés, de marques d'intérêt.

Au milieu de tant de secours et de tant de ressources, j'ai trouvé un sentiment plus vif, plus animé ; il est si vrai, si tendre, si doux, qu'il faudra bien qu'à la fin il fasse pénétrer dans mon âme du calme et de la consolation. Et puis-je jamais prétendre à mieux et à plus que cela ? Et après l'affreuse tempête dont je suis battue depuis trois ans, n'est-ce pas là rentrer dans le port ? N'est-ce pas déjà voir le ciel ouvert ?

Non, ne croyez point que je m'exagère les progrès de ma guérison ; je me vois telle que je suis, je me sens

un peu plus calme, je me crois un peu plus susceptible de consolation. Mais je me défie de moi, de mon penchant, de ma faiblesse, et, en conséquence, je désire du fond de mon cœur que vous vous livriez absolument à vos goûts, vos plaisirs, vos affections, vos passions, il n'importe à quoi, pourvu que vous soyez assez occupé, ou enivré, pour ne jamais vous permettre ni retour, ni mouvement vers moi qui pourraient peut-être encore égarer ma pensée et troubler mon âme. Voilà ce que j'attends de vous ; c'est la seule grâce que j'en veux obtenir pour le prix de tant de larmes, de tant de maux et de tant de passion.

Sans doute, il m'en aurait moins coûté pour mourir que pour me séparer de vous ; une mort prompte eût satisfait mon caractère et ma passion, mais la torture que vous avez donnée à mon âme en a épuisé la force, elle a perdu son énergie ; et puis je me suis vue aimée, cela amollit. Comment quitter la vie lorsqu'on veut vous y retenir par le sentiment le plus tendre ! Il fallait mourir dans le moment où j'ai perdu ce qui m'aimait et ce que j'ai plus aimé que tout le reste de la nature ! Voilà le seul reproche que je me permettrai de vous faire : pourquoi me reteniez-vous ? Était-ce donc pour me condamner à une mort lente et plus cruelle que celle où je courais ? Plût au ciel que je puisse effacer de mon souvenir et anéantir de ma vie les dernières années qui viennent de s'écouler ! Celles qui les avaient précédées feront à jamais le charme et le tourment de mon cœur.

Ha ! six ans du plaisir et du bonheur du Ciel doivent faire trouver l'existence un assez grand bien pour en rendre encore grâces aux dieux, même au comble du malheur ! Si je pouvais retrouver le repos, si mon âme pouvait s'y fixer, peut-être que le peu de jours qui me

restent à vivre pourraient encore être tolérables. Je vais tâcher de faire ma consolation de ce qui ferait le plaisir et le bonheur d'un autre ; j'aimerai par reconnaissance ce qui devrait être mieux aimé, si je répondais à la chaleur et à la vivacité de l'amitié qu'on me témoigne.

Depuis trois mois, j'ai à me reprocher de repousser avec dureté et malhonnêteté l'expression du plus vif intérêt qui est la suite du sentiment le plus vrai, et dont malgré moi, j'ai reçu des preuves non équivoques : et vous savez si je dois être difficile en preuves ! Je vous étonne, sans doute ; vous croyez que je rêve ; je ne dis pas un mot qui ne vous paraisse blesser la vérité et la vraisemblance : hé bien, cela vous prouvera ce que vous avez déjà pu voir, mais peut-être jamais dans un cas aussi extraordinaire : *que le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.*

Hélas ! cela me paraît tout aussi surprenant qu'à vous ; je reste confondue qu'il y ait encore quelqu'un sur la terre qui puisse mettre son plaisir et espérer son bonheur de la créature du monde la plus triste et la plus faite pour repousser tout intérêt. L'excès du malheur a donc de l'attrait pour de certaines âmes ? Oui, je le vois, on a besoin de plaindre, de s'intéresser, de s'animer, de s'agiter, et en approchant de moi, on partage et on prend cette disposition sans que je le veuille. Depuis longtemps, j'ai remarqué que cet homme ne me quittait jamais sans émotion, et il m'est intimement prouvé que c'est le malheur, la maladie et la vieillesse qui me tiennent lieu auprès de lui de grâces, de jeunesse et d'agréments. Croyez-vous qu'il soit possible d'être vaine, d'avoir un pareil attrait pour un homme honnête et sensible ? Hé non, je n'en suis pas vaine : je suis trop malheureuse, trop profondément malheureuse pour être acces-

sible aux plaisirs et aux sottises de la vanité. Je ne vous avais point encore entretenu de tout ceci ; je craignais qu'en le prononçant cela n'y donnât trop de consistance; je ne voulais pas même y arrêter ma pensée. Dans les premiers jours de mon désespoir, lorsque vous eûtes prononcé contre mon repos et ma vie, je rejetai avec horreur ce qui voulait me distraire de vous ; j'aimais mieux mourir que m'en séparer : j'espérais me calmer sur l'arrêt que vous veniez de prononcer contre moi ; je croyais que votre présence me ferait du bien, que vous me diriez ce que j'avais besoin d'entendre, que vous m'aideriez à supporter le coup dont vous veniez de me frapper.

Je n'ai rien trouvé de tout cela, et sans prétendre former une plainte, ni vous faire un reproche, je me suis confirmée, mais d'une manière absolue, que votre mariage devait à jamais rompre notre liaison, qu'elle ne donnerait plus que des dégoûts et du tourment, que je vous deviendrais à charge, peut-être odieuse, et que vous seriez obligé, ainsi que moi, à avoir recours à l'exercice si pénible de la vertu ; et comme heureusement aucun devoir ne nous lie, il serait affreux de nous imposer cette contrainte. Dans le premier moment où vous me plongiez le poignard dans le cœur, je crus que je ne pouvais plus vivre sans vous haïr : cet affreux mouvement ne pouvait pas durer dans une âme remplie de passion et de tendresse ; j'ai depuis éprouvé toutes les angoisses, toutes les agitations de la douleur, et me voilà enfin dans une disposition que je crois du calme et qui n'est peut-être que de l'épuisement et de l'abattement. Mais du moins je ne veux plus à l'avenir avoir à me reprocher ce que je souffrirai : c'est, je crois, un grand mal de moins.

Jusqu'ici j'ai justifié ce que dit La Rochefoucauld, que *l'esprit de la plupart des femmes sert plus à fortifier leur folie que leur raison.* Que cela est vrai ! Je meurs de confusion en me rappelant ce que j'avais osé prétendre. Oui, j'ai été assez exaltée, ou plutôt assez égarée pour ne pas croire impossible d'être votre premier objet, et ma folie m'en donnait des raisons qui étaient assez plausibles pour contenter ma passion. Voyez, je vous prie, à quel degré d'illusion j'ai été menée ! Je vous jure pourtant que ce n'était point l'amour-propre qui m'égarait ; c'est lui, au contraire, qui m'a aidé à revenir à la vérité et à la raison ; c'est lui qui me juge aujourd'hui avec plus de sévérité que vous ne pourriez en avoir : tout ce que vous me refusez, tout ce que vous n'avez pas été pour moi, ne me paraît plus qu'un effet nécessaire de la justesse de votre goût et de votre justice.

Ne croyez pas cependant que je trouve que vous ayez été juste, bon et honnête dans votre conduite avec moi ; c'est ma raison, et rien que ma raison qui prononce aujourd'hui, et me voyant aussi faible, aussi coupable, aussi folle que je l'ai été, cela ne justifie point tout le mal que vous m'avez fait, mais que je vous pardonne de toute mon âme. Peut-être ne se console-t-on jamais des grandes humiliations, mais je veux espérer que le temps en effacera l'impression. Je souhaite que votre mariage vous rende aussi heureux qu'il m'a rendue malheureuse ; croyez que, lorsque ce souhait est bien sincère, la générosité et la bonté ne peuvent être portées plus loin. Je n'ai point reçu de réponse à une lettre que je vous ai écrite il y a huit jours ; je ne m'en plains pas, je vous en avertis seulement, parce que je voudrais bien qu'elle ne fût pas perdue. Avant que de partir pour la cam-

pagne, je vous prie de me renvoyer les trois lettres que je vous ai écrites à Metz ; si enfin vous aviez reçu celle de Bordeaux, vous voudriez bien l'y joindre.

Je n'ai point reçu vos dragées, voilà pourquoi je ne vous en ai pas remercié. Il n'y a que la haine qui convertisse le miel en poison, et je n'ai point de haine. Si jamais nous reparlons de ce qui sera si bon à oublier, je vous expliquerai le dernier acte de folie que j'ai fait jeudi en vous écrivant. Je vous dirai par quel genre de supplice je fus poussée à cet excès de tendresse et de faiblesse. En vérité, l'on me rend folle ; je ne sais plus lequel me désole davantage, ou du mal que vous me faites, ou du bien qu'on voudrait me faire. J'en meurs ; j'aurais besoin de fuir dans un désert pour me reposer.

Que je vous plains de la longueur assommante de cette lettre ! Mais je suis si malade, si abattue, que je n'ai pas eu la force d'y mettre de l'ordre, ni d'en écarter l'inutile. Je le sens, les longues douleurs fatiguent l'âme et usent la tête ; mais si je me suis permis de parler si longuement une fois, ce sera pour n'y revenir jamais : il y a des sujets sur lesquels on ne peut pas retourner.

Si vous étiez à Paris, je me serais bien gardée de vous y adresser ce volume, vous ne l'auriez pas lu. Il m'a été prouvé que vous ne lisiez pas mes lettres, et cela était tout simple : elles vous étaient adressées dans un lieu où vous aviez à voir et à entendre ce qui était d'un tout autre intérêt pour vous que moi et mes lettres ; aussi je m'engage à ne plus arriver aussi mal à propos. Adieu, mon ami. C'est pour la dernière fois que je me permettrai ce nom : oubliez que c'est mon cœur qui l'a prononcé. Oubliez-moi ! Oubliez ce que j'ai souffert ! Laissez-moi croire que c'est un bonheur que d'être aimée.

laissez-moi croire que la reconnaissance suffira à mon âme ! Enfin laissez-moi, je ne suis plus à vous. Adieu, adieu.

CLIX

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE

Metz, ce mardi matin, septembre 1775.

Je dois bien m'attendre à ne pas recevoir de vos nouvelles. Je vous écris même sans avoir l'espérance que vous me répondiez ; mais je ne me lasserai pas ; je vous poursuivrai de mon sentiment, dussiez-vous me mander qu'il vous est un supplice. Comme c'est pour moi, et non pour vous, que je vous aime, vous n'avez pas le droit de m'y faire renoncer.

Que vous faites cependant bien tout ce que vous pouvez pour m'offenser ! Quel billet vous m'avez répondu samedi au soir ! Etait-ce seulement une réponse au mien ? Vous sembliez ne l'avoir pas lu. Vous sembliez croire que mes regrets vous étaient étrangers, qu'ils devaient être soulagés puisqu'*on* les partageait. Je vous le répète, c'était votre malheur qui pesait sur mon âme. J'avais d'autres sujets de peine, mais vous étiez ce que je sentais le plus douloureusement. Ma pensée ne peut plus se porter sur vous sans trembler ; quel est cet autre malheur qui vous accable et que vous vous obstinez à me taire ? Quel est cet état de chagrin, d'inquiétude, de doute et d'incertitude, qui vous empêche de respirer ? Vous ajoutez : Je souffre beaucoup, et je fais... Que signifient ces points ? *Souffrir*, sans doute. Et qui

souffre par vous? Ah! tout ce qui vous aime apparemment. Moi, certainement, car vous faites vivre d'amertume tout ce qui s'attache à vous. Votre âme est tantôt si active et si brûlante, tantôt si froide et si flétrie, toujours si douloureuse et si difficile à manier, qu'on ne sait plus comment traiter avec elle.

En vérité, il n'y a que moi au monde capable d'y tenir. Si tous vos amis vous voyaient d'aussi près que moi, je resterais seul à vous aimer. Mais j'ai non seulement la douceur de la brebis, j'ai la chaleur, l'activité, la souplesse, l'infatigable compassion du sentiment. Vous ne m'avez parlé ni de la bague, ni du *Connétable*. Il semble que ce soient des présents que vous repoussiez. Je suis arrivé ici hier au soir. J'y ai retrouvé le chevalier d'Aguesseau. C'est un plaisir pour moi, mais il ne peut pas soulager mon âme; il n'en a pas les secrets. A qui les découvrir, mon Dieu? Il faudrait une âme extraordinaire pour les croire et pour les sentir. Vous seule pourriez être ma confidente, si vous n'y jouiez pas un plus grand rôle.

On est ici dans une activité d'exercices et de travaux militaires qui va m'occuper sans remplir ma pensée. Il est six heures et je suis tout habillé; j'attends le chevalier d'Aguesseau qui va venir me prendre. Ce genre de vie me fera du bien; il reposera quelquefois mon âme; elle était trop agissante et trop fatiguée à Paris: elle voyait trop souffrir. Faites-moi la grâce de me répondre sur cette pension que M. de Condorcet m'a promis de me faire trouver pour un jeune homme qui m'est recommandé. Mandez-moi aussi si vous pouvez m'être utile auprès de M. de Malesherbes pour une demande qui est de son département, et à laquelle je m'intéresse fort. Cela ne m'est cependant pas personnel.

Vous allez dire que je m'intéresse à beaucoup de choses, que je m'intéresse à tout, ou plutôt à rien ; c'est que je suis bon ; c'est que je veux surtout le devenir : c'est de bienfaisance et de bienveillance que je veux remplir le reste de ma vie. J'effacerai peut-être par là le mal que j'ai fait. Hélas ! je l'efface d'une autre manière : je n'en fais pas sans en souffrir.

Adieu, mon amie. Je vous donne encore ce nom que vous abhorrez peut-être. Je vous ai acheté des dragées à Verdun ; mais je parie que vous les trouverez amères :

Tous ses bienfaits sont des poisons.

CLX

AU COMTE DE GUIBERT

Ce dimanche au soir, 24 septembre 1775.

Je ne veux pas rendre votre calcul faux ; vous supposeriez peut-être que j'y mets de l'humeur, du projet, peut-être du caprice, et rien ne pourrait plus l'excuser. La raison est égale et juste, et il est bien temps de m'y tenir. Non, s'il vous plaît, vous ne me donnerez jamais d'explication sur des faits que Dieu même ne saurait changer ; il faut s'en tenir aux résultats.

Vous êtes marié ; vous avez aimé, vous aimez, ou vous aimerez, un objet qui a déjà depuis longtemps de l'attrait pour vous, par la vivacité et la force de sa passion ; cela est dans l'ordre, cela est dans la nature, cela est dans le devoir, et par conséquent il faudrait être tout à la fois bête, folle et malhonnête, pour admettre des conditions, des restrictions qui troubleraient votre bonheur, et qui

continueraient mon supplice. Tout est dit à jamais, et, croyez-moi, sauvons les détails : quand une fois le fil de la vérité a été rompu, il ne faut pas le rajuster, cela va toujours mal. Dans tous les temps, dans toutes les circonstances, je vous ai dit vrai; ainsi il n'y aurait ni confusion, ni embarras pour moi. Depuis que je vis, je n'ai pas à me reprocher d'avoir trompé qui que ce soit dans la nature; j'ai été sans doute bien coupable, mais je puis me dire que la vérité m'a toujours été sacrée, et, je vous le répète, vous seriez encore plus heureux que vous ne l'êtes, si vous aviez été fidèle au même principe.

Les situations de roman, ou plutôt qui ne sont point dans les romans, ne sauraient rien changer à celle de malheur et de désespoir où j'ai passé ma vie depuis que je vous connais. Sans doute que le roman que vous avez commencé sera plein de plaisir, de bonheur, et de tout ce qui pourra faire votre félicité ; je le désire de tout mon cœur. Pour moi, je ne devais figurer que dans les romans de *Prévost*; jugez si je dois être exclue de l'*Astrée*? Adieu. Je vous ai écrit un volume, vous devez avoir besoin de vous reposer de moi.

M. de Saint-Chamans est beaucoup mieux depuis deux jours ; il vous remercie mille fois. M. d'Alembert a été bien touché de votre souvenir. Le comte de Crillon est de retour au ciel : la mère et l'enfant se portent à merveille. Madame de Châtillon vient d'arriver, et elle sort de ma chambre. J'espère que M. d'Anlezi reviendra dans peu de jours. Je n'ai plus de fièvre.

CLXI

AU MÊME

Ce mardi midi, septembre 1775.

Cela ressemble à la folie, et cependant c'est de la raison bien raisonnable même, car ceci est un soin pour mon plaisir. Je viens de me rappeler que je vous avais mandé de me répondre et de me renvoyer mes lettres sous le couvert de M. de Vaines.

Mon ami, ne faites que la moitié de cela ; renvoyez-moi mes lettres sous son adresse, et, au nom de Dieu, n'oubliez pas double enveloppe ; mais adressez-moi directement votre réponse, et il faut qu'elle me réponde, ainsi il la faut bien longue. Je ne la recevrai que samedi 15, et je me suis souvenue que M. de Vaines est à Versailles le samedi ; cela m'aurait retardé ce que j'attendrai avec une impatience qui me donne la fièvre. Mon ami, vous m'entendez bien, ne faites donc point d'étourderie : votre lettre à moi, et mes lettres et toutes mes lettres à M. de Vaines. J'ai peur que le courrier ne soit parti ; je vais adresser ma lettre à un ami que j'ai à la poste.

CLXII

AU MÊME

Vendredi quatre heures, 6 octobre 1775.

Mon ami, je n'ai pas fait ce que vous vouliez, je vous en demande pardon, mais il est au-dessus de mes forces

de vous adresser une lettre dans le lieu où vous êtes. Cependant je ne suis pas assez injuste pour souhaiter que vous n'y soyez pas, et même avec plaisir et intérêt ; je suis inconséquente, faible et malheureuse, voilà tout. Souffrez-moi telle que je suis, et moi je vous aimerai à la folie tel que vous êtes.

Mon Dieu, que vous êtes aimable de m'avoir écrit ce petit mot en partant ! Il a ranimé un moment mon âme abattue. Ha ! mon ami, qu'il m'est difficile de vivre ! Votre présence seule peut me faire supporter le sentiment de la perte que j'ai faite ; tout le reste m'avertit que mon malheur est sans ressource comme sans consolation : tous mes amis, tous leurs soins me font sentir que rien ne peut désormais pénétrer jusqu'à mon cœur. C'était M. de Mora, c'était mon sentiment pour lui qui animait tout pour moi. Hors vous, et mon affection pour vous, tout s'est éteint avec lui ; la nature entière me paraît morte, je ne voudrais pas la ranimer, mais je voudrais m'anéantir. Que faire d'une existence aussi douloureuse et aussi languissante ?

Mon ami, vous m'aiderez à la supporter, et cela suffira quelque temps à votre bonté et à votre honnêteté. Vous direz : je soulage, j'adoucis le malheur, j'essuie les larmes d'une personne qui ne tient à la vie que par moi. Mais, mon ami, ce sentiment de vertu ne saurait satisfaire entièrement votre âme ; son ardeur, sa chaleur, son activité, ne se contenteront point d'avoir adouci mes maux ; vous voudrez, et avec raison, faire mon bonheur et mon plaisir, et cela sera impossible, et bientôt vous vous refroidirez et m'abandonnerez. Je sens, je pressens cet avenir, et il me paraît tout près de moi ; pourquoi l'attendre ? Ne serait-il pas doux et facile de le prévenir ? Ha ! laissez-moi achever de mourir ! Ne cherchez point

à réchauffer, à rallumer une âme que le plaisir et la douleur ont consumée. Je vous trouve si aimable, si digne d'être aimé, que vous me feriez regretter à chaque instant la force et la chaleur que j'ai perdues. Non, ce n'est point moi qu'il faut aimer ; vous sentiriez trop souvent que vous me faites grâce, et cela flétrirait votre cœur et votre plaisir. Vous devez régner dans une âme vive, jeune, remplie de chaleur et de passion ; la mienne ne peut plus s'élever jusque-là. Elle n'est animée que par la tendresse et la sensibilité ; vous en êtes l'objet, il n'y a point de moment où je ne trouvasse de la douceur à vous en donner des preuves, mais puisqu'il y a mieux et plus que cela, vous y devez prétendre et m'abandonner.

Mon ami, le chevalier de Chastellux a résolu *de me tourner la tête*; il est encore venu passer la soirée hier avec moi. Il est arrivé de Choisy à onze heures, et il est venu descendre chez moi ; il m'a trouvée avec le bon Condorcet et M. d'Anlezi. J'étais presque morte quand il est entré, et je n'ai pas été plus en vie tout le temps qu'il a été avec moi. Il est bon, plus encore qu'il n'est vain, car il m'a demandé plusieurs fois si je souffrais ; il comparait mon état de la veille à celui où j'étais, et il ne se doutait pas que le charme qui me soutenait, qui m'animait le jour d'avant, était évanoui. Il agissait ailleurs, sans doute, et cette pensée n'était pas consolante pour moi.

Je me suis couchée fort tard ; je n'ai point dormi, et à six heures, j'ai pris de l'opium, mais en assez petite dose, pour diminuer seulement le besoin que je sens d'en prendre cent grains. En effet, il m'a ôté l'activité et le déchirant de ma douleur ; je souffre, mais aussi je sens que je vous aime. Je pense que je vous verrai dimanche

matin, que peut-être j'aurai de vos nouvelles demain ; si cela n'était pas, j'en serais quitte pour reprendre deux grains, et je vous attendrais sans me plaindre et sans vous aimer moins. Mon ami, je me sens d'une douceur, d'une *modération* qui me font peur ; cette dernière vertu me paraît faite pour les habitants des Limbes, et je crains d'y être condamnée. Je n'ai connu que le climat de l'Enfer par-ci, par-là celui du Ciel ; il n'y a plus moyen de façonner mon âme à une autre température. Cela veut dire que, lorsqu'on a touché le dernier terme du malheur et de la félicité, il ne reste plus qu'une chose à faire : mourir. Et voilà, en effet, où j'aspire ; où j'aurais déjà atteint si vous ne m'en aviez détournée.

Adieu ; je vous aime de toute mon âme, mais ce n'est pas assez, ce n'est rien pour ce que vous méritez, et ce que vous devez inspirer. Si j'ai de vos nouvelles, je vous en remercierai, et puis je vous enverrai ma lettre pour que vous la trouviez en arrivant.

M. d'Anlezi va dîner mardi à Auteuil ; il sera ravi de vous mener. Je ne vous ai pas dit que j'avais répondu le billet le plus sot, le plus plat ; mais il ne m'importe guère. Elle est au moins indulgente, et mon amour-propre ne peut plus être difficile à contenter. Adieu donc.

Samedi 7 octobre, après l'arrivée de la poste.

Non, vous ne vous y méprenez pas ; vous connaissez mon sentiment, vous voyez dans mon âme, vous savez ce qu'elle est pour vous, vous avez vu ses combats, ses remords, vous voyez sa douleur. Je vis ; après cela, ai-je besoin de vous dire que je vous aime, que je vous attends, que ce qui me reste d'activité est employé à vous désirer,

à craindre votre absence, à croire que je ne pourrai pas la supporter? Et si ma pensée peut s'y arrêter avec un peu de calme, c'est en me disant que je retrouverai, peut-être, le courage que votre présence m'ôte, car comment trouver la force de mourir quand on voit ce qu'on aime !

Mon ami, votre lettre est aimable comme vous, elle est pleine de vie et d'intérêt, j'en avais besoin. Ha! mon Dieu, comme j'ai souffert cette nuit! Je n'en puis plus, mais je vous aime. Rapportez-moi ma lettre, et pardonnez-moi; on ne guérit point de la peur.

CLXIII

A MONSIEUR DE GUIBERT, A FONTAINEBLEAU

Dimanche au soir, 15 octobre 1775.

L'une à la campagne, *à Ousson.*

Mon ami, il faut donc que nous soyons deux? Vous ne savez rien me dire, vous n'avez rien à me dire quand je me tais. Hé, mon Dieu ! s'il n'y avait personne derrière vous, si l'on ne lisait pas par-dessus votre épaule, si les lettres n'étaient pas sous les pieds, sans que vous les y mettiez, je vous écrirais des volumes; je ne vous attendrais pas. Je verserais mon âme, je passerais ma vie à me plaindre, à vous pardonner, et à vous aimer. Mais le moyen? Mais où reprendre la force que vous m'avez ôtée? Le coup dont vous m'avez frappée a atteint mon âme, et mon corps succombe, je le sens.

Je ne veux ni vous effrayer, ni vous intéresser, mais

je sens que j'en meurs; il n'y a plus pour moi de ressource dans la nature, car en supposant l'impossible : que vous redevinssiez libre, et que vous fussiez pour moi ce que j'avais désiré, il serait trop tard; les principes de la vie sont attaqués, et je le vois sans regrets et sans effroi. Mon ami, vous m'avez empêchée de me tuer, et vous me faites mourir! Quelle inconséquence! Mais je vous la pardonne; dans peu tout sera égal. Mon Dieu, je ne veux point vous faire de reproche; si vous voyiez dans mon âme, elle est loin de vouloir vous offenser, ni de vouloir mettre un instant de chagrin dans votre vie!

Non, au comble du malheur, me sentant victime d'avoir aimé, me sentant aussi coupable que malheureuse, je ne trouve dans mon cœur que le désir le plus vif de votre bonheur; votre intérêt est encore le premier d'une vie qui m'échappe. Adieu, mon ami; vous voyez, je n'avais point d'humeur; mais il y a des lieux, il y a des choses qui ne me laissent plus que de la douleur. Écrivez-moi : dites-moi ce que vous faites, dites-moi si vous êtes content; si ce qui vous intéresse est terminé comme vous le désiriez. Enfin, mon ami, trouvez, s'il est possible, un peu de douceur à répandre quelques instants de plaisir dans un cœur profondément blessé et qui cependant est encore tout à vous.

Je vous écrirai tous les soirs, et en partant de Fontainebleau, vous me renverrez toutes mes lettres. Ha! n'appelez pas cela de la défiance; c'est plutôt de la vertu, c'est soigner votre repos.

CLXIV

AU MÊME

Quatre heures, ce lundi 16 octobre 1775.

Mon ami, je vous écris ce matin, parce que je crains de ne le pas pouvoir ce soir. Hier, j'avais la fièvre assez fort, et cette nuit, à deux heures, j'ai pensé mourir d'un accès de toux suivi d'un étouffement qui, réellement, m'a mise aux prises avec la mort. L'effroi de ma femme de chambre me faisait penser qu'il faut en effet que la mort soit bien redoutable ; son visage en était renversé, et, lorsque j'ai pu parler, je lui ai demandé la cause de son trouble : elle ne m'a jamais dit autre chose, sinon : « J'ai cru que vous alliez mourir » ; car elle avait du courage de reste pour me voir souffrir. Je suis encore dans mon lit ; il ne me reste qu'un peu d'oppression avec mes maux accoutumés.

N'êtes-vous pas, ou n'allez-vous pas à Montigny ? Madame de Boufflers ne vous y a-t-elle pas donné rendez-vous ? Elle est partie aujourd'hui avec l'abbé Morelet, et elle revient jeudi. L'archevêque de Toulouse y doit arriver ce soir. Quelqu'un qui connaît beaucoup madame de Boufflers me disait hier : « Elle se fait victime de la considération et, à force de courir après, elle en perd. Je parie, me disait cet homme, qu'elle fera l'impossible pour se trouver, non pas au dîner des rois, comme Candide à Venise, mais au dîner des ministres, à Montigny. » Il me disait cela comme une conjecture, et, ce matin, j'ai reçu de lui deux lignes : *Me croirez-vous sur les gens que je connais ? Vous vous*

moquiez de moi, hier ; hé bien, elle est partie ce matin, et elle va tomber au milieu de gens qui sont à peine ses connaissances. Vanité des vanités !

Mon ami, si c'est pour vous y aller trouver, elle a bien fait ; elle doit chérir l'homme à qui elle a pu se résoudre à parler une fois avec vérité ; ce doit être pour elle un grand soulagement que de quitter le masque. Comment vit-on dans cette contrainte perpétuelle ? La vanité est donc ce qui a le plus de force dans la nature ?

Mon ami, dites-moi donc qui vous croyez qui sera ministre de la guerre ? Ce sera, à ce que l'on dit, le baron de Breteuil, qui a passé sa vie dans les affaires étrangères ; c'est absolument comme dans *l'Avare*. Avez-vous déjà beaucoup lu pour commencer votre grand ouvrage ? Vous n'avez eu que huit jours, mais vous faites tout si vite, que huit jours ont peut-être suffi pour faire ce qu'un autre ne ferait pas en huit mois.

Avez-vous vu M. Turgot ? C'est dans ce moment-ci où le travail que vous avez fait pour lui peut lui être d'une grande utilité. Vous le verrez à Montigny ; je voudrais que vous causassiez avec lui, et vous verriez qu'il est bien supérieur aux gens qui le jugent avec prévention et passion, et qui vous entraînent.

Il y a quelques jours que vous me mandiez, sans doute pour me ravir jusqu'au ciel : *C'est d'ici que je vous dis que je vous aime, d'ici où je suis aimé, où je suis occupé, tranquille*, etc. Hé ! mon ami, cela court les rues d'être aimé lorsqu'on est jeune, lorsqu'on a une figure aimable, lorsqu'on a les soins et les manières d'un homme qui prétend à plaire, et lorsque surtout toutes les actions de la vie prononcent que l'on ne tient fortement à rien ! Et comment ne seriez-vous pas aimé ? Les fats et les sots le sont bien. M. de Bouzol est adoré de

sa femme qui est jeune, jolie et aimable, et ce qui me confond, c'est qu'il n'a pas la tête tournée; il ne croit point, comme le comte de Crillon, qu'il aurait été choisi; il se souvient que ce sont vingt-cinq mille livres de rente qui ont fait son mariage. Mais savez-vous ce qui est piquant, ce qui est rare, ce qui est extraordinaire, ce qui tient du prodige, — quoiqu'il y en ait quelques exemples, comme ceux de Diane de Poitiers, de madame de Maintenon, de mademoiselle Clairon — c'est de pouvoir dire : je suis aimée, lorsqu'on est vieille, triste, malade et abîmée de malheur ; et surtout lorsqu'on peut se dire : je suis aimée d'un homme aimable et honnête, et qui est dans cette saison de la vie où l'on est plus délicat et plus difficile, et où l'on est cependant en droit de prétendre à tout et de mériter d'être préféré.

Voilà, mon ami, ce qui vaut la peine d'être dit, parce que cela est miraculeux. Mais tirer vanité d'être aimé de sa femme, lorsqu'on est charmant et que, du matin jusqu'au soir, et du soir au matin, on peut lui persuader et lui prouver qu'on est passionnément amoureux ! Hé fi donc, cela est si commun ! Le comte de Crillon dit de même et jouit de même ; mais, à la vérité, je ne crois pas qu'il y ait aucune créature qui soit tentée de se mettre en tiers, et qui soit assez abandonnée pour réclamer le surplus de cette grande passion.

Adieu, mon ami. Je ne sais pourquoi j'aie été vous entretenir de tout cela. Si j'ai de la fièvre, je n'en ai pas assez pour que ce soit du délire ; mais j'ai du plaisir à causer avec vous, et je dis tout ce qui me vient. Écrivez-moi donc, j'ai besoin d'être consolée et soutenue ; mon âme et mon corps sont dans un déplorable état. Mon ami, vous êtes à quatorze lieues ; c'est bien loin, et cela serait bien près, si... mais adieu.

CLXV

AU MÊME

Ce mardi, quatre heures, 17 octobre 1775.

J'attendais le facteur ; je voulais une lettre de vous, mais vous ne l'avez pas voulu. J'ai vu le timbre de Fontainebleau sur une lettre, j'en ai respiré plus à mon aise, et puis j'ai vu ma méprise. Ho ! non, cette lettre n'était pas de vous ! Mon Dieu, que je suis folle et injuste, et surtout que je suis malheureuse ! Mon ami, si je pouvais ne vous point aimer, si je pouvais aimer ce que je n'aime point, peut-être que ce qui me reste à vivre ne serait pas dévoué à un supplice qui met mon corps et mon âme à la torture.

Cependant, je suis moins souffrante aujourd'hui ; j'ai pris de l'ipécacuanha en grande dose, qui m'a d'abord fatiguée à mourir, mais il me semble qu'il a rendu de l'air à mes poumons ; hier, je ne respirais pas. Mon ami, je ne sais pourquoi je vous parle de ma santé ; quand je vous vois, je ne vous en parle jamais, mais c'est qu'alors je ne souffre plus. Comment n'aimerait-on pas un peu une créature à qui l'on fait tant de bien, et surtout à qui l'on fait tant de mal ? Ha ! pourquoi l'on aime ? Ou pourquoi l'on n'aime pas ? Qui sont les sots, ou les âmes de glace qui ont jamais su en rendre compte ? Le chevalier de Chastellux ne manquerait pas de nous l'apprendre, et il sera toujours bien plus content d'avoir fait un raisonnement que d'éprouver un sentiment. L'on m'a dit qu'il en avait eu un pénible, ces

jours passés, à une représentation d'une pièce de M. de Lavalette, qui fut applaudie avec transport, et que mesdames de Gramont et de Beauvau ne pouvaient cesser de louer. Le chevalier était consterné, et il ne put jamais cacher son mécontentement. Madame de Gléon fit de même et tous deux jouèrent le plus détestable rôle dans leur société. Je vous dis là le secret de l'Église, et non pas celui de la comédie. Pour remonter un peu leur amour-propre, on donne aujourd'hui *Roméo et Juliette*, suivi d'*Agathe* ; madame de Beauvau a retardé son départ pour assister au triomphe et pour le faire ; mais je me meurs de peur que *Roméo* ne tue le succès d'*Agathe*. Ce *Roméo*, mon ami, le connaissez-vous? Cela n'est pas mauvais, cela n'est pas médiocre, cela n'est pas même ennuyeux, mais cela est monstrueux, cela est à faire fuir. J'ai entendu dire à la comtesse de Boufflers que cela était beau comme Corneille, et meilleur que la pièce anglaise. J'étais avec elle à la première représentation, et moi j'étais animée si différemment, que je désirais de m'évanouir pour être emportée de cette salle. C'était moi sans doute qui avais tort, mais il m'est impossible d'être à froid, et de me composer un avis contre mon sentiment.

J'envoie cette lettre à M. de Vaines ; je ne doute pas que vous ne soyez avec lui à Montigny. Mon ami, les lieux, les gens, les choses, le charme de tout cela vous aura-t-il laissé la liberté de penser que vous pouviez m'écrire par Nangis? Vous êtes arrivé dimanche à Fontainebleau ; si vous m'aviez écrit lundi matin, j'aurais eu de vos nouvelles aujourd'hui ; mais vous avez voulu voir tout à la fois la reine, M. de Duras, les ministres, vos amis, vos connaissances, ceux qui ne le sont pas ; enfin, il faut bien tout voir, tout entendre,

tout savoir. On a des affaires, on les fait mal, mais n'importe ! On a beaucoup vu, beaucoup été, et, au bout de la journée, l'on est Gros-Jean comme devant; mais l'on a satisfait à cette charmante activité de l'écureuil, et l'on se dit que, dans dix ans, l'on aura une tête et des affaires mieux réglées, et l'on s'abuse, je vous assure.

Mon Dieu, qu'il était doux d'aimer et de vivre pour quelqu'un qui avait tout connu, tout jugé, tout apprécié, et qui avait fini, comme le sage, par trouver que tout n'est que vanité ! Aimer suffisait à son cœur et à son âme ; ha ! qu'elle était noble, qu'elle était grande, cette âme ! Je n'ai jamais vu réunir tant de passion à tant de vertu. Mon ami, je donnerais ce qui me reste à vivre pour que vous l'eussiez connu.

Je veux encore augmenter votre mouvement : je vous prie de chercher chez les gens qui vendent des livres un *Dialogue entre un évêque et un curé, sur le mariage des protestants*. On dit que cela est excellent ; lisez-le et envoyez-le-moi par M. de Vaines ; l'on ne le trouve pas ici. En grâce, ne donnez point de lettre avec cette brochure, parce qu'elle ne serait pas cachetée. Savez-vous ce qu'il y a de pis en vous ? C'est l'indifférence où vous êtes pour tous les inconvénients et même les malheurs attachés à votre manière d'être. Vous en direz tout ce qu'il vous plaira, cette incurie tient à une mauvaise morale. Adieu, mon ami, je vous aime, mais je me sens bien bête, et il me semble que c'est d'un grand dégoût que d'être aimé par une bête ; qu'en pensez-vous ? Je crois que si je lisais *Clarisse*, ce soir, je n'y trouverais ni amour ni passion. Mon Dieu, peut-on tomber plus bas ?

Je n'aime point Fontainebleau, serait-ce parce que vous y êtes ? Mon ami, si vous aviez eu le choix, auriez-vous encore mieux aimé que ce fût moi qui fusse à Montigny

que madame la comtesse de Boufflers ? C'est un bonheur que je n'ai jamais éprouvé que d'être à la campagne avec ce que l'on aime le plus dans le monde.

CLXVI

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE

Montigny[1], ce mercredi soir 18 octobre 1775.

J'ai reçu ce matin après vous avoir écrit, mon amie, les deux lettres numéros 2 et 3 que vous m'avez adressées sous l'enveloppe de M. d'Aguesseau. Je vous en remercie mille fois. Dans l'état de souffrance où vous êtes, m'écrire avec cette exactitude ! Vous y êtes entraînée, vous cédez au besoin de votre cœur ; c'est là ce qui me rend vos lettres encore plus chères.

C'est par mon sentiment, et non par ma reconnais-

1. La Cour était, en ce moment, à Fontainebleau, le ministère de la Guerre était vacant et le choix d'un nouveau ministre en remplacement du maréchal de Muy préoccupait beaucoup les esprits, surtout parmi les militaires. Les ministres en exercice allèrent passer quelques jours au château de Montigny, près Fontainebleau, chez M. de Trudaine, pour se concerter entre eux avant de soumettre au roi leurs idées à ce sujet. M. de Guibert, comme tant d'autres officiers intéressés à ce choix important, s'était rendu à Montigny, ainsi qu'on le voit ici. On sait que le nouveau ministre fut le comte de Saint-Germain. Il était le vieux compagnon d'armes du comte de Guibert le père, comme lui lieutenant général ; ils avaient fait ensemble la guerre de Sept Ans. En outre, M. de Saint-Germain affectionnait et traitait comme son fils ce M. de Guibert-ci, qu'il avait eu sous ses ordres dans cette même campagne, où le jeune Guibert, presque enfant encore, — il n'avait pas quinze ans, — servait dans l'état-major du maréchal de Broglie, dont faisait également partie son père, le lieutenant général Guibert.

sance, que j'aime à m'acquitter envers vous. Mais à peine me suis-je livré au plaisir de recevoir de vos nouvelles, qu'un retour d'amertume et de douleur m'accable. Ces nouvelles sont funestes ; elles m'apprennent le délabrement toujours plus affreux de votre santé, et avec quelles expressions ! Il semble que vous les choisissiez : *Mon corps succombe ; je le sens ; je ne veux ni vous effrayer, ni vous intéresser, mais je sens que je meurs.* Et ailleurs : *Il serait trop tard ; les principes de la vie sont attaqués ; je le vois sans regret et sans effroi.*

Eh ! Plût à Dieu encore que vous les eussiez choisies pour me tourmenter ! Plût à Dieu qu'elles fussent l'exagération de votre imagination exaltée par le malheur et la souffrance ! Je serais plus tranquille ; je me dirais : il est encore des remèdes, mon amitié pourra la consoler, la soulager. Mais si vous, vous mourez, en effet, si le reste de votre vie ne doit plus être qu'une agonie lente et douloureuse, quelle horreur ! Cette fièvre tous les soirs ; ces nuits sans sommeil ; cette léthargie funeste que vous vous procurez avec l'opium, et qui est suivie le lendemain de convulsions plus terribles ; cet étouffement que vous avez éprouvé la nuit du dimanche au lundi, dans lequel vous avez cru être aux prises avec la mort ; l'effroi de votre femme de chambre ; le renversement de son visage qui me fait supposer l'épouvantable altération du vôtre, voilà les objets dont vous remplissez ma pensée.

Avec cela, ne vous contraignez pas ; ne vous imposez pas le supplice plus affreux encore de taire vos maux au seul être dans la nature qui ait le droit de les savoir dans toute leur étendue. Versez goutte à goutte dans mon âme le poison qui dévore la vôtre : vous ne me lasserez ni de vous aimer, ni de vous répondre. Mais par delà qu'exigez-vous de moi, que puis-je pour vous ?

Prenez-y garde ; vous êtes toujours avec moi tout près de la cruauté et de l'injustice. La personnalité vous aveugle, la passion vous égare ; vous avez souvent avec moi des procédés durs et malhonnêtes. J'ai aussi mes peines, mes remords, mes combats ; mais j'ai la générosité de vous les taire, et au premier cri que vous poussez vers moi, à la première idée de ce que vous souffrez et de ce que vous me faites envisager, je m'oublie et je n'écoute plus que mon penchant.

Tâchons, un moment, de nous entretenir de choses moins tristes ; mais que tout sera vide et froid en comparaison ! Je suis venu aujourd'hui dîner ici ; j'y couche, et j'en repartirai demain. Non, ce n'était pas le *dîner de Venise,* car ces ministres sont en place, et moi qui ferais dix lieues pour venir dîner avec des ministres disgraciés, je regrette toujours le chemin que j'ai fait pour me rapprocher de ceux qui sont en exercice. Leur pouvoir me pèse ; il me semble tout de suite qu'ils l'ont à mes dépens, qu'ils l'ont usurpé sur moi. Il me passe par la tête qu'ils n'en font rien de bon, rien de grand, et que moi...

Mon amie, ce mouvement, que je ne puis déposer que dans votre sein, n'est pas un mouvement d'ambition ; ce n'est pas même un mouvement d'orgueil — achevez, Lucifer — c'est le sentiment de ma force. Ces gens-ci sont des gens d'esprit, et puis voilà tout. Ils n'ont pas l'amour de la gloire ; ils n'ont même que passivement celui du bien ; ils tâtonnent, ils composent avec les abus; enfin, je les soupçonne d'avoir pris du goût pour leur place. M. Turgot est un homme à systèmes, plutôt qu'à plans. Il reçoit toutes les idées, mais il ne résume rien, il n'exécute rien. Son esprit est un verre à facettes, et le génie d'un grand ministre est un de ces miroirs ardents

dont le foyer rassemble des milliers de rayons, et les rapporte tout à coup en masse de feu sur les objets vers lesquels il se dirige.

Au reste, ce n'est pas par ses paroles que je l'ai jugé aujourd'hui, car il était enveloppé de silence et d'affaires. Ajoutez à cela, qu'il était en bourse, avec un habit de campagne vert galonné en or. Il n'est point bien comme cela ; il avait l'air commun et presque financier. N'est-ce pas le plus mauvais air que puisse avoir un contrôleur général ?

M. de Vaines, avec qui j'ai longtemps causé, m'a dit que M. Turgot lisait actuellement les mémoires que je lui ai donnés, et qu'il en était très content, mais qu'il prévoyait, qu'il craignait des difficultés. Et pourquoi ne m'en parle-t-il pas ? Je les lui aplanirais, ces prétendues difficultés, je l'animerais, je l'échaufferais, s'il peut l'être. Est-il croyable qu'il ne m'en ait pas encore dit un mot ? Car je ne compte pour rien un court remerciement qu'il me fit dans le temps. Il est froidement poli avec moi ; il me regarde comme s'il avait à me parler, et il n'accouche pas. Aurait-il jugé que je l'ai jugé ?

Mon amie, je vous fais de la peine ; vous allez dire que je parle avec prévention, avec aigreur même. Une chose m'en donne contre lui, je ne m'en défends pas : c'est sa nullité à obliger ses amis. Que voulez-vous que le public attende d'un homme qui aime ainsi ? Les grands hommes, et je n'appelle de ce nom que les hommes qui ont de l'énergie, ils aiment, ils haïssent ; ils ont, sans doute, des faiblesses, des passions : ils agissent quelquefois de mouvement et sans mesure ; ils comblent leurs amis ; mais la masse du genre humain qu'ils rendent heureuse leur pardonne ces dettes qu'ils paient à la nature. Croyez-

moi, vos gens sans passion, sans chaleur, vos prétendus vertueux, ne sont pas faits pour gouverner.

Voyez ce qu'était le maréchal de Muy ; mais sa mort m'a raccommodé avec sa vie. Pour M. de Malesherbes, il a été jusqu'ici très parlant, très aimable, et surtout d'un simple, d'un uni, d'un dégagement de sa dignité et de toute espèce d'affaires qui ravissent. Il a l'air d'un bon bourgeois à la campagne, mais il n'a de ce bourgeois-là que dans l'extérieur, dans le costume. Sa conversation a tous les tons, elle est tour à tour badine, sérieuse, relevée, et souvent instructive. Mon Dieu ! comme j'aimerai à le cultiver, comme je le suivrai quand il ne sera plus ministre ! Je parie que ce sont les gens qui l'entourent qui lui font aimer sa place, et que lui, au fond, en est ennuyé. Il a quelquefois l'air de laisser percer qu'on l'a fait médecin malgré lui.

Il y a beaucoup d'abus dans son département, et, excepté ceux des lettres de cachet et des prisons d'État, qui ont été à son cœur, il ne remédiera à aucun. Il manque de force, et se sent faible pour détruire. Je sais quelqu'un à qui il l'a dit à l'oreille.

Encore un mot sur les ministres, pour n'en plus parler jamais. Ce ne sera pas le baron de Breteuil qui aura la guerre. Il avait envoyé un courrier qui est reparti ; cela a donné lieu au bruit qui a couru. L'ambassadeur de Naples, qui est arrivé pour égayer notre souper, dit qu'il est sûr que ce ne sera pas un homme de robe, et que ce sera un vieux officier général. On nomme beaucoup M. de Vaux. N'est-ce pas bien adroit à moi de m'être brouillé avec lui ? Ce serait moi qui aurais été ministre. Je crois, moi, que ce sera M. de Castries. Il a un parti immense. M. de Schomberg doit en être bien agité. L'archevêque de Toulouse est ici. On m'avait alarmé

sur sa santé, et j'ai été content de son visage; il est gai, ce qui prouve encore. C'est là, selon moi, l'homme par excellence, fait pour gouverner; par quelle fatalité ne lui fera-t-on pas remplir sa vocation? Le comte de Broglie et lui, voilà dans le royaume les deux seuls hommes que je connaisse capables.

J'ai passé ce soir deux heures avec madame de Boufflers; elle est continuellement vis-à-vis de moi occupée d'ôter son masque et de le remettre. Je lui ai beaucoup parlé du malheur des gens qui étaient attaqués de la maladie de la considération, et je lui ai fait dire beaucoup de mal d'elle. Adieu, mon amie. Voilà une trop longue lettre pour vos yeux. Les miens se ferment. Je vais me coucher. Je retournerai demain dîner à Fontainebleau; j'y trouverai de vos nouvelles. Je n'ai encore commencé aucune de mes affaires, excepté celle qui avait rapport à M. de Malesherbes, dont je lui ai parlé. Adieu encore. Je vous aime, et je voudrais bien que ce mot relâchât vos souffrances. C'est du fond de mon âme que je le prononce.

CLXVII

A MONSIEUR DE GUIBERT

Mercredi au soir, 18 octobre 1775.

Et la quatrième à Fontainebleau.

Enfin me voilà à Fontainebleau; je vous y attends depuis dimanche 15. Je vous y ai écrit tous les jours : deux lettres chez M. d'Aguesseau, et une à M. de Vaines, à Montigny, où je croyais que vous seriez. Mon ami,

fût-ce pour les jeter au feu, réclamez ces trois lettres, je vous en prie. Mandez-moi, si vous le savez, le jour que vous comptez repartir pour que je m'arrange de manière à ne pas être encore à Fontainebleau lorsque vous en serez parti; j'aime bien à vous suivre, mais non pas à rester derrière vous, parce que vous avez tant d'autres intérêts, que vous ne vous avisez guères de retourner la tête.

Vous m'écrivez bien court, mon ami, mais vous êtes bien aimable; si vous ne pouvez pas m'ôter le sentiment de mon malheur, vous m'ôtez souvent la force de m'en plaindre. Mon Dieu, qu'il m'aurait été doux de vous devoir la consolation de ma vie, et de ne plus connaître de plaisir que par vous! Mais vous avez tout détruit, jusqu'à l'espérance. Hélas! je ne méritais pas d'être ménagée; j'étais déjà si malheureuse quand vous m'avez connue! Vous en avez trop fait; je ne méritais pas l'intérêt que vous m'avez marqué. Il m'a égarée, je me suis précipitée dans un abîme, vous m'y avez conduite, vous m'y avez poussée; et il n'y a plus moyen d'y apporter secours, il faut subir mon horrible destinée, souffrir, vous aimer et mourir bientôt.

Ha! non, mon ami, je ne veux plus peser sur votre âme; je ne veux plus la fatiguer; il y a de la lâcheté et de la cruauté à faire partager les maux qui n'ont plus de remède; la nécessité de souffrir me rendra généreuse, mon ami, votre bonheur et votre repos seront, si je le puis, mon unique intérêt; mais je n'ose répondre de moi; la durée de la douleur rend si faible! Et puis quand on a absolument renoncé au bonheur pour soi, on juge souvent que la contrainte serait sottise ou folie. Enfin je ferai comme je pourrai, et vous, avec un peu de morale et beaucoup de bonté, vous subirez la peine attachée au mal

que vous m'avez fait, et vous penserez, pour soutenir votre patience et votre courage, que je m'en vais, et que vous, vous commencez une carrière qui vous promet du bonheur et qui vous fait goûter le plaisir.

Ha! on est bien fort quand on est parvenu à étouffer tout remords, et qu'il ne reste plus qu'à plaindre une malheureuse créature qui ne se plaint plus, et qui est parvenue au point d'éteindre en elle jusqu'au désir et à l'espérance vague que conservent tous les malheureux. Oui, mon ami, cela est vrai : en me recherchant bien, en me regardant de bien près, en m'interrogeant sur ce que je veux, sur ce qui reste pour moi dans la nature, je ne trouve rien à me répondre, sinon ce que demanderait un voyageur bien las : *un gîte;* et je vois le mien à Saint-Sulpice.

Mais mon talent est d'être toujours hors de propos! Voyez quel ton, quelles images à présenter à un homme qui quitte le plaisir, qui vient occupé de mille affaires, qui ne sait auquel entendre; à qui la Reine, le Roi ont parlé avec une bonté, avec une grâce infinies! Mon ami, quand j'y pense bien, si vous me faisiez justice, vous auriez tout à la fois du mépris et de l'horreur pour moi.

Mais pour changer de ton, je veux vous dire que dans une de mes longues insomnies, je suis venue à penser à la comtesse de Boufflers; je me demandais ce qui faisait qu'avec beaucoup d'esprit, de grâces et d'agréments, elle faisait, en général, aussi peu d'effet et surtout aussi peu d'impression; je crois en avoir trouvé la raison. N'allez pas être *bête,* et me dire que je n'ai pas eu assez d'esprit pour expliquer ma pensée. Écoutez-moi : ne convenez-vous pas qu'il y a dans tout un *vrai* de convention? Il y a le vrai de la peinture, le vrai du spectacle, le vrai du sentiment, le vrai de la conversation, etc., etc. Hé bien,

madame de Boufflers n'a le vrai de rien. Et cela explique comment elle a passé sa vie sans toucher, ni intéresser. même les gens à qui elle a eu le plus d'envie de plaire.

Voulez-vous voir le revers de la médaille? Vous connaissez une personne qui a été toute sa vie dénuée des agréments de la figure, et des grâces qui peuvent plaire, intéresser et toucher, et cependant cette personne a eu plus de succès, et a été mille fois plus aimée qu'elle ne pouvait le prétendre. Savez-vous le mot de cela? C'est qu'elle a toujours eu *le vrai* de tout, et qu'elle y a joint d'être vraie en tout. Despréaux a mis en résumé ce que je viens de délayer dans un tas de paroles :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable,
Il doit régner partout, et même dans la fable.

Mon ami, si vous m'avez d'abord trouvée un peu bête, je me suis rendue assommante; je ne sais quelle chère vous faire : après vous avoir fait pleurer de tristesse, je vous fais bâiller d'ennui. En vérité, cela s'appelle : *mettre tout par écuelle,* et je m'épuise tellement avec vous, que je n'écrirai à personne ce soir, quoique je doive des réponses à Fontainebleau à des gens que je ne fais pas bâiller; mais c'est qu'ils ont un grand fonds d'indulgence, car il ne faut pas toujours être *vaine*, quoiqu'il y ait encore bien du *vrai* là dedans.

Ho! mon ami, ce qui est de première vérité, c'est que je vous aime avec autant de passion que si vous aviez fait à mon repos et à mon plaisir le sacrifice de votre bonheur. Oui, mon malheur me paraît d'autant plus accablant, que c'est à vous à qui j'aurais voulu devoir d'être heureuse. Je ne vous écrirai plus que demain jeudi, parce que je m'imagine que vous partirez samedi. La Cour aurait-elle plus d'attrait que...?

CLXVIII

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE

Fontainebleau, ce lundi à dix heures du soir, octobre 1775.

J'arrive dans le moment ici, mon amie. J'ai reçu ce matin avant mon départ une lettre de vous. Elle aurait dû me faire plaisir puisqu'elle est de votre main, et que les paroles en sont un peu plus douces, mais l'inquiétude ne laisse point de place à un autre sentiment. Vous êtes malade, vous souffrez, vous êtes si abattue que vous n'avez pas la force de m'écrire plus de quatre lignes. Mon Dieu, qu'il est triste, qu'il est doux de vous aimer! Vous ne laissez pas un moment de repos. Il y a bien des âmes que vous fatigueriez; vous ne faites qu'employer les facultés de la mienne. Je n'ai vu personne. Je ne sais rien. Je vais me coucher. Donnez-moi de vos nouvelles ; je loge chez *Gournai, baigneur*.

Quel est donc ce mot qui vous a blessée dans ma dernière lettre? Je l'effacerais de mon sang. Souvenez-vous, mon amie, que ma pensée est toujours à mille lieues de vouloir vous blesser. Je vous aime, et je vous le prouve; vous consoler, vous soulager, est ce qui m'occupe.

Mais qu'avez-vous? De quoi souffrez-vous?

Pouvez-vous vous contenter de me dire vaguement que vous êtes malade? Vous imaginez-vous que cela me suffise? J'ai droit à plus de détails que votre médecin, car votre santé n'est pas la sienne.

Adieu.

CLXIX

AU COMTE DE GUIBERT

Ce jeudi au soir, 19 octobre 1775.

Mon ami, je serais accablée de vos reproches, si mes résolutions ne les avaient pas prévenus. Je m'accusais hier, et je vous disais qu'il y avait de la cruauté et de la lâcheté à risquer de vous faire souffrir d'un malheur sans ressource ; il faut en vivre, ou en mourir ; mais surtout il faut se taire. Vous avez l'âme assez animée, vous avez assez connu et senti le malheur et la passion, pour concevoir les excès où l'un et l'autre peuvent porter ; je les déteste et les abjure tous, je voudrais être morte avant que d'avoir pu vous offenser.

Je pressentais peut-être ce nouveau malheur, lorsque je voulais quitter la vie et vous fuir ; je sentais qu'après la cruelle perte que je faisais, mon âme ne pourrait plus se remettre en mesure : en effet, je ne devais plus aimer, je ne pouvais plus aimer ; le principe de ma vie, le Dieu qui me soutenait, qui m'animait, n'était plus, je restais seule dans la nature. Ha ! pourquoi vous y êtes-vous trouvé? Pourquoi vous rapprocher de moi? Dans ce moment, je n'avais besoin ni de consolation, ni d'appui. Pourquoi me disiez-vous des mots que mon âme était accoutumée d'entendre avec sensibilité ou transport ? Pourquoi preniez-vous le langage de l'homme qui venait de mourir pour moi? Enfin pourquoi égariez-vous la raison de quelqu'un que l'excès du malheur avait déjà troublé? C'était à vous de juger, de prévoir ; je ne pou-

vais que gémir et mourir. Vous voyez l'horrible suite qu'a eu ce moment d'oubli de votre part.

Sans doute, dans cet instant, vous ne pouviez pas prévoir de quel genre de poison vous abreuveriez mon âme; mais vous saviez que vous ne m'aimiez pas assez pour faire votre premier intérêt de la consolation et du repos de ma vie. C'est là où est le crime! C'est là la source et la cause de tout ce que je souffre ! En devenant coupable, mon âme a perdu son énergie; je vous ai aimé, et dès lors je n'ai plus été capable de rien de noble et de fort.

Je juge ma conduite, mon ami, et je la blâme plus que vous; lorsque vous avez prononcé mon arrêt, il fallait le subir, il fallait m'arracher à vous, ou à la vie. Il y a de la bassesse à vouloir être plainte et soulagée par celui qui vient de vous frapper : et cela est si vrai, que j'éprouve sans cesse un combat affreux; mon âme se révolte contre votre action, et mon cœur est rempli de tendresse pour vous. Vous êtes assez aimable pour justifier mon penchant, mais vous m'avez trop mortellement offensée pour que je ne m'en sente pas humiliée.

Mon ami, je vous l'ai dit souvent : ma situation est impossible; il y faut une catastrophe. Je ne sais si c'est la nature ou la passion qui la fournira. Attendons, et surtout taisons-nous, car comme vous le dites, vous avez aussi vos peines, vos chagrins; vous me les laissez ignorer, parce que vous êtes bien sûr que j'en souffrirais. Vous avez donc assez de bonté, assez de délicatesse pour épargner ma sensibilité, et vous me croyez, moi, assez cruelle pour vouloir exercer et alarmer la vôtre? Ha! mon ami, si le malheur rend quelquefois personnel, il rend aussi bien délicat ; les malheureux ont pour l'ordinaire la main bien légère; ils craignent bien de blesser, ils sont

sans cesse avertis par leur propre douleur. Et vous croyez que, lorsqu'à peine il me reste la force de me plaindre, je cherche, je choisis les expressions qui peuvent vous faire le plus de mal? Vous ne me connaissez pas, car si je pouvais m'arrêter avec vous, si je n'étais pas toute de premier mouvement, sans doute je mettrais du soin à éviter de vous faire de la peine. Mais songez donc que je vous aime! Et je crois vous l'avoir prouvé en vous disant quelquefois :

Crois-moi, l'hymen est fait pour les âmes communes,
Pour des amants livrés à l'infidélité.

Hé bien! voilà pourtant en substance toutes mes injures; voilà mes duretés, mes torts, mon crime, enfin, avec vous. Oui, mon ami, la main sur la conscience, et je suis bien sûre que, sans un grand effort de générosité, vous me pardonnerez. Mais, je le jure, je n'aurai plus besoin de votre vertu ; je veux élever mon âme au point de n'avoir plus besoin que vous me fassiez grâce.

Je crois votre manière de voir et de juger les hommes si supérieure à la mienne, que je ne m'amuserai pas à combattre le jugement que vous portez sur M. Turgot ; je m'en afflige, et je vous demande seulement de souffrir qu'une habitude si ancienne de penser différemment de lui me laisse encore des doutes sur votre opinion. A l'égard de M. de Malesherbes, je n'ai connu que son esprit, et l'élévation et le désintéressement de son âme ; je ne connais point son caractère, et c'est le caractère qui fait agir.

Je comprends à merveille la répugnance, l'horreur même qu'on se sent pour ce que le hasard a placé si loin de nous : le pouvoir, la force; tout cela révolte, lorsque ce ne sont que des moyens de haine, ou d'être

sots plus à son aise; mais lorsque ce sont le mérite, la vertu, les talents qui ont placé quelqu'un plus haut que moi, j'en bénis le ciel, et je suis toute prête d'aimer ce qui a le pouvoir et le vouloir de faire le bien.

Ainsi, mon ami, je n'aurais point souffert à Montigny, et je serais à la torture au dîner du Roi, de la Reine, de l'Empereur, etc., etc. Et puis, vous n'êtes pas juste : ces gens-là ne vous ont pas dérobé votre part; la nature vous a mis à une distance d'âge qui devrait rassurer votre orgueil. Un jour, vous verrez ce qu'ils sont, et sans doute vous ferez mieux qu'ils ne font; ils travaillent aujourd'hui pour votre gloire. Tout ce que nous avons vu depuis Colbert et Louvois les a agrandis. Prenez donc patience.

CLXX

AU MÊME

Ce vendredi midi, 20 octobre 1775.

Je me presse comme si vous deviez m'entendre plus tôt. Mon ami, vous êtes fou ; vous allez dire du mal de M. Turgot à M. de Vaines ! Et c'est pour moi, et c'est mon intérêt qui vous égare. Et qui vous fait presque dire à M. de Vaines qu'il a tort ! Mon Dieu, quelle mauvaise tête ! Mais que de bonté ! Que vous êtes aimable ! Mais vous vous méprenez, si vous allez croire que c'est la pauvreté, ou le bien-être qui vient de la fortune, qui pourrait rien ni pour mon bonheur, ni pour augmenter mon malheur.

Mon ami, ce n'est ni M. Turgot, ni M. de Vaines,

ni le Roi, ni tout ce qu'il y a de puissant sur la terre. qui peuvent rien pour mon bonheur, pour calmer mon âme, pour en chasser un sentiment déchirant, pour mettre du baume dans mon sang. Hélas, il faudrait que vous m'eussiez aimée ; mais il vous est plus facile de solliciter, de haïr un ministre parce qu'il a l'honnêteté de ne pas songer à ma fortune. Mon ami,

Ni l'or, ni les grandeurs ne nous rendent heureux.

Cela est plus vrai pour de certaines âmes que je ne puis jamais l'exprimer. Je n'ai jamais connu d'équivalent, de dédommagement à rien de ce que j'ai désiré : la passion est absolue ; les goûts se plient aux circonstances. Je n'ai jamais voulu ni aimé qu'une chose, et en cela plus conséquente qu'il n'appartient à ma mauvaise tête, je ne me suis jamais repentie de ma manière de me conduire dans les différentes occasions que j'ai eues de m'enrichir et d'augmenter, ou pour parler plus juste, d'acquérir de la considération, de celle que les sots distribuent et dont les têtes et les âmes vides font leur pâture.

Bonjour, mon ami. J'attends M. de Saint-Chamans. Je reprendrai après l'arrivée du facteur ; j'espère, oui, je crois que j'aurai une lettre de vous. Après avoir vu des indifférents tout le jour, vous serez rentré chez vous hier au soir, en disant : je vais faire quelque chose pour le plaisir de ce qui m'aime.

Ce vendredi quatre heures, après l'arrivée de la poste.

Point de lettre de vous. Savez-vous combien je suis juste ? Cela me fait haïr celles des autres. Qu'importe

tout le reste, lorsque l'âme et la pensée sont fixées en un seul point? Je conçois à merveille comment Newton a pensé trente ans de suite à la même chose, et le but qu'il se proposait ne vaut pas celui que je me promettais. Mon ami, aimer est le premier bien; être aimée par ce qu'on aime, c'est être plus heureux que Dieu: vous parlez de *Lucifer*, il a prétendu à égaler Dieu; hé bien, moi, j'ai mieux fait, car il y a des temps dans ma vie où je n'aurais pas voulu changer avec lui. Mais, mon Dieu, que je suis tombée!

Je n'ai pas de lettre de vous? C'est ma faute : M. de Vaines vous aura envoyé tard la lettre que je lui avais adressée. J'ai voulu vous suivre partout, et vous ne vous êtes pas soucié de me prévenir. Pour se rencontrer sûrement, il ne faut pas s'attendre. Mon ami, j'ai relu votre lettre d'hier trois fois tout de suite; ce que vous dites sur la différence de l'esprit et du génie est excellent et de la plus grande éloquence; la comparaison est *de génie*. Mais je ne pense pas, comme vous, qu'il faille, pour gouverner, des gens pleins de passion: il faut du caractère et point de passion. L'esprit suffit, et il est peut-être préférable dans une monarchie, où il faut une marche uniforme, où le bonheur doit être préféré à la gloire; et c'est parce que je crois que ce n'est ni la passion, ni le génie qu'il faut à un ministre français, que je pense avec vous qu'il n'y a point d'homme qui fût plus capable de nous bien gouverner que l'archevêque de Toulouse, et je vous réponds qu'il n'y a point d'âme plus inaccessible aux passions.

Ce n'est pas non plus pour l'énergie qu'il faut le louer; il a du caractère, beaucoup de lumières, une grande activité, et une facilité, et une amabilité qui aplanissent toutes les difficultés. Voilà ce que je réponds

à tout ce que vous me disiez de M. Turgot ; il ressemble plus à Lycurgue, et M. l'archevêque de Toulouse au cardinal de Richelieu et à Colbert : car il n'aurait ni la force, ni l'atrocité du cardinal.

Mon ami, vous recevrez cette lettre demain samedi, et sans doute ce sera la dernière, parce que je ne doute pas que vous ne partiez dimanche. Voici *mes ordres* : vous ferez un paquet de toutes mes lettres, vous y mettrez mon adresse, et ce seront vos mains qui le remettront dans celles de M. de Vaines, qui contresignera ce précieux dépôt ; et vous partirez après, et vous ne m'écrirez point dans ce paquet, mais bien par la poste.

Je veux savoir l'heure, le moment où vous quitterez Fontainebleau ; oui, j'y ai un intérêt : où n'en met-on pas lorsqu'on aime ? Je vous ai bien dit que je ne me plaindrais plus, que je ne vous accablerais plus du poids de mes maux, mais souvenez-vous bien que je ne me suis pas engagée à avoir une conduite *parfaite*, égale. Cela viendra peut-être ; l'indifférence ne sera pas toujours impossible à mon cœur ; je dis donc que je ne vous ferai plus souffrir de mon malheur : mais entendez bien que je ne serai ni assez courageuse, ni assez raisonnable pour faire semblant de ne pas souffrir lorsque je me sentirai déchirée.

Adieu, mon ami. Il me semble que je me sépare de vous pour bien longtemps, et cette séparation me fait plus de mal que lorsque vous êtes là et que vous me dites adieu ; alors il n'y a que cet instant pour moi, je vis de toute ma force dans un point. Mais aujourd'hui il n'en est pas de même ; je me sens triste, abattue, j'ai la privation de vous, de votre lettre, et je vois encore demain et après ! Ha ! cet avenir sera bien long. Adieu, adieu.

CLXXI

AU MÊME

Ce mardi au soir, 24 octobre 1775.

Les oracles avaient cessé, parce qu'ils craignaient de parler aux échos. Ma dernière lettre est de vendredi l'après-dîner; j'avais jugé que vous partiriez dimanche ou lundi, aujourd'hui j'imagine que vous attendrez l'arrivée de M. de Saint-Germain, qu'on attend mercredi ou jeudi. Mon ami, je vous vois en train de faire et dire bien des sottises; croyez-moi, s'il en est encore temps, arrêtez-vous: ce choix-là serait fait, si vous n'étiez pas entraîné par la haine et la passion des autres, pour être approuvé par vous. C'est un homme de mérite, c'est un homme isolé : il est arrivé là sans intrigue, on doit croire qu'il ne voudra que le bien; s'il fait des réformes, des changements, il aura la confiance du militaire parce qu'on sait qu'il est instruit et qu'il a une grande expérience. Personne ne peut mieux que lui mettre en usage le travail que vous aviez donné à M. Turgot.

D'ailleurs, il faut penser à vous, à votre fortune; il peut faire usage de vos talents, il peut vous mettre en activité; vous dites vous-même qu'il était prévenu pour vous d'un grand intérêt, pourquoi donc voulez-vous tourner le dos à la fortune? Pourquoi conserver de l'ambition lorsque vous voulez afficher de la haine, ou du moins de l'éloignement pour tous ceux qui pourraient la servir? Ha! mon Dieu, que vous avez une mauvaise tête! Que je suis fâchée que vous vous soyez trouvé à

Fontainebleau dans ce moment-ci ! Tout ce que vous aurez dit sera répété, envenimé, et vous serez tout étonné de ce que l'accueil de cet homme sera froid et indifférent.

Mon ami, ne vous chargez jamais de haïr pour MM. de Broglie ; ils n'ont pas besoin d'aide de camp. Mais remarquez que l'un est maréchal de France, l'autre a tout ce qu'il peut avoir : ainsi leurs propos, en satisfaisant leur passion, ne peuvent plus nuire à leur fortune ; mais vous, vous commencez, et vous êtes environné d'envieux, ce qui est au moins synonyme avec ennemis. Enfin, tâchez donc, en voulant les choses, de vouloir les moyens. Ayez du moins la sagesse de l'ambition.

Mais me voilà comme la mère de l'*Indiscret* ; je ne suis pas si éloquente qu'elle, mais je pourrais bien vous dire comme elle : « Qu'avez-vous à répondre à cela ? » Et vous me diriez bien aussi comme l'*Indiscret* : « Pas un mot ; je suis de votre avis. »

Je hais le caractère
De quiconque n'a pas le pouvoir de se taire [1].

J'ai reçu vos lettres de vendredi et de dimanche ; elles sont courtes, elles sont rares : mais, mon ami, je ne me plains pas ; vous avez tant de différents intérêts, cela vous donne tant de soins, que je ne conçois pas comment vous y pouvez suffire ; tout le monde doit vous remercier et personne ne doit être heureux. Ne me répétez plus

1. Les événements ne devaient pas justifier les craintes que sa sollicitude pour les intérêts de M. de Guibert inspirait à mademoiselle de Lespinasse. Le comte de Saint-Germain fut nommé ministre de la Guerre en remplacement du maréchal de Muy, le 25 octobre 1775, et dès le surlendemain, c'est-à-dire le 27 octobre, M. de Guibert était attaché au ministère de la Guerre auprès de M. de Saint-Germain.

qu'il faut que *je tâche* de me faire à votre situation. Mon ami, ces mots : *il faut tâcher*, quand il s'agit de sentiment ou de passion, sont autant de duretés, ou d'absurdités ; c'est lorsqu'il s'agit de conduite, d'affaires, de choses d'intérêt, qu'il faut en effet *tâcher*, qu'il faut se faire effort, parce que les actions, les démarches sont alors dirigées, ou doivent être dirigées par la réflexion ; et c'est de la sottise, ou de la légèreté que de se mettre sans cesse en contradiction avec ses projets et ses intérêts.

Mais moi, *je tâcherai ! Je me ferai effort !* Et pourquoi ? Qu'est-ce que je me propose ? Qu'est-ce que je voulais ? Non, non, mon ami, j'ai manqué le but de ma vie, il n'y a plus d'intérêt pour moi. Je me tairai, sans doute, mais ce ne sera pas en *tâchant* ; ce sera après avoir tout apprécié, tout jugé, et surtout après avoir vu de bien près le terme ; ce sera pour me calmer, s'il est possible, dans ces derniers temps de souffrance : l'on supporte tout à la fin d'un voyage. Je ne veux pas vous faire vivre de remords ; je ne voudrais pas même vous coûter un regret ; je n'ai point besoin de larmes après ma mort ; je ne vous demande plus que l'indulgence et la bonté qu'on accorde aux malades et aux malheureux.

Adieu, mon ami. J'ai passé une cruelle journée ; j'ai toussé à mourir. J'ai un peu de fièvre ce soir. Il faut cependant que j'écrive un mot à M. de Vaines ; je lui envoie cette lettre.

CLXXII

AU MÊME

Ce jeudi six heures du soir, 26 octobre 1775.

Vous aurez un mot demain matin. Je reçois votre lettre, c'est la première que j'aie eue le lendemain de sa date. Ordinairement c'est le troisième jour; mais, comme vous dites, il faut se plier à cette manière d'être, car vous n'en changerez pas. Mais aussi vous ne devez pas trouver extraordinaire que dans cette incertitude perpétuelle de ce que vous faites et du lieu où vous êtes, on ne soit pas toujours aussi exact. Je vous ai écrit hier, c'est-à-dire mardi au soir, et par le courrier de M. Turgot; je priai M. de Vaines de vous envoyer ma lettre, et il semble que vous l'eussiez lue lorsque vous m'écriviez.

Vous me dites ce que j'avais besoin d'entendre; continuez dans cette bonne disposition. Il me semble que l'honnêteté et la réflexion doivent vous y confirmer. C'est bien fait, si en effet vous le pouvez, de n'être pas ambitieux, mais du moins ne faut-il pas se donner la réputation d'un homme agité et inquiet, et qui ne saurait souffrir tout ce qui est au-dessus de lui. Mon ami, il faut que vous soyez *vous*, et vous serez fort bien. Je vous ai accablé des conseils les plus communs, de la morale la plus triviale, mais c'est que quelquefois, vous avez besoin d'être ramené dans ce chemin rebattu.

Hé! bon Dieu, êtes-vous fou d'aller demander de mes nouvelles au comte de Crillon? Il ne saura plus qu'une

chose de moi : il saura ma mort ; tout le reste est pour lui comme ce qui se passe en Chine. Il sait qu'il aime sa femme, *il sent* qu'il est riche, et voilà je vous jure les deux parties de son discours dont il ne se tirera en effet que par la vie éternelle.

Non, je ne me porte pas bien, j'ai une toux convulsive qui ne me laisse pas un moment de repos.

Je ne vous réponds point sur M. de Saint-Germain : c'est que j'en ai mes poches pleines. Mon ami, tout ce que je désire, c'est que vous ne mettiez rien contre vous ; sûrement cet homme a du mérite et beaucoup. Il vous a aimé : pourquoi voudriez-vous, comme dit précieusement M. de Saint-Marc, donner *cent coups de bâton à votre étoile*? Adieu. Mais est-il bien vrai, avez-vous besoin d'être aimé de moi? Cela ne prouve pas que vous soyez sensible, cela prouve seulement que vous êtes vorace et insatiable. Je vous écrirai par le courrier de M. Turgot ; envoyez chercher une lettre chez M. de Vaines demain vendredi à six heures. Mais au nom de Dieu, vous, écrivez-moi avant neuf heures du soir ; la poste part à cette heure-là, et si vous saviez combien il est triste de recevoir une lettre qui a trois jours de date lorsqu'on est à quatorze lieues ! Cela annonce tant d'indifférence, tant d'incurie.

J'ai eu ce matin à neuf heures une lettre d'hier au soir de la même heure, et ainsi tous les jours. Vous avez beau dire, les soins, l'attention, prouvent quelque chose. Ma chambre est pleine, et même il y a deux personnes que j'aime bien.

CLXXIII

AU MÊME

Minuit, jeudi 26 octobre 1775.

La conversation n'aura pas été interrompue longtemps, et cependant vous aurez eu le temps de respirer. Vous êtes bien heureux si vous respirez à l'aise, car pour moi cela m'est impossible, et je ne puis pas exprimer de quelle souffrance cela est ; mais c'est de vous dont je veux parler, mon ami. Je pense que vous ferez mal de quitter tout de suite M. de Saint-Germain ; dans ce premier brouhaha, il ne verra rien, rien ne fera trace, au lieu que si vous étiez là après ce premier moment, il s'approcherait de vous, vous pourriez lui être utile en mille choses.

Cet homme tombe des nues, il aura des milliers de questions à faire, et il a assez d'expérience pour ne les pas faire au hasard. Il vous a vu si jeune, vous étiez *son fils*, et l'on ne craint point de se commettre vis-à-vis d'un jeune homme qu'on aime ; enfin je puis me tromper, mais je regarde ces premiers temps comme bien importants pour vous. Dans quinze jours, on lui dirait que vous êtes dévoué aux Broglie, que vous êtes reparti sur-le-champ pour que votre présence à Fontainebleau ne leur fût pas suspecte. Voyez, mon ami, ne mettez ni fausse générosité, ni légèreté dans votre conduite ; je vous dis comme je vois. Je sais bien qu'il y a un degré d'intérêt qui trouble la vue, mais vous êtes encore plus près de vous que je n'en suis : ainsi défiez-vous donc de vous-même.

Vous ne me dites plus rien de vos affaires ; qu'est-ce que cela prouve ? Sont-elles terminées comme vous le désirez ? Ou y mettez-vous autant de négligence que M. le maréchal de Duras y met de légèreté ? Ho ! les excellents négociateurs !

M. de Vaines me fait votre éloge, mais de la meilleure manière ; c'est son âme qui vous loue. Je vous dis cela pour vous prouver que vous ne l'avez pas blessé le jour que vous lui avez parlé de moi ; mais c'est moi que vous blesseriez actuellement si vous reveniez à la charge. Mon ami, la première règle dans l'amitié, c'est de servir nos amis comme ils veulent l'être, fussent-ils les plus bizarres du monde, l'on doit avoir la délicatesse de se plier à leur volonté sur ce qui leur est directement personnel. Cela posé, ma manière, ma manie, si vous voulez, à moi, c'est de n'être servie par personne ; je tiens compte des intentions, comme les autres tiennent compte des actions. Ainsi laissez donc là votre activité ; portez-la sur d'autres objets, car, je vous le répète encore, vous m'offenseriez si jamais vous veniez à vous occuper de mes intérêts. Songez donc que, si j'avais voulu je ne serais pas restée pauvre ; il faut donc que la pauvreté ne soit pas le plus grand mal pour moi. Mon ami, croyez-moi, je dis toujours vrai, et je sais bien ce que je veux.

Vous ne m'avez point parlé des spectacles ; vous ne me dites pas un mot de ce que vous faites ; vous n'avez pas besoin de me causer ; vous n'avez besoin que d'être partout, et de voir tout. Je voudrais que Dieu pût vous faire don de la puissance qu'il a d'être présent partout. Pour moi, je serais au désespoir d'avoir ce talent-là : je suis bien loin de désirer être partout, car je voudrais bien n'être nulle part. Ha ! mon Dieu, je voudrais avoir

la chimère qu'a madame de Muy, je croirais avoir retrouvé le bonheur : elle est sûre qu'elle reverra M. de Muy ; quel appui pour une âme désolée !

Il y a quatre ans dans ce temps-ci que je recevais deux lettres par jour de Fontainebleau ; l'absence fut de dix jours, j'eus vingt-deux lettres. Mais c'est qu'au milieu de la dissipation de la Cour, étant l'objet de la mode, étant devenu celui de l'engouement des plus belles dames, il n'avait qu'une affaire, il n'avait qu'un plaisir : il voulait vivre dans ma pensée, il voulait remplir ma vie ; et en effet, je me rappelle que, ces dix jours-là, je ne sortis pas une fois ; j'attendais une lettre ou j'en écrivais une. Ha ! ces souvenirs me tuent ! Cependant je voudrais bien pouvoir recommencer, et à des conditions plus cruelles encore, car je voudrais ne vous avoir jamais connu, et m'être empoisonnée le 2 de juin 1774 [1]. Ciel ! que de maux j'épargnais ! Mon ami, si vous voyez le fond de mon âme, que vous devez me plaindre ! Mais ne me le dites pas ; c'est de courage dont j'ai besoin, oui, j'en ai besoin, je souffre cruellement. Dites-moi si vous avez régulièrement des nouvelles de madame de M... ? Avez-vous fait quelque chose pour ce qui l'intéressait ? Vous ne me dites rien ; mais vous êtes si pressé. Est-ce que vous ne comptez pas suspendre votre travail sur le livre de M. de Mesnil-Durand ? M. de Saint-Germain y répondra peut-être en quatre mots ; cela vous épargnera bien de la peine ; cependant si c'était un moyen d'ajouter à votre réputation, je le regretterais pour vous.

Le chevalier de Chastellux va faire jouer une pièce

1. Ce passage, jusqu'à présent inédit, fixe la date du jour où mademoiselle de Lespinasse apprit la mort de M. de Mora.

qu'il vient de faire ; il ne la fait voir à personne ; cette manière lui a bien réussi pour *Agathe*, et je souhaite qu'il s'en trouve aussi bien cette fois-ci. Ce que c'est que le monde, le torrent de la société ! Ils jouent et font des comédies, et ils ont sans cesse des scènes entre eux qui sont du genre larmoyant ; ils se tourmentent du matin au soir ; c'est l'amour-propre qui se plaint d'un côté, et de l'autre c'est une vanité effrénée. Je me meurs de peur qu'avec les talents qu'ils ont tous les deux pour la comédie, et même pour le tragique, ils n'amènent une scène de dénouement à une pièce qui devait finir sans éclat. Ah ! comme tout le monde est malheureux !

Vous voyez bien que je ne peux pas vous écrire jusqu'à votre départ, lors surtout qu'il n'est pas fixé. Je ne veux pas qu'il reste une lettre après votre départ. Adieu ; je vous aime partout où je suis, mais non pas partout où vous êtes. Voilà le dénouement pour moi, ou mourir.

CLXXIV

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE

Fontainebleau, ce vendredi soir 27 octobre 1775.

Mon amie, il est trop tard pour que ma lettre puisse partir. C'est un jour de perdu ; c'est un jour où vous n'aurez pas ce qui vous console quelquefois, et ce que vous avez la bonté d'attendre toujours. Il y a eu de ma faute, j'ai voulu aller à *Blanche et Guiscard*, que je n'avais jamais vu jouer et que je n'avais même pas lu. J'ai cru que cela finirait de meilleure heure; je me suis

trompé et j'en souffre autant que vous. J'avais eu votre lettre à six heures, ayant passé chez M. de Vaines pour la prendre.

Mon amie, de quelle bonté, de quel intérêt elle est remplie ! Quoi ! au milieu de vos maux vous pensez à moi avec cette suite, avec cette raison profonde qui semblent n'appartenir qu'aux gens qui ne souffrent pas ? Vous êtes d'excellent conseil ; votre esprit sait la mesure, la juste mesure de tout. A moi tout seul, j'avais cependant déjà commencé à me bien conduire. Je n'ai rien dit que de placé et de raisonnable. Beaucoup de gens ont voulu me faire parler sur M. de Saint-Germain, et vous auriez été contente de mes réponses. Je fais mieux : j'ai été agité une partie de la nuit dernière par l'idée du bien que cet homme peut faire, par le songe de ce que je ferais si j'étais à sa place, et je lui ai écrit en me levant une lettre de quinze pages à laquelle j'ai joint un des mémoires que j'ai faits pour M. Turgot, le plus essentiel, en le renvoyant à lui pour les autres dont je n'ai pas de copie. Cette lettre, mon amie, elle est comme elle doit être, chaude et raisonnable, mûre et animée. Je l'ai communiquée à M. de Vaines, qui en a été parfaitement content, à M. de Vaines tout seul, je ne compte pas le chevalier d'Aguesseau, et je l'ai remise ce soir à M. Dubois, l'ancien aide de camp de M. de Saint-Germain, sur lequel je puis compter, et qui la lui remettra en mains propres.

Le comble de la sagesse, après une lettre comme celle-là, est le parti que je prends : celui de voir venir, et pour cela de m'en aller. J'ai mis mon adresse dans la lettre ; ce n'est pas à lui à ignorer comme on vient chercher les gens dans leur retraite quand on a

besoin d'eux. En m'en allant, j'évite aussi qu'on ne me prête des propos.

Il y a une centaine de sots qui ont vu l'accueil de tendresse qu'il m'a fait ce matin dans les appartements, et cet après-midi chez M. de Vergennes : *Excellent jeune homme,* m'a-t-il appelé plusieurs fois en me tendant la main. Et de plates gens alors de m'entourer, de me demander d'où je le connaissais tant, où je l'avais vu, si je connaissais ses opinions sur le militaire, etc., car, mon amie, vous n'avez jamais vu tant de bassesses et de sottises réunies qu'il y en a ici depuis quatre jours. Les mêmes gens qui ont intrigué pour faire un autre ministre, disent : *Ah ! voilà ce qui s'appelle un choix ! C'était le seul !* Et on n'a pas le droit de faire rentrer ces gens sous terre !

Je pars donc, mon amie, demain après-midi en sortant de dîner, de chez M. de Malesherbes où M. de Saint-Germain dîne. J'ai besoin de regagner un lieu où je sois tranquille, où je puisse faire quelque chose. Voilà douze jours que j'ai passés ici dans un désœuvrement et dans une agitation qui me tuent. J'ai tant de choses à faire que je ne sais comment j'y suffirai ; d'abord recueillir mes idées sur la constitution militaire, en cas que M. de Saint-Germain veuille m'employer ; ensuite faire cette réponse à M. de Mesnil-Durand[1]. Quoique son système reçoive un coup mortel par l'arrivée de M. de Saint-Germain, dont l'opinion lui est absolument contraire, il n'est pas assez tué. D'ailleurs j'ai commencé. Je

1. La fameuse question de l'*ordre mince,* préconisé par M. de Guibert, contre l'*ordre profond,* défendu par M. de Mesnil-Durand, passionnait alors le monde militaire. M. de Guibert a le mérite d'avoir, le premier, soutenu et fait prévaloir le principe de l'ordre mince, qui fait la base du système de guerre moderne.

me suis donné la peine de lire je ne sais combien de volumes, et il faut que je retire le fruit de ma peine.

J'ai ensuite *le Connétable* à retoucher ; j'ai de grands changements dans la tête pour le quatrième et le cinquième actes ; car vous savez bien qu'il se rejoue. Cela est contre votre avis, mais le moyen de s'en défendre, quand la Reine le demande comme elle l'a fait. Elle y a mis une grâce et une bonté auxquelles on ne résiste pas. Ajoutez que l'espérance de ces pensions qu'elle m'a donnée lui assure un charme infini, car je l'avoue, moi, je suis intéressé pour les personnes que j'aime :

Je ne me vante point du fastueux effort
De voir d'un œil serein la rigueur de leur sort.

Voilà, comme vous voyez, bien de l'ouvrage ; mon délassement, mon plaisir sera de vous écrire, mais je doute que vous veuilliez l'augmenter en m'écrivant. En quittant Fontainebleau, il faut sans doute renoncer à vos lettres ; il faut même se détacher de celles que j'y ai reçues de vous, et que j'aimerais à emporter dans ma retraite. Je vais toutes les rassembler et les remettre à M. de Vaines, et celle-ci n'ira pas par la même voie ; n'est-ce pas là l'exécution la plus littérale de vos ordres ?

Mais quelle étrange manière d'aimer que la vôtre ! Elle est pleine de méfiance, et il n'y a que moi au monde qui puisse n'en pas être offensé. Vous allez dire pour m'offenser encore, que c'est que je ne m'offense de rien, que je mets à tout un dégagement, une légèreté, une insouciance qui vous justifient ; mon amie, vous direz mal, vous direz ce que vous ne croyez pas :

Phèdre au fond de son cœur me rend plus de justice.

Mon amie, en rassemblant vos lettres et avant de

m'en détacher, je viens de les relire. Il y a plusieurs choses auxquelles je ne vous ai pas répondu. L'agitation de ce pays-ci empêche qu'on ait une conversation suivie, et c'est cependant là le plaisir qu'il est bien doux d'avoir avec vous, c'est là un de vos charmes les plus attirants. Je ne vous ai, par exemple, rien dit de mes affaires ; je ne vous ai pas parlé de madame de M... ; eh bien, écoutez. Madame de M..., m'a écrit plusieurs fois, et, à son ordinaire, avec une raison, une amitié très douces et très aimables. Elle s'est vivement intéressée à l'événement du choix d'un ministre ; tout ce qui pouvait m'en arriver d'avantageux ou de désavantageux lui a passé par la tête.

Moi, de mon côté, je me suis beaucoup occupé de cette affaire de M. de Marnaval (je crois vous en avoir parlé) qui l'intéressait infiniment. C'est ce bail de forges que le chevalier de Chastellux a fait rompre en faveur d'un certain Juveigneur, nommé M. de Lesseville, qui lui donne mille écus d'intérêts, que vous m'avez dit être pour madame de Gléon. J'ai remué ciel et terre ; j'ai fait agir M. de Vaines, et je n'ai rien obtenu. Ma consolation est que le Berry, dans lequel ces forges sont situées, va être donné en apanage à M. le comte d'Artois, ainsi que le bail sera rompu, et que le chevalier et moi, nous n'aurons que les écailles.

Voyez, mon amie, si je n'abuse pas, jusqu'au dégoût. du droit que vous m'avez donné de vous parler de tout ce qui m'occupe. Voyez combien votre opinion m'est chère, par tous les détails dans lesquels j'entre vis-à-vis de vous. J'avais une autre affaire qui intéressait un de mes amis vis-à-vis de M. de Malesherbes ; elle est entamée et j'espère qu'elle réussira. Enfin, j'en avais une très essentielle vis-à-vis du ministre de la guerre,

dans laquelle je comptais employer le crédit de la Reine; c'est pour avoir la promesse de la première légion vacante. Je remets cela à un autre temps.

Il faut laisser M. de Saint-Germain s'asseoir, et il sera vraisemblablement disposé à m'être favorable.

Mon amie, encore une fois j'abuse de votre bonté.

Je vous ai dit tout ce qui m'a occupé pendant mon séjour ici; il ne me reste plus qu'à vous parler de vous. Vous avez donc toujours des étouffements? Vous me mandez que vous ne respirez pas à l'aise, et c'est peut-être au moral, encore plus qu'au physique. Mon Dieu, que j'aurais voulu pouvoir aller passer vingt-quatre heures à Paris! Qu'il me tarde d'y revenir! Croyez à mes désirs et à mes regrets. J'y aurais été, mon amie, mais j'ai eu des raisons que je n'ai pu surmonter. Je serais libre actuellement, mais on m'attend à Courcelles; on y est très inquiet de moi. Je m'étais annoncé pour lundi, et par une fatalité inouïe une lettre que j'y ai écrite n'est pas parvenue.

Adieu. Quoi, vous ne m'écrirez plus? Je saisis avec avidité une espérance qui me vient; vos deux dernières lettres sont adressées à Ousson, en cas que je ne fusse plus ici. Pourquoi ne continueriez-vous pas? Mais ces mots m'effraient: *Je ne vous aime pas partout où vous êtes*. Ah! moi, mon amie, je vous aime partout où je suis, et je ne changerai jamais. *Blanche et Guiscard* m'a fort intéressé. Cela est faible de ton et de pensées, mais cela est touchant. J'ai pleuré. Le dénouement m'a fait frémir, et il y a un vers que je trouve superbe:

Que la nuit paraît longue à la douleur qui veille!

Mon amie, il m'a rappelé douloureusement quelques nuits de ma vie, et de la vôtre.

CLXXV

A MONSIEUR DE GUIBERT, COLONEL,
CHEZ GOURNAI, BAIGNEUR A FONTAINEBLEAU

Ce vendredi 27 octobre 1775.

Je viens de recevoir trois lettres de Fontainebleau; elles sont du 26, et M. de Saint-Germain n'était pas encore arrivé. Mon ami, vous me disiez mercredi matin que vous m'écriviez le soir, et vous n'avez pas pensé à moi depuis cet instant. Dites-moi donc au moins si vous avez reçu deux lettres par M. de Vaines, et une par la poste: l'une de mardi, et deux d'hier jeudi.

Quand j'ai vu toutes ces lettres de Fontainebleau, je n'ai pas mis en doute qu'il n'y en eût une de vous; mon Dieu, que vous me rendez injuste! Mon premier mouvement est toujours de lire avec dégoût les lettres de Fontainebleau, lorsqu'elles ont trompé mon espérance. Hé! Non, non, ce n'est pas vous qu'il faudrait aimer; vous êtes d'une agitation, d'une évaporation qui ne permettent pas de compter sur vous. Je ne vous critique pas, mais je me condamne de tout ce qui me reste de raison et de force.

Les archevêques d'Aix et de Toulouse sont partis ce matin pour Fontainebleau. Mon ami, vous avez jugé de l'état de ce dernier, avec ce vif intérêt qui fait dire au comte de Crillon que je me porte bien; il est en bien mauvais état, et j'en suis bien inquiète; il a le meilleur régime, mais j'ai bien peur qu'il ne suffise pas pour faire contre son mal; il est gai et sans encore d'inquiétude :

il tient peu à la vie, quoiqu'il n'ait guère senti le malheur.

J'admire votre justice, mon ami, lorsque vous blâmiez le choix du ministre : c'était M. Turgot qui l'avait fait; depuis, après y avoir mieux pensé, vous avez trouvé que c'était le plus excellent choix qu'on pût jamais faire, ce n'est plus M. Turgot, c'est M. de Malesherbes. Tout comme il vous plaira, mais vous aurez bien de la peine à mettre dans ces deux têtes-là deux volontés; il n'y en a qu'une, et c'est toujours pour faire le mieux possible. Ho! oui, je les aime; ce n'est pas le mot : je les chéris et les respecte du fond de mon âme. Ils ont eu l'honnêteté de me faire partager le plaisir qu'ils avaient du choix du Roi. Ce n'est pas par reconnaissance que je tiens à M. Turgot; il oublierait que j'existe, que je me souviendrais de même de tout ce qu'il vaut.

Voilà ma réponse à tout ce que vous me mandiez de Montigny; par sagesse je m'abstiens de répondre de premier mouvement; vous m'aviez blessée et je me tus; je n'y sais plus que cette manière. Je ne sais si M. Nicole a oublié ce moyen de conserver la paix : il en vaut bien un autre. Adieu, mon ami. Vous ne m'avez rien dit, et je vous parle. J'ai là trois lettres, et je ne réponds pas; cela est encore pis que dans l'Évangile, où ceux qui venaient à la dernière heure étaient récompensés comme ceux qui avaient eu tout le fardeau du jour.

A propos, j'ai oublié de vous dire que madame de Boufflers m'a répété deux fois qu'elle vous croyait *bien heureux*. Je lui ai dit que je n'en doutais pas, mais que vous n'aviez pas *sa sévérité*. Madame de Martinville est à Martigny. Mon ami, elle va peut-être donner ou recevoir un acquit comptant des vingt-deux mille livres de

rente. Si je ne vous paraissais pas trop outrée, je vous dirais que je hais, oui, que j'abhorre l'argent quand je viens à penser qu'il est le prix de tout. Fi !

CLXXVI

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE
RUE SAINT-DOMINIQUE, VIS-A-VIS BELLECHASSE,
FAUBOURG SAINT-GERMAIN

A deux heures du matin, 1775 (automne).

Mon amie, par quelles expressions, par quelle conduite pourrai-je me faire pardonner les mouvements qui m'ont entraîné ! Vous m'accusez, vous me condamnez, vous me haïssez, vous me croyez sans morale, sans vertu ! Ah ! du moins, ne me croyez pas sans sensibilité. Je suis occupé de vous, je meurs de repentir et de regrets ; je ne puis point trouver de sommeil. Vous m'avez cruellement puni de ma faiblesse, vous m'avez bien fait expier le malheureux égarement de ma raison.

Je vous disais que je vous aimais, je vous aimais en effet. Tout le feu, tout le désordre de la passion était dans mon cœur ; et vous, vous me repoussiez par des témoignages de haine et de mépris. Les méritais-je ? Écoutez-moi, écoutez-moi encore cette fois. Vous savez bien que quand vous le voudrez, vous m'obligerez à me taire. Je renfermerai jusqu'à ma justification, si vous ne voulez plus m'entendre ; elle sera celle de Venceslas :

J'allais, j'étais, l'amour a sur moi tant d'empire !

Oui, jamais il ne m'a enivré à ce point. Vos lettres,

ces mêmes lettres qui devaient me refroidir, le souvenir du passé qui s'est tout à coup présenté à moi, ma main qui s'est portée sur la vôtre, enfin, que pourrai-je vous dire? Je n'ai plus été maître de moi... Je me suis contenu, cependant; vous l'avez vu. A quels moments je me suis arraché! Mon amie, ces efforts, ces sacrifices ne prouvent-ils donc ni amour ni vertu? J'en ai eu, j'en ai encore.

Je suis au désespoir de vous avoir déplu; je ne puis dire : offensée. On n'offense que quand on méprise ou quand on forme de sang-froid le projet de séduire et d'allumer, et j'étais si loin de ce projet! Mon âme était si innocente, si pure; je relisais vos lettres et les miennes pour me pénétrer de cette amitié à laquelle nous nous étions tous deux condamnés de nous réduire. Mon amie, pardonnez-moi. Je suis fâché d'aller demain à Versailles, mais je suis forcé d'y aller pour une affaire qui regarde le chevalier d'Aguesseau. Je retarderai mon voyage, j'irai demain me jeter à vos pieds, et vous demander ma grâce. Jamais je ne l'ai plus méritée. Jamais vous ne m'avez été aussi chère.

Je tâcherai de revenir de Versailles d'assez bonne heure pour aller vous voir le soir. Répondez-moi un mot, si je ne viens pas. Envoyez-le chez madame la duchesse d'Anville. Ne me laissez pas le poids douloureux de votre haine, il est au-dessus de mes forces.

Vous aurez le billet demain en vous éveillant; mais, hélas! vous serez-vous endormie?

Adieu.

CLXXVII

A MONSIEUR DE GUIBERT, RUE DE GRAMMONT

Ce lundi, onze heures, novembre 1775.

Je comptais vous voir, j'avais besoin de vous voir. Je ne sais plus vous écrire, je crains de vous parler ; mon âme est à la torture ; je confonds tout : je ne sais plus si c'est le crime ou la vertu qui fait le malheur ; je ne sais ce qu'il y a de plus douloureux, des remords ou des regrets ; enfin je succombe à tant de troubles et de maux. Je vis, et je vous le répète, ce qui me retient à la vie, c'est que je me sens aimée. Ce mot est tombé de mon cœur hier au soir, et votre doute me l'a fait abjurer.

Vous le voyez, vous m'enlevez à tout : au bout d'un quart d'heure de votre présence, je reste seule avec vous dans l'univers : vous anéantissez le passé et l'avenir ; vous n'êtes plus coupable, je ne suis plus malheureuse. Dites moi, y a-t-il quelque loi, quelque devoir dans la nature qui aient autant de puissance ? Dites, et je m'y soumettrai. Oui, je le crois, le dernier effort de la vertu c'est d'aimer en faisant abnégation de son intérêt, de son bonheur et de son plaisir. Hélas ! je ne me loue point ; reste-t-il quelque retour d'amour-propre à une âme opprimée par la douleur ?

Je voulais vous redire encore de faire attention à ce que vous dites des Villeroi. Prévenez les criailleries, il en est encore temps. Et puis, je voulais me mêler de votre parure. Mon ami, je veux que votre habit soit brun, bien brun, brodé d'argent en paillettes comptées, la broderie

1. Inédite.

en boutonnière avec une veste jonquille et l'habit doublé de même. Vous me croirez folle, voilà la première fois que j'ai eu une pareille fantaisie ; passez-la-moi et vous serez aimable.

Je ne sais pas si j'aurai la force d'aller à Tivoli ; cette malheureuse mère a besoin de moi; en m'affligeant avec elle, je soulage son âme. Mon Dieu, qu'il est cruel d'attendre avec un intérêt si déchirant? Vous êtes bon, mon ami, d'avoir été savoir des nouvelles ; ce seront les mêmes que j'ai eues par madame de Melet et M. de Vaines. C'est demain qu'elles seront décisives et peut-être funestes. Ce que vous me disiez hier : *si c'était vous*? Ha ! je ne connaîtrais plus de mesure, je mourrais avant que d'éprouver un pareil malheur. Que je vous voie demain matin. J'espère que vous aurez des nouvelles avant onze heures, et elles décideront de ma journée.

En grâce, écrivez à Bordeaux pour réclamer mes deux lettres, mais peut-être les ayez-vous aujourd'hui par le courrier de Montauban ; vous me les rendrez demain avec celle-ci. Que vous êtes étourdi ! Que la défiance est juste avec vous !

Je n'irai pas à Tivoli, je viens d'écrire à M. Boutin. Je passe la soirée chez madame de Meulan.

CLXXVIII

A MONSIEUR DE GUIBERT[1]

Ce mardi 7 novembre 1775, à l'heure de la poste.

La femme la plus raisonnable est folle ou enfant les deux tiers de sa vie, car n'est-ce pas et de l'enfance et

1 Inédite.

de la folie que de céder au besoin de vous répondre, lorsque je suis assurée que je ne vous enverrai pas ma lettre? Mais, mon ami, c'est m'occuper de vous d'une manière plus prononcée que par la pensée, c'est faire quelque chose pour mon soulagement, c'est rendre le mouvement à mon âme, qui était tombée en paralysie depuis qu'elle n'agissait plus pour vous; enfin, si ce n'est rien faire pour vous, c'est faire quelque chose pour la passion qui tyrannise ma vie.

J'ai lu dix fois ce petit billet de dimanche : l'auriez-vous cru bien chaud, bien pressant, bien absolu? Ha! ce serait une grande méprise, car il est bien froid, et il a bien fait aussi l'effet qu'il devait faire, c'est-à-dire, point du tout. Hé! non, vous n'êtes ni *inquiet*, ni *désespéré*; vous êtes, tout au plus, un peu contrarié, lorsque le facteur arrive. Le quart d'heure d'après, il n'y paraît plus. Ho! mon ami, rien n'est profond, rien n'est de suite en vous! Il y a des jours où la nouvelle de ma mort vous ferait à peine sensation; et, voyez si je vous connais, peut-être y a-t-il tel moment où vous en seriez accablé.

Mais souvenez-vous qu'il y a longtemps que je vous ai dit, pour la première fois, que ce que l'on vous inspirait était si fugitif, que cela ne pouvait pas même s'appeler sentiment; c'est de la préférence, du plaisir, de l'abandon d'amour-propre. Voilà ce que vous êtes pour ce que vous dites aimer, car vous n'avez ni l'intérêt qui fait qu'on s'inquiète des maux de ce qu'on aime, ni celui qui rend nécessaire de partager tout ce qui affecte son ami: vous n'avez ni la tendresse qui console une âme malade, ni la bonté qui prévient la douleur. Oui, je vous le répète, en aimant, vous n'aimez point.

Mais vous êtes peut-être l'homme du monde avec qui

on peut se faire le plus aisément illusion sur le premier et unique intérêt d'une femme qui s'est abandonnée à sa passion. Vous êtes si aimable, si animé, vos mouvements ont toujours le subit et la chaleur de la passion; vous mettez tant de douceur, tant de facilité dans le commerce intime, qu'il faut y regarder de bien près pour démêler que c'est la suite du caractère, et point du tout l'effet du sentiment. Et cela est pourtant si vrai, qu'en paraissant tout abandonner, vous seriez incapable de faire un vrai sacrifice à ce qui vous aimerait, et, dût-il en coûter le repos et même la vie à ce qui vous serait dévoué, vous ne renonceriez à aucun de vos projets d'ambition, ou de fortune; dans ces moments de crises, vous restez seul dans la nature vis-à-vis de votre intérêt personnel, bien ou mal conçu.

Souvenez-vous que dans les premiers temps de notre connaissance, sans avoir vos actions pour preuves, je vous répétai plusieurs fois que je vous croyais infiniment personnel; je vous étonnai, et il vous était facile alors de vous justifier: aujourd'hui, il n'en serait pas de même, je vous écraserais de preuves et d'exemples, et, pour vous laisser sans réplique, je vous dirais : vous connaissiez la vérité de ma passion, vous connaissiez la violence de mon caractère, vous aviez à peine formé le projet d'un mariage où votre gloire et votre fortune n'étaient pas fort intéressées, vous saviez qu'en exécutant ce projet vous me condamniez ou à me tuer sur-le-champ, ou à mourir de douleur; hé bien, vous avez conclu ce mariage, et deux jours après, vous avez eu la cruauté de m'écrire un billet si infâme, que, si l'on pouvait mettre en récit cette situation, ce billet serait rejeté comme ne pouvant être ni vrai, ni vraisemblable.

Oui, permettez-moi de croire que vous êtes le

plus cruel ou le plus frivole de tous les hommes; laissez-moi croire que le comble du malheur pour une âme active et passionnée, c'est de s'être livrée à son penchant pour vous. Ha! mon Dieu, tout ce que j'ai souffert, tout ce que je souffre n'est-il pas une expiation bien douloureuse de ma faiblesse et de mon crime? Faudra-t-il donc que le peu de jours qui me restent à vivre soient encore remplis de trouble, de remords et de douleur?

Oui, mon ami, vous m'avez frappée au cœur; j'en mourrai, et de la mort la plus cruelle, puisqu'elle est lente; mais dans les convulsions du désespoir qui consume ma vie, mais dans le dernier souffle qui l'animera, je vous répéterai toujours : pourquoi ne me laissiez-vous pas mourir pour M. de Mora? Je satisfaisais ma passion, j'expiais mon crime. Vous vouliez donc me faire connaître un degré de malheur par delà celui qui m'entraînait? Que vous y avez bien réussi! Que le sentiment de douleur que vous avez mis dans mon âme est profond! Il y a des moments, il y a des jours où je suis toute prête à croire que je n'ai connu le malheur que depuis que je vous aime.

Ciel! quelle affreuse destinée! L'action la plus coupable de ma vie la couvre quelquefois tout entière; oui, mon ami, le sentiment de ma faute éteint souvent le souvenir de la passion qui m'a animée huit ans. Ho! vous ne connaissez point encore l'excès du malheur et de la passion! Vous n'avez point assez pénétré dans l'âme que vous remplissez. Je ne suis plus à moi lorsque je vous vois : votre présence charme tous mes maux; alternativement vous me donnez ou m'enlevez à la fièvre; quand vous paraissez, à peine sais-je si j'ai souffert.

Mon ami, en vous voyant je n'ai pas besoin que vous m'aimiez; le ciel est dans mon âme; je ne juge plus la

vôtre, j'oublie que vous êtes coupable, je vous aime. Mais ces secousses violentes sont trop fortes pour ma machine[1], et cela est si vrai que je n'ai fait que languir depuis votre départ; je n'ai pas été une heure sans souffrance ; le mal de mon âme passe à mon corps. J'ai tous les jours la fièvre, et mon médecin, qui n'est pas le plus habile de tous les hommes, me répète sans cesse que je suis consumée de chagrin, que mon pouls, que ma respiration annoncent une douleur active, et il s'en va toujours en me disant : « Nous n'avons point de remède pour l'âme. »

Il n'y en a plus pour moi, mais ce n'est pas guérir que je voudrais, mais me calmer, mais retrouver quelques moments de repos pour me conduire à celui que la nature m'accordera bientôt. Il n'y a que cette pensée qui me repose; je n'ai plus la force de la passion, mon âme me fatigue, me tourmente, je ne suis plus soutenue par rien. Le désir et l'espérance sont morts en moi; plus je m'affaiblis et plus je suis obsédée par une seule pensée. Sans doute je ne vous aime pas mieux que je vous ai aimé, mais c'est que je n'aime plus rien, c'est que les maux physiques me ramènent sans cesse à moi; il n'y a plus ni dissipation, ni diversion.

La longueur des nuits, la privation du sommeil, ont fait de mon sentiment une manière de folie; cela est devenu un point fixe, et je ne sais comment il ne m'est pas déjà échappé vingt fois de dire des mots qui découvriraient le secret de ma vie et celui de mon cœur. Quelquefois, en société, je suis surprise par mes larmes, je suis obligée de m'enfuir.

1. A partir d'ici, quelques phrases de cette lettre ont été dans les éditions précédentes transposées dans une autre lettre.

Hélas! en vous peignant l'excès de mon égarement, je ne veux point vous toucher, puisque je crois que vous ne lirez jamais ceci. D'ailleurs, dans l'état où je suis, qu'est-ce que j'ai à prétendre ou à craindre de vous? il me suffit de vous croire honnête, pour être bien sûre de tous vos procédés jusqu'à la fin. Il y a des situations qui forceraient une âme dure et insensible : tout ce qui m'entoure paraît plus animé pour moi; en voyant de près une séparation éternelle, on se rapproche. Je ne saurais assez me louer des soins et de l'amitié de mes amis; ils ne me consolent pas, mais il est certain qu'ils mettent de la douceur dans ma vie; je les aime, et je voudrais les aimer davantage, et je voudrais surtout qu'ils n'eussent pas si bonne opinion de moi.

Ils croient tous que c'est la mort de M. de Mora qui me tue. Mon ami, s'ils savaient que c'est vous, que c'est votre mariage qui a frappé le coup mortel! Ho! quelle horreur ils auraient pour moi, que je leur paraîtrais méprisable! Ha! ils ne m'accuseraient ni plus haut, ni plus fort que ma conscience! Adieu; je succombe à tant de pensées douloureuses; cependant, en répandant mon âme, je l'ai un peu soulagée.

CLXXIX

AU MÊME

Mercredi 8 novembre 1775.

Mes lettres vous manquent, et ma présence ne vous est pas nécessaire. Vous avez passé cinq jours à Paris, en me reprochant, et à vous aussi, tous les moments que vous

y restiez. Vous avez été quinze jours à Fontainebleau, où il ne s'est guère passé de jour que vous n'eussiez trouvé une occasion commode pour aller et revenir. Vous saviez que j'étais malade, vous saviez la part que vous y aviez ; et puis vous me mandez, et cela doit me combler d'aise et de reconnaissance, que *si vous étiez venu à Paris, j'aurais été le seul objet de votre voyage*. Aussi ne l'avez-vous pas fait ! Et puis vous osez dire que, si cela ne me pénètre pas de sensibilité, c'est que je suis devenue bien difficile et bien injuste.

Ho ! que vous pesez sur mon cœur, lorsque vous voulez me prouver qu'il doit être content du vôtre ! Je ne me plaindrais jamais, mais vous me forcez souvent à crier, tant le mal que vous me faites est aigu et profond. Mon ami, j'ai été aimée ; je le suis encore, et je meurs de regret en pensant que ce n'est pas de vous. J'ai beau me dire que je ne méritai jamais le bonheur que je regrette, mon cœur, cette fois, fait taire mon amour-propre : il me dit que si je dus jamais être aimée, c'était de celui qui aurait assez de charme pour moi pour me distraire de M. de Mora, et pour me retenir à la vie après l'avoir perdu. Mais est-on jamais aimé par ce qu'on aime ? Entre-t-il de la justice et de la réflexion dans ce sentiment si involontaire et si absolu ?

Ha ! s'il était possible qu'il devînt soumis à la volonté, combien il y aurait de temps que vous ne seriez rien pour moi ! Oui, je dis rien, car, mon ami, dussé-je vous offenser, je vous dirai que je vous ai vû de trop près pour désirer que vous fussiez mon ami si vous n'étiez pas ce que j'aime le plus dans le monde : votre parole me blesse à beaucoup d'égards ; de plus, je vous trouve incapable des soins, de la suite, et de l'intérêt que l'amitié exige. Mais, ne vous effrayez point : vous avez ce qui répare

tout, ce qui dédommage de tout dans le monde : vous plaisez ; et vous avez toutes les qualités et tous les agréments qui peuvent faire mettre de la vanité à vous aimer, et à se dire de vos amis. Qu'est-ce qui n'est pas flatté de se dire l'ami d'un homme qui est hors de pair, qui a du talent, du génie, et qui doit nécessairement faire ce qu'on appelle une grande fortune ?

Voilà ce qui a mis toute cette famille dans laquelle vous êtes entré à vos genoux : voilà ce qui fait qu'elle flatte et caresse votre amour-propre du matin au soir : voilà comme elle vous a attiré, comme vous vous y êtes soumis, et comme vous serez subjugué tout le reste de votre vie.

Hélas ! si vous êtes heureux, il suffit. Plus de force, d'élévation et de philosophie vous feraient peut-être chérir et estimer davantage de quelques gens vertueux ; mais au goût d'ambition que vous avez, il vaut bien mieux faire effet sur le grand nombre, et toute votre manière est faite pour mériter ce genre de succès qui mène souvent à la fortune, mais qui doit faire dire souvent aussi :

Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

CLXXX

AU MÊME[1]

Jeudi, 9 novembre 1775.

Je vous écris tous les jours Mais cette fois-ci réellement je vous parle, car je vous donnerai cette lettre-ci.

1. Inédite.

Vous savez bien ce que je veux avant tout : c'est de vous dire vrai, au risque que vous ne me trouviez pas le sens commun.

Je désapprouve les grands changements que vous faites dans le *Connétable*, et voici mes raisons : je doute qu'ils soient suffisants pour mettre votre pièce au point où il la faudrait pour remplir toutes les règles qu'exigent les gens de l'art, tels que M. de Voltaire, etc., etc... D'ailleurs, le rôle d'*Adélaïde* sera changé d'un bout à l'autre ; si la mort devient nécessaire, il faudra qu'elle ressemble à *Zulime* et non à une Romaine de Corneille. Mais vous avez de l'esprit et du talent de reste pour avoir fait d'un caractère fier et élevé une âme tendre et passionnée ; ce n'est donc pas à cela que je m'arrête.

Mais remarquez qu'en changeant et bouleversant ainsi cette pièce, elle sera jugée de nouveau, et avec plus de sévérité que la première fois, et cela est juste. La première fois vous aviez cédé à la volonté de la Reine ; vous aviez annoncé que vous n'aviez jamais songé à la faire pour le théâtre : dès lors, voilà l'indulgence établie. Il y a de la simplicité dans votre conduite, et il n'est pas question d'amour-propre d'auteur ; l'on vous sait gré de toutes les beautés qui sont en foule dans cette pièce : on loue votre talent, et si l'on se permet quelque critique, soit sur le fond, ou sur la diction de l'ouvrage, on ajoute : « Il ne l'avait pas fait pour être joué. »

Actuellement, mon ami, vous voilà avec toutes les prétentions d'un auteur, vous avez tout renversé. Vous êtes donc obligé à beaucoup, car il est bien démontré que c'est pour la faire jouer que vous avez fait ces changements. L'on ne doutera pas que ce ne soit vous qui ayez engagé la Reine à la redemander pour la faire

paraître avec des corrections dont vous vous promettez beaucoup de succès. Les aurez-vous, ces succès, en supposant même qu'ils soient les plus mérités ? Croyez-vous que l'accueil de M. de Saint-Germain, que la bonté que vous marque la Reine, n'aient pas réveillé l'envie ?

J'entends siffler les serpents, et pour rien dans le monde, je ne voudrais me trouver à cette seconde représentation, que je désapprouve toujours de toute mon âme. Mais si, comme vous le dites, elle a été inévitable, il fallait qu'elle en eût l'air, et pour cela, que votre pièce fût exactement comme la Reine l'avait vue la première fois.

Le seul changement qu'il fallait vous permettre, c'était d'employer tout votre temps à la pureté, à l'élégance et à la noblesse du style ; il fallait que tout le monde en sortant de votre pièce, dît : « Mais je ne la croyais pas si bien écrite ; mais il n'y a ni négligence, ni incorrection ; mais il fait les vers à merveille ; mais sa pièce aurait été aux nues s'il avait eu d'abord l'intention de la faire pour le théâtre ; cela est à côté de tout ce qu'il y a de plus beau ; cela est écrit comme Voltaire ; il a bien fait de la donner une seconde fois, le mérite du style avait échappé à la première. »

Voilà, mon ami, ce que j'aurais voulu entendre dire. Au lieu de cela, il y aura un déchaînement affreux, et quel que soit le changement que vous ferez, je vous réponds qu'il tuera les beautés réelles de votre ouvrage. Ce ne sera pas le rôle d'Adélaïde qu'on jugera, ce seront les prétentions de monsieur l'auteur qui, en effet, prend un nouvel engagement vis-à-vis du public. Mon ami, vous me tueriez que je soutiendrais que j'ai raison ; et puis vous ferez comme vous l'entendrez : je m'en lave les mains. Mais je ne vous dirai point comme toutes ces dames,

qui savent louer et point sentir : « Que cela est beau ! Que cela a gagné au changement ! Que cela aura de succès ! » Et moi je répéterai cent fois : non, cela n'aura pas de succès, précisément parce que c'est changé !

Allons, je me tais, car il y a à parier que ce n'est pas cela que vous voudriez entendre ; vous avez travaillé ; vous voilà enivré de la beauté de ce que vous avez fait ; ce qui était auparavant vous paraît détestable ; *vous forcerez le sot public à vous rendre justice : il y a un degré de talent qui écrase l'envie ;* hé bien ! soyez donc fou, si vous voulez.

CLXXXI

AU MÊME

Jeudi onze heures du soir, 9 novembre 1775.

Mon ami, je vous ai écrit quatre pages ce matin, mais je ne puis finir ma journée sans prononcer que je vous aime. Je viens de voir la personne du monde de qui je suis la plus aimée, et cela ne m'a fait que mieux sentir à quel point je vous aimais. Après trois mois d'absence, si je vous avais entendu annoncer sans m'y attendre, comme j'aurais tressailli de la tête aux pieds ! Comme je n'aurais pas su un mot de ce que je disais, ni de ce qu'on me disait !

Mon ami, il faut aimer pour connaître tout ce que la nature a accordé de biens et de plaisirs aux hommes ; il est doux sans doute d'être aimé, mais c'est répondre, où est le bonheur ? Car de juger, d'apprécier l'affection d'un

homme aimable, de répondre avec honnêteté à des mouvements involontaires, de voir tour à tour la tristesse et le mécontentement se peindre sur le visage de quelqu'un tout rempli du désir de votre bonheur, si cela flatte l'amour-propre de quelque sotte femme, combien cela afflige une âme honnête et sensible ! Mon ami, je pourrais vous dire comme Pyrrhus à Andromaque :

Ha ! Qu'un seul des soupirs que mon cœur vous envoie
S'il s'échappait vers elle, y porterait ma joie !

Mon Dieu, est-ce que vous ne souffririez point de n'avoir pas de mes nouvelles ? Est-ce que cela ne fait pas un vide dans votre vie ? Seriez-vous occupé ou enivré au point de ne pas éprouver tour à tour un besoin actif et une grande langueur ? Est-ce que je ne suis pas bien près de votre pensée lorsque je ne la suis pas ? Ha ! mon ami, mes questions ne vous peignent qu'une bien faible partie de ce que je sens ; je meurs de tristesse.

Mes amis me croient affectée de mes maux : je voyais ce soir la bonté de M. d'Anlezi et de M. de Schomberg : ils me rassuraient sur ma poitrine, ma toux les déchirait, et ils me consolaient, les excellentes gens ! Ils ne savent pas tout ce que je souffre. Mais je ne mérite pas d'être plainte, même par vous, car jugez de l'excès de ma folie ! Je sens que je vous aime par delà les forces de mon âme et de mon corps ; je sens que je me meurs de n'avoir point de communication avec vous. Cette privation est, de tous les supplices, le plus cruel pour moi ; je compte les jours, les heures, les minutes ; ma tête s'égare sans cesse, car je veux l'impossible : je veux avoir de vos nouvelles les jours où le courrier n'arrive point. Enfin, que vous dirai-je ? Je vous aime à la folie, et comme une folle.

Hé bien, après cela, comprenez-moi si vous pouvez : je ne vous envoie point mes lettres ; je vous choque, je vous irrite, ne fût-ce que par la contradiction ; il y a plus, c'est que si, par quelque hasard, vous veniez à être forcé de rester dans le lieu où vous êtes[1] six mois ou un an, ou toute la vie, je crois pouvoir répondre que vous n'entendriez jamais parler de moi.

Concevez d'après cette disposition l'horreur que m'a causée ce maudit billet, daté de ce lieu qui se peint à moi d'une manière plus effroyable que l'enfer ne s'est jamais peint à sainte Thérèse et aux têtes les plus exaltées. Nulle raison, dans la nature, ne peut combattre une aussi funeste impression ; je frissonne encore en me rappelant cette date et le peu de lignes qui la suivaient.

O Ciel, qu'étiez-vous devenu? Aviez-vous cessé d'être homme? Étiez-vous tigre?

Adieu. Ce souvenir sèche un peu mon cœur.

10 novembre, vendredi, après l'heure de la poste.

Non, les effets de la passion ou de la raison (car je ne sais laquelle m'anime dans ce moment), sont incroyables ! Après avoir attendu le facteur avec ce besoin, cette agitation qui font de l'attente le plus grand tourment, — j'en étais malade physiquement ; ma toux et ma rage de tête m'en avaient avancé de cinq ou six heures : — hé bien, après cet état violent qui n'est susceptible ni de distraction, ni d'adoucissement, le facteur est arrivé : j'ai vu des lettres, il n'y en avait point de vous. J'en ai

1. M. de Guibert était en ce moment-là à Courcelles, en famille, et cette seule pensée mettait mademoiselle de Lespinasse dans l'état d'exaspération dont ces lettres-ci font foi.

reçu une violente commotion intérieure et extérieure, et puis, je ne sais ce qui est arrivé, mais je me suis sentie calmée ; il me semble que j'éprouve une sorte de douceur à vous trouver encore plus froid et indifférent que vous ne pouvez me trouver bizarre.

En me prouvant que je ne suis rien pour vous, je crois qu'il me sera plus aisé de me détacher de vous; il m'est tellement démontré que vous ne pouvez faire que le malheur de tous les instants de ma vie, que tout ce qui me donne la force de m'éloigner de vous, de m'en séparer, est réellement pour moi le plus grand soulagement que je puisse sentir. Me voilà à souhaiter que vous soyez retenu par goût ou par force dans le lieu où vous êtes : votre absence cesse d'être un mal pour moi, c'est du repos.

Je vous vois enivré des louanges et des flatteries dont on vous berce tout le jour. Cela suffirait bien à votre amour-propre, mais il manque à votre activité de recevoir une réponse de M. de Saint-Germain, qui satisfasse tout ensemble votre vanité et votre ambition. Voilà la lettre que vous attendez, voilà celle dont votre âme a besoin.

CLXXXII

AU MÊME

Ce lundi, trois heures après-midi, 20 novembre 1775.

Mon ami, que vous êtes aimable, et que vous justifiez bien l'excès de mon égarement et de mon malheur ! Oui, je le crois, ce que j'ai souffert, ce que j'attends, rien

n'aurait le pouvoir de m'empêcher et de me garantir de vous aimer, si je ne vous aimais pas. Il y a des choses qui me font croire à la fatalité; je devais vivre pour vous un moment, j'en devais mourir. Mais, mon ami, je vous ai aimé, je ne me plains plus.

Laissez-moi donc subir ma destinée, et gardez-vous de mettre le comble à mes maux, en me faisant aimer la vie au moment où il faudra la quitter, où je sens qu'elle m'échappe. Hélas! mon ami, par bonté, par pitié, laissez-moi croire que la mort me délivrera d'un fardeau qui m'accable; laissez-moi arrêter, reposer ma pensée sur ce moment tant désiré, si attendu, et dont je me sens approcher avec une sorte de transport, lorsque je pense à l'arrêt que vous avez prononcé le 1er de mai[1]. Mais aussi lorsque je vous écoutais hier, que je vous voyais, je pensais avec attendrissement que bientôt je vous dirais adieu pour jamais; je me tâtais, j'aurais voulu ne me pas croire si malade, je regrettais de ne pouvoir plus espérer. Enfin, mon ami, ma tendresse pour vous remplissait mon âme et ne me permettait plus de former un souhait qui eût pour objet de me séparer de vous. Sous cet affreux rapport la mort sera un mal, un grand mal!

Mon Dieu, vous ne saurez jamais le déchirement, l'espèce de mort et d'angoisse où je viens de passer ces trois dernières semaines. Ce n'est pas la perte de mes forces, ma maigreur, l'excès de mon changement, qui sont étranges; mais, ce qui est inouï, c'est que ma vie ait résisté à cette torture. Mais enfin vous voilà; je vous ai retrouvé plein de bonté, de sensibilité; vous avez calmé

1. Encore une date dans l'histoire de cette liaison, que ce passage, inédit jusqu'à présent, fait connaître. C'est le 1er mai 1775 que M. de Guibert avait signé son contrat de mariage. On sait qu'il eut lieu le 1er juin suivant.

mon âme, vous avez mis du baume dans mon sang. Il m'était moins pénible de souffrir cette nuit; je n'ai point dormi, j'ai eu la fièvre, j'ai toussé : mais en vérité, je n'ai pas été malheureuse, car j'étais occupée de vous d'une manière douce et sensible. Je pensais que je vous écrirais, et je n'osais pas espérer recevoir de vos nouvelles, mais cela ne me paraissait pas impossible.

Jugez du sentiment de bonheur que j'ai eu, lorsqu'en entrant dans ma chambre, l'on m'a dit : de la part de M. de Guibert. Mon ami, ces mots m'ont fortifiée pour ma journée; je ne crains plus la fièvre avec votre lettre, le remède a plus de pouvoir sur moi que le mal. Je chasserai de ma pensée ce qui veut y revenir sans cesse : *il est arrivé samedi à cinq heures à Paris, et il a attendu jusqu'à dimanche une heure pour savoir si j'étais morte, malade, ou au comble du malheur.*

Ha! mon ami, vous aviez donc oublié que je vous aimais, et vous ne saviez donc plus comment j'aime, avec toutes les facultés de mon âme, de mon esprit, avec l'air que je respire? Enfin, j'aime comme je vis, et je ne vis que par ce que j'aime.

Mon ami, tuez-moi si vous voulez, mais je vous répéterai de toute ma force que ce récit est trop long de dix vers au moins. Et puis, me trompé-je, cette mort d'*Adélaïde* ne ressemble-t-elle pas beaucoup à celle de *Tancrède*? J'entends bien qu'ils ne disent pas les mêmes choses, mais n'y a-t-il point de réminiscence de votre part?

Je meurs d'envie de savoir ce que vous aura dit M. de Saint-Germain ; j'ai repensé à sa lettre : elle est fort bien, mais fort bien ; et je ne doute pas que vous soyez content de la conduite qu'il aura avec vous. Souvenez-vous de m'apporter le brouillon de la lettre que vous lui avez écrite.

Si ce n'est pas le matin que je vous vois demain mardi, écrivez-moi un mot, car je ne doute pas que vous ne reveniez ce soir. Si vous ne venez pas le matin, et que vous ne puissiez pas me donner votre soirée, il faut que vous sachiez que depuis quatre heures jusqu'à cinq heures et demie, je suis seule : ainsi voilà trois manières de me voir en liberté. Prenez-en donc une, mon ami, car j'ai besoin de vous voir.

Bonjour ; vous voyez que je me dédommage. Hé ! bon Dieu, j'ai tant souffert de me taire ! Mon ami, croyez-vous qu'il y ait, ou qu'il y ait eu quelqu'un dans le monde plus vivement frappé de vos agréments et plus profondément occupé de vous? Croyez-vous enfin qu'il y ait un degré de tendresse et de passion par delà celui qui m'anime? Les battements de mon cœur, les pulsations de mon pouls, ma respiration, tout cela n'est plus que l'effet de la passion : elle est plus marquée, plus prononcée que jamais ; non pas qu'elle soit plus forte, mais c'est qu'elle va s'éteindre, semblable à la lumière qui revit avec force avant que de s'éteindre pour jamais.

Adieu, mon ami, je vous aime.

CLXXXIII

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE

Versailles, à huit heures du soir, 1775

Mon amie, je vous remercie; j'ai votre lettre: je l'ai lue et relue. La première chose que j'ai faite à sept heures du soir a été de passer Touchet, pour savoir si elle était arrivée ; elle y était. Ce mouvement répond à

une partie des reproches de votre lettre. Elle est d'ailleurs si aimable qu'il est aisé de lui pardonner ces légers défauts. Il y règne une douceur, une mélancolie tendre qui vont jusqu'au fond de mon âme. Oui, mon amie, nos âmes se touchent plus souvent que vous ne pensez ; c'est que je ne vous le dis pas toujours. J'imagine que vous le savez, et je me trompe, car vous paraissez sans cesse en douter.

J'ai passé une heure avec M. de Saint-Germain, cela ne va pas bien; il mollit, il cède aux impulsions qu'on lui donne. Ce cabinet l'a déjà gâté. Où donc trouver un homme? Je lui ai montré la vérité jusqu'à l'en fatiguer. Il m'a redonné rendez-vous pour demain ; je la lui montrerai encore, et si elle lui déplaît, je *retournerai aux carrières*. Il aurait fallu qu'il eût ce courage, et qu'il sût retourner en Alsace, alors les chevau-légers et les gendarmes ne seraient pas restés ; les gardes du corps auraient été mieux réformés : alors le bien se ferait parce qu'il se serait rendu le maître. Il ménage M. de Maurepas ; après cette dernière sottise, que voulez-vous espérer? Adieu. Je ne sais pas ce que vous dira M. de Tingry. Moi, le traiter avec légèreté ! Je vais passer chez lui. Je suis fâché de vous quitter. Je vous écrirai encore demain matin, car je crains de ne pas pouvoir partir de bonne heure d'ici.

Plaignez-moi ; cette vie me contrarie à l'excès. Mais elle ne durera pas ; encore une séance comme celle d'aujourd'hui, et je m'éloignerai peu à peu. Je ne veux pas coopérer à rien de petit ni de faible. Assez de gens aideront M. de Saint-Germain pour cela, sans que je m'en mêle.

Bonsoir, mon amie.

CLXXXIV

A MONSIEUR DE GUIBERT

Ce mardi, 21 novembre 1775, trois heures.

L'aimable, la bonne, la charmante, l'excellente et la plus aimée de toutes les créatures, ce n'est ni votre faute, ni la mienne, mon ami, si vous n'avez pas eu de mes nouvelles à Versailles. J'ai reçu votre billet ce matin à onze heures; il n'était plus temps, et comme j'imagine que vous irez chez vous avant que de venir chez moi, je me presse de vous remercier de votre soin si aimable, si plein de bonté.

Votre intérêt me touche si fort, que je suis désolée de ne pas pouvoir le contenter en vous disant que je suis mieux, mais il n'y a pas moyen. J'ai toussé à mourir hier; j'ai eu la fièvre assez fort cette nuit pour avoir mes idées un peu plus brouillées et plus égarées que jamais, et, ce matin à onze heures, j'ai vu mon médecin qui m'a trouvé plus de fièvre que je n'en ai ordinairement à cette heure-là. C'est une fièvre d'irritation; ma poitrine et mes entrailles sont encore plus allumées et agitées que mon âme.

Mais, mon ami, je vous aime, et si vous me répondez, j'aurai la force du martyr; je souffrirai, mais je préférerai mes maux au bonheur de tout ce qui existe.

Je viens de recevoir un petit billet bien aimable de l'archevêque de Toulouse, mais il m'inquiète, quoiqu'il ne soit pas inquiet, au moins à ce qu'il me dit : il a craché du sang hier. Bordeu dit que c'est de la gorge; mais

est-il naturel de cracher du sang, lorsque surtout l'on est au lait pour toute nourriture, et que l'on prend deux fois par jour du lait d'ânesse? J'ai peur que cela ne finisse mal.

Mon Dieu, qu'il y a loin de ce que j'aime, de ce qui m'intéresse, de ce qui m'inquiète même, qu'il y a loin de tout cela à vous? Ho! mon ami, portez-vous bien; ne me tourmentez plus; ne me faites plus de mal; mais aussi, n'allez pas à l'autre excès, ne me faites pas croire que ma vie vous est nécessaire; je serais trop à plaindre, car je sens le besoin de mourir.

Bonjour, mon ami; je vous ai écrit un volume hier. J'ai bien envie de savoir si vous êtes content de M. de Saint-Germain; je l'espère, je le crois.

Venez, venez. Vous avez plus de pouvoir sur moi que Logistile sur Roland, que l'opium sur la douleur, et je crois en honneur que vous seriez plus fort que la mort.

Tout le monde, tout ce qui a un peu de goût et d'esprit, est à la Chevrette.

CLXXXV

AU MÊME

Vendredi, onze heures et demie du soir, novembre 1775.

Point de monsieur de Guibert, mais aussi point de lettre de lui. Cela est bien vide. Mon ami, je vous aime, sans doute, mille fois mieux que *Bérénice* n'aimait *Titus*, mais malheureusement je ne puis pas faire le même emploi de mon temps : je ne saurais le passer tout entier à vous attendre, et ceci n'est pas hors de propos.

Par exemple, l'espérance de vous voir ce soir m'a fait éconduire un de mes amis; cela m'a peinée en vous espérant, et actuellement cela m'inquiète, car même les amis s'éloignent bien vite. On a tant d'affaires et de dissipation, qu'il faut une grande bonté pour me destiner des soirées.

Vous allez avoir mauvaise opinion de moi : je ne serais ni inquiète, ni affligée, si j'avais éconduit ce qui m'aime; il a, actuellement, ce degré d'intérêt qui pardonne, et qui fait qu'on ne prend point un refus pour un dégoût. Mais M. d'Anlezi n'en est pas là; en se répétant deux fois : *on ne peut plus la voir*, il s'y soumettra comme à la nécessité. Cependant, le moyen de l'avoir là quand je vous attends? Le nombre trois n'a pas même pu réussir dans la Trinité; c'est trop ou trop peu. Si bien donc que la *morale* de ceci est de ne me pas faire partager vos doutes; ils tourmentent mon âme, et ils laisseraient mes soirées trop solitaires.

Savez-vous bien que j'ai passé trois heures fort alarmée sur l'état de M. de Saint-Germain? On disait qu'il était *mal*, qu'on craignait une fluxion de poitrine, et cette pensée me faisait frémir. La France est donc frappée de malédictions? me disais-je. Et puis vous, votre intérêt, tout cela m'agitait et je me taisais. Sur les sept heures, on m'a annoncé une jolie femme. Elle s'est mise à côté de moi. « Sauriez-vous des nouvelles de M. de Saint-Germain? — Oui, vraiment, j'en ai de sept heures du matin, elles étaient fort bonnes; mais j'ai donné ordre chez moi de m'apporter ici des nouvelles de cinq heures, que je dois avoir à huit heures. »

Ma jolie femme m'a tout à fait calmée, et je n'avais plus besoin de sa lettre qui est pourtant arrivée comme elle l'avait dit : elle était datée de la chambre de M. de

Saint-Germain, et elle était si rassurante que je suis persuadée que vous aurez pu travailler avec lui. Mon Dieu, je le voudrais, car lorsque réellement on n'est pas ministre, il y a bien peu de chose qui dédommage de la perte de sa liberté. On ne fait guère ce sacrifice qu'à la fortune et à l'amour, et, en vérité, on a bien raison; l'idée de chaîne, fût-elle d'or, révolte mon âme.

Bonsoir. J'ai souffert, je ne connais plus que la douleur, et cependant vous dites qu'il faut chérir la vie. Cela ne me paraît pas bien conséquent.

Samedi, onze heures du matin.

Je reçois votre lettre, mon ami. Je vous remercie de ne m'avoir pas laissé dans l'incertitude plus longtemps. J'en ai encore sur votre retour, et c'est bien assez, car vous me dites bien faiblement que vous me verrez aujourd'hui. En tout, ce billet est un peu froid, mais il est une marque de bonté et d'attention : ainsi je dois m'en louer.

Bonjour, mon ami. J'enverrai cette lettre chez vous pour que vous l'ayez en arrivant, et j'espère que si je ne vous vois pas ce soir, j'aurai de vos nouvelles demain matin de bonne heure. Écrivez-moi en vous levant, ou avant de vous coucher.

CLXXXVI

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE

Ce mardi matin 1775.

Eh bien, mon amie, vous serez toujours la même : à peine vous ai-je retrouvée que je vous perds. Je suis le premier des ambitieux, ou plutôt le dernier; car vous savez bien que je pense qu'il n'y a rien de si plat qu'un ambitieux dans la foule. Je n'excuse l'ambition que quand elle est en grand, et la mienne ne peut pas être de ce genre. Ne me rapetissez donc plus par cette accusation, elle porte à faux.

J'étais bien à vous quand j'étais hier chez vous; j'y aurais été plus complètement si j'avais pu vous parler à mon aise : mais vous étiez entourée. Je jouissais du moins de votre visage, qui me paraissait meilleur. Je vous ai quittée malgré moi ; j'étais pressé de rentrer pour travailler, et surtout pour écrire au baron de Wimpffen que j'avais besoin de voir, afin de le réunir à moi pour empêcher M. le comte de Saint-Germain de se perdre. Car il se perd, il se déshonore par la plate ordonnance qui va paraître sur les carabiniers. J'étais indigné de tout ce que je venais d'entendre à ce dîner. Ha ! mon amie, il n'y aura donc jamais *un homme* en place, et le ministère étouffe donc tout ce qui promettait de l'être !

Le baron de Wimpffen m'a fait dire qu'il viendrait ce matin. Le voilà; je vous quitte, je vais faire attendre votre petit laquais.

Il sort d'ici. Il est indigné comme moi. J'ai écrit une lettre de feu à M. le comte de Saint-Germain ; jamais il n'aura entendu la vérité avec cette franchise et cette force. Le baron m'a promis qu'il lui écrirait aussi. Mais c'est assez parler du ministre. Je vous aime, mon amie. La transition est brusque, mais c'est le mouvement de mon cœur. Je serais bien fâché si je ne vous vois pas aujourd'hui ; cette maudite visite me contrarie. Ah ! oubliez que je serai près de vous. Je m'en dédommagerai demain.

Adieu, mon amie. Ne me dites donc pas qu'il est trop tard. L'amour a fait de plus grands miracles et il ne les désirait pas si vivement.

CLXXXVII

A MONSIEUR DE GUIBERT, RUE DE GRAMMONT

Mercredi six heures du matin, novembre 1775.

Je ne puis pas dire : ma première pensée est pour vous, car je n'ai point encore dormi ; mais ma pensée est pleine de vous, et je veux vous dire que je vous aime avant que quelques moments de sommeil m'enlèvent au plaisir de le sentir. Mon ami, je me suis couchée bien triste ; je vous avais attendu longtemps, et cet espoir avait animé et soutenu mon âme. Mais quand l'heure d'espérer a été passée, je suis tombée bien bas, car mon corps était bien abattu. Il y avait du monde autour de moi, mais je n'aurais pas été plus seule dans un désert. Hé ! bon Dieu, me disais-je en entendant annoncer tout ce qu'on n'attend point, tout ce qu'on ne désire point, arrive, est exact, assidu. Il est affreux de ne vivre que

dans un point, de n'avoir qu'un objet, qu'un désir, qu'une pensée.

Mon ami, ce que cela fait éprouver n'est sûrement pas le remède de la fièvre ; mais cependant je l'ai beaucoup moins forte que la nuit dernière ; je n'ai ni la soif, ni la chaleur, ni l'espèce de délire. Figurez-vous qu'il m'était impossible de m'occuper de vous, mon sentiment m'échappait comme tout le reste, et ce manque de pouvoir sur ma pensée augmentait ma chaleur et mon agitation. Actuellement je suis calme, je souffre, mais d'une manière supportable.

Êtes-vous à Paris, mon ami ? Vous verrai-je ce matin ? Mon Dieu, je vous souhaite la meilleure, la plus grande fortune, tous les succès ; mais qu'il est malheureux de s'être attaché à quelqu'un que tout éloigne de vous ! Si M. de Saint-Germain vous occupe, vous serez sans cesse à Versailles ; les représentations de cette pièce vous y mèneront sans cesse ; et puis une femme, une famille, des goûts, de la dissipation !

Mon ami, je ne me plains de rien, mais de bonne foi, dites-moi si je pourrais vivre au travers de tout cela ? Ce que vous feriez pour moi vous coûterait beaucoup, et ce que vous ne feriez pas me mettrait à la torture. Il vaut bien mieux dire et faire comme la femme de Pœtus : *Je ne pleure point, mais je meurs.* Je ne sais si c'est la fièvre, mais depuis assez longtemps, ma tête est épuisée et rassasiée de larmes. Je n'en ai plus ; ce soulagement n'est plus à l'usage de ma douleur.

Mais mon ami, c'est de vous dont je veux vous parler. Vous êtes donc arrivé bien tard, car sûrement j'aurais entendu parler de vous aujourd'hui si vous étiez arrivé *à cinq heures*. Mais enfin vous aviez reçu deux lettres de

moi, et samedi vous ne saviez pas si je n'étais point morte; on conçoit que l'incertitude de ce genre laisse en repos. Si vous saviez ce que j'ai encore découvert contre vous ? Mais pour ne pas me rendre odieuse, il faut que je vous cache ce que votre légèreté me fait souffrir ; oui, il faut que j'emploie tout ce qui me reste de force à vous cacher le mal que vous me faites.

Bonjour, mon ami. Je suis maladroite de vous dire que j'aurais à vous gronder, vous en viendrez avec moins de plaisir ; pour moi, je vous assure que je n'en aurai pas moins à vous voir. Hélas ! vous pourriez impunément vouloir m'assassiner, m'avoir assassinée, vous voyez si ma faiblesse laisse place à quelque ressentiment! Je vous aime.

CLXXXVIII

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE

Ce mercredi matin, 1775 (décembre).

Mon amie, j'en suis bien fâché, mais je ne pourrai pas aller dîner avec vous aujourd'hui. J'ai refusé hier madame Geoffrin, et je ne vous dirai pas : c'est parce que j'ai affaire, c'est parce que je veux rester chez moi pour travailler... C'est parce que j'irai dîner avec madame de M..., que je n'ai pas vue depuis plusieurs jours, et chez qui je n'ai pas dîné une fois depuis son retour. Votre équité me pardonnera en sachant surtout que je regretterai une occasion de passer quelques heures avec vous, quoiqu'à ces dîners ce soit le public que je voie plutôt que vous.

Hier cependant, mon amie, au milieu de ces sept ou huit personnes, j'ai eu du plaisir ; j'étais près de vous. Vous étiez très animée, très vivante, très aimable. Cela m'a fait illusion sur vos souffrances, cela fait respirer mon âme en y laissant pénétrer l'espérance de vous conserver ainsi. Mais à peine ma pensée s'est-elle laissée aller à cette douceur, vous me la ravissez. Vous avez souffert hier au soir ; vous souffriez beaucoup au moment où vous m'écriviez.

Après votre départ, je suis allé chez M. de Vaines ; j'ai causé deux heures avec lui. Nous aurons bien de la peine à faire le bien. Le désordre des autres parties de l'administration nous suscite des obstacles sans nombre. « Mais quoi, disais-je à M. de Vaines, parce que vous vous noyez, parce que vous ne prenez aucun parti, il faut que nous périssions ? Quelle détestable routine ! »

Vous croyez donc que M. le comte de Saint-Germain ne me dit pas tout ? Tant pis pour lui, s'il me trompe. Ses affaires iront mal, et il paiera la faute de diviser sa confiance. Jugez en conscience et selon mon cœur. Je lui remettrai cette semaine un développement général du nouveau plan de constitution militaire, et si je m'aperçois que la force lui manque, je me retirerai. Il ne faut pas être le coopérateur d'une mauvaise besogne, et tout ce qui ne se fait pas en grand est mauvais à mes yeux.

Le Connétable est remis à samedi en huit[1], et par conséquent, les répétitions sont changées. Les noms que vous m'envoyez seront inscrits dans le temps. C'est M. le maréchal de Duras qui m'apprend cette remise du *Connétable* ; c'est à cause du ballet de *Médée* qui exige

1. *Le Connétable de Bourbon* fut joué pour la deuxième fois au théâtre de la Cour à Versailles, le 30 décembre 1775.

de grands préparatifs, et de l'anniversaire de la mort de M. le Dauphin.

Il me mande, en même temps, que, vu la quantité de demandants, il ne pourra me donner que quinze billets d'orchestre, au lieu de vingt-trois qu'il m'avait promis. Cela me fâche beaucoup ; j'avais pris des engagements positifs. Je serais au désespoir si M. de Tingry m'allait de même manquer de parole ; c'est ce que je verrai demain, si je vais à Versailles, ce dont je ne suis pas sûr encore, mon travail pouvant peut-être n'être pas fini. Je vous verrai sûrement d'ici-là, ce soir si je puis. Je redemanderai aujourd'hui votre quatrième volume, et je vous l'enverrai chez madame Geoffrin. Voilà vos lettres toutes rassemblées, et elles l'étaient depuis huit jours dans un portefeuille qui ne traîne jamais. Ne vous inspirerai-je pas plus de confiance ?

Bonjour, mon amie ; je vous quitte. Il se peut que quelquefois à onze heures du soir j'aie dormi chez vous, mais je dors bien plus ailleurs ; je suis ordinairement fini à cette heure-là. En revanche, vos lettres m'animent ; je voudrais toujours en recevoir, et je ne les lis jamais pour une fois seulement.

CLXXXIX

A MONSIEUR LE COMTE DE GUIBERT,

RUE DE GRAMMONT

Mercredi minuit.

Mon ami, vous ne m'avez pas attendue, n'est-il pas vrai ? Vous n'avez pas eu le temps de penser à moi, et

il y aurait de la gaucherie et de la sottise à me faire des reproches et à vous des excuses :

Il faut se croire aimé pour se croire infidèle.

Mais dans le vrai, avec la volonté et le désir de vous écrire, je ne l'aurais pas pu. Depuis quatre heures jusqu'à cet instant, je n'ai pas été seule une minute. D'ailleurs, que vous dire, mon ami, lorsque vous voulez que je vous parle de moi ? Avec deux mots, je puis toujours exprimer ma disposition physique et morale : *Je souffre, j'aime*; et depuis quelque temps cela est dans cet ordre-là.

Oui, je souffre beaucoup ; j'ai eu la fièvre, j'ai la fièvre et je sens que ma nuit sera détestable : je meurs déjà de soif et j'ai la poitrine et les entrailles brûlantes ; c'est aussi ma mauvaise nuit. Ma journée a été assez tolérable; il y a eu si bonne compagnie, si bonne conversation dans ma chambre, que je vous y ai désiré pour vous, car pour moi le bon, le médiocre et le mauvais n'ajoutent rien au besoin que j'ai de vous voir ; c'est le besoin de mon âme, comme de respirer est celui de mes poumons.

Mon Dieu, que je voudrais modérer et éteindre même ce besoin ! Il est trop actif pour la faiblesse de ma machine, et puis il est plus nécessaire que jamais que je m'accoutume à vous peu voir. Ho ! mon Dieu, tout nous sépare, mon ami, et tout me rapprochait d'un homme qui était né à trois cents lieues de moi. Hélas, il était animé de ce qui fait faire l'impossible. Je ne me plains point, vous m'accordez assez ; on se trouve toujours trop riche quand on va déménager, ou tout perdre.

Hé bien, mon ami, avez-vous rempli vos projets ? Avez-vous beaucoup travaillé ? Je n'en crois rien. Voici ce que vous aurez fait : dîner, après dîner causer, à cinq

heures aller au Temple où vous aurez lu vos changements dans *le Connétable* : ils auront été exaltés jusqu'aux nues, et avec cette douce faconde les heures coulent bien vite ; vous serez rentré un peu avant neuf heures, et il est bien commode de végéter en famille et de se faire adorer jusqu'à onze heures et demie, minuit ; ici, j'emploie l'art du peintre d'Agamemnon et je me tais... Bonsoir.

Je ne sais quelle heure vous me destinez demain, quoique vous m'ayez bien dit que ce serait la soirée ; mais il se passe tant de choses dans votre tête, que vos projets ne doivent jamais être regardés comme des engagements ; enfin, mon ami, vous me donnerez ce que vous pourrez. Mais ne venez pas à quatre heures ; j'ai dit à quelqu'un de venir à cette heure-là, parce que j'ai bien jugé que ce n'est pas celle que vous choisiriez.

Je me reproche de vous retenir si longtemps ; vous êtes entouré comme un ministre ; mais comme ils sont sujets à confondre les papiers qu'ils reçoivent, je vous prierai de rassembler les quatre feuilles que vous avez de moi, et de me les rapporter.

Mon ami, j'ai pensé qu'il ne vous arriverait jamais de dessiner *des bosquets* sur les lettres de M. de Saint-Germain[1]. Pourquoi cela ? Comme dit l'ambassadeur « C'est que nous sommes bien canailles ! »

1. Mademoiselle de Lespinasse fait ici allusion à une particularité assez originale : une de ses précédentes lettres, celle datée du vendredi 27 octobre 1775, porte sur la page blanche du verso à côté de l'adresse un croquis au crayon représentant un jardin ou un bosquet avec allée circulaire, dessin que M. de Guibert avait évidemment tracé dans un moment de distraction. Cette observation taquine de mademoiselle de Lespinasse prouverait une fois de plus, s'il en était besoin, que ses lettres lui étaient toujours restituées exactement par M. de Guibert, ainsi qu'elle le demandait si souvent.

Allons, allons (sans avoir peur que vous ne m'ôtiez rien, parce qu'on ne tombe pas lorsqu'on est à terre). je vais envoyer ma lettre à M. le comte, mais je lui déclare que je n'ai pas un grain de respect pour lui.

CXC

A MONSIEUR DE GUIBERT, RUE DE GRAMMONT

Mercredi onze heures du soir.

J'y ai bien pensé; si vous n'êtes pas heureux, très heureux, il faut que le bonheur n'existe pas, qu'il n'y ait pas une telle chose dans la nature; car vous êtes justement fait, tout exprès, pour jouir beaucoup et souffrir peu. Tout vous sert, vos défauts, vos bonnes qualités, votre sensibilité, votre légèreté. Vous avez des goûts, point de passions; vous avez de l'âme, et point de caractère. En un mot, il semble que la nature se soit étudiée à faire les combinaisons les plus justes pour vous rendre heureux et pour vous rendre aimable. Vous me demanderez l'à-propos de cela? Ha! si vous ne le trouvez pas, croyez que je divague, et sur cent fois vous rencontrerez juste quatre-vingt-dix-neuf fois.

Mon ami, je ne vous espérais guère ce soir; cependant je me suis arrachée avec peine de chez moi, à dix heures. pour aller passer une heure avec M. d'Anlezi chez M. de Saint-Chamans dont j'étais inquiète.

Quand vous verrai-je? Combien vous verrai-je? Aurez-vous la force de me refuser trois jours, vous qui êtes si facile avec tout le monde! Mon ami, songez ce que sont trois jours sur toute votre vie, sur des liens qui dureront

à jamais; ma vie sera si courte à moi, nos liens sont si frêles! Hé, mon Dieu, je les croyais rompus! Il n'y a entre nous de solide, de bien fondé que le malheur; vous en avez signé l'arrêt par le sacrifice de votre liberté, et par le repos de tout ce qui me reste à vivre.

Adieu. Dites-vous que, puisque vous m'avez condamnée, vous ne me deviez rien; soyez cruel si vous l'osez, soyez vertueux si vous pouvez. Enfin, donnez-moi le coup de grâce, que je vous bénisse et que je vous chérisse encore.

Le comte de Crillon voudrait vous donner à dîner vendredi ou dimanche; il est à la campagne jusqu'à demain.

Dites-moi, à présent que tous vos désirs, que tous vos goûts sont satisfaits, à qui doivent appartenir les moments qui vous restent? Je vous demande seulement de ne pas les jeter par la fenêtre.

Mes lettres, mon ami.

Je n'ai point reçu les papiers que madame Geoffrin attend avec impatience; renvoyez-les-moi tout de suite, je vous en prie.

CXCI

A MONSIEUR LE COMTE DE GUIBERT, RUE DE GRAMMONT[1]

Ce dimanche six heures.

Tout ce qu'il vous plaira, mais l'épithète *d'injuste* ne va point. Je ne croirai jamais qu'on fasse une injustice

1. Inédite.

de se plaindre, lorsqu'on aura reçu un coup de massue dont on meurt, sans avoir été assommé sous le coup. Je ne croirai pas davantage qu'il y ait de l'injustice à se sentir blessé et outragé, lorsqu'on vous dit, sans qu'il y ait la moindre nécessité, des détails et des faits humiliants pour celui à qui on les dit, et qui devraient au moins être embarrassants pour celui qui les prononce, s'il avait, je ne dis pas, de la tendresse, mais de l'honnêteté et de la délicatesse.

Tout cela dit, ne prononcez plus que je suis injuste, parce que cela n'est pas vrai; dites que je suis malheureuse, dites que je vis, et que je mourrai du mal que vous m'avez fait. Voilà la vérité, et vous verrez qu'elle ne manquera pas d'être prouvée par les faits.

Quant au moment que je choisis pour me plaindre de ce qui m'opprime, je ne choisis pas, car je forme toujours la résolution de vous laisser ignorer ce qui m'offense; ce serait le seul parti noble et raisonnable, mais le mal est plus fort que moi dans de certains moments; je suis faible, je succombe, et je reste toujours accablée. Enfin que vous dirai-je? Je ne vous accuse point, mais aussi je ne me justifie pas, car, en honneur, ma conscience ne me reproche rien, du moins, par rapport à vous; mais je me sens bien coupable et je me sens aussi cruellement punie.

Je vous remercie de l'intérêt que vous me marquez; je tousse à crever, j'ai beaucoup souffert, et je me sens fatiguée à mourir par tout ce que j'ai fait aujourd'hui. J'ai là une seule personne qui m'attend, qui dit que j'écris bien longuement, et que c'est, à coup sûr, à quelqu'un à qui ma lettre fera moins de plaisir que ma conversation ne lui en ferait. Cela est bien vrai, sans doute, mais j'ai voulu vous répondre, quoiqu'il me soit bien

démontré que vous ne lisez jamais une lettre de moi en entier.

Bonsoir.

CXCII

AU MÊME

Jeudi, onze heures du soir, décembre 1775.

Je ne vous ai pas vu. Mon ami, *je vous aime* ; quand vous verrai-je? Voilà le résultat du passé, du présent et de l'avenir, s'il y a un avenir. Ha! mon ami, que j'ai souffert, que je souffre! Mes maux sont affreux, mais je sens que je vous aime.

Le comte de Crillon a rapporté de Versailles que M. de Saint-Germain était dans son lit avec un gros rhume. Si vous ne deviez pas le voir, j'aurais grand regret à votre voyage.

Adieu, mon ami. Si c'était le dernier, je ne le prononcerais pas avec plus de tendresse et de regret. Mais pardon, vous ne voulez pas que je vous parle ni de mon mal ni de mon espérance.

CXCIII

AU MÊME

Ce vendredi au soir, décembre 1775.

Est-il vrai que ce soit ce soir que le sort de la maison du Roi ait été décidé et déclaré? Êtes-vous toujours aussi

content? Votre zèle n'est-il point refroidi? N'avez-vous rien à rabattre de tout le bien que vous espériez et désiriez? Enfin, mon ami, êtes-vous content? Avez-vous pris des arrangements positifs pour *le Connétable*? Avez-vous vos loges, vos billets? Est-ce toujours demain matin que vous avez une répétition? Trouverez-vous, au milieu de tant d'affaires, un moment à me donner?

La réponse à cette question n'est pas celle qui m'intéresse le moins; j'ai besoin de vous voir, mon âme languit: c'est, je crois, cette disposition que les dévots appellent un temps de sécheresse, et qu'il ne faut rien moins que l'amour de Dieu pour rendre supportable. Imaginez, mon ami, que le plus vif intérêt de ma journée a été un dîner excellent, dont je suis sortie tourmentée de remords et pénétrée de regrets d'avoir eu et trop de faiblesse et trop de force tout ensemble. Vous ne connaissez pas le plaisir de manger poussé jusqu'à la passion? Hé bien, j'en suis là depuis douze ou quinze jours, et les médecins, qui sont des ignorants ou des barbares, prétendent que c'est un mauvais symptôme pour ma poitrine. Si je pouvais calmer ma toux, je ne me soucierais guère de leur pronostic.

Mon ami, je n'ai vu que des gens d'esprit à ce dîner; ils ont été aussi curieux que des bêtes. Il n'y a pas jusqu'à l'ambassadeur qui n'ait donné dans le genre ennuyeux. Figurez-vous ce que c'est que de venir lire des vers italiens pendant une heure. Mais en tout cas, s'ils m'ont ennuyée, je leur ai bien rendu en importunité: je n'ai pas cessé de tousser.

Bonsoir, mon ami. Je me souviens que je vous aime, mais je ne le sens pas.

A propos, c'est tout de bon qu'il faut que je cherche un logement; je sais de ce matin que je ne pour-

rais pas garder celui-ci quand je le voudrais. Voyez donc à votre porte ?

CXCIV

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE

Ce vendredi, à neuf heures du matin, décembre 1775.

Votre billet d'hier au soir m'aurait soulagé, mon amie, si le ton de désespoir qui y règne ne m'avait plus alarmé encore. Vous m'affligez, vous remplissez mon âme du sentiment le plus pénible et le plus douloureux qui existe. Je vous aime, votre vie m'est chère, elle m'est plus que chère, elle m'est nécessaire, et cela ne vous calme pas ; vous mourez et vous me tuez. Cette céleste créature qui est venue chez vous hier avant quatre heures vous a donc fait plus de bien que je ne vous en aurais fait ?. Ha ! je n'en serais point jaloux, parce que la conservation de ce qu'on aime est le premier bien, et qu'on ne regarde plus rien quand il en est question.

Je voudrais que cette divine personne vous intéressât, vous animât, vous rattachât à la vie. Je veux que vous viviez : voilà tout mon désir. Je ne serai point embarrassé qu'alors la tendresse et la constance de mon attachement ne vous devienne une consolation et un plaisir.

Plaignez-moi : je ne ferai aujourd'hui rien de ce que je veux. Je vais chez l'archevêque de Toulouse et de là à Versailles. M. de Saint-Germain m'a écrit hier au soir de m'y rendre.

CXCV

A MONSIEUR LE COMTE DE GUIBERT
RUE DE GRAMMONT

Dimanche, sept heures, décembre 1775.

Oui, vous aurez un mot, mais rien qu'un mot ; j'ai du monde. Vous, vous faites des visites, tout cela est d'un grand intérêt, il faut en convenir. Ha ! si l'on aimait, comme tout cela serait plat ! Mais tout est bien, quand tout est mal.

A l'égard du logement, je n'ai que jusqu'à mercredi matin pour me décider ; ainsi vos bontés et vos soins n'ont que cette latitude.

Je ne sortirai demain qu'à neuf heures du soir, je dîne chez moi, Je n'ai pas vu le baron ; au lieu de cela, j'ai été passer une heure et demie au chevet du lit d'une charmante créature ; songez donc quel charme elle a pour moi, puisque le tête-à-tête ne me pèse point. Vous avez dû voir qu'il m'est impossible de mentir. A l'égard de garder le secret de quelqu'un, cela me paraît impossible autrement ; je sais bien que l'on manque souvent à la morale, mais il faut une distraction ou un intérêt ; ce serait faire le mal en pure perte. Bonsoir. La semaine dernière, j'ai pu dîner trois fois avec vous, et vous n'avez pas voulu. Je pouvais vous voir tous les jours, car l'ambassadeur, MM. de Schomberg, d'Anlezi, etc., logent aussi loin que vous ; mais ils ne tiennent pas à tant de choses, ni à tant de gens ; mais ils n'ont pas des chaînes qu'ils aient choisies, moyennant quoi,

ils les mettent souvent à terre ; mais ils ont raison et vous n'avez pas tort, Je l'aurais, moi, si je m'oubliais à vous écrire.

Souvenez-vous donc de faire inscrire toutes les listes pour la répétition de mardi ; joignez-y monsieur et madame la baronne de Bœuil.

Mais, mon Dieu, ne vous occupez donc plus de ma santé ! Cet intérêt me pénètre, mais je crains qu'il ne vous fasse souffrir.

CXCVI

A MONSIEUR DE GUIBERT, RUE DE GRAMMONT

Mardi, cinq heures du matin, décembre 1775.

Je ne saurais dormir ; mes entrailles, ma tête, mon âme, tout cela m'éveille et me tourmente à sa manière. Pour charmer mes maux, je veux vous parler.

Vous voyez bien, mon ami, que je ne peux pas, que e ne peux plus aller dîner chez M. Boutin. Je vous ai mandé que je lui avais écrit pour m'excuser, et, en vérité, cela serait au-dessus de mes forces ; excepté vous, je ne saurais écouter, ni parler à personne. J'ai été si bouleversée, il me reste encore tant d'inquiétude, que je ne saurais me trouver bien qu'avec cette famille désolée ; je souffre et je sens comme elle.

Mon ami, mon cœur est plein de larmes, et celles que je répands n'ont pas seulement M. de Saint-Chamans pour objet. Ha ! que vous tenez de près à tout ce qui anime mon âme ! C'est vous, c'est toujours vous, sous quelque forme et de quelque manière que j'exprime un

sentiment douloureux. Mes regrets, mes craintes, mes remords, tout est rempli de vous, et comment cela ne serait-il pas? Je n'existe que par vous et pour vous. Hé! mon Dieu, vous dites que je rejette, que je repousse tout ce que vous faites pour moi; expliquez donc ce qui m'attache, ce qui m'enchaîne à une vie de douleur que j'aurais dû quitter au moment où j'ai perdu ce qui m'en avait fait connaître tout le prix, qui me l'avait fait chérir. Qu'est-ce qui me retint alors? Qui est-ce qui me retient encore en déchirant mon cœur?

Vous savez aussi bien que moi si je vous aime; vous savez qu'en vous disant que je vous hais je vous prouve encore que je vous aime : mon silence, ma froideur, mes torts, tout vous est une preuve qu'il n'existe pas dans la nature une passion plus tendre et plus forte. Mon Dieu, qu'elle est combattue! Qu'elle est abhorrée! Et elle est toujours plus puissante que ma volonté et ma raison.

Mon ami, envoyez vite vous excuser de ce dîner de M. Boutin. Vous savez qu'il loge *rue Richelieu près de la rue de Menars*. Gardez-moi votre bonne volonté pour demain mercredi chez madame Geoffrin; j'espère que je pourrai y aller si nous avons des nouvelles aujourd'hui.

J'ai reçu votre lettre de Versailles en rentrant; elle était arrivée à minuit. Je ne vous ai pas assez dit combien j'étais touchée de cette bonté compatissante. Bonjour, ou bonsoir, mon ami, car je vais commencer ma nuit. Il est bien plus doux de causer avec vous que de dormir; mais pour vous aimer, pour souffrir encore quelque temps, il faut bien avoir du sommeil; car pour aimer, il faut vivre, et il est bien certain que je ne vis que pour vous aimer.

Adieu, la plus aimable et la plus chérie de toutes les

créatures. C'est pardonner : mais oublier ! Ha ! mon ami.

CXCVII

A MONSIEUR LE COMTE DE GUIBERT
RUE DE GRAMMONT

Minuit, mardi, décembre 1775.

Vous êtes tout de glace, gens heureux, gens du monde ! Vos âmes sont fermées aux vives, aux profondes impressions ! Je suis prête à remercier le Ciel du malheur qui m'accable et dont je meurs, puisqu'il me laisse cette douce sensibilité et cette profonde passion qui rendent accessible à tout ce qui souffre, à tout ce qui a connu la douleur, à tout ce qui est tourmenté par le plaisir et le malheur d'aimer. Oui, mon ami, vous êtes plus heureux que moi, mais j'ai plus de plaisir que vous.

Je viens de finir le dernier volume du *Paysan perverti*. Cette dernière page ne vous a pas ravi? Vous n'avez pas eu besoin de m'en parler? De me la lire? Ame de glace ! C'est le bonheur, c'est le langage du Ciel. Et la mort de *Manon*, et sa passion, et ses remords, et les mots douloureux et passionnés qu'elle emploie ! Mon Dieu, nous avons passé hier la soirée ensemble, le livre était là, vous l'aviez lu et vous ne m'en disiez mot!

Mon ami, il y a un petit coin de votre âme, et une grande partie de votre conduite qui pourraient, sans folie et sans injustice, faire faire un rapprochement qui ne vous plairait pas. Oui, oui, il y a un peu d'*Edmond*

dans votre affaire ; vous ne lui ressemblez pas de face, mais un peu de profil. Mon ami, ce livre, ce mauvais livre qui manque de goût, de délicatesse, de bon sens même, ce livre, ou je me trompe fort, est fait avec le reste de passion et de chaleur qui animait Saint-Preux et Julie. Il y a des mots délicieux. Si ce ne sont pas les dernières étincelles de ton génie, Jean-Jacques, si ce ne sont pas les cendres mal éteintes de la passion qui animait ton âme, lis cet ouvrage, je t'en conjure, et ton cœur sera animé d'intérêt pour l'auteur, qui a mal conçu et mal conduit cet ouvrage, mais qui est certainement capable d'en faire un meilleur. Je vous punis, mon ami, je vous accable, mais vous vous tirerez d'affaire, comme de coutume, en ne le lisant point. *Edmond* en aurait bien fait autant, et il était moins occupé que vous.

Mon ami, voici le titre, ou la note d'une lettre que j'aurais faite comme *Pierre*, l'*Editeur :*

Edmond à Manon.

Comment peut-on marquer les mêmes sentiments à tant d'objets différents ?

Le monde est un dangereux séjour pour quiconque a le cœur fait comme Edmond !

Vous me renverrez mon livre et mes lettres. Vous me direz que vous avez été plus dissipé qu'occupé cette après-dînée : l'Opéra, des visites, les soins, les manières, la frivolité des gens du monde, du talent, du génie, le besoin d'avoir du mérite. Ho ! l'étonnant contraste ! Et quel affreux malheur d'avoir vu de si près un homme encore plus dangereux qu'il n'est aimable !

Mon ami, j'ai toussé à consterner tout ce qui était autour de moi ; je n'en puis plus. En vérité, vous êtes obligé à m'aimer, vous n'avez plus qu'un moment. Je le sens.

Une loge de quatre places pour des femmes. Trois billets de parquet. Pensez-y, ne méprisez pas un soin qui oblige ce qui vous aime. Je ne sortirai pas ; j'ai la fièvre et ma toux est continuelle.

Mercredi, huit heures et demie.

CXCVIII

A MONSIEUR LE COMTE DE GUIBERT, COLONEL, CHEZ M. TOUCHET, BAIGNEUR, A VERSAILLES.

Ce vendredi quatre heures, décembre 1775.

Mon ami, je suis malade, bien souffrante ; mais aussi je suis folle ; depuis deux jours je ne sais ce qu'est devenue mon âme, c'est un désert : je n'y trouve plus ni sentiment ni passion, mais des regrets déchirants, une profonde douleur, l'étonnement d'exister encore, la sensibilité et l'égarement des premiers moments où la mort impitoyable m'enleva ce qui seul m'avait fait chérir la vie. Mon Dieu, pourquoi m'empêchâtes-vous de le suivre? Pourquoi me condamnâtes-vous à une mort si lente et si douloureuse ?

Voilà, mon ami, les pensées qui ont rempli ma vie depuis mardi au soir. J'en ai été plus malade. J'ai passé une nuit sans me coucher, je n'ai été dîner nulle part, et, je vous l'avouerai, *le Connétable* est venu rarement à ma pensée, et je crois même que, si vous ne m'aviez pas écrit, je n'aurais pas eu la force de vous montrer à quel point je suis triste et abattue.

Hé! mon Dieu, non, je n'irai pas à Versailles ; d'abord je suis trop malade, et puis je serais sur la roue

pendant la représentation[1]. Je suis plus difficile que vous sur votre intérêt. D'ailleurs si la pièce a, comme je l'espère, un grand succès, je ne me soucie pas d'exalter mon âme; elle est trop fatiguée : il ne lui faudrait plus que du repos et du calme. De plus, je vous avoue qu'il n'est ni selon mon goût, ni selon mon cœur, que vous soyez jugé comme auteur de théâtre. Il faudrait que vous surpassiez Voltaire et Racine pour être excusable; alors le grand talent force tout et donne une nouvelle gloire. Enfin, je vous le disais, depuis un an il semble que vous n'ayez agi que pour faire souffrir ce qui vous aime, et, en vérité, c'est en ne considérant que votre propre intérêt.

L'on m'a déjà envoyé demander trois fois ce billet de loge; cela m'importune à mourir. Je fais serment de ne jamais me mêler des plaisirs de personne. C'est le premier intérêt de tous ces gens-là, et moi, loin d'avoir le projet de me divertir, je me sens la mort dans l'âme.

Vous ne m'avez pas rendu mes lettres, Je suis bien sûre que, si je les envoyais demander chez vous, je les aurais.

Vous étiez bien pressé mercredi : en tout, le mouvement vous est bien plus nécessaire que l'action; cela paraît bien subtil, mais pensez-y, et vous verrez que cela est juste.

Mon ami, je vous remercie de l'intérêt que vous mettez à ce logement; mon Dieu, que je voudrais en avoir un à Saint-Sulpice! Ha! ce qui est affreux, je fais peser mon malheur sur ce qui m'aime! Ce n'est pas vous. Vous devriez venir dîner dimanche chez madame la

1. *Le Connétable de Bourbon* fut joué pour la deuxième fois, à Versailles, au théâtre de la Cour, le samedi 30 décembre 1775.

duchesse d'Anville. J'attends de vos nouvelles ce soir, et je me flatte que ce billet de loge y sera. Pardon, mon ami, de vous occuper, de vous détourner, et surtout de n'avoir pas eu la force de vous cacher ce que je souffre.

Douze sols, rendue avant neuf heures, vendredi.

CXCIX

AU MÊME [1]

Ce vendredi dix heures du soir, décembre 1775,

Je m'en suis donné le plaisir! Je vous jure que vous n'auriez jamais pu dire mieux, ni plus fort à M. de la Harpe. Je l'ai traité comme il le méritait. Il y avait cinq ou six spectateurs qui sont restés confondus, et dans un silence qui, loin de m'en imposer, m'a donné plus de force.

Je vous conterai les détails, mon ami; tenez-vous bien vengé; jamais justice n'a été faite plus vigoureusement. Le bon Condorcet, M. de Saint-Chamans témoigneront s'il est nécessaire; ce que vous ajouteriez à cela diminuerait le tort de M. de la Harpe. Nous en causerons, mais calmez-vous, vous êtes vengé, et celui qui est puni se repent du fond de son âme [2].

1. Inédite.

2. M. de la Harpe, auquel on ne peut refuser de grands talents et une réputation établie de science, de critique et de littérature, était, comme on le sait, enflé de vanité. Il n'aimait pas mademoiselle de Lespinasse, qui le lui rendait bien, et il détestait davantage encore M. de Guibert, qui avait le tort, à ses yeux, de ne point s'incliner devant sa prétendue supériorité. Aussi, dans les écrits qu'il a laissés

J'ai oublié de vous dire de penser de bonne heure à vous assurer de la loge que je vous ai demandée : de plus, je voudrais quatre billets de parquet avec la condition d'entrer par le théâtre ; en grâce ne m'oublie pas. Je vous avais demandé le Mercure, parce que j'ai espéré que vous entendriez que c'était vous dire de m'écrire un mot avant que de partir, mais vous ne m'avez pas entendu, et comment auriez-vous répondu à ma pensée ? Vous n'étiez pas ce matin avec moi, étant dans ma chambre. Vous avez été comblé de voir arriver quelqu'un, cela m'ôtait la force de vous retenir. Mon ami, étaient-ce vos affaires, ou étaient-ce vos affections qui vous enlevaient si absolument à ce qui vous aime le plus dans le monde ? Vous traiteriez mieux madame de M..., et je le désire en vérité : il n'y a que moi qui dois souffrir de vous et par vous, parce qu'il n'y a que moi qui vous aime assez pour vous aimer toujours.

Mon ami, je n'ai pas toussé une fois depuis hier, cela tient du miracle. Depuis le prophète Élie, qui ressuscita l'enfant de la Sulamite en mettant ses mains sur ses mains, ses yeux sur ses yeux, sa bouche sur sa bouche, et en se faisant aussi petit que lui, je n'ai rien vu de plus prodigieux que la cessation de ma toux ; je ne sais plus ce qu'est devenue l'irritation de ma poitrine ; cependant il n'y a plus de prophètes, mais il y a des miracles, cela suffit bien.

Vous souviendrez-vous que vous m'avez promis de m'écrire en quittant M. de Saint-Germain, et aurez-

sur cette époque, ne se fait-il jamais faute de montrer la malveillance qu'il nourrissait contre M. de Guibert. La scène à laquelle mademoiselle de Lespinasse fait ici allusion aura sans doute eu lieu à la suite de certains propos tenus par M. de la Harpe sur M. de Guibert, et dont nous n'avons pas autrement trouvé la trace.

vous le soin qu'il faut pour que la lettre parte et qu'elle me parvienne?

Mon ami, j'ai fait une nouvelle connaissance aujourd'hui ; c'est avec la plus charmante femme que j'aie vue de ma vie. Si j'avais à revivre, et que l'on me donnât le choix de la figure, de l'air, du ton et enfin de toute la forme que je voudrais avoir, je dirais, sans hésiter et sans penser à tout ce qu'on a loué, célébré et vanté depuis qu'il existe des femmes, je dirais : donnez-moi la figure et le charme de cette femme, mais à condition que cela ne lui enlèvera rien, car voilà l'intérêt qu'elle inspire. Oui, je me sens du goût pour elle, et si elle voulait, je l'aimerais à la folie le peu de moments qui me restent. Mais, comme de raison, elle aura mieux à faire.

Mon ami, si cette femme était la vôtre, elle m'aurait fait mourir, ou je l'aurais adorée, car elle est simple, modeste, naturelle ; je l'ai vue pour la première fois cette après-dînée, et il semble que je l'aie toujours connue, tant la conversation était facile. Nous étions presque seules, et nous étions bien ; en l'écoutant et en la regardant, je disais : Ha ! pourquoi n'est-ce pas là madame de Châtillon ! Mais me voilà folle, et vous voilà prévenu contre ce que la nature a fait de plus aimable et de plus séduisant. Je me garderai bien, aussi, de vous la nommer ; je veux que vous la reconnaissiez si vous la rencontrez chez moi.

Mon ami, vous n'auriez pas le temps d'écouter que je vous aime, et j'ai la sottise de vous conter un mouvement qui vous déplaira, parce que vous le croirez outré. Hélas ! les malades et les malheureux connaissent-ils la mesure? Mais ne me reprochez pas d'avoir retrouvé une étincelle du feu qui m'animait autrefois ! C'est ce sen-

timent vif des agréments des autres qui leur faisait croire que j'étais aimable; depuis longtemps, je porte la langueur de la mort dans la société; il n'y a que vous qui me fassiez sentir que j'existe, soit par la douleur, soit par le plaisir. J'ai un peu de fièvre, mais je suis beaucoup mieux. Bonsoir.

Le plaisir que m'a fait cette femme ne m'a pas empêchée de penser que vous étiez bien près de moi cette après-dînée; à coup sûr, j'aurais été vous voir si j'avais été à votre place, mais quelle différence!

CC

AU MÊME[1]

Mercredi après minuit, décembre 1775.

Vous voulez de mes nouvelles, mon cher *Edmond*[2]? Mais est-il bien sûr que ce soit ma lettre que vous attendiez? Êtes-vous assez fortuné pour être animé d'un sentiment assez vif, assez distinct, pour que votre pensée et votre désir s'arrêtent sur un seul objet? Naturellement, sans le prétendre ni le mériter, je devrais avoir la préférence, parce qu'il me semble que l'attention se réveille au moment de se quitter: les soins ne tirent plus à conséquence; c'est ce qui fait que presque tous les ago-

1. Inédite.

2. Mademoiselle de Lespinasse continue ici la plaisanterie qu'elle faisait dans une de ses précédentes lettres, en comparant M. de Guibert au personnage d'*Edmond* dans le *Paysan perverti*, de Rétif de la Bretonne.

nisants sont aimés et pleurés. Il n'en est assurément pas de même des vivants et des morts.

Mon ami, quoiqu'il en soit, vous voulez que je vous écrive, et je vous écris. C'est, en vérité, exiger un tour de force : je suis anéantie, et par l'horrible fatigue d'une toux qui a duré trente heures, et par l'effet de trois ou quatre grains d'opium. Pris à cette dose, il me calme à la manière dont la tête de Méduse calmait : je suis pétrifiée, sans mouvement ; je n'ai l'usage d'aucune de mes facultés ; ce que je vois n'est plus pour moi que la lanterne magique, et cela est si vrai que, pendant deux heures, cette après-dînée, il m'aurait été impossible de mettre les noms sur les visages. C'est un singulier état que d'être morte toute en vie ! Je me souvenais bien que je souffrais ; je savais bien que c'était vous qui m'aviez fait mal ; mais, mon ami, j'avais un degré de bonté par delà celui de cette bonne brebis ; je ne savais plus qu'il y eût des méchants, et que les bons eussent à faire des sacrifices et à se faire victimes ; je savais encore moins qu'il y a des gens honnêtes qui oppriment et qui font mourir ceux qui les aiment ; j'avais oublié tout cela : l'opium ne vaut-il pas mieux que la raison ?

Mon ami, je me sens si abattue, mes esprits et mes forces sont tellement épuisés, qu'il me semble que ma vie ne tient plus qu'à votre présence. Oui, je le crois, si vous eussiez prolongé votre voyage d'un mois, c'en était fait, je m'éteignais. Pourquoi êtes-vous revenu ? Ou pourquoi n'auriez-vous pas assez de bonté et de compassion pour ménager une absence qui terminerait un combat qui me consume et qui fait de ma vie une longue agonie ?

Oui, mon cher *Edmond*, je sens encore toutes les peines, tous les dégoûts, toutes les douleurs attachés à

un sentiment profond et à une situation impossible, et je sens à chaque instant que mon cœur devient inaccessible au plaisir.

Oui, mon ami, je vous attends, je vous désire, mon âme, ma pensée vous suivent, vous arrivez, et souvent mon cœur reste froid, les souffrances physiques m'absorbent ; je voudrais être à vous, et elles sont plus fortes que vous et que moi. Ho ! l'horrible chose que la décomposition de la machine !

Mon ami, j'espère que vous me lirez, ainsi je vous dis d'avance, bien d'avance, de faire inscrire à la porte de la Comédie française, dimanche, pour la répétition, madame *Le Droit,* et de lui faire fermer une loge. Vous écrirez aussi le nom de l'abbé Mileau ; et puis ma loge, et puis mes trois billets de parquet. La mouche du coche avait raison : ce *Connétable* me fatigue à mourir, et je rendrai bien grâce au ciel quand vos gens seront arrivés. Mon Dieu, qu'il y a de belles choses dans le rôle d'*Adélaïde !* Que sa mort me fit passer une cruelle nuit ! Et tous ces gens-là souperont comme de coutume ! Les sottes gens que ceux qui n'ont que de l'esprit, et la détestable chose que ceux qui n'en ont point !

Mon ami, quand aurai-je une lettre ? Quand saurai-je votre retour ? Vous me trouverez dans mon lit ; je serai saignée du pied quand il n'y aura plus d'opium dans mon sang.

Je vous ai donc dit des vérités bien dures ? Vous avez eu raison de ne pas vous en fâcher, mais vous n'avez pas raison de ne me croire sur rien, et je vous jure que ce n'est pas par présomption que j'en suis fâchée. Je trouve que vous vous adonnez à faire bien des choses communes, bien petites, et qui donnent prise à l'oisiveté des gens du monde, et qui mettront pendant

quelque temps un voile sur ce que vous valez. Si le géant de la foire avait pris les manières du nain, on en aurait ri, on l'aurait regardé, retourné, et puis on aurait dit : « Mais c'est pourtant le géant? En devenant pygmée, il s'est rendu ridicule; mais il faut pourtant convenir que cette folie ne lui a pas ôté sa grandeur et sa force. »

A l'application, mon *Edmond*, je ne vous ferai pas, comme la charmante madame Parangon, des traités sur la théologie et sur l'Immortalité: je suis très contente de votre religion ; je professe la même, vous êtes mon apôtre et mon Dieu ; mais je voudrais que mon ami, si supérieur aux autres hommes à tant d'égards, ne se crût pas obligé de prendre les sottises et les frivolités qui font tout le mérite de la médiocrité, mais qui font une broderie bien mesquine au mérite et au talent.

N'allez pas croire que je me méprenne : vous ne m'avez pas renvoyé mes lettres, parce que tout bonnement vous ne saviez pas où les prendre. Quel insouci ! Que de légèreté? Je vous assure que vous êtes plus jeune que votre âge et, à certains égards, vous ne grandirez pas d'une ligne d'ici à soixante ans.

Adieu et bonjour, mon ami, car il est bien matin.

CCI

AU MÊME

Jeudi onze heures du soir, décembre 1775.

Hé bien, mon père ! Vous me tuez ; vous étiez moins cruel hier. Ha ! laissez-moi guérir ou mourir. Ne vous

justifiez pas. Non, mon ami, si vous n'êtes pas mort, si vous n'avez sauvé la vie à personne, il n'y a point d'excuse. Ho! mon Dieu, je meurs; mon âme ne se possède plus; vous l'avez exaltée ce matin et vous m'abandonnez! Mon ami, je pressens que vous me forcerez un jour à vous donner un grand chagrin; hélas! peut-être vous trouverez-vous soulagé. Ho! que cette pensée me donne de force! Mais, mon ami, si je vous délivre de moi, qu'est-ce qui vous délivrera du remords?

J'ai manqué à madame de Saint-Chamans ce soir, j'ai éloigné mes amis. Demain je suis enfermée depuis midi jusqu'à deux heures; c'est un rendez-vous pris depuis quinze jours. Bonsoir. Puissiez-vous dormir et jouir d'autant plaisir que vous m'avez fait éprouver de torture et d'angoisse! Non, je ne sais pas comment on ne meurt point de la force de la pensée!

Ne venez pas demain matin.

CCII

AU MÊME [1]

Vendredi, décembre 1775.

Que vous dirais-je en effet? Si c'était ce que je pense, je vous blesserais et j'en serais fâchée. Je ne sais pourtant rien mettre à la place de la vérité; il faut donc se taire. Madame de M... se plaint, moi je me tais : cela doit vous être plus commode.

Vous n'êtes pas heureux; vous êtes inquiet, agité;

1. Inédite.

depuis que je n'espère plus pouvoir rien pour votre bonheur et pour votre repos, votre disposition n'est plus pour moi qu'une peine qui fatigue mon âme. Loin de me consoler dans mon malheur, vous y ajoutez du tourment; vous faites diversion à ma douleur en m'en causant une plus aiguë, et d'un genre que je déteste, parce que l'amour-propre s'y mêlait toujours, et qu'en irritant la sensibilité il l'épuise.

Je n'entrerai pas dans de plus grandes explications ; elles sont inutiles. Je vous le disais l'autre jour : je me condamne bien plus que vous ; je devais vous connaître, et je devais préférer le poison qui tue en vingt-quatre heures à celui que vous m'offriez, qui consumera ma vie par le regret, le remords et le repentir.

Si vous devez venir demain à cette lecture, vous devriez n'aller à Versailles que lundi. Je crois que, pour les affaires que vous y avez, cela sera aussi bien lundi que dimanche.

Cependant, comme vous voudrez.

CCIII

AU MÊME

Mardi, onze heures du soir, décembre 1775.

Depuis que je vous ai quitté, mon ami, j'ai vu bien du monde, j'ai entendu causer de ce qu'il y a de plus important dans ce moment-ci ; j'ai bien écouté, parce que c'étaient des gens qui savaient ce dont ils parlaient. J'en ai conclu que cette sotte, que cette malheureuse espèce humaine est bien difficile à gouverner, lors surtout

qu'on voudrait la rendre meilleure et plus heureuse. Mais, pour dernier *résultat*, j'ai vu que M. de Saint-Germain ne vous disait pas tout, et je souhaite qu'il vous garde aussi bien le secret qu'il le garde à d'autres ; je ne vous parle pas au hasard.

Je voudrais bien que vous vinssiez dîner avec moi demain, mais je n'ose vous en presser ; d'abord parce que j'aime mieux ce qui vous convient que je n'aime mon plaisir ; cela n'est pourtant pas rigoureusement vrai, mais il en est des expressions de sentiment comme des traits d'esprit et des jeux de mots, qu'il ne faut jamais presser ni analyser.

Voilà que je me souviens que j'ai laissé un *d'abord* en l'air, qui demande une seconde raison, la voici : c'est qu'en ne vous pressant pas, si vous venez, je serai comblée, et je m'épargne un refus ; il faut avoir soin de soi lorsqu'on est aussi malingre que je le suis. Si vous saviez comme j'ai toussé ! Et par quelle charmante personne j'ai été plainte, soignée et, en vérité, intéressée au point de faire un peu diversion à ce que je souffrais. Oui, après vous, mais bien après vous, c'est ce qui me plaît le plus dans le monde ; *entendez bien* que je ne dis pas aimer, ni intéresser ; je parle seulement de goût et d'attrait. J'ai été une heure en tête à tête ; celle-là sait parler de ce qu'elle lit, et elle n'a pas besoin de cette ressource, elle sent et elle pense.

Mon ami, je dîne jeudi à l'hôtel de la Rochefoucauld ; il me serait bien doux que ce fût avec vous, mais Versailles... Avant que d'y aller, vous devriez bien faire inscrire sur la liste de la Comédie française, les noms que je vais joindre ici ; et, s'il était possible, vous devriez bien rapporter de Versailles le billet de la loge et les trois billets de parquet. J'entends bien que cette suite,

que cette importance que je mets à une petite chose vous transporte de colère ou de mépris ; mon ami, votre tort à vous est de n'en mettre ni aux grandes ni aux petites choses.

Il me revient dix lettres avant votre départ. Si je ne les reçois pas, car il faut employer la *menace* où la prière est inutile, je ne vous écrirai pas une ligne d'ici à un mois. Mais, mon Dieu, je sens quel cas vous devez faire de mes menaces et de mes résolutions ! Si vous ne me croyez pas la plus fausse des créatures, vous devez me trouver la plus faible et la plus aimante.

Bonsoir, mon ami. Pour pouvoir causer avec vous un moment, je viens de renvoyer quelqu'un qui ne dormait pas comme vous, que je n'ennuyais pas comme je vous ennuie, mais qui ne pouvait pas retenir mon attention, parce que je voulais vous parler.

Cependant, je n'aime pas trop à vous écrire à Paris ; vous êtes si pressé, vous répondez si peu et si mal, vous êtes si peu avec moi lorsque je suis avec vous, en un mot, vous êtes si bien tout ce qu'il faut être pour plaire et n'être guère aimé, que je me meurs d'envie de me mettre à ce régime. C'est la dernière ressource que j'aie à tenter pour guérir mon âme et soulager ma poitrine et mes entrailles. J'en souffre beaucoup dans ce moment-ci.

Faites-moi renvoyer le quatrième tome.

CCIV

A MONSIEUR LE COMTE DE GUIBERT
COLONEL, CHEZ TOUCHET, BAIGNEUR A VERSAILLES.

Douze sols, rendue à dix heures, vendredi.

Jeudi, onze heures du soir, décembre 1775.

Quelque triste que je sois, j'ai joui vivement de recevoir réponse à cinq heures du soir à une lettre que je vous ai écrite à cinq heures du matin. Voilà ce qui fait aimer les grandes villes et Paris par-dessus toutes; on n'a rien oublié de ce qui pouvait être commode et utile.

Vous ne me dites pas de vous écrire, ainsi c'est un peu hasarder d'être perdue ou égarée; mais M. Touchet[1] sait sans doute ce que vous logez rue de Grammont.

Mon ami, vous êtes vraiment d'un excellent conseil, et soit qu'il vous soit dicté ou par la sensibilité, ou par la lassitude de mes maux, je n'aurais rien de mieux à faire, comme vous dites, que d'en essayer. Vous traitez ma toux, ma maigreur, mon estomac détruit, mes insomnies, l'irritation de mes entrailles, enfin ma destruction totale, comme vous traiteriez les fantaisies de toutes ces belles dames, qui font leurs plumes, leur tête en pagode, leur démarche sur un talon, en un mot, toutes leurs sottises. Vous me proposez de me guérir, comme vous leur proposeriez de se corriger.

Mon ami, vous êtes bien jeune, voilà ce que cela me

1. Propriétaire du logement que M. de Guibert habitait à Versailles.

prouve, — car, je ne peux pas dire que vous êtes bien froid et bien désintéressé — si vous ne voyez pas que je suis frappée à mort et qu'il ne s'agit plus que du plus ou moins de temps. Croyez que ni ma volonté, ni rien dans la nature n'aurait plus le pouvoir de me sauver; non, la résurrection de M. de Mora, qui serait pour mon âme le premier de tous les biens, ne pourrait plus changer mon sort. Ha ! si ce miracle s'opérait, combien la mort me serait effroyable ! Il ne m'a connue qu'avec le besoin, le désir et le plaisir de vivre.

Mais, mon ami, je m'accuse, je me le reproche, je suis trop faible, je vous fatigue ; mes maux, mon malheur pèsent sur votre âme. Je ne veux plus que vous sachiez ce que je souffre ; en ne vous le disant pas, votre sensibilité ne sera plus exercée d'une manière pénible, et vous croirez que j'ai suivi votre conseil. Vous me trouverez meilleur visage, et, ce qui est bien plus important, vous me trouverez moins ennuyeuse. Allons, je vais faire comme *Sosie*, je me ferai du courage par raison. Je ne vous promets pas d'aller jusqu'à la gaieté, c'est un tour au-dessus de mes forces. J'ai moins toussé aujourd'hui, et, si ma nuit est de même, je renverrai encore la saignée comme dernière ressource.

Non, le comte de Crillon ne vous a point su mauvais gré ; il m'a dit honnêtement qu'il aurait fait comme vous, mais si vous voulez tout réparer, dînez-y dimanche, vous me donnerez la force de sortir.

Ho ! je suis bien fâchée de ce que l'on commence à s'affaiblir ; il faudrait être fort dans le moment où l'on a tout le pouvoir ; s'il craint, tout est perdu. Vous voulez donc *écraser* tous les sots et tous les méchants? Mon ami, cette ambition a moins d'éclat que celle d'Alexandre, mais elle est tout aussi vaste.

Il n'y a donc aucun point de ressemblance entre M. le comte de Guibert et *Edmond*? Qu'il me serait doux de vous en trouver avec *Gonsalve*! O mon cher Gonsalve, l'empire du monde, les richesses du Pérou n'auraient pu tenter votre âme, s'il en avait dû coûter un quart d'heure du repos de ce que vous aimiez!

Adieu, adieu, mon ami. Vous êtes si pressé, si affairé, que c'est manquer d'égard que de vous retenir.

Que je voudrais savoir si vous revenez demain! Que je voudrais vous voir! Que je voudrais... l'impossible.

CCV

AU MÊME

Mardi six heures du soir, janvier 1776.

Je ne veux pas, mon ami, que dans le peu de jours qui me restent à vivre, vous puissiez en passer un sans vous souvenir que vous êtes aimé à la folie par la plus malheureuse de toutes les créatures. Oui, mon ami, je vous aime; je veux que cette triste vérité vous poursuive, qu'elle trouble votre bonheur; je veux que le poison qui a défendu ma vie, qui la consume, et qui sans doute la terminera, répande dans votre âme cette sensibilité douloureuse, qui du moins vous disposera à regretter ce qui vous a aimé avec le plus de tendresse et de passion. Adieu, mon ami, ne m'aimez pas, puisque cela serait contre votre devoir et contre votre volonté, mais souffrez que je vous aime, et que je vous le redise cent fois, mille fois, mais jamais avec l'expression qui réponde à ce que je sens.

Mon ami, venez dîner demain chez madame Geoffrin. J'ai si peu à vivre, que rien de ce que vous ferez pour moi ne pourra tirer à conséquence pour l'avenir. Mon Dieu, l'avenir ! Que je plaindrais ceux qui l'attendraient s'ils vous aimaient !

Mais adieu. J'ai du monde là. Qu'il est pénible de vivre en société, lorsqu'on n'a qu'une pensée !

CCVI

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE

A neuf heures du soir, janvier 1776.

Mon amie, quelle réponse ! Je la trouve en rentrant chez moi, et je frémis. L'état dans lequel je vous ai laissée se joint à tant d'horreur et achève de m'accabler. Vous aviez la pâleur de la mort. Au nom de Dieu, par pitié, si vous m'avez jamais aimé, vivez, ne prenez pas cette seconde pilule. Je ne vous survivrais pas. Moi, votre bourreau ! Ha ! tue-t-on ce qu'on aime, ce qu'on ne peut se passer d'aimer ?

Vous m'avez dit des paroles qui m'ont fait trembler : *Ce froid inconnu* que vous sentez dans votre cœur... Mon Dieu, Phèdre s'exprime ainsi.

Deux mots, je vous en conjure ; je ne respire pas. Ha ! mon amie, vous voulez donc que je pleure en larmes de sang la scène d'hier au soir !

CCVII

AU COMTE DE GUIBERT

Ce mercredi midi, janvier 1776.

Je n'entends pas ce que cela veut dire ; à propos de ce propriétaire, vous dites : *je n'ai jamais rien vu de si difficile*. En quoi ? Pourquoi ? Je n'entends pas. Mais puisque vous voulez bien prendre la peine de faire faire ce bail [1], je voudrais que ce ne fût pas le vendredi ; ce jour, ce nom, me fait encore frissonner d'horreur. Si cela vous est égal, choisissez samedi ; ou bien je ne le signerai que samedi. Pardon de tout cet ennui.

Non, je n'envoie plus chez vous ; je ne vous presse plus de me donner du temps. Il me semble que c'est forcer la nature que de chercher à nous rapprocher. Par la nature des choses, par les circonstances, par nos goûts, par nos âges, nous sommes trop séparés pour pouvoir nous rapprocher ; il faut donc nous soumettre à ce qui a encore plus de force que la volonté, et même le penchant : *la nécessité*. Vous êtes *marié* ; votre premier devoir, votre premier soin et votre plus grand plaisir se trouvent là ; suivez-le donc, et songez que ce que vous

1. Le bail dont il est question ici, et qui se préparait par les soins de M. de Guibert, concernait un appartement situé rue de Grammont, loué par le sieur Bergez. Ce bail a été signé par mademoiselle de Lespinasse, le 14 janvier 1776. Trop malade et trop faible pour avoir le courage de déménager, elle n'habita pas ce nouveau logement, et elle mourut dans celui qu'elle occupait depuis longtemps, rue Saint-Dominique, vis-à-vis le couvent de Bellechasse, faubourg Saint-Germain. On lui en prolongéa la jouissance de mois en mois jusqu'à la fin de sa vie.

enlevez à cela ne saurait contenter une âme sensible. Tout partage est vil, et il peut y avoir de la vertu à céder, et même à abandonner. Laissez-moi cette triste ressource; laissez-moi mourir avec ce repos que peuvent donner l'honnêteté et les sentiments modérés.

L'épuisement et l'affaiblissement de toute ma machine, me font fuir les convulsions de la passion ; je voudrais me reposer, je voudrais respirer, je voudrais essayer ce que peuvent les sentiments les plus vrais et l'amitié la plus tendre pour la consolation d'une créature abîmée de douleur et de malheur depuis tant d'années.

Laissez-moi à tout cela. Vous m'enlevez à tout ce qui pourrait me consoler et me soulager. Vous me faites un mal positif, et vous me privez de tous les biens. Laissez-moi, et soyez tout entier à vos goûts, à vos devoirs et à votre ambition ; en voilà bien assez pour remplir votre vie.

Non, ne venez pas ce soir ; vous avez sous votre main un délassement et un plaisir beaucoup plus efficace que celui que vous viendriez chercher avec moi. D'ailleurs, je suis restée chez moi hier au soir ; je ne peux pas, je ne veux pas passer deux jours sans voir madame de Saint-Chamans qui est malade. Demain, si vous voulez, je vous verrai ; je dîne chez l'ambassadeur et je ne sortirai pas le soir. Aujourd'hui, je vais chez madame Geoffrin. Bonjour. De tout ce que je connais, de tout ce que j'aime, de tout ce qui m'aime, vous êtes ce que je vois le moins. Je ne m'en plains pas, je me dis au contraire, que cela est impossible autrement, et je détourne vite ma pensée de ce que je ne saurais changer.

Je vous redemande mes lettres. J'ai une raison particulière pour vouloir les avoir ces jours-ci.

Voilà votre livre.

CCVIII

A MONSIEUR LE COMTE DE GUIBERT
RUE DE GRAMMONT

Ce jeudi onze heures du soir, janvier 1776.

Bonsoir, mon ami. Comment va toute votre machine spirituelle et matérielle? J'espère que M. le comte de Saint-Germain aura été le médecin de votre âme, mais je suis inquiète de votre gorge et de vos entrailles. Pour moi, je me suis traînée, et c'est le mot, chez l'ambassadeur ; j'avais eu la fièvre toute la nuit ; j'ai toussé à assourdir les vingt-quatre personnes qui étaient là. Je suis rentrée, j'ai eu des convulsions si violentes qu'il ne m'est rien resté de mon dîner dans l'estomac ; j'ai vomi avec des angoisses inexprimables. Cette secousse m'a donné la fièvre, et beaucoup plus forte que celle d'hier. Voilà du moins la décision de mes deux médecins, d'Anlezi et La Rochefoucauld, qui viennent de me quitter. Je les crois de reste, et je n'avais pas besoin d'eux pour savoir que j'ai la fièvre.

Mon ami, c'est M. d'Alembert qui vous remettra cette lettre ; il va encore voir ce monsieur si difficultueux ; je suis confuse des soins que vous prenez pour cette affaire. Je vous demande, cependant, de ne pas m'abandonner jusqu'à ce que vous m'ayez vue perdue, c'est-à-dire jusqu'à la signature du bail. Faites-vous rendre les conditions, ou clauses que je veux qui y soient insérées, et mettez de la pédanterie à faire tout exécuter.

Tous ces détails faits, je n'ajouterai cependant pas,

comme cet homme qui accablait son ami absent, de soins, de commissions : « Mon cher ami, mettez beaucoup d'exactitude et d'attention à tout ce que je vous demande, *car je m'intéresse fort à ce qui me regarde.* » En honneur, je ne trouve ni en moi, ni pour moi mon premier intérêt. Quand on a aimé, quand on a perdu ce qui nous aimait, peut-il rester quelque intérêt pour soi? Mon Dieu, je n'en ai plus qu'un dans la vie, c'est de fuir ce qui me fait mal, et par conséquent d'être délivrée du seul mal qui accable les malheureux : *la vie.*

Mon ami, je vous ai fait mal hier en vous parlant de vous, en vous faisant voir à quel point mon âme était déchirée des calomnies et des injustices dont vous êtes l'objet. Je vous ai fait mal en vous prouvant que vous jouiriez du premier de tous les biens, si vous aviez daigné l'apprécier, celui d'être parfaitement aimé par une âme sensible et passionnée. Mais j'en suis bien fâchée, et en vérité, c'est pour vous seulement, car je suis bien détachée de moi et de mon propre bonheur ; mais enfin je suis bien fâchée aussi de vous voir si sensible à l'opinion, après l'avoir méprisée d'une manière si éclatante. Ayez aujourd'hui la force que vous aviez alors, et vous l'emploierez mieux.

Adieu. Il y a des choses que je voudrais effacer de mon souvenir, retrancher de ma vie ; et c'est justement tout ce que j'ai fait pour vous et tout ce que vous avez fait contre moi. Vous me disiez, avec plus d'honnêteté que de sensibilité, qu'en signant mon bail je signerais le *traité de votre bonheur* ; mon ami, celui qui a pu signer mon arrêt de mort le 1er de mai ne doit plus trouver de bonheur avec moi. S'il avait eu du caractère et de la vertu, il n'aurait pas pu soutenir ma vie après son outrage ; et moi, si j'avais eu de l'honnêteté,

de la force, et la dignité que doit donner le malheur à une âme fière, je l'aurais rejeté et repoussé avec horreur. Mon âme se soulève et je tressaille de la tête aux pieds du comble d'humiliation où vous m'avez fait tomber. Ne prenez pas la peine de venir demain matin chez moi.

En grâce, rapportez-moi mes lettres. Est-ce trop exiger? Je ne veux qu'échapper à la honte, et mettre votre repos à couvert.

CCIX

AU MÊME

Ce vendredi, janvier 1776.

Mon ami vous êtes bien aimable ; quand je vous vois, je n'entends, je ne sens que vous. Mais, livrée à moi, je ne connais plus que le sentiment de la douleur, des remords, des regrets. Tout ce qui peut tourmenter une âme sans la détacher, voilà le supplice auquel vous me condamnez.

Si j'avais de vos nouvelles, combien je vous en serais obligée.

Mais partez donc, vous arrivez toujours trop tard : *l'envoyé Palatin !*

CCX

AU MÊME[1]

Ce lundi minuit, janvier 1776.

Mon ami, c'est tout au plus si je ne vous suis pas infiniment à charge. Cette pensée est tout à fait consolante en écrivant à ce que l'on aime. Ho ! oui, si je vivais, il faudrait encore me détacher de vous ; vous voilà trop homme d'État ; vous avez tous les inconvénients des ministres : plus de temps à donner à la société, et dans les moments que vous accordez à l'amitié, même dans l'intimité, on ne peut ramener votre attention, elle est prise par l'occupation où vous êtes des affaires.

Cette remarque n'est point une critique ; vos talents, votre esprit, devaient en effet remplir votre vie ; vous étiez trop actif et pas assez sensible pour vous borner à la vie commune ; il faudrait absolument que vous jouiez un rôle, n'y eût-il point de spectateur.

Mon Dieu, quelle méprise ! J'avais passé ma vie à détester l'ambition et les ambitieux ; cette disposition, en moi, était si vraie et si profonde qu'elle m'avait garantie de la séduction d'un homme aimable, et qui avait de l'attrait pour moi ; mais ce goût des affaires, ce besoin d'agir, m'annonçaient une âme bien sèche et une grande vanité. Mon ami, je ne vous retiendrai sûrement pas, mais je vous déclare que vous n'aurez plus de plaisirs que ceux que peuvent goûter les ambitieux. Sans doute

1. Inédite.

vous croyez que c'est l'amour du bien qui vous entraîne; ne vous y trompez pas : c'est l'intérêt personnel, c'est de ne pas pouvoir rester dans la foule. En élevant tout cela, c'est, si vous voulez, un noble orgueil et le sentiment que vous avez de vos forces qui font que vous voudriez marcher légèrement sur la tête de tout le monde. Cette carrière-là en vaut peut-être bien une autre. On est haï, calomnié ; cela fait d'abord un peu de peine, et puis on se blase sur la haine comme on a fait sur l'amour, on se met au-dessus de l'opinion, et on appelle cela : être devenu fort.

Hé bien, tout cela dit, vous serez ambitieux, parce que la nature vous a destiné à cela, et qu'assurément vous la secondez de tous vos moyens ; mais moi, savez-vous ce que j'espère ? C'est que je ne serai pas témoin de votre gloire ; c'est que je souffrirai encore un peu de la route que vous avez prise pour y arriver, mais je me sens en si bon train, que je suis sûre que mon chemin à moi sera plutôt fait que le vôtre, et je vous promets qu'une fois arrivée au terme, je ne retournerai pas la tête, je rendrai grâces aux Dieux.

Mais, mon ami, nous étions-nous raccommodés hier ? Il m'a paru que j'étais à mille lieues de vous. Cela me désolait ; votre nom avait été à mon cœur, j'ai cru que j'allais avoir du plaisir, et je n'ai vu qu'un homme absorbé et impatient de me quitter. Mon Dieu, et vous dites que vous m'aimez ! Oubliez ces mots, ne les prononcez plus, ils excitent trop de sensibilité en moi, et ce n'est jamais que pour mieux sentir mon malheur.

Bonsoir, mon ami. Je ne vous verrai pas demain, je le vois. Aujourd'hui, c'était le travail ; demain votre femme, et puis les affaires, Versailles... Vous avez, à coup sûr, toujours raison, mais cette raison me fait

mourir dans les convulsions, quelques soins que je prenne de m'éteindre. N'est-il pas vrai, vous n'avez pas le temps de me répondre ?

Ho ! mon Dieu, pourquoi un autre n'est-il pas vous ? Mais il serait trop tard ; cela me ferait horreur de la mort qui est sur mes talons.

CCXI

AU MÊME

Ce samedi matin, janvier 1776.

Je gèle, je tremble, je meurs de froid, je suis dans l'eau. Vous ranimez la partie de moi qui est le plus malade ; mon cœur est froid, serré et douloureux, et je dirais comme la folle de Bedlam : *Il souffre tant qu'il crèvera.*

Mon ami, il me semble qu'il y a un siècle depuis hier matin, et je crains de ne pas arriver à ce soir ; je vous verrai, donc mes maux en seront adoucis. Mon Dieu, je n'ai plus assez de force pour mon âme, elle me tue !

Bonjour, mon ami, je vous aime mieux et plus que vous n'avez jamais aimé. Oui, j'ai toussé, j'ai souffert, mais je vous verrai. Vous serez occupé d'ici à ce soir, et moi, je n'aurai qu'une pensée qui me fera dire sans cesse :

Que pour les malheureux l'heure lentement fuit !

Mon ami, voyez si vous voulez dîner avec moi demain ou lundi chez le comte de Crillon ; choisissez le jour : j'aimerais mieux lundi, mais votre volonté me décidera.

CCXII

AU MÊME

Samedi, une heure, janvier 1776.

Ha! s'il vous reste quelque bonté, plaignez-moi. Je ne sais plus, je ne puis plus vous répondre, mon corps et mon âme sont anéantis.

Mon bail, cassez-le, achevez de me lier, tout ce qu'il vous plaira. Cela m'est par delà l'indifférence. Mon Dieu, je ne me connais plus.

CCXIII

AU MÊME

Neuf heures et demie, janvier 1776.

Je le sais bien, vous écrivez des billets charmants, mais vous me faites mourir. J'ai froid, si froid, que mon thermomètre est à vingt degrés plus bas que celui de Réaumur. Ce froid concentré, cet état de torture perpétuel me jettent dans un découragement si total, si entier, que je n'ai plus la force de désirer une meilleure disposition. En effet, que désirer ? Ce qui me reste à sentir ne vaut pas mieux que ce que j'éprouve. Ha ! oui, il faut achever de s'anéantir. Je ne repousse ni votre pitié, ni votre générosité; je croirais vous y faire mal en m'y refusant. Il faut que vous conserviez l'illusion de pou-

voir me soulager ; on aurait ce mouvement pour son ennemi qu'on aurait accablé !

Je suis avec du monde. Avant quatre heures, j'avais la personne que j'attendais.

CCXIV

AU MÊME

Minuit et demi, janvier 1776.

Je ne suis seule que dans l'instant ; je n'ai donc pas pu faire attendre votre laquais. Je suis si triste, et si fort tournée au malheur, que, quelque fondée que je sois à ne vous pas croire, je ne doute pas que vous ne soyez souffrant, et que madame votre femme ne soit malade. Il me semble qu'elle est d'une santé bien délicate ; elle en sera encore plus intéressante.

J'ai prié M. d'Alembert d'aller savoir de vos nouvelles, parce que je craignais de n'avoir pas le moment de vous écrire ; il me dira si vous allez à Versailles. Je crois qu'il y aura de l'imprudence, mais il ne me reste rien à dire, vous ne ferez que ce qu'il faudra.

Mon Dieu, il est bien tard pour vous occuper de mes maux ; oubliez-en la cause, ne vous inquiétez pas des suites ; et tout ce que je vous demande là est bien à votre portée, et vous sera plus facile que de trouver ces grandes occasions et ces grands dangers à courir pour moi. Non, je ne vous devrai plus rien, que la seule ressource à laquelle vous m'avez arrachée par légèreté.

CCXV

AU MÊME[1]

Onze heures du soir, janvier 1776.

C'est dans l'instant même que je reçois votre billet ; on l'avait laissé chez le portier, et je ne sais à quelle heure. Je suis malheureuse en tout ; ce qui me fait plaisir est rare, et ce qui me fait du bien vient si tard !

Je ne suis pas sortie de mon lit aujourd'hui ; je n'ai vu personne ; je me couchai hier avec la fièvre et un mal de tête affreux ; ce matin, j'étais plus souffrante encore, et la fièvre était forte. Mon âme est triste, mais sans activité ; je voudrais bien ne pas m'éveiller demain, mais je n'aurais pas le ressort qui fait aller au-devant. Je vous aime, et cependant je me suis surprise vingt fois, aujourd'hui, à désirer que vous me fissiez assez de mal pour me décider à me délivrer des remords et des regrets qui me consument. Je meurs en détail, et vous me faites éprouver les convulsions et les angoisses de l'agonie.

Voyez si *Ténon* n'est pas un habile homme ! Il me disait ce matin après m'avoir tâté le pouls : « Il vous est arrivé quelque chose ; vous avez eu du chagrin ; votre machine a été bouleversée depuis hier matin. Votre mal ne vient pas de vous, il est hors de vous ; et je vois avec chagrin, ajoutait-il, que les médecins et la médecine ne peuvent rien, ou presque rien, pour votre soula-

1. Inédite.

gement. L'opium que je viens de vous ordonner pour mettre sur vos entrailles, il faudrait le mettre sur votre âme. »

Voyez, mon ami, la puissance qu'a le malheur ! Il va frapper un homme qui devrait être blasé sur la souffrance. Mais vous, je voudrais que vous vous en détournassiez; je voudrais que vous m'abandonnassiez; je voudrais être seulement deux jours sans que ma pensée pût s'appuyer sur vous. Je ne me plaindrais pas, je vous bénirais, je vous aimerais, et vous répareriez le mal, j'ose dire le crime que vous avez commis en me retenant. Oui, c'est une cruauté que de laisser respirer longtemps un malheureux sur la roue ; il y a de la bonté et de la vertu à donner le coup de grâce.

Gardez-vous bien de quitter votre travail pour me voir; donnez-moi de vos nouvelles, et soyez sûr que, de tout ce qui vous aime, personne n'exige et ne se permet de désirer aussi peu que moi. Votre plaisir, votre bonheur, et même votre amusement viennent bien avant moi, et c'est du fond de mon cœur que je vous en assure.

CCXVI

A MONSIEUR LE COMTE DE GUIBERT
RUE DE GRAMMONT[1]

Mercredi, quatre heures, février 1776.

C'est moi, mon ami, qui suis bien malheureuse. Vous souffrez, et je suis privée de la plus sensible consolation

1. Inédite. — L'adresse de cette lettre est de l'écriture de monsieur d'Alembert.

de ma vie, de vous voir ; et puis, quand votre pied sera guéri, il faudra partir.

Mais quelle folie de ne pas voir, dans le premier moment, le plus habile chirurgien ! Avec quelques soins vous auriez été guéri en quatre jours. Mais au moins ne vous forcez pas, vous en auriez pour un mois.

Je prends du lait deux fois ; il passe, mais j'en conserve le goût tout le jour. Cela est désagréable et ne prouve pas une excellente digestion.

Hé ! moi aussi, mon Dieu ! Je voudrais être sur ce boulevard[1] au risque d'être assourdie par le bruit ; mais le moyen de penser à se faire transporter là, lorsqu'il y a trop loin de mon lit à mon fauteuil ?

Vous n'avez pas l'idée de l'état de faiblesse où je suis : je laboure en vous écrivant ; les oreilles me tintent comme si j'allais m'évanouir. Bonjour, mon ami.

CCXVII

AU MÊME

Dimanche bien tard, février 1776.

Vous le voyez bien, je le savais bien ! Cependant ce qui y mettait un peu de doute, c'est que je vous avais dit de ne pas venir ; mais le moment vous a entraîné, et j'en suis bien aise : vous aurez eu du plaisir, et moi je ne me suis point ennuyée, et je n'ai pas eu le malaise

1. Le nouvel appartement dont mademoiselle de Lespinasse venait de signer le bail était situé au coin du boulevard et de la rue de Grammont. Si elle l'eût habité, elle aurait été proche voisine de M. de Guibert, qui logeait de l'autre côté de la rue et presque en face, dans une maison appartenant à son beau-père.

de vous attendre ; ainsi je remarque, mais je ne me plains point.

Je viens de voir quelqu'un qui avait été deux jours absent. Mon ami, vous *m'aimez bien*, mais vous ne m'avez pas fait, ce matin, une des questions dont je viens d'être accablée : si j'avais eu la fièvre ? Si j'avais mieux dormi ? Combien d'accès de toux j'avais eus dans les vingt-quatre heures ? etc., etc., et je voyais que chaque question avait besoin d'une réponse.

Mon ami, expliquez-moi, si vous pouvez, comment on peut conserver pour vous le moindre sentiment, lorsqu'on est certain, mais certain jusqu'à l'évidence, que ce que vous appelez votre sentiment est dénué d'intérêt, de délicatesse, d'attentions, d'amitié, enfin de tout ce qui répond à une âme sensible et attachée ?

Oui, je le crois, si vous en avez le temps et que vous pensiez quelquefois à tout ce qu'on vous donne, et au peu que vous accordez, vous devez prendre ou en grande pitié, ou en grand mépris vos dupes. Pour moi, comme vous voyez, je ne le suis pas, mais je suis bien pis que cela ; je pourrais vous dire dans tous les instants :

Ne pouvant m'aveugler, vous m'avez su séduire.

Quelle malédiction, mon Dieu !

Avez-vous eu des nouvelles de M. de Saint-Germain ? M. d'Anlezi arrivait ce soir de Versailles, où l'on disait qu'il était dans son lit ; Dieu veuille qu'il vive et pour vous et pour la France !

Hé bien, qu'est-ce qui l'a emporté ce soir, ou de madame de M..., ou de madame His [1], ou du travail ? Il faut

1. Madame His était cousine des Guibert. Elle avait pour fille madame d'Espagnac. Elles habitaient au Roule.

être né bien heureux pour être toujours dans l'embarras du choix. Pour moi, j'avoue que ce n'est pas ainsi que j'avais conçu le bonheur, et si je recommençais à vivre, ce n'est pas de celui-là que je voudrais : il est bien plus fait pour contenter la vanité que la sensibilité ; mais tout le monde a raison, et vous plus qu'un autre, car vous êtes bien content, et je vous en fais mon compliment du fond du cœur.

Que ferez-vous demain, mon ami ? Non pas, comme de raison, ce que vous avez dit que vous feriez, mais ce qui plaira à la première ou à la dernière venue, et cela est juste, car c'est justement entre les deux qu'est ma place. Que je rendrais grâce au ciel si, avant que de mourir, je pouvais m'exiler de ce trio ! En vérité, vous les feriez mourir d'humeur si vous veniez à leur dire la vérité : moi, vieille, laide, maussade, mourante, figurer avec ce qu'il y a de plus aimable et de plus charmant dans ce pays-ci ! Mon ami, vous avez le goût dépravé : j'en suis bien fâchée pour vous, car moi je m'en vais, mais vous, vous resterez dépravé.

J'ai eu un plaisir bien doux, bien sensible ; j'ai embrassé M. de Saint-Chamans. Il est mieux, mais il n'est pas guéri, et sa mauvaise santé l'attriste, car il voudrait vivre.

Le dégel m'a beaucoup *rendu* ; ma chambre a été comble de monde tout le jour; cela ne m'a fait ni plaisir ni peine ; j'ai gardé le silence et j'ai moins toussé. Je dois à madame de Durtal un sirop qui m'a tenu lieu de calmant aujourd'hui et hier ; depuis trois mois je vivais d'opium, ils me l'ont fait bannir.

Bonsoir. Vous voyez comme je suis entraînée à causer avec vous, cependant je devrais être dans mon lit ; ce n'est pas répondre au désir que vous aviez de me quitter ce matin.

CCXVIII

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE

Ce lundi, à dix heures du matin, février 1776.

Ainsi vous insulterez à mon sentiment jusqu'au bout. Il est dénué d'attention, d'intérêt, de délicatesse, et cela parce que, suivant l'usage de tous les indifférents, je ne vous ai pas accablée de questions sur votre toux, sur votre appétit, sur votre sommeil.

Mon Dieu, comment ne me connaissez-vous pas mieux? Le *savoir-vivre* n'est point du tout mon fait, mais pour le *savoir-aimer*, quoi que vous en disiez, je ne recevrai pas de leçon de cet homme si poli, si mielleux et si froid, que vous n'aviez pas vu depuis deux jours, et qui vous a montré hier des symptômes de passion si vifs.

Je n'ai donné ma soirée d'hier ni à madame de M..., ni à madame His. Je suis resté chez moi à travailler jusqu'à minuit, et j'étais tellement entouré, claquemuré dans le travail, que, quand j'ai sonné, j'ai cru qu'il n'était pas dix heures. Mon secrétaire s'en est passé de souper, et moi j'ai eu un mal de tête fol.

Je travaille encore, et puis je sortirai; j'irai chez l'archevêque de Toulouse que je n'ai pas vu depuis cinq ou six jours; enfin, ce que je sais le mieux, ce dont je suis sûr, j'irai passer la soirée avec vous. Je n'ai point de nouvelles de M. de Saint-Germain d'hier au soir. Le

baron de Wimpffen m'a écrit du matin qu'il était assez bien. Point de fièvre. Voilà l'essentiel.

Adieu, mon amie; je vous quitte. Il le faut. Je vous aime de tout mon cœur.

CCXIX

AU COMTE DE GUIBERT[1]

Ce mardi, onze heures, février 1776.

Vous êtes doux, vous êtes modéré. J'ai été charmée de la manière dont vous avez pris cette contradiction ; mais, mon ami, vous êtes facile, bien facile, et je meurs de peur que vous ne lisiez ce morceau qui est vraiment plein de beautés, de force et d'élévation; mais si cela se répand, si on répète à M. de Muy ce que vous aurez dit et ce que vous n'aurez point dit, il vous en saura mauvais gré ; il croira que vous l'avez mis dans le cas d'être jugé et condamné. S'il est honnête, il ne vous nuira pas; mais il ne vous servira pas, mais sa bienveillance pour monsieur votre père se refroidira. Enfin, mon ami, il faut se résoudre à être sage quand on n'est pas fort ; il faut ne pas lire une fois ce qu'on entendrait plusieurs fois avec plaisir.

Mon ami, il faut m'en faire le sacrifice, et ne pas dire comme Lulli à son confesseur : *Colas en a une copie.* Il faut m'en faire le sacrifice complet, et il me sera sacré comme *le Connétable* et *Catinat.*

Je ne vous ai pas revu. Mon Dieu, vos visites vous

1. Inédite.

ont-elles dédommagé du plaisir, de la consolation que vous auriez fait descendre dans mon âme? J'en avais besoin; je suis triste, abattue, je souffre, j'ai eu la fièvre plus fort aujourd'hui, parce que j'ai eu des douleurs plus vives. Mon ami, j'étais bien souffrante hier au soir, mon corps et mon âme étaient en convulsions, mais vous étiez là! Quel charme est donc attaché au malheur que vous me causez?

Bonsoir. Dites-moi si je vous verrai. Souvenez-vous que vous m'avez promis d'aller dîner chez l'excellente femme[1] qui ne tient plus à la vie que par le bien qu'elle éprouve *à pardonner* et *à donner*. Oui, je l'aime de toute mon âme; il me semble que cela me prouve à moi-même que je chéris encore la vertu. Mon ami, aimons-la; elle ajoutera à votre bonheur et elle me soutiendra dans mes maux.

Adieu.

Tenez, voilà un billet de M. de Vaines; voyez s'il n'est pas le plus honnête et le plus obligeant.

CCXX

AU MÊME

Vendredi, février 1776.

Hé! mon Dieu, vous vous méprenez, ce n'est pas moi qui vous suis nécessaire! Mais n'importe, puisque vous le voulez, je vous attendrai et je passerai la soirée avec

1. Madame Geoffrin. Mademoiselle de Lespinasse allait toujours dîner chez elle le mercredi de chaque semaine.

vous ; mais en vérité, c'est vous sacrifier mon repos. J'y ai regret, parce que ce n'est rien faire pour votre plaisir. Il y a deux sortes de choses dans la nature qui ne supportent pas la médiocrité, et vous m'amenez à cette mesure que je déteste et qui n'est pas faite pour mon âme.

Oh! Ciel, pourquoi vous ai-je connu? Je n'aurais pas senti le remords et je n'existerais plus. Et voyez de quoi vous remplissez ma vie et mon âme! Je ne vous fais point de reproches, car je suis trop certaine qu'il n'est pas en vous de faire le bonheur d'une âme sensible, mais je vous exprime le vif regret que je sens de la méprise effroyable dans laquelle je suis tombée.

Rapportez-moi la lettre de madame de Boufflers, et les miennes.

M. de Vaines ne viendra pas ce soir ; il est venu hier jusqu'à onze heures. Il m'a chargé de vous faire souvenir de lundi, parce qu'il ne savait pas où vous logiez. Bonjour. A ce soir donc, mais ne venez pas tard, vous serez bien aimable. Apportez-moi ce mémoire de M. de Voyer.

CCXXI

AU MÊME

Mardi, février 1776.

Je renvoie M. de la Rochefoucauld pour vous répondre. Votre bonté, cet intérêt actif me touche bien sensiblement ; mais, mon ami, si le sentiment que vous avez pour moi vous est pénible et douloureux, il faut donc

que je souhaite de le voir refroidir, car il me serait affreux de vous faire souffrir. Ha! nous devons tous les deux avoir le même regret; le jour qui nous a fait rencontrer était un jour bien funeste: que ne suis-je morte la veille!

Ma journée a été remplie de douleurs, et, ce qui est extraordinaire, d'un abattement que je croyais ne pouvoir pas s'allier avec l'activité de la souffrance.

Quel plaisir douloureux j'ai senti en revoyant madame Geoffrin! Elle m'a fait mal! J'ai vu sa fin plus près que la mienne; je n'ai jamais pu me rendre maîtresse de mes larmes, elles m'ont surmontée devant elle; j'étais désolée. Ha! mes liens sont plus forts, ils vont directement à mon cœur. Il semble que je ne devrais plus avoir qu'une douleur et un regret, et cependant je retrouve souvent mon âme toute vive d'affections et d'intérêts qui me déchirent.

Mon Dieu, si vous continuez à vous affecter de mes maux, vous m'en ferez trouver la durée insupportable! Je vous connais bien, mon ami; mon agonie sera un mal pour vous, et ma mort, un soulagement. La rapidité de vos idées me répond que vous êtes pour jamais à l'abri des grands malheurs. Hé! mon Dieu, tant mieux, j'en bénis le Ciel pour vous.

Mais demain c'est votre jeudi; soyez-y fidèle. Je ne sais ce que je dis: ce ne sera que mercredi. Venez donc, mon ami, si vous avez du courage et de la bonté, car il en faut pour soutenir le spectacle de la douleur et du découragement.

Bonsoir. Je vais me mettre dans mon lit, d'où je devrais ne plus sortir.

CCXXII

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE
RUE SAINT-DOMINIQUE, A PARIS

A dix heures du matin (février 1776).

Mon amie, comment s'est passée cette soirée d'hier? Je n'en exigeais pas de prix; j'étais payé par mon cœur. Mais fallait-il m'accabler? Fallait-il me dire, et ne me dire que des choses dures et tristes? Ainsi les détails de votre testament, de votre mort, de l'ouverture de votre tête, doivent m'être indifférents! Je suis puéril, plat, je suis comme les gens du monde, parce que je vous ai dit que toutes ces pensées me glaçaient d'horreur. Hé bien! j'ajoute aujourd'hui qu'il faut que vous soyez sans délicatesse, et, sûrement, sans aucune sorte de sentiment pour moi, pour porter ainsi le désespoir dans mon âme.

Mais vous ne l'y portez pas, dites-vous, vous en êtes sûre : tous mes chagrins ne sont que fugitifs; mes larmes même ne prouvent rien; j'en ai si souvent versé; j'en verse si facilement! Peu s'en faut que vous n'alliez à dire qu'elles sont fausses. Enfin tout me le prouve : ma présence vous irrite au lieu de vous soulager. Si je ne fusse point venu, vous auriez gardé M. le vicomte de la Rochefoucauld, qui *a de l'esprit, cet homme-là, qui en a beaucoup, qui est surtout bon, bon par excellence.*

Je me reproche de vous avoir empêchée hier de jouir de toutes ses qualités et de toutes ses vertus. Moi, je n'en ai aucune, je n'arrive chez vous qu'avec du poison et l'envie secrète d'augmenter vos maux, et de m'en faire

un triomphe. Et puis vos lettres ; et puis tout ce que vous m'avez dit d'amer et de haineux à ce sujet.

Avouez-le, le fond de votre pensée est de me haïr. Vous ne voyez plus en moi que votre persécuteur et votre bourreau. Grand Dieu! Tandis que pour moi, dans les soins que je vous rends, il n'entre ni bonté, ni pitié; que ce sont l'attrait, l'intérêt, le sentiment qui m'entraînent; que je vous rendrais ces soins avec mille fois plus d'assiduité et de plaisir, si vous vous portiez bien, et si vous n'aviez jamais souffert par moi !

Mon laquais laissera cette lettre chez vous. Je vais sortir pour aller voir mes conseillers d'État, et autres gens, relativement à cette École militaire et à ces Invalides. Je rentrerai chez moi à midi, pour m'habiller et aller dîner chez M. de Trudaine. Faites-moi la grâce, au moins, de me répondre, pour me dire comment vous êtes. Avec le parti bien décidé, et que je vous annonce, de ne plus vous rendre les lettres que vous m'écrirez, je ne dois m'attendre à recevoir de vous qu'un bulletin. Mais je préfère ce bulletin, fût-il comme ceux qu'on distribue aux passants, que des lettres dont la méfiance empoisonne tout le charme et que vous suivez de l'œil et de la pensée, jusqu'à ce que je vous les aie rendues.

CCXXIII

A MONSIEUR LE COMTE DE GUIBERT
RUE DE GRAMMONT

Minuit, mars 1776.

Il faut vous écrire! Mais, en vérité, c'est presque me dire: il faut monter dans la lune. Mon ami, j'ai cédé, et

mon regret c'est que ce ne soit pas seulement à votre prière; en m'arrachant ce *oui*, l'on m'a fait fondre en larmes, et vous me le pardonnerez. Mais je n'en reviens pas; pourquoi cet acharnement après ma vie? Ils me répondent tous que jamais personne n'a si bien aimé que moi. Hé! bon Dieu! ce mérite-là a été payé de trente ans de souffrance, et puis la mort au bout! Je ne sais si cela encouragera nos dames à plumes.

Je verrai donc *Bordeu* demain à quatre heures, car c'est le poignard sur la gorge. Ne venez pas à cette heure-là.

Seriez-vous au bal? Il y a deux ans qu'à pareil jour et dans des circonstances, sinon aussi tristes, au moins aussi intéressantes, vous fûtes en me quittant au bal de l'Opéra. Oui, je m'en souviens bien, vous aviez versé des larmes dans la soirée... Heureuse mobilité! Je vous la souhaite encore; cela me prouverait aussi que vos entrailles se sont calmées : j'ai du feu et des rasoirs dans les miennes.

J'ai vu toute ma liste; ils sont restés trois jusqu'à dix heures et demie, c'est moi qui ai renvoyé. Je vais me coucher, car il a bien fallu me lever. Bonsoir. Vous êtes bien aimable, et sans une profonde expérience il serait impossible de ne pas se laisser entraîner ; tant de soins, tant de chaleur, si bien le ton et les expressions de la passion, et tout cela employé, mon Dieu, pour qui? Pour une créature que la mort a enfin exaucée, et qui la veille à la journée! Pourquoi donc voudriez-vous me rendre inconséquente comme le bûcheron?

Hélas! il ne manquerait plus pour compléter mon horrible destinée, que d'aller me mettre à regretter ce que je ne puis plus conserver ou retenir!

Adieu, mon ami, de vos nouvelles.

CCXXIV

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE

Hiver 1776

Mon amie, si je dois encore vous donner ce nom, jamais votre état n'a laissé dans mon âme des traces aussi douloureuses et aussi profondes. Il me poursuit, il remplit ma pensée et la glace d'effroi. Je vous ai parlé, je me suis mis à vos genoux, je vous ai dit que je vous aimais, et vous êtes restée morte. Vous n'avez pas donné un signe de sensibilité; vous viviez, et vous n'existiez pas; quel affreux assemblage!

Je me rappelle en frémissant que j'ai ouï dire qu'il y a des agonies qui jettent dans une situation pareille. Votre dépérissement est affreux, il augmente chaque jour. Mais votre maigreur, votre pâleur, ne m'ont pas autant affecté que l'horrible insensibilité dans laquelle je vous vois plongée.

Et jugez, mon amie, si mon effroi est grand, il absorbe tout ce qui m'est personnel. Il est clair que vous ne m'aimez plus; dans d'autres circonstances, cette pensée serait pour moi le plus affreux des supplices; mais vous mourez, et vous voulez mourir : voilà ce qui m'accable, et qui ne me laisse pas d'autre sentiment. Quoi, mon amie, vous voulez mourir, et vous voulez que ce soit mon ouvrage! Vous voulez empoisonner ma vie de cet insupportable remords! Je n'en soutiendrai pas le poids,

Vous n'avez pas cru hier que j'avais passé deux jours à Versailles; demandez-le au baron de Wimpffen quand

vous le verrez. Il est affreux que ma parole ne puisse plus vous suffire. J'ai à me reprocher d'avoir quelquefois blessé la vérité vis-à-vis de vous, mais quand je l'ai fait, j'ai toujours mal soutenu le mensonge ; vous pouviez voir qu'il m'était étranger, que c'était par délicatesse, par nécessité que je l'employais.

Je ne vous ai pas vue pendant trois jours ; j'en ai plus souffert que vous, puisque vous êtes morte à tout ce qui vient de moi, et que moi je vis encore. J'ai espéré revenir tous les soirs de Versailles ; avant-hier encore, j'avais arrangé mon retour de manière à être chez vous à neuf heures, à y descendre. Il faisait un temps affreux ; il est arrivé mille petits accidents, mille longueurs à mon cocher, et je n'ai été à Paris qu'à dix heures et demie ; je menais quelqu'un qu'il a fallu reconduire chez lui.

Vous me jugez toujours avec une sévérité inouïe ; vous ne voulez pas croire que des occupations et des courses forcées absorbent une partie de ma vie. Je voudrais pouvoir vous donner l'autre ! Vous êtes ce qui m'agite et ce qui m'intéresse le plus ; je vous aime, et je vous vois mourir. Au nom de ce sentiment qui est dans mon âme, qui n'a jamais cessé d'y être depuis que je vous ai connue, suspendez cette barbare résolution.

Non, je ne compte ni sur cet ami tendre qui vous écrit des lettres si passionnées, ni sur cette céleste créature que vous avez si vite aimée, ni sur les Saint-Chamans, ni sur tous vos amis ; je compte sur moi, sur cet attrait qui vous a attachée à moi dès le premier instant, qui vous a déjà sauvé la vie une fois. Qu'il vous la sauve encore ! Combien je serai heureux ! Combien je vous aimerai ! Il est donc un degré de sentiment qui a le pouvoir qu'on donne à Dieu, qui peut faire mourir et faire revivre. J'ai trop exercé sans le vouloir l'horrible

droit qu'il me donnait sur vos jours; faites-moi jouir maintenant de ce que l'amour a de plus doux, de la faculté de rendre à la vie un objet que le malheur y faisait renoncer. Les plus grands prodiges de la nature se passent dans le cœur humain. Vivez, et je me croirai plus puissant que le Ciel, et, ce qui me sera plus cher, plus aimé que tout ce qui vit et qui a vécu.

Répondez-moi, mon amie, cela vous soulagera; cela détendra votre âme. La mienne est serrée de tristesse et d'effroi. Et avec ces sentiments, il faut que je travaille, il faut que j'aille chez l'archevêque de Toulouse, et de là chez M. Joly de Fleury. Il n'est plus qu'un lieu où je voudrais être; c'est celui où vous vivez. Cette pensée, voulez-vous me la laisser?

CCXXV

AU COMTE DE GUIBERT

Mercredi, onze heures, mars 1776.

Pourquoi me supposez-vous animée d'un sentiment affreux? Voyez mieux : en aurais-je la force quand même j'en aurais la disposition? Et puis il faudrait autant de malhonnêteté que de maladresse pour laisser percer du ressentiment lorsque je suis arrivée au point où je n'ai plus besoin de défense ni de vengeance. Mon ami, je meurs : cela satisfait à tout, cela remplit tout.

Mais savez-vous ce qu'il faut faire de l'effroyable sentiment que vous me supposez? Un calmant pour le vôtre, auquel mon danger a donné un moment de vigueur; il faut vous refroidir, vous endurcir, fuir une créature qui

ne répand plus que la tristesse et la terreur ; enfin il faut vous amener à la disposition où, lorsque l'événement arrivera, vous n'en éprouverez plus aucun mal.

Voilà ce que ma générosité et mon intérêt pour votre repos me font vous conseiller, et c'est du fond de mon âme. N'allez pas m'opposer la morale, mon ami, on ne doit plus rien à qui a renoncé à tout ; tout pacte, tout lien, tout est rompu. Vous le voyez ! Mon âme est impénétrable à toute consolation ; à peine osai-je me promettre quelques moments de soulagement à mes maux physiques; je les crois aussi incurables que ceux de mon cœur.

J'ai cédé à l'amitié en voyant Bordeu ; avant qu'il soit peu, la même amitié gémira de l'inutilité des secours. Bonsoir. Je souffre beaucoup ; je voudrais bien que vous ne puissiez pas dire de même.

Est-ce que cela vous donnerait trop de peine de rassembler quinze ou dix-huit lettres que vous avez de moi ? La pensée qu'on peut en disposer me revient souvent et elle m'est pénible, quelque détachée qu'on soit de l'opinion dans l'état où je suis.

Songez que c'est demain votre jeudi ; vous avez la bonté de l'oublier : je dois m'en souvenir...

CCXXVI

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE

(mars 1776).

Mon amie, je viens de vous écrire. Nos lettres se sont croisées en chemin. C'est, plus souvent que vous ne le

croyez, le sort de ma pensée ; elle va sans cesse au-devant de la vôtre. L'une n'est plus remplie que de désespoir et l'autre d'effroi. Vous avez été hier à mon âme d'une manière terrible ; vos larmes, vos regards éteints, et jamais plus expressifs, me suivront longtemps. Vous me regardiez à peine, sinon vous m'auriez vu presque aussi bouleversé que vous. Je souffrais de vos maux et je pleurais de vos larmes. Hélas ! oui, c'est aujourd'hui ce jeudi ; je l'avais oublié ; j'avais oublié qu'il y a du monde qui vient souper chez ma belle-mère exprès pour moi. Je vous réponds toujours comme si nous existions seuls dans l'univers. En effet, dans l'état où vous êtes, je ne vois plus, je ne sens plus que vous. Ha ! qu'on redouble d'aimer ce qu'on craint de perdre !

Ce n'est ni pour mon plaisir, ni pour l'ambition que je vais à Versailles ; c'est l'amour du bien qui m'y conduit ; c'est ma conscience, c'est ma reconnaissance pour un vieillard qui me témoigne de l'amitié et dont je voudrais pouvoir remonter les forces. Quelle ambition peut-on avoir quand on vit en France, qu'on a passé trente ans, qu'on n'est rien et qu'on voit ce que la meilleure tête devient à soixante !

Mon amie, je n'ai plus dans ce moment-ci qu'un sentiment, qu'une pensée, qu'un désir : c'est que vous viviez et que mon attachement puisse adoucir les maux de votre vie. Quand je songe que vous mourez et que c'est par moi, morale, devoirs, penchants étrangers à vous, tout disparaît. Je ne vois plus, encore une fois, que vous, et le besoin que j'ai que vous viviez.

Voilà votre livre bleu. Je crois que vous avez tout ce que j'ai écrit sur mon voyage, à l'exception de deux petits cahiers que je ne puis pas retrouver. Quant à vos lettres, je vous les porterai aujourd'hui.

Adieu. Vous ne me dites pas si vous vous êtes couchée avec la fièvre.

CCXXVII

A MONSIEUR DE GUIBERT

Ce vendredi dix heures et demie, mars 1776.

Je ne pouvais ni lire, ni écrire, ni dicter à huit heures, quand j'ai reçu votre billet. J'étais dans une crise de toux et de douleur qui ne m'ont permis qu'une heure après d'ouvrir votre lettre.

Ce matin, mes douleurs sont devenues à tel point que j'étais menacée d'inflammation ; j'ai tout tenté pour obtenir du soulagement, et, dans cette crise, vous voyez bien qu'il fallait que ma porte fût fermée.

L'archevêque d'Aix et deux autres personnes y étaient venus longtemps avant vous. Hé! bon Dieu, pourquoi vous exclure? Parce que vous ne m'avez pas vu hier? Ces mouvements, ces pensées ne viennent que lorsqu'on se croit aimée, et surtout qu'on espère du plaisir ; et dans mon état, il n'y en a plus : je ne respire qu'après le soulagement.

Je viens de me priver de M. d'Anlezi ; il restait avec moi ; je n'en ai pas eu la force. Il m'a trouvé la fièvre assez forte, et il lui a paru bien simple que je préférasse mon lit à la conversation.

Bonsoir donc ; je vais me coucher. Ne venez pas demain matin, ma porte sera fermée jusqu'à quatre heures sans exception. Je ne suis plus maîtresse de mes maux, ils ont pris possession de moi et je leur cède.

N'allez pas croire que je n'aie point envie de vous voir ; mais je meurs de regret à la manière triste dont vous passez la soirée ici, tandis que vous êtes entouré ailleurs de tous les genres de plaisirs. Point de sacrifice, mon ami ; les malades repoussent les efforts ; ils leur font si peu !

CCXXVIII

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE
RUE SAINT-DOMINIQUE, A PARIS

(Hiver 1776.)

Oui, j'étais hier au soir chez vous tout près de la disposition d'âme et d'esprit où sont les Anglais quand l'ennui de la vie la leur fait quitter.

J'arrivais de Versailles, j'y avais passé trois jours, j'y avais vu ce malheureux ministre succombant sous le poids du travail, fatigué au physique, encore plus au moral, dégoûté des contrariétés qu'il essuie. Il me disait, en me serrant la main, avec un soupir qui venait du fond de son âme, qu'il renoncerait à tout, s'il ne voulait auparavant faire le bien qui lui était possible à exécuter, et satisfaire à son attachement pour quelques personnes ; et ce nombre de personnes n'est pas grand, car il a éprouvé dans son intérieur des trahisons, des vilenies : c'est là ce qui blesse encore son âme.

Je reviens sur moi, et j'ai mille sujets de contrariété et de peine. Ces pensions que j'ai annoncées à mes sœurs, je vois que je ne les aurai pas ; un intrigant les aurait déjà obtenues dix fois. Mon père a des chagrins et des

embarras dans sa famille, et il en est accablé encore. Ce régiment, si je le prends, j'y végéterai six mois, je me mettrai mal à mon aise par la dépense qu'il y faudra faire ; je n'y serai ni dans le genre d'occupations, ni dans l'espèce d'activité qui me conviennent. Exilé six mois, j'aurais voulu les employer à voyager, à m'instruire, à voir ce que je n'ai pas vu.

D'un autre côté, si je ne le prends pas, M. de Saint-Germain peut venir à manquer, et je me trouve sans état, avec son successeur peut-être pour ennemi ; je puis même dire sûrement, si c'est M. de Castries, car la tracasserie qu'on m'a faite avec lui ne s'effacera pas. La rancune est profonde dans les petites âmes ; c'est le seul mouvement où elles mettent de la suite. On m'a fait beaucoup d'autres tracasseries encore, avec les Coigny, avec madame de Brionne. On dit que je suis le boute-feu, le brûlot du cabinet de M. de Saint-Germain. J'ai pris mon parti ; je ne pousserai plus, je ne conseillerai plus. Il faut être malavisé pour conseiller aux gens des choses plus fortes qu'eux. Il faut réserver son talent pour si jamais on peut l'employer soi-même. Mon Dieu ! que de choses nous apprend la vie ! Et puis quand on sait tout, on ne peut plus rien, on est usé, on n'a plus que le tombeau devant soi.

Si je me tourne du côté de mes amis, — ce n'est pas encore vous, car vous m'êtes plus qu'eux, et, en conséquence, vous m'affligez davantage, — je n'y trouve pas de sujets de consolation. Le chevalier d'Aguesseau est malheureux comme les pierres ; malheureux dans sa sœur, qu'il aime tendrement, et qui vient de perdre sa fille unique ; malheureux dans sa fortune, qui est très diminuée par l'opération des gardes du corps ; malheureux dans sa santé qui est toujours souffrante,

et je n'aurai pas pour lui cette place que j'avais refusée avec tant de plaisir, parce que je comptais en avoir tant à la lui faire donner. Elle me sera enlevée par quelque créature de M. de Maurepas, par ce M. Dromol qui est un plat sujet, un méchant facétieux de Pont-Chartrain. Madame de M... est sous le couteau. Elle tremble pour sa fortune. On disait hier que l'arrangement des postes était fait.

Autrefois je vous aurais porté toutes ces peines, et vous les auriez adoucies. Maintenant vous en êtes accablée vous-même ; vous souffrez, vous mourez : votre cœur m'est fermé, il ne m'entend plus, il me repousse, il me croit l'auteur, l'unique auteur de ses maux.

Hier au soir j'arrive chez vous, j'y descends ; vous êtes le premier objet que je veux revoir ; vous remplissez ma pensée. A peine me regardez-vous. Vos premières paroles sont pour me demander des nouvelles de ce congé. Je ne l'avais pas oublié ! Il suffisait qu'il vous intéressât. Mais vous auriez pu me dire un mot de moi.

Vous avez parlé de votre santé, et vous en avez parlé avec l'accent du désespoir, comme pour m'accabler ; il semblait que vous voulussiez me dire : « Oui, je souffre, et vous êtes mon bourreau ; je meurs, et c'est pour n'être plus exposée à vous voir »... Un surcroît de tristesse a abîmé mon âme ; je suis sorti, je suis arrivé chez moi, et ma situation n'a pas changé. Je suis toujours triste.

On m'interrompt.

Je vais dîner chez M. le duc de Liancourt ; il est deux heures. Je n'aurai que le temps de vous envoyer cette lettre. Je serai chez vous tout de suite après dîner.

CCXXIX

AU COMTE DE GUIBERT

Vendredi, six heures du soir, mars 1776.

Oui, j'entends bien votre générosité. Vous voudriez qu'un autre me rattachât à la vie, ou du moins, m'enlevât à la mort où vous m'avez condamnée.

Que de grâces je vous dois ! Le sentiment de la haine n'aurait pas mieux fait pour mon bonheur et mon repos. Plût au Ciel que vous eussiez répondu à ces avances si indécentes et si hors de propos par de la haine : ce sentiment m'eût été moins funeste que celui qui vous a entraîné à me sauver la vie !

Mais ce n'est rien de tout cela que je voulais vous dire : je voulais vous remercier de m'avoir donné de vos nouvelles et de m'avoir demandé des miennes : elles sont pis que jamais, mais trop bonnes encore.

CCXXX

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE

Versailles, à six heures du soir (hiver 1776).

Vous l'aviez bien prévu, mon amie, je ne sais à quelle heure je pourrai partir d'ici. M. le comte de Saint-Germain a pris médecine aujourd'hui, et quand je l'ai vu avant dîner, il était fort affaissé. Il m'a fait dire qu'il espérait

pouvoir me donner une heure ce soir. J'attends et je m'ennuie.

Oh ! si jamais je suis dans mon jardin à soixante ans passés, et qu'un Roi m'envoie chercher pour être son ministre, que je répondrai bien à son messager sans quitter ma bêche ! Il n'est qu'un âge pour l'activité et le travail que cette place exige. Mais qu'il est fâcheux de consumer les belles années de sa vie à travailler pour le sot et ingrat public ! Oui, si l'on était sage, jeune, on refuserait parce qu'on voudrait vivre et aimer ; vieux, on refuserait aussi parce qu'il faudrait penser à mourir. Voilà les réflexions où me jettent l'état de M. de Saint-Germain et l'ennui que j'éprouve.

Et vous, mon amie, vous m'espérerez, vous m'attendrez. Que vous êtes bonne ! Que je vous fais souffrir souvent ! Et vous croyez que j'y suis insensible ? Votre mauvaise santé me poursuit ; vous aviez l'air éteinte hier au soir. C'en est fini ; je vois que votre parti est pris ; vous ne voudriez plus de la vie, quand elle devrait vous rapporter le bonheur. Je vous plains, je vous aime inutilement. Adieu. Si je puis arriver à Paris avant onze heures, vous me verrez encore, sinon à demain. Donnez-moi du moins de vos nouvelles demain matin. Mais peut-être trouverai-je une lettre de vous en arrivant chez moi. Mon Dieu, que ce trait de générosité me fera plaisir ! Il ira à mon âme. Son objet ne sera pas perdu ; celui de mes pensées l'est, car je ne puis jamais vous persuader que vous m'êtes chère. Adieu, mon amie.

CCXXXI

AU COMTE DE GUIBERT

Vendredi, dix heures du soir, avril 1776.

L'amitié fait des miracles. Voici le fait : M. de Saint-Chamans a demandé un congé ; s'il ne l'obtient pas et qu'il aille à Monaco, c'est un homme perdu. Il a la funeste expérience des deux années passées ; je ne vous dis pas : sollicitez son congé, parce que ce n'est peut-être pas là ce qu'il faut faire. Mais parlez du mauvais état où il est, parlez du danger qu'il court, d'abord en ne faisant pas les remèdes qu'on lui ordonne, et puis en s'exposant à un air qui lui est mortel. Enfin, mon ami, plaidez pour sa vie, et c'est détourner de celle qui me reste à subir une des plus profondes douleurs que je puisse désormais sentir. Dites au baron de se joindre à vous pour parler de l'effet de la mer sur ce malheureux jeune homme ; il en a été témoin.

J'attends de vos nouvelles, puisque vous m'en avez promis ; car je crois qu'il est bien plus doux et plus naturel de parler à celle qui vous a consacré sa vie ; on ne doit plus avoir rien à dire à qui la va perdre.

Je n'en peux plus et cela est bien vrai. Bonsoir.

CCXXXII

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE

Versailles.

Le travail s'est fait ce soir, mon amie, il a duré jusqu'à dix heures. Je n'ai pas pu voir M. le comte de Saint-Germain, mais il m'a fait dire que mon affaire était faite, que j'avais un régiment, qu'il fallait seulement n'en pas parler encore. J'imagine que le marquis de Crillon en a un aussi ; il était sur la feuille. Mais que me fait ce régiment? Ce n'est pas un bénéfice sans charge. Mon âme est absorbée d'une pensée qui la remplit et la poursuit. C'est votre état dont je n'ai pas de nouvelles depuis trois jours.

Je suis forcé de rester aujourd'hui ici, pour voir M, le comte de Saint-Germain, et pour veiller au choix du colonel en second, et du lieutenant-colonel, et du major qu'on me donnera. Je reviendrai à quelque heure que ce soit ; faites-moi la grâce de m'écrire ou de me faire écrire un mot chez moi. J'en ai besoin. J'irais, ou j'enverrai chez vous comme ce certain soir à minuit, que l'inquiétude m'avait égaré.

Votre état a bien empiré depuis, et mes craintes sont au comble. Bordeu dit cependant toujours que si votre âme se détendait, si elle cessait de souffrir, vous guéririez. Oh ! mon amie, est-il possible que ce qui vous aime, ce que vous avez aimé, n'ait plus d'empire sur vous !

CCXXXIII

A MONSIEUR LE COMTE DE GUIBERT
RUE DE GRAMMONT

(Adresse écrite par M. d'Alembert.)

Mercredi, avril 1776

J'étais dans le néant hier ; ce degré d'abattement ressemble à la mort, mais malheureusement ce ne l'est pas.

J'ai pensé à six heures que vous étiez peut-être bien près de moi, mais aussi vous en étiez peut-être bien loin par la pensée, car dans la même chambre on est souvent bien peu ensemble. Mon ami, n'arrivez donc pas à dix heures du soir ; venez avec votre manteau, vos chaussons, enfin tout ce qui peut empêcher de mourir de froid.

Savez-vous ce qui m'aguerrit un peu pour vous? C'est ce bon Condorcet qui va à Nogent à pied toutes les semaines, et il me dit que ces courses l'ont fortifié d'une manière sensible. En conséquence, il part ce soir à cinq heures pour faire sa promenade de quatre lieues. Mais, cependant, je trouve la rue de Grammont bien loin ; vous devriez venir en carrosse et le renvoyer.

M. de Saint-Chamans n'est pas plus mal, mais voilà tout, et son état me donne de grandes craintes pour l'avenir. Vous êtes une bonne et bien aimable créature de vouloir bien vous occuper de mes affections. J'ai su hier de vos nouvelles par M. de Vaines. Bonjour, mon ami. Et moi aussi je ne suis pas seule, cela coupe la

parole. A ce soir, mon ami ; ne vous laissez pas aller à un autre mouvement.

En grâce, apportez-moi ce soir votre voyage de Prusse et de Vienne. Oui, je le veux tel qu'il est ; si vous me dites non, nous serons brouillés.

CCXXXIV

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE

(Hiver 1776.)

Je le sens, je le vois, je n'ai plus rien à attendre de vous, mon amie. Le désespoir et le désir de la mort habitent dans votre âme. Vous êtes détachée de tout. Pas une parole de douceur et de bonté à mon égard n'est sortie de votre bouche depuis trois semaines ; et c'est encore plus votre volonté que votre abattement qui me condamne à ce supplice,

Hier encore, vous me disiez que vous me souhaitiez du bien, et vous ajoutiez : « autant que vous m'avez fait de mal ». Quel vœu ! La vengeance des enfers n'en forme pas de plus cruel ! Et moi, je vous aime plus que jamais ; j'embrasse avec transport l'espérance qu'a donnée Bordeu ; je ne cesse de penser à vous, je continue de vous écrire, je baiserais le seuil de votre porte ; j'y mourrais de douleur, si vous me la refusiez. Mon amie, oui mon amie encore, ce que vous me faites souffrir depuis trois semaines aurait suffisamment expié mes torts, si vous pouviez voir le fond de mon âme. Il est déchiré de douleur et de repentir.

Je pars pour Versailles. J'irai vous voir, je descen-

drai chez vous, à moins que je ne revienne passé onze heures. J'ai des papiers à remettre à M. de Montbarrey, et un travail sur ces papiers à faire avec lui. Je n'ai point de nouvelles de M. de Saint-Germain d'hier. Je n'en augure toujours pas bien. Dans un autre moment, ce serait pour moi une grande peine, mais je ne sens plus que vous, et ce qui y a rapport.

CCXXXV

AU COMTE DE GUIBERT

Dix heures du soir, lundi, avril 1776.

Mon ami, vous m'avez vue bien faible, bien malheureuse ; ordinairement votre présence suspend mes maux et détourne mes larmes ; aujourd'hui, je succombais, et je ne sais lequel de mon âme ou de mon corps me faisait le plus de mal. Cette disposition est si profonde, que je viens de refuser les consolations de l'amitié, et j'ai préféré d'être seule, de vous dire un mot, de me coucher, à la douceur et à la tristesse de me plaindre et de faire partager ma douleur.

Je viens de me souvenir que vous m'avez dit que vous aimiez à rester chez vous les *mardis* et les *jeudis*. Votre bonté vous l'a fait oublier, mais je vous rends votre parole. Mon ami, jamais je n'ai moins désiré que vous me fissiez des sacrifices ; hélas ! vous voyez si je suis en état de jouir de rien ! Je vous crie seulement : ne déchirez pas ma plaie. Voilà où se bornent tous mes désirs. Il me semble que, si vous le vouliez bien, vos voyages à Versailles seraient un peu moins fréquents. Mon ami, si je

vous vois demain, apportez-moi le reste de votre voyage, mes lettres et ma brochure bleue. Si vous l'avez sous la main, donnez-la à mon petit laquais.

Mon ami, avez-vous envoyé mon billet au propriétaire de ma maison? Mon Dieu, je regrette souvent la peine que je vous donne pour ce logement! Adieu. Je n'ai, en vérité, pas la force de tenir ma plume; toutes mes facultés sont employées à souffrir. Je suis arrivée à ce terme de la vie, où il est presque aussi douloureux de mourir que de vivre! Je crains trop la douleur! Les maux de mon âme ont épuisé toutes mes forces.

Mon ami, soutenez-moi, mais ne souffrez pas, car cela deviendrait mon mal le plus sensible.

Je vous le répète bonnement, simplement, n'ôtez pas la soirée de demain à votre famille.

Demain c'est *mardi*.

CCXXXVI

AU MÊME

Mai 1776.

Mais cela est comme vous, sans mesure! Envoyer la nuit deux fois! Ha! le meilleur et le plus léger de tous les hommes! Oui, calmez-vous, je vous le répète; vous hâteriez mes maux; les vôtres me font mal, bien mal.

Je viens de prendre des remèdes de fraise de veau, je n'en suis pas encore soulagée. Je suis dans mon lit, et je penserai souvent avec douleur que vous souffrez. Ne venez pas avant midi, je suis accablée de détails pour ma santé. Adieu.

CCXXXVII

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE

A neuf heures du soir.

Par pitié, par amour, lisez, lisez.

Je suis dehors depuis cinq heures, je rentre seulement; je viens de passer les quatre plus mortelles et plus ennuyeuses heures que j'aie passées de ma vie : deux avec M. Sabourain, que M. le comte de Saint-Germain m'avait chargé de voir, et deux chez M. Joly de Fleury pour débattre, discuter, et arrêter cet édit de l'École militaire. Je n'ai jamais eu besoin de tant de patience et de raison pour me démêler de toutes les difficultés et les formes de cette magistrature. Je ne sais pas comment mes facultés y ont suffi. Elles étaient sans cesse agitées et troublées par votre pensée. Je mourais de désir de revenir chez moi, où j'espérais trouver de vos nouvelles, d'aller chez vous.

J'arrive enfin. On m'a remis votre lettre; vous me priez de la lire. Cruelle créature ! Je l'ai lue et relue trois fois, je l'ai baignée de mes larmes. Votre testament de mort !... Ce mot m'a fait frémir. Hélas! elle porte en effet l'empreinte de la mort; ce sont les accents de l'agonie... Malheureux, que vous ai-je fait ! Vous me mettez au désespoir.

Non, ce n'est pas la pitié, ce n'est pas la morale, qui me font vous conjurer de vivre ; c'est mon propre intérêt, c'est le prix, c'est le besoin dont vous m'êtes pour que je vive moi-même. Je vous aime, mon amie, je

vous aime ! Ces expressions sortent du fond de mon âme, mes sanglots les interrompraient si vous étiez là.

Je relis votre lettre ; elle m'accable. Je ne suis cependant point aussi coupable que vous l'imaginez. Je vous ai toujours aimée ; je vous ai aimée du premier moment que je vous ai connue. Vous êtes tout ce qui m'attire, tout ce qui m'attache le plus au monde. Oui (il faut le dire, puisque descendant dans mon cœur, je vois que c'est ma plus intime pensée), s'il fallait opter entre votre mort et celle de tout ce que je connais, je ne balancerais pas. Mourez à présent, cruelle, mourez et accablez-moi du reproche que c'est moi qui vous tue. Je n'ai pas la force de vous en dire davantage ; je fonds en larmes...

J'aurais besoin de remettre ma tête. Il faut que j'achève un travail important que je dois porter demain à M. le comte de Saint-Germain. J'ai là un secrétaire qui attend que je le lui dicte. Quoi lui dicter ? Que je vous aime, et que vous mourez?... Voilà tout ce qui remplit ma pensée.

Répondez-moi, si votre âme est encore susceptible de quelque sensibilité. Répondez-moi ; je souffre plus que vous. Je ne suis ni enivré, ni calmé par l'opium ; j'ai tous mes sens, toute ma santé, toute ma force, et toutes ces facultés sont employées à l'inquiétude et à la douleur. Répondez-moi un mot.

Je vous écrirai demain matin, et, à quelque heure que ce soit, je vous verrai demain en revenant de Versailles. Oui, à quelque heure que ce soit. Adieu donc. Hélas, votre cœur ne m'entend plus. Il est glacé. Je ne vous demande qu'un mot, qu'un seul mot.

CCXXXVIII

AU COMTE DE GUIBERT

Samedi quatre heures, mai 1776.

Vous êtes trop bon, trop aimable, mon ami. Vous voudriez ranimer, soutenir une âme qui succombe enfin sous le poids et la durée de la douleur. Je sens tout le prix de ce que vous m'offrez, mais je ne le mérite plus.

Il a été un temps où être aimée de vous ne m'aurait rien laissé à désirer ; hélas ! peut-être cela eût-il éteint mes regrets, ou du moins, en aurait adouci l'amertume ! J'aurais voulu vivre ; aujourd'hui je ne veux plus que mourir. Il n'y a point de dédommagement, point d'adoucissement à la perte que j'ai faite ; il n'y fallait pas survivre. Voilà, mon ami, le seul sentiment d'amertume que je trouve dans mon âme contre vous. Mais, mon Dieu, que le funeste mouvement qui vous a entraîné vers moi dans ce moment, m'a coûté de larmes, de douleur, et enfin ma vie y succombe !...

Je voudrais bien savoir votre sort ; je voudrais bien que vous fussiez heureux par votre situation, car vous ne serez jamais bien malheureux par votre caractère et par vos sentiments. J'ai reçu votre lettre à une heure ; j'avais une fièvre ardente. Je ne puis vous exprimer ce qu'il m'a fallu de peine et de temps pour la lire ; je ne voulais pas remettre à aujourd'hui, et cela me donnait presque le délire.

J'espère de vos nouvelles ce soir.

Adieu, mon ami; si jamais je revenais à la vie, j'ai-

merais encore l'employer à vous aimer, mais il n'y a plus de temps.

CCXXXIX

A MADEMOISELLE DE LESPINASSE

1776.

Que je me calme et vous mourez !... Votre journée a été affreuse, votre nuit va être terrible. La mienne sera aussi une insomnie douloureuse. Je souffre horriblement de la tête et des entrailles ; je vais me mettre au lit. Hélas! des pensées funèbres vont m'y assiéger. Par pitié, par amour, mon amie, ma malheureuse amie, ne repoussez pas mon désespoir.

Voyez un médecin ; prenez du lait, puisque vous avez un pressentiment qu'il peut vous soulager. Je renvoie chez vous. Je veux savoir comment vous vous trouvez. Il sera onze heures et demie ou minuit quand votre réponse m'arrivera. Elle me trouvera éveillé, et en larmes peut-être, car quand je suis seul elles ne tarissent plus.

Je serai chez vous demain avant midi. Ah ! mon amie, que ne voyez-vous le fond de mon âme, il vous toucherait. Vous ne pourriez vous résoudre à mourir.

Adieu.

CCXL

AU COMTE DE GUIBERT[1]

Mardi quatre heures, mai 1776.

Mon ami, je vous aime ; c'est un calmant qui engourdit ma douleur. Il ne tient qu'à vous de le changer en poison, et de tous les poisons ce sera le plus prompt et le plus violent.

Hélas ! je me trouve si mal de vivre, que je suis prête à implorer votre pitié et votre générosité pour m'accorder ce secours. Il terminerait une agonie douloureuse qui bientôt pèsera sur votre âme.

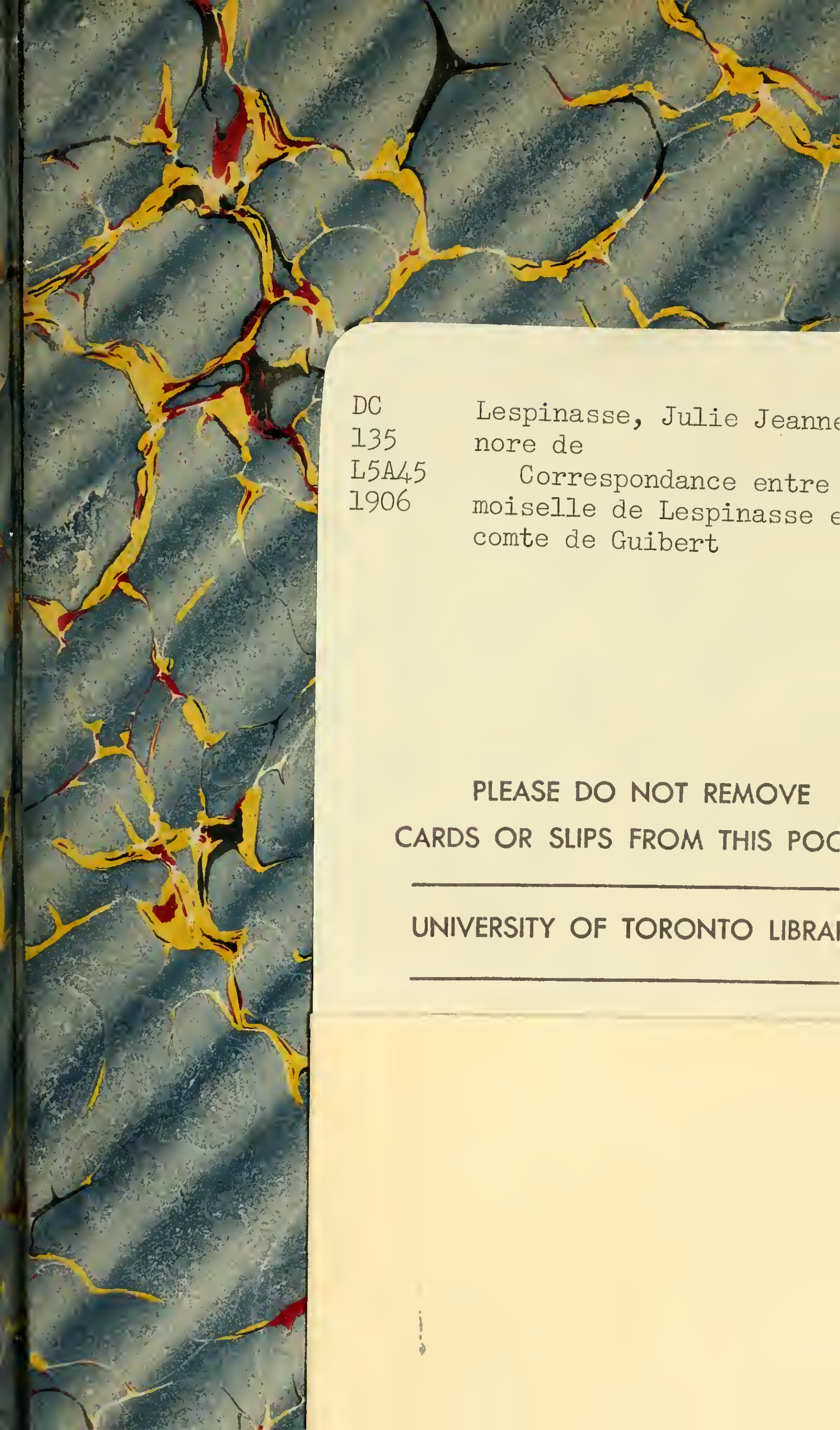
Ha ! mon ami, faites que je vous doive le repos ; par vertu, soyez cruel une fois !

Je m'éteins, adieu.

1. Inédite. Suivant toute probabilité, la dernière que mademoiselle de Lespinasse ait écrite.

FIN





DC
135
L5A45
1906
Lespinasse, Julie Jeann
nore de
Correspondance entre
moiselle de Lespinasse e
comte de Guibert
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POC
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRA

